



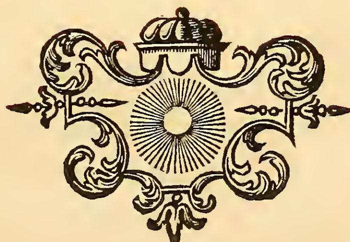


LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes.

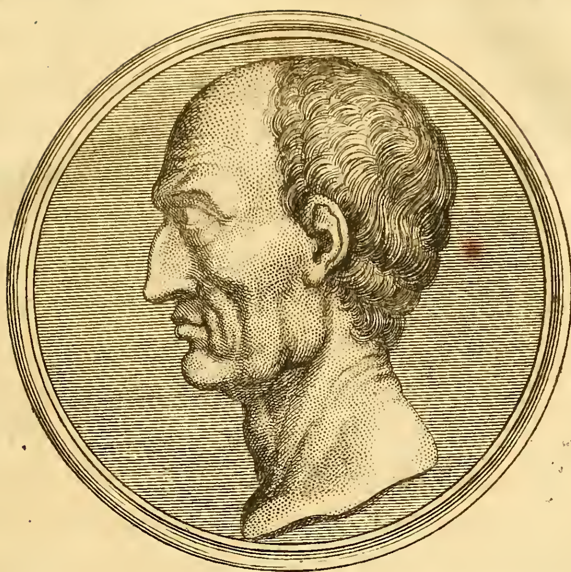
Par Mr. DACIER, *de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME QUATRIE'ME.



A PARIS,
Chez PAULUS-DU-MESNIL, Grand'Salle du Palais, au Pilier des Consultations, au Lion d'or.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



CAIUS MARIUS.


NOUS ne sçaurions dire quel étoit le troisiéme nom de Caïus Marius, non plus que celui de Quintus Sertorius, qui tint longtems l'Espagne, ni celui de Lucius Mummius, qui détruisit Corinthe. Car le nom d'*Achaïcus* d'Achéen, qu'on donna à ce dernier, fut un surnom tiré de sa victoire, comme celui d'*Africain*, qui fut donné à Scipion, & celui de *Macedonien*, qui fut donné à Metellus. Posidonius a voulu se servir surtout de cet argument pour refuter ceux qui ont cru que le troi-

siéme nom des Romains étoit leur nom propre, comme *Camillus*, *Marcellus*, *Caton*; car si cela étoit, dit-il, il s'ensuivroit de-là que ceux qui n'avoient que deux noms, n'en auroient point eu de propre. Mais Posidonius ne prend pas garde que par ce raisonnement il fait d'un autre côté [1] que les femmes sont sans nom propre; car il n'y a jamais eu de femme à qui on ait donné le premier des trois noms qu'on donne aux hommes, & que Posidonius prétend être leur veritable nom, & que des deux autres le premier est le nom commun, le nom de famille, comme les *Pompeïens*, les *Manliens*, les *Corneliens*; car c'est comme on dit les *Heraclides*, les *Pelopides*, & que le dernier est un nom de distinction, un surnom, qui sert comme d'épithete, & qui est tiré du naturel, des actions, des passions, des avantures, ou de la figure du

[1] *Mais Posidonius ne prend pas garde que par ce raisonnement.*] Posidonius avoit condamné ceux qui croyoient que le troisiéme nom des Romains, étoit le nom propre. Et il les avoit condamnez sur cette unique raison qu'il s'ensuivroit de-là que ceux qui n'avoient que deux noms, n'en avoient point de propre, puisqu'ils n'avoient pas ce troisiéme, qui étoit seul le nom propre selon leur sentiment. Et Plutarque condamne à son tour Posidonius sur ce que si le premier nom étoit le nom propre, comme il le soutenoit, les femmes étoient donc sans nom propre, puisque jamais on n'a donné aux femmes le premier des trois noms qu'on a donné aux hommes. Mais je ne sçai si cela est absolument vrai, il me semble avoir vû dans l'antiquité des femmes appellées *Caïa*, *Lucia*, *Publia*, & Valere Maxime dit expressément, *antiquarum mulierum frequenti in usu prænomina fuerunt*, *Rutilia*, *Cesellia*, *Rodocilla*, *Mutrulla*, *Burra*, *à colore dicta. Ista prænomina à viris tracta sunt*, *Caïa*, *Lucia*, *Publia*, *Mœrea*,

corps de ceux ausquels on l'a donné, comme *Macrinus, Torquatus, Sylla*; car ces surnoms sont comme ceux de *Mnemon*, d'*Aigle*, de *Callinicus*. Mais sur cela la diversité de l'usage fourniroit de grands sujets de dissertation.

Pour ce qui est de l'air & de la figure de Marius, nous avons vû de lui à Ravenne dans les Gaules, une statuë de marbre, qui represente parfaitement tout ce que l'on rapporte de la severité & de la rudesse de ses mœurs. Car étant né robuste, courageux, & uniquement propre aux armes, & ayant eu une éducation plus guerriere que civile, il apporta dans le commerce des hommes un naturel sauvage & rebours, & quand il fut en autorité, il se montra toujours intraitable & feroce; on dit même qu'il ne voulut jamais ni apprendre les lettres Grecques, ni

La severité & la rudesse des mœurs de Marius paroissoit dans ses statuës.

Son naturel sauvage & rebours.

Il ne voulut jamais apprendre les lettres Grecques.

Mais sur cela la diversité de l'usage fourniroit de grands sujets de dissertation.] Cela est certain, car, comme Ruauld le remarque, autre a été l'usage des premiers tems de la République, & autre celui des derniers sous les Empereurs. Posidonius avoit raison par rapport à son tems; car alors, dit-il, c'étoit le premier des trois noms qui étoit le nom propre: & Plutarque a aussi raison par rapport au sien; car alors on faisoit le nom propre du troisiéme. Cette matiere des noms & surnoms des Romains a été traitée par de très-sçavans hommes. Ceux qui voudront s'enfoncer dans cette discussion, très-ennuyeuse, & très-peu utile, n'ont qu'à lire Sigonius, Robortellus, Brodæus, Politien & autres. Pour moi j'ai toujours crû que des trois noms, *Marcus Furius Camillus*, le second étoit le nom general de la famille, la famille des Furiens; le premier, le nom propre qui distinguoit les branches & ceux qui les composoient, & le troisiéme étoit un surnom, & comme un nom de guerre, qui enfin devenoit le nom propre, comme nous le voyons encore parmi nous.

ſe ſervir de cette langue dans aucune affaire ſérieuſe & importante, trouvant qu'il étoit ridicule d'apprendre & d'employer la langue d'un peuple aſſujetti.

Après ſon ſecond triomphe, donnant au peuple des jeux à la maniere des Grecs, pour la dédicace d'un Temple, il entra dans le theâtre, mais il ne fit que s'aſſeoir, & ſortit un moment après. On rapporte que Platon diſoit ſouvent au Philoſophe Xenocrate, dont les mœurs lui paroiſſoient trop farouches & trop ſauvages: *Mon ami, ſacrifie aux Graces.* Si quelqu'un avoit pû perſuader de même à Marius, de ſacrifier aux Muſes & aux Graces Grecques, jamais il n'auroit ajoûté à tant de commandemens d'armée ſi glorieux, à tant de charges ſi honorables une fin ſi honteuſe & ſi malheureuſe, s'étant abandonné à une colere implacable, à une ambition importune & déplacée, & à une avarice inſatiable, qui, comme des vents impetueux, le jetterent dans une vieilleſſe pleine d'injuſtices & de cruautez horribles, où il périt miſerablement, comme on va le voir dans le détail de ſa vie.

Les Muſes & les Graces Grecques auroient empêché Marius d'être ſi feroce.

Elles lui auroient épargné tous ſes malheurs.

Si quelqu'un avoit pû perſuader de même à Marius de ſacrifier aux Muſes & aux Graces Grecques.] Ce n'eſt point par entêtement pour ſon païs, que Plutarque fait ici l'éloge des Muſes & des Graces Grecques; il eſt certain qu'elles ſeules peuvent donner la perfection à l'eſprit, & que ni pour la vie civile ni pour les ouvrages, il ne faut guere rien attendre de bien parfait de ceux qui ne les connoiſſent pas. Il y a pourtant des naturels ſi heureux qu'ils ſont au-deſſus des regles.

Il étoit né de parens entierement inconnus, pauvres, & qui étoient obligez de travailler de leurs mains pour gagner leur vie. Son pere avoit nom *Marius* comme lui, & sa mere s'appelloit *Fulcinie*. Il ne vint que tard à la ville, & par conséquent il ne commença que tard à connoître les mœurs & les manieres de Rome, & à avoir commerce avec les gens polis. Jusques-là il avoit toujours vêcu dans un Bourg appellé Cirrhajaton dans le païs des Arpinates, où il mena une vie très-grossiere, si on la compare à la vie douce & polie des villes, mais temperante, sage & très-semblable à celle des anciens Romains.

Naissance obscure de Marius.

Sa premiere campagne fut contre les Celtiberiens, lorsque Scipion l'Africain assiegeoit Numance. Son Capitaine ne fut pas long-tems sans s'appercevoir qu'en force, en courage, & autres qualitez pour la guerre, il étoit fort au-dessus de tous ceux de son âge, & que la nouvelle discipline, que Scipion avoit introduite dans les armées en substituant une vie dure &

Premiere campagne de Marius, la III. année de l'Olymp. CLXI. 133. avant l'Ere Chretienne.

Ses grandes qualitez pour la guerre.

Dans un Bourg appellé Cirrhajaton.] Il y a de l'apparence que ce nom est corrompu, & qu'il faut lire *Cernetum*, comme Xylander l'a corrigé sur ce passage de Pline, liv. 3. chap. v. où en décrivant la premiere Region de l'Italie, il parle de *Cernetum*, & ajoûte, *Cernetani, qui Mariani cognominantur. Les habitans de Cernetum à qui on donnoit le surnom de Mariani.* Il y a de l'apparence qu'on les nommoit ainsi pour faire entendre qu'ils étoient compatriotes de Marius. C'est une chose assez étonnante qu'on ne sçache pas plus certainement dans quel lieu précisément étoit né un homme comme Marius, qui a tant fait parler de lui dans le plus grand theâtre du monde.

frugale à la vie molle & somptueuse qui les corrompoit, il l'avoit embrassée sans peine, comme y étant déja formé & habitué.

Combat singulier qu'il fit à la vûë de son General.

On dit qu'un jour il combattit un des ennemis à la vûë de son General, & le tua. C'est pourquoi Scipion tâchoit de se l'attacher en lui faisant toutes sortes d'honneurs, & en l'appellant souvent à sa table; & l'on raconte qu'un soir que Marius avoit l'honneur de souper avec lui, la conversation étant tombée par hasard sur les Capitaines qui vivoient alors, quelqu'un de la compagnie demanda à Scipion, soit qu'il doutât veritablement, ou qu'il voulût lui faire sa cour, *quel Capitaine le peuple Romain auroit après lui qui pût le remplacer?* Scipion frappant doucement de la main sur l'épaule de Marius, qui étoit assis au-dessus de lui, *ce sera à l'avanture celui-ci*, répondit-il; tant ces deux hommes étoient heureusement nez, l'un pour marquer dès sa jeunesse combien il seroit grand un jour, & l'autre pour bien connoître & conjecturer les grandes & glorieuses suites qu'auroit un tel commencement. Il est certain que ce mot de Scipion fut pour Marius comme une voix divine qui l'éleva à de hautes esperances. Ce fut ce mot, qui, plus que toute autre chose, le porta à se

Grande loüange que Scipion donna au jeune Marius.

Ce mot de Scipion fut comme une voix divine pour Marius.

Il est certain que ce mot de Scipion fut pour Marius comme une voix divine.] Ce jugement de Plutarque est beau, ce mot d'un grand personnage, comme Scipion, devoit faire sur Marius le même effet qu'un Oracle.

jetter dans le gouvernement de la République. Il fut d'abord Tribun du peuple par la faveur & par la protection de Cecilius Metellus, à la maiſon duquel il étoit attaché de pere en fils.

Il fut d'abord Tribun du peuple.

Dans ſon Tribunat il voulut faire paſſer une Loi ſur la maniere de donner les voix & les ſuffrages. Comme cette Loi paroiſſoit diminuer l'autorité des Nobles dans les jugemens, le Conſul Cotta s'y oppoſa, & perſuada au Senat de la rejetter, & de citer Marius devant lui pour venir rendre raiſon de la propoſition qu'il en avoit faite. Le decret étant donné, Marius entra dans le Senat, non avec l'embarras & l'étonnement d'un jeune homme, qui avant que d'avoir fait aucune action d'éclat, s'ingeroit de réformer la République, mais avec l'aſſurance & la confiance que lui donnoient par avance les grandes actions qu'il devoit faire un jour. D'abord il menaça Cotta de le traîner en priſon, ſi tout à l'heure il ne révoquoit ſon decret. Cotta s'étant tourné vers Metellus, lui demanda ſon avis, Metellus ſe levant appuya l'avis du Conſul. En même tems Marius fit appeller un Licteur qui étoit à la porte, & lui commanda de mener en

La II. année de l'Olympiade CLXV. 117. ans avant N. S.

Les grandes actions qu'on doit faire un jour donnent par avance l'aſſurance & la confiance.

Marius Tribun entreprend de faire prendre un Conſul en plein Senat, & de le mener en priſon.

Mais avec l'aſſurance & la confiance que lui donnoient par avance les grandes actions qu'il devoit faire un jour.] Un grand perſonnage ne tire pas ſeulement l'aſſurance & la confiance des grandes actions qu'il a faites, mais auſſi de celles qu'il doit faire un jour; & la raiſon en eſt ſenſible, car le principe qui doit operer ces grandes actions, eſt en lui quelque jeune qu'il puiſſe être, & produit ces grands effets. Ce paſſage avoit été mal expliqué.

prison Metellus. Celui-ci en appella aux autres Tribuns; mais aucun d'eux ne vint à son secours, de sorte que le Senat abandonna & annulla son decret. Marius sortit du Senat tout glorieux, & alla à la place, à l'Assemblée du peuple, & fit passer & autoriser sa Loi.

Ce commencement le fit passer d'abord pour un homme roide, qui seroit inaccessible à la crainte, qui ne démordroit jamais de rien par honte ni par respect, & qui seroit toujours prêt à s'opposer & à resister au Senat pour soutenir les interêts du peuple. Mais par une action toute contraire, il effaça bientôt cette opinion que l'on avoit conçuë de lui. Quelqu'un ayant proposé une Loi, qui portoit que l'on distribuëroit gratuitement du bled aux Citoyens, Marius s'y opposa de toutes ses forces, & l'ayant emporté, il se fit honorer & respecter également des uns & des autres, comme un homme incapable de favoriser l'un des deux partis contre l'utilité publique.

Marius regardé comme un homme qui n'avoit de parti que celui de l'utilité publique.

Après le Tribunat il demanda la grande Edilité. Car il y a deux rangs d'Ediles, le premier est celui des Ediles Curules, ainsi appellez de certains siéges à bâtons courbez sur lesquels ils sont assis quand ils rendent la justice, & l'autre, qui est beaucoup moindre, c'est celui des Ediles, qu'on appelle du peuple. On élit les Ediles Curules les premiers, & ensuite dans le même jour on procede à l'élection des autres.

Marius

Marius voyant donc clairement qu'il alloit être refusé pour la premiere Edilité, se borna d'abord à demander la seconde; mais comme cette poursuite parut trop insolente & trop opiniâtre, il ne réüssit pas mieux à celle-ci. Et bien qu'il eût essuyé ainsi deux refus dans le même jour, ce qui n'étoit jamais arrivé qu'à lui, il ne rabattit pourtant rien de sa fierté & de son audace.

Marius essuye deux refus en un jour dans la poursuite de l'Edilité.

Peu de tems après il poursuivit la Prêture, & pensa encore être refusé. Enfin il fut élû le dernier, mais on l'accusa d'avoir brigué contre les Loix, & d'avoir corrompu ses Juges. Et ce qui le rendit le plus suspect, ce fut un Domestique de Cassius Sabacon, que l'on vit dans l'enclos, où l'on fait les élections, parmi ceux qui donnoient leurs suffrages. Or, ce Sabacon étoit un des plus intimes amis de Marius. Il fut donc appellé devant les Juges & interrogé; il répondit que brûlant de soif à cause de l'excessive chaleur, il avoit demandé de l'eau fraîche; que son valet lui en avoit apporté dans une tasse, & s'étoit retiré après qu'il eut bû. Ce Sabacon bientôt après fut chassé du Senat par les Censeurs de la nomination suivante, & il parut meriter cette note d'infamie, ou à cause de cette faus-

Marius élû le dernier Preteur.

Cassius Sabacon chassé du Senat.

Ce fut un Domestique de Cassius Sabacon.] Ce Sabacon avoit fait aller son valet pour donner sa voix parmi les autres, ce qui étoit défendu, car les Esclaves n'avoient point de suffrage.

Et il parut meriter cette note d'infamie, ou à cause de cette fausse déposition, ou à cause de son intemperance.] Car si ce qu'il disoit

ſe dépoſition, ou à cauſe de ſon intemperance.

Les Patrons ne témoignoient point contre leurs clients.

Caïus Herennius fut encore appellé en témoignage contre Marius, mais il répondit que ce n'étoit pas la coutume à Rome que l'on témoignât contre ſes clients, & que les Loix déchargeoient de cette neceſſité les Patrons; c'eſt ainſi que les Romains appellent les protecteurs; & la famille de Marius, & Marius lui-même avoient toujours été ſous la clientele de la Maiſon des Hereniens. Les Juges ayant reçu cette excuſe d'Herennius, Marius lui-même s'y oppoſa, diſant que la premiere charge publique, à laquelle il avoit eu l'honneur d'être nommé, l'avoit délivré & dégagé de cette condition de client, ce qui n'étoit pas abſolument vrai, car toute charge de Magiſtrature ne délie pas les clients, qui en ſont revêtus, des devoirs envers leurs Patrons, & ne les diſpenſe ni eux ni leur race du reſpect & de la ſoumiſſion qu'ils leur doivent, mais ſeulement celle à laquelle la Loi attache le droit du ſiége Curule. Cependant malgré toutes ces raiſons, l'affaire de Marius alloit fort mal les premiers jours, & il étoit en grand danger d'être condamné, tant

Marius s'oppoſe à l'excuſe d'Herennius.

Toute charge de Magiſtrature ne délioit pas les clients.

de ſon valet, qu'il étoit allé lui chercher un verre d'eau, & s'étoit retiré enſuite, étoit faux, il meritoit d'être chaſſé du Senat à cauſe de cette fauſſe dépoſition; & s'il étoit vrai, il le meritoit de même, à cauſe de ſon intemperance de n'avoir pû réſiſter à la ſoif pendant l'élection.

Marius lui-même s'y oppoſa.] Il aimoit mieux eſſuyer le danger de cette accuſation de brigue, & ſe tirer de la condition de client, qui lui paroiſſoit honteuſe.

les Juges lui étoient contraires; mais le dernier jour il fut absous contre l'attente de tout le monde, les Juges s'étant trouvez partagez & les suffrages égaux. Il se gouverna passablement dans sa Preture.

L'année suivante on tira au sort les Provinces, & l'Espagne ulterieure lui échut. On dit qu'il la purgea de ses voleries & de ses pirateries, car cette Province étoit encore alors barbare & sauvage, & les Espagnols ne trouvoient presque rien de plus beau, que de vivre de brigandages & de vols.

L'Espagne ulterieure echuë à Marius.

Les Espagnols de l'Espagne ulterieure etoient encore barbares du tems de Marius, & vivoient de brigandages & de vols.

Quand il fut de retour à Rome, & qu'il voulut se mêler des affaires publiques, il se trouva qu'il n'avoit ni les richesses ni l'éloquence, les deux moyens, dont ceux qui étoient alors les plus avancez & les plus considerez se servoient pour mener le peuple. Mais ses citoyens mettant en ligne de compte la grandeur de son courage, sa patience & sa perseverance dans les travaux, & sa maniere de vivre simple & populaire, il fut bientôt élevé aux honneurs, & par ces honneurs il parvint à de grandes richesses & à une grande puissance, jusques-là qu'il fit un très-grand mariage, car il épousa Julie, qui étoit de la maison des Cesars, & qui fut tante de Jules Cesar, qui devint le plus grand des Romains. Cette parenté fit que Cesar se porta avec ardeur à ressusciter les honneurs de Marius, qui étoit son oncle, comme nous l'avons écrit dans sa vie.

Les richesses & l'éloquence les seuls moyens alors de parvenir.

Marius épouse Julie qui fut tante de Jules Cesar.

Constance de Marius dans les plus grandes douleurs.

La temperance de Marius étoit accompagnée d'une fermeté & d'une constance admirable dans les plus grandes douleurs. En voici une belle preuve. Il avoit ses deux jambes pleines de varices, & ne pouvant supporter la difformité qu'elles causoient, il résolut de se mettre entre les mains des Chirurgiens. Il donna une de ses jambes sans vouloir être lié, & souffrit les incisions les plus douloureuses sans faire le moindre mouvement, sans jetter le moindre soupir, avec un visage égal & assuré, & dans un profond silence. Mais quand le Chirurgien eut travaillé sur la premiere jambe, & qu'il demanda l'autre, Marius refusa de la donner, disant, que *l'amendement qu'il lui promettoit, ne valoit pas la douleur, qu'il venoit de lui faire.*

Mot de Marius à son Chirurgien.

Marius Lieutenant de Q. Cecilius Metellus dans la guerre de Numidie contre Jugurtha.

Environ ce tems-là, le Consul Quintus Cecilius Metellus, nommé General pour aller faire la guerre contre Jugurtha, prit Marius pour un de ses Lieutenans, & le mena en Afrique. Marius, qui vit que c'étoit-là une occasion à souhait pour livrer de beaux combats, & pour faire de grandes actions, dédaigna de suivre l'exemple de ses Collegues, de servir à l'élevation de Metellus, & de rapporter toutes ses actions à augmenter sa réputation & sa gloire. Il crut qu'il ne devoit travailler qu'à sa propre

Environ ce tems-là, le Consul Q. Cecilius Metellus.] C'est Q. Cecilius Metellus qui fut Consul avec M. Junius Silanus, la IV. année de l'Olympiade CLXVII. 107. ans avant N. S. & qui de cette expedition remporta le surnom de Numidicus.

grandeur, & se flattant que ce n'étoit pas Metellus, qui l'avoit pris pour son Lieutenant, mais que c'étoit la Fortune qui l'avoit conduit à ce tems favorable, & qui l'avoit amené en Afrique, comme dans un grand & magnifique theâtre où il pourroit faire voir ce qu'il étoit, il donna des preuves signalées de son courage, de sa valeur & de toutes ses autres qualitez guerrieres. Car la guerre étant toujours accompagnée de dangers infinis & d'extrêmes difficultez, jamais ni par crainte, il ne refusa aucune grande fonction, quelque péril qui l'accompagnât, ni par hauteur, il n'en dédaigna aucune, quelque petite & basse qu'elle pût être, mais surpassant toujours ses égaux en bon sens & en prévoyance, & disputant toujours de frugalité, de temperance & de patience avec ses inferieurs, il acquit les bonnes graces des uns & des autres, car chacun trouve un grand soulagement & une grande consolation dans ses travaux & dans ses peines à voir ses compagnons les partager volontairement avec lui. Il semble que cela ôte du service la necessité & la contrainte, & lui donne un air de liberté. Et le plus agréable spectacle pour le soldat Romain, c'est de voir

Plaisant détour de Marius pour se dispenser de la reconnoissance & des égards qu'il devoit à Metellus.

Il n'y avoit point de fonction si haute & si difficile qu'il refusât par crainte, ni de si basse dont il se dispensât par hauteur.

Le service paroît libre, quand chacun en partage les travaux.

Et se flattant que ce n'étoit pas Metellus qui l'avoit pris pour son Lieutenant, mais la Fortune.] Par ce beau principe on secouëra toute sorte de devoirs, & on se délivrera du fardeau de la reconnoissance, toujours trop pesant pour un ambitieux qui veut tout rapporter à lui-même & ne rien tenir des autres.

C'est de voir son Capitaine manger le même pain que lui à la vûë

son Capitaine manger le même pain que lui à la vûë de tout le monde, coucher comme lui sur une simple paillasse, & mettre comme lui la main à l'œuvre, lorsqu'il faut tirer une tranchée & fortifier un camp. Car il n'estime & n'admire point tant les Capitaines, qui lui distribuent de l'argent, ou des charges, que ceux qui partagent ses périls & ses travaux, & il aime beaucoup mieux ceux qui travaillent avec lui, que ceux qui le laissent vivre dans le relâchement & dans la paresse.

Le soldat aime beaucoup mieux les Capitaines qui travaillent avec lui, que ceux qui le laissent vivre dans la licence.

C'est ce que faisoit Marius; par-là il gagna tous les soldats, & remplit toute l'Afrique & Rome même du bruit de son nom & de sa grande réputation; ceux qui étoient à l'armée écrivant à Rome à leurs parens & à leurs amis,

de tout le monde.] Je ne sçai si j'oserai dire ici ma pensée; je vais la hasarder. Ces derniers mots, *à la vûë de tout le monde*, me sont suspects; *de voir son Capitaine* dit tout, & il ne me paroît pas necessaire d'ajoûter, *à la vûë de tout le monde.* Au lieu de ces mots, ἐσθίων ἐν ὄψει κοινὸν ἄρτον, je croi que Plutarque avoit écrit ἐσθίων ἐν ὄξει κοινὸν ἄρτον, *mangeant le même pain que lui, le pain le plus commun, trempé dans du vinaigre.* Car c'étoit-là une grande marque de la temperance & de la frugalité de Marius, de manger du pain commun, & au lieu de viande & d'autres mets, de ne prendre que du vinaigre pour le tremper. Il paroît par quelques passages de l'antiquité, que les soldats, les esclaves & ceux qui travailloient aux champs, n'avoient ordinairement pour leur nourriture que du pain, du sel & du vinaigre, où ils trempoient leur pain. En voici un de Plaute dans le Rudens act. IV. sc. II.

Sed hic Rex cum aceto pransurus est, & sale sine bono pulmento.

Mais ce beau Roi, qui vient de faire de si grands projets, n'aura pour toute sauce ce soir à son souper qu'une petite pincée de sel, & un peu de vinaigre où il trempera son pain.

qu'on ne verroit jamais la fin de cette guerre contre les Barbares, & qu'on n'en seroit jamais délivré que quand on auroit élû Marius Consul, & qu'on lui en auroit donné la conduite, ce qui fâchoit & affligeoit beaucoup Metellus; mais ce qui l'affligea encore davantage, ce fut ce qui arriva à Turpilius. Cet homme étoit ami de Metellus, & lié avec lui de pere en fils par les liens de l'hospitalité, il l'avoit suivi à cette guerre & avoit dans son armée l'emploi de Capitaine des Ouvriers. Metellus lui confia la garde de Vacca, grande & grosse ville. Turpilius crut s'assurer de ses habitans en ne leur faisant aucune injustice, & en les traitant avec beaucoup de douceur & d'humanité, mais il se trompa, & il ne se donna pas de garde qu'il se trouva entre les mains des ennemis, car les habitans reçurent Jugurtha dans leur ville. Il est vrai qu'ils ne firent aucun mal à Turpilius, & qu'ils obtinrent la permission de le renvoyer sain & sauf à son armée. D'abord il fut accusé de trahison & mis au Conseil. Marius fut un de ses Juges; il ne se contenta pas de lui être très-

La douceur & l'humanité qu'eut Turpilius pour les habitans de la ville où il commandoit, lui furent funestes.

L'emploi de Capitaine des Ouvriers.] Il y a dans le texte Τευτόνων ἀρχὴν : mais les interprétes ont bien vû que les Teutons ne peuvent avoir place ici, & qu'au lieu de Τευτόνων, il falloit lire Τεκτόνων. Or cet emploi de Capitaine des Ouvriers étoit un emploi considerable, & on le voit bien, puisque Metellus confia à ce Turpilius la garde d'une place aussi importante que Vacca.

Car les habitans reçurent Jugurtha dans leur ville.] Ils tuerent la garnison Romaine, il n'y eut que ce Turpilius, qui commandoit la garnison, qui échappa, & ce fut ce qui le rendit suspect.

contraire, il aigrit encore la plûpart des autres contre lui, de ſorte que Metellus fut forcé malgré qu'il en eût, à la pluralité des voix, de le condamner à la mort.

Metellus forcé par les pratiques de Marius de condamner ſon hôte Turpilius à la mort.

Peu de tems après ſon innocence fut reconnuë, & on avera la fauſſeté de l'accuſation; tous les autres Juges partageoient la douleur de Metellus, qui étoit très-affligé d'avoir fait mourir un innocent. Marius ſeul en tiroit un ſujet de triomphe, il s'en vantoit comme d'une belle action, & il n'avoit pas de honte d'aller, diſant partout, que *c'étoit lui qui avoit attaché à la conſcience de Metellus une Furie vengereſſe, qui le puniſſoit à tous momens d'avoir fait mourir ſon hôte.*

Injuſtice atroce de Marius.

Depuis ce moment ils furent ennemis déclarez; & l'on rapporte qu'un jour Metellus lui dit à lui-même en ſe mocquant & en le raillant: *Eh bien, mon brave, tu penſes donc à nous quitter & à t'embarquer pour aller briguer à Rome le Conſulat? Car tu ne ſerois pas content d'attendre que tu fuſſes Conſul avec mon fils.* Or, ce fils de Metellus étoit encore alors très-jeune.

Source de l'inimitié qui fut toujours entre Metellus & Marius.

Cependant Marius ne laiſſoit pas de pourſuivre ſon congé avec beaucoup d'inſtance; Metellus y apportoit toujours de nouveaux

Peu de tems après ſon innocence fut reconnuë.] Cette innocence n'étoit pas encore reconnuë quand Saluſte écrivoit.

Une Furie vengereſſe qui le puniſſoit à tous momens d'avoir fait mourir ſon hôte.] L'expreſſion Grecque eſt remarquable, προςετριμμένος ἀλάςορα τῷ Μετέλλῳ ξενοκτόνον.

délais,

délais. Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours jusqu'à l'élection des Consuls, il le laissa partir. Marius fit une diligence inoüie; car en deux jours & une nuit il arriva du Camp à Utique qui est sur la mer. Là il fit un sacrifice avant que de s'embarquer, & l'on dit que le Devin l'assûra *que le Dieu lui promettoit non-seulement de très-grandes prosperitez, mais des prosperitez au-dessus de toutes ses esperances.* Fier de cette magnifique promesse il s'embarqua, & eut le vent si favorable, qu'en quatre jours il traversa la mer, & arriva à Rome.

Marius arrive d'Utique à Rome en quatre jours.

Le peuple le reçut avec beaucoup de marques de joie, & un des Tribuns l'ayant mené à la Place où se tenoit l'assemblée, après avoir proposé plusieurs chefs d'accusation contre Metellus, il demanda le Consulat, se faisant fort que bien-tôt il tuëroit Jugurtha, ou qu'il l'ameneroit à Rome pieds & poings liez; il fut élu Consul tout d'une voix. Il se mit d'abord à lever des troupes, & contre les Loix & les Coutumes Romaines, il enrolla les esclaves & les pauvres qui n'avoient ni feu, ni lieu. Les Généraux, qui avoient été avant lui, n'avoient jamais reçu

Marius sur ses magnifiques promesses élu Consul tout d'une voix, la II *année de l'Olymp.* CLXVIII. 105. *ans avant N. S.*

Il enrolle les esclaves & les pauvres.

Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours.] Car il crut qu'il n'arriveroit pas à tems pour se trouver à Rome à l'élection des Consuls, mais il se trompa.

Il enrolla les esclaves & les pauvres qui n'avoient ni feu ni lieu.] Florus se contente de dire, *quum pro obscuritate generis sui capite censos sacramento adegisset,* les Romains appelloient *capite censos* ceux qui n'ayant aucun bien, étoient compris dans le sens par leur seul nom.

ces ſortes de gens dans leurs troupes ; mais ils avoient toujours confié les armes, comme tous les autres honneurs, à ceux qui en étoient dignes, & dont le bien étoit connu. Car par ce moyen chacun laiſſoit à la République ſon bien comme un gage de ſa fidelité, & de l'application qu'il auroit à bien faire. Mais ce ne fut pas là ce qui décria le plus Marius, & qui le fit le plus haïr ; ſes diſcours hautains, & pleins de mépris & d'inſolence offenſerent les premiers de Rome ; car il eut la folie de dire publiquement *que ſon Conſulat étoit une dépoüille qu'il remportoit ſur la molleſſe & ſur la lâcheté des Riches & des Patriciens. Et que pour lui il s'enorguëilliſſoit & faiſoit parade devant le peuple de ſes propres bleſſures, & non pas de vains tombeaux & d'images étrangeres.* Souvent même en parlant des autres Generaux qui avoient été battus en Afrique, comme un Beſtia, un Albinus, il lui échappoit de dire, *qu'ils deſcendoient veritablement de Maiſons illuſtres, mais que c'étoit des lâches & des ignorans, qui s'étoient attiré leurs malheurs par leur incapacité, & par leur peu de courage.* Après quoi, pouſſant l'orguëil juſqu'à l'excès de la démence, il demandoit à ceux qui l'écoutoient, *s'ils ne penſoient pas que les ancêtres de ces deux hommes auroient bien mieux aimé laiſſer des deſcendans qui lui reſſemblaſſent, que de laiſſer ces malheureux, vû même que ce n'étoit pas par leur nobleſſe que ces grands Hommes s'étoient illuſtrez, mais*

Pourquoi les Romains n'enrolloient dans leurs troupes que des gens qui avoient quelque bien.

Diſcours hautains & inſolens de Marius.

Avec quel mépris il parloit de quelques Generaux qui avoient été battus.

par leur vertu, & par leurs grands exploits, aussi glorieux pour eux, qu'utiles à la République. Et tous ces discours il ne les tenoit pas envain par presomption seulement & par sotte gloire, ni dans la vuë de s'attirer pour néant la haine des Nobles; mais il étoit incité & aiguillonné par le peuple, qui charmé de voir le Senat méprisé & baffoüé, & prenant un singulier plaisir à entendre ces paroles hautaines, car il ne mesure le courage qu'à la vanité, le poussoit à n'épargner pas les plus Nobles & les plus Puissans pour plaire à la multitude.

Le peuple toujours charmé de voir la Noblesse méprisée.

Le peuple ne juge du courage que par la vanité.

Quand il fut arrivé en Afrique, Metellus vaincu par l'envie, & très-affligé de ce que la guerre étant presque terminée, & ne lui restant plus que Jugurtha seul à prendre, Marius venoit lui ravir la couronne qui lui étoit duë, & lui enlever le triomphe qu'il avoit mérité, sans s'être jamais signalé que par son ingratitude, n'eut pas la force de l'attendre, ni de le voir, & lui ceda la place. Ce fut Rutilius, un de ses Lieutenans, qui remit l'armée entre les mains de Marius. Mais avant la fin de cette même guerre la Déesse de la Vengeance eut soin de punir cet acte perfide; car Sylla vint enlever à Marius la gloire d'avoir fini cette guerre, comme Marius l'avoit enle-

Marius va en Afrique succeder à Metellus.

Metellus ne l'attendit point, & lui fit remettre l'armée par son Lieutenant.

La Déesse de la Vengeance punit Marius de sa perfidie contre Metellus.

Car il ne mesure le courage qu'à la vanité.] Cela est certain, ceux qui se vanteront le plus devant le peuple passeront toujours pour les plus braves. Mais le peuple n'est pas le seul qui se laisse prendre à cette vanité. Les plus Nobles & les plus Grands en font souvent les dupes.

vée à Metellus. Je raconterai ici en peu de mots comment cela arriva ; car dans la vie de Sylla j'ai fait au long le détail de cette avanture.

Bocchus beau-pere de Jugurtha.

Bocchus, Roi de la Numidie superieure, étoit beau-pere de Jugurtha ; & s'il ne lui donna pas de grands secours dans cette guerre, c'est parce que d'un côté il détestoit son infidelité, & que de l'autre il redoutoit l'agrandissement de sa puissance. Mais après que Jugurtha, fugitif, vagabond, & réduit par la necessité à n'avoir que lui pour derniere ressource, se fut refugié dans son Palais, il le reçut plus par honte, comme son suppliant, que par affection comme son gendre ; & le tenant entre ses mains il faisoit semblant en public d'interceder pour lui auprès de Marius, & de lui écrire ouvertement & franchement qu'il ne le livreroit jamais ; & en secret il prenoit des mesures pour executer la trahison qu'il avoit méditée. Il manda à Sylla, qui étoit Questeur de l'armée de Marius, & de qui il avoit reçu de grands services dans cette guerre, de le venir trouver. Sylla ne craignit point de se mettre à la discretion du Barbare, & y alla.

Dès qu'il fut arrivé, Bocchus changea de sentiment, & fut frappé de quelque repentir ; mais bien-tôt il reprenoit son premier dessein. Il fut plusieurs jours dans cette incertitude, tantôt résolu de livrer Jugurtha, & tantôt de retenir

Sylla. Enfin sa premiere resolution fut la plus forte, il remit Jugurtha tout en vie entre les mains de Sylla. Et ce fut là l'origine & la semence de cette haine implacable & cruelle qui éclatta entre Sylla & Marius, & qui pensa ruiner de fond en comble la ville de Rome; car la plûpart, par envie contre Marius, disoient que la prise de Jugurtha étoit l'ouvrage de Sylla seul, & Sylla lui-même, pour appuyer ce bruit, avoit fait faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit representé recevant Jugurtha des mains de Bocchus, & il s'en servit toujours pour son cachet, irritant & desesperant par-là Marius, qui étoit homme ambitieux & jaloux, & qui ne pouvoit souffrir que personne voulût entrer en partage de sa gloire & de ses hauts faits. Sylla étoit encore poussé & excité à cela par les ennemis de Marius, qui attribuoient les premiers & les plus grands succès de cette guerre à Metellus, & les derniers avec l'honneur de l'avoir terminée, à Sylla, afin que le peuple cessât d'admirer Marius, & de l'élever au-dessus de tous les autres Capitaines.

Bocchus qui detestoit l'infidelité de Jugurtha, en commet à son égard une plus détestable.

Origine de la haine qui fut toujours entre Marius & Sylla.

Anneau de Sylla qui desesperoit Marius.

Mais cette envie & cette haine, dont on étoit animé contre Marius, ces plaintes & ces calomnies, que l'on semoit contre lui, tout cela fut bien-tôt calmé & dissipé par le grand danger qui vint tout à coup du côté du couchant

Un grand danger dissipe bien-tôt toutes les plaintes & toutes les calomnies que l'on seme contre un grand Capitaine dont on a besoin.

Tout cela fut bien-tôt calmé & dissipé par le grand danger qui vint tout à coup du côté du couchant.] Voilà un portrait du peuple;

menacer l'Italie. Car la ville n'eut pas plutôt vû qu'elle avoit besoin d'un grand Capitaine, & commencé à chercher quel seroit le Pilote qui pourroit la défendre contre cette affreuse tempête de guerre qui la venoit assaillir, qu'aucun de toutes les Maisons les plus nobles & les plus puissantes n'osa se presenter pour briguer le Consulat, & que tous d'une commune voix le déférerent à Marius, quoiqu'il fût absent.

Second Consulat déferé à Marius absent, la I. année de l'Olymp. CLXIX. 101. ans avant N. S.

On avoit à peine reçu à Rome la nouvelle de la prise de Jugurtha, qu'on y apprit la descente des Cimbres & des Teutons. D'abord on eut de la peine à croire ce que l'on disoit du nombre & de la force de ces armées; mais bien-tôt après on connut que tout ce qu'on en rapportoit, étoit encore au-dessous de la verité, car il y avoit trois cens mille hommes portans les armes, & ils étoient suivis d'un plus grand nombre de femmes & d'enfans, tous demandans des terres capables de nourrir cette multitude innombrable, & des villes pour s'y établir, comme ils avoient oüi dire que les Celtes avoient fait avant eux, s'étant emparez de la partie de l'Italie la meilleure & la plus fertile, qu'ils ôterent aux Toscans.

Descente des Cimbres & des Teutons en Italie.

Les Celtes ôterent aux Toscans la partie la plus fertile de l'Italie, sous le Regne de Tarquinius Priscus.

bien au naturel. Le peuple hait, déchire, calomnie un grand Personnage, mais survient-il un grand danger, qui rende ce grand Personnage necessaire; on court à lui, on s'abandonne à lui, & on le met à la tête des armées.

Le peu de commerce que ces peuples avoient avec leurs voisins, & le grand éloignement des païs qu'ils occupoient, font qu'on ne sçait au vrai ni quelles Nations c'étoient, ni d'où elles étoient parties pour venir se répandre comme un gros nuage sur la Gaule & sur l'Italie. On conjecturoit seulement que c'étoient quelques Nations de la Germanie, à cause de leur grande taille, & de leurs yeux pers; & parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits, *des Cimbres.*

On ne sçait ni quelles Nations étoient les Cimbres, & les Teutons, ni d'où elles venoient.

Les Germains appellent les voleurs Cimbres.

D'autres disent que la Celtique à cause de la profondeur & de la vaste étenduë de son continent, qui s'étend depuis la mer Oceane & les climats septentrionaux vers le Levant jusqu'aux Palus Méotides, touche d'un côté à la Scythie Pontique, & qu'à cause du voisinage ces deux Nations se mêlerent ensemble, & sortirent de leur païs, non pas tout à la fois,

Le peu de commerce que ces peuples avoient avec leurs voisins.] Ces peuples ont été si peu connus, qu'on a fait sur cela des Fables infinies. Ou peut voir le VII. L. de Strabon, qui approuve la conjecture de Posidonius, qui croit que les Cimbres étoient des peuples errans & des bandits qui ne faisoient que piller, & qui s'étendirent par les armes jusqu'aux Palus Méotides, & donnerent au Bosphore le nom de *Cimmerien*, comme *Cimbrien*, les Grecs donnant le nom de Cimmeriens aux Cimbres.

Et parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits, des Cimbres.] Festus dit que ce sont les Gaulois qui leur donnent ce nom, *Cimbri lingua Gallica latrones dicuntur.* Mais l'ancienne langue Gauloise est la même que la Germaine. Il y a de l'apparence que ce mot *Cimbre* n'est point Gaulois, mais que les Gaulois l'ont emprunté de la Nation même pour le donner aux voleurs & aux bandits. V. les Rem. sur Festus.

ni tout de ſuite, mais chaque année vers le Printems, & que gagnant ainſi peu à peu du terrein par les armes, enfin après pluſieurs années elles eurent traverſé ce grand continent de l'Europe, & arriverent en Italie. C'eſt pourquoi, bien qu'elles euſſent pluſieurs noms différens ſelon la diverſité des peuples qui les compoſoient, toute leur armée fut pourtant compriſe ſous un nom genéral, & appellée les *Celtoſcythes.*

Toutes ces Nations compriſes ſous le nom de Celtoſcythes.

D'autres enfin prétendent que ces Nations étoient une partie de ces Cimmeriens, connus des anciens Grecs. Et que cette petite partie ayant pris la fuite, ou ayant été chaſſée par les Scythes après quelque ſédition, elle paſſa des Palus Méotides en Aſie ſous la conduite d'un chef appellé Lygdamis. Mais les autres, qui étoient le plus grand nombre, & ce qu'il y avoit de plus belliqueux, habitoient à l'extrêmité de la terre près de l'Ocean ſeptentrional, dans un païs toujours couvert d'épaiſſes ténebres, & ſi rempli de bois, que le Soleil ne le penétre jamais de ſes rayons à cauſe de la hauteur & de l'épaiſſeur de ces forêts, qui ſont d'ailleurs ſi vaſtes & ſi profondes, qu'elles s'étendent juſqu'à la forêt Hercinienne. Ils étoient ſous cette partie du Ciel où l'élevation du Pôle eſt ſi haute à cauſe de la déclinaiſon des Cercles paralleles, qu'elle fait preſque le point vertical de ces peuples; & que les nuits égales

Cimbres partie des Cimmeriens.

égales aux jours, partagent le tems en deux parties égales. Et c'est ce qui a donné à Homere l'idée de la Fable de ses Enfers qu'il place dans le païs des Cimmeriens.

Ce qui a donné à Homere l'idée de la Fable de ses Enfers.

Voilà donc d'où partirent ces Barbares pour venir en Italie. D'abord ils furent appellez *Cimmeriens*, & enfin *Cimbres*, sans que leurs mœurs eussent aucune part à cette appellation. Mais quant à ces choses on les devine plûtôt par conjecture, qu'on ne les sçait avec certitude par le témoignage de l'histoire. Il est toujours constant, & la plûpart des Historiens en conviennent, que leur nombre, bien loin d'être moindre, étoit encore plus grand que nous ne l'avons dit. Et pour le courage, l'audace, la vivacité & la force, qu'ils témoignoient dans les combats, on peut les comparer à l'impetuosité & à la violence de la foudre; rien ne pouvoit tenir devant eux, ni resister à leurs efforts; partout où ils passoient, les peuples étoient entraînez comme des troupeaux dont ils faisoient leur proye.

Le courage, l'audace & la force de ces Nations.

Plusieurs armées Romaines, & plusieurs Capitaines de réputation, qu'on avoit envoyez

Leurs grands succès contre plusieurs Capitaines Romains, Cassius, Longinus, Aurelius, Scaurus, Cætion & Cn. Mallius.

Et c'est ce qui a donné à Homere l'idée de la Fable de ses Enfers qu'il place dans le païs des Cimmeriens.] Il est vrai que les ténébres du païs des Cimmeriens ont donné à Homere l'idée de la Fable de ses Enfers, tels qu'il les represente dans l'onziéme Liv. de l'Odyssée. Mais il ne les place pas dans le païs des Cimmeriens Scythiques, il les place dans la Campanie près du Lac Averne, de Bajes & de Cumes. On peut voir Strab. Liv. v. & les Rem. sur Festus au mot *Cimmerii*.

pour défendre la Gaule de delà les monts, furent enlevez honteusement, & ce fut même la mauvaise resistance qu'ils firent à ces premiers efforts, qui donna à ces Barbares l'assurance de dresser leur chemin vers Rome; car ayant si facilement vaincu ceux qu'ils avoient rencontrez, & amassé de grandes richesses, ils resolurent de ne s'arrêter, & de ne s'établir nulle part, qu'ils n'eussent ruiné Rome, & saccagé toute l'Italie.

Marius élu Consul pour la seconde fois, quoiqu'absent.

Les Romains, informez de tous côtez de cette resolution, appellerent Marius au commandement de l'Armée, & il fut élu Consul pour la seconde fois, quoique la Loi défendît de nommer un absent, & celui qui n'auroit pas laissé le tems ordonné entre le premier & le second Consulat, & qu'il y eût des gens qui s'opposoient à son élection en vertu de cette Loi; mais le peuple les renvoya bien loin, disant que ce n'étoit pas la premiere fois que la Loi avoit cedé à l'utilité publique, & que la nécessité, où l'on se trouvoit alors, n'étoit ni moins forte, ni moins pressante que celle qui avoit autrefois obligé le peuple de nommer Scipion Consul, contre les Loix, car les Romains le nommerent, non par la crainte de perdre leur ville, mais par l'envie d'aller détruire Carthage.

Dans les grandes necessitez les Loix cedent à l'utilité publique.

Il fut nommé Consul avant l'âge de XXX. *ans, & il en falloit* XLII.

L'élection fut donc faite; & Marius ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du Consulat le premier de Janvier, dont les Ro-

mains ſont le commencement de leur année, & entra en triomphe dans Rome, faiſant voir aux Romains un ſpectacle, qu'ils avoient de la peine à croire, même en le voyant, Jugurtha captif, pendant la vie duquel aucun Romain ne pouvoit eſperer de voir la fin de cette guerre, & de venir à bout de ſes ennemis, tant le caractere de cet homme étoit divers, & propre à s'accommoder à tous les états de la fortune, & à ſe plier à tous les accidens, & tant ſon courage étoit mêlé de ruſe & de fineſſe. On dit que dans la marche du triomphe il perdit le ſens, qu'après la cérémonie il fut mené en priſon, & que les Sergens ſe hâtans d'avoir ſa dépoüille, lui déchirerent toute ſa robe, & lui arracherent les deux bouts des oreilles pour avoir les bagues qu'il y portoit. En cet état il fut jetté tout nud & plein de trouble dans une foſſe profonde; &

Marius triomphe de Jugurtha.

Caractere de Jugurtha.

Bagues aux oreilles de Jugurtha.

Traitement que les Romains firent à Jugurtha.

Et propre à s'accommoder à tous les états de la fortune.] C'eſt ce que ſignifie proprement τύχαις ὁμιλῆσαι. Il a dit de même ailleurs, ὁμιλεῖν ἡδοναῖς, *s'accoutumer, ſe familiariſer avec les voluptez.* Hippocrate a dit de même τῷ ψύχει καὶ τῷ θάλπει ὁμιλεῖν, *s'accoutumer au froid & au chaud,* Et Plutarque ſemble avoir emprunté ſurtout cette expreſſion de Pindare, qui dit dans la premiere Ode des Nemeoniques:

ὁ δὲ οἱ
φράζε καὶ παντὶ στρατῷ
Ποίαις ὁμιλήσει τύχαις.

Le Prophete lui a déclaré à lui & à toute l'armée dans quels états de fortune ſe trouveroit cet enfant. Comme Caſaubon l'a remarqué dans ſes Notes ſur les caracteres de Théophraſte, pour refuter la correction que Muret avoit faite de ce paſſage de Plutarque, en liſant τύχαις ὁμειλῆσαι. En effet jamais correction n'a été plus mal imaginée. La langue Grecque & le bon ſens la refuſent également.

Mot de Jugurtha jetté dans une fosse.

comme on l'y jettoit, il dit en souriant, *par Hercule que vos étuves sont froides!* Après avoir été six jours entiers dans cette fosse à lutter contre la faim, & à se flatter toujours de l'esperance de la vie, qu'il desiroit ardemment: enfin il reçut le salaire que méritoient ses forfaits.

Richesses qui furent portées au triomphe de Marius.

On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cent soixante-quinze d'argent, & dix-sept mille vingt-huit drachmes en especes.

Marius entre au Senat avec sa Robe triomphale.

Après le triomphe, Marius assembla le Senat dans le Capitole, & soit par mégarde, ou par une ostentation incivile & grossiere, il y entra avec sa Robe triomphale; mais s'étant d'abord apperçu que le Senat en étoit scandalisé, il se leva, alla reprendre sa Robe bordée de pourpre, & revint se mettre à sa place.

Marius exerce ses troupes jusques dans leurs marches.

Etant parti avec l'armée, il exerçoit les trou-

On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or.] Selon le calcul qui a déja été fait plusieurs fois, la livre d'or à cinq cens livres, & la livre d'argent à cinquante, ces trois mille sept livres pesant d'or, faisoient quinze-cens trois mille cinq cens livres de notre monnoie, & les cinq mille sept cens soixante-quinze livres d'argent montoient à la somme de deux cens quatre-vingt huit mille sept cens cinquante livres, & les dix-sept mille vingt-huit drachmes faisoient huit mille cinq cens quatorze livres; de sorte que tout l'or & l'argent de ce triomphe faisoit dix-huit cens mille sept cens soixante quatre livres.

Il y entra avec sa Robe triomphale.] Ce que jamais Triomphateur n'avoit fait avant lui. Ce fut la marque d'un orgueil insupportable, & comme d'un homme qui vouloit insulter le Senat, & en quelque sorte en triompher.

pes jusques dans leur marche même, accoutumant le soldat à faire toutes sortes de courses & de longues traites, à porter tout son bagage, & à préparer lui-même ce qu'il falloit pour sa nourriture ; de sorte que long-tems encore après lui, tous ceux qui se portoient volontiers au travail, & qui executoient doucement & sans mot dire, ce qui leur étoit ordonné, on les appelloit *les Mulets de Marius*. On donne aussi une autre raison de ce proverbe ; on dit que Scipion assiegeant Numance, voulut visiter, non-seulement les armes & les chevaux de ses troupes, mais les mulets & les chariots, pour voir comment chacun avoit soin de tenir en état tout son équipage.

Soldats appellez Mulets de Marius, *& pourquoi.*

Marius produisit à cette montre son cheval, qu'il pansoit lui-même, & qui étoit très-gras, & très-bien tenu, & son mulet, qui étoit en si bon point, si doux & si fort, qu'il effaçoit tous les autres. Scipion fut ravi de voir ces bêtes de Marius; & comme il en parloit fort souvent, il arriva de-là qu'en parlant d'un homme laborieux, assidu & patient dans le travail, pour lui donner une loüange mêlée de raillerie, on l'appelloit *Mulet de Marius*.

Marius pansoit lui-même son cheval & son mulet dans sa premiere Campagne.

On les appelloit les Mulets de Marius.] Festus donne une raison plus vrai-semblable pourquoi les soldats furent appellez *Mulets de Marius*. D'abord on donna ce nom par plaisanterie aux soldats même de Marius, parce qu'il les avoit accoutumez à porter tout leur bagage sur leurs épaules, & ensuite ce nom-là passa aux soldats que l'on voyoit ainsi chargez comme des mulets.

Il semble qu'en cette rencontre il arriva un insigne bonheur à Marius ; car les Barbares ayant tourné leur marche vers l'Espagne, qu'ils inonderent comme par une sorte de reflux, il eut le tems d'exercer ses soldats, & de les endurcir au travail, de leur élever & fortifier le courage ; & ce qui est encore plus considerable, de se faire connoître à eux, & de les accoutumer à sa discipline. Car ses manieres rudes & farouches, qu'ils ne pouvoient supporter d'abord, & sa séverité inflexible dans les punitions & les châtimens, dès qu'ils furent accoutumez à ne plus faillir, & à bien obéir, leur parurent non-seulement justes, mais salutaires. La violence de son naturel, ses emportemens dans sa colere, la rudesse étonnante de sa voix, la fierté de son regard, & l'air farouche de son visage, quand ils furent un peu nourris avec lui, ne leur parurent plus redoutables pour eux, mais terribles pour leurs ennemis.

Combien il est important qu'un Général soit bien connu de ses troupes, & qu'elles soient accoutumées à lui.

La severité paroît juste & necessaire aux soldats accoutumez à ne pas faillir. Car elle n'est à craindre que pour ceux qui font mal.

Mais ce qui plaisoit le plus aux troupes, c'étoit sa droiture dans ses jugemens ; & en voici une belle preuve : Il avoit avec lui un neveu, appellé Caïus Lusius, Capitaine d'une Compagnie d'hommes d'armes. Ce n'étoit point un mauvais sujet d'ailleurs, mais il avoit ce vice,

Droiture de Marius dans ses jugemens.

Histoire de Caïus Lusius neveu de Marius.

Comme par une espece de reflux.] D'abord ils vont pour inonder l'Italie, voilà le flux, mais ils changent ensuite ; & au lieu de pousser vers l'Italie, ils se rabattent sur l'Espagne, voilà pourquoi Plutarque dit *comme par une sorte de reflux.*

qu'il aimoit les beaux garçons. Etant donc devenu amoureux d'un jeune homme, appellé Trebonius, qui étoit dans sa Compagnie, il le sollicita plusieurs fois, & tâcha de le gagner, mais il n'en put jamais rien obtenir. Enfin lassé de ses refus, une nuit il lui envoya par un de ses domestiques un ordre de le venir trouver sur l'heure. Le jeune homme y alla; car il n'étoit pas permis à un subalterne de desobéir à son Officier. Il ne fut pas plûtôt entré dans sa tente, que Lusius se mit en devoir de le forcer. Ce que voyant Trebonius, il tira son épée, & le tua. Cela se passa pendant l'absence de Marius.

Belle action de Trebonius qui tuë le neveu de Marius son Genéral.

A son retour dans le Camp il apprit la mort de son neveu, & en même tems il fit citer Trebonius pour venir être jugé devant lui. Il comparut. Beaucoup de gens se presenterent pour l'accuser, & personne ne se presenta pour le défendre. Le jeune homme ne se découragea point, il s'avança hardiment, déduisit le fait tel qu'il s'étoit passé, & nomma plusieurs témoins qui sçavoient & avoient vû que Lusius l'ayant sollicité plusieurs fois de répondre à son infame desir, il l'avoit toujours refusé, & que lui ayant souvent offert de grands dons, il les avoit toujours rejettez, preférant l'honnêteté à toutes les richesses. Marius, ravi & plein d'admiration, commanda qu'on lui apportât la couronne, dont Rome récompensoit les plus grands exploits; & l'ayant

Trebonius, petit Officier, préfere l'honnêteté à toutes les richesses.

Belle action de Marius qui couronne celui qui avoit tué son neveu.

prise, il en couronna lui-même Trebonius, comme celui qui avoit fait une très-belle action dans un tems qui demandoit de grands exemples.

Troisiéme Consulat de Marius.

La nouvelle de ce jugement portée à Rome, n'aida pas peu Marius à lui faire obtenir son troisiéme Consulat, outre que comme on attendoit les Barbares le printems suivant, les soldats Romains refuserent de marcher à cette guerre, & de combattre des ennemis si terribles sous un autre Genéral. Cependant ils n'arriverent pas si-tôt qu'on le croyoit, & ce troisiéme Consulat de Marius se passa encore sans qu'on vît les Barbares.

Comme le tems de la nouvelle élection approchoit, & L. Aurelius, Collegue de Marius au Consulat, étant venu à mourir, Marius laissa son armée sous les ordres de Manius Aquilius, & vint à Rome. Il se presentoit beaucoup de gens de bien qui briguoient le Consulat, mais L. Saturninus, celui de tous les Tribuns qui avoit le plus de crédit & d'autorité sur le peuple, ayant été gagné par Marius, tâchoit par toutes ses harangues de porter le peuple à le nommer Consul pour la quatriéme fois. Et comme Marius faisoit le difficile, & disoit ouvertement qu'il ne vouloit plus de cette Charge, Saturninus l'appelloit traître à la patrie, de refuser le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Il n'y avoit personne qui

Dissimulation & ruse de Marius.

ne

ne vît que c'étoit un jeu joüé, & que Saturninus étoit aposté par Marius pour faire rejetter son refus qui n'étoit qu'une feinte. Mais le peuple voyant que c'étoit un tems où l'on avoit besoin & de la grande capacité de Marius, & de sa bonne fortune, lui décerna ce quatriéme Consulat, & lui donna pour Collegue Catulus Lutatius, homme honoré des Nobles, & bien voulu du peuple.

Quatriéme Consulat de Marius.

Marius ayant appris que les ennemis étoient déja fort proche, passa promptement les Alpes, alla planter son Camp sur le bord du Rhône où il se fortifia, & y amassa de très-grandes provisions de bouche, afin que faute de vivres, il ne pût être forcé d'en venir à un combat mal à propos & malgré lui. Mais comme le transport de ces vivres, dont il avoit besoin pour son armée, étoit fort long, très-dangereux, & de grande dépense par mer, il trouva le moyen de le rendre très-prompt & très-facile. Les embouchures du Rhône étoient remplies de vase & de gravier par les courans de la mer, & toute sa rive, couverte d'une bourbe profonde que le flot y entassoit, en rendoit l'entrée très-difficile & impraticable aux vaisseaux de charge. Marius menant là son armée, qui n'avoit rien à faire, creusa un

Marius passe les Alpes & va camper sur le bord du Rhône.

Marius fait un grand fossé où il détourne une grande partie des eaux du fleuve pour le transport des vivres.

En rendoit l'entrée difficile & impraticable aux vaisseaux.] Il faut lire dans le texte comme dans un manuscrit, βραδύπορον, au lieu de βραχύπορον, qui signifie tout le contraire.

Marius menant là son armée.] Ce passage est corrompu & mal

grand foſſé où il détourna une grande partie du fleuve, & conduiſant ce foſſé juſqu'à un endroit commode de la côte, il eut ſoin de le rendre aſſez profond pour recevoir de grands bateaux, & de tourner ſon embouchure de maniere qu'elle fût plate, facile, & à l'abri des vagues & des vents. Ce foſſé porte encore aujourd'hui ſon nom, & eſt appellé *Foſſa Mariana*, le Foſſé de Marius.

Au-deſſus de la Baviere.

Par le païs de Genes.

Les Teutons & les Ambrons affreux à voir.

Les Barbares s'étant partagez en deux Corps d'armée, l'un, qui étoit celui des Cimbres, prit par le haut du païs des Noriciens pour aller forcer les paſſages que gardoit Catulus, & l'autre, qui étoit celui des Teutons & des Ambrons, prit par la Ligurie, le long de la mer, pour attaquer Marius. Les Cimbres furent plus long-tems à ſe préparer, & à ſe mettre en marche; mais les Teutons & les Ambrons étant partis d'abord, & ayant traverſé fort diligemment la Ligurie & les Alpes, ſe trouverent bientôt devant Marius, & preſenterent à ſon armée un nombre innombrable d'ennemis, tous affreux à voir, dont la voix ne tenoit rien de la voix des autres hommes, & dont les cris jettoient la terreur dans l'ame des plus aſſurez. Ils em-

ponctué dans les éditions. ἐποίει τὸν εἴσπλουν ὧδε. Τρέψας ἐνταῦθα, &c. Il faut un point après εἴσπλουν, & continuer enſuite ὁδὲ, de cette maniere, ἐποίει τὸν εἴσπλουν, ὁδέ. &c. C'eſt ainſi qu'il eſt rapporté dans les Commentaires de Caſaub. ſur Strab. & c'eſt ainſi que Henry Etienne l'a corrigé. Strabon parle au long de cette foſſe de Marius dans ſon 10. Liv. 1.

brasserent une grande étenduë de païs, & après s'être campez, ils deffioient Marius, & l'appelloient à une bataille. Marius, peu touché de toutes leurs bravades, tenoit ses gens bien resserrez dans son Camp, reprenant aigrement ceux qui faisoient les fiers, & qui parloient témerairement; & pour ceux qui se laissant emporter à la colere vouloient sortir pour en venir aux mains avec l'ennemi, il les appelloit *Traîtres à la Patrie*, & leur disoit, *qu'il ne s'agissoit point là de satisfaire leur ambition, d'élever des trophées, & de gagner des triomphes, mais de chasser de dessus leur tête cette nuée grosse d'orages, & de sauver l'Italie.*

Marius peu touché de leurs bravades refuse le combat.

C'est ce qu'il representoit en particulier aux Capitaines & aux principaux Officiers, & pour les soldats il les faisoit tenir long-tems sur les remparts de son Camp les uns après les autres pour les accoutumer à soutenir la vûë de la terrible figure des ennemis, à entendre, sans s'effrayer, leur ton de voix brutal & sauvage, & à n'être point étonnez de leur armure & de leurs mouvemens, en se rendant peu à peu ordinaire & familier par l'habitude de le voir, ce qui d'abord avoit paru le plus étrange & le plus formidable. Car il étoit persuadé que dans les choses terribles la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choses qui ne sont point, & que l'accoutumance au contraire fait perdre aux choses naturellement

Prudence de Marius qui accoutume peu à peu ses soldats à la vûë d'un ennemi si étrange & si formidable.

Mensonges de la nouveauté.

les plus terribles, la plus grande partie de ce vain épouventail qui fait notre effroi.

Il arriva de-là que cette vûë non ſeulement diminua de jour en jour leur étonnement & leur ſurpriſe, mais fit encore qu'aux menaces des Barbares & à leurs bravades exceſſives leur colere ſe réveillant, échauffa & enflamma leurs courages. Car les ennemis ne ſe contentoient pas d'enlever, d'emporter, de ſaccager tout ce qui étoit aux environs, ils venoient même les inſulter dans leurs retranchemens avec une inſolence & une audace mortifiante & inſupportable. Les ſoldats s'en plaignoient hautement, & leurs plaintes & leurs murmures allerent juſques aux oreilles de Marius : *Quelle lâcheté Marius a-t-il donc reconnuë en nous*, diſoient-ils, *pour nous empêcher de combattre, & pour nous tenir ainſi comme des femmes ſous la clef & ſous la ſevere garde de Portiers ? Allons, faiſons-lui voir que nous ſommes hommes & hommes libres. Allons lui demander s'il attend d'autres ſoldats qui combattent pour la liberté, & s'il veut nous garder comme ſes pionniers pour ſe ſervir de nous quand il faudra creuſer des tranchées, nettoyer des bourbiers, & détourner des rivieres ? C'eſt ſans doute pour ces beaux ouvrages qu'il nous a exercez ſi long-tems par tant de travaux & tant de fatigues, & il s'en retourne à Rome preſenter à ſes Citoyens ces beaux fruits de ſes Conſulats ? Que craint-il donc ? Craint-il le malheur de Carbon & de Cœpion, que les ennemis ont battus ? Mais Carbon &*

Plaintes des ſoldats de Marius.

Ils parlent ainſi à cauſe du foſſé qu'il leur avoit fait faire, & dont Plutarque vient de parler.

Cœpion étoient bien inferieurs à Marius en réputation & en valeur, & leur armée étoit bien plus foible que la sienne. Encore seroit-il plus glorieux de hasarder & de perdre quelque chose en combattant, que de nous tenir là, tranquilles spectateurs des dégâts que les terres de nos Alliez souffrent de ces Barbares.

Marius, ravi d'entendre leurs plaintes, les adoucissoit & les appaisoit en leur disant, que ce n'étoit point qu'il se défiât de leur courage, mais qu'averti par quelques Oracles des Dieux, il attendoit l'occasion, & le lieu favorable pour la victoire. Car il menoit partout avec lui une femme Syrienne, nommée *Marthe*, qui passoit pour une grande Propheteſſe. On la portoit en litiere avec de grands honneurs & de grands respects, & il ne faisoit des Sacrifices que quand elle l'ordonnoit. D'abord elle avoit demandé audience au Senat pour lui communiquer ses Propheties, & le Senat l'avoit rebutée sans vouloir l'écouter. Mais s'étant adressée aux femmes, elle leur donna des preuves de sa science dans

Fourberie de Marius qui mene avec lui une femme Syrienne comme une grande Propheteſſe.

Sageſſe du Senat qui rebutte cette prétenduë Propheteſſe.

Femmes ordinairement superſtitieuſes & credules.

Car il menoit partout avec lui une femme Syrienne, nommée Marthe.] Nous sçavons par l'Evangile que Marthe étoit un nom de femme dans ce païs-là. Presque dans tous les tems on trouve des exemples de pareilles fourberies, que les plus grands hommes ont employées pour se concilier le respect des peuples, en leur persuadant que Dieu avoit d'eux un soin tout particulier. Dans ces occasions le mensonge une fois reçu fait le même effet que la verité même.

Mais s'étant adressée aux femmes.] C'est presque toujours par les femmes que commencent à gagner créance les Devins, les Sorciers, les diseurs de bonne avanture, & autres tels Charlatans, & la raison n'en est pas bien cachée.

l'avenir. Et un jour dans l'Amphiteâtre s'étant trouvé assise aux pieds de la femme de Marius pour voir le combat de deux celebres Gladiateurs, elle lui nomma heureusement celui qui remporteroit la victoire. La femme de Marius, charmée, l'envoya à son mari, qui témoigna une grande admiration & une espece de veneration pour elle. On la voyoit tous les jours se promener en litiere dans le Camp, & quand elle alloit assister aux Sacrifices, elle avoit une grande mante de pourpre qui s'attachoit à sa gorge avec des agraffes, & elle portoit à la main une pique environnée de bandeletes & de couronnes de fleurs.

Cette comedie donna à la plûpart des gens sujet de douter si Marius produisoit cette femme, veritablement persuadé qu'elle avoit le don de Prophetie, ou s'il faisoit semblant de le croire pour aider à une fourberie dont il espe-

Donna sujet de douter si Marius produisoit cette femme, veritablement persuadé.] En effet il y a lieu à ce doute. D'un côté la crédulité de Marius pour les Devins, & sa superstition outrée sur les signes & sur les présages, peuvent fort bien faire croire qu'il étoit la dupe de cette Syrienne, & qu'il la prenoit pour une veritable Prophetesse. N'avons-nous pas vû des hommes d'un excellent esprit abusez par des femmes de ce caractere ? Et de l'autre côté la Fable qu'il inventa pour rassurer ses compagnons de cette aire d'aigle qui étoit tombée sur sa robe avec sept aiglons, & ces Vautours apprivoisez dont il se servoit si habilement, comme Sertorius se servit de sa biche, peu d'années après, jettent un grand air de manege & de fourberie politique sur tout ceci. Pour moi je croirois que Marius étoit en même tems & superstitieux & fourbe.

roit tirer de grands ſecours. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'hiſtoire des Vautours, telle qu'Alexandre de Myndes la raconte, eſt veritablement digne d'admiration. Il dit que deux Vautours avoient accoutumé de ſe faire voir dans ſon Camp toutes les fois qu'il devoit gagner quelque bataille. On les reconnoiſſoit à leurs colliers d'airain, car les ſoldats les ayant pris un jour, leur avoient mis ces colliers, & les avoient relâchez enſuite. Depuis ce jour-là ils s'étoient apprivoiſez & familiariſez avec ces ſoldars, & leur faiſoient comme des careſſes, & les ſoldats de leur côté étoient ravis quand ils les voyoient, ne doutant point qu'ils n'euſſent quelque ſuccès favorable.

Hiſtoire admirable de deux Vautours qui ſuivoient l'armée de Marius.

En cette occaſion il arriva pluſieurs ſignes & prodiges, qui pour la plûpart parurent ordinaires & communs; mais d'Amerie & de Tuderte, villes d'Italie, on eut nouvelles qu'une nuit on

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'hiſtoire des Vautours.] Plutarque, naturellement ſuperſtitieux, voudroit par cette hiſtoire, ou plûtôt par cette fable des Vautours accréditer celle de Marthe, & faire paſſer cette femme pour une veritable Propheteſſe, en qui Marius avoit une extrême confiance. Voilà le ſens de ces paroles, *ce qu'il y a de certain.*

Alexandre de Myndes.] Je ne ſçai ſi cet Alexandre de Myndes n'eſt pas plûtôt Alexon de Myndes, dont parle Diogene Laerce, & qui avoit fait des Livres intitulez, *Contes fabuleux.* Je croi qu'il faut corriger ou Plutarque par Diogene Laerce, ou celui-ci par Plutarque.

Il dit que deux Vautours avoient accoutumé de ſe faire voir dans ſon Camp.] Il y a bien de l'apparence que c'étoient deux Vautours apprivoiſez, que Marius nourriſſoit chez lui, & qu'il lâchoit dans les occaſions pour encourager ſes troupes.

Lances de feu & boucliers qui paroissent dans le Ciel.

avoit vû dans le Ciel des lances de feu & des boucliers, qui étoient d'abord partagez en deux bandes, & qui bien-tôt après s'étant mêlez, avoient parfaitement representé la disposition & les mouvemens de deux armées qui combattent, & que les uns ayant plié, & les autres s'étant opiniâtrez à les poursuivre, enfin ils avoient tous disparu, & s'étoient perdus vers le Couchant. Dans le même tems arriva de Pessinonte Batabacés, le grand Prêtre de la mere des Dieux, qui annonça que la Déesse lui avoit parlé du fond de son sanctuaire, & lui avoit dit, *que la victoire & tous les avantages de cette guerre demeureroient aux Romains.*

Ville sur la frontiere de la Phrygie. La Déesse Cybelle y avoit un beau Temple, où elle étoit particulierement honorée.

Batabacés, ce grand Prêtre est nommé Batacés dans un Ms.

Le Senat ajoûta foi à ce rapport, & ordonna qu'on bâtiroit un Temple à la grande Déesse pour la remercier de la victoire. Mais quand Batabacés voulut se presenter au peuple pour lui faire part de la même promesse, le Tribun Aulus Pompeïus l'en empêcha, l'appella Charlatan, & le chassa outrageusement de la Tribune; mais ce fut-là justement ce qui fit ajouter encore plus de foi à sa prédiction, car l'assemblée congediée, Aulus

Le Tribun Aulus Pompeïus l'en empêcha.] Cela étoit bien hardi après ce que le Senat venoit de faire & d'ordonner. Apparemment ce Tribun étoit ennemi de Marius, & vouloit lui faire envoyer un successeur.

Aulus Pompeïus ne fut pas plûtôt rentré dans sa maison.] Plutarque croit cela très-fermement, comme si ce Tribun n'eût pû mourir dans cette conjoncture sans que la Déesse s'en fût mêlée, & sans qu'elle eût voulu le punir de l'outrage fait à sa prédiction & à son grand

Pompeïus

Pompeïus ne fut pas plutôt rentré dans ſa maiſon, qu'il fut ſurpris d'une fiévre ſi violente, que l'on vit manifeſtement, & que le bruit ſe répandit dans toute la ville, qu'il mourroit avant le ſeptiéme jour, & cela arriva.

Mort d'Aulus Pompeïus attribuée aux outrages qu'il avoit faits au grand Prêtre de Cybelle.

Marius ſe tenant donc ainſi en repos ſans rien entreprendre, les Teutons tenterent de le forcer dans ſon Camp; mais ayant été accablez d'une grêle de traits, qu'on leur tiroit des retranchemens, & ayant perdu beaucoup de monde, ils réſolurent d'aller en avant, dans la confiance qu'ils paſſeroient les Alpes tranquilement, & ſans aucune affaire. Ils plient donc bagage, & paſſent le long du Camp des Romains. Ce fut alors qu'on reconnut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du tems que dura leur marche, car on dit qu'ils furent ſix jours entiers à défiler devant les retranchemens de Marius en marchant continuellement. Comme ils paſſoient fort près des Romains, ils leur demandoient par moquerie, *s'ils ne vouloient rien mander à leurs femmes, car ils ſeroient bien-tôt auprès d'elles.*

L'armée des Teutons défile devant les Romains pendant ſix jours.

Quand les Barbares eurent achevé de paſſer, & qu'ils furent un peu avancez, Marius leva ſon Camp, & les ſuivit en queuë, ſe poſtant toujours près d'eux, choiſiſſant toujours des

Marius ſe met aux trouſſes des Barbares.

Prêtre. Mais c'eſt la coutume des hommes. Un accident qui arrive naturellement dans une occaſion remarquable leur paroît arrivé par des raiſons qu'ils tirent de la circonſtance, & qui le plus ſouvent n'y a aucune part.

lieux forts d'assiete, & se retranchant pour passer les nuits sans rien craindre. Les Barbares, qui s'avançoient toujours, arriverent en un lieu qu'on appelle *Aquæ Sextiæ*, d'où ils n'avoient plus que très-peu de chemin à faire pour arriver aux Alpes. C'est pourquoi Marius, résolu de leur livrer bataille en cet endroit, se posta dans un lieu très-avantageux, mais qui manquoit d'eau, ce qu'il fit exprès pour aiguiser par-là le courage de ses troupes. Car comme plusieurs témoignoient leur mécontentement de ce qu'on avoit choisi un Camp si incommode, où ils mourroient tous de soif, Marius leur montrant de la main une grosse riviere qui couloit le long du Camp des Barbares, leur dit, que *c'étoit-là qu'ils devoient acheter leur boisson au prix de leur sang*. *Pourquoi donc*, lui répondirent-ils, *ne nous y menez-vous pas pendant que nous avons encore du sang dans nos veines?* Alors il leur repartit avec douceur, *je vous y menerai aussi, mais avant toutes choses il faut fortifier notre Camp*. A ces mots, ses soldats, quoique très-fâchez, s'appaiserent. Mais les valets de l'armée n'ayant point d'eau pour eux, ni pour les équipages, coururent en foule à la riviere, portant qui des coignées, qui des haches, qui des épées, qui des piques, avec leurs cruches pour puiser, & être en état de combattre, si les Barbares vouloient les en empêcher.

La ville d'Aix.

Marius choisit exprès pour son Camp un lieu qui manquoit d'eau.

Ce qui engagea la bataille contre les Teutons.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'en-

nemis qui tomberent ſur eux, car c'étoit juſtement l'heure que les uns dînoient après le bain, & que les autres ſe baignoient encore, le lieu fourniſſant quantité de ſources d'eaux chaudes, ce qui fut cauſe que les Romains ſurprirent une partie de ces Barbares, qui attirez par ces bains délicieux, s'amuſoient à ſe donner du bon tems, à faire bonne chere, & à ſe livrer à la volupté. Mais les cris des premiers en ayant attiré pluſieurs autres, il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir ſes ſoldats qui craignoient pour leurs valets. Outre que les meilleures troupes des ennemis, celles qui avoient déja défait Manlius & Cœpion, on les appelloit Ambrons, & ils faiſoient ſeuls plus de trente mille hommes, ſe leverent promptement & coururent aux armes. Ils avoient le corps chargé & appeſanti par la bonne chere qu'ils avoient faite, mais ils n'en avoient que plus de réſolution & plus de fierté, & rendus plus gais par le vin qu'ils avoient bû, ils s'avançoient, non point en deſordre, ni en courant comme des furieux, ni en jettant des cris confus & inarticulez, mais en frappant leurs armes de meſure, & en marchant tous enſemble en cadance à ce bruit, & en repetant à tout moment leur nom, *Ambrons, Ambrons*, ſoit pour s'appeller les uns les autres, ſoit pour étonner d'avance leurs ennemis, en leur apprenant à qui ils alloient avoir affaire.

Les Liguriens, qui de tous les peuples d'I-

talie, dont l'armée de Marius étoit composée, furent les premiers qui commencerent la charge, ayant entendu le cri des ennemis, leur répondirent par le même cri *Ambrons, Ambrons*, qui étoit leur ancien nom. Car le nom d'Ambrons est le nom general que les Liguriens donnent à leur nation. De sorte que ce cri retentit également dans les deux armées avant qu'elles en vinssent aux mains, & tous les Officiers des deux partis le repetant à l'envi, & s'efforçant de se surpasser les uns les autres en force de voix, tous ces cris redoublez irriterent & allumerent les courages. Mais les Ambrons avoient la riviere à passer, cela rompit leur ordonnance, & avant qu'ils pussent se remettre en bataille, les Liguriens chargerent avec furie les premiers, & commencerent le combat. Les Romains accoururent en même tems pour soutenir les Liguriens, & descendant des lieux avantageux, qu'ils occupoient, ils tomberent si rudement sur les Barbares, qu'ils les renverserent. La plûpart furent tuez sur le bord du fleuve, où ils s'entrepoussoient les uns les autres, & qui fut bien-tôt rempli de sang & de morts. Les Romains font main basse sur tous ceux qui sont passez, & qui n'osent se rallier pour faire tête, & ils les menent battant jusques à leur Camp & à leurs chariots.

Ambrons, ancien nom de tous les peuples de Ligurie.

Et ils les menent battant jusques à leur Camp & à leurs chariots.] Voici les Ambrons qui passent la riviere, ils sont culbutez par

Là les femmes venant contre eux avec des épées & des haches, grinçant les dents de rage & de douleur, & jettant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuyent, & sur ceux qui poursuivent, sur les premiers comme traîtres, & sur les autres comme ennemis, se jettent au milieu de la mêlée, saisissent avec les mains nuës les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voyent mettre en pieces sans se rebuter, & témoignent jusqu'à la mort un courage veritablement invincible. Voilà comme on raconte, que ce combat sur le bord de la riviere se donna plutôt par hasard, que de propos déliberé, & par ordre du General.

Courage heroïque des femmes de ces Barbares.

Les Romains, après avoir taillé en pieces la plus grande partie des Ambrons, se retirerent, & la nuit étant venuë incontinent, on n'entendit point leur armée retentir de chants de victoire, comme cela étoit naturel après un si grand succès, ils ne se mirent point à boire, à faire bonne chere, & à se réjoüir dans leurs tentes, & le

Les Romains encore effrayez après une si grande victoire.

les Romains, & ensuite les Romains les poursuivent jusques à leur Camp & à leurs chariots. Ces troupes qui sont attaquées au passage de la riviere, n'ont pas encore de Camp en deçà. Apparamment ce passage ne doit pas être entendu du Camp des Ambrons, mais de celui des Teutons qui étoient en deçà de la riviere, quoique Plutarque n'en parle point. Cela est si vrai que dans un moment nous allons voir les Teutons aller attaquer les Romains sur la hauteur où Marius les avoit postez. Mais comment ces Teutons étoient-ils passez ? cette action n'est pas assez détaillée.

doux sommeil, qui est le plus agréable rafraîchissement que puissent recevoir des hommès fatiguez, & qui ont heureusement combattu, ne ferma point leurs paupieres, mais ils passerent toute la nuit dans la frayeur & dans le trouble. Car leur Camp n'étoit ni fermé, ni retranché, ils avoient encore devant eux plusieurs milliers de Barbares, qui n'avoient pas combattu, & tous ceux qui étoient échappez de la défaite des Ambrons, s'étant mêlez avec eux, ils jettoient toute la nuit des cris affreux qui ne ressembloient point à des clameurs & à des gemissemens d'hommes, mais qui étoient comme des hurlemens & des mugissemens de bêtes, mêlez de menaces & de lamentations, & qui poussez en même tems par ce nombre innombrable de Barbares, faisoient retentir les montagnes des environs, & tout le canal du fleuve. Toute la plaine mugissoit de ce bruit épouventable, & le cœur des Romains étoit saisi de crainte, & Marius lui-même frappé d'étonnement, car ils s'attendoient tous à un combat de nuit plein de desordre & de tumulte. Les Barbares ne sortirent pourtant point cette nuit, ni le lendemain, mais ils passerent tout ce tems-là à se préparer, & à se mettre en bataille.

Sages dispositions de Marius pour la bataille.

Cependant Marius, sçachant qu'au-dessus du Camp des Barbares il y avoit des creux & des ravins couverts de bois, y envoya Claudius Marcellus avec trois mille hommes d'Infanterie

pour s'y mettre en embuſcade, & prendre les ennemis par derriere quand le combat ſeroit engagé. Il donna ordre aux autres de repaître de bonne heure & de repoſer. Le lendemain au point du jour il les mit en bataille ſur la hauteur devant ſon Camp, & envoya devant ſa Cavalerie dans la plaine. Ce que voyant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains fuſſent auſſi deſcendus afin de les combattre de plein pied, & avec un égal avantage pour le terrein, mais tranſportez de colere, ils prennent leurs armes & vont de furie les attaquer ſur la hauteur. Marius envoye partout ſes Officiers, leur donner ordre d'attendre l'ennemi ſans branler, & dès qu'il ſe ſeroit avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre enſuite l'épée à la main, & de le repouſſer en le heurtant avec leurs boucliers, car les lieux étant gliſſans à cauſe de leur pente, ni les coups, que ces Barbares donneroient, n'auroient de roideur, ni leur ordonnance ſerrée ne pourroit ſe maintenir, leurs corps étant toujours dans un branle inégal & continuel comme dans une tourmente, à cauſe du penchant & de l'inégalité du terrein. *Ce que fait l'inégalité du terrein.*

En donnant ces ordres il étoit le premier à les executer. Car il n'y avoit point d'homme qui fût plus adroit aux armes, ni qui eût le corps mieux exercé que lui, & il ſurpaſſoit tous *Marius très-adroit aux armes & très-exercé.*

les autres en courage & en audace. Les Romains faisant donc tête aux Barbares, & les arrêtant tout court comme ils tâchoient de monter, ceux-ci pressez commencerent à reculer peu à peu, & à regagner la plaine. Les premiers Bataillons commençoient à se rallier & à se remettre en bataille, mais les clameurs, la confusion, & le desordre regnoient parmi les derniers, car Marcellus, attentif à ce qui se passoit, avoit saisi le moment; le cri de la charge ayant retenti jusques aux côteaux voisins sous lesquels il étoit en embuscade, il s'étoit levé avec sa troupe, & courant impetueusement avec de grands cris de victoire, il étoit tombé sur les derniers, les prenant par derriere & les taillant en pieces. Ceux-ci poussez avec cette furie, attirent à eux les premiers & les obligent à faire face pour les soutenir. Dans un moment toute leur armée fut remplie de trouble; vivement pressez à la tête & à la queuë, ils ne pûrent long-tems soutenir ce double choc, ils se débanderent, & prirent la fuite.

Marius gagna cette bataille dans son IV. *Consulat, la* II. *année de l'Olymp.* CLXIX. 100. *ans avant N. S.*

L'armée fait present à Marius de tous les bagages & de toutes les dépouilles des ennemis.

Les Romains les poursuivirent, en tuerent ou firent prisonniers plus de cent mille; & s'étant rendu maîtres de leurs tentes, de leurs chariots, & de tout leur bagage, hors de ce qui fut pillé, ils donnerent tout à Marius d'un commun consentement; & ce present si grand & si magnifique, parut encore inferieur

ferieur au service qu'il avoit rendu dans un si pressant danger. Il y a d'autres Historiens qui ne sont d'accord avec ces premiers ni sur ce present des dépoüilles, ni sur le nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille les Massiliens fermerent leurs vignes de clôtures faites des ossemens de ceux qui y avoient été tuez; & que ces corps morts, qui pourrirent, & qui furent consumez dans leurs champs, & les pluyes de l'hyver, qui survinrent, engraisserent tellement la terre, la pénetrerent, & l'imbiberent si fort, que l'Eté suivant elle porta une quantité étonnante de toutes sortes de fruits, & confirma ce que dit Archiloque, *que rien n'engraisse plus la terre que le sang*. On assure aussi avec beaucoup de vrai-semblance qu'après de grandes batailles il tombe ordinairement de grandes pluyes, soit que quelque bon Démon veüille purger la terre en l'inondant par des eaux pures & descenduës du Ciel, soit que le sang & la corruption exhalent une vapeur humide & forte, qui condense & altere l'air, très-aisé de sa nature à changer pour la moindre petite cause.

Vignes des Marseillois fermées de clôtures faites des os des Teutons.

Territoire de Marseille engraissé & rendu fertile par la pourriture de tous ces corps.

Le sang engraisse la terre.

De grandes pluyes après les batailles.

Terre purgée par les eaux du Ciel.

Après la bataille Marius, parmi les armes & les dépoüilles des ennemis, choisit les plus riches, les plus entieres, & celles qui pouvoient orner

Soit que quelque bon Démon veüille purger la terre en l'inondant.] Ces Payens avoient donc quelque idée que la terre soüillée par des crimes, devoit être purgée & lavée par les eaux du Ciel. Ce passage me paroît remarquable.

le plus ſon triomphe, & faire plus de plaiſir à voir, les mit à part, & ayant entaſſé toutes les autres ſur un grand bucher, il en fit aux Dieux un ſacrifice magnifique. Toute ſon armée étoit autour du bucher couronnée de branches de laurier, & lui, vêtu de la robe de pourpre, & ceint à la maniere Romaine, il prit un flambeau allumé, & l'élevant vers le Ciel avec ſes deux mains, il alloit mettre le feu au bucher, lorſque tout-à-coup on vit quelques-uns de ſes amis venir vers lui à toute bride. Il ſe fit d'abord un profond ſilence dans l'attente de ce qu'apportoient ces Couriers.

Sacrifice d'armes brûlées ſur un bucher.

Dès qu'ils furent près de Marius, ils mirent pied à terre, & courant le ſaluer & l'embraſſer, ils lui annoncerent la bonne nouvelle qu'il étoit Conſul pour la cinquiéme fois, & lui rendirent ſes lettres. Une ſi grande joye étant donc ſurvenuë pardeſſus celle qu'on avoit déja d'une victoire ſi complette, toute l'armée, pour témoigner le plaiſir qu'elle en reſſentoit, ſe mit à jetter de grands cris de triomphe, qu'elle accompagnoit du bruit guerrier de ſes armes, & tous les Officiers mirent ſur la tête de Marius de nouvelles couronnes, & dans ce moment il mit le feu au bucher, & acheva ſon ſacrifice.

Marius Conſul pour la cinquiéme fois.

Et lui, vêtu de la robe de pourpre, & ceint à la maniere Romaine.] C'eſt ce que Virgile a compris dans ce vers du VII. liv. de l'Æneïde:

Ipſe Quirinali trabeâ, cinctuque Gabino
Inſignis....

Mais celle qui ne permet jamais qu'aucune des grandes prosperitez soit pure, & qui varie la vie de l'homme par le mélange de biens & de maux, soit qu'on l'appelle Fortune, ou Vengeance divine, ou Necessité naturelle & attachée à toutes les choses humaines, peu de jours après cette grande joye, fit recevoir à Marius la terrible nouvelle de ce qui étoit arrivé à son Collegue Catulus, & assembla contre Rome une nouvelle terreur & une nouvelle tempête, comme un autre nuage noir au milieu de la bonnace & d'un air serein; car Catulus, qui étoit opposé aux Cimbres pour leur fermer les passages, renonçant à garder les pas des Alpes, de peur que forcé par-là de séparer son armée en plusieurs postes, il n'en fût trop affoibli, prit le parti de descendre en Italie, mit la riviere d'Athesis devant lui, fit aux deux côtez des retranchemens & de bons forts pour défendre les guez, & y bâtit un pont pour pouvoir porter du secours aux places qui étoient au-delà, si les Bar-

Plutarque se trompe ici sur la cause des malheurs qui arrivent aux hommes.

L'Adige.

Mais celle qui ne permet jamais qu'aucune des grandes prosperitez soit pure.] Les Payens se forgeoient une Divinité ennemie & malfaisante qui prenoit plaisir à empoisonner les plus grandes prosperitez, en faisant suivre un grand bonheur de quelque malheur terrible.

Soit qu'on l'appelle Fortune, ou Vengeance divine, ou Necessité naturelle.] Il n'y a ni Fortune, ni Necessité naturelle; mais il y a une Providence qui amene tout ce qui arrive dans le monde. Souvent elle laisse agir les causes secondes, & alors les échecs qui arrivent aux hommes, sont l'effet de leur imprudence & de leur folie, & les malheurs où ils tombent sont la suite des fautes qu'ils font. La Fortune ou la Necessité naturelle étoient-elles cause de la lâcheté des soldats de Catulus?

bares après avoir franchi les détroits, entreprenoient de les forcer; mais ces Barbares avoient tant de mépris pour leurs ennemis, & étoient si pleins de folle arrogance, que plus pour montrer leur force & leur audace, que pour aucun service utile & nécessaire, ils s'exposoient à la neige tout nuds, grimpoient aux sommets des montagnes au travers des monceaux de neige & de glaces, & quand ils étoient au haut, mettant leurs boucliers sous eux, ils s'abandonnoient ainsi aux penchans de ces monts, & se laissoient couler le long de ces rochers dont la pente étoit fort roide, qui étoient fort coupez, & qui avoient sous eux des fondrieres & des abîmes épouvantables.

Les Cimbres s'exposent à la neige tout nuds.

Enfin après qu'ils se furent campez près des Romains, & qu'ayant sondé la riviere ils eurent vû qu'ils ne pouvoient la passer, ils entreprirent de la combler; & coupant des tertres entiers, comme autrefois les Géans, déracinant les plus gros arbres, détachant d'énormes masses de rochers, & roulant de grosses buttes de terre, ils les traînoient dans le fleuve dont ils resserroient par-là le cours. Et pour ébranler les poutres qui servoient comme de fondement au pont des Romains, ils jettoient au-dessus de grosses masses, qui étant rapidement entraînées par le fil de l'eau, battoient rudement le pont, & lui donnoient des secousses si terribles, qu'il ne pouvoit resister long-tems.

Ils entreprennent de combler l'Adige.

La plûpart des soldats Romains, saisis de frayeur à cette manœuvre, abandonnerent leur grand camp, & se retirerent. Là Catulus se montra tel que doit être un grand & parfait Capitaine; il fit voir qu'il préferoit à sa gloire particuliere la gloire de son païs; car voyant qu'il ne pouvoit persuader à ses troupes de demeurer, & qu'elles plioient bagage dans un grand effroi, il ordonna qu'on levât l'aigle, pour marcher; & courant à la tête des premiers qui marchoient déja, il se mit à les conduire, afin que toute la honte de cette retraite tombât sur lui plutôt que sur sa patrie, & qu'il parût que ses soldats, bien-loin de prendre la fuite, suivoient leur Genéral.

Le parfait Capitaine doit préferer la gloire de sa patrie à la sienne propre.

Grande vertu de Catulus.

Les Barbares attaquerent le fort au-delà de l'Athesis, & s'en étant rendus maîtres, pleins d'admiration pour les Romains, qui l'avoient défendu avec beaucoup de valeur, & qui s'étoient glorieusement exposez pour leur patrie, ils les renvoyerent en leur accordant une honnête capitulation, qu'ils jurerent sur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris ensuite après

Les Cimbres accordent une capitulation honnête aux Romains qui avoient defendu un fort de l'Adige.

Capitulation jurée par les Cimbres sur un taureau d'airain.

Afin que toute la honte de cette retraite tombât sur lui plutôt que sur sa patrie.] On a vû des Capitaines se mettre à la tête de leurs troupes qui fuyoient, mais c'étoit pour les tromper en quelque sorte en faisant accroire par ce moyen à la plûpart, que ce n'étoit pas une fuite, mais un effet de leur ordre. Mais il est rare de voir un Genéral vouloir attirer sur lui seul la honte d'une retraite pour l'épargner à son païs. C'est là le dernier degré de la vertu.

Qu'ils jurerent sur leur taureau d'airain.] Je n'ai rien trouvé nulle part de ce taureau d'airain

Ce taureau porté après la bataille dans la maison de Catulus.

la bataille, & porté dans la maison de Catulus comme une glorieuse dépoüille, & comme une marque éclatante de sa victoire. Après la prise du fort, tout le païs des environs étant sans défense, les Barbares se répandirent partout, & le pillerent.

Dans cette extrêmité Marius fut appellé à Rome. Dès qu'il y fut arrivé, tout le monde crut qu'il auroit les honneurs du triomphe, & le Senat les lui décerna avec un très-grand plaisir, mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de la part de cette gloire ses soldats, qui avoient eu tant de part à ses grands exploits, ou qu'il voulût rassurer le peuple contre le danger present, en déposant entre les mains de la fortune de Rome la gloire de ses premiers succès, jusqu'à ce qu'il l'eût renduë plus éclatante par les derniers; & après avoir parlé au Senat

Marius refuse les honneurs du triomphe, & pourquoi.

Marius met en dépôt entre les mains de la Fortune ses premiers exploits.

sur lequel les Cimbres juroient: Plutarque en parle pourtant comme d'une chose connuë. Les Cimbres adoroient-ils un taureau?

Et comme une marque éclatante de sa victoire,] C'est-à-dire de la victoire qu'il remporta ensuite à la bataille que Plutarque va décrire. Dans le mſ. de la Bibliotheque de saint Germain au lieu de νίκης il y a μάχης, mais à mon avis c'est une faute du Copiste qui ne comprenant pas que Plutarque parle ici de la victoire suivante, a mis *combat* pour *victoire*, fort mal-à-propos.

Ou qu'il voulût rassurer le peuple contre le danger present, en déposant entre les mains de la fortune de Rome la gloire de ses premiers succès.] Cela est pensé profondement. Rien n'étoit en effet plus capable de rassurer le peuple, que de voir Marius differer son triomphe, & le mettre comme en dépôt entre les mains de la fortune de Rome, comme d'une dépositaire fidelle, qui ne manqueroit pas de le bien garder & de le rendre en tems & lieu.

& au peuple, & dit tout ce qui convenoit en telle occaſion ; il alla joindre Catulus ; il le fortifia par ſa venuë, & fit venir encore ſon armée des Gaules.

Il va joindre Catulus.

Dès qu'elle fut arrivée, il paſſa le Pô pour tenir les Barbares éloignez de la partie de l'Italie qui eſt en deçà. Mais les Barbares differoient de hazarder la bataille, attendant toujours les Teutons avec impatience, & fort étonnez de leur retardement, ſoit qu'ils ignoraſſent veritablement leur défaite, ou qu'ils vouluſſent faire ſemblant de ne la pas croire, car ils battoient outrageuſement tous ceux qui leur en portoient des nouvelles. Enfin ils envoyerent à Marius des Ambaſſadeurs lui demander pour eux & pour leurs freres, des terres & des villes ſuffiſantes pour les loger & pour les nourrir.

Les Cimbres ignoroient la défaite des Teutons.

Marius demanda à ces Ambaſſadeurs, *qui étoient ces freres dont ils parloient* ; & les Ambaſſadeurs ayant répondu que *c'étoient les Teutons*, toute l'aſſemblée ſe mit à faire des éclats de rire, & Marius en ſe mocquant leur dit : *Laiſſez-là deſormais vos freres, & ne vous en mettez point en peine ; ils ont la terre que nous leur avons donnée, & qu'ils garderont éternellement.* Les Barbares ſentant l'ironie, ſe mirent à l'accabler d'injures, & le menacerent qu'il alloit être puni de ſes brocards preſentement par les Cimbres, & bientôt après par les Teutons, dès qu'ils ſeroient arrivez. *Mais ils le ſont*, leur repliqua Marius, *les*

Railleries & brocards de Marius ſur les Cimbres, qui attendoient leurs freres les Teutons.

voici, & il ne seroit pas honnête que vous nous quitassiez avant que d'avoir salué & embrassé vos freres. En même tems il ordonna qu'on amenât les Rois des Teutons chargez de chaînes, car ils avoient été pris par les Sequaniens comme ils s'enfuyoient dans les Alpes.

Marius fait voir aux Cimbres les Rois des Teutons chargez de chaînes.

Les Francomtois.

Dès que les Ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent les armes, & sans perdre un moment, ils marcherent contre Marius, qui ne bougeoit, & qui se contentoit de garder son camp. On dit que ce fut en cette occasion que Marius introduisit le changement qu'il fit aux piques. Jusqu'à lui la hampe, qui entroit dans le fer, & le fer qui recevoit la hampe, étoient cloüez avec deux chevilles de fer. Marius n'en laissa qu'une, & ôtant l'autre il en mit à sa place une de bois, fort mince, & par conséquent aisée à rompre; il imagina cela très-prudemment, afin que la pique lancée contre le bouclier de l'ennemi, & s'y attachant n'y demeurât pas toute droite, mais que la cheville de bois venant à se rompre, la hampe pliât à l'endroit du fer, & qu'ainsi la hampe tenant encore à la cheville de fer, traînât à terre, & embarrassât l'ennemi.

Changement utils que Marius fit aux piques pour embarrasser l'ennemi.

Bojorix, Roi des Cimbres, à la tête d'une petite troupe de cavalerie s'approcha du camp de Marius, & l'appellant à haute voix, il le défioit à prendre le jour & le lieu pour descendre en bataille, & décider qui demeureroit maître du

Bojorix, Roi des Cimbres défie Marius.

du païs. Marius lui répondit que *jamais les Romains ne prenoient conſeil de leurs ennemis ſur le combat, mais que cependant il vouloit bien faire ce plaiſir-là aux Cimbres.* Ils convinrent donc que ce ſeroit le troiſiéme jour après celui-là, & dans la plaine de Verceil, qui paroiſſoit commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Il ne faut jamais prendre conseil de son ennemi pour le combat.

Ni les uns ni les autres ne manquerent au rendez-vous. Ils ſe mettent en bataille. Catulus avoit ſous lui vingt mille trois cens hommes d'infanterie, & Marius trente-deux mille. Catulus fut mis au centre, & les troupes de Marius furent partagées ſur les deux aîles, comme l'écrit Sylla, qui ſe trouva à cette bataille, & l'on dit que Marius rangea ainſi l'armée malicieuſement, dans l'eſperance qu'avec les deux aîles il tomberoit ſur les ennemis, & les romproit, & qu'ainſi la victoire ſeroit entierement dûë à ſes troupes, ſans que Catulus y eût eu aucune part, & qu'il ſe fût ſeulement mêlé avec les Barbares; car toutes les fois qu'un front de bataille eſt fort large & fort étendu, il arrive ordinairement que les aîles ſont avancées, & le centre enfoncé; & ce qui confirme ce fait, ajoute-t-on, c'eſt l'apologie que Catulus même fut obligé de faire, dans laquelle il ſe plaignit hautement de

Bataille de Marius contre les Cimbres dans la plaine de Verceil.

Ordonnance que Marius donne à sa bataille pour avoir seul la gloire du succès.

Ce qui arrive d'ordinaire, quand un front de bataille est fort étendu.

Apologie de Catulus, où il se plaignoit du tour que Marius lui avoit joüé.

Comme l'écrit Sylla.] Sylla avoit fait pluſieurs livres de ſes actions, car on en trouve le XXI. livre cité. L'ouvrage ne fut pas même achevé, car il mourut auparavant. Plutarque en parle dans la vie de Sylla, & dans celle de Lucullus.

ſa malice de Marius, & du mauvais tour qu'il lui avoit joüé.

Les Cimbres faiſoient ſortir leur infanterie de leurs forts doucement & ſans bruit, & les rangeoient en bataille en leur donnant autant de profondeur que de front, de ſorte que c'étoit une bataille quarrée, dont chaque face occupoit trente ſtades de terrein. Leur cavalerie, qui étoit de quinze mille chevaux marchoit en ſuperbe équipage. Tous les Cavaliers avoient des caſques en forme de gueules ouvertes, & de mufles de toutes ſortes de bêtes étranges & épouvantables, & les rehauſſant par des panaches faits comme des aîles, & d'une hauteur prodigieuſe, ils paroiſſoient encore plus grands. Ils étoient armez de cuiraſſes de fer très-brillantes, & couverts de boucliers tout blancs. Ils portoient chacun deux javelots à darder de loin, & quand ils avoient joint l'ennemi, ils ſe ſervoient de grandes & fortes épées. En cette rencontre ils n'allerent pas heurter les Romains de front, mais prenant à droite ils avançoient peu à peu, cherchant à les enfermer entr'eux & leur infanterie, qui étoit à la gauche.

Trois mille sept cens cinquante pas.

Armure des Cimbres.

Ruse des Cimbres.

Les Generaux Romains s'apperçurent incontinent de cette ruſe, mais ils ne purent retenir leurs ſoldats. L'un d'eux s'étant mis à crier que les ennemis fuyoient, tous les autres ſe mirent auſſi-tôt à courir pour les pourſuivre. Cependant

l'infanterie des Barbares s'avançoit comme les flots de la vaste mer. Dans ce moment Marius s'étant lavé les mains, les éleva vers le Ciel, & voüa aux Dieux une Hecatombe, & Catulus élevant aussi ses mains, fit vœu de consacrer la Fortune de ce jour, en lui dédiant un Temple; & l'on dit que Marius ayant fait son sacrifice, on ne lui eut pas plutôt montré les entrailles des victimes, qu'il s'écria, *la victoire est à moi*.

Marius voüe aux Dieux une Hecatombe, & Catulus voüe un Temple à la Fortune.

Mais quand on se fut ébranlé pour donner, il arriva un accident, qui, comme l'écrit Sylla, parut un effet de la vengeance divine contre Marius; il s'éleva, comme cela est vrai-semblable, une si grande poussiere, que les deux armées en furent couvertes & cachées. Marius, qui s'étoit ébranlé le premier pour charger avec ses troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité où les deux armées étoient ensevelies, & ayant poussé fort loin au-delà de leur bataille, il fut long-tems errant dans la

Sylla avoit décrit cette bataille où il étoit.

Vengeance que Dieu fait de la malice de Marius.

Fit vœu de consacrer la Fortune de ce jour, en lui dédiant un Temple.] Ce Temple fut dédié à la Fortune sous ce titre, *A la Fortune de ce jour*, *Fortunæ hujus diei*, ce qui paroît bien remarquable.

Parut un effet de la vengeance divine contre Marius.] En effet Marius avoit rangé malicieusement son armée pour avoir seul la gloire du succès, & pour en priver son confrere Catulus; & voilà Catulus qui soutient seul tout l'effort des Barbares, pendant que Marius s'est égaré.

Que les deux armées en furent couvertes & cachées.] Voilà ce qui a donné lieu à Homere de parler si souvent d'une nuit qui couvre les combattans, & qui les empêche de se voir. Ce Poëte peint toujours la Nature. Il semble au reste que Plutarque entre en lice contre lui dans la description qu'il fait de cette bataille, tant ses images sont nobles & poëtiques, & pourtant vraies.

plaine ſans pouvoir ſe retrouver. Cependant le bonheur de Catulus fit que les Barbares tomberent ſur lui, & que contre l'intention de Marius il n'y eut que lui & ſes ſoldats, au nombre deſquels étoit Sylla, qui ſoutinſſent tout l'effort de cette bataille. La chaleur du jour, qui étoit fort grande, & le ſoleil qui donnoit dans le viſage des Cimbres, aiderent beaucoup aux Romains. Car ces Barbares, naturellement endurcis à ſupporter les plus grandes gelées, & nourris dans des lieux froids & couverts de bois, ne pouvoient reſiſter au chaud, mais fondoient tout en eau, étoient tout haletans, & n'avoient la force que de mettre leurs boucliers devant leur viſage pour ſe garantir du ſoleil; car ce combat ſe donna après le ſolſtice d'Eté, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'Août, qui étoit alors appellé *Sextilis*. La pouſſiere ne fut pas moins favorable que le ſoleil aux troupes de Catulus, & elle ſervit beaucoup à augmenter leur audace & leur confiance, en leur cachant la plus grande partie de leurs ennemis, car il s'en fallut beaucoup qu'ils ne viſſent leur nombre innombrable. Mais chaque corps ayant couru de vîteſſe charger ce qui étoit devant lui, ils en étoient aux mains avant que d'avoir pû être effrayez par cette vuë. D'ailleurs, ils étoient ſi endurcis à la fatigue & au travail, ſi exercez & ſi aguerris, qu'on ne vit pas un ſeul Romain ſuant, ou haletant, quoi-

Les Cimbres reſiſtoient aux plus rudes gelées, mais ils ne pouvoient reſiſter au chaud.

Combien les ſoldats Romains étoient endurcis à la fatigue.

que la chaleur fût extrême, l'attaque très-vive, & qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. Car c'est ainsi que Catulus lui-même l'a écrit, en relevant beaucoup la force & le courage de ses troupes.

La plûpart donc des ennemis, & tous les plus braves, furent taillez en pieces, car tous ceux des premiers rangs, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance, étoient liez les uns aux autres par de longues cordes, qui tenoient à leurs baudriers, tous les autres furent renversez & poussez jusqu'à leur camp. Là on vit les choses du monde les plus tragiques & les plus épouvantables. Les femmes, vêtuës de robes noires, étoient sur leurs chariots, tuant les fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs freres, celles-là leurs peres, celles-ci leurs fils, & prenant leurs petits enfans, elles les étouffoient de leurs propres mains, & les jettoient sous les roües des chariots, & sous les pieds des chevaux, & se tuoient ensuite elles-mêmes. On dit

Soldats des premiers rangs de la bataille des Cimbres liez les uns aux autres avec des cordes.

Rage & desespoir des femmes des Cimbres à cette bataille.

Ainsi que Catulus lui-même l'a écrit.] Catulus avoit écrit l'histoire de son Consulat & de tout ce qu'il avoit fait; Ciceron en fait l'éloge dans son Brutus, où il dit qu'il avoit imité le style de Xenophon, & qu'il l'avoit adressé au Poëte Furius son ami particulier. C'est grand dommage que cette histoire se soit perduë. Ce Catulus étoit aussi un Poëte très-élegant, & deux Epigrammes, qui restent de lui, marquent l'agrément de son esprit, & en même tems la dépravation de ses mœurs.

Etoient liez les uns aux autres par de longues cordes.] Ridicule invention pour obliger les soldats à garder leurs rangs, & pour les empêcher de rompre leur ordonnance. Ces cordes étoient aussi pour leur servir à lier leurs prisonniers après la victoire.

qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfans, l'un de deçà, l'autre de delà. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettoient au cou un nœud coulant qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs, & piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils perissoient miserablement, ou étranglez, ou foulez aux pieds. Cependant quoiqu'ils périssent ainsi par tant de différentes voyes, on ne laissa pas de faire plus de soixante mille prisonniers.

Maniere dont les Cimbres s'étrangloient eux-mêmes.

Le nombre des morts monta à plus de six-vingt mille. Les soldats de Marius pillerent les bagages, mais les dépoüilles, les enseignes, & les trompettes furent portées, dit-on, dans le camp de Catulus, qui ne manqua pas de se servir de cela comme d'une preuve que c'étoit à lui seul que la victoire étoit dûë. Sur quoi il s'éleva une grande dispute entre ses troupes & celles de Marius. Pour les accorder & pour en prévenir les suites, on prit pour Arbitres les Ambassadeurs de Parme, qui se trouverent presens. Les soldats de Catulus les menerent sur le champ de bataille visiter les morts, & ils leur firent voir qu'ils étoient tous percez des piques de Catulus, qui étoient très-reconnoissables, parce que Catulus avoit eû soin de faire graver son nom sur le bois de toutes les piques de ses soldats; cela n'empêcha pas que toute la gloire de

Les dépoüilles, les enseignes & les trompettes des Cimbres portées dans le camp de Catulus.

Ambassadeurs de Parme pris pour Arbitres entre Marius & Catulus.

Nom de Catulus gravé sur toutes les piques de ses soldats.

cette action ne fût donnée à Marius, tant à cause de sa premiere victoire, que de sa dignité. Bien plus, le peuple lui donna le magnifique titre de troisiéme Fondateur de Rome, estimant que le danger, dont il venoit de les délivrer, n'étoit pas moins grand que celui dont les Gaulois les avoient autrefois menacez. Dans leurs maisons en faisant bonne chere, & en se réjoüissant avec leurs femmes & leurs enfans, ils offroient à Marius les prémices de leur souper, & lui faisoient des libations en même tems qu'à leurs Dieux, & ils vouloient qu'il fît seul son entrée publique dans la ville pour ses deux triomphes, ce qu'il ne voulut jamais, mais il triompha avec Catulus, voulant montrer de la moderation dans des prosperitez si grandes, & craignant peut-être aussi les troupes de Catulus qu'il voyoit très-resoluës de s'opposer à son triomphe, s'il n'associoit leur Genéral à cet honneur.

Marius remporte toute la gloire de cette action.

Car il étoit Consul & Catulus n'étoit que Proconsul.

Marius appelle le troisiéme Fondateur de Rome.

Honneurs que les Romains rendoient à Marius dans leur domestique.

Mais c'étoit une justice dûë à Catulus.

Il passa ainsi son cinquiéme Consulat, & aspira au sixiéme qu'il desira avec plus d'ardeur & plus d'empressement que personne n'en avoit

Avec quel empressement Marius desira son sixiéme Consulat.

Dans leurs maisons en faisant bonne chere & se réjoüissant avec leurs femmes & leurs enfans, ils offroient à Marius les prémices de leur souper, & lui faisoient des libations.] Rien ne marque tant les sentimens d'un respect & d'une véneration veritable & sincere que ces actions qui se passent dans l'interieur des familles. Ce que les Romains font ici pour Marius, c'est ce qu'Horace dit qu'ils faisoient de son tems pour Auguste. V. l'Ode v. & l'Ode xv. du Liv. IV.

Qu'il desira avec plus d'ardeur & d'empressement, que personne n'en avoit jamais témoigné pour

jamais témoigné pour le premier. Il faiſoit ſa cour au peuple, & tâchoit de lui complaire en tout, non-ſeulement contre ſa dignité, mais encore contre ſon naturel, s'efforçant de paroître doux, facile & populaire. Mais on dit que dans tout ce qui regardoit le gouvernement, dans toutes les brigues & cabales, l'excès de ſon ambition le rendoit très-timide, & que l'intrepidité & l'audace, qu'il témoignoit dans les combats, l'abandonnoient dans les aſſemblées du peuple, où le moindre blâme, la moindre loüange le mettoient ſi fort hors de lui-même, qu'il ne ſe poſſedoit plus. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de bourgeoiſie tout à la fois à mille habitans de Cameries, qui avoient parfaitement bien ſervi dans une guerre, comme cela parut contraire à la loi, & que quelques-uns voulurent s'en plaindre, il dit *que le bruit des armes l'avoit empêché d'oüir la loi.* Cependant il paroît que ſon penchant le portoit davantage à redouter & à craindre les cris du peuple dans les aſſemblées. Dans les ar-

Marius très-timide par excès d'ambition.

Ville de la Marche d'Ancone.

Mot de Marius.

le premier.] J'ai corrigé ici une petite faute qui eſt dans le texte, τῆς δὲ ἕκτης ὡς ὐδὲ εἷς πρῶτος ὠρέγετο. Il faut lire, πρώτης. *Sextum Conſulatum appetiit, ut nullus primum. Il ambitionna le ſixiéme Conſulat comme perſonne n'ambitionna jamais le premier.* Et dans ce qui ſuit, θεραπείαις τὸν δῆμον ἀγελάμβανε, il faut lire comme dans le mſ. de la Bibliotheque de S. Germain, θεραπείαις τὸν δῆμον ἀναλαμβάνων.

Il dit que le bruit des armes l'avoit empêché d'oüir la loi.] C'eſt ce qui a fait dire avec raiſon que *parmi les armes les loix ſe taiſent, Inter arma ſilent leges.*] Quand les guerres ne feroient que ce mal, elles devroient être abhorrées.

mées il conservoit sa dignité & sa grandeur par necessité, au lieu que dans les assemblées, dès qu'on lui refusoit le premier degré d'honneur, il avoit recours à la bienveillance & à la faveur du peuple, sacrifiant toujours la vertu à la fortune, & se souciant fort peu d'être estimé le plus genereux & le plus noble, pourvû qu'il devînt le plus grand. Par ce procedé il heurta toute la Noblesse, mais celui qui lui étoit le plus odieux, & qu'il craignoit davantage, c'étoit Metellus, qu'il avoit déja traité avec beaucoup d'ingratitude, & qui étant naturellement plein de vertu, & aimant la verité, étoit l'ennemi déclaré de tous ceux qui se glissoient dans les bonnes graces du peuple par de méchantes voyes, & qui ne parloient que pour le flatter; voilà pourquoi il résolut de le chasser de la ville. Pour cet effet il attira chez lui dans sa familiarité Glaucias & Saturninus, les deux hommes de Rome les plus insolens & les plus séditieux, & qui avoient à leur disposition toute la tourbe des necessiteux & des mutins; il se servoit d'eux pour appuyer les loix qu'il vouloit faire passer, & appellant secretement des gens de guerre, il les mêla dans les assemblées du peuple, & fit chasser Metellus par sa faction.

Marius sacrifioit toujours la vertu à la fortune.

Metellus Numidicus dont il avoit été Lieutenant.

Caractere vertueux de Metellus.

Marius prend le parti de chasser Metellus de Rome. Moyens dont il se servit.

L'Historien Rutilius, homme de bien & très-

Rutilius Historien.

L'Historien Rutilius, homme de bien & très-veritable.] C'est P. Rutilius Rufus, qui avoit été Consul l'année avant le second

veritable, mais qui en son particulier étoit ennemi de Marius, écrit qu'il obtint ce sixiéme Consulat en répandant beaucoup d'argent dans les Tribus, qu'il l'acheta à beaux deniers comptans, que par ce moyen il fit refuser Metellus, & qu'à sa place il eut Valerius Flaccus, moins pour collegue que pour valet. Le peuple n'avoit jamais donné tant de Consulats à aucun homme avant lui, qu'au seul Valerius Corvinus, mais il y eut cette difference, qu'entre le premier & le sixiéme Consulat de Corvinus il y eut quarante-cinq ans d'intervalle, au lieu que Marius ayant été Consul une premiere fois, deux ans après il le fut cinq fois de suite sans interruption, & d'un même train de fortune. Mais à son dernier Consulat, il s'attira une grande haine par les énormes fautes qu'il commit pour favoriser ce Saturninus. Une des plus grandes fut la protection qu'il lui donna après le meurtre de Nonius, que Saturninus tua, parce qu'il étoit son concurrent pour

Marius obtint le VI. Consulat à force d'argent.

Difference des fréquens Consulats de Corvinus à ceux de Marius.

Fautes énormes que fit Marius dans son VI. Consulat, si on peut appeller fautes, d'horribles méchancetez.

Consulat de Marius. Il avoit écrit sa vie en latin, & une histoire Romaine en grec. C'étoit un homme d'une vertu & d'une probité consommée. Ciceron en fait l'éloge en plusieurs endroits. Il fut envoyé en exil six ou sept ans après ce VI. Consulat de Marius. Sylla voulut ensuite le rappeller, mais il refusa de revenir. Ciceron lui reproche en quelque endroit d'être mort de douleur de ce que son frere avoit été refusé pour le Consulat.

Qu'au seul Valerius Corvinus, mais il y eut cette difference.] Ce Valerius Corvinus, fut Consul pour la premiere fois à l'âge de XXIII. ans la 2. année de l'Olymp. CVIII. l'an de Rome 406. 345. ans avant N. S. & il le fut pour la sixiéme fois la IV. année de l'Olymp. CXIX. l'an de Rome 452. 299. ans avant l'ere Chrétienne. Voilà les 45. ans

le Tribunat. Ensuite ce Saturninus, nommé Tribun du peuple, proposa la loi que Marius avoit dressée pour le partage des terres. Il étoit porté expressément par cette loi, *que le Senat viendroit jurer en pleine assemblée, qu'il approuveroit & observeroit tout ce que le peuple auroit ordonné, & qu'il ne s'opposeroit à chose quelconque.*

Marius fit semblant dans le Senat de contredire & de condamner cet article, disant hautement, *que pour lui il ne prêteroit jamais ce serment si injuste, & qu'il ne pensoit pas qu'aucun homme sage pût le prêter. Car si la loi n'étoit point mauvaise & pernicieuse en elle-même, c'étoit faire tort au Senat de*

Horrible dissimulation de Marius pour tendre un piege à Metellus.

entre son I. & son VI. Consulat.

Il étoit porté expressément par cette loi, que le Senat viendroit jurer en pleine assemblée, qu'il approuveroit & observeroit tout ce que le peuple auroit ordonné.] On ne pouvoit imaginer de loi plus inique, car c'étoit soumettre le Senat au peuple, & rendre le peuple absolument le maître. Il y a sur cela dans le I. Liv. de l'Orateur de Ciceron un endroit admirable. Crassus avoit dit en pleine assemblée du peuple, *Nolite sinere nos cuiquam servire nisi vobis universis, quibus & possumus & debemus.* Sur cela Antonius dit, *quæ vero addidisti, non modo Senatum servire posse populo, sed etiam debere, quis hoc Philosophus tam mollis, tam languidus, tam enervatus, tam omnia ad voluptatem corporis, doloremque referens probare posset? Senatum servire populo, cui populus ipse moderandi, & regendi sui potestatem quasi quasdam habenas tradidisset; itaque hæc cum à te divinitùs & ego dicta arbitrarer, P. Rutilius Ruffus, homo doctus, & Philosophiæ deditus, non modo parum commodè, sed etiam turpiter & flagitiosè dicta esse dicebat.* Metellus n'étoit pas moins homme de bien que Rutilius, ainsi Marius étoit bien sûr que jamais il ne consentiroit à cette loi, & qu'il refuseroit de prêter un serment si injuste.

Car si la loi n'étoit point mauvaise & pernicieuse en elle-même.] En effet, si elle étoit bonne, il n'étoit pas necessaire de jurer, & si elle étoit mauvaise, il ne falloit pas jurer.

le forcer à jurer une chose qu'il devoit plutôt faire par raison, & de sa pure & franche volonté.

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi, il pensât ce qu'il disoit, mais il tendoit à Metellus un piege inévitable, car faisant consister d'un côté la plus grande partie de la vertu & de l'habileté dans le mensonge, il sçavoit bien que pour lui il ne tiendroit aucun compte de tout ce qu'il auroit avancé dans le Senat; & de l'autre côté connoissant Metellus pour un homme ferme, & qui étoit persuadé que *la verité*, comme dit Pindare, *est le fondement de la plus haute vertu*, il espera que prévenu & trompé par le refus qu'il venoit de faire dans le Senat de donner ce serment, il le refuseroit de même, & n'en démordroit point, ce qui lui attireroit immanquablement la haine du peuple, & une haine implacable, comme cela arriva en effet; car Metellus ayant protesté qu'il ne jureroit point, le Senat se leva; & peu de jours après Saturninus ayant appellé les Senateurs à la Tribune, pour les obliger à prêter ce serment, Marius y vint comme les autres.

Marius faisoit consister l'habileté & la vertu dans le mensonge.

La verité, le fondement de la vertu.

Dès qu'il parut il se fit un grand silence, tous les yeux étant attachez sur lui dans l'attente de ce qu'il feroit. Alors Marius envoyant promener

Car faisant consister d'un côté la plus grande partie de la vertu & de l'habileté dans le mensonge.] C'est le vice le plus ordinaire des politiques, je dis de ces faux politiques qui ignorent que la verité & la vertu sont les plus solides fondemens des états.

toutes les belles choses qu'il avoit si fierement dites du bout des lévres dans le Senat, déclara en propres termes, *qu'il n'avoit pas le cou assez gros pour s'en tenir sur une affaire de telle consequence, à ce qu'il avoit dit une fois; que pour lui il jureroit, & qu'il obéiroit à la loi, si c'étoit une loi.* Il ajouta finement cette condition, comme une couverture qui cachoit sa honte, & jura en même tems.

Marius se dédit avec imprudence de tout ce qu'il avoit avancé dans le Senat.

Le peuple, ravi d'entendre son serment, battit des mains, & le combla de loüanges. Mais les Nobles en furent très-fâchez, & détesterent en leur cœur un changement si lâche. Tous les Senateurs jurerent l'un après l'autre de peur du peuple, jusqu'à ce qu'on fût venu à Metellus. Alors Metellus, quelques instances & quelques prieres que lui fissent ses amis de jurer, & de ne pas s'exposer aux peines capitales dont Saturninus menaçoit ceux qui refuseroient ce serment, ne rabbattit rien de sa fierté, & de sa constance ordinaire, & ne jura point, mais demeurant ferme dans ses principes, & prêt à tout souffrir pour

Grande fermeté de Metellus.

Qu'il n'avoit pas le cou assez gros.] C'est-à-dire qu'il n'étoit pas assez orgueilleux, assez présomptueux; car le gros cou est pris pour une marque d'arrogance & d'orgueil. C'est pourquoi Job dit du superbe, *pingui cervice armatus est.* xv. 26.

Il ajouta finement cette condition comme une couverture qui cachoit sa honte.] Car qui doute que si c'étoit une loi il ne fallût lui obéïr. Mais c'étoit un subterfuge très-frivole & une mauvaise couverture. Ce n'étoit point une loi, n'ayant aucune des conditions requises, & par consequent au lieu de lui obéïr, il falloit lui résister, & l'empêcher d'être reçuë.

ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnoient, & leur disant, *Que de faire le mal de quelque nature qu'il fût, c'étoit d'un méchant homme; que de faire le bien lorsqu'il n'y avoit nul danger, & qu'on pouvoit le faire impunément, c'étoit d'un homme, qui n'avoit rien au-dessus de l'ordinaire & du commun; mais que de faire le bien avec de grands dangers, c'étoit-là le propre de l'homme veritablement vertueux & de l'honnête homme.*

Belle difference que Metellus met entre faire le bien & faire le bien.

Decret très-violent de Saturninus contre Metellus.

Dès ce moment Saturninus fit un decret par lequel le peuple ordonnoit aux Consuls de faire publier qu'on interdisoit le feu & l'eau à Metellus, & qu'on défendoit à tous les sujets de la République de le recevoir chez eux. La plus vile populace étoit même toute prête, & s'offroit à le tuer. Tous les gens de bien compatissant à son malheur, se rendoient en foule chez lui, déterminez à le défendre, mais il ne voulut pas que pour son interêt on en vînt à une sédition, & il sortit de la ville, faisant ce raisonnement fort sage, *ou les affaires changeront, & deviendront meilleures, & le peuple se repentira, & alors je reviendrai, rappellé avec honneur; ou elles demeureront au même état, & en ce cas-là le plus sûr & le meilleur est d'être éloigné.* Mais toutes les marques d'affection & d'estime que Metellus reçut partout dans son exil, & comment il vêcut à Rhodes entierement appliqué à la Philosophie, c'est ce qu'il sera mieux

Raisonnement très-sage de Metellus.

de détailler dans sa vie que nous nous proposons d'écrire.

On ne sçait pas si Plutarque fit cette vie comme il se l'étoit proposé.

Après le grand service que Marius venoit de recevoir de Saturninus, il se vit forcé de souffrir cet homme, qui se portoit à toutes sortes d'insolences & de violences, & il ne se donna pas de garde que par-là il fit à la République un très-grand mal, car il lâcha la bride à ce monstre, qui par armes & par meurtres tendoit ouvertement à la tyrannie & à la ruine du Gouvernement. Voulant donc ménager les Nobles, & faire aussi sa cour au peuple, il fit une action très-indigne, & l'action d'un homme double. Un soir les Principaux de la ville étant allez chez lui pour le porter à se déclarer contre Saturninus, & Saturninus s'y étant rendu en même tems, il le fit entrer à leur insçû par la porte de derriere. Ensuite faisant semblant d'avoir un dévoyement, sous ce prétexte il alloit tantôt à l'un, tantôt aux autres, courant ainsi à plusieurs reprises dans sa maison, & par tous ces voyages il ne fit que les animer & les aigrir davantage les uns contre les autres. Mais enfin le Senat & les Chevaliers s'étant unis contre lui, & se plaignant hautement, il fut obligé de faire venir des gens armez sur la Place pour reprimer les séditieux, qu'il favorisoit en secret, & qu'il ne pouvoit plus défendre. Saturninus, Glaucias, & ceux de leur cabale se retirerent dans le Capitole. Ils y furent assiegez, & enfin

Marius obligé de souffrir les violences de Saturninus, & le mal qu'il fit à la République par ce moyen.

Indigne action de Marius.

Duplicité de Marius.

Saturninus, Glaucias & leurs complices mis à mort.

on les prit par la ſoif, car on rompit les conduits d'eau; ne pouvant donc plus tenir, ils appellerent Marius, & ſe rendirent à lui ſous la foi publique. Marius fit tout ce qu'il put pour les ſauver, mais inutilement; ils ne furent pas plutôt deſcendus dans la Place qu'ils furent aſſommez.

Marius n'oſe ſe preſenter pour être Cenſeur.

Depuis ce moment Marius fut ſi broüillé avec la Nobleſſe & avec le peuple, que quand le tems de faire de nouveaux Cenſeurs fut arrivé, quoique tout le monde s'attendît qu'il ſe preſenteroit, il n'oſa le faire, mais craignant d'eſſuyer un refus, il laiſſa nommer des Cenſeurs, qui étoient fort au-deſſous de lui. Il eſt vrai qu'il mettoit cela en beau, & qu'il s'en faiſoit un merite, diſant qu'il n'avoit pas voulu demander cette place pour ne pas s'attirer la haine du peuple en faiſant une recherche exacte de ſes vie & mœurs.

Metellus rappellé de ſon exil malgré l'oppoſition de Marius.

Un des Tribuns du peuple ayant fait ſa requiſition pour rappeller Metellus de ſon exil, Marius s'y oppoſa de toutes ſes forces & par ſes paroles & par ſes actions; mais voyant qu'il ne pouvoit l'empêcher, il s'en déſiſta, & le decret étant paſſé, comme il ne pouvoit ſupporter de voir Metellus de retour, il quitta la ville,

Ils ne furent pas plutôt deſcendus dans la Place qu'ils furent aſſommez.] Le peuple les aſſomma & les déchira à coups de bâtons & à coups de pierres. *Populus fuſtibus ſaxiſque coopertum Saturninum, in ipſa quoque morte laceravit.* Flor.

&

& s'embarqua pour la Cappadoce & la Galatie, alléguant pour prétexte qu'il alloit s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voüez à la mere des Dieux. Mais ce n'étoit pas-là le veritable sujet de son voyage, il en avoit un autre bien different, & qui étoit ignoré du peuple; c'est qu'étant de sa nature peu né pour la paix, & peu propre au gouvernement politique, devant toute sa grandeur aux armes, & voyant que par l'inaction, & par le repos toute sa puissance & toute sa gloire se fanoient & se flétrissoient, il cherchoit à susciter aux Romains de nouvelles affaires; car il esperoit qu'en excitant contre eux les Rois, & en animant surtout Mithridate, qui paroissoit le plus disposé à prendre les armes, il obligeroit le peuple à le mettre à la tête de ses armées, & que par-là il rempliroit la ville de nouveaux triomphes, & sa maison des dépoüilles du Pont, & de toutes les richesses du Roi.

Veritable sujet du voyage de Marius en Cappadoce.

Combien sont dangereux pour un Etat les ambitieux qui doivent leur grandeur aux armes & qui ne sont point propres pour la paix.

Pendant qu'il fut à la Cour de Mithridate, ce Prince le traita avec toute sorte de consideration & de marques d'estime; mais pour toutes ces caresses, & pour tous ces grands honneurs Marius ne rabbatit rien de sa fierté ordinaire, & ne lui parla jamais avec amitié & douceur, mais il lui dit séchement, *Prince, il n'y a point là de milieu, il faut que vous vous rendiez plus puissant que les Romains, ou que vous fassiez sans mot dire tout ce qu'ils vous commanderont.* Ces paroles hardies étonnerent Mithridate qui avoit bien oüi parler plu-

La consideration & l'estime que Mithridate marqua à Marius.

Fierté de Marius avec Mithridate.

Parole fiere de Marius à Mithridate.

L'audace du langage Romain.

ſieurs fois de la liberté, ou plutôt de l'audace du langage Romain, mais qui ne l'avoit encore jamais éprouvée.

Marius de retour à Rome, fit bâtir une maiſon près de la Place, ſoit, comme il diſoit lui-même, pour épargner à ceux qui l'accompagnoient tous les jours, la peine d'aller ſi loin, ſoit qu'il crût que ce voiſinage groſſiroit ſa cour, & que ſon éloignement étoit ſeul la cauſe de ce qu'il y avoit moins de gens à ſa porte qu'à celle des autres, en quoi il ſe trompoit.

Veritable cauſe de la ſolitude qui étoit chez Marius.

La veritable cauſe de ſa ſolitude étoit qu'ayant moins de douceur, de grace, & de politeſſe que les autres, & étant moins propre aux affaires, on le laiſſoit-là en tems de paix, comme un inſtrument qui n'eſt bon que pour la guerre.

Les hommes qui ne ſont propres que pour la guerre, négligez pendant la paix.

Jalouſie de Marius contre Sylla.

Il n'étoit point ſi affligé de voir ſa gloire & ſa réputation effacées par celles des autres, mais il ne pouvoit ſupporter que Sylla s'agrandît par l'envie que les Nobles lui portoient, & qu'il dût les commencemens de ſa fortune aux querelles & aux diſſentions où il

Et que ſon éloignement étoit ſeul la cauſe de ce qu'il y avoit moins de gens à ſa porte, qu'à celle des autres.] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage qui étoit corrompu dans le texte, εἴτε τοῦτο αἴτιον ἡγούμενος εἶναι τοῦ πλείονας ἄλλους ἐπὶ θύρας αὐτοῦ φοιτᾶν, ce qui ne fait aucun ſens raiſonnable. Plutarque avoit écrit ſans doute, τοῦ πλείονας ἄλλων ἐπὶ θύρας ἢ αὐτοῦ φοιτᾶν. Les hommes ambitieux ne peuvent ſupporter qu'il y ait plus de gens qui faſſent la cour aux autres qu'à eux. Voilà pourquoi Marius voulut ſe loger près de la Place, afin que la commodité lui attirât plus de monde à ſa porte tous les matins.

étoit entré contre lui. Mais après que Bocchus, Roi de Numidie, ayant été déclaré allié des Romains, eut consacré dans le Capitole les victoires de Sylla chargées de trophées, & près d'elles toute l'histoire de Jugurtha en vingt statuës d'or qui representoient comme Bocchus livroit Jugurtha entre les mains de Sylla, cela mit Marius entierement hors de lui-même, comme Sylla attirant à lui toute la gloire de ses exploits. Forcené de colere & de jalousie il se préparoit à employer la force pour abbattre ce monument, qui lui étoit si injurieux, & Sylla se préparoit de son côté à faire tous ses efforts pour repousser cette violence.

Present de Bocchus très-magnifique consacré dans le Capitole.

L'histoire de Jugurtha representée en vingt statuës d'or.

Comme cette sédition étoit sur le point d'éclater, la guerre des Alliez survint tout-à-coup qui la réprima; car les plus belliqueuses Nations de l'Italie & les plus abondantes en hommes, s'éleverent contre les Romains & penserent renverser leur Empire, tant elles étoient redoutables, non seulement par leur adresse aux armes & par la force du corps, mais encore par l'audace & par la grande capacité de leurs Generaux, qui ne cedoient en rien aux plus grands Capitaines de Rome.

Guerre des Alliez.

Popedius, Afranius, Vettius, Telesinus.

Comme cette sédition étoit sur le point d'éclater, la guerre des Alliez survint tout-à-coup qui la réprima.] Cette guerre des Alliez, qui fut aussi appellée la guerre des Marses, s'alluma la III. année de l'Olymp. 172. 662. ans après Rome bâtie, & 88. ans avant N. S. On peut voir le XVIII. chap. du III. Liv. de Florus, qui donne un grand jour à ce que Plutarque dit ici.

Cette guerre, qui fut si variée par les divers accidens qui lui arriverent, & par les differens jeux que la fortune y joüa, ajouta autant de gloire & de puissance à Sylla, qu'elle en ôta à Marius. Car Marius parut lent dans toutes ses entreprises, irrésolu, paresseux, & plein de délais; soit que la vieillesse eût éteint l'activité & le feu qui étoient en lui, car il avoit soixante-cinq ans passez, ou, comme il le disoit lui-même, qu'étant accablé de fluxions, & qu'ayant de la peine à se remuer, il ne soutînt le poids de cette guerre que par honneur, & au-delà de ses forces; cependant en cet état il ne laissa pas de gagner une grande bataille, où il tua sur la place six mille des ennemis, & jamais il ne leur donna prise sur lui. Il souffroit qu'on l'environnât de tranchées, qu'on l'accablât de brocards, qu'on le défiât tous les jours au combat, sans jamais se laisser aller à aucun mouvement d'impatience & de colere. On rapporte que Popedius Silo, qui de tous les Generaux des ennemis étoit le plus considerable & le plus autorisé & par sa réputation & par le grand nombre de troupes qu'il commandoit, lui cria un jour: *Si tu es si grand Capitaine, Marius, descends en pleine campagne pour combattre contre nous*; & que Marius lui répondit: *Et si tu es si grand Capitaine toi-même, Popedius, force-moi à descendre & à combattre malgré moi.*

Cette guerre donna autant de gloire à Sylla qu'elle en ôta à Marius.

Marius devenu lent, irrésolu & paresseux.

Il ne laisse pas de gagner une grande bataille.

Grande patience de Marius.

Mot de Popedius à Marius.

Belle réponse de Marius.

Une autre fois les ennemis lui ayant donné une occasion de les attaquer avec avantage, & les Romains l'ayant laissé échapper par timidité, quand ils se furent retirez les uns & les autres, il appella ses soldats à une assemblée, & là il leur dit : *Je suis en doute lesquels je dois appeller les plus lâches, ou vos ennemis, ou vous, car ni les ennemis n'ont osé vous regarder quand vous leur avez tourné le dos, ni vous n'avez osé regarder les ennemis quand ils vous ont prêté le flanc.* Enfin il fut obligé d'abandonner le commandement, comme ne pouvant plus s'aider de sa personne à cause de son extrême foiblesse.

Mot de Marius à ses troupes, qui avoient perdu une occasion de combattre.

Il est obligé de quitter le commandement à cause de sa foiblesse.

Les troupes des Alliez ayant été battuës en plusieurs rencontres, leurs affaires étoient en si mauvais état que l'on voyoit bien que cette guerre alloit bientôt être finie; plusieurs des principaux faisoient déja des brigues à Rome pour avoir la conduite de la guerre contre Mithridate, & tâchoient de gagner le peuple par le moyen des Orateurs, lorsque contre l'attente de tout le monde, le Tribun Sulpitius, homme très-hardi & très-insolent, mit en avant Marius, le nomma General de l'armée Romaine contre Mithridate, avec le titre de Proconsul.

Sulpitius Tribun du peuple nomme Marius pour la guerre contre Mithridate.

Cela partagea le peuple, les uns prirent le parti de Marius, & les autres celui de Sylla. Ces derniers envoyoient Marius aux bains chauds de Bayes, & lui ordonnoient d'aller soigner & traiter son corps debilité par la vieillesse & par

les fluxions, comme il le disoit lui-même; car Marius avoit près de Misene une maison de Campagne très-magnifique, où il vivoit avec plus de luxe & de mollesse qu'il n'étoit séant à un homme qui avoit été à la tête de si grosses armées, & qui avoit si glorieusement terminé tant de guerres. On dit que Cornelie l'avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, & peu de tems après, Lucullus l'acheta deux millions cinq cens mille, tant le prix des choses & la dépense haussèrent très-promptement, & tant le luxe reçut d'accroissement dans ce peu d'années.

Maison de Campagne de Marius près de Misene.

Le luxe & la molesse indignes d'un General.

Cependant Marius, en homme ambitieux, & en jeune homme, gourmandoit sa vieillesse & sa foiblesse, car tous les jours il descendoit dans le Champ de Mars, s'y exerçoit avec les jeunes gens les plus robustes, & montroit un corps leger & adroit aux armes, & très-propre à manier des chevaux, quoique dans cet âge avancé il fût devenu fort replet & fort pesant. Il y avoit des gens qui trouvoient cela admirable, & qui alloient exprès au Champ de Mars pour

Ce que l'ambition faisoit faire à Marius dans sa vieillesse.

Et peu de tems après, Lucullus l'acheta deux millions cinq cens mille.] On sçait bien que le luxe n'a point de bornes & que tout d'un coup il peut mettre aux choses un prix excessif; nous en voyons tous les jours des exemples. Cependant que cette maison de Marius ait monté en si peu de tems de soixante-quinze mille drachmes à deux millions cinq cens mille, c'est-à-dire de trente-sept mille cinq cens livres à un million deux cens cinquante mille livres, cela paroît impossible, ou du moins incroyable. N'y auroit-il point faute au nombre?

le ſeul plaiſir de voir ſes combats, & tous les efforts que le deſir de ſurpaſſer les autres lui faiſoit faire. Mais les plus honnêtes gens ne pouvoient le voir ſans avoir pitié de cette avarice, & de cette avidité inſatiable de gloire, de ce qu'étant devenu de très-pauvre, très-riche, & de très-petit, très-grand, il ne ſçavoit pas mettre des bornes à ſa fortune, & n'étoit pas content de joüir en repos de l'eſtime & de l'admiration des hommes, & des grands biens qu'il avoit acquis, mais comme un homme qui manquoit de toutes choſes, il s'en alloit en Cappadoce, & à l'extrêmité du Pont-Euxin, après tant de triomphes & tant de gloire, traîner les reſtes de ſa vieilleſſe, & combattre contre Archelaüs & Neoptoleme, Satrapes de Mithridate. Les raiſons même, que Marius alleguoit pour ſe juſtifier, paroiſſoient frivoles, car il diſoit qu'il vouloit former lui-même ſon fils en le faiſant ſervir ſous lui.

Ce que les plus honnêtes gens penſoient de cette avidité de Marius.

Les raiſons frivoles que Marius alleguoit pour couvrir ſon ambition.

Voilà ce qui fut ſur le point de perdre Rome en faiſant enfin crever l'apoſtume qu'elle couvoit depuis longtems dans ſon ſein, Marius ayant trouvé un inſtrument très-propre pour la ruine entiere de la République, l'audace effrenée de Sulpitius, qui admirant & ſe propoſant pour modele Saturninus, ne trouvoit à redire que deux choſes dans ſa maniere de gouverner, l'une, ſa trop grande timidité, & l'autre ſes remiſes. Ne voulant donc point l'imiter dans ſes

L'audace effrenée du Tribun Sulpitius plus dangereux que Saturninus.

défauts, il avoit toujours autour de lui six cens hommes choisis dans l'Ordre des Chevaliers, comme ses Gardes, & il les appelloit lui-même *l'Anti-Senat.*

Un jour que les Consuls Sylla & Pompeïus Rufus tenoient leur assemblée dans la Place, Sulpitius y survint en armes. Les deux Consuls prirent d'abord la fuite ; Sulpitius se saisissant du fils de Pompeïus, le tua sur le champ, & Sylla se sentant vivement poursuivi, comme il passoit devant la maison de Marius, il s'y jetta contre l'attente de tout le monde, & sans être apperçu de ceux qui le poursuivoient, qui courant toujours passerent outre. On dit que Marius lui-même le fit sortir par la porte de derriere, & le renvoya en sûreté, de sorte qu'il arriva sain & sauf dans son Camp. Mais Sylla dans ses Memoires ne dit point qu'il se fût retiré dans la maison de Marius ; il dit qu'il y fut mené pour déliberer sur les choses que Sulpitius vouloit le forcer d'ordonner malgré lui, en l'environnant de tous côtez d'épées nuës, & qu'il fut entraîné ainsi chez Marius, & qu'enfin il en sortit, & alla sur la Place où il cassa & annulla, comme ils le desiroient, la cessation de la Justice, que son Collegue & lui avoient ordonnée.

Sulpitius tuë le fils de Pompeïus.

Sylla se refugie dans la maison de Marius.

Marius le renvoye en sûreté.

Pompeïus Rufus.

Où il cassa & annulla comme ils le desiroient, la cessation de la Justice, que son Collegue & lui avoient ordonnée.] S'il ne l'avoit pas cassée, Sulpitius n'auroit jamais pû faire décerner à

Alors

Alors Sulpitius se voyant le plus fort, decerna à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & Marius se préparant à partir, envoya deux Tribuns de soldats à Sylla lui ordonner de lui remettre son armée; mais Sylla, au lieu de lui remettre cette armée, qui étoit de trente mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux, la mena contre Rome, après avoir animé ses soldats à le venger. Ses soldats assommerent d'abord les deux Officiers, qui avoient porté cet ordre. Et Marius de son côté fit mourir à Rome plusieurs des amis de Sylla, & publia à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui prendroient les armes pour le secourir. Mais on dit qu'il n'y en eut que trois qui se presenterent. C'est pourquoi après n'avoir fait qu'une legere resistance contre Sylla, comme il entroit dans Rome, il fut obligé de s'enfuir.

Marius envoye deux Tribuns de soldats à Sylla lui ordonner de lui remettre son armée.

Ces deux Officiers tuez par les soldats de Sylla.

Marius fait mourir plusieurs des amis de Sylla.

Marius obligé de s'enfuir de Rome.

Il ne fut pas plutôt sorti de Rome, que tous ceux qui l'accompagnoient, l'abandonnerent & se retirerent l'un deçà, l'autre de-là, & la nuit étant déja toute noire, il se retira dans une petite maison qu'il avoit près de Rome, & qui étoit appellée *Salonium*, d'où il envoya son fils dans les terres de son beau-pere Mucius, qui n'étoient pas bien éloignées, pour y prendre les provisions dont il avoit besoin, & continuant

Il se retire dans une petite maison qu'il avoit près de Rome.

Marius le commandement de l'armée contre Mithridate. Il y a dans le texte une faute qu'il faut corriger, τὰς ἀπράξεις ἔλυσε, il faut lire comme dans la vie de Sylla, τὰς ἀπραξίας ἔλυσε. Cruserius & Xylander en avoient averti.

ſa route, il deſcendit à Oſtie, où un de ſes amis, appellé Numerius, lui avoit préparé une barque; il y monta ſans attendre ſon fils, n'ayant avec lui que Granius, que ſa femme avoit eû d'un premier lit.

Granius fils de la femme de Marius.

Le jeune Marius, arrivé dans les terres de ſon ayeul Mucius, s'empreſſoit à ramaſſer les proviſions qui lui étoient neceſſaires, & à les empaqueter. Le jour le ſurprit dans cette occupation, & penſa le découvrir à ſes ennemis, car quelques Cavaliers pouſſerent juſques-là dans le ſoupçon que Marius pourroit y être. Celui qui avoit ſoin de ſes terres, les ayant apperçus d'aſſez loin, cacha promtement le jeune homme dans une charrette chargée de féves, & attelant en même tems ſes bœufs, il alla au-devant de ces Cavaliers, comme menant ſa charrette à Rome. Cette ruſe hardie ſauva le jeune Marius, qui fut conduit dans la maiſon de ſa femme, où il ſe fournit tout ce dont il avoit beſoin, & dès que la nuit fut venuë, il ſe rendit ſur le bord de la mer, où ayant trouvé un vaiſſeau prêt à partir pour l'Afrique, il s'y embarqua.

Le jeune Marius ſauvé par un coup hardi de ſon Fermier.

Cependant le vieux Marius, porté par un vent favorable, côtoyoit l'Italie. Mais comme il craignoit de tomber entre les mains d'un certain Geminius, qui étoit un des plus puiſſans de Terracine, & ſon ennemi capital, il avoit ordonné à ſes Mariniers de s'éloigner le plus qu'ils

Marius veut éviter ſurtout d'aborder à Terracine, à cauſe de Geminius ſon ennemi capital.

pourroient de ce port. Ses Mariniers auroient bien voulu lui obéïr, mais le vent s'étant changé tout d'un coup en vent de la haute mer, & ayant amené une violente tempête, ils crurent que le vaiſſeau ne reſiſteroit pas à ſes coups & aux efforts des vagues qui le battoient avec furie. D'ailleurs Marius ſe trouvoit très-mal de la mer, c'eſt-pourquoi ils gagnerent à grand peine le rivage de Circeï. Comme la tempête augmentoit toujours, & que les vivres leur manquoient, ils deſcendirent à terre, & furent errans çà & là, ſans avoir aucun but certain, mais ſeulement comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes extrêmitez où l'on ne voit aucun parti qui ſoit ſûr, de fuir le mal preſent comme le plus terrible, & de rejetter ſes eſperances ſur ce qui ne paroît point. Car ſi la terre leur étoit contraire, la mer ne l'étoit pas moins, & s'ils devoient craindre de rencontrer des hommes, ils devoient encore plus craindre de n'en rencontrer point, à cauſe de l'extrême diſette où ils ſe trouvoient.

Il eſſuye une violente tempête qui l'oblige à relâcher à Circeï.

Il deſcend à terre & erre çà & là.

Ce qui arrive d'ordinaire dans les grandes extrêmitez où l'on ne voit aucun parti qui ſoit ſûr.

Ils devoient encore plus craindre de n'en rencontrer point.] Ceci n'eſt point dans le texte Grec, & j'ai ajouté cette ligne qui eſt abſolument neceſſaire, & j'eſpere qu'on en conviendra. Il y a dans le Grec, φοβερὸν δ' ἦν ἀνθρώποις περιπεσεῖν, δι' ἔνδειαν τῶν ἀναγκαίων. *Il étoit à craindre pour eux de rencontrer des hommes, à cauſe de l'extrême diſette où ils ſe trouvoient.* Voilà ce qui ne peut être dit. Car au-contraire des gens qui manquent de tout doivent deſirer de trouver des hommes qui les ſecourent. Après ces mots, φοβερὸν δ' ἦν ἀνθρώποις περιπεσεῖν. *Il étoit à craindre pour eux de rencontrer des hommes*, il faut ajouter φοβερότερον δὲ μὴ περιπε-

Il rencontre des Bouviers, qui l'ayant reconnu, l'avertiſſent du danger où il eſt.

Sur le ſoir ils rencontrerent quelques Bouviers, qui malheureuſement n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de ſe retirer au plus vîte, parce qu'il n'y avoit que quelques momens qu'ils avoient vû paſſer par-là pluſieurs Cavaliers qui battoient l'eſtrade pour le chercher. Réduit au deſeſpoir par cette nouvelle, & voyant encore ceux qui l'accompagnoient mourir preſque de défaillance, il ne ſçavoit que faire, ni que devenir. Enfin il s'éloigna du grand chemin, & ſe jetta dans un bois épais où il paſſa la nuit avec beaucoup de travail & dans une grande détreſſe.

Extrémité où Marius ſe trouve réduit.

Il paſſe la nuit dans un bois.

Le lendemain matin, ranimé par la neceſſité, & voulant tenter encore quelques efforts avant que de s'abandonner entierement, il ſe mit à marcher le long de la côte, encourageant & fortifiant ſes compagnons, & les conjurant de ne pas ſe rebuter avant que d'avoir éprouvé la reſſource de ſa derniere eſperance, pour laquelle il ſe reſervoit lui-même, s'aſſurant ſur les anciens oracles qu'il avoit reçus; car il leur dit qu'étant encore enfant, & élevé à la campagne, il reçut un jour dans ſa robe l'aire d'une aigle

Fable inventée par Marius pour raſſurer ſes compagnons.

σεῖν. *Et encore plus à craindre de n'en pas rencontrer :* après quoi il ſuit fort bien, δι᾽ ἔνδειαν τῶν ἀναγκαίων, *à cauſe de la diſette où ils ſe trouvoient.* La faute eſt venuë du même mot περιστεῖν, qui finiſſoit les deux membres, & qui a trompé les Copiſtes. Cela eſt arrivé très-ſouvent. Après avoir fait cette remarque, j'ai trouvé ma reſtitution confirmée par un Mſ.

où il y avoit ſept aiglons ; que ſon pere & ſa mere l'ayant vû, & admirant cette avanture, allerent conſulter les Devins, & que les Devins répondirent que cet enfant ſeroit le plus celébre de tous les hommes, & que les Deſtinées lui promettoient qu'immanquablement il obtiendroit ſept fois dans ſa patrie la charge la plus éminente, & de la plus grande autorité.

Les uns diſent que ce prodige arriva veritablement à Marius, comme il eſt rapporté, & les autres ſoutiennent que ceux qui étoient avec lui, le lui ayant oüi raconter en cette occaſion, & dans une autre de ſes fuites, le crurent, & le mirent par écrit, quoique ce ne fût qu'une fable inventée par Marius pour les raſſurer. Car l'aigle ne fait jamais plus de deux aiglons à la fois ; & l'on a accuſé de menſonge Muſée même pour avoir dit : *L'aigle pond trois œufs, elle en couve deux, & n'en éleve qu'un.* Mais que Marius & dans ſa fuite & dans les grandes extrêmitez où il s'eſt trouvé, ait ſouvent dit qu'il parviendroit au ſeptiéme Conſulat, c'eſt ce qui eſt conſtant & avoüé de tout le monde.

L'Aigle ne fait jamais plus de deux aiglons.

Muſée repris.

Comme Marius & ſa troupe n'étoient plus qu'environ à vingt ſtades de la ville de Minturnes, ils virent une troupe de Cavaliers qui venoient à eux, & en même tems ils découvrirent deux barques qui paſſoient aſſez près du rivage. D'abord ils ſe mirent tous à courir de

Deux mille cinq cens pas.

Marius en danger d'être pris par une troupe de Cavaliers.

toute leur force vers la mer, & ſe jettant dans l'eau, ils gagnerent à la nage ces deux barques, & monterent dans l'une, qui étoit juſtement celle où étoit Granius, ſur laquelle ils paſſerent dans l'Iſle d'Enaria qui étoit vis-à-vis. Pour Marius, comme il étoit fort peſant, & qu'il ne pouvoit ſe remuer qu'avec beaucoup de peine, deux de ſes Eſclaves le ſoulevant ſur l'eau, le mirent enfin ſur l'autre barque. Dans ce moment les Cavaliers arriverent ſur le rivage; d'abord ils commanderent aux Mariniers d'amener la barque à terre, ou de jetter Marius dans la mer, & de continuer enſuite leur route, & Marius ſe mit à les conjurer avec larmes de ne pas le trahir. Les maîtres de la barque dans ce peu de momens ayant changé ſouvent de reſolution, & panché tantôt à le livrer, tantôt à le ſauver, enfin ils répondirent qu'ils ne le livreroient point. Ce que ces Cavaliers ayant entendu, ils ſe retirerent pleins de dépit & de colere.

Iſle près du rivage de la Campanie vis-à-vis de Naples.

Les Mariniers panchent tantôt à livrer Marius, & tantôt à le ſauver.

Dès qu'ils furent éloignez, ces mêmes Mariniers changeant de penſée, aborderent à terre, & ayant moüillé près de l'embouchure du Liris, où ſes eaux répanduës font un marais, ils conſeillerent à Marius de deſcendre pour prendre quelque nourriture ſur le rivage, & pour ſe délaſſer un peu du travail de la mer, qui l'avoit tout rompu, juſqu'à ce que le vent devînt bon pour repartir, ce qui arrivoit ordinairement

quand le vent de mer venoit à s'amortir, car alors il se levoit du marais un vent frais qui suffiroit pour les conduire. Marius les ayant crus, ils l'aiderent eux-mêmes à descendre. Dès qu'il fut à terre, il se coucha sur l'herbe, bien éloigné de penser à ce qui le menaçoit; & eux, remontant incontinent dans leur barque, & retirant leurs ancres, ils s'enfuirent, comme n'étant ni honnête de livrer Marius, ni sûr pour eux de le sauver. Ainsi Marius abandonné de tout le monde, demeura long-tems couché sur le rivage sans prononcer une seule parole. Reprenant courage ensuite, & ramassant à grand peine le peu qui lui restoit de forces, il se mit à marcher à travers champs avec un travail infini.

Enfin les Mariniers le mettent à terre, & l'abandonnent.

Après avoir traversé des marais profonds & des fossez pleins d'eau & de bourbe, il arriva à la cabane d'un pauvre vieillard, qui travailloit à ces marais; il se jette à ses pieds, & le supplie *de secourir & de sauver un homme qui, s'il échapoit au danger dont il étoit menacé, le recompenseroit infiniment au-delà de ses esperances.* Le bonhomme, soit qu'il le connût de longue main, ou que saisi de respect en voyant la majesté qui éclatoit sur sa personne, il le prît pour un personnage très-considerable, lui dit que *s'il n'avoit besoin que de repos, sa cabane seroit assez bonne pour le recevoir; mais que s'il étoit ainsi errant pour se dérober à la poursuite de ses ennemis, il le cacheroit dans un lieu plus sûr &*

Il arrive à la cabane d'un pauvre vieillard.

plus tranquile. Marius l'ayant prié de lui rendre ce ſervice, il le mena au fond du marais, le fit coucher dans un lieu creux ſur le bord du fleuve, & le couvrit de roſeaux & d'autres matieres legeres, qui pouvoient le cacher ſans l'incommoder de leur poids. Il avoit à peine achevé, qu'il entendit un grand bruit, qui venoit du côté de ſa cabane; Geminius avoit envoyé de Terracine pluſieurs troupes de Cavaliers à la pourſuite de Marius, & une de ces troupes arriva par haſard dans ce moment auprès de ce bonhomme qu'ils effrayerent d'abord en criant qu'il avoit reçu chez lui, & qu'il receloit un ennemi des Romains.

Ce vieillard le cache dans un lieu creux, & le couvre de roſeaux.

Des Cavaliers de Geminius arrivent à cette cabane.

Marius, qui les entendoit, & qui ne ſe crut pas en ſûreté, ſe leva de ſa cachette, & s'étant dépoüillé, ſe jetta dans l'endroit du marais où l'eau étoit la plus épaiſſe & la plus bourbeuſe, & ce fut ce qui le découvrit à ceux qui le cherchoient. Ils le retirerent donc tout nud & tout couvert de fange, le menerent en cet état à Minturnes, & le remirent entre les mains des Magiſtrats. Car le decret du Senat, qui ordonnoi à tout le monde de le pourſuivre, & de le tuer ſi on le prenoit, avoit été déja porté dans toutes les villes.

La peur ſouvent imprudente.

Marius ſe leve de ſa cachette pour ſe jetter dans le marais, & il ſe découvre par-là.

Il eſt pris & mené à Minturnes.

Mais les Magiſtrats de Minturnes, avant que d'obéir, trouverent à propos de s'aſſembler pour déliberer, & cependant ils mirent Marius

Le Conſeil de Minturnes s'aſſemble pour déliberer ſi on le feroit mourir.

Ils mirent Marius en garde, dans la maiſon d'une certaine femen

en garde dans la maison d'une certaine femme, appellée Fannia, qui ne paroissoit pas de ses amies à cause d'une ancienne affaire qu'elle avoit euë devant lui. Cette Fannia avoit été mariée à un homme, appellé Tinnius; s'étant séparée d'avec son mari, elle avoit redemandé sa dot, qui étoit très-considerable; le mari, pour ne pas rendre cette dot l'avoit accusée d'adultere, & Marius, qui étoit alors Consul pour la sixiéme fois, fut son Juge. L'affaire ayant été plaidée, il parut que Fannia avoit été de mauvaise vie avant son mariage, & que Tinnius informé de ses débauches, n'avoit pas laissé de l'épouser & de vivre longtems avec elle. C'est pourquoi Marius les blâmant l'un & l'autre, condamna le mari à rendre la dot, & pour noter d'infamie la femme, il la condamna à une amende de quatre drachmes.

Il est mis en garde chez une femme appellée Fannia.

Histoire de Fannia & de son mari Tinnius qui plaident devant Marius.

Marius les condamne l'un & l'autre.

Pour tout cela Fannia n'entra point dans le ressentiment d'une femme offensée; mais dès qu'elle vit Marius entre ses mains, bien loin de se ressouvenir de tout le mal qu'il lui avoit fait, elle eut grand soin de lui, l'aida de tout ce qu'elle avoit, & l'encouragea & fortifia le mieux

Generosité de Fannia.

me nommée Fannia.] Ils ne le mirent pas en prison, parce qu'ils ne sçavoient pas encore ce qu'ils devoient faire.

Pour tout cela Fannia n'entra point dans le ressentiment d'une femme offensée.] Il y a bien de l'apparence que cette Fannia avoit plus de reconnoissance pour Marius, de ce qu'il lui avoit fait rendre sa dot, que de ressentiment pour l'affront qu'il lui avoit fait en la condamnant à une amende de quatre drachmes, de quarante sols.

qu'il lui fut possible. Marius la loüa de sa generosité, & l'assura qu'il avoit fort bon courage, car il avoit eu ce jour-là même un signe très-favorable qu'il lui raconta, & que voici: Comme on le menoit chez elle, & qu'il fut vis-à-vis de sa maison, dès qu'on eut ouvert la porte, il en sortit un âne, qui prenant sa course, alloit boire dans la fontaine voisine. Quand il fut devant Marius, il s'arrêta, le regarda d'une maniere gaye & enjoüée, jetta ensuite une voix claire, & par un excès de gayeté il se mit enfin à bondir autour de lui. De-là Marius tiroit sa conjecture, & disoit que le Dieu lui marquoit par-là que son salut viendroit plutôt de la mer, que de la terre, parce que l'âne, sans s'arrêter à sa pâture qui vient de la terre, l'avoit quittée pour aller boire à la fontaine; ayant achevé de détailler son augure à Fannia, il dit qu'il vouloit reposer, & commanda qu'on le laissât seul, & qu'on fermât la porte sur lui.

Plaisant signe.

Plaisante explication de ce signe.

Cependant les Magistrats & les Assesseurs de Minturnes, qui étoient assemblez, après avoir longtems déliberé sur cette affaire, résolurent qu'il falloit obéïr au decret, & tuer Marius; mais il ne se trouva pas un seul des Citoyens qui voulût se charger de cette execution. En-

Le Conseil de Minturnes se détermine à faire mourir Marius.

De-là Marius tiroit sa conjecture, & disoit que le Dieu lui marquoit par-là.] Il faut être bien subtilement & bien ridiculement superstitieux, pour tirer de-là cet augure. Mais pour peu qu'on soit enclin à la superstition, les malheurs la rendent excessive, tout devient signe en cet état.

fin il ſe preſenta un Cavalier Gaulois, d'autres diſent Cimbre, qui entra dans ſa chambre l'épée à la main. Comme l'endroit où il étoit couché ne recevoit pas beaucoup de lumiere, on dit qu'il parut au Cavalier que les yeux de Marius jettoient une flamme très-vive, & que du fond de ce lieu obſcur il en ſortit une voix terrible qui lui dit: *Oſes-tu bien, malheureux, tuer Caïus Marius?* Le Barbare épouvanté prit la fuite, & ayant jetté ſon épée, il ſortit dans la ruë, criant ſeulement, *je ne puis tuer Marius.* Cela étonna tous ceux de la ville. A cet étonnement ſucceda la compaſſion, & à la compaſſion le repentir & le blâme qu'ils ſe donnoient à eux-mêmes d'avoir pris une réſolution pleine d'injuſtice & d'ingratitude contre un homme, qui avoit ſauvé l'Italie, & que c'étoit même un grand crime de ne pas ſecourir. *Qu'il s'en aille donc*, direnz-ils, *partout où il voudra, errant & fugitif, épuiſer ailleurs tout ce dont le menace ſa deſtinée, & prions ſeulement que les Dieux ne nous puniſſent point de ce que nous jettons hors de notre ville, Marius nud & dénué de tout ſecours.*

Ce qui arrive au Cavalier qui ſe chargea de l'execution.

Le Conſeil de Minturnes change, & fait ſauver Marius.

Après avoir tenu ces diſcours, ils entrent en foule dans ſa chambre, ſe mettent tous autour de lui, & le font ſortir pour le mener ſur le rivage de la mer. Comme chacun s'empreſſe, & que les uns lui preſentent une choſe, les autres une autre, il ſe paſſe un aſſez long-tems. Une autre choſe encore les retarda: ſur le chemin, qui me-

Bois sacre de la Déesse Marica près de Minturnes.

ne de Minturnes à la mer, on trouve le bois sacré de la Nymphe, appellée Marica; tous ceux du païs ont pour ce bois une singuliere veneration, & ils observent surtout avec grand soin de n'en laisser rien sortir de tout ce qui y est entré.

Plaisante Loi de ne rien laisser sortir de tout ce qui étoit entré dans ce bois sacré.

Il n'y avoit donc pas moyen de passer dans ce bois, & il falloit prendre un grand circuit, ce qui auroit été fort long.

Un homme sage détruit ce scrupule.

Comme ils étoient dans cet embarras, un des plus vieux de la troupe se mit à crier *qu'il n'y avoit point de chemin défendu, & par lequel on ne pût passer pour sauver Marius*; & prenant lui-même quelque partie des provisions, que l'on portoit au vaisseau, il marcha le premier au travers du bois. Tout ce dont il avoit besoin lui ayant été fourni avec la même affection, & un certain Beleus lui ayant donné un vaisseau, il s'embarqua.

Marius consacre dans le Temple de Marica un tableau de toute cette avanture.

Quelques années après il fit faire un grand tableau de toute cette avanture, & le consacra dans le Temple de Marica, d'où il

On trouve le bois sacré de la Nymphe, appellée Marica.] Il est parlé de cette Marica dans le VII. liv. de l'Eneide.

Et Nympha genitum Laurente Marica.

Où Servius dit: *Est autem Marica Dea littoris Minturnensium, juxta Lirim fluvium.* On prétend que c'est la même que Circé: & ce qui pourroit en être une preuve, c'est la Loi qui s'y observoit de ne rien laisser sortir de tout ce qui étoit entré dans ce bois sacré; car c'étoit sans doute pour compatir à la douleur que la Déesse avoit euë de ce qu'Ulysse l'avoit quittée.

Qu'il n'y avoit point de chemin défendu.] Il ne faut qu'une maxime pleine de sens & dite à propos pour guerir au moins pour un moment la superstition la plus inveterée. Tout chemin ne doit-il pas être ouvert pour faire le bien?

étoit descendu sur le rivage pour s'embarquer, & à la Déesse duquel il croyoit avoir l'obligation du bon vent qui l'accompagna dans son voyage.

Par bonne fortune il fut porté d'abord à l'Isle d'Enaria, où il trouva son beau-fils Granius, & ses autres amis avec lesquels il continua sa route vers l'Afrique. Mais l'eau étant venuë à leur manquer, ils furent obligez de relâcher en Sicile vis-à-vis de la ville d'Eryx. Là un Questeur des Romains, qui gardoit cette côte, pensa prendre Marius, & tua seize de ceux qui étoient descendus avec lui pour faire de l'eau. Marius s'étant rembarqué avec beaucoup de diligence, traversa la mer, & arriva à l'Isle de Meninge, où il apprit que son fils s'étoit sauvé avec Cethegus, & qu'ils étoient allez vers Hiempsal, Roi de Numidie, pour lui demander du secours.

Vis-à-vis de Drepanum.

Isle près la côte d'Afrique au-dessous de la petite Syrte.

Ranimé & flatté par cette bonne nouvelle, il eut l'audace de partir de Meninge dans le dessein d'aller à Carthage, où il aborda en effet. Celui qui commandoit pour les Romains en Afrique, c'étoit Sextilius. Marius, qui ne lui avoit jamais fait ni bien ni mal, esperoit que la compassion seule le porteroit à le secourir; mais il ne fut pas plutôt descendu à terre avec un petit nombre de ses gens, qu'un des Officiers de Sextilius vint à sa rencontre, s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui adressant la parole, lui dit:

Marius aborde à Carthage.

Sextilius lui envoye un Officier pour lui commander de se retirer.

Marius, je viens de la part de Sextilius qui te défend de mettre le pied en Afrique, & qui te déclare que si tu n'obéïs, il obéïra au decret du Senat, & te traitera en ennemi de Rome.

Marius entendant cet ordre, fut si saisi de douleur & de tristesse, qu'il ne put trouver de paroles pour s'exprimer. Il garda long-tems le silence, jettant des regards terribles sur l'Officier, qui lui portoit cet ordre. Cet Officier après avoir assez long-tems attendu, lui demanda enfin ce qu'il vouloit qu'il dît de sa part au Gouverneur. Alors Marius lui répondit avec un grand soupir: *Mon ami, dis-lui que tu as vû Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage*, remettant devant les yeux par cette belle réponse, la fortune de cette grande ville & la sienne, comme deux exemples terribles de la vicissitude des choses humaines.

Grande & noble réponse de Marius à l'Officier de Sextilius qui lui ordonnoit de ne pas mettre le pied en Afrique.

Cependant Hiempsal, Roi des Numides, flottant dans ses résolutions, & jetté par ses raisonnemens tantôt d'un côté, tantôt d'un

Conduite d'Hiempsal à l'égard du jeune Marius & de Cethegus.

Mon ami, dis-lui que tu as vû Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage.] Quelle noblesse, quelle grandeur, & quelle force de sens dans cette réponse! Il n'y avoit point d'image plus capable de faire impression sur l'esprit de Sextilius, que celle-ci qui lui remettoit devant les yeux la vicissitude des choses humaines en lui presentant Marius six fois Consul, Marius qui avoit été appellé le troisiéme Fondateur de Rome, Marius à qui les Romains dans leurs maisons avoient fait des libations comme à un des Dieux sauveurs, en le lui presentant fugitif sans pouvoir trouver d'asyle, & assis sur les ruines d'une ville, & de quelle ville? de Carthage, de cette ville si puissante, si celebre, & qui avoit été si long-tems la rivale de Rome.

autre, faiſoit beaucoup d'honneurs au jeune Marius & à Cethegus, mais quand ils parloient de ſe retirer, il trouvoit toujours de nouveaux prétextes pour les retenir, & il étoit évident que ce n'étoit nullement pour rien de bon qu'il avoit recours à toutes ces remiſes. Dans cet embarras il arriva une choſe aſſez naturelle qui les ſauva. Le jeune Marius étoit fort beau, & fort bien fait; une des concubines du Roi fut touchée de ſes malheurs, & en eut pitié; cette pitié fut le commencement & le prétexte de l'amour qu'elle conçut pour lui; elle lui déclara ſa paſſion; ce jeune homme l'éloignoit toujours; enfin voyant qu'il n'y avoit point d'autre chemin ouvert pour ſa fuite, & conſiderant d'ailleurs que les avances, que cette femme lui faiſoit, partoient plutôt du deſir genereux & honnête de le ſervir, que de l'envie de ſatisfaire une paſſion brutale, il reçut les marques de ſon affection; & elle lui donna les moyens de s'enfuïr avec ſes amis.

Avanture qui ſauva le jeune Marius.

Sageſſe du jeune Marius.

Il arriva juſtement à l'endroit où étoit ſon pere. Quand ils ſe furent ſaluez & embraſſez, ils ſe mirent à marcher le long de la côte, & ſur leur chemin ils trouverent deux gros ſcorpions qui ſe battoient. Ce ſigne parut très-mauvais à Marius, c'eſt pourquoi montant ſans dif-

Il arrive à l'endroit où eſt ſon pere.

Marius prend pour un mauvais ſigne deux ſcorpions qui ſe battent.

Ce jeune homme l'éloignoit toujours.] Avec quel ſoin Plutarque remet devant les yeux la ſageſſe du jeune Marius, dont il fait un ſecond Bellerophon.

Ce ſigne parut très-mauvais à

ferer sur un bateau de pêcheurs, ils passerent dans l'Isle de Cercina, peu éloignée du continent. A peine avoient-ils quitté le rivage, qu'ils virent quelques Cavaliers d'Hiempsal arriver à l'endroit d'où ils venoient de partir ; & Marius trouva que de tous les dangers ausquels il avoit échappé, ce n'étoit pas-là le moindre.

Petite Isle près de la côte Occidentale de la petite Syrte.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, & que Sylla faisoit la guerre dans la Beotie contre les Lieutenans de Mithridate, à Rome les Consuls Octavius & Cinna s'étant divisez, avoient pris les armes, & en étoient venus aux mains. Octavius ayant eu l'avantage, avoit chassé de la ville Cinna, qui vouloit gouverner avec trop de tyrannie, & substitué Consul à sa place, Cornelius Merula. Et Cinna avoit ramassé des troupes de toute l'Italie, & menoit une formidable armée contre Rome.

Guerre civile allumée par la dissention d'Octavius & de Cinna.

Marius ayant reçu ces nouvelles, trouva à propos de s'embarquer sans délai. Il prit donc avec lui quelques Cavaliers Maurusiens & quelques-uns de ceux qui l'étoient venu trouver d'Italie, les uns & les autres faisant en tout

Retour de Marius en Italie.

Marius.] Marius étoit fort entêté des signes & des augures. Le voici frappé du combat de ces deux scorpions, il l'explique en mauvaise part, & ce qu'il y a de plaisant, l'évenement semble justifier sa crainte & sa conjecture.

A Rome les Consuls Octavius & Cinna s'étant divisez.] Cn. Octavius Nepos, & L. Cornelius Cinna Consuls l'an de Rome 666. & 85. avant N. S. se diviserent. Cinna vouloit qu'on rappellât les bannis, & Octavius vouloit l'empêcher.

environ

environ mille hommes, & s'embarqua. Il aborda à un port de Toſcane, appellé Telamon, & étant deſcendu à terre, il fit publier qu'il donneroit la liberté aux eſclaves qui viendroient s'enroller. Les Laboureurs & les Bergers de la contrée, tous gens libres, accoururent ſur la côte au nom & à la réputation de Marius, qui gagna les plus robuſtes & les plus propres à la guerre, & qui ramaſſa en peu de jours des troupes ſi conſiderables, qu'il en remplit quarante vaiſſeaux.

Près du Promontoire de même nom.

Marius ramaſſe en peu de jours beaucoup de troupes.

Quand il fut queſtion du parti qu'il devoit prendre, il fit cette réflexion qu'Octavius étoit homme de bien, qui vouloit gouverner dans la juſtice, en obéiſſant aux loix; & que Cinna étoit ſuſpect à Sylla, & ennemi déclaré du Gouvernement. Il comprit donc que Cinna lui convenoit davantage, & reſolut de s'aller rendre à lui avec toutes ſes forces. Il envoya des gens devant, lui dire qu'il étoit prêt à obéir à ſes ordres comme au Conſul. Cinna le reçut à bras ouverts, le nomma d'abord Proconſul, & lui envoya les faiſceaux & les autres marques de

Malheureuſe politique de Marius.

Cinna nomme Marius Proconſul.

Il fit cette reflexion, qu'Octavius étoit homme de bien.] Dans l'état où étoit Marius, Octavius, homme de bien, ne lui convenoit point, car il s'étoit oppoſé au rappel des bannis, & par-là il étoit ſon ennemi déclaré. Au lieu que Cinna, qui avoit voulu ce rappel, & qui de plus ſe trouvoit oppoſé à Sylla, étoit plus propre à ſes vûës & à ſes deſſeins. Il n'y avoit donc pas à balancer. Et voilà les malheureuſes démarches où jette neceſſairement la politique humaine, quand on s'eſt engagé une fois dans un mauvais parti.

Marius refuse les faisceaux.

sa dignité. Marius les refusa, disant que ces ornemens ne convenoient point à l'abaissement de sa fortune, & continua de porter une méchante robbe, & de laisser croître ses cheveux, comme il avoit fait depuis le jour qu'il avoit été banni, & marcha toujours lentement & pesamment comme un homme qui avoit plus de soixante-dix ans. Par cet abbatement il vouloit exciter la compassion; mais au travers de cette humiliation on voyoit éclater cet air de fierté qui lui étoit naturel, & qui paroissoit plus terrible que pitoyable, & l'on démêloit fort bien que le changement de sa fortune avoit plus aigri son courage, qu'elle ne l'avoit abbatu.

Fierté de Marius au travers de son humiliation.

Dès qu'il eut salué Cinna & parlé aux soldats, il mit la main à l'œuvre, & fit que les affaires eurent bientôt changé de face. En premier lieu coupant les convois avec ses vaisseaux, & pillant les marchands, qui portoient des bleds & autres provisions à Rome, il se rendit maître des vivres. Ensuite courant la côte, il prit les villes maritimes. Enfin il prit Ostie même par trahison, la pilla, tua la plûpart de ses habitans, fit un pont sur le Tibre pour empêcher que les ennemis ne pussent rien faire entrer à Rome par mer, & se mettant en marche avec son armée, il tira droit à Rome, & s'empara de la montagne appellée *le Janicule*, tout cela par la faute d'Octavius, qui ne fit pas tant de tort aux affaires par son inca-

Marius fait que les affaires changent bientôt de face.

pacité, qu'il leur nuisit par son trop grand attachement à la justice, qui lui fit sacrifier à la lettre de la loi ce qui étoit expedient & utile. Car comme on le pressoit d'appeller à la liberté les esclaves, il répondit toujours *qu'il ne donneroit jamais aux serfs de part à une patrie dont il tenoit éloigné Marius pour le maintien des loix & de la justice.*

Un trop grand attachement à la justice est nuisible dans les grandes extrêmitez.

Belle réponse d'Octavius, mais peu convenable au tems.

Mais après que Cæcilius Metellus, fils de Metellus Numidicus, qui avoit commandé l'armée en Afrique contre Jugurtha, & qui avoit été supplanté par Marius, fut arrivé à Rome, il eut d'abord la réputation d'être plus propre à commander, qu'Octavius, c'est pourquoi tous les gens de guerre abandonnerent Octavius, & se rangerent auprès de Metellus, le priant de se mettre à leur tête, & de sauver la Ville, & lui promettant qu'ils combattroient de toutes leurs forces, & qu'ils vaincroient leurs ennemis, s'ils avoient un Capitaine entendu, agissant, & qui les sçût bien conduire. Metellus, irrité de cette desertion, les reprimanda rudement, & les renvoya à leur Consul; mais ils prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis, & Metellus lui-même fut

Grande équité de Metellus.

Qu'il leur nuisit par un trop grand attachement à la justice, qui lui fit sacrifier à la lettre de la loi ce qui étoit expedient & utile.] Ces paroles renferment un grand précepte de politique. Dans les grandes extrêmitez où un trop grand attachement à l'exacte justice peut nuire, au lieu de sacrifier l'utile à la lettre de la loi, il faut sacrifier la lettre de la loi à l'utile. La réponse d'Octavius est belle; mais il falloit la reserver pour un autre tems.

obligé de se retirer, n'esperant plus de salut pour la Ville.

Caractere d'Octavius.

Octavius, à la persuasion des Chaldéens, des Devins, & de ceux qui se mêloient d'expliquer les livres des Sybilles, demeura à Rome, où ils lui promettoient que les choses changeroient bientôt en sa faveur. C'étoit veritablement un homme d'un très-bon sens, & qui soutenoit surtout sa dignité de Consul avec beaucoup de majesté, sans se laisser jamais gagner par les flatteries, & se tenant toujours inviolablement attaché aux coutumes & aux loix de la patrie, comme à un formulaire dont on ne doit jamais s'écarter. Mais il avoit un grand foible pour la Divination, & il passoit bien plus de tems à consulter les Pronostiqueurs, les Devins & autres Charlatans de cette espece, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre, ou de grands politiques & hommes d'Etat.

Foible d'Octavius pour les Devins.

Les satellites de Marius egorgent Octavius.

Avant que Marius entrât à Rome, il envoya devant quelques satellites, qui ayant traîné cet Octavius hors de son tribunal, l'égorgerent sur la place. Et l'on dit qu'on trouva sur lui la figure de sa naissance, qui avoit été dressée par un Chaldéen.

Et il passoit bien plus de tems à consulter les Pronostiqueurs, les Devins & autres Charlatans de cette espece, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre ou de grands politiques & hommes d'Etat.] Les veritables Devins pour un homme de guerre & pour un homme d'Etat, ce sont les grands Capitaines & les grands politiques, car, comme dit Euripide, *les sages deviennent plus sages par la fréquentation des sages.*

Et l'on dit que l'on trouva sur lui la figure de sa naissance dressée par un Chaldéen.] Ces figures de

Et voilà une contrarieté assez remarquable, de deux grands Capitaines, Marius & Octavius, tous deux entêtez de la Divination, l'un fut sauvé & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient euë.

L'entêtement pour la Divination sauve Marius, & perd Octavius.

Les choses étant en cet état, le Senat assemblé envoya des Députez à Cinna & à Marius les prier d'entrer dans Rome, & d'épargner les Citoyens. Cinna, comme Consul, leur donna audience assis sur son tribunal, & leur fit une réponse pleine de douceur & d'humanité. Marius, qui étoit debout derriere son siége, ne disoit mot; mais la severité de son visage, & ses regards farouches annonçoient qu'il rempliroit bientôt la Ville de meurtre & de sang. Après l'audience ils s'acheminerent vers Rome. Cinna y entra environné de ses gardes, & de gens de guerre; mais Marius s'arrêtant sur la porte, dit avec une ironie, que la colere dictoit, *qu'il étoit banni, & que les loix*

Ironie amere de Marius.

la naissance dressées sur l'état du Ciel au point de l'horoscope, sont bien anciennes. L'ignorance entée sur l'envie naturelle à l'homme de penetrer dans l'avenir, & d'être instruit surtout de ce qui le regarde, a jetté dans cette superstition qui n'a rien de solide.

L'un fut sauvé & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient euë.] Cette reflexion de Plutarque paroît très-sage. Octavius & Marius étoient tous deux également entêtez de la Divination. Octavius périt en s'abandonnant aux esperances qu'elle lui donna, car il resta dans Rome, & Marius se sauva par la grande confiance qu'il y eut, car cette confiance l'empêcha de s'abandonner au desespoir, & servit à retenir ses compagnons. Voilà comme une chose très-frivole & très-fausse produit par la persuasion des effets tout contraires.

Dit avec une ironie, que la colere dictoit.] Il manque au texte un mot qui est suppléé par le mf. de

lui défendoient l'entrée de Rome ; que ſi l'on y avoit beſoin de ſa preſence, il falloit caſſer par une nouvelle loi celle qui l'avoit banni, comme s'il eût été homme bien attaché aux loix, & qu'il fût entré dans une Ville libre.

Entrée affreuſe de Marius dans Rome.

Bardieens ſatellites de Marius.

Il fit donc aſſembler le peuple dans la Place ; mais avant que trois ou quatre Tribus euſſent donné leurs ſuffrages, il leva le maſque, & renonçant à ce vain rappel, qu'il faiſoit ſemblant de demander, il entra dans la Ville environné de ſes ſatellites, choiſis ſur tous les eſclaves qui s'étoient venu rendre à lui, & qu'il appelloit Bardieens. Ces ſatellites ſur la moindre parole que Marius leur diſoit, ou ſur le moindre ſigne qu'il leur faiſoit, tuoient ſans diſtinction tous ceux

la Bibliotheque de S. Germain, où on lit, φυγὰς εἶναι λέγων.

Et qu'il appelloit Bardieens.] J'avoüe que je ne ſçai pas pourquoi Marius appelloit ainſi ſes Gardes, car *Bardieens* ne ſignifie rien. Le grand M. de Thou, comme je le voi à la marge de ſon Plutarque, croyoit qu'il falloit corriger le texte, & écrire, *qu'il appelloit Bardyetes*, ou *Bardiates*. Car les Bardyetes étoient une nation Eſpagnole très-ſauvage & très-feroce. Ce qui auroit bien pû porter Marius à donner ce nom à ſes gardes, pour épouvanter par ce nom le peuple, & lui faire redouter leur ferocité. Cette conjecture eſt très-vrai-ſemblable ; cependant j'oſerai haſarder ici la mienne. Plutarque nous dit dans la ſuite, que ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit la luxure abominable de ces gardes, qui violoient les femmes & les enfans. On peut donc croire que c'étoit de-là que Marius avoit tiré le nom qu'il donnoit à ces infâmes, & qu'il les appelloit non pas *Bardieens*, mais *Bardeens*, du mot Grec βαρδηῶ, qui dans le langage d'Ambracie ſignifioit, *violer les femmes*. βαρδηῶ, dit Heſych. τὸ βιάζεσθαι γυναῖκας, Ἀμβρακιῶται. Mais peut-être eſt-ce chercher trop de fineſſe. Au lieu de βαρδιαίοις, Plutarque n'auroit-il pas écrit Μαρίαιυς *les Mariens*, pour dire les ſatellites de Marius ?

qu'il ordonnoit, jusques-là qu'un Senateur, appellé Ancharius, qui avoit été Préteur, s'étant approché de lui pour le saluer, comme Marius ne daigna ni lui parler, ni faire semblant de le voir, ils le tuerent à ses pieds; & depuis ce meurtre, ils tuerent de même tous ceux qui en abordant Marius, n'en recevoient ni une parole, ni un salut; & c'étoit-là le signal, quand il marchoit dans les ruës; de sorte que ses meilleurs amis ne l'approchoient jamais sans des frayeurs & des transes mortelles.

Enfin après tant de meurtres, Cinna rassasié de sang, commença à s'appaiser; mais Marius plus alteré de jour en jour, & l'esprit plus aigri & plus irrité, vouloit achever de se défaire de tous ceux contre lesquels il lui restoit le moindre soupçon. Toutes les Villes, tous les grands chemins fourmilloient de gens qui comme des limiers, poursuivoient, & relançoient ceux qui s'enfuyoient, ou qui se cachoient. On reconnut en cette occasion que la fidelité duë à l'hospitalité & à l'amitié tient rarement contre la mauvaise fortune; car il y eut bien peu de gens qui ne décelassent leurs amis, ou qui ne livrassent leurs hôtes. C'est pourquoi il est d'autant plus juste de loüer & d'admirer les esclaves de Cornutus, qui ayant caché leur maître dans un lieu fort secret de sa maison, prirent dans la ruë un de ceux qui avoient été tuez, le porterent dans la maison, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau

La fidelité duë à l'amitié & à l'hospitalité tient rarement contre la mauvaise fortune.

Belle action des esclaves de Cornutus.

d'or, le montrerent en cet état aux ſatellites de Marius, qui venoient pour le tuer, & après l'avoir enſeveli & orné magnifiquement comme leur maître, ils l'enterrerent avec un grand deüil, ſans que perſonne ſe doutât de cette feinte.

L'Orateur Marcus Antonius malheureuſement découvert par la ſotiſe d'un valet.

Cornutus, échappé par cette ruſe de ſes valets, ſe retira dans les Gaules. L'Orateur Marcus Antonius avoit auſſi trouvé un ami fidele, mais il fut plus malheureux que Cornutus. Cet ami étoit un homme du peuple, & fort pauvre, qui lui ayant donné retraite, ravi d'avoir chez lui un des principaux de Rome, & voulant le bien traiter, envoya ſon valet chez un Cabaretier du voiſinage pour acheter du vin; ce valet ayant goûté avec plus d'attention que de coutume le vin qu'on lui donnoit, & ne le trouvant pas aſſez bon, en demanda de meilleur. *Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe chez vous*, lui dit le Cabaretier, *que tu ne prends point comme à l'ordinaire, du vin nouveau & commun, & que tu en veux du plus excellent & du plus cher?* Ce valet lui découvrit ſans façon, comme à un homme qu'il connoiſſoit, & qui étoit ſon ami, que ſon maître traitoit Marcus Antonius qu'il avoit caché chez lui.

Le valet ne fut pas plutôt ſorti, que ce Cabaretier, qui ſe trouva un impie & un ſcélerat, alla tout droit chez Marius qui venoit de ſe mettre à table pour ſouper. Dès qu'on l'eut fait entrer, il annonça à Marius qu'il alloit lui livrer Marcus

Marcus Antonius. A cette nouvelle on dit que Marius jetta un grand cri, & que sa joye fut si grande qu'il battit des mains. Il fut même sur le point de quitter la table & d'aller sur le lieu: mais ses amis l'en ayant empêché, il envoya un de ses Officiers nommé Annius avec plusieurs soldats, & lui ordonna de lui apporter la tête d'Antonius.

Quand cette troupe fut arrivée à la maison où le Cabaretier les mena, Annius demeura à la porte, & ses soldats étant montez par un méchant petit escalier dans la chambre, & ayant envisagé Antonius, ils se renvoyoient les uns aux autres cette execution; tant l'éloquence de ce personnage, comme une Sirene enchanteresse, étoit pleine de douceur, de persuasion & de grace. Il n'eut pas plutôt commencé à parler & à les prier de lui sauver la vie, qu'il ne s'en trouva pas un qui eût le cœur assez dur pour mettre la main sur lui, ni qui osât le regarder en face, mais baissant tous la vûë, ils se mirent à pleurer.

Soldats envoyez pour tuer Antonius, sont attendris & arrêtez par son éloquence.

Comme cela dura long-tems, Annius, qui s'impatientoit, monta dans la chambre, & vit Antonius qui parloit à ses soldats, & ses soldats si charmez & si enchantez de son éloquence, qu'ils en étoient attendris; il les appelle lâches & traîtres, & courant à Antonius, il lui coupa la tête de sa propre main.

Annius coupe la tête à Antonius.

Catulus Lutatius, qui avoit été Collegue de Marius au Consulat, qui avoit commandé avec

Catulus, qui avoit été Collegue de Marius & qui avoit triomphé avec lui, se fait mourir par une vapeur de charbon.

lui l'armée, & qui avoit triomphé avec lui des Cimbres, ayant vû que ceux qui avoient intercedé pour lui auprès de Marius, n'en avoient reçu d'autre réponse, sinon, *il faut qu'il meure*, s'enferma chez lui dans une petite chambre où il fit allumer beaucoup de charbon, & se fit étouffer par cette vapeur. Les corps étoient jettez dans les ruës sans tête, & foulez aux pieds, & la compassion étoit bannie de tous les cœurs, car ce spectacle n'excitoit que la frayeur & le tremblement, chacun craignant pour soi-même. Mais ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit l'insolence & la luxure abominable de ces scelerats appellez *Bardieens*, qui après avoir égorgé les maîtres dans leurs maisons, abusoient de leurs enfans, & violoient leurs femmes ; & on ne pouvoit reprimer leur dissolution, leur avarice & leur cruauté. Enfin Cinna & Sertorius ayant pris ensemble leurs mesures, les surprirent une nuit dans le Camp comme ils dormoient, & les égorgerent sans faire quartier à un seul.

Les satellites de Marius tuez une nuit dans le Camp par Cinna & par Sertorius.

Dans ce même tems, comme si ce vent de tempête eût changé tout à coup, il arriva de tous côtez des nouvelles que Sylla ayant terminé la guerre contre Mithridate, & recouvré les Provinces que ce Prince avoit usurpées, revenoit à Rome avec une grosse armée. Cela donna une courte tréve & un petit relâche à ces maux & à ces miseres qu'on ne peut expri-

Retour de Sylla à Rome.

mer, parce qu'ils s'attendoient à tout moment d'avoir ſur les bras une furieuſe guerre ; & c'eſt ce qui fit qu'on nomma Marius Conſul pour la ſeptiéme fois. Comme il ſortoit de ſa maiſon le premier jour de Janvier, qui eſt le commencement de l'année, pour aller ſur la place prendre poſſeſſion de ſon Conſulat, il trouva ſur ſon chemin Sextus Lucinus, & le fit précipiter de la roche Tarpeïenne. Ce début atroce parut un ſigne évident & un préſage ſûr de tous les maux, & de toutes les calamitez qui alloient fondre encore ſur leur parti & ſur toute la Ville. Et pour lui, affoibli par les travaux, l'eſprit accablé d'inquiétudes, & travaillé de differentes penſées qui l'agitoient, & l'ame penetrée de frayeur & de crainte à la ſeule penſée de la nouvelle guerre, des nouveaux combats & des nouvelles terreurs qui l'attendoient, & dont ſa grande experience lui faiſoit voir tout ce qu'ils avoient de plus dangereux & de plus horrible, il n'avoit pas la force de reſiſter aux chagrins & aux peines dont il étoit aſſailli de toutes parts.

Marius Conſul pour la ſeptiéme fois.

Marius en prenant poſſeſſion de ſon Conſulat fait precipiter de la roche Tarpeïenne Sextus Lucinus ou Licinius.

Marius travaillé d'inquiétudes & de noirs chagrins qui l'emportent en peu de jours.

Ces noirs chagrins augmentoient encore quand il venoit à faire reflexion que ce n'étoit pas contre un Octavius & un Merula, qui ne commandoient qu'une tourbe ramaſſée de ſéditieux & de mutins, qu'il alloit avoir affaire ; que c'étoit Sylla qui venoit à lui, Sylla qui l'avoit chaſſé autrefois, qui par ſes victoires ve-

noit de confiner Mithridate dans les rives du Pont-Euxin. Assommé par toutes ses pensées il se remettoit encore devant les yeux son exil, ses fuites, les dangers qu'il avoit courus sur la terre & sur la mer, toutes les peines qu'il avoit essuyées, & il tomboit dans des détresses qui l'occupoient jour & nuit, & qui lui causoient des frayeurs nocturnes, & des songes qui troubloient son repos. A tout moment il croyoit entendre une voix qui lui disoit :

Proverbe du gîte du lion.

Le gîte du lion, même absent, est terrible.

Mais comme il craignoit encore davantage les veilles, il s'abandonna à des festins hors de saison, & se jetta dans des excès de vin, peu convenables à sa dignité & à son âge, cherchant un remede contre ses insomnies & ses chagrins.

Marius s'abandonne à de grands excès de vin, pour pouvoir dormir.

Enfin, sur quelque nouvelle qu'il reçut du côté de la mer, & qui lui apprenoit sans doute l'approche de Sylla, il tombe dans de nouvelles allarmes. D'un côté la crainte de l'avenir, & de l'autre l'accablement & le poids des maux presens l'avoient réduit en tel état, que le moindre petit accident fut capable de le jetter dans la maladie dont il mourut. Il fut attaqué d'une pleuresie, comme l'écrit le Philosophe Posidonius, qui dit qu'il l'alla voir dans son lit pour lui parler des

Marius mourut en sept jours d'une pleuresie.

Le gîte du lion, quoiqu'absent, est terrible.] Par ce proverbe Marius se disoit à lui-même que bien que Sylla fût absent, tout étoit à craindre pour lui dans Rome qui étoit la patrie de Sylla.

affaires pour lesquelles il étoit envoyé en Ambassade à Rome. Mais Caïus Piso, autre Historien, écrit que Marius se promenant un soir après souper avec quelques-uns de ses amis, tomba sur le propos de ses avantures, qu'il leur fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis le commencement de sa vie, & qu'après leur avoir raconté les changemens, & les inconstances de la fortune à son égard, tant en bien qu'en mal, il leur dit qu'il n'étoit pas d'un homme sage & de bon sens de se fier davantage à cette infidelle. Après quoi il les embrassa, leur dit adieu, & alla se mettre dans son lit, où il mourut après sept jours de maladie.

Il y a des Ecrivains qui assurent que son ambition démesurée parut surtout dans sa maladie par un délire où il tomba ; car il rêva qu'il commandoit l'armée Romaine contre Mithridate, & qu'il lui livroit bataille. Dans cette rêverie il faisoit les mêmes gestes & les mêmes mouvemens qu'il avoit accoutumé de faire dans les combats, & jettoit les mêmes cris d'exhortation & de victoire, tant son envie de commander & sa jalousie naturelle avoient empreint dans son cœur cette forte & violente passion d'avoir cette guerre à conduire. C'est cette folle ambition qui fai-

Délire de Marius qui croyoit toujours combattre contre Mithridate.

Mais Caïus Piso.] Vossius a cru que c'étoit peut-être Caïus Calpurnius Piso, qui fut Consul vingt ans après la mort de Marius. Ciceron en parle dans son Brutus, cependant il n'en parle, dit-il, que comme d'un Orateur, & nullement comme d'un Historien.

ſoit qu'à l'âge de ſoixante-dix ans, après avoir été le premier de tous les hommes qui eût eu l'honneur d'être ſept fois Conſul, & laiſſant une maiſon & des richeſſes ſi grandes, qu'elles auroient ſuffi à pluſieurs Rois, il lamentoit encore, & ſe plaignoit de la fortune, comme mourant pauvre, & avant que d'avoir obtenu ce qu'il avoit deſiré.

Marius au comble des richeſſes & des dignitez, ſe plaignoit encore de la fortune.

Platon penſoit bien differemment, car ſe voyant ſur le point de mourir, il remercia ſon bon démon & ſa fortune, premierement de ce qu'il étoit né homme, & non pas bête; en ſecond lieu de ce qu'il étoit né Grec & non pas Barbare, & enfin de ce que ſa naiſſance s'étoit rencontrée dans le tems de Socrate. On dit auſſi qu'Antipater de Tarſe fit de même, car un peu avant ſa mort il repaſſa dans ſon eſprit tous les bonheurs qui lui étoient arrivez pendant ſa vie, & qu'il n'oublia pas même l'heureux voyage qu'il avoit fait par mer à Athenes, comme mettant en ligne de compte juſqu'aux moindres faveurs de la fortune, ſans en oublier une ſeule, & les conſervant cherement juſqu'à la fin dans ſa

Trois choſes dont Platon remercioit ſon bon démon.

Grande ſageſſe d'Antipater de Tarſe.

Premierement de ce qu'il étoit né homme & non pas bête.] Voilà un plaiſant remerciement, comme ſi l'homme pouvoit jamais naître bête. Mais cela doit être expliqué figurément, & ſelon le dogme Pythagoricien. Platon remercioit Dieu de ce qu'il étoit né avec un eſprit capable d'intelligence, & non pas avec la ſtupidité d'une bête brute. Car il y a des hommes ſi ſtupides, qu'ils approchent plus de la bête, que de l'homme, & c'eſt ce que Pythagore vouloit faire entendre quand il enſeignoit que l'ame de l'homme pouvoit paſſer dans les corps des bêtes.

memoire, qui eſt pour l'homme ſage le plus aſſuré tréſor où il puiſſe conſerver & mettre en dépôt tous les biens qu'il a reçûs; au lieu que les ingrats & les inſenſez laiſſent périr & couler avec le tems tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable; de-là vient que n'ayant rien mis en réſerve, & ne retenant rien, ils ſont toujours vuides de biens, & pleins de vaines eſperances, qui leur font abandonner le preſent pour les jetter dans l'avenir. Or l'avenir dépend toujours de la Fortune, & le preſent ne peut nous être ôté. Cependant ils rejettent ces biens déja reçus des mains de cette Déeſſe, & ſoupirent toujours après ceux qu'elle promet, & qu'ils regardent comme leurs biens propres; & c'eſt avec juſtice qu'ils ſont ainſi malheureuſement abuſez. Car avant que la raiſon & la bonne doctrine ayent jetté dans leur ame les bons fondemens, & préparé une bonne aſſiete pour tous les biens exterieurs, ils travaillent avec empreſſement à les amaſſer & à les entaſſer; c'eſt pourquoi ils ne peuvent jamais remplir l'avidité inſatiable qui les dévore.

Il faut conſerver dans ſa memoire tous les biens dont la Providence nous a favoriſez.

D'où vient que les ambitieux ſont toujours vuides de biens.

C'eſt à la raiſon & à la bonne doctrine à preparer dans notre ame une bonne aſſiete pour les biens.

Marius mourut le dix-ſeptiéme jour de ſon ſeptiéme Conſulat. D'abord ce fut une joye generale dans Rome, qui ſe flatta d'être délivrée de la plus cruelle & la plus inſupportable de toutes les tyrannies. Mais peu de jours après les Romains s'apperçurent qu'ils avoient changé un maître vieux & caſſé contre un jeune maître plein

Cruautez du jeune Marius.

de vigueur & de force, tant le jeune Marius exerça contr'eux d'inhumanitez & de cruautez, en faisant mourir les plus gens de bien, & les personnages les plus considerables. Comme on l'avoit cru hardi & intrépide dans les combats, on l'avoit appellé d'abord *Fils de Mars*, mais le contraire ayant ensuite paru par ses œuvres, on l'appella *Fils de Venus*. Enfin enfermé dans Preneste par Sylla, après avoir tout tenté inutilement pour sauver sa vie, voyant que la Ville étant prise, il n'avoit aucun moyen d'échapper, il se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur.

Il se tuë lui-même.

LA COMPARAISON de Pyrrus & de Marius.

APrès avoir recueilli tout ce qui nous a paru de plus digne de memoire dans la vie de Pyrrus & dans celle de Marius, il est tems de les comparer pour tâcher de découvrir ce qu'ils ont de semblable & de different, & les avantages qu'ils ont l'un sur l'autre.

Il se presente d'abord du côté de la naissance une difference infinie, qui semble exclure toute sorte de comparaison. En effet, comment peut-on comparer un homme comme Marius, issu de parens inconnus, pauvres, & obligez de gagner leur vie à la sueur de leur front, né dans un

Desavantage de Marius du côté de la naissance.

un méchant petit bourg du païs des Arpinates, & qui n'a eû d'autre éducation qu'une éducation rustique & grossiere; comment peut-on, dis-je, le comparer à un Prince comme Pyrrus, né sur le trône & doublement fils de Jupiter, & par son caractere de Roi, car les Rois sont appellez enfans de Jupiter, & par son origine, qui par une longue suite de Rois, remonte jusqu'à ce Dieu?

Mais cette différence si grande & si sensible que la nature a mise entr'eux, on peut dire que la Fortune l'a effacée, en accumulant sur la tête de Marius plus d'honneurs & de puissance qu'elle n'en avoit jamais accordé à aucun Romain avant lui; & cela même n'est pas un médiocre avantage pour Marius. Il n'est pas surprenant qu'un Roi, si grand par tant de titres, ait reconquis ses Etats, & qu'il ait ajouté de nouvelles grandeurs à celle que la naissance lui a donnée; il arrive rarement que des Rois soient si abbatus, qu'ils ne puissent trouver les moyens de se relever; leur titre de Roi paroît si saint & si venerable à tous les hommes, que leur mauvaise fortune attire la pitié & les secours de la plûpart, & surtout de ceux qui sont revêtus de ce sacré caractere. Mais qu'un homme du peuple parvienne de commencemens si miserables & si foibles à ce faîte de grandeur où Marius s'est élevé, qu'il ait mérité tant de charges si honorables, tant de commandemens d'armées si glo-

Ce desavantage comment effacé par la Fortune.

Comment rendu honorable à Marius.

Le titre de Roi combien saint & venerable.

rieux, c'est ce qui est admirable. Il faut que la Fortune ait trouvé dans un homme de grandes qualitez & de grands talens, pour en faire jusqu'à sa mort l'objet de ses faveurs & de ses caprices.

En quoi la Nature avoit aussi égalé Marius à Pyrrus.

La Fortune n'est pas la seule qui ait égalé en quelque sorte Marius à Pyrrus, la Nature y a mis aussi beaucoup du sien, comme si elle avoit voulu réparer le tort qu'elle lui avoit fait du côté de la naissance.

Grandes qualitez de Pyrrus.

Pyrrus avoit toutes les qualitez du corps & de l'esprit necessaires à un grand Capitaine, la prudence, la temperance, la force, la vivacité, il étoit constant, patient, laborieux, & d'une santé capable de resister aux plus grandes fatigues, & il avoit un grand air de majesté, mais un air plus terrible que venerable.

Grandes qualitez de Marius.

Marius étoit né de même, vif, frugal, laborieux, constant, patient, infatigable, & d'un esprit aussi present, aussi net & aussi tranquille dans l'action au milieu des dangers, que dans le repos. Il avoit ce même air de majesté, mais encore plus rude & plus terrible.

Pyrrus en valeur, en courage, en audace ne cedoit à aucun Prince, ni Roi. En le voyant dans les combats, on croyoit voir la vivacité, l'intrepidité, & cette valeur heroïque d'Alexandre, qui paroissoit moins l'effet du mouvement rapide des esprits, qu'un transport, qu'une fureur divinement inspirée.

Perſonne n'étoit ſuperieur à Marius dans ces mêmes qualitez.

Ils commencerent tous deux de bonne heure à donner des marques de cette valeur & de cette audace. Pyrrus à l'âge de dix-huit ans ſe diſtingua extrêmement à la bataille d'Ipſus, où tant de Rois combattirent, & Marius auſſi jeune ſe ſignala au ſiége de Numance, & il y acquit une grande réputation.

Avantage de Pyrrus ſur Marius du côté des coups de main & des actions perſonnelles.

Il eſt vrai que Marius ne peut fournir aucun coup de main qui ſoit comparable à celui de Pyrrus, lorſque tout bleſſé qu'il étoit d'un coup d'épée à la tête, il fendit en deux d'un ſeul coup de ſon cimeterre, un Capitaine des Mamertins armé de pied en cap, & auſſi remarquable par ſa taille avantageuſe, que par l'éclat de ſes armes.

Marius n'a pas non plus d'action perſonnelle ſi éclatante que celle de Pyrrus, lorſqu'à l'attaque de la Ville d'Eryx en Sicile il monta le premier à l'aſſaut, ſoutint long-tems ſeul tout l'effort des Barbares, écarta les uns, précipita les autres, & faiſant mordre la pouſſiere aux plus opiniâtres, il ſe fit autour de lui un rempart de morts. Tel étoit Alexandre ſur le mur de la Ville des Oxydraques.

On ne doit pas juger des Genéraux par les coups de main, ni par les tranſports témeraires.

Mais ce n'eſt ni par les coups de main, ni par ces tranſports temeraires, qui ſoumettent la raiſon à la fortune, qu'on juge des Genéraux; ces actions ſont les titres des ſoldats & des ſubalter-

nes, encore pourroit-on oppoſer à la premiere action de Pyrrus, le combat que Marius, jeune ſoldat, fit à ſa premiere campagne à la vûë de Scipion l'Afriquain, contre l'ennemi qu'il tua devant les murs de Numance. Et quelles actions de valeur ne faut-il pas qu'il ait faites à ce même ſiége, pour s'être attiré de ce Genéral ce grand éloge, *Qu'il pourroit le remplacer un jour ?*

Ni l'un ni l'autre ne pouvoient ſupporter la paix.

Tous deux également nez pour la guerre, ils ne pouvoient ſupporter la paix, non pas même dans le ſein de la proſperité, & au faîte des honneurs, lorſque leur ambition devoit être le plus ſatisfaite. Or ſi c'eſt un défaut à un Roi de haïr la paix, qu'on peut appeller la plus belle choſe du monde, c'en eſt un encore plus grand à un particulier. Quelle horreur de vouloir toujours s'élever par les malheurs publics à un plus haut degré de réputation & de gloire !

Grand défaut à un Roi de haïr la paix.

Rien de plus horrible que de vouloir s'élever par des malheurs publics.

Pyrrus avoit tant de ſcience & de capacité dans l'art de la guerre, & ſurtout pour mener des troupes, & pour les ranger en bataille, qu'il ne ſe contenta pas d'en donner des preuves dans tous ſes combats, il en laiſſa encore des traitez où il en donnoit des préceptes.

Grande capacité de Pyrrus & de Marius dans l'art de la Guerre.

Marius ne lui étoit nullement inferieur en ce point. Dans toutes les batailles qu'il donna, on voit éclater ſon habileté & ſa grande prudence, ſoit pour la diſpoſition des troupes, ſoit pour le choix du terrein, ſoit enfin pour prendre en tout ſes avantages, & pour affoiblir & di-

minuer ceux de l'ennemi. Ce qu'il fit avant la bataille contre les Ambrons, pour accoutumer peu à peu les Romains à la vuë des Gaulois, montreroit ſeul un grand Capitaine. Le changement qu'il apporta aux piques de ſes ſoldats, fait voir juſqu'où il portoit ſes vûës. Et s'il n'a rien écrit, ni laiſſé aucun traité de l'art de la guerre, il a laiſſé un grand monument de ſa capacité & de ſa prudence dans ce qu'il fit à l'embouchure du Rhône pour faciliter ſes convois.

Grand avantage de Marius ſur Pyrrus, de n'avoir jamais fait de faute.

Marius a encore, à mon avis, un grand avantage, c'eſt que dans toutes les guerres où il commanda, on ne trouve point qu'il ait fait une ſeule faute, bien-loin d'en avoir fait une pareille à celle que fit Pyrrus devant Lacedemone. Il trouva cette ville ſans défenſe, & au lieu de l'attaquer en arrivant, comme cela lui étoit très-facile, il s'amuſa à camper, & donna aux Lacedemoniens une nuit. Et rien ne peut mieux faire voir que cet exemple, de quelle conſéquence il eſt à la guerre de profiter des momens, & de ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Une occaſion perduë non-ſeulement ne ſe répare point, ou ne ſe répare que très-rarement, mais elle a ſouvent encore des ſuites funeſtes. Cette ſeule nuit donna le tems aux Lacedemoniens de ſe fortifier, & de ſe couvrir d'une bonne tranchée, ce qui ne fit pas ſeulement manquer à Pyrrus

Faute inexcuſable de Pyrrus devant Lacedemone.

A la guerre il faut profiter des momens.

Suites funestes de la faute de Pyrrus. son entreprise, mais entraîna encore tous les malheurs qui lui arriverent ensuite, & sur le chemin d'Argos où il perdit son fils, & dans Argos même, où il fut si malheureusement tué, ce qui ne seroit point arrivé s'il s'étoit rendu maître de Lacedemone.

Il faut être un grand Capitaine pour peser & comparer les exploits & les batailles des grands Capitaines.

Pour ce qui est de leurs exploits, & des batailles qu'ils ont données, il faudroit être grand Capitaine pour les bien peser, & pour décider quelles ont été les plus difficiles, les plus accompagnées de grands dangers, & par conséquent les plus glorieuses. Mais on peut dire en general que dans toutes les actions de Pyrrus il ne paroît rien de si grand ni de si éclatant que ce que Marius fit contre les Ambrons, les Teutons & les Cimbres. Jamais l'Italie, ni Rome même n'avoient été menacées d'une ruine si prochaine; trois cens mille hommes, comme un torrent impetueux, inondoient les campagnes, rien ne pouvoit resister à leur fureur; redoutables non-seulement par leur nombre & par la force étonnante de leur corps, mais aussi par leur audace, par leur violence & par leur opiniâtreté, ils s'étoient rendu encore plus terribles par les premiers succès de leurs armes. Ils avoient déja défait plusieurs armées Romaines, & plusieurs Capitaines de réputation, & Rome ne trouva d'autre Pilote que Marius, qui pût la défendre contre cette affreuse tempête qui venoit l'assaillir.

Rien de si grand, ni de si éclatant que ce que Marius fit contre les Teutons & les Cimbres.

Marius étoit le seul Pilote qui pouvoit défendre Rome contre la tempête des Teutons & des Cimbres.

Conduite admirable de Marius.

Que l'on examine tout ce que Marius fit dans cette grande occasion, la constance avec laquelle il supporta les bravades & les insultes des Barbares, qui vouloient l'attirer au combat, & les murmures de ses troupes, qui vouloient combattre; la maniere sage & précautionnée dont il les suivit quand ils eurent décampé; les bons ordres qu'il donna quand le hasard eut engagé le combat contre les Ambrons, en faisant d'abord charger par les Liguriens, & en faisant ensuite soutenir ces Liguriens par les Romains; la prudence & la valeur qu'il fit paroître le lendemain dans la bataille contre les Teutons, dont le gain fut uniquement dû à sa bonne conduite & à son courage, on avouëra qu'il n'y a point d'action où toutes les parties d'un grand Capitaine paroissent dans un plus grand jour.

Bataille de Pyrrus contre le Consul Lævinus opposée à celle de Marius.

Pour bien juger des actions des grands Capitaines, il faut comparer les ennemis qu'ils ont eus en tête.

On opposera peut-être à cette bataille de Marius, celle que Pyrrus gagna en Italie contre les Romains conduits par le Consul Lævinus; car pour bien juger de deux actions, il faut comparer les ennemis contre lesquels elles ont été faites. Or cette armée des Romains, que Pyrrus battit, n'étoit pas comme cette multitude innombrable de Barbares, qu'une fureur aveugle, qui se nuit souvent à elle-même, conduisoit; c'étoient des troupes disciplinées & aguerries; ce n'étoit pas un corps qui pliât au premier choc, & qui étant rompu, ne pût se rallier & faire encore tête, c'étoit un corps

ferme, bien ſerré, & bien uni, dont toutes les parties ſe ſoutenoient l'une l'autre, & qui rompu & pouſſé ſept fois, revint ſept fois à la charge, repouſſa autant de fois le vainqueur, & étoit ſur le point de gagner la bataille, lorſque Pyrrus, qu'on avoit cru mort, venant à reparoître, rétablit le combat, lâcha ſes Elephans contre les Romains, & les ayant mis en deſordre, il chargea ſi à propos avec ſa meilleure Cavalerie, qu'il les défit entierement, & remporta cette victoire, dont la gloire fut d'autant plus grande, qu'elle lui avoit été opiniâtrement diſputée, & que les Romains eux-mêmes avoüerent qu'elle étoit l'ouvrage de ſon grand ſens & de ſa bonne conduite.

Marius ne fut jamais battu, & Pyrrus le fut deux fois par ceux qu'il venoit de vaincre.

On dira à l'avantage de Marius, qu'il ne fut jamais battu, au lieu que Pyrrus le fut deux fois par ces mêmes Romains qu'il venoit de vaincre; la premiere fois près d'Aſculum, où il le fut même par ſa faute pour avoir mal pris ſon terrain. Mais je ne ſçai ſi on peut imputer à un Genéral une faute, qui fut auſſi-tôt réparée que faite. Dès le lendemain Pyrrus eut ſa revanche, il défit les Romains, & emporta une ſeconde victoire auſſi glorieuſe que la premiere. Il n'en fut pas de même à la ſeconde fois près de Benevent, où il perdit un grand combat contre Manius Curius, & ſa défaite fut ſi conſiderable, qu'elle l'obligea d'abandonner l'Italie, & de renoncer à tous les deſſeins

Une faute auſſi-tôt réparée que faite ne doit point être imputée à un Genéral.

Pyrrus battu par Manius Curius.

desseins ambitieux qui l'y avoient amené. Mais on peut dire que dans cette occasion la fortune voulut faire voir qu'elle sçait quelquefois triompher de la prudence & de la sagesse. Il n'y avoit rien de mieux pris & de mieux concerté, que le dessein de Pyrrus, d'aller attaquer l'un des Consuls avant que l'autre l'eût pû joindre. Les contretems qui lui arriverent la nuit dans sa marche, furent la principale cause du grand échec qu'il reçut en cette occasion.

La fortune triomphe quelquefois de la prudence & de la sagesse.

Mais Marius eut la fortune favorable dans toutes ses expeditions, comme si elle eût pris à tâche de se faire honneur des grands succès qu'il s'assuroit par son grand sens, & par sa bonne conduite.

La fortune a voulu se faire honneur du grand sens de Marius.

Après qu'il eut défait les Ambrons & les Teutons, il marcha au secours de son collegue Lutatius Catulus, répara la faute qu'il avoit faite de quitter les pas des montagnes, le fortifia par sa presence, passa le Pô, défit les Cimbres en bataille rangée, & acheva de sauver Rome par ce grand exploit.

Mais ce qui releve encore infiniment les victoires de Marius au-dessus de celles de Pyrrus, c'est le fruit qu'elles produisirent. Les grands succès de Pyrrus ne servirent de rien à son païs ; s'il gagna la Macedoine, il fut obligé de la partager, & il la perdit ensuite. Toutes ses plus grandes expeditions furent entreprises pour secourir les Tarentins, pour chasser les

Victoires de Marius fort au-dessus de celles de Pyrrus par les fruits qu'elles produisirent.

Carthaginois de Sicile, ou pour rétablir dans Sparte un Roi chaſſé, & il ne réüſſit à aucune. Au lieu que Marius par ſes exploits délivra Rome de la frayeur de Jugurtha, le plus terrible ennemi qu'elle eût eu après Annibal, & ſauva toute l'Italie de l'inondation des Ambrons & des Cimbres. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit glorieux aux Princes de ſecourir les opprimez, mais ils doivent moins à leurs voiſins, qu'à leurs peuples, dont le ſalut & l'avantage doivent être leur ſuprême loi. Pyrrus ne rétablit point les affaires de ceux qu'il alla ſecourir, & ruina entierement les ſiennes.

Les Princes doivent moins à leurs voiſins qu'à leurs peuples.

Le ſalut des peuples, la ſuprême loi des Rois.

Si les exploits de Marius ont l'avantage ſur ceux de Pyrrus par leur fin, ils l'ont encore par les honneurs qu'ils lui procurerent. Tous les éloges & toute la réputation que Pyrrus s'attira par ſes armes, & la magnifique inſcription qu'il fit mettre dans le Temple de Minerve, ne ſçauroient contrepeſer le moindre des honneurs que Marius acquit par les ſiennes.

Les exploits de Marius ſuperieurs à ceux de Pyrrhus par les honneurs qu'ils lui attirerent.

Quand Pyrrus auroit réüſſi dans tous ſes deſſeins, quels honneurs auroit-on pû lui rendre qui euſſent égalé le glorieux titre qui fut donné à Marius, de troiſiéme Fondateur de Rome? Et ce n'eſt pas encore-là le faîte de la gloire où Marius ſe vit élevé; ce ſentiment interieur de reconnoiſſance, qui obligeoit les Romains, quand ils étoient retirez dans leurs maiſons avec leurs femmes & leurs enfans, à l'aſſocier à leurs Dieux

Jamais mortel n'a reçu de plus grands honneurs que Marius.

dans leurs repas domestiques, à lui offrir, comme à eux, les prémices de leur table, & à lui faire les mêmes libations, est sans contredit l'honneur le plus grand & le plus flateur où un mortel puisse parvenir.

Mais si pour bien juger des plus belles actions des hommes, il faut ne les considerer ni par elles-mêmes, ni par la fin qu'elles ont euë, ni par les honneurs qu'elles ont attirez à leurs auteurs, mais seulement par les motifs qui les ont produites, il est certain que ni les exploits de Pyrrus, ni ceux de Marius ne meritent de grandes loüanges, destituez de ce qui doit seul les faire loüer, je veux dire d'un motif juste & honnête, qui est l'ame des grandes actions. Il n'y a que les travaux entrepris pour la justice & pour le bien des hommes, qui soient veritablement loüables. Or ce n'a jamais été le but de Pyrrus, ni de Marius. L'un & l'autre n'ont jamais rien fait que pour satisfaire leur ambition particuliere, & pour remplir ce desir insatiable de gloire qui les dévoroit. Pyrrus, courant après tout ce qui le flattoit, rouloit esperances sur esperances, toujours prêt à perdre ce qu'il avoit, pour courir après ce qu'il n'avoit pas, toujours incapable de souffrir le repos, & quand la fortune lui offroit en même tems deux occasions de faire de grandes choses, toujours plus affligé de perdre l'une, que content de profiter de l'autre.

Grand défaut des exploits de Pyrrus & de Marius.

Motif juste & honnête, l'ame des grandes actions.

Ni Pyrrus ni Marius n'ont jamais rien fait que pour satisfaire leur ambition.

Portrait de Pyrrus.

Ambition excessive de Marius.

L'ambition de Marius n'étoit ni moins excessive, ni moins blâmable. Né pauvre & de bas lieu, ni les immenses richesses, qu'il avoit acquises, & qui auroient suffi à des Rois, ni tant de batailles gagnées, ni deux triomphes, ni sept Consulats, que personne n'avoit jamais eus avant lui, ni enfin les honneurs divins qu'on lui rendoit en particulier, & qui devoient être d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient éloignez de l'ostentation, & par consequent de la flatterie, ne pouvoient le rassasier ; il se sentoit aussi vuide que s'il n'avoit encore rien obtenu de tout ce qu'il avoit desiré. A l'âge de soixante-dix ans il ne pouvoit se consoler qu'un autre fût nommé pour aller faire la guerre contre Mithridate, il vouloit aller traîner sa vieillesse en Asie, & la commettre avec les Satrapes de ce Roi. Et il avoit l'esprit si rempli de cette pensée, que dans les rêveries de sa derniere maladie il en étoit travaillé, & qu'il mourût effectivement en se battant en songe contre Mithridate.

Les honneurs ne sont flatteurs qu'autant qu'ils sont éloignez de l'ostentation & de la flatterie.

Ce qu'on pourroit dire pour justifier Marius.

On pourroit dire peut-être pour le justifier qu'ayant encore gagné, à l'âge de soixante-cinq ans, une grande bataille contre les Alliez, & fait voir dans cette guerre que la foiblesse du corps, dont il se plaignoit, n'avoit pas diminué la vigueur de son esprit, il ne doit pas paroître étrange que peu d'années après il se crût encore capable de servir son païs, & en état de marcher contre Mithridate, surtout puisqu'à cet âge il soute-

noit encore les fatigues du Champ de Mars, & qu'il montroit un corps agile & propre aux armes. Combien de Capitaines ont ſervi utilement leur Patrie, & fait des actions glorieuſes dans un âge plus avancé! Mais cette excuſe ſeroit inutile, car ſi Marius n'avoit eu d'autre vûë que de conſacrer ſa vieilleſſe à ſa Patrie, il devoit attendre que le peuple le nommât, & ne point faire de brigues, moins encore ſe ſervir d'un Tribun hardi & ſéditieux, & aller heurter Sylla, ce qui penſa perdre Rome.

Inutilité de cette juſtification.

Cette ambition ſi outrée, qui fut le fondement de toute la conduite de Marius, comme de celle de Pyrrus, fait aſſez connoître que les vertus morales n'étoient le fort ni de l'un, ni de l'autre. Cependant on peut dire que de ce côté-là Marius étoit infiniment au-deſſous de Pyrrus. Ce Prince avoit des qualitez aimables; il étoit reconnoiſſant, conſervoit toujours le ſouvenir de ce qu'on avoit fait pour lui, étoit très-diligent à rendre les plaiſirs qu'il avoit reçus; & quand la mort trop promte de ceux qui l'avoient ſervi, lui raviſſoit les moyens de les reconnoître, il regardoit cela comme une perte qui ne pouvoit ſe réparer. Il eſt vrai qu'il fut accuſé d'ingratitude & d'infidelité envers les villes de Sicile qui l'avoient reçu, & envers les deux Officiers Softrate & Thonon, qui lui avoient rendu de ſi grands ſervices, & il ſeroit difficile de le juſtifier, car il traita ces villes en Tyran. Il

Les vertus morales n'étoient le fort ni de Pyrrus ni de Marius.

Pyrrus avoit l'avantage de ce côté-là.

Qualitez aimables de Pyrrus.

Ingratitude & infidelité de Pyrrus qu'on ne peut juſtifier.

fit mourir Thonon, & il auroit traité de même Sostrate, si Sostrate, qui s'apperçut de son refroidissement à son égard, ne s'étoit dérobé par la fuite. Mais on doit regarder ces actions, moins comme un manque de reconnoissance, que comme un excès d'ambition. Le violent desir d'aller conquerir l'Afrique, bannit de son ame le souvenir de tous les services que lui avoient rendu ces villes & ces deux amis, car dans le cœur d'un ambitieux toutes les vertus sont subordonnées à cette ambition sans bornes. Et ce fut la seule occasion où Pyrrus peut être regardé comme ingrat; partout ailleurs il remplit toujours les devoirs de la reconnoissance. Mais ce qui est bien remarquable, & une grande leçon pour les Princes & les Gouverneurs, c'est que cette seule ingratitude lui fit perdre la Sicile, car pour l'en chasser, les Siciliens se liguerent avec les Carthaginois même, contre lesquels ils l'avoient appellé.

Toutes les vertus cedent à l'ambition dans le cœur d'un ambitieux.

L'ingratitude attire souvent de grands malheurs.

Il n'en est pas de même de Marius, jamais il ne donna aucune marque de reconnoissance; ce qu'il fit contre Herennius son patron, qui pour le servir, refusoit de porter témoignage contre lui, comme contre son client, & la conduite qu'il eut contre Metellus, dès le lendemain que Metellus eut jetté les fondemens de sa fortune, en le prenant pour son Lieutenant, en est une preuve sensible.

Jamais Marius ne donna aucune marque de reconnoissance.

Douceur de Pyrrus.

Pyrrus étoit doux, & lent à se mettre en co-

lere ; & Marius étoit très-violent, & ne pardonnoit jamais. Il eſt vrai que Pyrrus tua chez lui dans un feſtin Neoptoleme, après l'avoir aſſocié au Royaume de Macedoine, mais en cela il ne fit que prévenir Neoptoleme, qui avoit conſpiré contre lui. Au lieu que Marius étoit toujours prêt à faire périr, nonſeulement ſes ennemis & ſes concurrens, mais les plus inconnus, & les plus innocens même. Lutatius Catulus avoit été ſon collegue au Conſulat, il avoit commandé avec lui l'armée, & il avoit triomphé avec lui ; c'étoit d'ailleurs un homme de bien, & qui avoit ſacrifié ſa propre gloire à celle de ſon païs; Marius ne lui pardonna point le bonheur qu'il avoit eu de contribuer plus que lui à la défaite des Cimbres, il réſolut ſa mort, & il fallut que Catulus ſe fit mourir lui-même. Ce qu'il fit contre Turpilius, accuſé d'avoir livré à Jugurtha la ville de Vacca, où il commandoit, eſt encore plus horrible ; il fut de ſes Juges, & il le fit condamner à mort, & ſon innocence ayant été reconnuë enſuite, tous ſes Juges furent au deſeſpoir d'avoir fait mourir un innocent ; Marius ſeul en fut ravi, il s'en vantoit comme d'une belle action, & alloit diſant partout que c'étoit lui qui en forçant le Conſul Metellus à prononcer cet Arrêt injuſte, avoit attaché à ſa conſcience une furie vengereſſe qui le puniroit à tous momens ; inſenſé, de croire une furie vengereſſe pour Metellus, qui, comme Conſul, n'a-

& cruauté implacable de Marius.

Atrocité de ce que Marius fit contre Catulus.

Atrocité plus grande encore de ce qu'il fit contre Turpilius.

voit fait que prononcer un Arrêt passé contre son avis, & de n'en pas craindre une plus terrible pour lui-même qui en avoit été l'auteur.

Action admirable de Marius.

Bientôt après cette action si atroce, il en fit une toute contraire, qu'on ne peut s'empêcher de loüer & d'admirer. Trebonius avoit tué son neveu. Il n'y avoit personne qui ne crût que d'avoir tué, même avec grande raison, le neveu d'un General comme Marius, si emporté, si vindicatif, & si injuste, ne fût de tous les crimes le crime le plus capital ; cependant Marius ne se contenta pas d'absoudre Trebonius, il le couronna de sa main. Heureux, s'il avoit sacrifié ainsi son propre sang à la vertu & à la sagesse, & non à sa propre ambition & à ses vûës d'interêt.

Cette grande action ternie par des vûës d'ambition & d'interêt.

On ne trouve dans la vie de Pyrrus aucun acte de justice si éclatant, mais on y trouve beaucoup d'amour pour la vertu & pour la sagesse, & c'est un grand merite à un Prince d'aimer les hommes vertueux. L'admiration que Pyrrus témoigna pour Fabricius, la distinction avec laquelle il le traita, & les offres magnifiques qu'il lui fit pour se l'attacher, montrent combien il étoit frappé de la vertu, de la magnanimité, & de la sagesse, dont Marius faisoit si peu de cas.

Grand merite à un Prince d'aimer les hommes vertueux.

Que s'il faut rechercher la cause de la difference infinie qui étoit entre eux sur ce point, il n'est pas difficile de la trouver, elle se presente d'elle-

d'elle-même, c'eſt l'éducation. Pyrrus avoit été bien élevé, il avoit été à Athenes, on voit qu'il avoit l'eſprit fort cultivé, & on ne peut pas douter que la philoſophie, qui avoit éclairé le monde, ne lui eût prêté ſon ſecours. La converſation qu'il eut à table avec Cyneas & avec Fabricius en eſt une preuve; au lieu que Marius avoit paſſé ſa premiere jeuneſſe à la campagne, ſans aucune éducation, ce qui lui donna une ſi grande averſion pour les lettres Grecques, qu'il ne put jamais les ſouffrir. Or c'eſt une regle ſûre, qu'on ne hait point les Muſes impunément. Il fut comme les terres fortes, qui demeurant ſans culture, produiſent plus de méchantes herbes que de bonnes. Cette rudeſſe, cette ferocité, cette ignorance du bien, qui l'accompagnerent toute ſa vie, furent le fruit de cette malheureuſe averſion. C'eſt ce qui lui cauſa cette audace effrenée dans l'autorité, cette lâcheté & cette timidité dans les aſſemblées du peuple, où il ſacrifioit toujours la vertu à la fortune, pour plaire à celui qui pouvoit l'élever & l'abbaiſſer, & tous ces autres vices qui le rendirent ſi malheureux au faîte même de la grandeur.

L'éducation la ſeule cauſe de la difference infinie qui étoit entre Pyrrus & Marius ſur les mœurs.

On ne hait point les Muſes impunément.

Le menſonge étoit ſa qualité favorite. Il faiſoit conſiſter dans le menſonge la plus grande partie de l'habileté & de la vertu, & il le porta juſques dans le ſanctuaire de la Juſtice; ce qu'il fit en plein Senat pour ſurprendre Metellus, eſt

Le menſonge, la qualité favorite de Marius.

une action qui suffiroit seule pour flétrir la vie d'un homme sage d'ailleurs, si la sagesse pouvoit jamais être sans la justice.

Pyrrus n'en a pas été exemt.

Il est vrai que Pyrrus n'a pas été entierement exemt de ce vice, car on peut lui reprocher ce qu'il dit aux Ambassadeurs des Lacedemoniens, lorsqu'entré à main armée dans le Peloponese, il les assura qu'il ne venoit que pour mettre en liberté les Villes qu'Antigonus avoit occupées, & qu'il avoit dessein d'envoyer à Lacedemone les plus jeunes de ses enfans, afin qu'ils y fussent élevez. Ce mensonge ne peut être excusé en aucune maniere. Platon a bien enseigné qu'il étoit permis aux Magistrats & aux Genéraux de mentir à leurs ennemis, mais c'est à des ennemis déclarez, & il ne veut parler que des mensonges que la guerre autorise. Il enseigne aussi qu'ils peuvent mentir à leurs Citoyens, mais c'est comme un Medecin ment à son malade.

Mensonge inexcusable de Pyrrus.

Quels mensonges sont permis.

Quels sont les mensonges que Platon enseigne.

La plus odieuse & la plus criminelle des actions de Marius.

De toutes les méchantes actions de Marius, la plus odieuse & la plus criminelle, c'est d'être allé en Asie pour exciter les Rois contre Rome, & pour lui attirer de nouvelles guerres, afin que dans ce pressant danger elle fût forcée de l'élire encore pour son Genéral. Tous les crimes sont renfermez dans ce seul crime. Quelle malheureuse soif de gloire, & quelle rage, d'immoler sa Patrie à son ambition !

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme

ſi emporté, ſi feroce & uniquement poſſedé du deſir de dominer, ait plongé ſa vieilleſſe dans toutes ſortes d'injuſtices & de cruautez. Ces naturels atroces, dès qu'ils ont une fois franchi les bornes de la juſtice, ne trouvent plus rien qui ſoit capable de les arrêter, les plus grands excès d'iniquité leur deviennent neceſſaires; car ils ne peuvent s'aſſurer l'impunité de leurs premiers crimes que par les derniers. De-là vint ce déluge de ſang qui inonda Rome pendant les derniers jours de la vie de Marius; & de quel ſang! les principaux du Senat, & les plus gens de bien furent les victimes de cette rage effrenée; le fer des Cimbres n'auroit pas été ſi cruel.

Il n'y a plus de bornes pour les naturels atroces, dès qu'ils ont franchi celles de la juſtice.

Les méchans ne peuvent s'aſſurer l'impunité de leurs premiers crimes que par les derniers.

On ne trouve rien d'approchant dans la vie de Pyrrus, & ſi malgré ſa valeur il eſt inferieur à Marius en exploits de guerre, il lui eſt fort ſuperieur dans tout ce qui regarde la vie civile & les mœurs. Ils ont eu d'ailleurs tous deux des conformitez fort grandes, avec cette difference que l'un commença ſa vie par des malheurs, & que l'autre la finit.

Pyrrus fort ſuperieur à Marius dans tout ce qui regarde les mœurs.

Le commencement de la vie de Pyrrus fut d'un fugitif porté dans la Cour d'un Prince étranger, où l'on cherchoit pour lui un aſyle, & redemandé par ſes ennemis qui vouloient le faire perir. Marius éprouva les mêmes revers dans ſes dernieres années après ſon ſixiéme Conſulat.

A douze ans Pyrrus fut rétabli ſur le trône de

ſes peres, & cinq ans après il le perdit par ſa faute, & retomba dans ſes premiers malheurs, ayant quitté ſes Etats pour une occaſion très-frivole. Marius, quoique bien moins inſtruit que Pyrrus, n'auroit jamais fait une faute ſi oppoſée à la bonne politique.

Tous les hommes naturellement entêtez des preſages, des ſonges & de la Divination.

On peut dire que tous les hommes ſont entêtez des preſages, des ſonges, en un mot de la Divination. C'eſt un ſentiment qui naît du fond de leur nature toujours curieuſe & avide de connoître l'avenir; mais cet entêtement paroît encore plus dans les grands Perſonnages, & dans ceux qui joüent les premiers rôles, ſoit qu'ils ayent veritablement ce foible comme les autres, ou qu'ils en faſſent ſemblant par politique, pour faire ſervir cet art à leurs deſſeins. Pyrrus ſe ſentit fortifié par le ſonge où il lui ſembla qu'Alexandre lui étoit apparu, & lui promettoit de l'aider. Sur un autre ſonge qu'il fit, où il lui ſembloit qu'il lançoit des foudres ſur Lacedemone, il croyoit fermement que le lendemain il prendroit la ville d'aſſaut. Mais ce ſonge avoit un ſens tout contraire, comme l'évenement le juſtifia. D'un autre côté il fut fort allarmé du preſage qui lui arriva devant Argos, lorſque les têtes des bœufs, qu'il avoit immolez, & qui étoient entaſſées à terre, tirerent leurs langues, & lécherent leur propre ſang. Et dans Argos il n'eut pas plutôt vû ce taureau & ce loup de bronze qui ſe battoient, que rappellant un ancien Oracle qui le menaçoit d'une

Cet entêtement paroît ſurtout dans les plus grands hommes.

Crédulité de Pyrrus pour les ſonges & pour les preſages.

mort prochaine dès qu'il verroit ces deux animaux s'acharner l'un contre l'autre, il pensa à se retirer, & à renoncer à son entreprise.

Celle de Marius n'étoit pas moins grande.

Marius ne fit pas paroître moins de crédulité. Il menoit partout avec lui une Prophetesse Syrienne, pour laquelle il témoignoit beaucoup d'admiration & de veneration. Les deux vautours qui se faisoient voir à son Camp, toutes les fois qu'il devoit remporter quelque victoire, le flattoient agréablement. Pour se rassurer dans ses malheurs les plus extrêmes, il rappelloit l'explication, que les Devins avoient donnée au prodige qui lui étoit arrivé dans son enfance, lorsqu'une aigle laissa tomber sur sa robe son aire où il y avoit sept aiglons; & sur les côtes d'Afrique, la rencontre de deux scorpions qui se battoient, lui parut presager que le chemin qu'il tenoit, lui seroit funeste. C'est pourquoi il le quitta, & monta fort à propos sur un batteau de Pêcheurs. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a dit que Marius avoit été sauvé par la confiance qu'il avoit euë à la Divination. Pyrrus, qui n'y en avoit pas moins, auroit été sauvé de même, s'il avoit eu le tems de se retirer comme il le vouloit, après qu'il eut vu le taureau & le loup de bronze. Mais les signes qu'il avoit eus, étoient des signes trop décisifs, ils ne pouvoient s'éluder, & comme il le dit lui-même en une autre occasion, *on n'évite point sa destinée.*

Cet air terrible, que la nature leur avoit donné,

parut ſurtout dans des conjonctures preſque ſemblables, mais avec un effet bien différent. Le ſoldat Gaulois, envoyé pour tuer Marius dans ſa chambre à Minturnes, vit des éclairs ſortir de ſes yeux, jetta ſon épée, & renonça à ſon entrepriſe.

Pyrrus revenant de la défaillance cauſée par le coup de tuile qu'il avoit reçu, & ouvrant les yeux, effraya tellement d'un ſeul regard le ſoldat, qui dans ce moment levoit l'épée pour lui couper la tête, qu'il ne put aſſener ſon coup, & qu'il ne l'acheva qu'en tremblant & avec beaucoup de peine.

Leur mort fut fort différente. Pyrrus perit malheureuſement dans un combat au milieu de la ville d'Argos, bleſſé par une femme, & achevé par un ſoldat qui lui coupa la tête. Et Marius, après toutes les cruautez qu'il avoit exercées, & avide encore de ſang, mourut dans ſon lit. Mais cette mort, qui paroît tranquile, fut plus tragique que celle de Pyrrus, car les derniers jours de ſa vie, il les paſſa dans des inquiétudes & dans des frayeurs, qui ne le laiſſoient repoſer ni nuit ni jour, & il mourut également tourmenté par le ſouvenir du paſſé, par la vûë du preſent, & par la crainte de l'avenir. La Furie vengereſſe, à laquelle il avoit voulu livrer Metellus, commença à le punir de ſes forfaits dès cette vie, & à faire la vengeance de tout le ſang qu'il avoit répandu. Tant il eſt vrai, comme dit Platon, que les ſcélerats & les impies, quand ils approchent de la

Mort de Marius qui mourut dans ſon lit, plus tragique que celle de Pyrrus qui fut tué.

Les impies à la mort craignent tout

mort, commencent à craindre tout ce dont ils s'étoient le plus mocquez pendant leur vie. Alors les frayeurs & les soupçons les saisissent, les remords les tourmentent, & ils n'ont pour compagnon; soit qu'ils veillent, ou qu'ils dorment, que le desespoir. Au lieu que celui qui n'a rien à se reprocher, & dont la vie est innocente, est toujours accompagné de la douce esperance, que Pindare appelle *la bonne nourrice des vieillards. Ceux qui ont passé*, dit-il, *leur vie dans les voies de la sainteté & de la justice, ont toujours auprès d'eux la douce esperance, qui rejoüit leur cœur, cette douce esperance, qui est la bonne nourrice de la vieillesse, & qui gouverne surtout l'esprit changeant des mortels.* Car c'est une verité constante que l'heureuse vieillesse est une couronne de gloire & de confiance, qui ne se trouve que dans les sentiers de la justice.

ce dont ils s'étoient mocquez pendant leur vie.

L'esperance, la bonne nourrice des vieillards.

L'heureuse vieillesse ne se trouve que dans la justice.

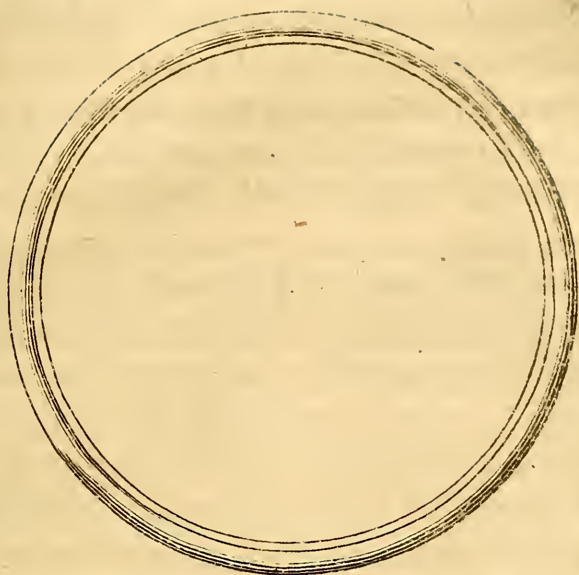
Fin de la vie de Marius.

REMARQUE

A ajoûter sur la vie de Marius, pag. 11.

Cette parenté fit que Cesar se porta avec ardeur à ressusciter les honneurs de Marius.] Plutarque dit ceci en quatre mots, *καὶ τοι κατ᾽ οἰκειότητα ζηλώσας Μάριον*, qu'Amiot a très-mal expliquez, car il traduit, *& qui pour l'alliance & affinité qui étoit entr'eux, sembloit en quelque chose imiter Marius.* Ce qui est de très-mauvais sens, car il est ridicule de dire que Cesar sembloit imiter Marius par la parenté qui étoit entr'eux. D'ailleurs il est faux que Cesar ait jamais prétendu imiter Marius, & Plutarque ne l'a point dit dans sa vie. Amiot a cru qu'ici ζηλοῦν, signifioit *imiter*, & il signifie ce que nous disons, *avoir du zéle pour quelqu'un*, se porter avec ardeur à lui procurer de nouveaux honneurs, ou à renouveller les anciens, & ce passage doit être expliqué par ce que Plutarque a dit dans la vie de Cesar, *qu'à son convoi ce Prince eut l'audace de produire les images de Marius qu'on voyoit alors pour la premiere fois depuis la victoire de Sylla, & que le peuple témoigna l'admiration qu'il avoit pour son courage, d'avoir après un si long tems ramené dans la ville les honneurs de Marius, en les arrachant, comme des enfers où ils étoient ensevelis.* Il en parle encore deux pages plus bas. Et voilà pourquoi Plutarque ajoute ici avec raison, *comme nous l'avons écrit dans sa vie.* Ce passage doit donc être expliqué par rapport à ces deux passages de la vie de Cesar. Car on ne trouvera point que Plutarque ait jamais écrit que Cesar imita Marius.

LYSANDRE.



LYSANDRE.



DANS la Chapelle du Treſor des Acanthiens, qui eſt au Temple de Delphes, on lit cette inſcription, BRASIDAS & les ACANTHIENS, DES DÉPOÜILLES DES ATHENIENS. Voilà pourquoi la plupart croyent que la ſtatuë de marbre, qui eſt dans cette même Chapelle, près de la porte, eſt la ſtatuë de Bra-

Acanthe, ville de la Chalcidique en Thrace au-deſſus du Golfe Sengitique.

Dans la Chapelle du Treſor des Acanthiens, qui eſt au Temple de Delphes.] On pourroit auſſi traduire le texte de Plutarque de cette maniere, *l'offrande des Acanthiens, qui eſt dans le Temple de Delphes, a cette inſcription.* Mais je croi que le ſens que j'ai ſuivi eſt le ſeul veritable. Les peuples ſe faiſoient un point

sidas. Mais ils se trompent, elle est de Lysandre, & parfaitement ressemblante, car elle le represente avec de longs cheveux, & une grande barbe, à la maniere des anciens. Et il n'est pas vrai, comme le prétendent quelques-uns, que

Statuë de Lysandre avec de longs cheveux & une grande barbe.

d'honneur & une gloire d'avoir dans le Temple de Delphes une Chapelle, qu'ils bâtissoient à leurs dépens, & où ils consacroient les offrandes qu'ils faisoient au Dieu.

Est la statuë de Brasidas.] Cela étoit fondé sur l'inscription qu'il vient de rapporter. Ce Brasidas, General des troupes de Lacedemone, avoit attiré dans son parti la ville d'Achanthes, & l'avoit enlevée aux Atheniens qu'elle favorisoit. Thucydide raconte cette histoire dans son IV. Liv. C'étoit-là la Chapelle des Achantiens; Brasidas conjointement avec eux y avoit consacré cette offrande des dépoüilles des Atheniens, & il y avoit une statuë de marbre; il étoit donc bien vrai-semblable que c'étoit la statuë de Brasidas. Mais Plutarque va s'opposer à cette tradition.

Car elle le represente avec de longs cheveux.] J'avouë que je ne comprends pas bien la force de cette raison, car ces longs cheveux pouvoient convenir aussi-bien à Brasidas qu'à Lysandre, puisqu'ils vivoient tous deux dans le même tems, Lysandre ayant été fait General des Lacedemoniens treize ou quatorze ans après la mort de Brasidas. La mode avoit-elle changé dans ce peu de tems?

A la maniere des anciens.] Le Grec dit, ἐπὶ τῷ παλαιῷ, ce qui n'est pas Grec. Il faut rétablir la leçon d'un manuscrit, ἔθει τῷ παλαιῷ. *More antiquo.* M. Salvini l'avoit corrigé de même.

Et il n'est pas vrai, comme le prétendent quelques-uns, que les Argiens.] Cette inscription en faux est particulierement contre Herodote, qui raconte au long cette histoire dans son premier Liv. où il dit en propres termes que les Argiens, affligez de la victoire que les Lacedemoniens venoient de remporter sur eux, & qui les maintenoit en possession du territoire de Thurées, se firent raser la tête, eux qui portoient auparavant de longs cheveux, & firent cette loi accompagnée d'execration, qu'ils ne nourriroient point leurs cheveux & que leurs femmes ne porteroient ni or ni argent qu'ils n'eussent recouvré Thurées. Et qu'au contraire les Lacedemoniens ordonnerent que dorénavant ils porteroient de longs cheveux, eux qui n'en portoient point auparavant. Plutarque

les Argiens s'étant fait raser la tête en signe de deüil, après la grande bataille qu'ils venoient de perdre contre les Lacedemoniens, ceux-ci au contraire laisserent croître leurs cheveux pour témoigner la joye qu'ils avoient de leur victoire. Il n'est pas vrai non plus que les Bacchiades, qui gouvernoient à Corinthe, s'étant retirez à Lacedemone, & ayant paru très-défigurez & très-difformes, parce qu'ils avoient coupé leurs cheveux, les Lacedemoniens dès ce moment-là s'aviserent de laisser croître les leurs. Car il est constant que cette coutume de porter de longs cheveux vient de Lycurgue, & l'on rapporte même de lui qu'il disoit, *que la longue chevelure rend les beaux plus beaux, & les laids plus laids & plus terribles.*

Les Bacchiades gouvernoient à Corinthe.

Lycurgue voulut que les Lacedemoniens portassent de longs cheveux.

Effet de la longue chevelure.

On dit qu'Aristocrite, pere de Lysandre, n'étoit pas de la Maison Royale, qui regnoit à Sparte, quoiqu'il fût de la race des Heraclides. Pour Lysandre il fut nourri dans une

Lysandre nourri dans une étroite pauvreté.

refute fort bien ce conte par l'établissement de Lycurgue, & il est étonnant qu'Herodote ait donné dans une fable de cette nature sur une chose si voisine de son tems.

Il n'est pas vrai non plus que les Bacchiades, qui gouvernoient à Corinthe.] Herodote marque dans son 5. Liv que l'Oligarchie regnoit à Corinthe, & que cette ville étoit gouvernée par ceux qu'on appelloit les Bacchiades, qui pour conserver toujours entre leurs mains l'autorité ne contractoient mariage que dans leurs familles. Les Bacchiades, ainsi nommez de Bacchis, fils de Prumnis, qui se rendit maître de Corinthe, gouvernerent pendant cinq generations, ou comme dit Strabon, pendant près de deux cens ans. Cypsele, fils d'une Bacchiade, les dépossеda & usurpa la Tyrannie.

étroite pauvreté, & il se montra autant qu'aucun autre toujours soumis aux coutumes de sa patrie, & fit paroître en tout un courage mâle & superieur à toutes les voluptez, hors à celle que les bonnes actions donnent à ceux qui se voyent estimez & honorez de tout le monde. Car à Sparte il n'est pas honteux aux jeunes gens de se laisser vaincre à cette sorte de volupté; au contraire les Spartiates veulent que leurs enfans dès leur plus bas âge sentent les aiguillons de la gloire, qu'un reproche les penetre d'une vive douleur, & qu'une loüange les excite & les anime. Et celui qui est insensible & immobile à l'un & à l'autre, ils le méprisent comme un homme qui a l'ame basse & paresseuse, & qui est incapable de se porter à la vertu.

La seule volupté à laquelle il est permis de se laisser vaincre.

Celui qui étoit insensible aux loüanges & aux reproches, méprisé à Sparte comme une ame basse.

Cette ambition donc & cette jalousie de gloire, qui parurent toujours dans Lysandre furent l'effet de cette éducation, & il n'en faut pas trop accuser la Nature. Mais ce qui semble venir uniquement de la Nature, c'est ce penchant qu'il avoit, plus qu'il n'étoit séant à un Spartiate, à faire la cour aux Grands, cette complaisance qu'il avoit pour eux en toutes choses, & cette facilité avec laquelle il supportoit le poids de leur orgueil & de leur faste, pour ses interêts. C'est dans cette humeur pliante & accommo-

Le penchant de Lysandre à faire la cour aux Grands pour ses interêts.

C'est dans cette humeur pliante & accommodante.] Il est certain que cette humeur pliante & accommodante est une qualité

dante que la plupart font consister la meilleure partie de l'habileté du politique. Mais Aristote, dans l'endroit où il montre que les grands hommes sont naturellement mélancoliques, comme Socrate, Platon, Hercule, nous apprend que Lysandre tomba aussi dans cette mélancolie, non pas d'abord, mais sur ses vieux jours. Ce qu'il y a en lui de bien particulier, c'est que supportant parfaitement la pauvreté, & ne s'étant jamais laissé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit pourtant sa patrie de richesses, & du desir d'amasser, & il fit cesser l'admiration qu'on avoit pour elle de ce qu'elle n'admiroit point le bien, en y faisant entrer après la guerre contre les Atheniens, quantité d'or & d'argent, dont il ne retint pas pour lui une seule drachme.

En quoi la plupart font consister la plus grande habileté du politique.

Les grands hommes naturellement mélancoliques.

Lysandre malgré sa pauvreté & son désintéressement remplit sa ville de richesses.

Pour marque de son désinteressement on rap-

très-necessaire à un politique. Mais c'est une grande erreur de la regarder comme la meilleure partie de son habileté. Car lorsqu'elle est dénuée des autres qualitez plus necessaires, elle est ordinairement très-nuisible & fait autant de mal, que l'opiniâtreté & la roideur.

Mais Aristote dans l'endroit où il montre que les grands hommes sont ordinairement mélancoliques.] Cet endroit d'Aristote est dans la xxx. Section de ses problêmes, pag. 815. par-là Aristote semble contredire l'opinion de ceux qui donnoient à Lysandre cette humeur pliante & accommodante, car les mélancoliques ne sont pas si complaisans. Mais cela ne prouve pas absolument, car Lysandre mélancolique pouvoit fort bien avoir reprimé cette humeur chagrine & brusque pour satisfaire son ambition. D'ailleurs, comme Aristote le dit fort bien, Lysandre ne tomba dans cette mélancolie que sur ses vieux jours, car c'est un effet ordinaire de la vieillesse.

porte que Denis le Tyran lui ayant envoyé un jour pour ses filles, de belles robes de Sicile, il les refusa, disant *qu'il craignoit que de si belles robes ne les fissent paroître plus laides.* Il est vrai que peu de tems après étant Ambassadeur des Lacedemoniens auprès du même Denis, & ce Prince lui ayant envoyé deux robes, afin qu'il portât à sa fille celle qui lui plairoit davantage, Lysandre dit *que sa fille choisiroit mieux que lui*, & les emporta toutes deux.

Mot de Lysandre, qui refusa les belles robes que Denis le Tyran lui envoyoit pour ses filles.

Comme la guerre du Peloponese traînoit en longueur, & qu'il paroissoit que les Atheniens, après le grand échec, qu'ils avoient reçû en Sicile, alloient être chassez de la mer, & que bientôt après ils ne pourroient plus soutenir la guerre, Alcibiade, revenu de son exil, prenant le timon des affaires, y fit d'abord un grand changement, & mit les Atheniens en état de tenir tête par mer aux Lacedemoniens. Ceux-ci commençant donc à craindre à leur tour, & s'appliquant avec une nouvelle ardeur à cette guerre, comme à une guerre qui demandoit un General habile & des préparatifs plus grands & plus forts, ils envoyerent Lysandre pour commander leur flotte.

Par la défaite de Nicias.

Changement qu'Alcibiade apporta aux affaires des Atheniens.

Lysandre envoyé commander la flotte des Lacedemoniens. Ce fut la I. *année de l'Olymp* XCIII. *406. ans avant N. S.*

Lysandre arrivé à Ephese, trouva cette ville très-favorablement disposée pour lui, & dans les interêts de Sparte, mais dans une triste situation d'ailleurs, car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coutumes

des Perses, qui y avoient un grand commerce, tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les Generaux du Roi y passoient pour l'ordinaire leurs quartiers d'hyver. Lysandre logea là son armée, commanda qu'on y assemblât partout des vaisseaux de charge, y fit un Arsenal pour la construction des galeres, ouvrit ses Ports aux Marchands, abandonna ses Places publiques aux ouvriers, & remplit les maisons & les arts de richesses. De sorte que par son moyen la ville commença dès ce moment à concevoir l'esperance de cette grandeur & de cette magnificence où nous la voyons aujourd'hui.

Ephese en danger de devenir barbare.

Grandeur & magnificence d'Ephese.

Pendant qu'il donnoit ses ordres, il apprit que Cyrus, le fils du Roi, étoit arrivé à Sardis. Sur cette nouvelle il partit d'Ephese pour aller s'aboucher avec lui, & pour se plaindre de Tisapherne, qui ayant eu ordre de secourir les Lacedemoniens, & de chasser les Atheniens de la mer, paroissoit obéïr à contre-cœur à cause de la faveur qu'il portoit à Alcibiade, & être seul la cause de la perte de la flotte par le peu de provisions qu'il lui fournissoit. Cette accusation fut fort agréable à Cyrus, qui souhaitoit que Tisapherne fût coupable, & qu'il eût mau-

Lysandre part d'Ephese pour aller à Sardis s'aboucher avec Cyrus.

A concevoir l'esperance de cette grandeur & de cette magnificence où nous la voyons aujourd'hui.] Du tems de Plutarque Ephese étoit une des plus magnifiques villes de toute l'Ionie. Et cet historien prétend que cette magnificence & cette grandeur venoient de ce que Lysandre y avoit fait plus de cinq cens ans auparavant.

vaiſe réputation, parce que c'étoit un méchant homme, & de plus ſon ennemi particulier. Lyſandre s'étant donc inſinué dans les bonnes graces du Roi par cette démarche, & par les agrémens de ſa converſation, & ayant ſurtout pris ce jeune Prince par ces manieres de courtiſan ſouple & adroit, qu'il avoit au ſouverain degré, il le fortifia facilement dans le deſſein de continuer la guerre.

Lyſandre courtiſan ſouple & adroit s'inſinuë dans les bonnes graces de Cyrus.

Quand il fut ſur ſon départ, Cyrus lui donnant à ſouper, le pria d'uſer de la bienveillance qu'il avoit pour lui, & de demander franchement tout ce qu'il voudroit, dans l'aſſurance qu'il ne lui ſeroit rien refuſé. Lyſandre, pour répondre à cette honnêteté lui dit, *Seigneur, puiſque vous êtes porté d'une ſi bonne volonté pour moi, je vous demande & je vous conjure d'ajouter une obole à la paye des matelots, afin qu'au lieu de trois oboles qu'ils ont par jour, ils en ayent deſormais quatre.* Cyrus ravi de cette generoſité, lui fit compter dix mille dariques. Lyſandre les employa à fournir cette obole d'augmentation aux matelots, & par cette largeſſe il eut bientôt rendu preſque vuides toutes les Galeres des ennemis, car la plupart des matelots accouroient où la paye étoit la plus forte. Et ceux qui reſtoient, témoignoient en toute occaſion leur mauvaiſe volonté, étoient toujours prêts à exciter des révoltes, & faiſoient tous les jours de nouveaux chagrins à leurs Officiers. Cependant

La ſeule grace que Lyſandre demande à Cyrus.

Lyſandre rend vuides les Galeres des ennemis en hauſſant la paye des matelots.

dant quoique Lyſandre eût fort affoibli ſes ennemis par ce moyen, & fort incommodé leur marine, il n'oſoit haſarder contr'eux une bataille navale, redoutant ſurtout Alcibiade, qui étoit homme d'execution, qui avoit un plus grand nombre de vaiſſeaux, & qui juſqu'à ce jour n'avoit jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné ſur terre ou ſur mer.

Alcibiade n'avoit jamais été battu ni ſur terre ni ſur mer.

Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée, & qu'il eut laiſſé le commandement de ſa flotte à ſon pilote Antiochus, ce pilote, pour inſulter Lyſandre, & pour témoigner ſa fierté, entra dans le port d'Epheſe avec deux galeres, côtoya avec un grand bruit & de grandes riſées le rivage où toute la flotte étoit à ſec, & paſſa ainſi avec inſolence. Lyſandre, indigné de cet affront, détacha promtement quelques galeres, & ſe mit à le pourſuivre. Mais comme les Atheniens venoient au ſecours d'Antiochus, il fit venir auſſi de ſon côté d'autres galeres, & peu à peu tous leurs vaiſſeaux accourant pour les ſoutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lyſandre remporta la victoire, & ayant pris quinze galeres des Atheniens, il dreſſa un trophée.

Inſolence du pilote Antiochus, à qui Alcibiade avoit laiſſé le commandement de ſa flotte.

Lyſandre bat la flotte des Atheniens, & leur prend quinze galeres.

Le peuple d'Athenes ayant appris cette défaite, fut fort irrité contre Alcibiade, & le dépoſa; toute l'armée de Samos le mépriſa fort auſſi, & ſe mit à parler fort mal de lui, de ſorte qu'ac-

Alcibiade méprisé à cause de la defaite d'Antiochus se retire dans la Chersonnese.

cablé de tous côtez, il quitta le camp, & se retira dans la Chersonnese de Thrace. Cette bataille ne fut pas considerable par elle-même, mais la fortune lui donna beaucoup de réputation à cause du grand nom d'Alcibiade.

Lysandre travaille à établir l'oligarchie dans les villes.

Après cette heureuse avanture, Lysandre fit venir à Ephese de toutes les villes tous ceux qu'il connoissoit plus hardis, d'un courage plus élevé, & plus ambitieux que les autres, & commença dès ce moment à jetter les semences des changemens & des nouveautez qu'il fit dans le gouvernement des villes, excitant & exhortant ces particuliers à faire des assemblées & des ligues, à penser tout de bon à se rendre maîtres des affaires, & les assûrant que dès qu'il seroit venu à bout des Atheniens, il les affranchiroit du joug de leurs peuples, & qu'il leur donneroit dans leur patrie la principale autorité. Et ces grandes promesses, il les confirmoit par des effets; car ceux qui étoient de longue main ses hôtes & ses amis, il les mettoit à la tête des affaires, les poussoit aux grands honneurs, & les élevoit aux grandes dignitez, & aux premieres charges de l'armée, se rendant par-là le complice de toutes leurs

Et commença dès ce moment à jetter les semences des changemens & des nouveautez qu'il fit dans le gouvernement des villes.] Lysandre travailla à établir dans toutes les villes le gouvernement des Nobles, pour avoir toujours en sa disposition ces Gouverneurs qu'il auroit établis, & qu'il auroit affranchis du joug de leurs peuples.

Se rendant par-là le complice de toutes leurs injustices & de toutes leurs fautes.] Celui qui avance des méchans, & qui les met à la tête des affaires, n'est pas seule-

injuſtices & de toutes leurs fautes, pour les avancer & pour les enrichir, de ſorte que tous ces gens-là étoient attachez à lui, ne cherchoient qu'à lui plaire, & ne deſiroient que lui, très-perſuadez qu'il n'y avoit rien de ſi grand à quoi ils ne puſſent parvenir pendant qu'il commanderoit & ſeroit le maître. C'eſt pourquoi ils ne virent pas d'abord de fort bon œil Callicratidas, qui venoit pour lui ſucceder, & pour prendre le commandement de la flotte; & ils le virent encore de plus mauvais œil dans la ſuite, quand ils eurent connu par les effets que c'étoit le plus homme de bien, & le plus juſte de tous les hommes, car ils furent très-mal ſatisfaits de cette maniere de gouverner, qui étoit ſimple, droite, ſans aucun fard, & telle que l'harmonie Dorienne.

Injuſtice de Lyſandre.

Callicratidas venant pour ſucceder à Lyſandre, eſt regardé de mauvais œil.

Maniere de commander de Callicratidas comparée à l'harmonie Dorienne.

Il eſt vrai qu'ils admiroient ſa vertu, mais ils l'admiroient comme on admire la beauté

ment complice de toutes leurs mauvaiſes actions, il en peut être regardé comme l'auteur.

Et telle que l'harmonie Dorienne.] L'harmonie Dorienne, ou le mode Dorien, étoit mâle, il n'y avoit rien de diſſolu ou d'effeminé, ni rien non plus de trop véhément. C'eſt pourquoi Socrate le préferoit aux autres tons, & il dit dans ſon Laches qu'il étoit le ſeul qui méritât le nom d'harmonie Grecque. Et Ariſtote dans le dernier chap. de ſes Politiques, dit que tout le monde convenoit que le ton Dorien étoit plus tranquile & plus viril, & qu'il tenoit une eſpece de milieu entre les autres, c'eſt pourquoi il étoit plus convenable aux enfans. C'eſt donc avec raiſon que Plutarque compare la maniere de gouverner de Callicratidas à l'harmonie Dorienne; pour faire entendre qu'elle étoit pleine de gravité & de dignité, & qu'il n'y avoit rien de trop relâché ni de trop tendu.

Mais ils l'admiroient comme on admire la beauté d'une ſtatuë de

d'une ftatuë de Heros fort antique, au lieu qu'ils aimoient, regretoient & recherchoient la chaleur & l'empreffement que Lyfandre avoit pour fes amis, l'affection qu'il leur témoignoit, & la grande utilité qu'ils retiroient de fa protection & de fa bienveillance, de forte que quand il s'embarqua, ils fentirent tous leur cœur défaillir, & fondirent en larmes. Il n'oublia rien de fon côté pour les rendre encore plus mal difpofez envers Callicratidas; car des dix mille dariques, que Cyrus lui avoit données pour l'augmentation de la paye des matelots, il renvoya à Sardis ce qui lui en reftoit, difant que Callicratidas l'envoyât demander au Roi, & qu'il avisât aux moyens de faire fubfifter fon armée.

Méchante action de Lyfandre.

Enfin en partant il protefta devant Callicratidas même, & devant tous les Officiers, *qu'il lui remettoit une flotte victorieufe & maîtreffe de la mer.* Et Callicratidas, pour rabattre cet orgueil, & pour faire voir que c'étoit une ambition pleine de vanité & de menfonge, qui le faifoit parler, lui dit, *cela étant, prenez donc à gauche par Samos, & venez au port de Milet me remettre là votre flotte. Car nous n'avons pas à craindre que les ennemis, qui font à Samos, nous inquietent dans notre paffage, puifque nous avons une flotte victorieufe*

Réponfe de Callicratidas pour rabattre l'orgueil de Lyfandre.

Heros fort antique.] Car cette admiration, qui remplit l'efprit, n'excite rien dans le cœur, aucune affection, aucun defir. On admire l'art, & voilà tout.

& maîtresse de la mer. Lysandre lui répondit que *pour lui il n'avoit plus d'autorité dans l'armée, que c'étoit lui qui commandoit*, & sans attendre d'autre réponse, il fit voile vers le Peloponese, laissant Callicratidas dans une fâcheuse extrêmité. Il n'avoit point apporté d'argent de Lacedemone, & il n'avoit pû se resoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées. Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des Generaux & des Lieutenans du Roi, leur en demander, comme avoit fait Lysandre. Or c'est à quoi il étoit naturellement plus mal propre qu'homme du monde, né extrêmement libre, & d'un courage très-élevé, & convaincu qu'il étoit plus honorable & plus glorieux pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire la cour & mendier à la porte de ces Barbares, dont tout le mérite consistoit dans leur or, & qui n'avoient rien de beau d'ailleurs.

Callicratidas épargne les villes, les trouvant déja trop foulées.

Callicratidas très-mal propre à faire la cour.

Genereux sentiment de Callicratidas.

Le merite des Barbares ne consistoit que dans leur or.

Cependant forcé par la necessité, il alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus; & pria qu'on dît à ce Prince *que l'Amiral de la flotte des Grecs étoit venu pour lui parler*. Quelqu'un

Convaincu qu'il étoit plus honorable & plus glorieux pour les Grecs d'être battus par les Grecs.] Ce n'étoit pas un sentiment que la hautesse du courage inspirât seule. C'étoit l'expression d'une verité sensible. Que des Grecs fussent battus par des Grecs, la gloire ne sortoit point de la Nation, au lieu que toute la Nation étoit flétrie & deshonorée par cette prostitution à faire la cour aux Barbares.

Refus que Callicratidas essuye à la porte de Cyrus.

des gardes, qui étoient à la porte, lui dit, *Etranger, Cyrus n'a pas presentement le tems, car il est à table. Eh bien,* répondit bonnement Callicratidas, *il n'y a point de mal, je ne suis point pressé, j'attendrai ici qu'il soit sorti de table.*

Cette réponse le fit passer pour un homme simple & grossier, & qui ne sçavoit pas vivre. Ces Barbares se mocquerent de lui, & il fut enfin obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, & fut refusé de même. Ce que ne pouvant supporter, il s'en retourna à Ephese, chargeant d'imprécations & de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la cour aux Barbares, & qui par leurs bassesses leur avoient enseigné à s'enorgueillir de leur or & de leur argent, & à traiter les gens avec insolence. Et s'adressant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que *dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour reconcilier les Grecs entr'eux, afin que desormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux Barbares, & qu'ils*

Il s'en retourne sans parler à ce Prince.

Il maudit avec raison ceux qui les premiers avoient fait la cour aux Barbares.

Noble resolution de Callicratidas.

Cette réponse le fit prendre pour un homme simple & grossier qui ne sçavoit pas vivre.] En effet rien ne paroissoit plus bas à ces Barbares orguëilleux, qu'un Amiral de la flotte des Grecs qui attendoit à la porte de Cyrus que ce Prince fût sorti de table. Et je ne sçai si nous, qui nous piquons de n'être pas barbares, nous n'en ferions pas un pareil jugement, cette simplicité nous paroît bien vile & bien méprisable.

Ceux qui les premiers avoient fait la cour aux Barbares, & qui par leurs bassesses leur avoient enseigné à s'enorgueillir.] Car ce n'est pas l'or & l'argent qui est la véritable cause de l'orgueil de ces Barbares, de ces riches, c'est la bassesse de ceux que cet or & cet argent attirent, & qui se prostituent à leur faire la cour. Qu'on les laisse là, & leur orgueil se flétrira faute de nourriture.

n'eussent plus besoin de leur secours pour se fortifier les uns contre les autres, à la ruine totale de leur Nation. Mais ce Callicratidas, qui avoit des pensées si nobles & si dignes de Lacedemone, & qui par sa justice, par sa magnanimité, & par son courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, fut vaincu & tué bien-tôt après dans le combat des Arginuses.

Grand éloge de Callicratidas.

Callicratidas vaincu & tué à la bataille des Arginuses.

Après cette défaite les affaires étant allées en décadence, les Alliez envoyerent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre; promettant de servir avec plus d'affection & de courage, s'il les commandoit. Cyrus y envoya aussi demander la même chose. Mais comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois Amiral, les Lacedemoniens, qui vouloient faire plaisir aux Alliez, & leur accorder ce qu'ils demandoient, donnerent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoyerent avec lui Lysandre, à qui ils donnerent en apparence le titre de Vice-Amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même.

Loi de Sparte qui defendoit qu'un homme fût deux fois Amiral.

Comment les Lacedemoniens éludent cette loi.

Lysandre envoyé en qualité de Vice-Amiral, mais avec toute l'autorité d'Amiral.

Tous ceux qui se mêloient du gouverne-

Donnerent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoyerent avec lui Lysandre.] Voilà une belle maniere de frauder la loi. Cela paroît étrange pour des Lacedemoniens; mais ils s'accommodoient au tems, ravis de profiter pour leur ambition particuliere, & de l'amitié de Cyrus, & de la complaisance des Alliez.

ment dans les villes, & qui y avoient le plus de pouvoir, le virent arriver avec une extrême joie, comme celui qu'ils desiroient depuis longtems, car ils esperoient que par son moyen ils deviendroient enfin les plus forts, & qu'ils acheveroient de détruire partout la Democratie. Mais ceux qui aimoient dans leurs Genéraux les mœurs simples, & les manieres nobles, venant à comparer Lysandre à Callicratidas, trouvoient le premier un homme plein de ruses, & un Sophiste qui ne cherchoit qu'à défigurer la guerre par ses tromperies, & qui n'estimoit la justice que pour l'utilité, car partout où la justice ne favorisoit pas ses interêts, il alloit toujours à l'utile, comme au seul beau, persuadé que la verité n'avoit nul avantage sur le mensonge par sa nature, & qu'il falloit mesurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui representoient que c'étoit une chose indigne des descendans d'Hercule, d'employer le dol & la fraude à la guerre, il s'en mocquoit ouvertement, *car*, disoit-il, *partout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

Terrible portrait de Lysandre.

Détestable principe.

Coudre la peau du renard à la peau du lion. Proverbe bien ancien.

Ce caractere paroît surtout dans ce qu'il fit à Milet. Ses hôtes & ses amis, ausquels il avoit promis qu'il leur aideroit à ruiner l'autorité du peuple, & à chasser tous ceux du parti contraire, ayant changé de pensée, & s'étant reconciliez avec leurs ennemis, il fit semblant en public

Mauvaise action de Lysandre à Milet.

public d'en être bien aiſe, & de vouloir favoriſer cette reconciliation, mais en particulier il les accabloit d'injures, & les appellant lâches, il les excitoit à s'élever contre le peuple, & quand il vit la ſédition formée, il accourut promptement comme pour les ſecourir, & entrant dans la ville, il s'emporta extrêmement en paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui vouloient changer le gouvernement, & alla juſqu'à les menacer qu'il en feroit une punition exemplaire. Et s'adreſſant à ceux de l'autre parti, il leur ordonna d'avoir bon courage, & de ne rien craindre pendant qu'il ſeroit preſent.

Il uſoit ainſi de cette diſſimulation & de ces feintes à deſſein, car il vouloit que ceux qui étoient le plus portez pour le peuple, & les plus puiſſans de ce parti, ne ſortiſſent point de la ville, afin qu'il pût les faire tuer tous enſemble, comme il le fit. Car ceux qui ajouterent foi à ſes paroles & qui reſterent dans la ville, furent tous égorgez. Le Spartiate Androclidas rapporte de lui un mot, qui marque bien le peu de compte qu'il faiſoit de ſe parjurer, car il diſoit *qu'il falloit tromper les enfans avec les oſſelets, & les hommes avec le parjure*, voulant imiter par-là Polycrate de Samos, mais à tort & ſans raiſon, car General d'armée il imitoit un

Grande perfidie & inhumanité de Lyſandre.

Autre déteſtable principe de Lyſandre.

Car General d'armée il imitoit un Tyran.] Tout eſt dit dans ce ſeul mot. Le caractere de Tyran eſt auſſi opposé à celui de Gene-

Grande difference qui doit être entre un Tyran & un General.

Celui qui trompe par un faux serment, méprise Dieu & craint les hommes.

Tyran. D'ailleurs la discipline Lacedemonienne n'enseigne point à en user avec les Dieux, comme on en use avec les ennemis, & à en user encore avec plus d'insolence. Car celui qui trompe par un faux serment, déclare ouvertement par-là qu'il craint son ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Cyrus ayant fait venir Lysandre à Sardis, lui donna beaucoup d'argent, & lui en promit encore davantage, & par une ostentation de jeune homme, pour lui faire voir toute l'envie qu'il avoit de lui faire plaisir, il lui dit que quand le Roi son pere ne lui fourniroit rien du tout, il lui donneroit plutôt du sien propre, & que quand tout viendroit à lui manquer, il feroit fondre le trône sur lequel il s'asseyoit pour rendre la justice, & qui étoit tout d'or & d'argent massif. Enfin sur le point de partir pour aller en Medie à la Cour du Roi son pere, il

ral d'armée qu'à celui de Roi. Le General d'armée sacrifie ses interêts, son repos, sa vie même pour le salut de ses troupes, & le Tyran sacrifie les interêts, le repos & la vie de ses peuples pour son propre salut. Il n'y a rien de plus different.

Car celui qui trompe par un faux serment.] Voilà une grande verité, & qui devroit être gravée dans le cœur de tous les hommes. Tromper par un faux serment, c'est craindre les hommes, & mépriser Dieu. Car Dieu est le lien du serment, & la fidelité du serment est un effet de l'honneur que l'on rend à Dieu, & la compagne inséparable de la pieté, comme Hierocles l'a fort bien expliqué sur le 2. Vers de Pythagore, Καὶ σέβου ὅρκον, *respecte le serment avec toute sorte de religion.* On peut voir tout le chapitre de ce Philosophe, qui est admirable. Les Payens même enseignent l'idée qu'on doit avoir du serment, & le respect qu'on est obligé de lui rendre.

lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses Provinces, & l'embrassant il le conjura de ne point combattre par mer contre les Atheniens avant son retour, & l'assura qu'il lui ameneroit grand nombre de vaisseaux de la Phenicie & de la Cilicie.

Grande confiance que Cyrus a en Lysandre.

Après le départ de ce Prince, Lysandre ne pouvant combattre avec des forces égales, ni demeurer non plus dans l'inaction avec un si grand nombre de vaisseaux, se mit à faire des courses, s'assura de quelques Isles, pilla Egine & Salamine, & alla descendre dans l'Attique, où il salua le Roi Agis, qui étoit descendu de la Forteresse de Decelie sur la côte, pour faire voir à son armée de terre, cette grande armée navale qui le rendoit maître de la mer au-delà de ses esperances. Mais Lysandre, voyant que la flotte des Atheniens le poursuivoit, changea de route, passa diligemment au travers des Isles, & gagna l'Asie. Là ayant trouvé l'Hellespont dégarni de troupes, il mit le siége par mer devant Lampsaque, & Thorax s'y étant rendu en même tems avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville ayant donc été emportée de force, Lysandre l'abandonna au pillage à ses soldats.

Lysandre descend dans l'Attique pour y saluer le Roi Agis.

Forteresse de l'Attique sur le Mont Hymette.

Lysandre regagne l'Asie.

Ville sur le rivage de la Propontide au haut de l'Hellespont.

Lysandre prend Lampsaque d'assaut & l'abandonne au pillage.

Mais voyant que la flotte des Atheniens le poursuivoit.] Il manque ici au texte un mot qui est suppléé par le Ms. de la Bibliotéque de S. Germain, τὲς Ἀθηναίες αἰσθόμενος διώκοντας.

Cependant la flotte des Atheniens qui étoit de cent quatre-vingt voiles, avoit mouillé devant la ville d'Eleonte dans la Chersonnese. Mais sur la nouvelle de la prise de Lampsaque ils allerent promptement à Seste, & après s'y être fournis de vivres, ils cinglerent en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appellé *Aigos Potamos*, où ils s'arrêterent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. Or il y avoit plusieurs Generaux qui commandoient cette flotte des Atheniens, entre autres Philocles, celui qui avoit autrefois persuadé au peuple d'ordonner que l'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Ces deux armées se voyant donc si proche, toutes les troupes ne penserent qu'à se reposer ce jour-là, dans l'esperance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

Au bas de la Chersonnese, à l'entrée de l'Hellespont.

La riviere de la Chevre.

Cette Ordonnance ne fut pas executée.

Ruse de Lysandre.

Mais Lysandre rouloit un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots & à ses Pilotes de monter sur leurs galeres, comme si effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de se tenir-là dans un profond silence sans faire le moindre bruit, & d'attendre ses ordres; il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquilement en bataille sur la côte en attendant le jour.

Le lendemain, dès que le Soleil fut levé, les Atheniens commencerent à voguer contre eux avec toute leur flotte sur une ligne, & à les défier; mais Lysandre, quoique ses galeres fussent bien rangées en bataille dès la veille, les prouës tournées contre l'ennemi, ne bougea pourtant point, au contraire il envoya des esquifs à celles qui étoient les plus avancées, leur ordonner de se tenir en repos, & de demeurer en bataille sans faire aucun mouvement. Sur le soir les Atheniens s'en étant retournez, il ne permit à ses soldats de descendre à terre qu'après que deux ou trois galeres, qu'il avoit envoyées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent rapporté qu'elles avoient vu débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœuvre, le troisiéme jour encore & jusqu'au quatriéme. Cela augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Atheniens, & leur inspira un grand mépris pour les troupes de Lysandre, qu'ils regardoient comme une armée saisie de crainte, & qui demeuroit serrée sans oser rien tenter.

Sur ces entrefaites Alcibiade, qui se tenoit près de la Chersonnese dans quelques Places qu'il occupoit, arriva à cheval au Camp des Atheniens, & remontra à leurs Generaux deux grandes fautes qu'ils avoient faites; la premiere en ce qu'ils avoient rangé leur flotte très-mal & très-peu sûrement sur une côte sans aucun abri,

Alcibiade remontre aux Generaux Atheniens deux grandes fautes qu'ils faisoient.

& entierement découverte ; & la seconde en ce qu'ils étoient fort éloignez de Seste d'où ils tiroient tous leurs convois, & il leur representa qu'ils devoient s'y retirer sans perdre de tems; car outre qu'ils tireroient de la ville sans aucune peine, toutes les provisions necessaires, ils s'éloigneroient de l'ennemi, dont l'armée étoit commandée par un seul Chef, & si bien disciplinée & si obéïssante qu'au moindre signal elle executoit tout ce qui lui étoit ordonné. Ces remontrances d'Alcibiade ne furent pas écoutées, & Tydée, un des Generaux, lui répondit insolemment, *que ce n'étoit pas à lui à commander, & que l'armée avoit ses Generaux qui sçavoient ce qu'ils avoient à faire.* Sur cela Alcibiade, soupçonnant qu'il y avoit là-dessous quelque trahison, prit le parti de se retirer.

Excellent avis qu'il leur donne, & dont ils se trouverent bien mal de n'avoir pas profité.

Le cinquiéme jour les Atheniens s'étant encore presentez pour donner la bataille, & s'étant retirez le soir comme de coutume avec des airs encore plus insultans & plus méprisans que les premiers jours, Lysandre détacha quelques galeres pour les observer, & donna ordre à ceux qui les commandoient, que dès qu'ils auroient vû les Atheniens descendus à terre, ils s'en retournassent le plus diligemment qu'il seroit possible, & qu'étant arrivez au milieu du canal ils élevassent chacun sur la prouë un bouclier d'airain, qui seroit le signal auquel il feroit partir toute sa flotte en bataille. Et lui cependant sur sa galere

il parcouroit toute la ligne, exhortant & excitant les Pilotes & les Capitaines à tenir tout l'équipage en bon ordre, chacun dans son poste, tant les matelots que les soldats, & dès que le signal seroit donné, à voguer contre l'ennemi de toutes leurs forces.

Dès que le bouclier fut donc élevé sur la prouë, & que de la galere Capitainesse, le son de la trompette eut donné le signal de partir, toute la flotte se mit à voguer en belle ordonnance. En même tems l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal, qui sépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ quinze stades. Cet espace fut bien-tôt franchi par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, General des Atheniens, fut le premier qui apperçut de terre cette flotte qui venoit l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur & plein d'agitation & de trouble pour le malheur qu'il prévoit, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter sur leurs galeres. Mais tous ces efforts & tout cet empressement sont inutiles, les soldats étant dispercez çà & là. Car ils ne furent pas plutôt descendus sur le rivage, que les uns coururent aux Vivandiers, les autres allerent se promener dans la campagne, ceux-ci se mirent à dormir dans leurs tentes, & ceux-là

Bataille donnée près du lieu appellé La riviere de la Chevre.

1875 pas.

commencerent à préparer leur ſouper, tous par la faute & par l'inexperience de leurs Capitaines, également éloignez de penſer à ce qui les menaçoit.

Conon prend la fuite avec huit vaiſſeaux.

Déja les ennemis ſe portoient ſur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorſque Conon ſe dérobant avec huit vaiſſeaux, prit la fuite, & ſe retira à Cypre auprès d'Evagoras. Les Peloponeſiens, tombant ſur les autres galeres, enlevent d'abord celles qui ſont vuides, & choquent & froiſſent celles qui commencent à ſe remplir. Les ſoldats, qui accourent au ſecours par bandes & ſans armes, ſont tuez aux pieds des galeres où ils veulent monter, ou prenant la fuite dans les terres ils ſont mis à mort par les ennemis deſcendus pour les pourſuivre. Lyſandre fit trois mille priſonniers, prit tous les Generaux, ſe rendit maître de toute la flotte, excepté de la Galere ſacrée, appellée *Paralos*, & des huit galeres, que Conon avoit emmenées. Et après avoir attaché à la poupe de ſes galeres, les galeres captives, & pillé le Camp, il s'en retourna à Lampſaque au ſon des flûtes & avec des chants de triomphe, ayant executé avec très-peu de perte un des plus grands exploits de guerre qui euſſent jamais été faits, reſſerré dans une ſeule heure une longueur de

Grande victoire remportée par Lyſandre.

Ayant executé avec très-peu de perte.] Dans le Mſ. de S. Germain au lieu de ἐλαχίςῳ φόνῳ, *avec très-peu de perte*, il y a ἐλαχίςῳ πόνῳ, *avec très-peu de peine.*

Reſſerré dans une ſeule heure une longueur de tems infini.] Car

tems

tems infini, & terminé une guerre qui avoit été variée plus qu'on ne ſçauroit croire, par des accidens étranges, & par des coups de fortune inoüis, & plus qu'aucune des guerres qui euſſent été avant lui. Cette cruelle guerre, qui avoit coûté une infinité de batailles par mer & par terre, qui avoit ſubi tant de formes, éprouvé tant de viciſſitudes, & emporté plus de Généraux que n'avoient fait toutes les guerres dont la Grece s'étoit vuë déchirer, venoit d'être heureuſement finie par la prudence & par la grande habileté d'un ſeul homme. C'eſt pourquoi beaucoup de gens étoient perſuadez que c'étoit l'ouvrage de quelque Dieu. Il y en avoit même qui aſſuroient que les fils de Jupiter, Caſtor & Pollux, quand la flotte partit pour aller charger l'ennemi, firent paroître leurs étoiles aux deux côtez du gouvernail de la galere de Lyſandre; d'autres diſent que la chute de la groſſe pierre, qui tomba en cet endroit, étoit le ſigne & le preſage de cette grande défaite. Car on prétend, & c'eſt l'opinion generale du peuple, que dans ce tems-là ſur la côte d'Ægos Potamos, il tomba du Ciel une grande & groſſe pierre, on la montre encore aujour-

Cet exploit de Lyſandre parut l'ouvrage de quelque Dieu.

Grande & groſſe pierre tombée du Ciel.

dans l'eſpace d'une heure Lyſandre termina une guerre qui avoit déja duré vingt-ſept ans, & qui auroit traîné encore plus long-tems ſans ſa grande habileté.

Il tomba du Ciel une grande & groſſe pierre, on la montre encore aujourd'hui avec beaucoup de reſpect.] Ces prétendus miracles s'établiſſent facilement dans l'eſprit du peuple toujours crédule

d'hui avec beaucoup de respect, tous les habitans de la Chersonnese ayant conservé pour elle beaucoup de venération. On assure même qu'Anaxagore avoit prédit que de tous les corps attachez à la voute du Ciel, un jour à venir par une grande secousse & par un ébranlement de toute la machine, il s'en détacheroit un, qui tomberoit sur la terre. Car il enseignoit que les Astres n'étoient plus dans les lieux où ils avoient été formez, & qu'étant d'une nature de pierre, fort pesans, & d'une superficie unie, ils n'avoient point en eux de lumiere, & que la lumiere, dont ils brilloient, étoit l'effet de la reflection & de la refraction de l'éther ou feu élementaire, qu'ils étoient retenus en haut par le mouvement rapide du Ciel, qui les y avoit poussez d'abord, lorsque la violence du tourbillon avoit séparé les corps froids & pesans de toutes les autres substances, & qui les avoit toujours empêché de tomber.

Erreur d'Anaxagore. On reconnoit ici l'enfance & les bégayemens de la Physique.

Mais il y a une opinion plus vrai-semblable &

& superstitieux. On montroit bien à Troye les deux pesantes masses qu'Homere dit que Jupiter avoit attachées autrefois aux pieds de Junon.

On assure même qu'Anaxagore avoit prédit.] Cette bataille de la riviere de la Chevre fut gagnée la IV. année de l'Olymp. XCIII. 403. ans avant N. S. Et l'on prétend qu'Anaxagore avoit fait cette prédiction la II. année de l'Olymp. LXXVIII. 62. ans avant cette bataille, Pline II. 58.

N'étoient plus dans les lieux où ils avoient été formez.] Le texte dit, où ils avoient commencé à luire, ἐν ᾧ πέφηνε χώρᾳ. Mais j'ai suivi la leçon d'un Ms. ἐν ᾗ πέφυκε χώρᾳ, leçon confirmée par le Ms. de S. Germain.

plus croyable que celle-là, c'eſt celle des Philoſophes, qui tiennent que ces étoiles qu'on voit tomber, ou traverſer un long trajet, ne ſont ni des écoulemens, ni des parties détachées du feu élementaire, qui viennent à s'éteindre dès le moment preſque de leur inflammation; moins encore un embraſement de quelques parcelles de l'air qui étant trop preſſé, s'échappe & ſe porte dans la haute region où il s'enflamme; mais que ce ſont veritablement des corps celeſtes, qui par le relâchement de la violence du tourbillon, ou par quelque mouvement extraordinaire qui lui arrive, ſe détachent à ces ſecouſſes, & tombent à terre, non pas toujours dans des lieux habitez, mais le plus ordinairement dans la grande mer Oceane, ce qui fait qu'on ne les apperçoit pas.

Autre erreur de ces Philoſophes.

Cependant l'opinion d'Anaxagore eſt confirmée par le témoignage de Damachus, qui, dans ſon Traité de la Religion, rapporte qu'avant la chute de cette pierre on vit dans le Ciel pendant ſoixante & quinze jours un grand globe de feu, comme un nuage enflammé qui ne de-

Daimachus dans ſon Traité de la Religion.

Cependant l'opinion d'Anaxagore eſt confirmée par le témoignage de Damachus, qui dans ſon Traité de la Religion.] Voſſius & d'autres ont eu raiſon de corriger *Daimachus*. C'eſt Daimachus de Platées qui avoit écrit *une hiſtoire des Indes*, & *des Traitez des Machines de guerre.* Le témoignage de cet Ecrivain fortifioit peu l'opinion d'Anaxagore, car, outre, qu'il avoit mêlé beaucoup de fables dans ſes écrits, il étoit très-ignorant dans les Mathematiques, comme Strabon le lui reproche dans ſon 1. Liv.

meuroit pas dans la même ſituation, & étoit pouſſé çà & là par des mouvemens contraires & irréguliers, mais ſi rapides, que cette violence en détachoit des parties enflammées, qui étoient portées çà & là, & qui étoient comme des éclairs, à peu près comme ces étoiles qui tombent.

Après que ce globe fut enfin tombé ſur cette côte, & que les habitans, revenus de leur étonnement & de leur frayeur, s'en furent approchez, ils ne trouverent aucune matiere enflammée, ni aucun veſtige de feu, mais une veritable pierre, qui, quoique fort grande, n'approchoit pourtant pas de la groſſeur de ce globe de feu, qui avoit paru d'abord, & n'en étoit, pour ainſi dire, qu'une des moindres parties. Or que ce rapport de Damachus ait beſoin d'auditeurs & de lecteurs favorables & complaiſans, cela eſt viſible. Mais ſi ce rapport eſt veritable, il refute formellement ceux qui diſent que cette pierre étoit un grand rocher détaché de la cime de quelque montagne, ou de quelque promontoire par la violence des vents & de la tempête, & qui ayant été porté & ſoutenu long-tems au milieu des airs par la force de ces mêmes vents, fut enfin jetté au premier endroit où cette force vint à ſe ralentir, & ce mouvement de tourbillon à ceſſer. A moins qu'il ne faille plutôt penſer que ce corps de feu, qui parut pendant tant de jours, étoit ve-

Jugement que Plutarque fait du rapport de Daimachus.

ritablement du feu, & que ce feu étant venu à s'éteindre & à se dissiper, avoit causé un grand changement dans l'air, & y avoit excité des vents si violens, & des tourbillons si furieux, qu'ils détacherent cette pierre, & la laisserent tomber en cet endroit. Mais c'est une matiere qui doit être examinée dans des traitez d'un autre genre.

Prisonniers condamnez à mort.

Les trois mille prisonniers, qu'on avoit faits à cette bataille, ayant été condamnez à mort par le Conseil, Lysandre appella Philocles, qui étoit un des Genéraux des Atheniens, & lui demanda à quoi il se condamnoit lui-même, pour avoir porté ses Citoyens à donner le cruel decret contre les prisonniers Grecs. Philocles, sans rien rabattre de sa fierté pour le grand danger où il se trouvoit, lui répondit: *N'accuse point des gens qui n'ont point de Juges; & puisque tu es vainqueur, use de tes droits, & fais contre nous ce que nous aurions fait contre toi si nous t'avions vaincu.* En même tems il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, & marcha le premier au supplice, montrant le chemin à ses compagnons, comme l'écrit Theophraste.

Le decret de leur couper le pouce de la main droite.

Genereuse réponse de Philocles à Lysandre.

Ayant été condamnez à mort par le Conseil.] Au lieu de ces mots du texte, θάνατος κατέγρωσθ, qui ne signifient rien, il faut lire comme dans le Mſ. de S. Germain, θάνατος κατέγνωσθ.

N'accuse point des gens qui n'ont point de Juges.] Cela est non-seulement fier, mais plein de sens. L'accusation est inutile, quand on ne donne point lieu à la défense, & qu'il n'y a point de Juges.

Après cette expédition Lyſandre alla avec ſa flotte par toutes les villes maritimes, & à tous les Atheniens qu'il y trouvoit, il leur ordonnoit de ſe retirer au plutôt dans Athenes, leur déclarant qu'après un certain tems marqué, il ne feroit quartier à aucun, & égorgeroit tous ceux qu'il rencontreroit hors de ſes murailles. Ce qu'il faiſoit en habile politique, car il les renfermoit tous dans Athenes pour affamer la ville plus promtement, afin qu'ils ne puſſent pas lui faire de la peine, & l'occuper auſſi long-tems qu'ils l'auroient fait ſans doute, s'ils avoient eu toutes les proviſions neceſſaires pour ſoutenir un long ſiége. Et ruinant enſuite dans toutes les villes la Democratie, & toutes les autres ſortes de gouvernement, il laiſſoit dans chacune un Gouverneur Lacedemonien, appellé *Harmoſte*, & dix Archontes, ou Magiſtrats qu'il tiroit des ſocietez qu'il y avoit établies. En faiſant tous ces changemens autant dans les villes ennemies que dans celles qui étoient ſes amies & alliées, il navigeoit lentement ſans ſe preſſer, s'aſſurant par-là en quelque ſorte le Gouvernement general & comme la Principauté de toute la Grece. Car il ne choiſiſſoit pour Archontes ni les plus nobles ni les plus riches, mais il gratifioit de ces charges & emplois les ſocietez & les ligues qu'il avoit fondées, & il leur laiſſoit la diſpoſition entiere des récompenſes & des punitions.

Politique de renfermer le plus d'ennemis qu'on peut dans une Place pour l'affamer.

Moyen dont Lyſandre ſe ſervit pour ſe rendre maître de toutes les villes.

Il assista lui-même en personne au supplice de plusieurs de ceux qu'ils faisoient mourir ; & il chassa tous les ennemis de ses amis, en quoi faisant il ne donna pas aux Grecs un bel échantillon du gouvernement de Lacedemone. Et à ce propos il me semble que le Poëte Comique Theopompe rêvoit, lorsqu'il comparoit les Lacedemoniens aux Cabaretiers, en disant, *qu'après avoir fait goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur avoient versé du vinaigre.* Car au contraire le premier essai qu'ils leur donnerent à tâter, fut très-desagréable & très-amer, Lysandre n'ayant laissé nulle part le peuple maître des affaires, & ayant choisi dans le petit nombre des Nobles les plus hardis, les plus insolens & les plus séditieux pour leur confier le gouvernement des Villes.

Très-vilain échantillon du gouvernement de Lacedemone.

Theopompe repris.

Les Lacedemoniens font le contraire des Cabaretiers.

Cette occupation ne l'ayant pas retenu longtems, il envoya des couriers à Lacedemone annoncer la nouvelle qu'il arrivoit incessamment avec deux cens vaisseaux, & cependant il alla aborder à la côte de l'Attique pour se joindre

Il me semble que le Poëte Comique Theopompe rêvoit, lorsqu'il comparoit les Lacedemoniens aux Cabaretiers,] Cette censure du Poëte Theopompe est très-juste. C'est la coutume des Cabaretiers & de ceux même qui donnent à manger, comme nous l'apprenons par l'Evangile, de servir d'abord le bon vin, & après que l'on a déja assez bû, & qu'on n'est plus en état de si bien discerner les vins, de servir le moindre. Et les Lacedemoniens firent tout le contraire dans leur maniere de gouverner; ils firent d'abord boire le méchant vin, le vin aigre à ces villes, en leur ôtant la disposition des affaires, & en les assujettissant à des hommes séditieux & insolens.

aux Rois Agis & Pausanias, dans la confiance qu'il prendroit d'emblée la ville d'Athenes. Mais voyant que les Atheniens faisoient une plus vigoureuse défense qu'il n'avoit pensé, il remonta sur sa flotte, & repassa en Asie, où il changea le gouvernement de toutes les villes, & y établit le Conseil des dix Archontes, faisant mourir, ou bannissant tous ceux qui lui étoient opposez. Il chassa de Samos tous les naturels habitans, & donna leur ville à ceux qui en avoient été bannis. Les Atheniens étoient maîtres de Seste, il la leur ôta, en chassa tous les Sestiens, & donna la ville & tout son territoire aux Pilotes, aux Matelots, & aux Comites qui avoient servi sous lui. Et ce fut là la premiere chose de sa part à laquelle les Lacedemoniens s'opposerent ouvertement; car ils remirent les Sestiens en possession de leur ville & de leurs terres. Mais toutes les autres actions de Lysandre faisoient grand plaisir à tous les Grecs; ils étoient ravis de voir les Eginetes rétablis dans leur ville, d'où ils avoient été chassez depuis longtems, & les Meliens & les Sicyoniens rétablis de même dans leurs villes, d'où les Atheniens les avoient fait sortir, & qu'ils furent obligez de leur rendre.

Cruautez & injustices de Lysandre.

Les Atheniens chassez des villes qu'ils avoient enlevées à leurs habitans.

Cependant Lysandre informé que les Atheniens étoient réduits à l'extrêmité par la famine, s'en retourna au Pirée, & força la ville à se rendre aux conditions qu'il voulut. Si l'on

Lysandre force Athenes à se rendre.

écoute

écoute les Lacedemoniens, ils disent que Lysandre écrivit aux Ephores, *la ville d'Athenes est prise*, & que les Ephores lui firent cette réponse, *il suffit que la ville d'Athenes soit prise.* Mais c'est un conte fait à plaisir pour rendre la chose plus belle, car il est certain que le decret des Ephores, qui contenoit tous les articles de la capitulation, étoit conçu en ces termes : *Voici ce que „ les Magistrats des Lacedemoniens ont résolu & ordonné : Vous abbatrez les fortifications du Pirée, „ & les longues murailles qui joignent le Port à la „ Ville ; vous abandonnerez toutes les Villes que vous „ occupez, & vous vous contenterez de vos terres & „ de votre païs. A ces conditions vous aurez la paix, „ moyennant que vous donniez encore ce qui sera jugé „ raisonnable, & que vous fassiez revenir tous les fu- „ gitifs. Pour ce qui est du nombre des vaisseaux que „ vous devez garder, vous executerez ce qu'on aura „ résolu & reglé.*

Les Atheniens reçurent cette capitulation & accepterent tous ces articles par le conseil de

Moyennant que vous donniez encore ce qui sera jugé raisonnable.] Je croi qu'il faut rétablir dans le texte la leçon du Mf. de Florence que M. Salvini m'a indiquée, ὁκοῖόν τι ; les Doriens disent ὁκοῖον, pour ὁποῖον.

Et que vous fassiez revenir tous les fugitifs.] Car les Ephores vouloient les avoir en leur puissance en les faisant revenir à Athenes. Et d'ailleurs par cette condition injuste, & que les Atheniens n'étoient pas maîtres de remplir, ils vouloient se mettre en état de les chicaner à tous momens, & de leur faire les injustices les plus criantes, sous prétexte qu'ils n'auroient pas accompli cet article du Traité. Ce qui est dit ici des bannis est déduit plus au long à la fin.

Par le conseil de Theramene fils d'Ancon.] Selon le Mf. de S.

Theramene fils d'Ancon. Sur quoi l'on raconte qu'un des jeunes Orateurs d'Athenes, nommé Cleomene, s'adressant à Lysandre même, lui demanda : *Comment êtes-vous assez hardi pour oser dire & faire tout le contraire de ce qu'a fait Themistocle ? Car au premier ordre des Lacedemoniens vous abbatez ces murailles, que Themistocle a bâties malgré les Lacedemoniens.* Lysandre lui répondit sur le champ : *Mais, jeune homme, je ne fais rien de contraire à ce que Themistocle a fait. Themistocle a bâti ces murailles pour le salut des Citoyens, & c'est de même pour leur salut que nous les abbatons. Si c'étoient les murailles qui rendissent les villes heureuses, Lacedemone seroit donc la plus malheureuse de toutes les villes, car elle n'en a point.*

Mot de Cleomene à Lysandre.

Réponse de Lysandre à Cleomene.

Lysandre s'étant donc rendu maître de tous les vaisseaux des Atheniens, excepté de douze qu'il leur laissa, & étant entré dans leur ville le seiziéme jour de May, auquel jour ils avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine,

Lysandre ne laisse que douze vaisseaux aux Atheniens.

Le 16. du mois Munychion.

Germain il faut écrire *fils d'Agnon*, car il y a Ἄγνωνος, au lieu de Ἄγκωνος.

Car au premier ordre des Lacedemoniens vous abbatez ces murailles que Themistocle a bâties malgré les Lacedemoniens.] Il semble que cela même fournit un juste prétexte, au moins un prétexte plausible à Lysandre d'abbatre ces murailles par l'ordre des Lacedemoniens, puisque c'étoit malgré eux que Themistocle les avoit bâties. Il faut que dans ces paroles de Cleomene il y ait un sens qui ne se presente pas d'abord. Apparemment il veut faire entendre à Lysandre que ces murailles, qui avoient été bâties par Themistocle en dépit des Lacedemoniens, parce qu'elles étoient bâties contre eux, devoient être conservées pour leur profit, & pour la sûreté de cette Place, puisqu'ils en étoient les maîtres.

il leur propoſa d'abord de changer auſſi la forme de leur gouvernement : mais comme les Atheniens reçurent fort mal cette propoſition, & refuſerent d'y conſentir, il envoya au peuple lui déclarer, *que la ville avoit violé la capitulation, puiſque les murailles étoient encore debout après le terme qui leur avoit été accordé pour les abbatre, & que ſur cela il alloit aſſembler le Conſeil, & leur faire impoſer des conditions plus rigoureuſes, comme à des gens qui avoient enfreint le Traité de paix dans un des principaux articles.* En effet on dit que dans le Conſeil des Alliez il fut propoſé qu'on prendroit tous les Atheniens priſonniers de guerre, & qu'un Officier Thebain, appellé Arianthus, fut d'avis de raſer la ville, & de réduire tout le païs en pâturages pour les troupeaux.

Il propoſa aux Atheniens de changer la forme de leur gouvernement.

Les Atheniens le refuſent.

Chicane que Lyſandre leur fait.

Après le Conſeil, tous les Generaux & principaux Officiers aſſemblez pour un grand feſtin, s'étant mis à table, un Muſicien de Phocée commença à chanter ces vers du premier chant du chœur de l'Electre d'Euripide, *fille d'Agamemnon, Electre, je ſuis venuë à votre chaumiere ruſtique, &c.* En même tems tous les aſſiſtans

Ce que fait ſur les Officiers Lacedemoniens l'application d'un vers d'Euripide.

Fille d'Agamemnon, Electre, je ſuis venuë à votre chaumiere ruſtique.] Les auditeurs firent tout d'un coup l'application de ce vers à la ville d'Athenes, qui après ſes murailles raſées n'alloit plus être qu'une miſerable chaumiere, & dont l'état étoit tout ſemblable à celui d'Electre, qui après avoir vû ſon pere aſſaſſiné, ſe trouvoit au milieu de ſes ennemis réduite à la derniere miſere.

furent émûs de compassion, & tout attendris ils s'écrierent que ce seroit une action horrible & un crime énorme de ruiner & détruire une ville si celebre, & qui portoit de si grands hommes & de si beaux esprits. Lysandre donc voyant les Atheniens à sa discretion, fit venir de la ville toutes les chanteuses & joüeuses de flûte, & les ayant jointes à celles qu'il avoit dans son Camp, il fit raser les murailles & brûler toutes les galeres au son des flûtes, tous les Alliez couronnez de chapeaux de fleurs folâtrant & dansant à ce spectacle, ravis de cette grande journée, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté.

Athenes épargnée à cause des beaux esprits qu'elle produisoit.

Lysandre fait raser les murailles d'Athenes, & brûler ses galeres au son des flûtes.

Dès le lendemain, sans donner aux Atheniens le moindre répi, il changea toute la forme de leur gouvernement, en établissant dans la ville trente Archontes, & dix dans le Pirée, en mettant une bonne garnison dans la Citadelle, & en y laissant pour *Harmoste*, ou Gouverneur, le Spartiate Callibius. Quelques jours après ce Callibius ayant levé le bâton pour frapper l'Athlete Autolycus, sur lequel Xenophon a composé son Traité appellé le Banquet, & cet Athlete, qui étoit très-dispos & très-robuste, l'ayant pris par les deux cuisses, & l'ayant élevé en l'air, & froissé contre la terre, non-seulement Lysandre ne s'en fâcha point, mais il tança encore Callibius, & lui dit, *qu'il devoit se souvenir qu'il commandoit à des hommes libres.* Cependant

Il change la forme du gouvernement d'Athenes.

Callibius laissé pour Gouverneur dans la Citadelle d'Athenes.

Bonne action de l'Athlete Autolycus.

Autolycus ne le porta pas loin, car bien-tôt après, les trente, pour plaire à Callibius, le firent mourir.

Autolycus mis à mort par l'ordre des Archontes.

Lyſandre ayant achevé tout ce qu'il vouloit faire, s'embarqua pour paſſer en Thrace, & tout l'argent qui lui reſtoit, tous les preſens qu'on lui avoit faits, & toutes les couronnes qu'on lui avoit données, qui, comme on peut penſer, étoient en fort grand nombre, & très-conſiderables, chacun s'empreſſant de lui donner comme à un homme très-puiſſant, & qui étoit en quelque façon le maître & le ſouverain de toute la Grece, il les envoya devant à Sparte, & pour cet effet il les remit entre les mains de Gylippe qui avoit commandé l'armée en Sicile.

Lyſandre s'embarque pour paſſer en Thrace.

Gylippe, dit-on, malheureuſement tenté par cette occaſion, ne fut pas plutôt parti, qu'il découſit tous les ſacs par le fond, & après en avoir tiré de chacun tout l'argent qu'il voulut, il les recouſit enſuite ſans prendre garde que dans chaque ſac il y avoit une étiquette où étoit marquée la quantité d'argent qu'il contenoit. Etant arrivé à Sparte il alla d'abord chez lui, cacha ſous les tuiles de ſa maiſon tout l'argent qu'il avoit volé, & alla enſuite remettre ces ſacs entre les mains des Ephores, leur faiſant bien remarquer les cachets entiers.

Horrible action de Gylippe qui vole une partie de l'argent que Lyſandre lui avoit confié.

Les Ephores firent d'abord ouvrir ces ſacs & compter l'argent, mais ayant vû que les ſommes ne ſe rapportoient point à celles qui étoient mar-

quées sur les étiquettes, ils furent fort étonnez, & se trouverent dans une grande perplexité. Comme ils étoient dans cet embarras, un valet de Gylippe leur découvrit la chose en leur disant par une espece d'énigme, *il y a bien des choüettes au Ceramique.* Les Ephores comprirent d'abord que dans ce mot, *les choüettes* signifioient les pieces de monnoye, parce que vrai-semblablement la plûpart des monnoyes portoient alors l'empreinte d'une choüette à cause des Atheniens, & que *le Ceramique*, qui étoit un lieu à Athenes, ainsi appellé, parce qu'il y avoit eu une *Tuilerie*, signifioit aussi le toît d'une maison, à cause des tuiles appellées *Ceramoi.*

Choüette marquée sur la monnoye des Atheniens.

Gylippe ayant donc flêtri par une action si horrible & si honteuse tant de grandes & si glorieuses actions, qu'il avoit faites auparavant, se bannit lui-même de Lacedemone. Sur cette malheureuse avanture les plus sages & les plus sensez des Spartiates, craignant cette puissance indomptable de l'argent, qui subjuguoit, non-seulement les hommes du commun, mais aussi les plus grands personnages, blâmerent extrêmement Lysandre, & protesterent devant les Ephores qu'il étoit de leur devoir de renvoyer & de chasser de Sparte tout l'or & tout l'argent comme des pestes d'autant plus fatales &

Gylippe deshonoré se bannit lui-même.

Puissance indomptable de l'argent.

Il y a bien des choüettes au Ceramique.] Voilà un valet bien ingenieux. Cette énigme auroit été plus difficile à entendre dans une autre occasion, mais la conjoncture servit à l'expliquer.

plus pernicieuſes qu'elles avoient plus d'attrait.

Decret des Ephores pour proſcrire l'or & l'argent.

Les Ephores ſur le champ firent un decret pour les proſcrire. Theopompe écrit que ce fut Sciraphidas qui le dreſſa. Ephorus en donne l'honneur à Phlogidas. Il contenoit en ſubſtance *qu'on ne recevroit plus dans la ville aucune monnoye d'or ni d'argent, mais que l'on ſe ſerviroit de la monnoye reçuë.* C'étoit une monnoye de fer, qu'on avoit fait rougir au feu, & qu'on avoit enſuite trempé dans du vinaigre, afin qu'étant devenu par cette trempe fort aigre & fort caſſant, il ne pût plus être battu ni forgé, & qu'il demeurât inutile à tout autre uſage. D'ailleurs elle étoit d'un ſi grand poids & d'un ſi gros volume, qu'elle étoit très-difficile à tranſporter, & qu'il en falloit une grande quantité pour faire la moindre petite ſomme. Il y a même de l'apparence que cette monnoye de fer étoit anciennement en uſage partout, car une marque ſûre que l'on ſe ſervoit de petites broches de fer ou d'airain pour la petite monnoye, c'eſt qu'encore aujourd'hui nous avons une infinité de petites pieces qui retiennent le nom d'oboles, c'eſt-à-dire, de broches, & que

V. la vie de Lycurgue, pag. 208.

Monnoye de fer en uſage anciennement.

Il y a même de l'apparence que cette monnoye de fer étoit anciennement en uſage partout.] Cela ne paroît pas vrai. Nous voyons même par les témoignages de l'antiquité que la monnoye d'argent étoit en uſage dans les premiers tems. Le nom d'obole eſt fort different de celui d'*obele*, qui ſignifie broche. Rien n'empêche même qu'il n'y eût de ces broches, de ces obeles d'argent, & des drachmes de même. Ces drachmes qui valoient dix ſols, ſi elles euſſent été de fer, auroient peſé vingt livres, car chaque piece d'une livre peſant ne valoit que ſix deniers.

celles qui valent six oboles, nous les appellons drachmes, comme qui diroit poignées, parce que c'étoit tout ce que la main pouvoit faire que de les empoigner.

Milieu qu'on prit à Sparte pour la proscription de l'or & de l'argent.

Mais les amis de Lysandre s'étant opposez à ce decret, & ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, on prit un milieu, & l'on ordonna que cette monnoye ne seroit employée que par le Tresor public, qu'elle n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat, & que tout particulier, qui s'en trouveroit fourni, seroit mis à mort sur l'heure. Bel expedient! comme si Lycurgue avoit craint les especes d'or & d'argent, & non pas l'avarice que ces especes font naître, avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiere d'en amasser & de s'en servir, l'utilité dont elles étoient, relevant leur prix dans l'estime des hommes, & ce grand prix par une suite necessaire engendrant l'envie de les posseder. Car il étoit impossible qu'en voyant cette monnoye prisée en public, on la méprisât en particulier comme inutile, & que chacun regardât comme

Qu'elle n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat.] Il falloit donc que cette monnoye d'or & d'argent ne fût en commerce qu'avec les étrangers. Or c'est une chose impratiquable que l'Etat se serve d'une monnoye qui sera interdite aux Citoyens. Les reflexions que Plutarque fait sur cet expedient sont très-sages & très-vrayes.

de

de nulle valeur pour ſes affaires domeſtiques, ce que la ville eſtimoit & recherchoit ſi fort pour les ſiennes. Mais il faut penſer que les uſages reçus & autoriſez par les mœurs publiques, ſe gliſſent de-là bien plus facilement dans les maiſons & dans les mœurs des particuliers, que les vices des particuliers ne coulent de leurs maiſons dans les villes. Et il eſt bien plus vraiſemblable que les parties ſe conforment au tout quand il commence à ſe corrompre, que non pas que le tout ſuive la corruption des parties. Car avant que les parties malades ayent gâté le tout, elles peuvent tirer de prompts ſecours & de grands remedes de celles qui ne ſont pas encore infectées. Ces Ephores établirent bien de bons ſurveillans & de bons gardes à la porte des maiſons des Citoyens pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer, je veux dire la loi & la crainte, mais ils ne munirent point leurs ames, & ne fermerent point la porte de leur cœur à l'admiration, & au deſir des richeſſes; aucontraire ils y introduiſirent une violente paſſion d'en

Les mauvais uſages autoriſez par les mœurs publiques, plus dangereux que les vices des particuliers.

La corruption gagne bien-tôt les parties, quand le tout commence à ſe corrompre. Il n'en eſt pas de même du tout quand les parties ſe corrompent.

Ce n'eſt point la porte des maiſons qu'il faut fermer aux richeſſes; c'eſt la porte de l'ame.

Se gliſſent de-là plus facilement dans les maiſons & dans les mœurs des particuliers.] Ce principe eſt certain & confirmé par l'experience de tous les ſiécles. Les mauvais uſages, autoriſez par les mœurs publiques, ſont mille fois plus dangereux que les vices des particuliers. Plutarque en va donner une raiſon très-ſenſible.

Elles peuvent tirer de prompts ſecours & de grands remedes de celles qui ne ſont pas encore infectées.] Il y a dans le texte un mot qui eſt très-oppoſé au ſens du paſſage, ἐντάσεις, il faut lire comme dans le Mſ. de S. Germain, ἐνστάσεις. ἐνστασις ſignifie ſouvent, *oppoſition*, *obſtacle*, *remede qui coupe cours*, *&c.*

amasser, en faisant regarder comme une chose très-belle & très-honnête de s'enrichir. Mais sur cette matiere nous avons assez noté dans un autre ouvrage la conduite des Lacedemoniens.

Dans la vie de Lycurgue.

Lysandre ne se contente pas de faire sa statuë, il en fit faire aussi à tous les Capitaines de galeres.

Lysandre du butin des ennemis fit faire sa statuë de bronze, il fit faire aussi les statuës de tous les Capitaines de galeres, & outre cela il fit faire encore deux étoiles d'or, qui representoient Castor & Pollux, & consacra toutes ces figures, & ces deux astres dans le Temple d'Apollon à Delphes. Les deux étoiles disparurent quelque tems avant la bataille de Leuctres; & dans la Chapelle du Tresor de Brasidas & des Acanthiens il y avoit une galere de deux coudées de long, qui étoit d'yvoire & d'or, que Cyrus lui avoit envoyée pour le feliciter de sa victoire. Alexandrides de Delphes écrit que Lysandre avoit mis en dépôt dans

Petite galere d'yvoire & d'or que Cyrus envoya à Lysandre pour le feliciter du gain de cette bataille.

Les deux étoiles disparurent quelque tems avant la bataille de Leuctres.] Elles furent volées. Et Plutarque donne cela comme un signe de très-mauvais augure, & qui prédisoit la défaite des Lacedemoniens à Leuctres.

Il y avoit une galere de deux coudées de long qui étoit d'yvoire & d'or, que Cyrus lui avoit envoyée.] Ces sortes de presens étoient fort en usage dans ces anciens tems. C'est ainsi qu'Aristobule envoya à Pompée une vigne ou un jardin d'or qui étoit estimé cinq cens talens, c'est-à-dire, cinq cens mille écus. Une petite galere d'yvoire & d'or étoit un present fort convenable pour feliciter d'une victoire navale. Cette galere fut consacrée dans le Temple de Delphes, & cette vigne le fut dans le Temple de Jupiter Olympien.

Alexandrides de Delphes.] Cet Alexandrides, ou plutôt Anaxandrides, avoit fait un Traité intitulé, *des Offrandes volées dans le Temple de Delphes.*

ce même Temple un talent d'argent, cinquante-deux mines & onze pieces d'or appellées *Stateres*, ce qui ne s'accorde point avec ce que tous les autres Historiens ont dit unanimement de sa pauvreté. Ce qu'il y a de constant, c'est que Lysandre ayant dans ce tems-là plus d'autorité & de puissance qu'aucun Grec n'en avoit eû avant lui, il se laissa emporter à une presomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Car premierement, comme l'écrit l'Historien Douris, il souffrit que les villes Grecques lui consacrassent des Autels comme à un Dieu, & qu'elles lui fissent des sacrifices, & qu'on chantât des hymnes & des cantiques en son honneur. On rapporte même le commencement d'un de ces hymnes que voici : *Celebrons par nos cantiques le Genéral de la divine Grece, ce fameux Genéral que l'heureuse Sparte nous a donné, ô pœan, ô pœan !* Les Samiens ordonnerent par un decret public que les Fêtes, qu'ils celebroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette Déesse, seroient appellées *les Fê-*

Mille écus.

Vingt-six mille livres.

Le statere d'or valoit vingt drachmes, dix livres.

Lysandre se laisse emporter à une vanité excessive.

Hymne chanté en l'honneur de Lysandre.

Horrible flatterie des Samiens.

Car premierement, comme l'écrit l'Historien Douris, il souffrit que les villes Grecques.] Tout ceci étoit écrit au long dans un ouvrage que Douris avoit fait *des bornes des Samiens*, comme nous l'apprend Athenée dans son Liv. XI.

Que les fêtes, qu'ils celebroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette Déesse, seroient appellées les Fêtes de Lysandre.] Au lieu de Ἡραῖα, *Junonia*, on les appella Λυσάνδρεια, *Lysandria*. Voilà un bel exemple des excès impies où la flatterie a souvent porté les hommes. Ils ont dégradé leurs Dieux pour mettre des hommes & souvent des monstres à leur place.

tes de Lyſandre, & il menoit toujours avec lui le Poëte Choerilus de Sparte, afin qu'il celebrât ſes actions & qu'il les relevât par la majeſté de la poëſie. Un autre Poëte, nommé Antiloque, ayant fait à ſa loüange un petit nombre de vers, il en fut ſi aiſe, qu'il remplit ſon bonnet d'argent & le lui donna. Antimaque de Colophone & un certain Niceratus d'Heraclée, deux autres Poëtes, ayant compoſé chacun un poëme, qui portoit ſon nom, diſputerent le prix devant lui, & il adjugea la couronne à Niceratus. Antimaque en eut tant de dépit, qu'il ſupprima ſon poëme. Platon, qui étoit encore fort jeune, & qui admiroit la poëſie d'Antimaque, voyant qu'il étoit au deſeſpoir de cet affront, prit ſoin de le conſoler &

Lyſandre menoit avec lui un Poëte pour celebrer ſes actions.

Et il menoit avec lui le Poëte Choerilus.] Le texte dit, *& de ſes Citoyens il menoit Choerilus*, τῶν δὲ πολιτῶν Χοίριλον, *&c.* Mais dans le Mſ. de S. Germain il y a τῶν δὲ ποιητῶν Χοίριλον, *&c.* & c'eſt la leçon qui doit être ſuivie. Il faut qu'il y ait eû trois Poëtes de ce nom. Le premier étoit de Samos, il écrivit en vers la victoire que les Atheniens remporterent ſur Xercès, vers l'Olympiade LXXV. Le ſecond, ce Choerilus de Sparte, que Lyſandre menoit avec lui, plus de ſoixante-dix ans après. Et le troiſiéme le Choerilus d'Alexandre, qui floriſſoit plus de ſoixante-dix ans après cette bataille de Lyſandre. Ce nom a été malheureux en poëſie, car le tems n'a conſervé aucun de leurs ouvrages : le ſeul Plutarque a plus fait d'honneur aux Atheniens, à Lyſandre & à Alexandre que tous ces Poëtes.

Antimaque de Colophone.] Selon d'autres de Claros. Mais Claros & Colophone étoient très-voiſines. Ce Poëte Antimaque avoit tant de réputation qu'on le mettoit immediatement après Homere dans le genre heroïque. On lui reprochoit pourtant un peu d'enflure, & une trop grande abondance de paroles.

de l'encourager en lui diſant, *que l'ignorance eſt pour les yeux de l'eſprit ce que l'aveuglement eſt pour les yeux du corps.* Le Joüeur de lyre Ariſtonoüs, qui avoit remporté ſix fois le prix de ſon art aux jeux Pythiques, promit à Lyſandre pour lui faire ſa cour, *que s'il étoit vainqueur une ſeptiéme fois, il ſe feroit proclamer diſciple de Lyſandre, ou même ſon eſclave.*

L'ignorance eſt l'aveuglement de l'eſprit.

Cette ſorte d'ambition n'étoit à charge qu'aux principaux perſonnages & à ſes égaux. Mais avec cette ambition l'arrogance & la cruauté s'étant gliſſées dans ſes mœurs par les flatteries continuelles de ceux qui l'obſedoient, alors cela regarda le peuple; car il ne garda plus ni meſures, ni bornes, ni dans les récompenſes, ni dans les punitions. Les gouvernemens abſolus des villes, avec le pouvoir tyrannique de vie & de mort, étoient la récompenſe de l'amitié ou de l'hoſpitalité qu'on avoit avec lui, & la mort ſeule de ceux qu'il haïſſoit, étoit la fin de ſon reſſentiment & de ſa colere, & il n'étoit pas poſſible de lui échapper.

Les flatteries exceſſives produiſent l'arrogance, & l'arrogance la cruauté.

Cruauté de Lyſandre.

Ce qu'il fit peu de tems après à Milet, en eſt une preuve; craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échappaſſent, & voulant faire ſortir de leur aſyle ceux qui s'étoient

En lui diſant que l'ignorance eſt pour les yeux de l'eſprit.] C'eſt la ſeule raiſon qu'il faudroit alleguer aujourd'hui à ces Critiques modernes qui jugent ſi mal des Anciens, & qui veulent les faire mépriſer.

cachez, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux ſe fierent à ce ſerment, & ſe montrerent, mais d'abord il les donna à égorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins de huit cens. On ne ſçauroit nombrer tous ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes; car il ne tuoit pas ſeulement pour ſes reſſentimens particuliers, il ſervoit encore l'inimitié, la haine & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les aſſouvir par la mort de leurs ennemis. C'eſt pourquoi on vanta fort le mot d'Eteocle le Lacedemonien, qui dit, *que la Grece ne pourroit ſupporter deux Lyſandres*. Theophraſte écrit que ce même mot avoit déja été dit d'Alcibiade par Archiſtrate, mais il ne lui convenoit pas ſi bien, car dans Alcibiade ce qui déplaiſoit le plus c'étoit une grande inſolence avec beaucoup de luxe & de vanité, au lieu que dans Lyſandre la rudeſſe de ſes mœurs & ſa cruauté rendoient ſa puiſſance terrible & inſupportable.

Beau mot d'un Lacedemonien ſur Lyſandre.

Difference d'Alcibiade & de Lyſandre.

Les Lacedemoniens ne ſe mirent pas beaucoup en peine des plaintes des particuliers. Mais Pharnabaſe, las d'eſſuyer les injuſtices de Lyſandre qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, ayant envoyé à Sparte des Ambaſſadeurs pour ſe plaindre des torts qu'il avoit reçus, les Ephores irritez de cette conduite, firent prendre un de ſes amis, nommé

Thorax, qui avoit commandé avec lui l'armée, & lui ayant trouvé de l'argent contre les défenses, ils le condamnerent à mort. Non contens de cela ils envoyerent à Lysandre la Scytale pour le rappeller & lui donner l'ordre de revenir.

Or voici ce que c'est que la Scytale à Sparte: Quand les Ephores envoyent un Amiral, ou un Genéral commander leur armée, ou leur flotte, ils prennent deux bâtons ronds d'une longueur & d'une grosseur si parfaitement égales, qu'ils pourroient s'abouter sans qu'il parût la moindre inégalité dans la superficie; ils gardent l'un de ces bâtons, & donnent l'autre au General qu'ils envoyent; & ils appellent ces bâtons *Scytales*. Lorsqu'ils veulent donc écrire quelque chose d'important & de fort secret à leurs Generaux, ils prennent pour papier une longue bande de parchemin fort étroite, qu'ils roulent autour de la Scytale, ou du bâton qu'ils ont pardevers eux, sans laisser le moindre petit espace entre les tours de cette bande, mais joignant ces tours si près à près, que la superficie du bâton soit entierement couverte & cachée. Ensuite ils écrivent tout ce qu'ils veulent sur cette bande ainsi roulée, & quand ils ont écrit, ils la déroulent & l'envoyent à leur General toute seule sans le bâton; le General l'ayant reçuë, il n'y entend rien d'abord, & n'en sçauroit lire un seul mot, les lettres

Ce que c'etoit que la Scytale à Sparte.

n'ayant aucune ſuite, ni aucune liaiſon, & étant toutes dérangées & ſéparées, mais il prend la Scytale ou bâton, qu'il a emporté avec lui, & roule ſa lettre ou bande de parchemin ſur ce bâton, de maniere que les tours bien ſerrez & bien unis remettant les lettres dans leur ordre, & les faiſant quadrer, il rend parfaitement & preſente dans ſon contour toute la ſuite de la lettre telle qu'elle a été écrite, & on appelle cette lettre *Scytale*, du nom du bâton, comme ce qui eſt meſuré prend le nom de ce qui lui a ſervi de meſure.

Conſternation de Lyſandre quand il ſe vit rappellé.

Quand Lyſandre, qui étoit alors dans l'Helleſpont, reçut cette lettre, il fut dans une grande conſternation & dans un grand trouble. Comme il craignoit ſurtout les plaintes & les accuſations de Pharnabaſe, il ſe hâta de s'aboucher avec lui, dans l'eſperance qu'il l'adouciroit & feroit ſa paix. L'étant donc allé trouver, il le pria d'écrire aux Ephores une autre lettre, où il leur déclareroit qu'il étoit content de lui, & qu'il n'en avoit reçu aucun tort, ni aucune injuſtice. Mais Lyſandre, en s'adreſſant ainſi à Pharnabaſe, ignoroit le proverbe, *Cretois contre Cretois.* Pharnabaſe lui promit tout ce

Il tâche d'adoucir Pharnabaſe, & de le regagner.

Proverbe, Cretois contre Cretois.

Mais Lyſandre, en s'adreſſant ainſi à Pharnabaſe, ignoroit le proverbe, Cretois contre Cretois.] C'eſt comme nous diſons, *à fourbe fourbe & demi.* Et ce proverbe étoit fondé ſur ce que les Cretois paſſoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde, comme je l'ai remarqué ailleurs. Auſſi avoit-on dit de-là κρητίζειν pour ψεύδεσθαι, *cretiſer*, pour *mentir.*

qu'il

qu'il voulut. En effet, il écrivit devant Lyſandre une lettre telle qu'il la demandoit, mais il en avoit préparé une autre toute contraire. Et quand il fallut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur, & de même figure, il eſcamota adroitement la premiere, & mit à la place celle qu'il avoit écrite en ſecret, qu'il cacheta & qu'il lui donna.

Ruſe de Pharnabaſe pour tromper Lyſandre.

Lyſandre étant donc arrivé à Lacedemone, & étant allé deſcendre, ſelon la coutume, au Palais où le Senat étoit aſſemblé, il rendit aux Ephores la lettre de Pharnabaſe, bien perſuadé que par-là il détruiroit la plus conſiderable des charges qu'il y avoit contre lui, car Pharnabaſe étoit fort eſtimé & fort aimé des Lacedemoniens, parce que de tous les Generaux du Roi c'étoit celui qui leur avoit rendu les plus grands ſervices dans toute cette guerre, & témoigné le plus d'affection.

Quand les Ephores eurent lû la lettre, ils la lui montrerent; il connut alors qu'*Ulyſſe*, comme on dit en proverbe, *n'étoit pas le ſeul homme fin & ruſé*, & il ſe retira fort troublé & fort confus de cette avanture. Peu de jours après il revint au Senat, & dit aux Ephores qu'il étoit obligé d'aller au Temple d'Ammon pour s'acquitter des ſacrifices qu'il avoit voüez à ce Dieu avant ſes combats. Il y a des Auteurs qui écrivent que lorſqu'il aſſiegeoit la ville des Aphytiens en Thrace, Ammon lui apparut veritablement en ſonge,

Proverbe, Ulyſſe n'étoit pas le ſeul homme fin & ruſé.

Lyſandre prétexte un voyage en Libye au Temple d'Ammon.

Aphytis, ville d'une Peninſule à l'entrée du Golfe Toronaïque.

qu'il abandonna le siége comme par l'ordre de Jupiter, qu'en partant il avertit les Aphytiens de lui faire des sacrifices pour lui marquer leur reconnoissance, & que par la même raison il se hâtoit d'aller en Libye pour appaiser aussi ce Dieu.

Mais la plûpart croyent que ce pelerinage n'étoit qu'un prétexte, & que la veritable raison étoit que craignant les Ephores, & ne pouvant d'ailleurs souffrir le joug qu'il lui falloit subir dans sa maison, ni supporter d'être commandé, il aima mieux voyager & courir le monde, comme un cheval accoutumé à bondir dans les pâturages libres & dans les prairies spacieuses, & que l'on ramene à sa mangeoire & à son travail accoutumé. Et quant à la raison qu'Ephorus donne de ce voyage, je la rapporterai bien-tôt.

Sage prévoyance des Rois de Sparte.

Lysandre ayant donc obtenu son congé après beaucoup de difficultez & de peines, s'embarqua. Il ne fut pas plutôt parti, que les Rois ayant fait reflexion qu'il tenoit à sa dévotion toutes les villes par le moyen des ligues qu'il y avoit établies, & ausquelles il avoit donné toute l'autorité, & que par-là il étoit veritablement Seigneur & Maître de toute la Grece, entreprirent d'y rétablir le gouvernement du peuple, & d'en chasser tous ses suppôts & amis. Cela excita d'abord un grand tumulte. Les Atheniens, qui sous la conduite de Thrasybu-

le, avoient occupé le Château de Phyle, prirent les armes contre les trente Tyrans, & les défirent.

Château au-dessus d'Athenes & très-fort d'assiete. V. Xenoph. Liv. 2. de l'histoire Grecque.

Sur ces nouvelles Lysandre revient en toute diligence à Sparte, & fait tant qu'il persuade aux Lacedemoniens de soutenir dans Athènes le parti des Nobles, & de reprimer & châtier le peuple. Pour cet effet ils envoyent d'abord cent talens aux trente Tyrans pour continuer la guerre, & le nomment lui-même pour General. Mais les deux Rois, pleins d'envie contre lui, & craignant qu'il ne prît une seconde fois Athenes, résolurent que l'un d'eux y marcheroit, & Pausanias partit en même tems, en apparence pour soutenir les trente contre le peuple, mais dans la verité pour terminer la guerre, & pour empêcher que Lysandre par le moyen de ses amis ne se rendît encore maître d'Athenes. C'est de quoi il vint facilement à bout, car ayant gagné la confiance des Atheniens il les reconcilia les uns avec les autres, appaisa la sédition, & coupa par ce moyen les aîles à l'ambition de Lysandre.

Lysandre revient à Sparte.

Cent mille écus.

Lysandre nommé General contre le peuple d'Athenes.

Politique des deux Rois de Sparte.

Pausanias reconcilie les Atheniens les uns avec les autres.

Mais quelque tems après, les Atheniens s'étant encore soulevez, on en rejetta toute la faute sur Pausanias, car on dit qu'ayant ôté

On en rejetta toute la faute sur Pausanias.] Voici un bel exemple de l'injustice & du caprice des peuples. Pausanias vient de réüssir à Athenes, de faire ce que Lacedemone souhaitoit en rétablissant le gouvernement populaire, & de couper par-là les aîles à l'ambition de Lysandre. Quelque tems après, les

L'Oligarchie, un frein pour le peuple.

au peuple le frein de l'Oligarchie, qui le retenoit & le reprimoit, il l'avoit mis en pleine liberté de retomber dans ſon audace & dans ſon inſolence. En même tems cela donna à Lyſandre la réputation d'homme qui ne faiſoit rien ni par complaiſance, ni par vaine gloire, & par oſtentation, mais qui, ſans aucuns égards pour perſonne, alloit roide à tout ce qui pouvoit être utile à Sparte. En effet, il étoit fier & rude dans ſes diſcours, & il ſe montroit terrible à ceux qui oſoient lui réſiſter, ou le contredire.

Un jour que les Argiens plaidoient devant lui pour les confins de leurs terres contre Lacedemone, & qu'ils penſoient bien alleguer des raiſons plus fortes que celles des Lacedemoniens, il leur dit en leur montrant ſon épée, *celui qui eſt le maître avec celle-ci, plaide mieux que les autres pour les confins de ſes terres.* Un autre jour un homme de Megare lui ayant dit dans une converſation quelque choſe de trop hardi & de trop hautain, il lui répondit, *Mon ami, tes propos demanderoient une bonne fortereſſe.*

Mots de Lyſandre.

Atheniens, abuſant de la liberté de ce même gouvernement, ſe ſoulevent, & voilà qu'on s'en prend d'abord à Pauſanias, à qui on fait un crime d'avoir aboli l'Oligarchie, & que Lyſandre paſſe pour un bon Citoyen, qui ne faiſoit rien que pour l'utilité de Sparte.

Celui qui eſt le maître avec celle-ci plaide mieux que les autres pour les confins de ſes terres.] Il y a long-tems que cela eſt établi, & je croi que l'on peut aſſurer que jamais les hommes ne reviendront de cette injuſtice, le degré de force fait le degré d'éloquence.

Tes propos demanderoient une bonne fortereſſe.] C'eſt-à-dire

Les Beotiens ne ſe déclaroient point, & étoient en branle, incertains s'ils embraſſeroient le parti de Lacedemone, ou celui de ſes ennemis, il leur envoya demander *s'il paſſeroit dans leurs terres les piques droites, ou les piques baiſſées.*

Les Corinthiens s'étant détachez de la Ligue, il s'approcha de leurs murailles avec ſon armée, & comme ſes Lacedemoniens marchandoient & balançoient à donner l'aſſaut, il apperçut un liévre ſortir de leurs retranchemens, & ſur le moment, ſe tournant vers ſes troupes, *N'avez-vous point de honte*, leur dit-il, *de craindre des ennemis qui par pareſſe laiſſent tranquillement dormir les liévres dans leurs murailles?*

Le Roi Agis étant venu à mourir, laiſſa un frere nommé Ageſilas, & un fils nommé Leotychidas, mais qui paſſoit pour n'être point à lui. Lyſandre, qui favoriſoit Ageſilas, parce qu'il en avoit été amoureux, lui conſeilla de s'emparer de la Royauté, vû qu'il étoit veritablement de la race des Heraclides, car pour Leotychidas, il étoit ſoupçonné d'être fils d'Alcibiade, qui avoit eu un commerce ſecret avec Timea ſa mere, femme d'Agis, dans le tems que banni d'Athenes il s'étoit retiré à Sparte. Et l'on prétend qu'Agis ayant ſupputé le tems de la groſſeſſe de la Reine, & connu par-là qu'elle n'étoit

Hiſtoire d'Ageſilas & de Leotychidas fils d'Agis.

que pour tenir des propos ſi hautains il faudroit avoir un lieu de ſûreté où l'on ne pût rien craindre.

pas grosse de son fait, ne donnoit aucune marque d'affection pour Leotychidas, & pendant qu'il vêcut il fit toujours paroître qu'il le desavoüoit, & qu'il ne le reconnoissoit pas pour son fils. Mais étant tombé malade & s'étant fait porter dans la ville de Herea, comme il fut à l'article de la mort, fléchi en partie par les caresses de ce jeune homme, & en partie vaincu par les prieres & par les instances de ses amis, il reconnut Leotychidas pour son fils en presence de ses Officiers & de plusieurs autres personnes qui étoient dans sa chambre, & après les avoir tous priez de servir de témoins auprès des Lacedemoniens pour valider cette reconnoissance, il rendit l'esprit.

Diopithes fort versé dans les anciennes propheties.

Tous ces gens-là de retour à Sparte, témoignerent en faveur de Leotychidas. Malgré ce témoignage Agesilas, & par ses grandes qualitez, & par le secours & la protection de Lysandre, alloit l'emporter sur lui, lorsqu'un certain Diopithes, homme fort versé dans les anciennes propheties, pensa ruiner ses affaires en produisant cet ancien Oracle qu'il appliquoit à l'incommodité d'Agesilas, qui étoit boiteux:

Ancien Oracle rendu à Sparte.

Sparte, quelque glorieuse & quelque fiere que tu sois, prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds, un regne boiteux ne vienne

Mais étant tombé malade & s'étant fait porter dans la ville de Herea.] Selon Xenophon liv. 2. Agis revenant de Delphes tomba malade à Herea, ville d'Arcadie, & on le porta à Lacedemone où il mourut.

ternir ton lustre. Car de-là naîtront des travaux infinis, qui exerceront long-tems ta patience, & des orages de guerres sanglantes que tu auras bien de la peine à surmonter.

La plûpart, gagnez par cet Oracle, penchoient pour Leotychidas. Mais Lysandre se levant, dit que Diopithes n'expliquoit pas bien cette prophetie; que le Dieu ne vouloit pas empêcher que des Princes boiteux ne montassent sur le trône de Sparte, & que *par ce regne boiteux*, il vouloit faire entendre des regnes où des bâtards & des gens sans naissance regneroient sur les Heraclides, & voilà, leur dit-il, le veritable sens de l'Oracle. Cette explication de Lysandre, soutenuë par son grand crédit, fit revenir tout le monde, & Agesilas fut reconnu Roi.

Explication que Lysandre donne à cet Oracle, contre Leotychidas.

D'abord Lysandre commença à lui suggerer, & à lui mettre en tête de porter la guerre en Asie, le remplissant de ces magnifiques esperances qu'il détruiroit l'empire des Perses, & qu'il se rendroit le plus grand personnage qui eût jamais été. En même tems il écrivit à ses amis, qu'il avoit en Asie, pour les presser de

Lysandre porte Agesilas à aller faire la guerre en Asie.

La plûpart, gagnez par cet Oracle, penchoient vers Leotychidas.] En effet cet Oracle paroissoit bien clair & bien formel, il défendoit un regne boiteux, & Agesilas étoit boiteux. Mais l'explication de Lysandre, qui fait voir que le terme de l'Oracle est un terme figuré, est bien ingenieuse & bien plausible; pourquoi un Prince boiteux seroit-il exclus du trône, qui lui appartiendroit legitimement? Mais cet Oracle a un troisiéme sens très-different de ceux que lui donnent les deux partis, comme on le verra dans les remarques sur la vie d'Agesilas.

demander à Sparte Agesilas pour General contre les Barbares. Ses amis obéïrent à ses ordres, & envoyerent à Lacedemone des Ambassadeurs pour en faire la demande. Et il faut avoüer que cet honneur, que Lysandre attira à Agesilas, n'étoit pas inferieur à la Royauté qu'il lui avoit procurée. Mais les naturels ambitieux ont cela de mauvais, que quelque habiles & quelque propres qu'ils soient d'ailleurs à commander, cependant l'envie, que la jalousie de gloire leur inspire souvent contre leurs égaux, leur est un très-grand obstacle qui les empêche de faire de belles & de grandes actions; car ils regardent comme leurs Antagonistes & leurs ennemis dans le chemin de la vertu, ceux qu'ils devroient prendre pour aides, & des conseils & assistance desquels ils devroient plutôt se servir pour y avancer. Agesilas mena avec lui Lysandre, & le mit à la tête des trente personnages dont il composa son conseil,

Honneur que Lysandre attira à Agesilas, & qui n'étoit pas inferieur à la Royauté.

Malheureux effet de l'envie qui empêche l'envieux de se servir des secours qu'il auroit pour satisfaire son ambition.

Et il faut avoüer que cet honneur, que Lysandre attira à Agesilas, n'étoit pas inferieur à la Royauté.] Plutarque a raison, il étoit plus glorieux à Agesilas d'être demandé pour General contre les Perses, que d'être monté sur le trône de Sparte, qui lui étoit dû.

Mais les naturels ambitieux ont cela de mauvais, que quelque habiles &c.] Cette reflexion de Plutarque renferme un grand précepte pour les Princes & pour tous ceux qui aspirent à de grandes choses, en leur faisant voir le malheureux effet de l'envie qui les porte souvent à regarder comme leurs rivaux & comme leurs ennemis, ceux dont les conseils pourroient seuls les aider à remplir leur ambition. Agesilas en est un exemple bien sensible. Et notre histoire nous en fournit d'autres tout semblables & qui ne sont pas moins instructifs.

comme

comme le premier de ſes amis, & celui qu'il vouloit ſurtout conſulter dans ſes plus importantes affaires.

Quand ils furent arrivez en Aſie, ceux du païs qui n'avoient nulle habitude avec Ageſilas, & qui ne l'avoient jamais connu, le viſitoient rarement, & lui parloient peu, au lieu que connoiſſant Lyſandre de longue main, & ayant eu avec lui un grand commerce, ils étoient tous les jours à ſa porte, les uns par amitié, & les autres par crainte, pour lui faire leur cour, & pour l'accompagner. Comme on voit ſouvent dans les tragedies que l'Acteur, qui jouë le rôle d'un courrier, ou d'un eſclave, eſt applaudi & regardé comme le premier perſonnage, lorſque celui qui porte le diadême & le ſceptre, n'eſt pas ſeulement écouté; de même toute la majeſté & tout le dehors de la Royauté étoit pour le Miniſtre, & on laiſſoit à Ageſilas le ſeul nom de Roi denué de toute puiſſance.

Plutarque blâme l'ambition outrée de Lyſandre & la trop grande ingratitude d'Ageſilas.

Il ſemble que cette ambition trop outrée de Lyſandre méritoit bien quelque correction, & qu'on devoit le réduire à ſe contenter du ſecond rôle. Mais de rejetter abſolument, & de maltraiter par une jalouſie de gloire un ami & un bienfaiteur, c'eſt à quoi Ageſilas ne devoit jamais ſe porter; premierement il ne lui donna aucune occaſion de faire de grandes choſes, & ne lui confia aucun commandement, & en ſecond lieu tous ceux qu'il voyoit que Lyſandre

Grandes fautes d'Ageſilas contre Lyſandre.

protegeoit & favorisoit, c'étoient ceux-là qu'il rebutoit le plus, il les renvoyoit tous mécontens, & leur refusoit ce qu'il accordoit aux derniers du peuple; ruinant par-là peu à peu son grand credit, & détruisant toute sa puissance.

Lysandre voyant donc qu'il n'obtenoit jamais rien de tout ce qu'il demandoit, & que son empressement & toutes ses sollicitations étoient contraires à ses amis, cessa de parler pour eux, & les pria de ne plus le visiter, & de ne plus s'attacher à lui, mais de s'adresser au Roi, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le tems present avoient le pouvoir de servir & d'avancer leurs créatures.

Quoique Lysandre n'eût plus de credit auprès du Roi, on ne laissoit pas de lui faire la cour. Chose rare.

Ces paroles entenduës, la plûpart cesserent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne cesserent pas de lui faire leur cour, au contraire ils ne furent que plus assidus auprès de lui, ils l'accompagnoient en foule à toutes ses promenades, & assistoient à tous ses exercices, ce qui affligeoit & aigrissoit encore davantage Agesilas par cette malheureuse envie & jalousie d'honneur. Jusques-là qu'ayant donné à de simples soldats des commandemens considerables & les plus beaux gouvernemens, il nomma Lysandre Commissaire des vivres, & distributeur des chairs, & pour insulter ensuite les Ioniens & se mocquer d'eux, il dit, *qu'ils aillent presentement faire la cour à mon maître Boucher.*

Agesilas donne à Lysandre des commissions indignes.

Après cet affront Lysandre crut qu'il étoit de

ſon devoir de lui parler, & d'avoir avec lui un éclairciſſement. Leur converſation fut très-courte & très-laconique. Lyſandre en entrant dit, *En verité, Seigneur Ageſilas, vous ſçavez mieux qu'homme du monde rabaiſſer vos amis.* Oüi, lui répondit Ageſilas, *quand ces amis veulent être plus grands que moi. Mais quand ils veulent ſervir à augmenter ma puiſſance, je ſçai mieux qu'homme du monde leur en faire part, comme cela eſt juſte. Mais peut-être, Seigneur,* repliqua Lyſandre, *on vous en a plus dit que je n'en ai fait. Je vous prie donc, & ſurtout à cauſe des Etrangers, qui tous ont les yeux ſur nous, de me donner dans votre armée un lieu & un rang où vous croirez que je vous ſerai le moins odieux, le moins ſuſpect & le plus utile.*

Converſation de Lyſandre & d'Ageſilas.

Le fruit de cette converſation fut la Lieutenance de l'Helleſpont qu'Ageſilas lui donna. Dans cet emploi il conſerva toujours ſon reſſentiment contre lui, mais il ne negligea pourtant rien de tout ce qui étoit de ſon devoir, & qui alloit au bien des affaires. Ayant trouvé que Spithridate, un des principaux Officiers du Roi de Perſe, vaillant homme de ſa perſonne, & qui avoit beaucoup d'argent & des troupes, étoit broüillé avec Pharnabaſe, il le pratiqua, & fit ſi bien qu'il l'obligea à ſe révolter contre ſon maître, & l'amena à Ageſilas; c'eſt le ſeul ſervice qu'il lui rendit dans cette guerre. Peu de tems après il s'en retourna à Sparte ſans aucune marque d'honneur, ni de diſtinction, ex-

Le reſſentiment que Lyſandre conſerva contre Ageſilas, n'empêcha pas qu'il ne le ſervît utilement.

trêmement piqué contre Agesilas, encore plus indigné contre le gouvernement, qui lui parut beaucoup plus insupportable, & entierement resolu d'executer sans plus de remise tout ce qu'il avoit imaginé autrefois pour parvenir à le changer. Et voici ce qu'il avoit pensé :

Lysandre cherche à changer le gouvernement dans Sparte.

Des descendans d'Hercule, qui s'étoient mêlez avec les Doriens, & qui étoient retournez dans le Peloponnese; la plûpart s'établirent à Sparte, & leur posterité y étoit très-brillante & très-florissante, mais ils ne succedoient pas tous également & indifféremment à la couronne. Il n'y avoit que deux branches qui eussent le droit de regner, celle des Eurytionides, & celle des Agides; toutes les autres avec toute leur noblesse, n'avoient dans le gouvernement aucun privilege, ni aucun avantage sur les moindres citoyens; car tous les honneurs qui venoient de la vertu, étoient également proposez à tous ceux qui pourroient y parvenir par leur mérite. Lysandre, qui descendoit comme eux de cette illustre tige, dès qu'il se vit élevé à un haut degré de gloire par ses grandes actions, qu'il eut fait des amis, & acquis une grande puissance, il commença à voir avec peine qu'une ville qu'il avoit embellie & augmentée par ses exploits, fût soumise à d'autres Princes qui ne valoient pas mieux que lui, & qui n'avoient ni plus

Il n'y avoit que deux branches des Heraclides qui eussent le droit de regner à Sparte.

Toutes les autres avec toute leur noblesse.] Il faut lire dans le texte, τοῖς ϗ ἄλλοις, &c. comme dans le Mſ. de S. Germain.

de capacité, ni plus de courage. Il cherchoit donc les moyens d'ôter à ces deux maiſons le droit de ſucceder ſeules au Royaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des Heraclides. D'autres diſent qu'il n'avoit pas deſſein d'étendre ce droit à tous les Heraclides ſeulement, mais à tous les naturels Spartiates, afin que cet honneur de regner ne fût pas le prix des ſeuls deſcendans d'Hercule, mais de tous ceux qui, comme Hercule, s'en rendroient dignes par la vertu, qui l'avoit déja elevé lui-même au-deſſus de l'homme, en lui procurant les honneurs divins. Car il eſperoit que quand la Royauté ſeroit adjugée de cette maniere, il n'y auroit aucun Spartiate qui pût lui être préferé.

Lyſandre voulut que le droit de regner appartînt à tous les Spartiates qui s'en rendroient dignes par la vertu.

Il tâcha donc premierement de perſuader la choſe à ſes citoyens; & pour y réuſſir il apprit par cœur un beau diſcours compoſé ſur ce ſujet par Cleon d'Halicarnaſſe. Mais conſiderant les inconveniens de cette affaire, & faiſant reflexion qu'un ſi grand changement demandoit des ſecours plus hardis & des moyens plus efficaces, comme dans une tragedie on a recours à une machine pour faire deſcendre un Dieu, & amener un dénouëment que toute la puiſſance humaine ne ſçauroit faire, il eut recours à une machine toute ſemblable; il inventa & ſuppoſa des propheties & des oracles des Dieux, comme ſentant bien qu'il ne tireroit aucune utilité de

Il apprend ſur cela un beau diſcours compoſé par Cleon d'Halicarnaſſe.

Lyſandre ſuppoſe des propheties & des oracles.

toute l'éloquence de Cleon, si auparavant par la crainte de la Divinité, & par les frayeurs de la superstition il n'étonnoit & ne subjuguoit ses citoyens pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre. Ephorus écrit qu'il tâcha premierement de corrompre la Prêtresse d'Apollon à Delphes, & ensuite les Prêtresses de Dodone, par le moyen d'un certain Pherecles, & qu'ayant été refusé de toutes, il alla en Libye à l'oracle d'Ammon, qu'il parla aux Prêtres, & leur offrit beaucoup d'argent, & que ces Prêtres indignez envoyerent des Ambassadeurs à Sparte pour l'accuser d'impieté & de sacrilege.

Il tâcha de corrompre la Prêtresse d'Apollon, celles de Dodone & les Prêtres de Jupiter Ammon.

Sur cela il est accusé d'impieté & de sacrilege.

Cette accusation n'ayant pas réussi, & Lysandre ayant été absous par le Conseil de Sparte, ces Libyens, sur le point de leur départ, dirent, *Seigneurs Spartiates, nous jugerons plus religieusement & plus équitablement que vous, quand vous serez venus vers nous en Libye pour vous y établir*, comme y ayant un ancien oracle qui portoit que les Lacedemoniens s'établiroient un jour en Libye. Or

Ancien oracle que les Lacedemoniens s'établiroient un jour en Lybie.

Qu'il parla aux Prêtres.] Il y a dans le texte une faute considerable. J'ai lû comme dans un Mf. τοῖς προφήταις, au lieu de τοῖς πολίταις. Et c'est ainsi qu'il est écrit dans le Mf. de S. Germain. Et ensuite λίβυας, au lieu de λίβας.

Seigneurs Spartiates, nous jugerons plus religieusement que vous.] Par-là ces Ambassadeurs Lybiens vouloient faire entendre aux Spartiates qu'ils n'avoient obéi ni à la Religion, ni à la Justice quand ils avoient absous Lysandre, & qu'ils avoient besoin de venir apprendre chez eux le respect qui étoit dû à l'une & à l'autre.

toute cette trame, & toutes les ruſes qu'on employa pour faire réüſſir cette fiction, qui n'étoit ni commune, ni bâtie ſur des fondemens tels quels, & à laquelle le haſard ne donna nullement la naiſſance, mais qui avoit beaucoup de fondemens conſiderables, comme une propoſition de mathématique, qui par des prémiſſes ſouvent très-difficiles, & qu'on ne comprend point, marche pourtant & arrive à ſa concluſion qui eſt ſon dernier terme; il vaut mieux que nous les rapportions ici tout du long en ſuivant ce qu'en a écrit Ephorus, non moins grand Hiſtorien que grand Philoſophe.

Il faut donc ſçavoir que dans le Royaume de Pont il y eut une femme qui dit qu'elle étoit groſſe d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetterent cette prétenduë groſſeſſe qu'ils traitoient de fable, & les autres la crurent, & la

Fable que Lyſandre avoit imaginée pour venir à bout de ſon deſſein.

Une femme ſe dit groſſe d'Apollon.

Ce qu'en a écrit Ephorus non moins grand Hiſtorien que grand Philoſophe.] Polybe, & après lui Strabon ont fait grand cas d'Ephorus, comme d'un très-bon Hiſtorien; cependant ils n'ont pas laiſſé de le reprendre en certaines choſes, & Strabon le blâme ſurtout d'avoir mêlé, ou plutôt de n'avoir dit que des fables en parlant de Delphes, après avoir promis qu'il éviteroit les fables, ſurtout dans ce point. Cela n'eſt gueres d'un Philoſophe.

Et les autres la crurent & la reçurent comme un point de Religion.] Car la plûpart des Payens ſuivoient l'opinion des Egyptiens, que Plutarque rapporte dans la vie de Numa, pag. 299. qui tenoient qu'il n'étoit pas impoſſible que l'eſprit de Dieu ne s'approchât d'une femme, & que par ſa vertu il ne fit germer en elle des principes de generation. On peut voir là les remarques. C'eſt ſur cette opinion preſque generalement reçuë qu'ils ont fondé les fables de la naiſſance de pluſieurs perſonnes qu'ils

Elle accouche d'un fils qui fut nommé Silene.

Ce que Lysandre fait de la naissance de cet enfant.

reçurent comme un point de Religion, de maniere que cette femme ayant accouché d'un fils, plusieurs, & les plus considerables du Royaume demanderent avec empressement l'honneur de le faire nourrir & élever. On donna à cet enfant le nom de Silene pour certaines raisons qu'on n'explique point. Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement & comme le fonds de la piece qu'il méditoit, supplée le reste de lui-même, en employant bon nombre de gens, & de gens même considerables, qui débitoient comme le prologue de la piece, cette naissance miraculeuse de l'enfant, & qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par-là les esprits à la croire. Cela fait, ils apporterent de Delphes à Sparte certains discours, qu'ils semoient & répandoient partout, *que les Prêtres du Temple gardoient dans quelques livres tenus fort secrets, des Oracles très-anciens, qu'il n'étoit permis ni à eux, ni à qui que ce fût de toucher, ni de lire, qu'à celui qui né d'Apollon viendroit dans la suite des tems, & qui après avoir donné des enseignes & des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardoient ces livres où étoient contenus ces oracles, les prendroit & les emporteroit.*

ont voulu faire passer pour les enfans d'une femme mortelle & d'un Dieu. Fables toutes tirées d'une verité qui n'étoit pas accomplie, mais qui étoit prédite, & qui devoit s'accomplir un jour.

Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement.] Il y a bien de l'apparence que ce commencement étoit de l'invention de Lysandre, & qu'il avoit lui-même aposté cette femme.

Tout

Tout cela étant bien préparé, Silene devoit venir se presenter aux Prêtres, & demander ces Oracles en qualité de fils d'Apollon, & les Prêtres, qui étoient du complot, comme acteurs bien dressez & bien instruits, devoient de leur côté approfondir exactement toutes choses, & faire bien des difficultez & bien des questions sur cette naissance pour l'éclaircir. Enfin, comme persuadez & convaincus que ce Silene étoit le veritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres; & alors ce fils du Dieu liroit en presence de tout le monde toutes ces propheties, & particulierement celle pour laquelle seule toute cette trame étoit ourdie, qui regardoit la Royauté de Lacedemone, & qui portoit, *qu'il étoit plus expedient & plus utile aux Spartiates de n'élire desormais pour leurs Rois, que les plus vertueux de leurs Citoyens.*

Lysandre a la douleur de voir manquer sa piece par la timidité de ses acteurs.

Silene devenu grand, étant venu en Grece pour joüer son rôle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer sa piece par la timidité de ses acteurs, & par la desertion d'un de ses principaux ouvriers, qui, quand ce fut au fait & au prendre, saigna du nez & se retira.

Cette longue intrigue ne fut découverte qu'après la mort de Lysandre.

Quoique cette longue intrigue eût été menée jusqu'au moment de l'execution, cependant on n'en sçut rien pendant la vie de Lysandre, & ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut découverte; car il mourut avant le retour d'Agesilas de son expedition d'Asie, après s'être malheureusement

trouvé engagé dans la guerre contre les Beotiens, ou plutôt après y avoir engagé toute la Grece, car on le dit de ces deux manieres, les uns en rejettant la faute ſur lui, les autres ſur les Thebains, & quelques-uns les en accuſant tous. En effet ceux qui accuſent les Thebains, leur reprochent qu'ils renverſerent l'Autel & diſſiperent les ſacrifices qu'Ageſilas offroit dans la ville d'Aulide, & qu'après qu'Androclidas & Amphitheus eurent

En effet, ceux qui accuſent les Thebains, leur reprochent qu'ils renverſerent l'Autel.] Xenophon explique ceci fort au long dans ſon III. Liv. de l'hiſtoire Grecque. Il dit que les Lacedemoniens embraſſerent avec plaiſir l'occaſion de prendre les armes contre les Thebains, parce qu'ils étoient irritez de longue-main contre eux de ce qu'ils s'étoient attribué la dixme de l'argent pris à Decelée, de ce qu'ils avoient refuſé de les ſuivre contre le Pirée, de ce qu'ils avoient conſeillé aux Corinthiens de ne pas ſe joindre à eux pour cette expedition, & enfin de ce qu'ils avoient voulu empêcher Ageſilas de faire un ſacrifice en Aulide, & qu'ils avoient renverſé de l'Autel les victimes immolées & offertes, & qu'ils avoient refuſé de le ſuivre en Aſie.

Et qu'après qu'Androclidas & Amphitheus eurent été gagnez par l'argent du Roi de Perſe.] Plutarque paſſe peut-être ici trop legerement des circonſtances peu connuës, & que le lecteur auroit pris plaiſir à voir un peu plus en détail. Il faut les ſuppléer par Xenophon, qui écrit que Tithrauſtes, s'appercevant qu'Ageſilas, plein de mépris pour le Roi de Perſe, ne penſoit pas à quitter l'Aſie, mais au contraire qu'il eſperoit de prendre le Prince, ne ſçavoit quel remede apporter à cette extrêmité, & qu'après y avoir bien penſé il s'aviſa d'envoyer en Grece Timocrate le Rhodien avec cinquante talens pour les diſtribuer aux Gouverneurs des villes. Que Timocrate en donna dans Thebes à Androclidas, à Iſmenias & à Galaxidorus; dans Corinthe, à Timolaus & à Perianthe, & dans Argos à Cyclon & à ſes adherans; que ces villes ſe mirent à criailler contre les Lacedemoniens, & que ce fut-là la ſource de la conſpiration des villes Grecques contre les Lacedemoniens. Xenophon ne nomme point *Amphitheus*, mais Pauſanias le mar-

été gagnez par l'argent du Roi de Perse, ils prirent les armes contre les Phociens, & ravagerent leur païs pour attirer aux Lacedemoniens cette guerre de toute la Grece.

Ceux qui rejettent cette guerre sur Lysandre, disent qu'il fut extrêmement irrité de ce que les Thebains seuls, tous leurs Alliez ne disant mot, avoient osé demander la dixiéme partie du butin fait sur les Atheniens à Decelée; & qu'ils avoient été fâchez, & s'étoient plaints de l'argent qu'il avoit envoyé à Sparte pour son compte, & qu'il fut encore plus offensé de ce qu'ils furent les premiers qui donnerent aux Atheniens les moyens de se mettre en liberté, en brisant le joug des trente Tyrans qu'il avoit établis, & que les

que en changeant un peu son nom, car il l'appelle *Amphithemis.*

Ils prirent les armes contre les Phociens & ravagerent leur païs.] Ceci demandoit d'être plus détaillé. Ces hommes gagnez par l'argent du Roi de Perse, & surtout les Thebains, jugeant bien que les Lacedemoniens ne commenceroient jamais à enfraindre le Traité fait avec leurs Alliez, si quelqu'un ne commençoit la guerre par quelque acte d'hostilité, persuaderent aux Locriens de piller le territoire, qui étoit en contestation entre les Phociens & les Thebains, ne doutant point que sur le champ les Phociens n'entrassent en armes dans la Locride. Ils ne se tromperent pas. Les Phociens se jettent dans la Locride & y font un plus grand butin. Sur cela Androclidas & ses adherans persuadent aux Thebains de marcher au secours des Locriens. Les Thebains entrent incontinent dans la Phocide & y font le dégât. Les Phociens envoyent demander du secours à Lacedemone, disant qu'ils n'avoient pas commencé la guerre, & que ce n'étoit que pour se défendre qu'ils étoient entrez dans les terres des Locriens, & que les Lacedemoniens embrasserent volontiers cette occasion de faire la guerre aux Thebains.

Lacedemoniens avoient rendu encore plus puissans & plus terribles, en ordonnant par un decret, que *tous ceux qui s'étoient enfuis d'Athenes, pourroient être pris partout où on les rencontreroit, & ramenez dans la Ville, & que ceux qui leur prêteroient main-forte, seroient maudits, excommuniez, & traitez en ennemis de Lacedemone.*

Decret très-inhumain des Lacedemoniens.

Decret tout contraire des Thebains.

A ce decret les Thebains en opposerent un autre plus juste & plus honnête, & entierement conforme aux actions d'Hercule & de Bacchus, car ils publierent *que toutes les Villes de la Beotie & toutes les maisons seroient ouvertes à tous les Atheniens qui auroient besoin d'asyle; que celui qui ne prêteroit pas main-forte à un fugitif qu'on emmeneroit, payeroit un talent d'amende, & que si quelqu'un passoit par les terres de la Beotie pour porter a Athenes des armes contre les Tyrans, aucun Thebain ne feroit semblant de le voir, ni de l'entendre.* Et on ne peut pas dire qu'ils se contenterent de faire ce decret si digne de la Grece, si genereux & si humain, & que leurs actions ne répondirent point à une proclamation si magnifique; car ce fut de Thebes même que partirent Thrasybule & les fugitifs qu'il mena avec lui, pour aller s'emparer du Château de Phyle, & ce furent les Thebains qui leur fournirent des armes & de l'argent, & qui leur donnerent les moyens de commencer & de con-

Mille écus.

Les effets répondirent à ce decret si genereux.

Et que leurs actions ne répondirent point.] Au lieu de ἱμοίως, qui est dans le texte, il faut lire ὁμοίας; comme dans le Mſ. de S. Germain. τοῖς γράμμασιν ὁμοίας.

duire cette entrepriſe ſans qu'elle fût découverte.

Voila les raiſons qui porterent Lyſandre à ſe déclarer contre Thebes & à marcher au ſecours des Phociens. Et comme il étoit naturellement violent, & que ſa colere étoit encore aiguiſée par la mélancolie de la vieilleſſe, il n'eut point de repos qu'il n'eût inſpiré le même reſſentiment aux Ephores, & qu'il ne leur eût perſuadé d'envoyer contre eux dans la Phocide une bonne garniſon, & de lui en donner le commandement. Il partit donc à la tête de ces troupes. Peu de jours après ils envoyerent encore le Roi Pauſanias avec l'armée. Mais Pauſanias devoit faire un grand circuit pour entrer dans la Beotie par le mont Citheron, & Lyſandre devoit traverſer la Phocide pour le joindre. Chemin faiſant il prit la ville d'Orchomene, qui ſe rendit volontairement. Il entra enſuite dans la ville de Lebadie, qu'il pilla. Il écrivit de-là à Pauſanias pour l'avertir que de Platées il eût à ſe rendre devant la ville d'Haliarte, & que lui il arriveroit dès le lendemain devant ſes murailles au point du jour.

La mélancolie de la vieilleſſe.

Lyſandre va commander une Garniſon dans la Phocide contre les Thebains.

Il prend Orchomene & pille Lebadie.

A la droite de l'Helicon près du Lac Copaïs.

Le Courier, qui portoit ces lettres, étant tombé entre les mains des Coureurs des ennemis, elles furent portées à Thebes. Les The-

Ses lettres interceptées par les Coureurs des Thebains, cauſe de ſa defaite & de ſa mort.

D'envoyer contre eux dans la Phocide.] Il y a dans le texte ἐπ' αὐτὸν, c'eſt une faute, il faut lire ἐπ' αὐτοὺς comme dans le Mſ. de S. Germain. Et dans la ſuite περιελθὼν au lieu de παρελθὼν, & πρὸς τοὺς Θηβαίους au lieu de πρὸ τοὺς Θηβαίους.

bains, avertis par-là de ſon deſſein, confierent leur Ville aux Atheniens, qui étoient venus à leur ſecours, & ſe mettant en marche ſur le minuit avec leurs troupes, ils arriverent devant les murs d'Haliarte un moment avant l'arrivée de Lyſandre, & firent entrer dans la Ville une partie de leurs gens. Lyſandre réſolut d'abord de camper ſur une éminence pour attendre Pauſanias. Mais comme il n'arrivoit point, & que le jour s'avançoit, las d'attendre, & de demeurer dans l'inaction, il fit prendre les armes à ſes troupes, & à ſes Alliez, & les mena en bataille contre la Ville. Les Thebains, qui étoient demeurez dehors, prenant par la gauche de la Ville, tomberent ſur l'arriere-garde des ennemis au-deſſous de la fontaine appellée *Ciſſuſa*, dans laquelle les fables diſent que les nourrices de Bacchus laverent ce Dieu, dès que ſa mere en fut délivrée; & la preuve qu'elles en donnent, c'eſt que ſes eaux ſont d'une belle couleur de vin, très-claires & très-bonnes à boire. Non loin de-là naiſſent les cannes Cretoiſes dont on

Fontaine Ciſſuſa près d'Haliarte.

Fable de cette fontaine.

Cannes Cretoiſes.

Au-deſſous de la fontaine appellée Ciſſuſa.] Je ne ſçai ſi on trouve ailleurs quelque mention d'une fontaine aux environs d'Haliarte, qui ait eu le nom de *Ciſſuſa*. Je n'en connois point. Mais Pauſanias parle de la fontaine *Tilphuſa*, qu'il place à cinquante ſtades, c'eſt-à-dire à ſix mille deux cens cinquante pas de la Ville. C'eſt la même fontaine que Strabon appelle *Tilphoſa*, ſous le mont de Tilphoſion au voiſinage d'Haliarte. Et je ne doute pas qu'il ne faille corriger ce paſſage de Plutarque par celui de Pauſanias & par celui de Strabon liv. IX.

Non loin de-là naiſſent les cannes Cretoiſes, dont on fait les javelots.] Ce paſſage confirme l'explication qu'Heſychius donne

fait les javelots, d'où les Haliartiens concluent que Rhadamanthe a habité autrefois dans ce païs-là, & ils montrent même son tombeau, qu'ils appellent *Alée*. Le tombeau d'Alcmene est tout auprès, car on prétend qu'elle fut enterrée en ce lieu-là, ayant épousé en secondes noces Rhadamante après la mort d'Amphitryon.

Alcmene épousa Rhadamanthe après la mort d'Amphitryon.

Les autres Thebains, qui étoient entrez dans la Ville, se mirent en bataille dans la place avec les Haliartiens, & demeurerent tranquilement sous les armes. Mais dès qu'ils virent Lysandre approcher de leurs murailles, ouvrant tout à coup leurs portes, ils sortirent, & le chargeant de furie, ils le renverserent & le tuerent avec le Devin qui l'accompagnoit & un petit nombre d'autres. Le reste se retira promptement vers le gros de leur armée. Les Thebains profitant de ce premier avantage, les poursuivent si vivement

Lysandre tué devant Haliarte.

au mot στύραξ, en disant qu'il ne signifie pas seulement le bout de fer qui est au bas de la pique & qu'on fiche à terre, σαυρωτὴρ, mais aussi le bois de la pique, & du javelot même. Strabon en parlant d'Haliarte, dit que cette Ville fut ruinée par les Romains dans la guerre contre Persée, & qu'elle étoit près d'un lac, ou d'un étang marécageux, qui portoit des cannes ou roseaux à faire, non des javelots comme Plutarque le dit ici, mais des chalumeaux, des flûtes. Et dans la vie de Sylla nous verrons un passage où Plutarque parle comme Strabon. On peut voir-là la remarque.

D'où les Haliartiens concluent que Rhadamanthe a habité autrefois dans ce païs-là.] Comme si Rhadamanthe, qui étoit de Crete avoit porté-là ces sortes de cannes. Cette preuve n'est pas meilleure que celle que les fables donnent pour établir que Bacchus naissant fut lavé dans la fontaine Cissusa ou Tilphusa, & que c'est de-là que ses eaux eurent la couleur du vin.

qu'ils prennent la fuite à travers les montagnes avec perte d'environ mille hommes. Les Thebains perdirent aussi de leur côté trois cens hommes, qui avoient suivi l'ennemi avec trop d'ardeur & l'avoient attaqué dans des lieux trop forts & trop difficiles, & ce fut justement ceux qui étoient soupçonnez de favoriser davantage Lacedemone, car pour effacer ce soupçon de l'esprit de leurs Citoyens, ils pousserent les Lacedemoniens sans se menager, & combattirent si opiniâtrement, qu'ils y perirent.

Pausanias informé de cette défaite ne laisse pas de marcher contre Haliarte.

La nouvelle de cette défaite fut portée à Pausanias comme il étoit en marche sur le chemin de Platées à Thespies. Se mettant donc en bataille, il continuë sa route, & s'approche d'Haliarte. Thrasybule y vint de Thebes avec ses Atheniens. Pausanias vouloit demander aux ennemis une tréve pour enlever les morts, ce que les plus anciens des Spartiates ayant de la peine à supporter, ils murmuroient entr'eux, & enfin étant allez trouver le Roi, ils protesterent *qu'il ne falloit point recourir à une tréve pour enlever Lysandre, mais qu'on devoit aller les armes à la main rallumer le combat autour de son corps, & l'enterrer honorablement après la victoire; que s'ils étoient vaincus, il leur seroit glorieux d'être étendus sur le champ de bataille avec leur General.*

Les Spartiates trouverent qu'il étoit honteux de demander une tréve pour enlever les morts.

Genereux sentiment des Spartiates.

Malgré ces remontrances des vieillards de Sparte, Pausanias voyant que c'étoit une grande affaire de battre les Thebains, qui venoient de

de remporter un si grand avantage, & que d'ailleurs Lysandre ayant été tué devant Haliarte, il seroit très-difficile d'enlever son corps, quand même on les auroit battus, envoya un Heraut, obtint une tréve, enleva les morts, & se retira avec son armée. Dès qu'ils eurent passé les montagnes de la Beotie, ils enterrerent Lysandre dans la terre des Panopéens amis & alliez de Sparte, où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau près du chemin qui mene de Delphes à Cheronée.

Pausanias demande une tréve, & enleve le corps de Lysandre.

Lysandre enterré dans le territoire de Panope. Selon d'autres il étoit enterré à Haliarte.

Pendant que l'armée étoit campée en cet endroit, on rapporte qu'un Phocien racontant cette bataille à un autre qui ne s'y étoit pas trouvé, lui dit, *que les ennemis les avoient chargez lorsque Lysandre avoit déja passé l'Oplite.* Comme il en étoit fort étonné, il y eut un Spartiate, ami de Lysandre, qui l'ayant entendu, lui demanda quel étoit cet Oplite, car il ne connoissoit point ce nom. Le Phocien répondit, *c'est l'endroit où les ennemis ont renversé & tué sur la place nos gens les plus avancez, car le ruisseau, qui passe près des murailles de la Ville, est appellé Oplite.* Ce que le Spartiate ayant entendu, il fondit en larmes, & s'écria, *qu'il est difficile à l'homme d'éviter sa destinée!* Car autrefois il avoit été rendu à Lysandre un Oracle qui portoit en propres termes: *Je t'ordonne d'éviter surtout le bruyant Oplite,*

Oracle rendu à Lysandre.

Je t'ordonne d'éviter surtout le bruyant Oplite.] Autant que cet Oracle étoit difficile à entendre avant l'accomplissement, autant

& le fils de la terre, le dragon rusé, qui vient frauduleusement assaillir parderriere. D'autres disent que l'Oplite n'est pas ce ruisseau qui passe près d'Haliarte, mais que c'est un torrent qui va vers Cheronée, & qui se jette dans le fleuve du Phliarus près de la Ville. On l'appelloit autrefois *Oplias*, & aujourd'hui on le nomme *Isomantus.* Or celui qui tua Lysandre, étoit un Officier d'Haliarte, qui s'appelloit *Neochorus*, & qui portoit sur son bouclier un dragon; & c'est ce qu'il semble que l'Oracle vouloit faire entendre.

Explication de la derniere partie de l'Oracle.

On dit aussi que les Thebains, peu de tems après la guerre du Peloponese, avoient reçu un Oracle dans le Temple d'Apollon Ismenien, qui leur prédisoit la bataille de Delium, & ce combat d'Haliarte, qui fut donné trente ans après. Voici cet Oracle: *Toi qui fais la guerre au loup avec tes*

Ainsi appellé à cause du Temple qu'il avoit aux portes de Thebes sur le fleuve d'Ismene.

cet accomplissement le rend clair & sensible. Lysandre fut tué après avoir passé un ruisseau dont l'ancien nom étoit Oplite, il est tué par un homme qui portoit sur son bouclier un dragon, & il est tué dans une charge que font les Thebains, qui le prennent par derriere, pendant que les Haliartiens & les autres Thebains l'attaquent de front. Ces Oracles étoient bien ingenieux.

Qui leur prédisoit la bataille de Delium, & ce combat d'Haliarte qui fut donné trente ans après.] Ce combat de Delium, où les Atheniens furent battus par les Thebains, fut donné la I. année de l'Olymp. LXXXIX. 422. ans avant N. S. & le combat d'Haliarte, où Lysandre fut tué, arriva la II. année de l'Olymp. XCVI. 393. ans avant N. S. Ainsi il y a 29 ans entiers de l'un à l'autre.

Toi qui fais la guerre au loup avec tes épieux, évite ses confins.] J'ai suivi à la lettre le texte de cet Oracle, qui appelle, à mon avis, le territoire de Delium, *les confins du loup*, parce que Delium est à l'extrêmité de la Beotie sur l'Euripe, & que le loup chassé jusques-là ne trouve plus de terrain.

épieux, évite ses confins & la croupe Orchalide, que le renard n'abandonne jamais. Par ce mot de *confins*, il entend le territoire de Delium, parce qu'il est à l'extrêmité de la Beotie, qui confine par-là à l'Attique. Et *cette croupe Orchalide, que le renard n'abandonne jamais*, c'est la colline appellée *Alopece*, qui est du côté de l'Helicon qui regarde Haliarte, & qui a été ainsi appellée à cause des renards dont elle est pleine.

Oracle rendu aux Thebains.

Explication de Oracle.

Lysandre ayant été tué de cette maniere, les Spartiates en furent d'abord si affligez, qu'ils appellerent en Justice le Roi Pausanias pour lui faire son procès; & sur ce qu'il refusa de comparoître, ils le condamnerent à mort. Mais il se déroba, & se retira à Tegée, où il passa le reste de ses jours sous la sauve-garde & protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant.

Le Roi Pausanias appellé en Justice par les Spartiates à cause de la mort de Lysandre.

Il se retire à Tegée, où il passa le reste de ses jours.

La pauvreté de Lysandre ayant été reconnuë après sa mort rendit sa vertu plus évidente & plus illustre, quand on vit que de tant d'or & d'argent, qui lui avoient passé par les mains, d'une puissance si grande, qu'il avoit euë, de tant de villes, qui lui avoient été soumises, & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette espece de Royauté & de Souveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer sa maison, & pour en augmenter le lustre par les richesses, comme l'écrit Theopompe, auquel il faut ajouter bien plus de foi

Vertu de Lysandre renduë plus evidente par sa pauvreté.

Theopompe taxé d'être plus enclin à blâmer qu'à loüer.

quand il louë que quand il blâme, car il est bien plus enclin, & prend bien plus de plaisir à blâmer qu'à loüer.

Peu de tems après, comme le rapporte Ephorus, sur quelques differends qui s'émurent dans Sparte entr'elle & ses alliez, on eut besoin d'aller visiter les papiers & memoires que Lysandre avoit laissez, & Agesilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cleon, qu'il avoit préparée sur l'élection des Rois, pour faire voir à ses citoyens qu'ils devoient ôter à la maison des Eurytionides & à celle des Agides, le droit de succeder seules au Royaume, étendre ce droit à tous les naturels Spartiates, & n'élire pour leurs Rois que les plus vertueux, & les plus gens de bien.

Agesilas est envoyé visiter les papiers de Lysandre.

Il y trouve la harangue que Cleon lui avoit faite pour l'élection des Rois.

Frappé de cette lecture, il quitta tout, & sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses citoyens, & leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre, sans qu'il eût été connu. Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui étoit le President des Ephores, le retint

Sage conseil que Lacratidas lui donna.

Et leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre.] Agesilas vouloit par-là ruiner la réputation de Lysandre, & faire voir aux Spartiates qu'ils n'avoient jamais bien connu son caractere, & que c'étoit un homme très-dangereux.

Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui étoit le President des Ephores, le retint.] Ce qu'il fit en cette occasion fut en effet une très-grande marque de sa sagesse & de sa prudence. Car si Agesilas eût communiqué cette harangue à ses citoyens,

en lui disant, *qu'il ne falloit pas déterrer Lysandre, mais au contraire, qu'il falloit enterrer avec lui sa harangue, comme une piece très-dangereuse par le grand art avec lequel elle étoit composée, & par la force de persuasion qui regnoit partout, & à laquelle il seroit impossible de resister.*

Tout écrit dangereux, doit être enterré & ne pas être rendu public.

Malgré ce bruit, qui fut bien-tôt public, les Spartiates ne laisserent pas de faire à Lysandre toutes sortes d'honneurs après sa mort. En voici un entr'autres qui merite d'être rapporté. Quelques jours avant qu'il mourût, deux des principaux citoyens de Sparte avoient fiancé ses deux filles; mais après sa mort sa pauvreté ayant été connuë, ils refuserent de les épouser. Les Spartiates les condamnerent à l'amende, sur ce que de son vivant, le croyant riche, ils lui avoient fait la cour, & avoient recherché son alliance, & qu'après sa mort, ayant reconnu sa pauvreté, qui étoit la plus grande preuve de sa justice & de sa vertu, ils l'avoient abandonné, & n'avoient plus voulu être ses gendres. Car à Sparte il y avoit des peines établies non-seulement contre ceux qui refusoient de se marier, ou qui se ma-

Mauvaise action de deux Spartiates.

Peines établies à Sparte contre ceux qui refusoient de se

cela auroit pû allumer une guerre civile, qu'il n'auroit pas été aisé de calmer.

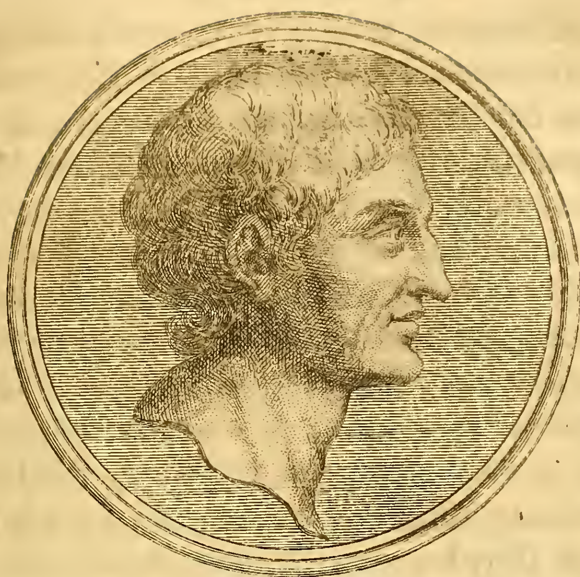
Malgré ce bruit, qui fut bientôt rendu public, les Spartiates ne laisserent pas de faire à Lysandre toute sorte d'honneurs.] Les Spartiates n'entrerent point du tout dans le ressentiment d'Agesilas, & je ne m'en étonne point. Lysandre avoit voulu travailler pour eux en étendant le droit de regner à tous les naturels Spartiates, afin que tous les gens de bien pussent esperer d'y avoir part.

marier, ou qui se marioient tard, ou qui se marioient mal.

rioient trop tard, mais aussi contre ceux qui se marioient mal. Et à cette derniere étoient sujets surtout ceux qui, au lieu de se marier dans des maisons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maisons les plus riches. Voilà ce que nous avons trouvé de la vie de Lysandre.

Et à cette derniere étoient sujets surtout ceux qui au lieu de se marier dans des maisons de vertu, ne cherchoient que les maisons les plus riches.] Selon ces Législateurs c'étoit donc se mal marier, que de préferer des maisons riches à des maisons de vertu. Rien de plus sage que cette loi, car par ce moyen l'honneur & la vertu se continuoient dans les familles. Il seroit à souhaiter qu'il y en eût une pareille parmi nous.

Fin de la vie de Lysandre.



SYLLA.



UCIUS Cornelius Sylla descendoit de Patriciens, qu'on peut appeller les Nobles. On dit qu'un de ses ayeuls, nommé Rufinus, fut Consul, mais qu'il reçut un affront qui effaça cet honneur du Consulat, car il fut trouvé avoir chez lui plus de quinze marcs de vaisselle d'argent contre la loi, qui le défen-

On dit qu'un de ses ayeuls, nommé Rufinus, fut Consul, mais qu'il reçut un affront.] C'est P. Cornelius Rufinus, qui fut en effet deux fois Consul, la premiere fois l'an de Rome 463. 288. ans avant la naissance de N. S. & la seconde, treize ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 476. & il fut chassé du Senat deux

Rufinus chassé du Senat pour avoir eu plus de quinze marcs de vaisselle d'argent contre la Loi.

Sylla nourri dans une fortune fort mediocre.

doit, & que cela seul le fit chasser du Senat. Delà vint que ses descendans furent toujours dans la bassesse sans pouvoir s'élever, & Sylla lui-même fut nourri & élevé dans une fortune fort mediocre. Quand il fut plus grand il demeura dans une maison de loüage, & d'un fort bas prix, comme le lui reprocherent dans la suite ceux qui trouvoient qu'il étoit devenu plus riche qu'il ne convenoit à son état. Car un jour qu'il se glorifioit, & qu'il se vantoit hautement à son retour de la guerre d'Afrique, on conte qu'un des plus honnêtes gens de la ville, & des plus gens de bien, lui dit sans marchander, *Eh comment serois-tu aussi vertueux que tu le dis, toi, qui n'ayant rien herité de ton pere, te trouves pourtant avoir tant de bien!* Car quoiqu'alors on ne conservât plus l'ancienne sagesse &

Il y a long-tems que les richesses hâtées sont suspectes.

Du tems de Sylla on avoit déja beaucoup degeneré de l'anciene pureté de mœurs.

ans après, par les Censeurs Q. Fabricius Luscinus & C. Æmilius Papus. Velleius Paterculus assure que Sylla étoit le sixiéme descendant de ce Rufinus. *Sextus à Cornelio Rufino, qui bello Pyrrhi inter celeberrimos fuerat duces*, & cela peut fort bien être, car du 1. Consulat de Rufinus, jusqu'à la premiere Campagne de Sylla il y a cent quatre-vingt huit ans.

Delà vint que ses descendans furent toujours dans la bassesse sans pouvoir jamais s'élever.] C'est ce que Velleius a voulu faire entendre, lorsqu'il a écrit, *cum familia ejus, (Syllæ) claritudo intermissa esset.* Chose assez remarquable qu'une faute, qui nous paroît aujourd'hui si legere, ait tenu dans la bassesse pendant six generations les descendans d'un homme, qui avoit été deux fois Consul, & qui avoit eté honoré de la Dictature.

Car quoiqu'alors on ne conservât plus l'ancienne sagesse & l'ancienne pureté de mœurs.] Le texte Grec n'est pas intelligible comme il est écrit, il faut rétablir la leçon que presente un Mf. & lire ainsi tout le passage καὶ γὰρ οὐκ ἔτι τῶν βίων ἐν ἤθεσιν ὀρθοῖς καὶ

l'ancienne

l'ancienne pureté des mœurs, qu'on eût fort dégeneré, & qu'on eût ouvert la porte au luxe & à la dépense, cependant c'étoit un aussi grand reproche à un homme de n'avoir pas perseveré dans la pauvreté de ses peres, que d'avoir dissipé par ses débauches le bien qu'ils avoient laissé. Et long-tems après, lorsqu'il étoit déja tout-puissant & qu'il faisoit mourir tous ceux qui lui déplaisoient, il y eut un fils d'Afranchi, qui ayant été accusé d'avoir caché chez lui un des proscrits, & allant être précipité de la roche Tarpeïenne pour ce grand crime, reprocha à Sylla qu'ils avoient logé long-tems ensemble dans la même maison qu'ils avoient loüée; qu'il tenoit le haut pour le prix de deux mille sesterces, & que lui Sylla tenoit le bas pour trois mille, de sorte qu'il n'y avoit entre leurs fortunes d'autre difference que mille sesterces, qui font deux cens cinquante drachmes Attiques. Voilà ce que l'on raconte de l'ancienne fortune de Sylla.

Deux cens cinquante livres.

Trois cens soixante-quinze livres.

Cent vingt-cinq livres.

Air de Sylla.

Pour ce qui est de sa figure & de son air, on en peut juger encore par ses statuës, mais quant à ses yeux pers, c'est ce que ces statuës ne sçauroient representer. Il les avoit d'un bleu vif, perçant & rude, & la couleur de son visage les rendoit encore plus rudes & plus terribles à voir, car il l'avoit tout bourgeonné de

καθαροῖς μενόντων, ἀλλ' ἐγκεκλικότων καὶ παραδεδιγμένων τελφῆς καὶ πολυτελείας ζῆλον, εἰς ἴσον ὅμως ὄνειδος ἐτίθεντο. &c.

boutons rouges, parsemez de blanc, d'où l'on veut même que son nom ait été tiré, comme une épithete de son teint. Car c'est sur son teint qu'un des plaisans d'Athenes lui jetta ce brocard, *une meure saupoudrée de farine, voilà ce que c'est que Sylla.* Et il n'est point hors de propos de recourir à ces sortes de signes pour découvrir les inclinations de ce personnage, qui étoit naturellement si enclin à rire & à plaisanter, que dans sa jeunesse, & n'ayant encore ni charge, ni emploi, il passoit sa vie avec les Mimes & les Bouffons, & se plongeoit avec eux dans toutes sortes d'infâmes débauches. Et quand il fut maître de tout, il faisoit venir tous les jours de la scene & du theâtre les plus insolens & les plus effrontez farceurs, les faisoit mettre à sa table, & disputoit avec eux à qui diroit les mots les plus horribles, & les plaisanteries les plus obscenes. En quoi il ne faisoit pas seulement des choses indignes de son âge & de sa dignité, mais le plus souvent il alloit jusqu'à négliger les affaires les plus importantes, qui demandoient toute son application & tous ses soins. Car il ne falloit pas penser à parler à Sylla d'aucune affaire sérieuse dès qu'il étoit à table; & bien que tout le reste du tems il

Vie de Sylla dès sa jeunesse, passée dans les plus infâmes débauches.

Ses plaisirs lui faisoient souvent négliger ses affaires les plus importantes.

D'où l'on veut même que son nom ait été tiré, comme une épithete de son teint.] Ce nom fut apparemment tiré de quelque ancien mot latin, qui signifioit un rouge blanchâtre, mais j'avoue que ce mot m'est inconnu.

fût homme très-agiſſant, & d'un ſérieux très-ſombre & très-ſevere, il ſe faiſoit en lui un changement très-prompt dès qu'il s'étoit livré à telles compagnies pour boire & pour yvrogner; juſques-là qu'il devenoit l'homme du monde le plus ſouple, le plus familier, & le plus complaiſant pour tous ces Mimes, Muſiciens, Bâteleurs & Danſeurs, & qu'ils le gouvernoient à leur fantaiſie, & faiſoient de lui tout ce qu'ils vouloient.

Il étoit gouverné par les Mimes, Bâteleurs, &c.

De cette diſſolution avec ces ſortes de gens proceda cette maladie de luxure, dont il fut toujours tourmenté, ces amours infâmes, & ce penchant effrené pour les plaiſirs, penchant qui l'accompagna juſqu'à ſa derniere vieilleſſe. Etant encore fort jeune il aima le Comedien Metrobius, & perſevera toute ſa vie dans cette indigne paſſion.

Maladie de luxure ſe gagne dans le commerce des Mimes, Bâteleurs, Danſeurs &c.

Amoureux d'un Comedien, qu'il aima toute ſa vie.

Il lui arriva une avanture aſſez ſinguliere; il devint amoureux d'une Courtiſane fort riche appellée Nicopolis, & il ſçut ſi bien lui plaire par ſon commerce & par les charmes & la grace de ſa jeuneſſe, qu'elle l'aima éperduëment, & qu'à ſa mort elle le fit ſon heritier. Il herita auſſi de ſa belle-mere, qui l'aima comme s'il eût été ſon propre fils. Et ces deux ſucceſſions lui apporterent des biens conſiderables.

Fou d'une Courtiſane.

Elle le fait ſon heritier.

Etant fait Queſteur il s'embarqua avec Marius, qui étoit alors Conſul pour la premiere fois, & alla en Afrique faire la guerre à Jugurtha.

Il va Queſteur en Afrique ſous Marius.

Arrivé dans le camp, il ſe montra homme plein de valeur & de courage, & acquit beaucoup de réputation, & ayant bien uſé d'une occaſion heureuſe qui ſe preſenta, il gagna l'amitié de Bocchus, Roi des Numides; car ſes Ambaſſadeurs étant échappez en méchant équipage des mains de voleurs Numides, il les recueillit, les traita avec beaucoup d'humanité & de generoſité, les combla de preſens, & les renvoya avec une bonne eſcorte.

Comment il gagna l'amitié de Bocchus.

Il y avoit long-tems que Bocchus avoit conçû une haine ſecrete pour ſon gendre Jugurtha, qu'il craignoit, & qui lui étoit ſuſpect, & alors il l'avoit chez lui, car Jugurtha vaincu & fugitif avoit cherché un aſyle chez ſon beau-pere. Il réſolut donc de le trahir, & pour cet effet il appella Sylla, aimant mieux le faire prendre par Sylla, que de le livrer lui-même. Sylla ayant communiqué ce ſecret à Marius, partit avec un petit nombre de ſoldats, & alla ſe jetter dans le plus grand de tous les dangers, car confiant ſa perſonne à un barbare, qui manquoit de foi à ſes Alliez & à ſes plus proches, il alla ſe mettre entre ſes mains pour en retirer Jugurtha.

Bocchus les ayant l'un & l'autre en ſa puiſſance, & s'étant jetté dans la neceſſité de tra-

Bocchus les ayant l'un & l'autre en ſa puiſſance.] Je ne puis comprendre d'où s'eſt gliſſé dans le texte la prépoſition ὑπὸ βόκχος· ὑπ' ἀμφοτέρων κύελος. Elle ne peut avoir lieu ici & elle doit être

hir l'un des deux, fut long-tems combattu de differentes penſées ; mais la premiere trahiſon, qu'il avoit méditée, l'emporta enfin, & Jugurtha fut livré entre les mains de Sylla. Veritablement celui qui le mena en triomphe, ce fut Marius, mais l'envie que l'on avoit contre Marius, fit tomber toute entiere ſur Sylla la gloire de ce grand ſuccès. Cela cauſa à Marius un ſecret dépit qui le dévoroit, & qui augmentoit encore, car Sylla qui étoit naturellement glorieux, & qui alors ſe voyoit parvenu d'une vie baſſe & obſcure à un ſi haut degré de réputation, qu'on ne parloit que de lui à Rome, & que tout le monde l'honoroit & le reſpectoit, ſe laiſſa ſi fort emporter à l'ambition & à la vanité, qu'il fit graver cette avanture ſur un anneau dont il ſe ſervit toujours pour cachet. On y voyoit Bocchus qui livroit Jugurtha, & Sylla qui le recevoit. Cela deſeſperoit Marius. Cependant faiſant reflexion que Sylla étoit trop petit perſonnage pour être

Bocchus livre Jugurtha entre les mains de Sylla.

Effet terrible de l'envie.

Sylla ſe laiſſe emporter à une vanité inſuportable.

Anneau de Sylla.

effacée. Elle n'eſt point dans le Mſ. de S. Germain, où on lit, βόκχος ἀμφοτέρων κύριος, &c.

Cependant faiſant reflexion que Sylla étoit trop petit perſonnage pour être envié.] Ce paſſage eſt important. Il y a dans le texte, ἔτι δὲ ἡγούμενος ἔλαττον αὐτοῦ φθονεῖσθαι τὸν Σύλλαν. *Cependant faiſant reflexion que Sylla étoit moins envié que lui.* Ce qui paroît de très-mauvais ſens, car de ce que Sylla auroit été moins envié que lui, il ne s'enſuivoit pas delà qu'il ne pût lui être ſuſpect. Sylla auroit fort bien pû être moins envié que lui, & lui faire pourtant de l'ombrage. Plutarque dit une choſe bien plus ſenſée, & j'ai ſuivi la correction du ſçavant Petau qui dans ſes notes ſur la 21. Oraiſon de Themiſtius a corrigé, ἔτι δὲ ἡγούμενος ἐλάττονα τοῦ φθονεῖσθαι τὸν Σύλλαν. Ce-

envié, il continua de s'en ſervir à la guerre. Dans ſon ſecond Conſulat il le fit un de ſes Lieutenans, & dans ſon troiſiéme il lui donna le commandement de mille hommes de pied; & partout Sylla lui rendit de très-grands ſervices dans des occaſions très-importantes. Car étant ſon Lieutenant, il fit priſonnier le General des Tectoſages, appellé *Copillus*, & étant Tribun de mille hommes, il perſuada aux Marſes, nation très-nombreuſe & très-belliqueuſe, de devenir amis & Alliez des Romains. Mais depuis ce tems-là voyant que Marius le ſouffroit avec peine, qu'il ne lui donnoit plus aucune occaſion de faire de grandes actions, & qu'au contraire il s'oppoſoit à ſon avancement, il le quitta, & s'attacha à Catulus ſon collegue au Conſulat.

Sylla fait Lieutenant de Marius.

Il commande mille hommes de pied.

Il quitte Marius, & s'attache à Catulus, collegue de Marius à ſon IV. Conſulat.

Ce Catulus étoit homme de bien & brave homme, mais lent & pareſſeux quand il falloit entreprendre & agir. C'eſt pourquoi, ravi d'avoir un homme vif & agiſſant comme Sylla, il lui confia les plus grandes affaires & les plus difficiles. Sylla s'en acquitta ſi bien qu'il acquit beaucoup de puiſſance & une grande réputa-

Il acquiert beaucoup de réputation.

pendant faiſant reflexion que Sylla étoit trop petit pour être envié. L'envie ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé. Marius ſe reproche donc de porter envie à Sylla, qui n'étoit pas un homme aſſez conſiderable pour être envié. En effet il y avoit de la baſſeſſe & de la honte pour un homme comme Marius, de porter envie à Sylla qui n'avoit encore rien fait de bien grand & qui dût lui attirer l'envie.

tion, car il défit la plus grande partie des Barbares dans les Alpes, & les vivres étant venus à manquer dans l'armée, & ayant été chargé du soin d'en faire venir, il en amena une si grande quantité, que l'armée de Catulus se trouva dans l'abondance, & qu'elle en eut encore assez pour en fournir à celle de Marius.

Chargé du soin de faire venir des vivres à l'armée.

Sylla écrit lui-même que cela jetta Marius dans un desespoir plus grand encore. Leur inimitié donc ayant eu des commencemens si petits & si pueriles, cimentée ensuite par des séditions horribles, par des guerres civiles, & par le sang de leurs Citoyens, aboutit enfin à une tyrannie ouverte, & à une confusion generale de toutes choses, qui bouleversa l'Empire, & fit voir qu'Euripide étoit homme bien sage & bien entendu aux maladies des Républiques & des Etats, quand il avertit d'éviter surtout l'ambition, comme le démon le plus redoutable, & le plus pernicieux pour tous ceux qui s'y abandonnent.

Euripide bien entendu aux maladies des Républiques.

L'ambition, le démon le plus redoutable & le plus pernicieux.

Quand il avertit d'éviter surtout l'ambition comme le démon le plus redoutable.] Le passage d'Euripide, que Plutarque désigne ici, est dans ses Phœnisses v. 534. Les vers sont si beaux, que le lecteur sera bien aise de les trouver ici. C'est Jocaste qui parle à son fils Eteocle.

Τί τῆς κακίστης δαιμόνων ἐφίεσαι
Φιλοτιμίας, παῖ; μὴ σύγ᾽, ἄδικος ἡ θεός.
Πολλοὺς δ᾽ ἐς οἴκους καὶ πόλεις εὐδαίμονας,
Εἰσῆλθε, κ᾽ ἀξῆλθ᾽ ἐπ᾽ ὀλέθρῳ τῶν χρωμένων.

Pourquoi te livres-tu, mon fils, à l'ambition, la plus pernicieuse de toutes les Déesses? Ne le fais pas, je t'en conjure, c'est un démon très-injuste. Elle est entrée dans plusieurs maisons & dans plusieurs villes heureuses & florissantes, & elle n'en est sortie qu'après avoir ruiné de fond en comble ceux qui s'y sont abandonnez.

Sylla donc, pensant que la gloire qu'il avoit acquise par ses exploits, suffisoit pour lui ouvrir la porte des honneurs & des dignitez de Rome, voulut passer d'abord des emplois de l'armée à ceux de la ville, & se fit écrire parmi ceux qui demandoient la Preture, appellée *Urbaine*, & il fut exclus. Il en rejetta lui-même la faute sur la populace, car il dit que cette vile tourbe connoissant les liaisons d'amitié qu'il avoit avec Bocchus, & s'attendant que si avant que d'être Preteur il étoit Edile, il donneroit des chasses magnifiques & de beaux combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres Preteurs dans l'esperance qu'elle le réduiroit par-là à accepter l'Edilité. Mais il semble que la suite des affaires fit voir que Sylla ne confessa pas la veritable raison du refus qu'il essuya dans cette poursuite, car l'année d'après il fut nommé Preteur, ayant gagné le peuple, partie par ses complaisances & par ses flatteries, & partie par son argent. C'est pourquoi après avoir obtenu cette Preture, s'étant emporté un jour contre

Sylla demande la Preture, & est refusé.

Fausse raison qu'il alleguoit de ce refus.

Il fut Preteur l'année suivante.

Car l'année d'après il fut nommé Preteur.] Il fut nommé Preteur l'an de Rome 657. 94. ans avant l'Ere chrétienne, sans avoir passé par l'Edilité. Ainsi la raison qu'il alleguoit de son premier refus n'étoit pas fondée. Mais on pourroit répondre à Plutarque que le peuple, après lui avoir refusé la Preture pour l'obliger à être Edile, afin qu'il leur donnât des jeux magnifiques, se laissa ensuite gagner par son argent, qu'il aima encore mieux que ses jeux. Et cela paroît bien vrai-semblable.

C'est pourquoi après avoir obtenu cette Preture, s'étant emporté un jour contre Cesar.] Ceci ne peut être entendu de Jules Cesar, car lorsque Sylla fut Preteur, Jules Cesar n'avoit que

Cesar

Cesar, & lui ayant dit en colere, qu'il se serviroit contre lui du droit de sa charge, Cesar se mit à rire, & lui répondit, *Tu as vraiment raison de l'appeller tienne, car tu l'as bien achetée à beaux deniers comptans.*

Bon mot de Cesar à Sylla.

Après sa Préture il fut envoyé en Cappadoce; le prétexte de cette expedition, qu'on donna au public, fut de ramener Ariobarsane dans ses Etats. Mais le veritable sujet & celui que l'on tint secret, étoit de reprimer les entreprises de Mithridate, qui se mêloit de trop d'affaires, & qui augmentoit considerablement sa puissance en acquerant une nouvelle domination aussi étenduë que celle qu'il avoit déja. Il n'emmena pas beaucoup de troupes d'Italie, mais il se servit de celles des Alliez, qu'il trouva très-affectionnez pour Rome, & après avoir défait bon nombre de Cappadociens, & un plus grand nombre d'Armeniens, qui étoient venus à leur secours, il chassa Gordius, & rétablit Ariobarsane sur le trône.

Sylla envoyé en Cappadoce.

Veritable sujet de cette expedition.

Il chasse Gordius, & retablit Ariobarsane.

Pendant qu'il étoit campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, Ambassadeur du Roi Arsace, arriva dans son camp. Jamais avant ce jour-là ces deux Nations, les Romains & les Parthes, ne s'étoient trouvées ensemble, mais cela même est une grande marque de la fortune de Sylla, qu'il ait été le premier

Orobaze Ambassadeur d'Arsace arrive dans le Camp de Sylla.

Sylla le premier des Romains à qui les

quatre ans. Plutarque parle donc sans doute de Sextus Julius Cesar, qui fut Consul quatre ans après la Préture de Sylla.

Parthes ayent envoyé une ambassade.

des Romains à qui les Parthes, si fiers, ayent envoyé une ambassade solemnelle pour lui demander amitié & alliance. On dit que pour le recevoir à son audience, il mit dans sa tente trois sieges, un pour Ariobarsane, l'autre pour Orobase, & celui du milieu pour lui. Dans la suite le Roi des Parthes, irrité contre son Ambassadeur de ce qu'il avoit souffert cet orgueïl Romain, le fit mourir. Pour Sylla les uns le loüerent d'avoir ainsi humilié la fierté des Barbares, & les autres le blâmerent comme un homme trop insolent, & qui s'étoit abandonné à une ambition trop outrée & entierement hors de saison.

Sylla prend la place du milieu entre le Roi Ariobarsane & Orobase Ambassadeur du Roi des Parthes.

On raconte qu'un homme de la suite d'Orobase, & qui étoit de la Chalcide d'Asie, ayant envisagé Sylla, & consideré avec grande attention tous les mouvemens de son esprit & de son corps, & ayant ensuite appliqué aux regles & aux hypotheses de son art ce qu'il connoissoit de sa complexion & de son naturel, il dit, *C'est une necessité absoluë que cet homme devienne très-grand, & je m'étonne même comment dès-à-present il peut souffrir de n'être pas le premier du monde.*

Un Asiatique qui se pique d'être excellent Phisionomiste, prédit la grandeur de Sylla.

Quand il fut de retour à Rome, un certain Censorinus l'accusa de concussion & de peculat, disant que contre la loi il avoit tiré beaucoup d'argent d'un Royaume ami & allié des Romains. Mais il ne porta pas l'affaire en Justice, & se desista de son accusation.

Cependant l'inimitié, déja commencée entre Sylla & Marius, ſe ralluma par la nouvelle ambition de Bocchus, qui, pour gagner le peuple de Rome, & pour faire plaiſir à Sylla, conſacra dans le Capitole des ſtatuës toutes d'or, qui repreſentoient ſes victoires, & auprès d'elles on voyoit la ſtatuë de Bocchus, qui livroit Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius ne pouvant digerer cet affront, entreprit d'enlever ces ſtatuës. Les amis de Sylla ſe mirent en devoir de l'en empêcher. Rome ſe voyoit ſur le point d'être miſe en feu par cette ſédition, ſi la guerre des Alliez, qui couvoit depuis long-tems, n'eût éclaté dans ce moment, & ne l'eût appaiſée.

Bocchus rallume la haine de Sylla & de Marius par un preſent qu'il conſacre au Capitole.

La guerre des Alliez vient appaiſer la ſedition.

Dans cette guerre, qui fut très-grande, & diverſifiée par des évenemens ſignalez, qui fit pluſieurs grands maux aux Romains, & qui les jetta dans les dangers les plus extrêmes, Marius n'ayant pû rien faire de grand, montra évidemment que la vertu militaire eſt peu de choſe quand elle n'eſt pas accompagnée de la vigueur & de la force du corps. Au lieu que Sylla ayant fait des actions dignes d'une éternelle memoire, acquit la réputation de grand General dans l'eſprit de ſes Citoyens, de très-grand General dans l'eſ-

Vertu militaire peu de choſe ſans la force & la vigueur du corps.

Et auprès d'elles.] Au lieu de παρ' αὐτοῖς, il faut lire παρ' αὐταῖς, comme dans un Mſ. ou παρ' αὐτὰς, comme dans le Mſ. de S. Germain.

Acquit la réputation de grand General dans l'eſprit de ſes Citoyens, de très-grand General dans l'eſprit de ſes amis, & de General très-heureux dans l'eſprit de ſes ennemis.] Voilà une differénce bien ſenſée que Plu-

prit de ses amis, & de General très-heureux dans l'esprit de ses ennemis. Il ne fit pourtant pas comme Timothée, fils de Conon, qui voyant que ses ennemis & ses envieux mettoient sur le compte de la Fortune tous ses grands succès, & que dans un tableau ils l'avoient representé dormant, & avoient mis à ses pieds la Fortune qui prenoit pour lui les villes dans des filets, il se fâcha & s'emporta extrêmement contre les auteurs de cette satyre, disant qu'ils le privoient de la gloire qui étoit dûë à ses exploits. Et un jour étant de retour d'une heureuse expedition, après avoir détaillé au peuple tout ce qu'il avoit fait, il lui dit, *Au moins, hommes Atheniens, la Fortune n'a aucune part à tout cela.* Aussi la Fortune, pour le punir de cette ambition outrée qui le rendoit ingrat, fut ambi-

Timothée ne veut rien devoir à la Fortune.

Tableau où Timothée, General des Atheniens, étoit representé dormant, & la Fortune à ses pieds qui pêchoit & prenoit des villes.

tarque marque ici, pour faire voir les différens effets que les mêmes actions produisent dans l'esprit des hommes qui en jugent. Sylla est regardé comme un grand General par ses Citoyens qui lui rendent justice; comme un très-grand General par ses amis, car les amis outrent toujours les choses en faveur de ceux qu'ils aiment; & comme un General heureux par ses ennemis, parce que les ennemis veulent diminuer & affoiblir les avantages de celui qu'ils haïssent, & qu'ils aiment mieux attribuer ses exploits à sa fortune qu'à son experience & à sa valeur.

Aussi la Fortune, pour le punir de cette ambition outrée, qui le rendoit ingrat, fut ambitieuse à son tour.] Plutarque traite ici sérieusement la Fortune comme une Déesse qui fut offensée de l'ingratitude du fils de Conon. Cela n'est digne que d'un Payen superstitieux. La Fortune n'est qu'un vain nom. Celle d'un General consiste dans sa grande capacité, dans sa vigilance, dans son experience; & Polybe l'a prouvé.

tieuse à son tour & jalouse de son pouvoir, elle fit ensorte qu'il ne fit plus rien d'éclatant, qu'il ne réussit dans aucune entreprise, & qu'enfin haï de ses Citoyens il fut chassé d'Athenes.

Sylla fit tout le contraire, non-seulement il permettoit qu'on vantât son bonheur, mais lui-même relevant ses grandes actions, & les divinisant en quelque sorte, il les rapportoit toujours à la Fortune, soit qu'il le fît par vanité, soit qu'il fût veritablement persuadé du pouvoir de cette Déesse. Car dans ses Memoires il a écrit, *que de toutes les actions qu'il avoit bien pensées & sur lesquelles il croyoit avoir pris les mesures les plus justes, celles qu'il avoit hasardées de toute autre maniere qu'il n'avoit projetté, & en prenant son parti sur le champ, avoient toujours mieux réussi que les autres.* Et ce qui étoit plus fort, *en avoüant lui-même qu'il étoit plus né pour la Fortune que pour la Guerre,* il est visible qu'il donnoit plus à la Fortune qu'à la Vertu. En un mot, il paroît

Sylla rapportoit tous ses exploits à la Fortune.

Sylla reconnoît qu'il est plus né pour la Fortune que pour la Guerre.

Et les divinisant en quelque sorte.] Il les divinisoit en les faisant passer pour des faveurs de la Fortune, qu'il regardoit, ou qu'il faisoit semblant par vanité de regarder comme une grande Déesse.

Qu'il avoit hasardées de toute autre maniere qu'il n'avoit projetté, & en prenant son parti sur le champ, avoient toujours mieux réussi.] Cela peut bien être sans qu'il y ait pour cela une Déesse Fortune. L'occasion, le lieu, le tems, la disposition des ennemis peuvent obliger un General à changer les mesures qu'il avoit prises, & alors le succès, qui suit ce changement doit être plutôt imputé à sa sagesse & à sa valeur, qu'à la Fortune.

qu'il ſe déclare en tout & partout l'ouvrage de cette Déeſſe, puiſqu'il attribuë même à la Fortune divine, l'union & la bonne intelligence qu'il conſerva toujours avec Metellus, qui fut enſuite ſon beau-pere, & qui avoit la même charge que lui. Car s'étant attendu que Metellus lui feroit beaucoup de peine, il le trouva au-contraire un Collegue très-facile & très-doux.

Memoires de Sylla dédiez à Lucullus.

On trouve encore que dans ces mêmes Memoires il conſeille à Lucullus, à qui il les a dédiez, de ne croire, & de ne tenir rien de ſi ſûr que ce dont les Dieux l'auroient averti la nuit en ſonge, & d'y ajouter plus de foi qu'à tout. Il raconte lui-même que lorſqu'il fut envoyé avec l'armée contre les Alliez, il ſe fit tout d'un coup dans la terre, près du lieu appellé Laverne, une grande ouverture d'où il ſortit un grand feu, & des tourbillons de flammes qui s'éleverent juſqu'aux Cieux, & que les Devins conſultez ſur ce prodige, répondirent, *qu'un vaillant homme d'une beauté ſinguliere, prenant en main l'autorité ſouveraine, appaiſeroit dans Rome les troubles & les ſéditions qui l'agitoient*; il ajoute que ce vaillant homme d'une excellente beauté, c'étoit lui-même. Car pour ſa beauté elle paroiſ-

Sylla entêté des ſonges.

Dans la voye Salaria il y avoit un Bois & un Temple conſacrez à la Déeſſe Laverne.

Prodige expliqué en faveur de Sylla.

Sylla s'attribuë la valeur & la parfaite beauté.

Qu'un vaillant homme d'une beauté ſinguliere.] Il faut une merveilleuſe ſagacité pour trouver ce ſens dans ce prodige. Cela n'eſt fondé que ſur ce que le feu étoit toujours d'un bon augure.

ſoit aſſez par ſes beaux cheveux plus blonds que l'or, & que pour la valeur il ne rougiſſoit point de ſe l'attribuer après toutes les grandes & belles choſes qu'il avoit faites. Mais en voilà aſſez ſur les faveurs qu'il croyoit avoir reçuës des Dieux.

Inegalité de ſes mœurs & de ſon caractere.

Du reſte il étoit fort divers & fort inégal dans ſes mœurs. Prendre beaucoup, donner encore davantage, faire les plus grands honneurs ſans raiſon, & les plus grands affronts de même; ramper auprès de ceux dont il avoit beſoin, & rebuter avec dédain & dureté ceux qui avoient beſoin de lui, voilà ſon caractere; de ſorte que l'on ne pouvoit dire s'il étoit naturellement plus hautain & plus ſuperbe, que bas & flatteur. Quant à ſon inégalité dans les punitions, ſouvent pour le moindre ſujet il condamnoit aux plus grands ſupplices, & ſouvent il ſouffroit les plus grandes injuſtices très-patiemment; il pardonnoit les offenſes les plus inſupportables, & au contraire les fautes les plus legeres il les puniſſoit par la mort, ou par la confiſcation des biens. On pourroit peut-être accorder cette bizarrerie en diſant qu'il étoit naturellement cruel, emporté & vindicatif, mais qu'il ſe relâchoit quelquefois par raiſon de cette cruauté & de cette ſeverité pour le bien de ſes affaires.

Moyen d'accorder cette bizarrerie de Sylla.

Un jour dans cette guerre contre les Alliez ſes ſoldats ayant aſſommé à coups de bâtons &

Il néglige de rechercher & de punir les auteurs du meurtre d'un de ses Lieutenans.

à coups de pierres un de ses Lieutenans, nommé Albinus, qui avoit été Préteur, il négligea de rechercher les auteurs de ce crime, & d'en faire la punition, au contraire il le tournoit à son avantage, alleguant pour raison qu'il trouveroit ses soldats plus obéissans & plus prompts à tout entreprendre, afin d'effacer leur crime par leur valeur, & il ne se mettoit nullement en peine des reproches qu'il s'attiroit par cette négligence. Mais ayant déja dans la tête de détruire Marius, & voyant la guerre des Alliez presque finie, il vouloit se faire élire General contre Mithridate, c'est pourquoi il ménageoit & caressoit ses troupes.

Sylla Consul l'an de Rome 665. 86. ans avant l'Ere Chrétienne.

Dès qu'il fut de retour à Rome, il fut nommé Consul avec Quintus Pompeïus Rufus à l'âge de cinquante ans, & fit un très-grand mariage, car il épousa Cecilia, fille de Metellus, qui étoit grand Pontife. Le peuple fit sur ce mariage beaucoup de chansons, & la plûpart des principaux en furent indignez, ne trouvant pas digne d'une telle femme, celui qu'ils avoient bien jugé digne du Consulat, comme dit Tite-Live. Mais ce ne fut ni la seule, ni la premiere

Chansons faites à Rome sur son mariage avec la fille de Metellus.

Il négligea de rechercher les auteurs de ce crime.] Le mot παρῆλθη, qui est dans le texte, pourroit être expliqué dans ce sens comme nous dirions, *il passa outre.* Mais j'aime mieux la leçon du Ms. de S. Germain, παρεῖδε, *il méprisa, il négligea.*

Afin d'effacer leur crime.] Au lieu de ἰώμενος qui est dans le texte, il faut lire comme dans un Ms. ἰωμένους, & c'est ainsi qu'on lit dans le Ms. de S. Germain.

qu'il

qu'il épousa. Etant encore fort jeune il avoit épousé Ilie, dont il avoit une fille. Après Ilie, il avoit épousé Elia, & après Elia une troisiéme encore appellée Cœlia, qu'il repudia, l'accusant d'être sterile; & pour faire voir que c'étoit la seule raison qui l'obligeoit à se séparer d'elle, il la renvoya honorablement, en lui donnant toutes sortes de loüanges & en la comblant de presens. Mais comme peu de jours après il épousa Metella, ce mariage si précipité fit croire qu'il avoit repudié Cœlia sur un faux prétexte. Pour Metella, il l'aima & l'honora toute sa vie, & elle eut toujours un grand pouvoir sur son esprit, jusques-là que le peuple voulant faire revenir les bannis de la faction de Marius, & Sylla s'y opposant, tout le peuple se mit à appeller à haute voix Metella, & à la prier d'interceder pour eux. Et quand il se fut rendu maître d'Athenes, il parut traiter trop durement les Atheniens, parce que de dessus leurs murailles on avoit jetté quelques brocards contre Metella, comme nous l'expliquerons dans la suite.

Il avoit déja épousé trois femmes avant Cœlia & Metella.

Il aima & honora toujours Metella.

Sylla Consul regardoit le Consulat comme peu de chose, au prix des esperances dont il se flatoit. Il brûloit surtout d'envie d'avoir la conduite de la guerre contre Mithridate, mais

Il brûloit surtout d'envie.] Il y a dans le texte ἐπτόητο τὴν γνώμην, le genie de la langue Grecque veut qu'on lise ἐπτόητο τῇ γνώμῃ.

il avoit pour concurrent Marius, qui par une ambition dereglée, & par une manie de gloire, passions qui ne vieillissent jamais dans l'homme, malgré la pesanteur de son corps & malgré la vieillesse, qui l'avoit déja forcé de se retirer, & d'abandonner d'autres expeditions, soupiroit après des guerres étrangeres & d'outre-mer, & ayant pris son tems, pendant que Sylla étoit allé faire un tour à son camp pour terminer quelques affaires, qu'il y avoit laissées, il forgea à Rome cette sédition très-pernicieuse qui fit plus de maux aux Romains que toutes les guerres, qui jusques-là avoient ébranlé leur Empire. Et c'est ce que les Dieux leur avoient déclaré par des signes & par des prodiges. Le feu prit de lui-même au bois des piques qui soutenoient les enseignes, & on eut bien de la peine à l'éteindre. Trois corbeaux ayant apporté leurs petits dans la ville, les dévorerent devant tout le monde, & remporterent les restes dans leur nid. Des souris ayant rongé dans un Temple de l'or qui y étoit consacré, les Sacristains en prirent une dans une souriciere, où elle fit cinq petits, & en mangea trois. Et ce qui est encore plus considerable, un jour que le Ciel étoit clair, serein, & sans le moindre nuage, on entendit une trompette qui rendoit un son si fort, si aigu, & si lugubre,

L'ambition & la manie de gloire ne vieillissent jamais dans l'homme.

Signes & prodiges arrivez à Rome.

Trois corbeaux ayant apporté leurs petits dans la ville.] Le Ms. de la Bibliotéque de S. Germain lit τοὺς νεοσσοὺς εἰς τὴν ὁδὸν προσαγαγόντες, *ayant apporté leurs petits au milieu du chemin.*

que tout le monde fut saisi de frayeur, très-consterné & très-allarmé d'entendre un bruit si horrible.

Presage que les Devins tirent de ces signes.

Les Devins de la Toscane les plus sages & les plus sçavans, consultez sur ce sujet, répondirent qu'il annonçoit une nouvelle race de gens, & un renouvellement du monde. Car ils disent qu'il doit y avoir en tout huit races toutes differentes entr'elles & dans leurs vies & dans leurs mœurs; que Dieu a marqué à chacune le tems de sa durée, qui n'est terminée que par la periode qu'on appelle de la grande année, & que quand l'une prend fin & que l'autre est prête à paroître, le Ciel ou la Terre en donne le signal par quelque prodige merveilleux. De sorte que ceux qui ont étudié ces matieres, & qui les ont bien meditées, voyent d'abord qu'il est né sur la terre des hommes, qui ont d'autres manieres & d'autres mœurs, & dont les Dieux prennent plus ou moins de soin qu'ils n'en ont pris de ceux à qui ils succedent. Ils ajoutent que dans cette succession & dans ce renouvellement des races, il arrive encore d'infinis changemens, par exemple, que la divination est honorée & respectée de plus en plus dans l'une, & qu'elle réüssit dans toutes ses

Voilà d'étranges rêveries.

Car ils disent qu'il doit y avoir en tout huit races toutes differentes entr'elles, & dans leurs vies & dans leurs mœurs.] Il faut effacer du texte le mot αὐτῷ, qui ne fait rien ici, & qui ne paroît point dans le Mf. de S. Germain, & lire comme dans ce Mf. & dans les meilleures éditions ἤθεσι, au lieu de ἤθεα.

prédictions, les Dieux envoyant alors des signes purs & sensibles de ce qui doit arriver, & que dans l'autre elle est méprisée & rampante, car elle ne tire plus ses prédictions du tresor de la science, elle ne les fait que sur le champ par conjecture & en suivant les caprices de l'opinion, car pour arriver à la connoissance de l'avenir, elle n'a que des moyens obscurs & tenebreux, & par conséquent très-infideles. Voilà les contes que debitoient les Toscans les plus habiles, & qui sur ces matieres se croyoient les plus entendus.

Tirer ses prédictions du tresor de la science, & non du caprice de l'opinion.

Le Senat étant assemblé dans le Temple de la Déesse Bellone, pour consulter les Devins sur ces prodiges, tout-à-coup un passereau vola au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale, qu'il partagea en deux. Il en laissa tomber une partie dans le Temple, & emporta l'autre en s'envolant à tire d'aîle. Sur cela les Devins

Autre prodige.

Car elle ne tire plus ses prédictions du tresor de la science, elle ne les fait que sur le champ par conjecture & en suivant les caprices de l'opinion.] De tous ces contes voici le seul endroit d'où nous pouvons tirer une leçon très-importante. C'est que dans les explications qu'on donne, non-seulement dans la divination, mais encore dans toutes les autres choses, il faut tirer ce que l'on dit, non du caprice de l'opinion, mais du tresor de la science, autrement il n'y a rien de sûr, & ce ne sont que des conjectures vaines, fort sujettes à tromper. Mais ce principe détruit toute la divination des Payens, qui n'est fondée que sur le caprice de l'opinion, & nullement sur la science.

Sur cela les Devins déclarerent qu'ils craignoient une dissention affreuse entre le peuple de la campagne & celui de la ville.] Voilà une explication, qui, pour me servir des termes que Plutarque vient de fournir, paroît bien plutôt tirée du caprice de l'o-

déclarerent qu'ils craignoient une diſſention & une ſédition affreuſe entre le peuple de la campagne & celui de la ville. Car le peuple de la ville eſt criard, comme la cigale; & celui de la campagne ſe tient dans ſes terres, & ne vient à Rome que les jours d'aſſemblée, comme a fait ce paſſereau.

Explication que les Devins donnent de ce prodige.

Quelques jours après Marius prend pour ſon ſuppôt le Tribun Sulpicius, qui ne cedoit à nul homme vivant en toutes ſortes de méchancetez & de ſcelerateſſes les plus atroces, de ſorte qu'il

pinion, que du treſor de la ſcience. Comment un paſſereau, qui tient en ſon bec une cigale dont il laiſſe tomber la moitié dans le Temple & emporte l'autre aux champs, peut-il marquer une diſſention entre le peuple de la ville & celui de la campagne? Sur quelle regle de divination cela étoit-il fondé? Voyons la raiſon que Plutarque en rapporte.

Car le peuple de la ville eſt criard comme la cigale, & celui de la campagne ſe tient dans ſes terres.] Il y a dans le texte une faute conſiderable; au lieu de ἀγοραίους, qui eſt né du mot ἀγοραῖον de la ligne précedente, il faut lire comme dans un Mſ. ἀρουραίους. Et c'eſt ainſi qu'il eſt écrit dans le Mſ. de la Biblioteque de S. Germain. Pour venir à la raiſon que les Devins donnoient de leur explication, la cigale devroit plutôt marquer le peuple de la campagne, & le paſſereau celui de la ville, car la cigale n'eſt jamais dans les villes, & on y voit très-communément des paſſereaux. Voici à mon avis la cauſe de cette déciſion ſi profonde: Homere a comparé les vieillards de Troye à des cigales, & les premiers Atheniens portoient des cigales d'or dans leurs cheveux. Sur cela ces Devins prétendoient que les cigales repreſentoient les gens de la ville, qui ne font que cauſer & que diſputer tous les jours dans les aſſemblées, comme ces vieillards ſur la tour de Troye; au lieu que le paſſereau va & vient, & qu'il eſt tantôt aux champs & tantôt à la ville. Voilà à mon avis le fondement de l'explication de ces Devins.

Prend pour ſon ſuppôt le Tribun Sulpicius.] Le mot δημαρχοῦντα a été mal oublié dans le texte. Il faut le ſuppléer par le Mſ. de la Biblioteque de S. Germain.

ne faut pas chercher qui il ſurpaſſoit, car il n'y avoit perſonne qui pût lui être comparé, mais en quoi il ſe ſurpaſſoit lui-même. C'étoit un compoſé de cruauté, d'audace & d'avarice, & toutes ces paſſions il les portoit à un tel degré, que ce qu'il y avoit de plus criminel & de plus infâme, c'eſt ce qu'il commettoit avec le plus de hardieſſe & le plus de ſang froid. Il vendoit publiquement le droit de bourgeoiſie Romaine aux étrangers & aux affranchis, & en recevoit les deniers ſur une table, qu'il avoit dreſſée exprès au milieu de la Place. Il avoit toujours autour de lui trois mille ſatellites en armes, & bon nombre de jeunes Chevaliers Romains déterminez & prêts à executer tous ſes ordres, il les appelloit *l'Anti-Senat*. Il avoit lui-même propoſé & fait confirmer par le peuple une loi qu'aucun Senateur ne pourroit emprunter au-delà de deux mille drachmes, & à ſa mort on trouva qu'il en devoit trois millions.

Horrible caractere de Servius Sulpicius Tribun du peuple.

Mille livres.

Quinze cens mille livres.

Ce ſcelerat étant donc lâché contre le peuple par Marius, décida toutes les affaires les plus importantes par la force & par le fer, fit paſſer pluſieurs loix très-pernicieuſes, entr'autres celle

Décida toutes les affaires les plus importantes par la force & par le fer.] L'expreſſion Grecque merite d'être remarquée, καὶ συντάξας πάντα τὰ πράγματα βίᾳ καὶ σιδήρῳ, *ayant reglé toutes choſes par la force & par le fer.* Il ſemble que les interprétes ayent lû συνταράξας, au lieu de συντάξας, *ayant broüillé & confondu toutes choſes, &c.* mais il ne faut rien changer. συντάξας eſt dit ici ironiquement, c'eſt un *oxymoron* comme parlent les Grammairiens.

qui élisoit Marius General de l'armée contre Mithridate. Pour arrêter ces violences, les Consuls ordonnerent une cessation de toutes les affaires, & de la Justice. Et comme ils étoient assemblez un jour devant le Temple de Castor & de Pollux, Sulpicius amenant contre eux la troupe de ses satellites, tua au milieu de la Place plusieurs personnes, & le fils même du Consul Pompeïus qui étoit encore jeune, Pompeïus lui-même eut beaucoup de peine à se sauver. Sylla ayant été poursuivi jusques dans la maison de Marius, fut obligé d'en sortir, & de casser le decret qui avoit ordonné la cessation de la Justice. C'est pourquoi Sulpicius ayant privé Pompeïus de sa Charge de Consul, la conserva à Sylla, & se contenta de transferer à Marius la conduite de la guerre contre Mithridate, qui avoit été donnée à Sylla. En même tems il envoya des Tribuns militaires à Nole pour se faire remettre l'armée de Sylla, & pour l'amener à Marius. Mais Sylla ayant pris les devans, & étant arrivé le premier à son camp, ses soldats, sur les nouvelles qu'il leur apprit, lapiderent ces Officiers.

Pompeïus privé du Consulat, & la conduite de la guerre contre Mithridate transferée à Marius.

Les soldats de Sylla lapident les Officiers de Sulpicius, & Marius fait mourir à Rome les amis de Sylla.

Marius & sa faction firent mourir dans Rome par represailles les amis de Sylla, & pillerent leurs maisons. On ne voyoit que des gens qui changeoient de place, & qui fuyoient les uns de la ville au camp, & les autres du camp à la ville. Le Senat n'étoit plus libre, mais il

étoit forcé d'obéïr aux ordres de Marius & de Sulpicius. Ayant donc appris que Sylla venoit à Rome à la tête de ses troupes, il envoya au-devant de lui deux des Preteurs, Brutus & Servilius, pour lui défendre de sa part d'avancer & d'entrer dans la ville. Comme ils parloient à Sylla avec trop de hauteur, les soldats furent sur le point de les tuer. Mais ils se contenterent enfin de briser leurs faisceaux & de leur arracher leurs robes de pourpre, & les renvoyerent après les avoir maltraitez & outragez avec la derniere insolence.

Sylla marche à Rome à la tête de ses troupes, & le Senat envoye au-devant de lui pour lui défendre d'avancer.

Quand on les vit revenir sans les enseignes & sans les marques de leur dignité, cette vûë annonça d'abord la derniere consternation, & une sédition à laquelle il n'y avoit plus de remede. Marius fait ses préparatifs pour repousser la force par la force. Et Sylla part de Nole avec six legions completes, & avec son collegue Pompeïus. Et voyant que son armée déliberée de tout faire & de tout oser, ne demandoit qu'à marcher droit à Rome, il s'arrêta, balançant encore dans son esprit, & ne sçachant à quoi se résoudre dans la crainte du danger qu'il prévoyoit.

Sylla approchant de Rome s'arrête & balance dans la crainte des dangers qu'il prévoit.

Enfin ayant fait un sacrifice, le Devin Posthumius, qui vit les signes très-favorables, tendit ses deux mains à Sylla, & le pressa de le lier, & de le garder jusqu'après la bataille, s'offrant à souffrir le dernier supplice s'il n'avoit bientôt

Le Devin Posthumius lui promet les plus heureux succès.

tôt tous les heureux ſuccès qu'il pouvoit deſirer.

Songe de Sylla.

Et l'on dit que la nuit ſuivante il vit en ſonge la Déeſſe, que les Romains honorent, & dont ils ont reçu le culte des peuples de Cappadoce, ſoit que ce ſoit la Lune, Minerve ou Bellone. Il lui ſembla que cette Déeſſe ſe tenant ſur ſa tête, lui mit entre les mains la foudre qu'elle portoit, que lui nommant ſes ennemis l'un après l'autre, elle lui commanda de les frapper, & qu'il les voyoit tomber & diſparoître. Fortifié par la promeſſe ſi formelle du Devin, & encore plus par ce ſonge, qu'il déclara à ſon collegue dès le lendemain, il prit ſon chemin vers Rome.

En arrivant au lieu appellé Picines, il reçut

Il vit en ſonge la Déeſſe, que les Romains honorent, & dont ils ont reçu le culte des peuples de Cappadoce.] Je ne trouve nulle part aucun veſtige de ce fait que les Romains ayent reçû des peuples de Cappadoce le culte d'aucune de ces trois Déeſſes, la Lune, Minerve, ou Bellone, ces Divinitez étoient adorées à Rome avant que les Romains connuſſent la Cappadoce.

Soit que ce ſoit la Lune, Minerve ou Bellone.] M. de la Grive fort ſçavant en grec croit qu'au lieu de σελήνην, *la Lune*, il faut corriger Σεμέλην *Semele*, ce qui eſt très-vrai-ſemblable. Mais comment les Romains auroient-ils pû être dans ce doute ſur cette Déeſſe & la prendre pour l'une ou pour l'autre de ces trois Déeſſes ſi differentes? Je croirois que Plutarque étoit mal inſtruit de la religion des Romains ſur cet article.

Lui mit entre les mains la foudre qu'elle portoit.] Mais je ne croi pas que jamais ni les Romains, ni les Grecs ayent attribué la foudre ni à la Lune, ni à Semele, ni à Bellone. Cela ne peut convenir tout au plus qu'à Minerve, dont les Payens ont dit qu'elle joüiſſoit des mêmes honneurs & des mêmes privileges que Jupiter. La Déeſſe donc qui apparut en ſonge à Sylla ne pouvoit être que Minerve.

En arrivant au lieu appellé Picines.] Il faut que ce lieu fût entre Nole & Rome. Mais com-

Seconde Ambaſſade des Romains à Sylla.

une ſeconde Ambaſſade, qui le pria de ne pas venir ainſi à main armée contre la ville, & qui l'aſſura que le Senat avoit reſolu de lui accorder tout ce qui ſeroit trouvé juſte & raiſonnable. Il leur accorda leur demande, promit qu'il camperoit dans le même endroit, & en même tems il ordonna à ſes Officiers de marquer le camp, & d'établir les quartiers à l'ordinaire.

Horrible perfidie de Sylla.

Les Ambaſſadeurs, ne doutant point que cet ordre ne fût executé, comme il l'avoit dit, s'en retournerent pleins de confiance; mais ils n'eurent pas plutôt tourné le dos, qu'il envoya Lucius Baſillus & Caïus Mummius avec un détachement ſe ſaiſir d'une porte & des murailles du Mont Eſquilin, & il les ſuivit en toute diligence avec ſon armée. Baſillus s'étant emparé de la porte avec ſa troupe, entre dans la ville. Le peuple qui n'a point d'armes, monte ſur les toits des maiſons, & à coups de pierres & de tuiles l'empêche d'avancer, & le repouſſe juſqu'au pied des murailles. Sylla arrive dans ce moment, & voyant l'état des choſes, il crie de toute ſa force qu'on mette le feu aux maiſons, & prenant lui-même une torche allumée, il mar-

me il eſt inconnu, le Pere Lubin croit que ce mot eſt corrompu, & qu'au lieu de περὶ Πικίνας, il faut lire περὶ Πικτὰς, car *Picta*, *Pictes*, étoit une Hôtellerie dans la voye Latine à deux cens ſtades, c'eſt-à-dire, à vingt-cinq milles de Rome. Strabon en parle dans ſon cinquiéme livre, καὶ Πικτὰς πανδοκεῖα, & il en fait mention dans l'itineraire d'Antonin. La ſituation rend cette conjecture très-vrai-ſemblable, & s'accorde parfaitement avec la marche de Sylla.

che le premier, & ordonne à ses Archers de se servir, au lieu de torches, de leurs dards enflammez, & de les lancer sur les toits des maisons. En quoi il ne consultoit nullement sa raison, mais abandonné à son ressentiment, il laissoit sa colere seule maîtresse de tous ses mouvemens & de toutes ses actions, de maniere qu'il n'avoit devant les yeux que ses ennemis, & ne faisoit aucun compte, ni n'avoit aucune pitié de ses amis, de ses parens, & de ses alliez, mais marchoit la flamme à la main, mêlant & confondant les innocens avec les coupables.

Rage effrenée de Sylla qui commande à ses troupes de mettre le feu aux maisons.

Sur ces entrefaites, Marius, qui avoit été poussé jusques dans le Temple de la Terre, fit publier à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux esclaves, qui viendroient s'enrôler. Mais ses ennemis étant survenus, le presserent si vivement qu'il fut obligé de sortir de la ville. En même tems Sylla assemble le Senat, & fait condamner à mort Marius, & un petit nombre d'autres, parmi lesquels étoit le Tribun Sulpicius, qui fut égorgé d'abord, trahi par un de ses esclaves. Sylla donne la liberté à ce traître, comme il l'avoit promis, mais il le fait préci-

Marius forcé de sortir de Rome.

Sylla le fait condamner à mort.

Sulpicius égorgé.

Sylla donne la liberté à ce traître, comme il l'avoit promis, mais il le fait précipiter de la roche Tarpeïene.] Cet esclave, qui avoit trahi son Maître, meritoit bien cette punition. Il ne laisse pas de paroître étonnant que Sylla punisse ainsi un traître, lorsque l'état de ses affaires sembloit demander le secours d'un semblable traître. Que n'auroit-il point donné à un esclave qui auroit trahi Marius?

piter de la roche Tarpeïene. Ensuite il met à prix la tête de Marius. En quoi il fit un acte, non-seulement d'une grande inhumanité, mais encore très-opposé à la bonne politique, de proscrire ainsi celui entre les mains duquel il s'étoit jetté peu de jours auparavant, cherchant dans sa maison un asyle, & qui l'avoit genereusement renvoyé. Cependant si Marius n'eût pas lâché Sylla, & qu'il l'eût laissé tuer à Sulpicius, comme il le vouloit, Marius étoit au-dessus de ses affaires, mais il aima mieux lui sauver la vie & le relâcher. Et lui quelques jours après ayant la même prise sur Marius, ne lui rendit pas la pareille, & n'usa pas de la même generosité.

La tête de Marius mise à prix.

Ingratitude très-opposée à la politique.

Par-là il offensa extrêmement le Senat, qui n'osa le faire paroître; mais le peuple fit éclater sa haine & son mécontentement par des effets, & ce fut comme une punition divine, car il rejetta & refusa avec mépris son neveu Nonius, & un de ses amis, nommé Servius, qui briguoient les premieres Charges; & pour rendre cet affront plus sensible, il nomma à la place ceux dont il croyoit que l'élevation l'affligeroit le plus. Mais Sylla faisoit semblant d'en être bien-aise, disant, *qu'il étoit ravi de voir que par son moyen le peuple avoit une pleine & entiere liberté de faire tout ce qui lui venoit dans la fantaisie.* Et pour guerir un peu cette haine du peuple, il nomma Consul Lucius Cinna, qui étoit de la faction

Le Senat & le peuple offensez de l'ingratitude de Sylla.

Le peuple lui fait l'affront de refuser son neveu Nonius & son ami Servius.

Sylla nomme Consul Lucius Cinna qui lui étoit opposé.

contraire; mais auparavant il eut la précaution de le faire jurer avec imprécation qu'il l'aideroit & le favoriseroit dans toutes ses affaires. Cinna monta au Capitole tenant une pierre dans sa main. Là il jura devant tout le monde, & accompagna son serment d'imprécation contre lui-même, priant que s'il ne conservoit pas pour Sylla l'affection & la bonne volonté qu'il lui promettoit, il fût chassé de la ville comme il chassoit cette pierre de sa main. En même tems il jetta à terre la pierre qu'il tenoit. Après cette ceremonie il prit possession du Consulat, & il n'en fut pas plutôt revêtu, que malgré ses imprécations il travailla d'abord à changer tout ce qui avoit été fait, & voulut intenter un procès capital à Sylla, en lui suscitant pour accusateur un des Tribuns, nommé Virginius. Mais Sylla laissant l'accusateur, les Juges & le procès, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

Serment de Cinna avec un signe.

Cinna infidele à son serment.

On rapporte que vers le tems où il s'embarqua avec ses troupes, il arriva à Mithridate, qui étoit alors à Pergame, plusieurs presages & avertissemens des Dieux; entr'autres une Victoire qui portoit une couronne, & qui par le moyen d'une certaine machine, que les Pergameniens avoient faite, devoit descendre justement sur la tête de Mithridate, quand il seroit dans le theâtre, & le couronner, se brisa dans le moment qu'elle alloit lui mettre la couronne sur la tête, & la couronne

Presage arrivé à Mithridate à Pergame.

Machine inventée pour flatter Mithridate.

tomba au milieu du theâtre toute en pieces.

A ce prodige la frayeur s'empara de l'esprit du peuple, & Mithridate lui-même tomba dans un tel découragement, qu'il commença à se défier de sa fortune, quoique ses affaires allassent aussi-bien qu'il pouvoit le desirer, & au-delà même de ses esperances, car ayant ôté aux Romains l'Asie, & chassé de la Bythinie & de la Cappadoce leurs Rois, il tenoit sa magnifique Cour à Pergame, & là il distribuoit les richesses, les Gouvernemens & les Royaumes à ses favoris. De ses deux fils, l'aîné regnoit paisiblement, & sans aucun trouble dans le Royaume de Pont & du Bosphore, qui étoit l'ancien domaine de ses peres, & qui s'étendoit jusqu'aux deserts des Palus Meotides; le cadet, nommé Ariarathes, à la tête d'une grande armée faisoit la conquête de la Thrace & de la Macedoine, & ses Genéraux avec leurs forces remportoient pour lui des victoires considerables en plusieurs autres lieux. Archelaüs, qui étoit le plus grand & le plus considerable de ces Genéraux, avec une grosse flotte qui le rendoit maître de la mer, lui avoit assujetti les Isles Cyclades, toutes les autres Isles qui sont renfermées par le promontoire de Malée, & l'Eubée même, & s'étant emparé d'Athenes, delà, comme de sa place d'armes, il couroit partout, & faisoit revolter tous les peuples de la Grece, jusqu'à l'extrêmité de la Thessalie. Il

Etat florissant de Mithridate quand Sylla partit pour lui faire la guerre.

Ariarathes second fils de Mithridate.

Archelaüs le plus considerable des Genéraux de Mithridate.

eſt vrai qu'il reçut quelque échec près de Cheronée, car Brutius Sura, Lieutenant de Sentius, qui commandoit dans la Macedoine, homme d'une grande hardieſſe, & d'un plus grand ſens, étant allé au-devant de lui, s'oppoſa à ce torrent impétueux, qui ravageoit la Beotie, & l'ayant battu en trois rencontres près de Cheronée, il le chaſſa de la Grece, & le réduiſit encore à ſe renfermer dans ſa flotte & à ſe contenter de la mer. Mais Lucullus étant venu lui porter l'ordre de ceder la place à Sylla, qui arrivoit, & de lui remettre la conduite de cette guerre, qui lui avoit été décernée, il quitta la Beotie, & s'en retourna vers ſon Genéral Sentius, quoiqu'il eût mis les affaires de Rome en très-bon état, que tout lui ſuccedât au-delà de tout ce qu'on auroit oſé eſperer, & que toute la Grece fût diſpoſée à changer & à ſe déclarer pour les Romains à cauſe de ſa valeur & de ſa bonne conduite. Mais quant à Brutius, les actions qu'il fit contre Archelaüs, ſont les plus grands exploits de ſa vie.

Brutius Sura Lieutenant de Sentius, bat Archelaüs en trois rencontres.

Lucullus porte à Brutius l'ordre de remettre l'armée à Sylla.

Dès que Sylla fut arrivé à l'armée, toutes les villes lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour l'appeller & pour lui ouvrir leurs portes. Il n'y eut qu'Athenes, qui réduite ſous le joug du Tyran Ariſtion, fut forcé de lui reſiſter. Sylla y alla avec toutes ſes forces, aſſiega le Pirée, employa toutes ſortes de machines pour le battre, & donna aſſaut ſur aſſaut. S'il eût voulu

Ariſtion Tyran d'Athenes force ſa ville à reſiſter à Sylla.

attendre un peu de tems, il prenoit ſans coup ferir la haute ville, que la famine avoit réduite à la derniere extrêmité ; mais preſſé de retourner à Rome, & craignant les changemens, qui pouvoient y arriver, il n'épargnoit ni dangers, ni combats, ni dépenſe pour hâter la fin de cette guerre, car ſans compter tout le reſte de l'appareil & de l'équipage de guerre, il y avoit pour le ſeul ſervice des machines & engins de batteries vingt mille mulets qui travailloient ſans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cauſe de la grande conſommation qu'il en faiſoit pour ſes machines, qui étoient ſouvent briſées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou brûlées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les bois ſacrez. Il coupa les belles allées de l'Academie, & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Et comme il avoit beſoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, il eut recours aux treſors inviolables des Temples, & fit venir tant d'Epidaure, que d'Olympie, les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été conſacrez. Il écrivit aux Amphictyons aſſemblez à Delphes, *qu'ils feroient mieux de lui envoyer les treſors du Dieu, car, ou ils ſeroient plus ſurement entre ſes mains, ou, s'il étoit obligé de s'en ſervir, il en rendroit la valeur après la guerre.* Et en même tems il envoya à Delphes un

Vingt mille mulets pour le ſervice des machines.

Sylla coupe les allées de l'Academie & du Lycée.

Il ſe ſert des treſors inviolables des Temples.

Il écrit aux Amphictyons pour les porter à lui envoyer les treſors de Delphes.

un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces tresors au poids.

Il envoye Caphis à Delphes pour recevoir tous ces tresors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient sacrez, & se mit à pleurer en presence des Amphictyons sur la nécessité qui lui étoit imposée. Sur cela quelqu'un des assistans ayant dit qu'il entendoit du fond du sanctuaire le son de la lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût veritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jetter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité, lui répondit *qu'il s'étonnoit comment il n'avoit pas compris que le chant est un signe de joye, & nullement une marque de colere & d'indignation; qu'il n'avoit donc qu'à prendre hardiment ces tresors, bien sûr que le Dieu les voyoit prendre avec plaisir, & qu'il les donnoit lui-même.*

Caphis touche de respect & de religion se met à pleurer.

Ingenieuse réponse de Sylla sur un signe dont on vouloit lui faire peur.

Tous ces tresors donc furent envoyez à l'insçu de la plûpart des Grecs. Mais il y avoit un tonneau d'argent, qui restoit encore des offrandes des Rois; comme il n'y avoit point de voiture qui pût le porter à cause de sa grosseur & de son grand poids, les Amphictyons furent obligez de le mettre en pieces, ce qui ne put être caché. A cette vûë on rappella le souvenir, tantôt de Flaminius, & de Manius Acilius, & tantôt de Paul Emile, dont l'un ayant chassé de la Grece le Roy Antiochus, & les autres

Tonneau d'argent qu'on fut obligé de mettre en pieces pour l'emporter.

Le souvenir que cette action de Sylla rappella dans l'esprit des Grecs.

ayant défait les Rois de Macedoine, non-seulement s'étoient abstenus de toucher aux choses sacrées, mais avoient marqué le respect & la reverence qu'ils avoient pour elles, & enrichi les Temples de nouveaux dons. Aussi étoient-ce des personnages, qui élus Capitaines selon les loix, & dans toutes les formes, commandoient des troupes sages, disciplinées & bien instruites à executer les ordres de leurs Chefs sans repliquer, & qui par la grandeur & par la noblesse de leurs sentimens étant veritablement Rois, & par leur train & toute leur dépense simples particuliers très-modestes, ne faisoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat, que les frais nécessaires & raisonnables, estimant qu'il étoit plus honteux à un Capitaine de flatter ses soldats, que de craindre ses ennemis. Au lieu que les Capitaines, qui étoient alors, ayant acquis la premiere place par la force, & non par leur vertu, & ayant plus besoin d'armes & de troupes les uns contre les autres, que contre leurs ennemis, étoient contraints de caresser ceux qui étoient sous leurs ordres, en achetant les peines & les travaux des soldats, par des lar-

Difference entre les Generaux élus selon les loix pour leur vertu, & ceux qui se font être par la force.

Generaux veritablement Rois par la noblesse de leurs sentimens, & simples particuliers par leur train & leur équipage.

Il est plus honteux à un Capitaine de flatter ses soldats, que de craindre ses ennemis.

Et qui par la grandeur & la noblesse de leurs sentimens étant veritablement Rois.] Plutarque dit ici une chose d'un grand sens. On peut être Roi par la grandeur & par la noblesse de ses sentimens, & simple particulier par son train & par sa dépense. Rien n'est plus admirable qu'un Prince qui sçait ainsi allier la simplicité & la modestie, avec la veritable grandeur. Tels ont été les plus grands Heros.

gesses capables de remplir leur avidité, & de fournir à leur luxe & à leurs débauches. En quoi faisant, ils ne prenoient pas garde qu'ils mettoient leur patrie comme à l'encan, & qu'ils se rendoient eux-mêmes esclaves des plus scelerats, pour parvenir à commander aux plus gens de bien. Voilà ce qui chassa Marius de Rome, & qui le ramena ensuite contre Sylla. Voilà ce qui fit tuer Octavius par Cinna, & qui rendit Fimbria le meurtrier de Flaccus.

Les Capitaines qui corrompent leurs soldats par des largesses mettent leur patrie à l'encan.

Sylla fut un de ceux qui contribuerent le plus à tous ces maux; car pour corrompre & pour attirer à lui les soldats des autres, il fit aux siens des largesses avec une profusion sans bornes. Desorte qu'en portant en même tems & par même moyen ceux-là à la trahison, & ceux-ci à l'intemperance & à la débauche, il eut besoin de beaucoup d'argent pour y fournir, & sur-tout pour achever le siége auquel il étoit engagé. Car il étoit possedé d'une si forte & si violente passion de prendre Athenes, que rien ne pouvoit l'en guerir, soit que par une vanité insensée il se fît un honneur de combattre contre l'ancienne réputation de cette ville, comme contre un fantôme, soit qu'il fût piqué des railleries & des brocards que le Tyran Aristion lançoit tous les jours de dessus ses murailles contre lui & contre Metella, pour l'insulter & pour lui faire dépit par ses traits amers & obscenes.

Largesses sans bornes que Sylla fait à ses soldats pour attirer ceux des autres.

La violente passion que Sylla avoit de prendre Athenes.

Il étoit piqué des brocards d'Aristion.

Caractere d'Aristion, Tyran d'Athenes.

Cet Aristion étoit un composé de dissolution & de cruauté, & comme l'égoût de toutes les maladies & de tous les vices les plus infâmes de Mithridate. Ainsi cette pauvre ville d'Athenes, qui avoit resisté à tant de guerres, échappé à tant de tyrannies, & qui s'étoit heureusement tirée de tant de séditions, fut réduite par ce Tyran, comme par une maladie mortelle, à la derniere extrêmité. Le boisseau d'orge y valoit mille drachmes, & on y mangeoit non-seulement les herbes & les racines, qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais encore le cuir des souliers, & celui des bouteilles à huile dont on se servoit pour les exercices. Et au milieu de cette misere publique, ce malheureux passoit les jours & les nuits en débauche, à faire des festins & des mommons, à danser, & à forger des traits de raillerie & de moquerie contre ses ennemis. La lampe sacrée & immortelle de la Déesse étant venuë à s'éteindre faute d'huile, il ne s'en mit nullement en peine. La grande Prêtresse lui ayant envoyé demander une demi-mesure d'orge pour se tirer des bras de la mort, il lui envoya une demi-mesure de poivre. Les Senateurs

Famine à Athenes.

Cinq cens livres.

Impieté d'Aristion.

Cet Aristion étoit un composé de dissolution & de cruauté, & comme l'égoût de toutes les maladies & de tous les vices les plus infâmes de Mithridate.] Plutarque appelle avec raison l'infâme favori d'un Prince très-corrompu, l'égoût de toutes les maladies & de tous les vices de son maître, car en effet tous les vices & toutes les infamies du maître passent dans ce miserable valet. Il y a beaucoup de force & de sens dans cette idée.

& les Prêtres allerent se jetter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla, il les écarta à coups de traits & les chassa de sa presence, & ce ne fut qu'aux derniers abois, qu'il se resolut enfin avec peine d'envoyer deux ou trois compagnons de ses débauches à Sylla, pour lui parler de paix. Comme ces Ambassadeurs ne lui faisoient aucune proposition, ni aucune demande qui tendît à sauver la ville, & qu'ils ne cessoient de loüer & d'exalter Thesée, Eumolpus & les exploits des Atheniens contre les Medes, Sylla ennuyé les interrompant, leur dit: *Mes beaux harangueurs, retournez-vous-en, & rengainez ces beaux discours de rhétorique, car pour moi je n'ai pas été envoyé à Athenes par les Romains pour y apprendre vos antiquailles, mais pour châtier les revoltez.*

Impertinente harangue des Ambassadeurs d'Athenes.

Belle réponse de Sylla à ces harangueurs.

Pendant cette audience quelques espions étant entrez dans la ville, entendirent par hasard des vieillards qui s'entretenoient dans le Ceramique, & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un endroit de la muraille qui répondoit au lieu appellé *heptachalcos*, & le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escalader la ville. Les espions allerent incontinent faire ce rapport à Sylla, qui ne le négligea point. Dès la nuit suivante il alla lui-même reconnoître les lieux, & voyant en effet que la muraille étoit accessible par cet

Espions de Sylla entrent dans la Ville & profitent d'un mot qu'ils entendent par hasard.

Sylla donne un nouvel assaut & prend la ville.

endroit. Il commença l'attaque. Il écrit lui-même dans ses memoires que Marcus Tejus fut le premier qui monta sur la muraille, & que là ayant donné un grand coup d'estramaçon sur le casque d'un ennemi, qui s'opposoit à ses efforts, son épée se rompit, & que malgré cette épée rompuë il ne quitta point la place, mais y demeura ferme & s'y maintint.

Valeur heroïque de Marcus Tejus.

Elle fut prise 81. ans avant la naissance de N. S.

Athenes fut donc prise par-là, comme ces vieillards l'avoient prévû. Sylla ayant fait abbattre la muraille qui étoit entre la porte du Pirée, & la porte appellée Sacrée, & applanir le terrein, entra dans la ville sur le minuit dans l'appareil le plus horrible, au bruit d'une infinité de trompettes & de cornets, & au milieu des cris menaçans de toute l'armée, à qui il avoit donné une entiere licence de piller & de tuer, & qui l'épée à la main couroit dans toutes les ruës en les jonchant de morts & de mourans. On n'a pas conservé le nombre de ceux qui furent tuez, mais on en juge encore aujourd'hui par les lieux jusqu'où monta le sang, car sans compter ceux qui furent tuez dans les autres quartiers de la ville, le sang qui fut versé dans la seule grande place, remplit tout le Ceramique au-dedans du Dipyle. Et plusieurs assurent qu'il regorgea par les portes & inonda tout le fauxbourg.

Terrible entrée de Sylla dans Athenes.

La quantité de sang qui fut versé dans Athenes.

Mais outre le grand nombre de ceux qui perirent de cette maniere par l'épée ennemie, il y

en eut pour le moins autant qui se défirent eux-mêmes de douleur & de regret de voir que leur ville alloit être entierement détruite. Et ce qui réduisoit encore à ce desespoir les plus gens de bien, & qui leur faisoit craindre d'échapper à cette desolation generale, c'étoit la cruauté trop connuë de Sylla, qui ne leur permettoit pas d'esperer de lui aucune humanité, ni aucune moderation dans sa victoire. Cependant fléchi en partie par les prieres de Midias & de Calliphon, bannis d'Athenes, qui se jetterent à ses pieds, adouci en partie par les supplications de quelques Senateurs, qu'il avoit dans son camp, qui lui demanderent grace pour la ville, & d'ailleurs déja rassasié de vengeance, il répondit enfin, en faisant l'éloge des anciens Atheniens, *qu'il pardonnoit au grand nombre en faveur du petit, & qu'il faisoit grace aux vivans en faveur des morts.*

Sylla fléchi en partie par Midas & par Calliphon, bannis d'Athenes.

Mot de Sylla qui pardonne aux Atheniens.

Il est porté dans ses memoires, qu'il prit la ville le jour des calendes de Mars, qui se rencontre justement avec la nouvelle lune de notre mois appellé Anthesterion, auquel jour il se trouva qu'on faisoit à Athenes plusieurs choses en memoire de la desolation causée par les eaux du déluge, qu'on prétend arrivé

[*Auquel jour il se trouva qu'on faisoit à Athenes plusieurs choses.*] Particularité assez remarquable. Du tems de Sylla on faisoit encore à Athenes le premier jour de Mars, des ceremonies & des expiations pour le déluge d'Ogyges, arrivé dans l'Attique près de dix-sept cens ans auparavant.

anciennement environ dans ce tems - là.

Aristion se retire dans la Citadelle & y est assiegé par Curion.

La ville ayant été prise de cette maniere, le Tyran se retira dans la Citadelle, où il fut assiegé par Curion, à qui Sylla donna la conduite de ce siége. Après avoir tenu long-tems, enfin pressé par la soif, car il manquoit d'eau, il se rendit. Le miracle fut très-évident & très-sensible, car le propre jour & à l'heure même que Curion emmenoit Aristion prisonnier, le Ciel, qui étoit auparavant très-clair & très-serein, se couvrit tout-à-coup d'épais nuages, & versa un déluge de pluye, dont tout le Château fut inondé.

Miracle arrivé en faveur de Sylla.

Sylla se rend maître du Pirée & brûle l'arsenal.

Peu de jours après Sylla se rendit maître du Pirée, & brûla toutes ses fortifications, surtout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon, celebre Architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux.

Taxile, Genéral de Mithridate, arrive avec une puissante armée.

Sur ces entrefaites Taxile, Genéral de Mithridate, arrivé de Thrace & de Macedoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, & de quatre-vingt-dix chariots armez de faulx, écrit à Archelaüs de le venir trouver. Archelaüs étoit alors dans le port de Mynichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains; mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. Ce que Sylla connoissant encore mieux que lui, décampa promptement de ces lieux maigres, qui n'auroient

n'auroient pû nourrir ses troupes même pendant la paix, & les mena dans la Beotie. En quoi la plûpart de ses Officiers trouvoient qu'il faisoit une grande faute contre le bon sens, de quitter l'Attique, païs âpre & difficile aux gens de cheval, pour aller se jetter dans les vastes plaines de la Beotie, sçachant que la principale force des Barbares consistoit dans leur cavalerie & dans leurs chars. Mais pour éviter la disette des vivres & la famine, comme je l'ai déja dit, il étoit forcé de s'exposer au danger d'une bataille. D'ailleurs il avoit un autre grand sujet de crainte, car il étoit fort en peine pour Hortensius, homme de guerre, hardi & entreprenant, qui lui amenoit un grand renfort de Thessalie, & que les Barbares attendoient dans les détroits. Voilà les raisons qui obligerent Sylla d'aller camper dans la Beotie. Mais Caphis, qui étoit de notre païs, trompant les Barbares, fit prendre un autre chemin à Hortensius, & le mena par le Parnasse jusqu'au dessous de Tithore, qui n'étoit pas alors une si grande ville qu'elle est aujourd'hui, mais une forteresse assise sur la pointe d'une roche escarpée de tous côtez, où les peuples de la Phocide, fuyant devant Xerxes, s'étoient retirez autrefois, & y avoient trouvé leur salut. Hortensius ayant donc campé sous cette roche, passa tout le jour à repousser les ennemis, & dès que la nuit fut venuë, il descendit par des lieux ru-

Sylla blâmé de quitter l'Attique pour aller dans les plaines de la Beotie. Ses raisons.

La cavalerie la principale force des Asiatiques.

Car il étoit de la Phocide où est Cheronée la patrie de Plutarque.

Tithore ou Tilhorée dans la Phocide sur le mont Parnasse.

On ne trouve aucune mention ailleurs de cette ville.

des & raboteux jusqu'à la ville de Patronide, où il se joignit à Sylla, qui étoit venu au-devant de lui avec toute son armée.

Au-dessus du Cephise.

Leurs troupes étant jointes, ils occuperent au milieu de la plaine d'Elatée une éminence très-fertile, couverte d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau, on l'appelle *Philoboiote*; Sylla vante extrêmement sa situation & la bonté de son terroir. Quand ils furent campez là, leurs ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre, car ils n'avoient pas plus de quinze cens chevaux, & leur infanterie ne montoit pas à quinze mille hommes. C'est pourquoi tous les Officiers des ennemis, entraînant leur General Archelaüs malgré lui, mirent leur armée en bataille, & remplirent toute la plaine de chevaux, de chariots, de targes & de boucliers. La vaste étenduë de l'air ne suffisoit pas au bruit & aux cris de tant de nations, & de tant de milliers d'hommes qui prenoient poste, & se préparoient au combat. D'ailleurs la pompe & la magnificence de leur appareil n'étoient pas inutiles pour augmenter l'étonnement & la terreur de ceux qui les regardoient. Car la lueur

Le petit nombre des troupes de Sylla.

Pompeuse description de la nombreuse armée d'Archelaüs.

La vaste étenduë de l'air ne suffisoit pas au bruit & aux cris de tant de nations.] Quand un recit peut être orné & enrichi Plutarque ne manque jamais l'occasion de déployer tous ses tresors. Il semble qu'il entre en lice contre Homere. Toute cette description est très-homerique. Le mot ἀγὴρ qui est dans le texte est visiblement corrompu, & les interpretes ont eu raison de corriger ἀὴρ.

de leurs armes superbement enrichies d'or & d'argent, & les vives couleurs de leurs cottes-d'armes Medoises & Scythiques, mêlées avec l'éclat de l'airain & du fer, quand toutes ces troupes venoient à se remuer, & à marcher, allumoient l'air d'un feu brillant comme les éclairs, qui en éblouïssant la vûë, remplissoit l'ame d'effroi.

Les Romains épouvantez se tenoient renfermez dans leurs retranchemens. Sylla par ses discours, ni par ses remontrances ne pouvant guerir leur frayeur, & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyoit, étoit obligé de se tenir en repos, & de souffrir, quoique très-impatiemment, les bravades, & les risées insultantes des Barbares. Ce fut pourtant-là ce qui lui servit enfin le plus, car les Barbares conçurent un si grand mépris pour lui, qu'ils ne garderent plus aucune discipline, & que n'étant pas d'ailleurs soumis à leurs Generaux à cause de la quantité de chefs, il y en avoit très-peu qui restassent dans leurs retranchemens, & que tous les autres attirez par le profit qu'ils pourroient faire à piller & à saccager, se débanderent & s'écarterent jusqu'à s'éloigner de leur camp de plusieurs journées. On dit que dans ces courses ils ruinerent la ville de Panope, qu'ils saccagerent celle de Lebadie, & qu'ils pillerent le Temple où l'on rendoit les Oracles, sans qu'ils en eussent reçu l'ordre d'aucun de leurs Generaux.

Sylla ne pouvant guerir le découragement de ses troupes se tient en repos & souffre les bravades des Barbares.

Grand inconvenient de la multitude des chefs dans une armée.

Sylla donc très-affligé, & au dernier desespoir de voir perir à ses yeux ces villes, prit le parti de ne donner aucun repos à ses troupes, & de les obliger de travailler sans cesse à détourner les eaux du Cephise, & à creuser de grands fossez, ne donnant aucune exemption à personne, & se rendant lui-même assidu Inspecteur du travail pour punir severement ceux qui se relâchoient, afin que rebutez d'une si grande fatigue, ils préferassent à ce travail le hasard d'un combat. Ce qui arriva comme il l'avoit prévu, car après avoir travaillé trois jours, comme Sylla passoit à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla leur répondit, *que c'étoit-là le discours de gens qui demandoient bien moins à combattre, qu'à ne plus travailler; que si vous avez veritablement envie d'en venir aux mains*, ajouta-t'il, *prenez tout-à-l'heure vos armes, & allez occuper ce poste.* En disant ces mots, il leur montra un endroit, qui étoit anciennement la Citadelle des Parapotamiens, & qui, la ville ayant été détruite, n'étoit plus qu'une cime de montagne pleine

Adresse de Sylla pour résoudre ses gens à donner la bataille.

Discours de Sylla à ses troupes qui demandent la bataille.

Afin que rebutez d'une si grande fatigue.] Dans le texte au lieu de διὰ τῶν πόνων, le genie de la langue Grecque veut qu'on lise διὰ τὸν πόνον. Et c'est ainsi qu'on lit dans un Ms.

Que c'étoit-là le discours de gens qui demandoient bien moins à combattre, qu'à ne plus travailler.] Il s'est glissé dans le texte une faute considerable, car que signifie ἔφησεν εἶναι τὸν πόλεμον. Il est impossible d'y trouver aucun sens. J'ai suivi la leçon que presente un Ms. ἔφησεν εἶναι τὸν λόγον, *il répondit que c'étoit-là le discours, &c.*

de rochers, très-escarpée, & séparée du mont Edylium par l'Assus, qui coule entre deux, & qui au pied même de la montagne se jettant dans le Cephise & devenu plus rapide par cette jonction, rend cette cime un poste très-fort & très-sûr pour y asseoir un camp. Sylla voyant donc que les Chalcaspides des ennemis marchoient pour l'occuper, voulut les prévenir & s'en saisir le premier, comme il fit par la grande diligence, & par la bonne volonté de ses troupes.

Troupes armées de boucliers d'airain.

Archelaüs se voyant prévenu, tourna contre Cheronée. Quelques Cheronéens, qui servoient dans l'armée de Sylla, prierent ce General de ne pas abandonner leur ville. Sylla y envoya un Tribun de soldats, nommé Gabinius, avec une legion, & envoya avec eux ces Cheronéens, qui firent tous leurs efforts pour arriver à Cheronée avant Gabinius, mais qui ne purent y réüssir, tant ce Tribun se montra plus ardent & plus affectionné à sauver leur ville, que ceux même qui avoient besoin d'être sauvez. L'historien Juba écrit que ce ne fut pas Gabinius qu'on envoya, mais Hirtius. Quoi qu'il en soit, notre ville échappa ainsi à ce danger qui la menaça de fort près.

Sylla envoye à Cheronée le Tribun Gabinius avec une legion.

L'historien Juba.

Cependant & du Temple de Lebadie & de l'antre de Trophonius il arrivoit tous les jours aux Romains des bruits avantageux, & des propheties qui leur promettoient de grandes victoires.

Propheties qui arrivent tous les jours du Temple de Lebadie & de l'antre de Trophonius.

Les habitans du païs racontent beaucoup de choses sur ces propheties, mais Sylla dans le dixiéme livre de ses memoires, se contente d'écrire qu'un certain Titus Quinctius, homme des plus considerables entre ceux qui negocioient en Grece, le vint trouver après qu'il eut gagné la bataille de Cheronée, & lui annonça que Trophonius lui prédisoit une autre bataille, & une autre victoire dans le même endroit en très-peu de jours. Qu'après celui-là il en vint un autre, nommé Salvenius, qui étoit soldat dans son armée, & qui lui vint annoncer de la part du Dieu, le succès qu'auroient ses affaires en Italie; que l'un & l'autre disoient qu'ils ne parloient qu'après la voix divine, & ils s'accordoient tous deux, en ce qu'ils rapportoient, que la figure qu'ils avoient vûë, & qui leur avoit parlé, ressembloit parfaitement en grandeur, beauté & majesté, à celle de Jupiter Olympien.

Deux hommes l'un après l'autre rapportent à Sylla chacun une prophetie de Trophonius.

Après que Sylla eut passé l'Assus, il alla camper au pied du mont Edylium vis-à-vis d'Archelaüs, qui avoit placé son camp, & s'étoit retranché entre le mont Edylium & le mont Acontium, près d'un lieu appellé les *Assiens*. L'endroit où il campa est encore aujourd'hui appellé de son nom *Archelaüs*. Sylla se tint-là un jour entier, & le lendemain, laissant dans ce nouveau camp Murena avec une legion & deux cohortes pour harceler l'ennemi, qui étoit

Sylla passe l'Assus & va camper au pied du mont Edylium.

Archelaüs, le camp de ce General.

en desordre, il alla sur le bord du Cephise offrir un sacrifice ; ce sacrifice fini, il alla à Cheronée pour y prendre les troupes qui y étoient, & pour reconnoître le lieu appellé *Thurium*, que les ennemis avoient occupé. C'est une croupe de montagne fort rude, & qui finit en pointe comme une pomme de pin, c'est pourquoi nous l'appellons *Orthopagus*. Au pied de cette montagne coule un ruisseau appellé *Morion*, & sur ce ruisseau est le Temple d'Apollon Thurien. Ce Dieu a eu le nom de *Thurien*, de Thyro mere de Charon, qui mena une colonie à Cheronée. D'autres disent que la genisse, qu'Apollon Pythien ordonna à Cadmus de prendre pour guide, se presenta à lui en ce lieu-là, & que delà ce lieu eut le nom de Thurium, car les Pheniciens appellent une genisse *Thor*.

Sylla va offrir un sacrifice sur le bord du Cephise.

Situation du poste appellé Thurium.

C'est-à-dire, tertre pointu, élevé.

Quand Sylla fut à la vûë de Cheronée, le Tribun, qu'il y avoit envoyé pour la défendre, sortit au-devant de lui à la tête de ses troupes, portant à la main une couronne de laurier. Il leur fit un très-bon accueil, & les exhorta à montrer leur courage dans l'occasion qui alloit bien-tôt s'offrir. Comme il leur parloit, Homoloichus & Anaxidamus, deux hommes de Cheronée, vinrent à lui, & lui promirent de chasser les ennemis du poste de Thurium, s'il vouloit leur donner un petit nombre de soldats choisis, car il y avoit un sentier inconnu

Deux Cheronéens s'offrent pour aller gagner la cime de Thurium, avec un petit nombre de soldats choisis.

aux Barbares, qui du lieu appellé Petrochus, passant près du Temple des Muses, menoit à la cime de Thurium, qu'étant arrivez par ce sentier à cette pointe, ils tomberoient delà facilement sur les Barbares, & les accableroient de pierres, ou les forceroient à descendre dans la plaine.

Sur le bon témoignage que Gabinius rendit de la fidelité & du courage de ces deux hommes de Cheronée, Sylla leur donna des soldats, & leur commanda d'executer leur entreprise, & cependant il mit son armée en bataille, & partagea sa cavalerie à ses deux aîles, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Murena. Gallus & Hortensius ses Lieutenans, étoient à la queuë avec un corps de réserve, & occupoient les côteaux pour empêcher que les ennemis ne vinssent les prendre par les derrieres; car on les voyoit déja qui commençoient à déployer leur cavalerie & leur infanterie legere, & à les étendre pour mener une pointe par un long circuit par le derriere, & les envelopper.

Ordre de bataille de Sylla.

Dans ce moment ces deux hommes de Cheronée, à qui Sylla avoit donné Hirtius pour Capitaine avec quelques soldats, & qui, sans que les ennemis s'en apperçussent, avoient gagné

Hirtius conduit par les deux hommes de Cheronée gagne la cime de Thurium.

Gallus & Hortensius ses Lieutenans.] Le Mſ. de la Bibliotheque de S. Germain met *Galba* au lieu de *Gallus*. Je croi qu'il faut lire *Balbus*.

gagné la cime de Thurium, s'étant montrez sur les hauteurs, les Barbares effrayez & troublez prirent la fuite, & se tuerent les uns les autres pour la plûpart. Car n'osant pas faire ferme, & fuyant en foule par le penchant de la montagne, ils tomboient sur les pointes de leurs piques, & se poussant les uns les autres ils se précipitoient devant l'ennemi qui fondoit sur eux de dessus le côteau, les chassoit l'épée dans les reins, & perçoit ceux qu'il trouvoit découverts, de maniere qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De tous ceux qui se sauverent, les uns tomberent entre les mains de Murena, qui étant déja en bataille à son aîle gauche, marcha contr'eux, & les tailla en pieces. Les autres, qui purent gagner leur camp, se jetterent avec tant de précipitation & de confusion dans le corps de bataille où étoit leur infanterie, qu'ils y semerent le trouble & la frayeur, & firent perdre par-là à leurs Generaux un tems considerable, pour réparer le mal, ce qui fut une des principales causes de leur défaite. Car Sylla profitant de ce desordre, mena contr'eux son aîle droite si vivement, que franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées, il empêcha l'action des chariots armez de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne l'impetuosité & la roideur à leur mou-

Desordre des Barbares qui se précipitent devant l'ennemi.

Leur défaite achevée par Sylla.

Action des chariots empêchée par le défaut d'espace.

Qui donne l'impetuosité & la roideur à leur mouvement.] Dans

vement, au lieu qu'un eſpace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriere, les rend inutiles & ſans action, comme les fléches d'un arc, dont la détente eſt trop courte. C'eſt ce que les Barbares éprouverent en cette occaſion; leurs premiers chariots partirent ſi lâchement, & donnerent ſi mollement, que les Romains les repouſſant ſans peine avec un grand bruit & de grandes riſées, en demandoient d'autres, comme cela ſe voit ordinairement à Rome dans les courſes des chars qu'on fait dans le Cirque.

Choc des deux corps de bataille.

Un moment après, les deux corps de bataille ſe choquent, les Barbares preſentent leurs longues piques, & ſe tiennent bien ſerrez, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puiſſe les rompre, & les Romains jettent là leurs épieux, & l'épée à la main ils écartent leurs piques pour les joindre plutôt, & pour décharger ſur eux leur premiere furie. Ce qui augmentoit leur animoſité, c'eſt qu'ils voyoient aux premiers rangs quinze mille eſclaves que les Genéraux du Roi leur avoient débauchez en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placez avec l'infanterie peſamment armée. Sur quoi un Centurion Romain dit fort plaiſamment, *que ce n'étoit qu'aux fêtes des Saturnales que l'on voyoit les eſclaves joüir des privileges des libres.* Mais ces eſclaves contre

Quinze mille eſclaves Romains débauchez par les Barbares, & placez aux premiers rangs de la bataille.

Bon mot d'un Centurion ſur ces eſclaves.

le Manuſcrit de la Bibliotheque de ſaint Germain on lit, ῥύμλω, au lieu de ῥώμλω *Que ce n'étoit qu'aux fêtes*

leur naturel eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrez, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie legere, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en desordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à coups de pierres qu'elle jettoit avec ses frondes, & qu'elle les eût contraints de plier.

La valeur de ces esclaves Romains.

Archelaüs menant son aîle droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius lâcha les bandes qu'il avoit avec lui pour le prendre en flanc, ce que voyant Archelaüs, il fit promptement tourner tête à deux mille chevaux. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être enveloppé. Sylla avec quelques troupes de son aîle droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussiere que ces troupes éleverent, Archelaüs jugea ce qui en étoit, laissant donc là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, esperant d'avoir bon marché de cette aîle droite qu'il trouveroit sans chef.

des Saturnales que l'on voyoit les esclaves joüir des privileges des libres.] Ce Centurion parle ainsi pour faire entendre qu'il n'étoit pas permis à ces esclaves de se mêler avec les troupes; car les esclaves ne pouvoient porter les armes, ni faire aucune fonction de soldats, cela n'appartenoit qu'aux libres.

En même tems Taxile mena contre Murena ſes Chalcaſpides, de ſorte que des deux côtez il s'éleve en même tems de grands cris qui font retentir toutes les montagnes voiſines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne ſçachant à qui il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expedient de retourner au poſte qu'il avoit quitté, & d'aller ſoutenir ſon aîle droite. Il envoya donc Hortenſius au ſecours de Murena avec quatre cohortes, & prenant la cinquiéme avec lui, il vola à ſon aîle droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archelaüs avec un égal avantage. Mais dès qu'il parut, cette aîle, ranimée par la preſence de ſon General, renverſa les troupes d'Archelaüs, les mit en déroute, & les pourſuivit comme elles fuyoient vers le fleuve & la montagne d'Acontium.

Après ce grand ſuccès il ne perdit pas un moment, & marcha au ſecours de Murena, & trouvant qu'il avoit auſſi vaincu de ſon côté, & défait Taxile, il ſe joignit à lui, & ils pourſuivirent enſemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de Barbares tuez dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillez en pieces, comme ils couroient pour gagner leur camp, de ſorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en ſauva que dix mille, qui s'enfuïrent de vîteſſe à la ville de Chalcis. Et Sylla écrit que de ſon côté il ne manqua que quatorze hommes, & que même de ces quatorze il en

Victoire complette de Sylla.

revint deux ſur le ſoir. C'eſt pourquoi ſur les trophées qu'il érigea, il fit graver, *A Mars, à la Victoire, & à Venus*, pour marquer qu'il n'avoit pas moins remporté ces grands avantages par la faveur de la Fortune, que par ſa grande capacité, par ſa force, & par la valeur de ſes troupes. Car il dreſſa deux trophées, le premier, qui fut celui du combat gagné dans la plaine, il le dreſſa dans l'endroit où Archelaüs avoit commencé à plier, & à fuir juſques ſur les bords du Molus; & il dreſſa l'autre ſur le ſommet du Thurium, que l'on avoit ſi heureuſement gagné en tournant les Barbares, & ſur ce trophée il étoit marqué en lettres Grecques, *A la valeur d'Homoloichus & d'Anaxidamus.*

Sylla gagne la bataille de Cheronée, ſans avoir perdu que douze hommes.

Inſcription que Sylla met aux trophées qu'il érigea.

Car Venus étoit la même que la Fortune.

Autre trophée que Sylla érige pour immortaliſer les deux hommes de Cheronée.

Pour celebrer une ſi grande victoire, il donna à Thebes des jeux de muſique près de la fontaine d'Oedipe, où il fit dreſſer un grand theâtre, & il fit venir des villes Grecques voiſines les Juges pour diſtribuer les prix, car il avoit une haine implacable contre les Thebains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire,

Sylla donna à Thebes des jeux de Muſique, où les Poëtes & les Muſiciens diſputoient des prix.

Il ôte aux Thebains la moitié de leur

Près de la fontaine d'Oedipe.] Pauſanias nous apprend que cette fontaine fut appellée *la fontaine d'Oedipe*, parce que ce fut dans ſes eaux qu'Oedipe lava le ſang dont il étoit couvert après avoir tué ſon pere.

Car il avoit une haine implacable contre les Thebains.] Plutarque ajoute ceci pour rendre raiſon de ce qu'il vient de dire, que Sylla fit venir des villes voiſines les Juges des prix des jeux qu'il donnoit à Thebes. Naturellement il devoit prendre ces Juges dans Thebes même, mais la haine qu'il avoit pour les Thebains,

territoire, & le consacre à Apollon Pythien.

qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs Temples.

Il apprend que L. Valerius Flaccus nommé Consul vient avec une grosse armée.

Ces jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que Lucius Valerius Flaccus, qui étoit du parti contraire, avoit été nommé Consul, & qu'il traversoit déja la mer d'Ionie avec une armée en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'est pourquoi il marcha sans differer vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Melitée, il lui vint de tous côtez des nouvelles que tous les lieux, qu'il venoit de laisser derriere, étoient saccagez par une autre armée du Roi plus forte & plus nombreuse que la premiere. Car Dorylaüs, arrivé à la ville de Chalcis avec une grosse flotte, sur laquelle il menoit quatre-vingt mille hommes de débarquement les mieux équippez, les plus aguerris, & les plus disciplinez qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Beotie, & s'étoit emparé de tout le païs pour attirer Sylla à une bataille. Il ne daignoit pas écouter les raisons d'Archelaüs, qui vouloit l'en empêcher, & qui pour cet effet lui faisoit le détail du combat qu'il venoit de perdre, en lui insinuant que ce n'étoit pas

Il marche en Thessalie pour aller au-devant de lui.

Ville de la Pthiotide. D'autres ont lû d'Elatée, qui est dans la Phocide.

Une nouvelle armée du Roi arrive en Beotie, sous la conduite de Dorylaüs.

Archelaüs veut empêcher Dorylaüs d'en venir à une bataille.

le porta à leur faire cet affront, en leur marquant par-là qu'il les trouvoit trop grossiers pour bien juger de la poësie & de la musique.

ſans quelque trahiſon ſecrettè, que tant de milliers d'hommes avoient été défaits.

Cependant Sylla ayant promptement rebrouſſé chemin, fit bien-tôt connoître à Dorylaüs qu'Archelaüs étoit un homme ſage qui lui donnoit un fort bon conſeil, & qu'il connoiſſoit la valeur des Romains par ſa propre experience. Car Dorylaüs ayant voulu tâter Sylla par quelques legeres eſcarmouches près du mont Tilphoſſion, fut tout le premier qui ſoutint qu'on ne devoit pas haſarder la bataille, & qu'il falloit traîner la guerre en longueur, & miner & conſumer les Romains par la grande dépenſe. Malgré cette reſolution, la belle plaine d'Orchomene, où ils étoient campez, ralluma en quelque ſorte le courage d'Archelaüs, lui paroiſſant très-commode, & très-propre pour faire combattre des gens ſuperieurs en cavalerie. Car de toutes les plaines de la Beotie, la plus belle & la plus grande, c'eſt celle qui commence aux portes d'Orchomene. C'eſt une campagne toute raſe ſans aucun arbre,

Sylla qui étoit arrivé en Theſſalie rebrouſſe chemin pour marcher contre Dorylaüs.

Dorylaüs après avoir tâté Sylla, perd l'envie de combattre.

La belle plaine d'Orchomene tenta Archelaüs.

Plaine d'Orchomene.

Près du mont Tilphoſſion.] Strabon dans ſon IX. Liv. parle de la ville de Tilphoſium & d'une montagne du même nom, qui étoit près de la ville d'Alalcomene. Il dit que cette montagne eſt un lieu très-fort, & qu'au pied eſt la fontaine Tilphoſa & le tombeau de Tireſias qui mourut là dans ſa fuite. Et cette derniere particularité, pour dire cela en paſſant, eſt expliquée par Pauſanias, qui rapporte que Tireſias s'enfuyant avec les Thebains, obligez par les Epigones de quitter la ville pour ſe retirer ſur cette montagne, & étant accablé de laſſitude & de ſoif, voulut ſe deſalterer dans cette fontaine, & mourut en buvant. On dreſſa ſon tombeau ſur le lieu même.

qui s'étend juſqu'aux marais où ſe va perdre le Melas, qui, naiſſant près des murailles d'Orchomene, eſt de tous les fleuves de la Grece le ſeul profond & navigable dès ſa ſource. D'ailleurs il s'enfle & groſſit conſiderablement vers le ſolſtice d'Eté de même que le Nil, & il produit beaucoup de plantes ſemblables à celles que le Nil produit en Egypte, excepté qu'elles ſont maigres, qu'elles ne profitent point, & qu'elles ne portent point de fruit. Il n'a pas beaucoup de cours, car la plus grande partie ſe jette incontinent dans des étangs maréca-geux, & qui n'ont point de décharge, & le reſte ſe mêle un peu plus loin avec les eaux du Cephiſe, juſtement dans l'endroit où naiſſent les plus belles cannes dont on fait les flutes.

Le fleuve Melas ſemblable au Nil.

Juſtement dans l'endroit où naiſſent les plus belles cannes dont on fait les flutes.] Dans la vie de Lyſandre Plutarque en parlant de ce même endroit, dit que c'eſt là où naiſſoient les cannes dont on faiſoit les javelots. Et ici il dit qu'il y naiſſoit les plus belles cannes ou roſeaux dont on faiſoit les flutes ou chalumeaux. A ce dernier paſſage s'accorde ce que Strabon écrit dans ſon IV. Liv. & ce qu'il dit ſert même à éclaircir cet endroit de Plutarque. *On prétend*, dit-il, *que près de la ville d'Orchomene la terre s'entrouvrit & reçut le Melas, qui courant par les terres d'Haliarte y fait un grand lac ou marais, qui produit les cannes dont on fait les flutes*, ou les chalumeaux, *& que ce fleuve eſt perdu, ſoit que cette fondriere l'ait diſſipé en lui ouvrant des conduits ſouterrains, ſoit que ce lac & ces marais, qui ſont près d'Haliarte, l'ayent entierement abſorbé.* Ce lac eſt le même qu'il appelle plus bas, *Lac Copaïde*, & qu'il dit que Plutarque nomme Cephiſſide, à cauſe du fleuve Cephiſe qui y mêle ſes eaux, comme Plutarque le dit ici. Et il repete encore que ce lac produit les cannes propres à faire des flutes. Voilà

Les

Les deux armées étant donc campées assez près l'une de l'autre, Archelaüs se tint en repos sans rien tenter; mais Sylla fit creuser des fossez de côté & d'autre dans la plaine pour ôter à ses ennemis l'avantage de cette campagne ouverte & propre à faire joüer la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais. Ce que les Barbares ne voulant pas souffrir, dès que leurs Generaux les eurent lâchez, ils coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissiperent, & mirent en fuite les troupes qui les soûtenoient. Sylla voyant cette déroute, descendit promptement de cheval, & saisissant une de ses enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuyards à qui il crioit : *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici, mais pour vous quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre General, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomene.*

Sylla fait creuser des fossez pour rendre la plaine inutile aux ennemis.

Mot de Sylla pour ranimer ses soldats.

Ces paroles leur firent tant de honte, qu'ils se rallierent, & deux cohortes de l'aîle droite étant venuës à leur secours, Sylla les remena à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archelaüs. Après quoi Sylla les retira un peu en arriere, & les ayant fait repaître, il leur fit recommencer les

donc deux endroits où Strabon parle de ces cannes pour les chalumeaux, & nulle part il ne fait mention de celles dont Plutarque nous parle dans la vie de Lysandre, & dont on faisoit les javelots. S'il y avoit de ces deux sortes de cannes, comment Strabon a-t-il oublié ces dernieres?

tranchées, dont il vouloit environner le camp de l'ennemi. Mais les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant. Là fut tué Diogene, fils de la femme d'Archelaüs, combattant à l'aîle droite, & se distinguant avec la derniere valeur. Leurs archers vivement poussez, & n'ayant point d'espace libre pour se servir de leurs arcs, prenoient à pleines mains toutes leurs fléches au lieu d'épées, & tuoient plusieurs Romains. Mais enfin ils furent poussez & renfermez dans leur camp où ils passerent la nuit dans une extrême désolation à cause de leurs morts & de leurs blessez, qui étoient en fort grand nombre.

Diogene fils de la femme d'Archelaüs est tué dans ce combat.

Le lendemain à la pointe du jour Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées, & tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher, & pour chasser les travailleurs, il les chargea si rudement qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jetterent l'effroy parmi ceux qui étoient restez dans le camp, de sorte que personne n'osant y demeurer pour faire ferme, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuyards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, & le lac rempli de morts, desorte qu'encore aujourd'hui on y trouve des arcs, des casques, & des morceaux de cuirasses, des épées & autres armes des Barbares, enfoncées dans la bourbe, quoiqu'il y ait près de deux cens ans que ce

Sylla gagne le combat d'Orchomene.

combat fut donné. Et voilà comme les choses se passerent à Cheronée & à Orchomene.

Cependant Cinna & Carbon traitoient à Rome les plus gens de bien & les personnages les plus considerables avec toute sorte d'injustice & de cruauté. La plûpart pour fuir cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut, tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une espece de Senat. Sa femme Metella, s'étant dérobée à grand'peine avec ses enfans, vint lui annoncer que ses ennemis avoient brûlé sa maison & ses terres, & le prier d'aller secourir promptement ceux qui étoient restez dans Rome, & qui alloient encore être les victimes de cette fureur.

Injustices & cruautez que Cinna & Carbon Consuls l'année qui suivit la bataille de Cheronée, exercerent dans Rome.

Metella se dérobe & vient trouver Sylla, pour lui apprendre que ses ennemis ont brûlé sa maison & ses terres.

Ces nouvelles oüies, Sylla ne sçavoit à quoi se déterminer, d'un côté il ne pouvoit consentir à délaisser sa patrie dans le pitoyable état où elle étoit réduite, & de l'autre il ne pouvoit se resoudre à partir & à laisser imparfaite une aussi grande & aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un marchand de Delium, nommé Archelaüs, qui venoit lui parler en secret de la part du General Archelaüs, & lui donner quelque esperance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec ce General.

Embarras de Sylla sur cette nouvelle.

Archelaüs marchand de Delium vient trouver Sylla.

Leur entrevûë se passa sur le rivage de la

Entrevûë de Sylla & d'Archelaüs près

de Delium sur l'Euripe.

mer près de la petite ville de Delium, où Apollon a un Temple celebre. Archelaüs parla le premier, & proposa à Sylla, *d'abandonner l'Asie & le Pont, & de s'en retourner promptement calmer la guerre civile, qui étoit allumée à Rome*, lui offrant pour cet effet de la part du Roi argent, vaisseaux, & troupes. Sylla, prenant ensuite la parole, lui proposa *de quitter le parti de Mithridate, de se faire Roi en sa place en devenant l'Allié des Romains, & de lui livrer actuellement tous les vaisseaux, qu'il avoit en sa puissance.* Et comme Archelaüs paroissoit détester cette horrible trahison, Sylla continuant lui dit : *Archelaüs, toi qui es Cappadocien, & l'esclave, ou si tu veux, l'ami d'un Roi Barbare, tu ne peux seulement entendre une proposition honteuse, qui seroit suivie de tant de biens. Et à moi, qui suis Capitaine General des Romains, à moi Sylla, tu oses me proposer une trahison, comme si tu n'étois pas cet Archelaüs qui as pris la fuite à Cheronée avec une poignée d'hommes, reste malheureux de six-vingt mille combattans, & qui t'es tenu deux jours caché dans les marais d'Orchomene, content de défendre la Beotie & de la rendre inaccessible par les monceaux de tes morts, dont ses campagnes sont semées.*

Proposition qu'Archelaüs fait à Sylla.

Celle que Sylla fait à Archelaüs.

Belle réponse de Sylla sur le refus d'Archelaüs.

Après cette réponse, Archelaüs changea de ton, & s'humiliant profondement, il le pria de finir cette guerre, & d'accorder la paix à Mithridate, à quoi Sylla voulut bien consentir. La paix fut donc concluë aux conditions suivantes, *que Mithridate renonceroit à l'Asie, & à la*

Conditions de la

Paphlagonie; qu'il cederoit la Bithynie à Nicomede, & la Cappadoce à Ariobarzane; qu'il payeroit aux Romains pour les frais de la guerre deux mille talens, & qu'il livreroit aux Romains soixante-dix galeres armées avec tout leur équipage; & que Sylla de son côté assureroit à Mithridate le reste de ses Etats, & le feroit déclarer ami & allié du peuple Romain.

paix que Sylla accorde à Mithridate.

Six millions.

Toutes ces conditions étant reglées & acceptées, Sylla se retira & prit son chemin par la Thessalie & la Macedoine vers l'Hellespont, menant avec lui Archelaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneurs, jusques-là qu'Archelaüs étant tombé dangereusement malade à Larisse, il y séjourna, & eut de lui le même soin qu'il auroit pû avoir de quelqu'un de ses principaux Officiers, ou même de ses collegues. Cela donna sujet de calomnier sa bataille de Cheronée, comme n'ayant pas été gagnée bien nettement. Et ce qui augmenta beaucoup ce soupçon, c'est qu'ayant rendu tous les prisonniers, qui étoient amis de Mithridate, il fit mourir par un breuvage empoisonné le seul Tyran Aristion, parce qu'il étoit ennemi capital d'Archelaüs. Enfin ce qui le confirma, ce furent les dix mille arpens de terre qu'il donna à ce Cap-

Soins que Sylla prend d'Archelaüs tombé malade à Larisse.

Sylla donne lieu de calomnier sa bataille de Cheronée.

Il fait mourir par un breuvage le Tyran Aristion.

Cela donna sujet de calomnier sa bataille de Cheronée, comme n'ayant pas été gagnée bien nettement.] Car tous ces égards, que Sylla avoit pour Archelaüs, & tout ce qu'il fit pour lui, on les prenoit pour autant de marques de la reconnoissance qu'il avoit de ce que ce Cappadocien avoit trahi son maître pour lui faciliter ce grand succès.

Il donne à Archelaüs dix mille arpens de terre dans l'Eubée.

padocien dans l'Eubée, & le titre d'ami & d'allié du peuple Romain, dont il l'honora. Mais Sylla dans ses memoires se justifie de tous ces reproches.

Ambassadeurs de Mithridate pour la ratification du traité.

Pendant qu'il étoit à Larisse il reçut les Ambassadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du traité, mais qu'il le prioit de ne pas lui ôter la Paphlagonie, & que pour celui des soixante-dix galeres, il ne pouvoit en aucune façon le passer. Sylla choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colere : *Que dites-vous ? quoy Mithridate veut retenir la Paphlagonie, & refuse de remettre les vaisseaux que je lui ai demandez, lui que je croyois qui viendroit me remercier à genoux si je lui laissois seulement sa main droite, avec laquelle il a tué tant de Romains ? Je suis sûr qu'il changera de langage dès que je serai passé en Asie. Presentement qu'il tient sa Cour à Pergame, qu'il fasse là tranquillement ses projets pour une guerre qu'il n'a pas vûë.*

Fierté avec laquelle Sylla parla aux Ambassadeurs de Mithridate, qui contestoit quelques articles du traité de paix.

Les Ambassadeurs effrayez de cette réponse, ne repartirent pas une seule parole, mais Archelaüs se mit à prier Sylla, & à le conjurer d'adoucir sa colere en lui prenant la main droite qu'il arrosoit de ses larmes. Enfin il lui per-

Archelaüs adoucit Sylla, & le prie de depêcher vers Mithridate, ce qu'il obtient.

Qu'il fasse là tranquillement ses projets pour une guerre qu'il n'a pas vûë.] C'est un reproche très-sanglant. Sylla veut lui faire entendre que s'il avoit vû cette guerre de ses propres yeux, & qu'il se fût trouvé à ces batailles, il passeroit des articles encore plus onereux.

ſuada de l'envoyer vers Mithridate, l'aſſurant qu'il le porteroit à conſentir à tous ces articles, ou s'il ne pouvoit l'obtenir, qu'il ſe tueroit lui-même de ſa propre main. Sur cette promeſſe Sylla le dépêcha, & ſans perdre un moment il ſe jetta avec ſon armée dans la Medique, où il fit le dégât, & retourna enſuite dans la Macedoine.

Contrée de la Thrace dans la Pœonie.

Archelaüs de retour le joignit près de la ville de Philippes, & lui rapporta que tout iroit bien, mais que le Roi Mithridate deſiroit ardemment d'avoir avec lui une conference. Ce qui lui faiſoit ſouhaiter cette entrevûë, c'étoit Fimbria, qui ayant tué le Conſul Flaccus, un des Chefs de la faction contraire, & défait quelques Generaux de Mithridate, s'avançoit à grandes journées contre lui, ce que craignant Mithridate, il choiſit de faire amitié avec Sylla. Ils ſe rendirent tous deux à Dardane, dans le païs de la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cens galeres, vingt mille hommes de pied, ſix mille chevaux, & bon nombre de chariots armez de faulx, & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cens chevaux. Mithridate étant allé au-devant de lui, & lui tendant la main, Sylla le prévint, & lui demanda s'il ne vouloit pas terminer la guerre aux conditions qu'Archelaüs avoit conſenties & acceptées. Comme le Roi gardoit le ſilence, Sylla continuant lui dit :

Archelaüs de retour rapporte à Sylla que Mithridate lui demande une entrevûë.

Raiſon de cette entrevûë.

Entrevûë de Sylla & de Mithridate à Dardane.

Noble confiance de Sylla.

C'est aux supplians à parler les premiers.

Mais sçavez-vous, Mithridate, que c'est aux supplians à parler les premiers, & que les victorieux n'ont qu'à écouter & à se taire? Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejetter la cause de cette guerre en partie sur les Dieux, & en partie sur les Romains, Sylla l'interrompant enfin lui dit : *J'avois souvent oüi dire que vous étiez un harangueur très-éloquent, mais je vois aujourd'hui par mon experience que vous meritez cette réputation, puisque pour déguiser des actions si méchantes & si injustes, vous n'avez pas manqué de paroles, qui ont de la vrai-semblance, & quelque couleur.* Après quoi lui ayant fait le détail de toutes les inhumanitez qu'il avoit commises, & l'en ayant convaincu, il lui demanda une seconde fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archelaüs avoit acceptées. Et Mithridate ayant répondu qu'il le vouloit, alors Sylla courut à lui, le salua, l'embrassa, & le baisa. Et lui presentant ensuite les Rois Ariobarzane & Nicomede, il les reconcilia avec lui.

Eloquence de Mithridate.

Mithridate ratifie toutes les conditions.

Mithridate, après avoir livré les soixante-dix galeres équipées, & cinq cens Archers, se rembarqua pour le Pont. Sylla sentoit bien que ce traité de paix déplaisoit fort à ses troupes, car elles ne pouvoient souffrir de voir que ce Roi, qui de tous les Rois étoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un seul jour avoit fait égorger cent cinquante mille Citoyens Romains répandus dans l'Asie, s'en retournoit chargé

Mithridate avoit fait égorger en un seul jour 150000. Romains.

chargé de richesses & de dépoüilles, & qu'il partoit tranquillement des Ports de l'Asie qu'il avoit pillée & chargée de tailles & d'impôts insupportables pendant quatre ans. Mais il se justifioit auprès d'elles en disant, qu'il n'avoit conclu ce traité, que parce qu'il n'avoit pas assez de forces pour faire la guerre en même tems contre Fimbria & contre Mithridate, s'ils s'étoient joints contre lui.

Raison que Sylla donne à ses troupes du traité qu'il avoit fait.

Quelques jours après Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui étoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie, & ayant planté son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques sans armes, coururent saluer & embrasser les soldats de Sylla, & se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria, voyant ce changement dans ses troupes, & craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable, dont il ne falloit attendre aucune merci, se tua lui-même. Sylla condamna l'Asie à payer en commun vingt mille talens, & outre cette imposition il foula extrêmement les maisons des particuliers, en les abandonnant à l'insolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vivoient à discrétion comme dans des villes conquises. Car il ordonna qu'un hôte donneroit à chaque soldat logé chez lui, quatre pieces de quatre drachmes par jour, & qu'il lui donneroit à souper à lui & à tous ses amis

Fimbria se tuë lui-même.

Soixante millions.

Huit livres.

qu'il voudroit prier, & que chaque Capitaine auroit par jour cinquante drachmes, & qu'outre cela, on lui donneroit une robe pour être dans la maison, & une autre pour paroître en public.

Vingt-cinq livres.

L'Asie ainsi châtiée, il partit d'Ephese avec tous ses vaisseaux, & le troisiéme jour il entra dans le port du Pirée. Là s'étant fait initier aux grands Mysteres, il prit pour lui la bibliotheque d'Apellicon de Teos, où étoient la plûpart des écrits d'Aristote & de Theophraste, qui n'étoient pas encore connus de beaucoup de gens. Et l'on dit que cette bibliotheque ayant été portée à Rome, le grammairien Tyrannion en détourna une grande partie, & qu'Andronicus de Rhodes ayant retiré de ses mains quelques-uns de ces manuscrits, les mit en lumiere, & fit les tables & les sommaires que nous avons aujourd'hui. Car les anciens Peripateticiens ont bien été des gens de beaucoup d'esprit & de grand sçavoir, mais ils n'avoient pas encore vû beaucoup de traitez d'Aristote ni de Theophraste, & ceux qu'ils avoient vûs, n'étoient ni bien entiers, ni bien corrects, parce que la succession de Nelée de la ville de Scepsis, à qui Theophraste les avoit laissez par testament, tomba entre les mains de gens ignorans & grossiers, qui n'en firent aucun compte.

Sylla se fait initier aux grands Mysteres.

Apellicon de Teos.

Ecrits d'Aristote & de Theophraste n'étoient pas encore fort connus du tems de Sylla.

Tyrannion le grammairien.

Andronicus de Rhodes.

Theophraste avoit laissé ses manuscrits & ceux d'Aristote à Nelée de Scepsis. Diogene Laërce nous a conservé son Testament, où ce legs est exprimé.

Pendant le sejour que Sylla fit à Athenes, il lui vint aux pieds une douleur sourde accom-

pagnée d'enflure & de pesanteur, que Strabon appelle, *le begayement de la goutte.* Cela l'obligea de se faire porter par mer à un lieu appellé *Ædepsus*, celebre par ses eaux chaudes, où il se baigna, s'amusant cependant, & passant les journées entieres à voir & à entendre les artisans de Bacchus, c'est-à-dire, les Musiciens, les Baladins, & les Joüeurs de Comedies. Un jour qu'il se promenoit sur le rivage de la mer, des Pêcheurs vinrent lui presenter quelques poissons, qu'ils venoient de prendre, & qui étoient parfaitement beaux. Sylla, ravi de ce present, leur demanda, *d'où ils étoient.* Ils répondirent, *qu'ils étoient de la ville d'Alées. Eh quoi*, repartit Sylla, *reste-t-il encore quelque homme vivant de la ville d'Alées?* Car après la bataille d'Orchomene, en poursuivant les ennemis, il avoit ruiné trois villes de la Beotie, Anthedon, Larymne & Alées. Cette parole fit une telle frayeur à ces pauvres Pêcheurs, qu'ils demeurerent muets. Sylla s'en étant apperçu se prit à rire, & leur dit, *Allez-vous-en en paix & aise, car vous êtes venus avec des intercesseurs qui ne sont pas mauvais, & qui ne meritent pas qu'on les refuse.* Dès ce moment les Aléens reprirent courage, & pleins de confiance ils retournerent dans leur ville.

Le begayement de la goutte.

Sylla se baigne dans les eaux chaudes pour la goutte.

Histoire de quelques Pêcheurs qui presentent des poissons à Sylla.

Il appelle ainsi les poissons dont ils lui avoient fait present.

De se faire porter par mer à un lieu appellé Ædepsus.] C'est ainsi qu'il faut lire, comme Xilander a corrigé, & non pas Adipsus, comme il y a dans le texte. Strabon parle des eaux chaudes d'Ædepsus. τάτε θερμὰ τὰ ἐν Αἰδηψῷ. *Et les bains chauds qui sont à Ædepsus*, liv. 1.

Sylla traversa la Thessalie & la Macedoine, & descendit vers la mer, à dessein de s'embarquer à Dyrrachium pour passer à Brunduse avec une flotte de douze cens vaisseaux. La ville d'Apollonie est assez voisine de Dyrrachium; près de ses murailles sur les bords de l'Anas, il y a un espace de terre appellé *Nymphæum*, parce qu'il est consacré aux Nymphes. Là au milieu d'une campagne toute verte, & de plu-

Anas, ou Anius, fleuve d'Epire au-dessous d'Apollonie.

Près de ses murailles sur les bords de l'Anas, il y a un espace de terre appellé Nymphæum, *&c.*] Dion a fort bien décrit cet endroit dans le Liv. XLI. *Apollonie colonie de Corinthe*, dit-il, *est fort bien située, tant pour la terre que pour la mer & pour les rivieres. Et ce que j'y ai le plus admiré, c'est que du fleuve Anas il sort continuellement des sources de feu qui ne se répand point aux environs, & qui ne brûle pas les lieux où il coule, & ne les desseche pas même. Au contraire tout cet endroit est plein d'herbes, d'arbres & de plantes qui viennent fort bien, & que les pluyes nourrissent & font croître. C'est pourquoi on appelle ce lieu-là Nymphæum.* Il ajoute une plaisante sorte d'Oracle qui se rendoit en ce lieu-là: celui qui consultoit l'Oracle, prenoit de l'encens, & après avoir fait ses prieres, il jettoit cet encens dans le feu en le priant d'y porter ses vœux. Si l'on devoit obtenir ce que l'on souhaitoit, l'encens que l'on jettoit, étoit d'abord embrasé, & si par hasard il ne tomboit pas dans le feu, ce feu le poursuivoit & le consumoit; & si on ne devoit pas l'obtenir, l'encens n'approchoit point du feu, & quand il tomboit même au milieu de la flamme, il s'en retiroit & la fuyoit. Cela arrivoit de même sur tout ce qu'on pouvoit demander, excepté sur la mort & sur le mariage; car sur ces deux articles il n'étoit permis à personne de rien demander. Elien dans son Histoire diverse, a fait aussi une description très-élegante de cet endroit; & Strabon en parle dans son VII. Liv. où il dit que ce *Nymphæum* est une roche, d'où il sort du feu, & au-dessous de laquelle coulent des sources de bitume embrasé, le terroir étant d'un bitume ardent. Tout auprès est un tertre où il y a une mine de metal, & tout celui qu'on en tire est réparé avec le tems, toute la terre étant convertie en bitume.

ſieurs prairies charmantes, on voit continuellement ſortir par-cy par-là des fontaines de feu, qui n'endommage nullement les arbres, ni les plantes. On dit que ce fut là qu'on ſurprit un Satyre endormi, qui étoit tel que les Peintres & les Sculpteurs nous les repreſentent. On le mena à Sylla, & interrogé par pluſieurs truchemens qui il étoit, il répondit avec beaucoup de peine, mais il ne prononça aucune parole articulée que l'on pût entendre, ſa voix n'étoit qu'un hurlement rude & ſauvage qui tenoit beaucoup du henniſſement du cheval, & du cri du bouc. Sylla étonné le fit ôter de ſa preſence comme un monſtre, qu'on ne pouvoit voir ſans horreur.

Des fontaines de feu près d'Apollonie.

Satyre mené à Sylla.

La voix de ce Satyre, quelle.

Comme il fut ſur le point d'embarquer ſes troupes pour paſſer à Brunduſe, il commença à craindre que ſes ſoldats, dès qu'ils ſeroient arrivez en Italie, ne ſe débandaſſent, & ne ſe retiraſſent chacun dans leur ville. Mais ils vinrent tous d'eux-mêmes s'engager de nouveau, & lui promettre avec ſerment qu'ils ne le quitteroient point, & qu'ils ne commettroient vo-

On dit que ce fut là qu'on ſurprit un Satyre endormi, qui étoit tel que les Peintres & les Sculpteurs nous les repreſentent, il fut mené à Sylla.] C'eſt une pure fable. La nature ne fait point de ces monſtres. Il eſt arrivé quelquefois qu'on a vû des hommes qui avoient une corne à la tête, témoin celui qui fut trouvé dans le païs du Maine en 1599. & qui fut mené à Henri IV. Sur quelque pareille avanture l'imagination, qui va toujours au prodigieux, a feint qu'il y avoit veritablement des Satyres, des Pans, des Ægipans, ce qui eſt très-faux.

lontairement aucun desordre en Italie. Ensuite voyant qu'il avoit besoin de beaucoup d'argent, ils se cottiserent tous selon leurs facultez, & lui apporterent tout ce qu'ils pouvoient fournir. Sylla ne voulut pas recevoir cette contribution, & après avoir loüé leur bonne volonté, & les avoir exhortez à bien faire, il s'embarqua & passa, comme il le dit lui-même, contre quinze chefs de la faction contraire, qui avoient avec eux quatre cens cinquante cohortes de bonnes troupes. Mais les Dieux par des signes certains & sensibles lui promirent de grands succès, car dans un sacrifice qu'il fit dès qu'il fut arrivé à Tarente, on remarqua sur le foye de la victime l'empreinte d'une couronne de laurier, d'où pendoient deux bandelettes. Peu de tems avant son passage, on avoit vû dans la Campanie sur le mont Hephæon deux boucs qui se battoient ensemble, & qui faisoient les mê-

Les soldats de Sylla se cottisent pour lui fournir l'argent dont il avoit besoin. Il les refuse.

Couronne empreinte sur le foye d'une victime.

Le mont Hephæon.

On remarqua sur le foye de la victime l'empreinte d'une couronne de laurier.] On sçait de quel artifice les Prêtres se servoient pour faire paroître sur le foye des victimes tout ce qu'ils vouloient. Ils traçoient ces figures sur la main, & prenant ensuite le foye, & le serrant bien fort, l'empreinte passoit de la main sur le foye, qui étant tout chaud & tendre, la recevoit facilement.

Sur le mont Hephæon.] Cette montagne est inconnuë, aucun Auteur n'en parle, & le Livre de Tite-Live, où la défaite de Norbanus par Sylla étoit décrite, est perdu. Mais comme Sylla contraignit Norbanus de se retirer dans Capouë, le P. Lubin a cru que Plutarque parle ici d'une montagne qui étoit dans le voisinage de cette ville, & sur cela il conjecturoit qu'au lieu de τὸ Ἡφαιον ὄρος, il falloit lire, Τίφαιον ὄρος, sur *le mont Tiphæon.* Car Tite-Live parle d'une montagne appellée Tifata, qu'il place près de Capouë. *Tifata, imminentes Capuæ colles quum præsidio*

mes mouvemens que font les hommes qui combattent. Il est vrai que ce n'étoit qu'un vain fantôme, qui s'élevant peu à peu de la terre, se répandit dans les airs, semblable à ces spectres tenebreux qu'on voit quelquefois, & se dissipa ensuite, de maniere qu'il disparut entierement.

Peu de tems après dans le même lieu, le jeune Marius, & le Consul Norbanus ayant amené contre Sylla deux grosses armées, Sylla, sans avoir donné aucun ordre de bataille, sans avoir assigné aucun poste, les défit par la seule bonne volonté & par l'audace de ses troupes, & obligea Norbanus à se renfermer dans Capouë, après lui avoir tué sept mille hommes. Il écrit lui-même que ce premier succès fut cause que ses troupes ne se débanderent point, & ne se retirerent point dans leurs villes, mais se maintinrent ensemble, & n'eurent plus que du mépris pour leurs ennemis, quoique fort superieurs en nombre. Il rapporte de plus que dans la ville de Silvium, le serviteur d'un Ci-

Sylla défait les deux armées du jeune Marius & du Consul Norbanus.

Strabon met cette ville dans le païs des Peucetiens.

firmo occupassent, descendunt indè quadrato agmine in planitiem quæ Capuam Tifataque interjacet. VII. 29. Il en est aussi parlé dans Festus, qui nous explique même ce mot. *Tifata*, dit-il, *iliceta*, *Romæ autem Tifata Curia. Tifata etiam locus circa Capuam. Tifata, sont des bois; d'où l'on a appellé Tifata Curia, les bois qui ornent la maison de Curius à Rome; & de-là on a aussi appellé Tifata, un lieu près de Capouë.* C'est-à-dire, que cette montagne avoit eu ce nom à cause des bois dont elle étoit couverte. Cette montagne s'étendoit vers le Midi entre Capouë & Nole, & séparoit la Campanie des Samnites. On la nomme à present *Monte di Capoua*.

Un esclave saisi de la fureur divine annonce à Sylla de grands succès.

toyen nommé Pontius, saisi de la fureur divine, vint au-devant de lui, & l'assura qu'il venoit de la part de la Déesse Bellone lui annoncer qu'à cette guerre il seroit le plus fort, & qu'il remporteroit la victoire, mais que s'il ne se hâtoit, le Capitole étoit brûlé. Ce qui arriva le jour même que cet esclave l'avoit prédit, qui fut justement le six du mois appellé *Quintilis*, & qui depuis a été appellé *Juillet*.

Capitole brûlé.

La veille des Nones de Juillet.

Bien davantage, on raconte que Marcus Lucullus, un des Capitaines de Sylla, s'étant trouvé opposé avec seize cohortes à cinquante cohortes des ennemis près de la ville de Fidentia, il ne se défioit ni de la bonne volonté ni du courage de ses soldats, mais parce que la plûpart étoient sans armes, il balançoit d'engager le combat. Comme il déliberoit sur le parti qu'il avoit à prendre, & qu'il differoit de donner le signal, un petit vent doux se leva tout à coup, & enleva d'une prairie voisine une grande quantité de fleurs qu'il porta sur les boucliers & sur les casques de ses soldats, où elles s'arrêterent & se placerent d'elles-mêmes si bien qu'ils parurent à leurs ennemis comme couronnez de chapeaux de fleurs. Cet accident si merveilleux leur enfla tellement le courage, que se regardant déja comme victorieux, ils chargerent fierement les ennemis, les défirent, leur tuerent dix-huit mille hommes, & se rendirent maîtres de leur camp. Ce Marcus Lucullus

Julia Fidentia, dans le Parmesan, entre Parme & Plaisance.

Fleurs portées par le vent sur les boucliers & les casques des soldats.

M. Lucullus avec seize cohortes, la plûpart sans armes, en défait cinquante.

Lucullus étoit le propre frere de Lucullus, qui quelques années après vainquit Mithridate & Tigrane.

Sylla voyant encore les ennemis répandus tout autour de lui en plusieurs camps, & se sentant inferieur en forces, eut recours à la ruse, & tâcha de porter Scipion, l'un des Consuls, à quelque accommodement, en lui faisant faire des propositions. Scipion les écouta, il y eut donc entr'eux plusieurs entrevûës & plusieurs conferences, mais Sylla éloignoit toujours la conclusion sur divers prétextes qu'il faisoit naître pour gagner du tems, faisant cependant pratiquer & corrompre les soldats de Scipion par les siens, qui étoient faits & dressez à toutes sortes de ruses & d'ensorcellemens comme leur Capitaine. Car étant entrez dans le camp de Scipion, & s'étant mêlez avec les ennemis, ils gagnerent d'abord ceux-ci par argent, ceux-là par promesses, & les autres par ces flatteries, & ces insinuations engageantes qu'ils sçavoient employer. La fin fut qu'un jour Sylla s'étant approché de leur camp avec vingt cohortes, ses soldats saluerent les sol-

L. Cornelius Scipio Asiaticus, Consul avec Norbanus Flaccus.

Conferences entre le Consul Scipion & Sylla.

Soldats de Sylla formez comme lui à toutes sortes de ruses.

Et se sentant fort inferieur en forces, il eut recours à la ruse.] Le texte est fort embarrassé en cet endroit, & même corrompu. J'ai suivi le sens sans m'attacher aux mots. Mais je voi que M. Salvini a heureusement corrigé le passage, en lisant, ἥττητο δυνάμει, ϗ δὲ ἀπάτης, *&c.* ce qui fait le sens que je lui avois donné.

S'étant approché de leur camp avec vingt cohortes, ses soldats saluerent ceux de Scipion, & ceux-ci, &c.] J'ai suivi la leçon d'un Mſ. & qui est confirmée par le Mſ. de la Biblioteque de S. Germain, qui tous

Toute l'armée de Scipion passe dans le parti de Sylla.

dats de Scipion, & ceux-ci leur rendirent leur salut & se joignirent à lui. Scipion resté seul dans sa tente, fut pris & renvoyé. Sylla avec ses vingt cohortes, comme les Oiseleurs avec leurs oiseaux privez, en ayant attiré quarante dans ses filets, les emmena dans son camp. Sur quoi l'on rapporte que Carbon dit, *qu'il avoit à combattre en même tems le lion & le renard, qui gîtoient dans l'ame de Sylla, mais que le renard lui faisoit beaucoup plus de mal, & étoit plus dangereux que le lion.*

Le renard & le lion dans l'ame de Sylla.

L'année suivante le jeune Marius, qui étoit Consul, & qui avoit dans son camp quatre-vingt-cinq cohortes, tâchoit d'attirer Sylla à une bataille près de la ville de Signium. Sylla de son côté étoit très-disposé à combattre surtout ce jour-là, à cause d'un songe qu'il avoit eu la nuit. Il lui sembla qu'il voyoit le vieux Marius, mort depuis quatre ou cinq ans, qui parloit à son fils Marius, & qui l'avertissoit, *de se donner garde surtout du lendemain, qui devoit lui être funeste, & lui causer un grand malheur.* Voilà pourquoi il avoit une grande impatience d'en venir aux mains. Pour la satisfaire il envoya sur l'heure même à Dolabella, qui étoit campé un peu loin de lui, un ordre de le venir joindre. Les ennemis se mirent entre deux, & occuperent les passages. Les soldats de Sylla accoururent pour les repousser,

Ville sur la voye Latine, à XIII. milles de Rome.

Songe de Sylla.

deux rétablissent le texte, défectueux en cet endroit, car on y lit, οἱ μὲν ἠσπάσαντο τοὺς τοῦ Σκιπίωνος, οἱ δὲ ἀντασπασάμενοι προσεχώρησαν.

& pour ouvrir des chemins à leurs camarades. Comme ils étoient déja extrêmement fatiguez de ce travail, il ſurvint une groſſe pluye, qui les incommoda encore davantage. Ce que voyant leurs Officiers, ils allerent à Sylla le prier de differer la bataille, lui montrant les ſoldats tout recrus, jettez çà & là, & couchez à terre ſur leurs boucliers. Sylla ſe rendit enfin à leurs inſtances, quoiqu'avec beaucoup de peine, & donna l'ordre de ſe retrancher.

Ses ſoldats avoient à peine commencé à ouvrir les tranchées, & à les paliſſader, que voilà Marius qui vient ſe preſenter fierement à cheval devant les retranchemens, dans l'eſperance que les ſurprenant diſperſez çà & là, & en deſordre, il les diſſiperoit facilement. Mais dans ce moment la Fortune prit ſoin d'accomplir le ſonge de Sylla, car la colere s'étant emparée du courage de ſes ſoldats, ils plantent leurs pieux ſur le bord du foſſé, & mettant l'épée à la main, ils vont charger les troupes de Marius avec de grands cris. Ces troupes ne ſoutinrent pas long-tems ce choc, elles furent bien-tôt renverſées, & miſes en fuite avec un grand carnage. Marius lui-même s'enfuit à Preneſte, où il trouva les portes fermées; mais on lui jetta de deſſus la muraille une corde avec laquelle il ſe lia, & on l'enleva dans la ville.

Sylla gagne une grande bataille contre le jeune Marius.

Il y a pourtant d'autres Auteurs, & de ce nombre eſt Feneſtella, qui écrivent que Marius non-

Hiſtorien contemporain qui avoit écrit des Annales.

ſeulement ne vit pas la bataille, mais qu'il n'en entendit pas même le bruit, car accablé de ſommeil & de laſſitude, à cauſe de ſes grandes veilles & de ſes fatigues, il s'étoit jetté à terre ſous un arbre après avoir donné le mot, & s'étoit ſi profondément endormi, qu'il ne fut réveillé qu'à grande peine par la fuite de ſes troupes. Sylla écrit qu'il ne perdit que vingt-trois hommes dans ce combat, & qu'il en tua vingt mille aux ennemis, & fit huit mille priſonniers. Il ne fut pas moins heureux du côté de ſes Lieutenans, Pompée, Craſſus, Metellus, Servilius, qui tous ſans aucune perte, ou du moins avec une perte très-mediocre, défirent de grandes armées, de ſorte que le Conſul Papirius Carbo, qui étoit le principal chef, & le plus fort appui du parti contraire, ſe déroba la nuit de ſon armée, & alla s'embarquer pour paſſer en Afrique.

Cela n'eſt nullement vrai-ſemblable.

Sylla tuë vingt mille hommes, & fait huit mille priſonniers, & ne perd que vingt-trois hommes.

Le dernier des combats de Sylla fut contre Teleſinus le Samnite, qui comme un Athlete frais venant contre un Athlete déja las & recru, penſa le renverſer & le jetter par terre près des portes mêmes de Rome. Ce Teleſinus, ayant ramaſſé aſſez de troupes avec un Appulien, nommé Lamponius, ſe hâtoit de marcher à Preneſte pour délivrer Marius qui y étoit aſſiegé. Mais voyant que Sylla & Pompée venoient à lui à grandes journées chacun de leur côté, l'un pour l'attaquer de front, & l'autre pour l'attaquer par derriere, & ne pouvant ni avancer, ni reculer

Pontius Teleſinus General des Samniſes.

ſans ſe perdre, il prit le parti ſur le champ en grand homme de guerre, & en Capitaine très-experimenté qui s'étoit ſouvent trouvé dans des occaſions très-difficiles & très-dangereuſes, il décampa la nuit, & avec ſon armée il marcha droit à Rome. Il s'en fallut bien peu qu'il n'y entrât d'emblée, car elle étoit ſans défenſe & ſans gardes. Mais quand il fut à dix ſtades de la porte Colline, il ſe contenta de paſſer la nuit devant ſes murailles, ſe glorifiant en lui-même, & ſe promettant de grandes choſes de ce qu'il avoit abuſé tant de Capitaines, & ſurtout deux Generaux auſſi habiles, & d'une auſſi grande réputation que Sylla & Pompée.

Parti que Teleſinus prend ſur le champ dans une extrêmité preſſante.

Douze cens cinquante pas.

Grande faute de Teleſinus.

Le lendemain matin les jeunes gens de Rome les plus illuſtres, montant à cheval, viennent fondre ſur lui. Il en tuë un grand nombre, & entre autres Appius Claudius, jeune homme d'une des premieres maiſons de la ville, & très-brave de ſa perſonne. Voilà donc Rome remplie de trouble & d'effroi. Toutes les ruës ſont pleines de femmes qui courent çà & là avec des cris & des hurlemens horribles, ſe regardant déja comme priſes d'aſſaut.

Trouble & effroi de Rome.

Sur ces entrefaites on voit arriver Balbus, que Sylla avoit envoyé devant en toute diligence avec ſept cens chevaux. Il étoit venu à bride abattuë, ne s'étant arrêté que pour faire reprendre haleine aux chevaux, & ayant rebridé ſur l'heure, de ſorte qu'il arrivoit très-à-propos pour arrêter l'en-

Balbus arrive avec ſept cens chevaux, envoyé par Sylla qui le ſuit un moment aprés.

nemi. Un moment après paroît Sylla, qui ayant d'abord ordonné à ceux qui étoient arrivez les premiers, de repaître très-promptement, commence à les mettre en bataille. Dolabella & Torquatus le pressent & le conjurent de differer, & de ne pas s'exposer, avec des troupes fatiguées, à un danger où il y alloit de toute sa fortune. Ils lui representent qu'il n'a pas affaire ici à un Carbon, à un Marius, mais aux Lucaniens & aux Samnites, c'est-à-dire, aux deux nations les plus mortelles ennemies des Romains, & aux deux nations les plus belliqueuses & les plus aguerries. Sylla les repoussa sans vouloir les écouter, & ordonna aux trompettes de sonner la charge, quoique le jour fût fort baissé, car c'étoit vers la dixiéme heure. Dans ce combat, qui fut des plus âpres qui eussent encore été donnez dans toute cette guerre, l'aîle droite, que commandoit Crassus, eut l'avantage, mais la gauche fut poussée & fort maltraitée, ce qu'entendant Sylla, il vola à son secours, monté sur un cheval blanc des plus courageux & des plus vîtes. Deux des ennemis l'ayant reconnu, leverent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en appercevoit point, mais son Ecuyer les ayant vûs, donna au cheval de son Maître un coup de foüet qui le hâta si heureusement, que dans le moment les deux javelines raserent sa queuë, & allerent se planter en terre assez loin de-là. On dit qu'il avoit une petite figure d'Apollon toute d'or, qu'il avoit ap-

Sylla se met en bataille en arrivant, malgré Dolabella & Torquatus.

A quatre heures après-midi.

Bataille de Sylla contre Telesinus aux portes de Rome.

portée de Delphes, & qu'il la portoit dans son sein à toutes les batailles, mais qu'en cette derniere il la baisa avec beaucoup de dévotion, en lui adressant ces paroles : *Apollon Pythien, après avoir élevé l'heureux Cornelius Sylla au faîte de la grandeur & de la gloire par tant de batailles que vous lui avez fait gagner, l'avez-vous ramené aux portes de sa patrie pour le renverser par terre, & pour le faire perir avec ses citoyens?*

Sylla portoit sur lui une petite figure d'Apollon toute d'or.

Il baise cette figure & lui adresse sa priere.

Ayant ainsi imploré le secours d'Apollon, il se jetta au milieu de ses gens, conjura les uns, menaça les autres, & en retint plusieurs pour leur faire tourner visage. Mais enfin malgré ses efforts, cette aîle gauche fut entierement défaite & mise en fuite, & lui-même obligé de gagner son camp avec les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses amis & de ses Officiers les plus considerables. Un bon nombre même de ceux qui étoient sortis de la ville pour voir le combat, y perirent malheureusement, & furent foulez aux pieds par les hommes & par les chevaux, de sorte que l'on croyoit Rome déja perduë, & que ceux qui tenoient Marius assiegé dans Preneste, furent sur le point de lever le siége, car quelques-uns des fuyards pousserent jusques-là, & presserent Lucretius Offella, qui commandoit à ce siége, de se retirer, parce, disoient-ils, que

L'aîle gauche de Sylla défaite, & lui obligé de se retirer.

Qu'il la portoit dans son sein à toutes les batailles.] Cela est remarquable. Les Payens portoient quelquefois sur eux de petites figures de leurs Dieux, pour se procurer leur secours.

Sylla venoit d'être tué, & que les ennemis étoient maîtres de Rome. Mais le soir même, la nuit étant déja toute noire, il arriva dans le camp de Sylla des gens de la part de Crassus, qui prioit qu'on lui envoyât à souper pour lui & pour ses soldats, parce qu'ayant vaincu les ennemis, il les avoit poursuivis jusqu'à la ville d'Antemna, où ils s'étoient retirez, & qu'il étoit campé devant eux.

Le jour même Sylla reçoit des nouvelles de Crassus qui avoit battu l'aile gauche des ennemis.

Ville dans le païs des Sabins.

Sylla apprenant cette nouvelle, avec ces circonstances, que la plus grande partie des ennemis avoit péri dans le combat, & que le reste étoit investi, il marcha à Antemna le lendemain à la pointe du jour. Comme il approchoit, trois mille des ennemis, lui envoyerent des Herauts pour lui demander quartier. Il leur répondit, *qu'il leur donneroit toute sorte de sûreté, si avant que de se venir rendre à lui, ils faisoient au reste de ses ennemis quelque mal considerable.* Sur cela ces trois mille, se fiant à sa parole, se jetterent sur leurs compagnons, & il y en eut plusieurs qui se tuerent les uns les autres. Mais Sylla ayant rassemblé tous ceux qui restoient, tant de ces trois mille que des autres, jusqu'au nombre de six mille, les enferma dans le Cirque, & en même tems il assembla le Senat dans le Temple de Bellone.

Là il commence à haranguer, & pendant qu'il parle, ses soldats, à qui il avoit donné ses ordres, massacrent ces six mille malheureux qui étoient dans le Cirque. Les cris de tant d'hommes, qu'on égorgeoit

Infidelité & cruauté de Sylla.

égorgeoit dans un lieu ſi étroit, étant joints enſemble, firent un éclat tel qu'on peut penſer. Les Senateurs en furent effrayez, ne ſçachant ce que ce pouvoit être, mais Sylla, continuant ſon diſcours avec le même ſang froid & le viſage auſſi aſſuré qu'auparavant, leur dit, *qu'ils devoient n'avoir de l'attention qu'à ce qu'il leur diſoit, & ne pas ſe mettre en peine de ce qui ſe paſſoit dehors; que le bruit qu'ils entendoient, venoit de quelque correction que l'on faiſoit à quelques méchans garnemens qu'il avoit ordonné de châtier.*

Horrible ſang froid de Sylla.

Ces paroles firent comprendre aux plus ſtupides des Romains, qu'ils ne s'étoient pas délivrez de la tyrannie, & qu'ils n'avoient fait que changer de Tyran. Il y avoit même cette difference que Marius ayant été difficile & cruel dès le commencement, avoit augmenté & roidi cette cruauté; & ce n'étoit point ſa grande puiſſance qui avoit changé ſon naturel. Au lieu que Sylla, qui avoit d'abord uſé moderément & civilement de ſa fortune, qui avoit donné cette opinion qu'on auroit en lui un chef qui favoriſeroit les Nobles, & protegeroit en même tems le peuple, qui dès ſa jeuneſſe avoit aimé à rire & à ſe divertir, & qui enfin avoit paru porté à la pitié, juſqu'à verſer facilement des larmes, étoit devenu tout d'un coup très-cruel. Et par ce grand changement il donna lieu d'accuſer les grands honneurs & les grandes fortunes, & de leur reprocher qu'elles ne permettent pas aux hommes de conſerver

Marius naturellement cruel, au lieu que Sylla avoit d'abord paru doux & humain.

Les honneurs changent les mœurs.

leurs premieres mœurs, mais qu'elles engendrent dans leur cœur l'emportement, la vanité, l'inhumanité & l'insolence. Il est vrai que quant à ce point de sçavoir si c'est un mouvement & un changement de la nature que la fortune produise, ou plutôt si ce n'est qu'un simple développement d'une méchanceté cachée à qui la grande autorité & la grande fortune donnent la licence de se manifester, c'est dans une autre sorte de Traité qu'il en faut faire la recherche.

Si la fortune change le naturel, ou si elle ne fait que le développer & lui donner la licence de paroître.

Sylla remplit Rome de meurtres.

Sylla s'étant donc adonné à verser le sang, remplit Rome de meurtres sans fin & sans mesure; il y eut même une infinité de gens, qui n'ayant jamais eu rien à démêler avec lui, furent les victimes des haines particulieres, Sylla pour gratifier ses amis & ses domestiques, leur abandonnant ceux qu'ils haïssoient. Sur quoi un jeune Romain nommé Caïus Metellus, eut l'audace de lui demander en plein Senat, *quelles bornes il mettoit à leurs maux, & jusqu'où il avoit résolu de les pousser, afin qu'ils sçussent au moins en quel tems ils pourroient esperer de voir la fin de leurs miseres; car,* continua-t'il, *nous ne vous demandons pas de sauver ceux que vous avez déliberé de faire mourir, nous vous demandons seulement de tirer d'inquiétude & de crainte ceux que vous avez résolu de sauver.* Sylla lui ayant répondu *qu'il ne sçavoit pas encore ceux qu'il sauveroit,* Metellus lui repartit, *nommez-nous donc ceux que vous voulez perdre? Aussi ferai-je,* repliqua brusquement Sylla. Mais quant à la derniere re-

Ce qu'un jeune Romain nommé Caïus Metellus dit à Sylla en plein Senat, & ce que Sylla lui répondit.

partie ; plusieurs la donnent à un certain Aufidius, un des flateurs & des complaisans de Sylla.

D'abord Sylla fit une proscription de quatre-vingt Citoyens, sans la communiquer à aucun des Magistrats. De quoi chacun étant irrité, il laissa passer un jour, & dès le lendemain il en proscrivit deux cens vingt autres, & autant encore dans une troisiéme proscription. Et haranguant ensuite sur cela le peuple, il dit publiquement *qu'il avoit proscrit tous ceux dont il avoit pû se souvenir, & que ceux qu'il avoit oubliez, il les proscriroit à mesure qu'ils lui reviendroient dans la memoire.* Et pour ceux qui auroient reçu chez eux, ou sauvé un proscrit, la mort étoit le salaire de cette humanité si naturelle à l'homme, sans excepter même celui qui auroit sauvé un frere, un fils, un pere ; au contraire pour ceux qui auroient tué, le loyer de chaque homicide étoit deux talens, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût tué son propre pere.

Proscription Sylla.

Horreurs de ces proscriptions.

Deux mille écus.

Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il déclara infâmes les fils & les petits-fils des proscrits, & qu'il confisqua leurs biens. Et ces placards de proscriptions n'étoient pas seulement affichez dans Rome, mais encore dans toutes les villes de l'Italie. Il n'y avoit ni Temple des Dieux, ni maison paternelle, ni foyer domestique consacré à l'hospitalité, qui mît à couvert du fer homicide. Tout étoit soüillé de sang. On tuoit les maris dans le sein de leurs femmes,

Les fils des proscripts declarez infâmes.

& les enfans entre les bras de leurs meres. Et ceux qui étoient sacrifiez ou à la colere, ou à la haine, n'égaloient point le nombre de ceux qui étoient égorgez pour leurs richesses. Les meurtriers pouvoient fort bien dire, *celui-ci, c'est sa belle & grande maison qui l'a fait mourir; celui-là, ce sont ses beaux jardins; cet autre, ce sont ses magnifiques bains chauds.*

Les richesses faisoient égorger plus de gens que la haine.

On raconte qu'un certain citoyen Romain, nommé Quintus Aurelius, homme qui ne se mêloit d'aucune affaire, & qui croyoit n'avoir d'autre part à ces miseres publiques, que celle qu'il y prenoit naturellement par la compassion qu'il avoit de ceux qui les souffroient, étant allé un jour à la Place Romaine, s'arrêta par curiosité à lire dans l'affiche les noms des proscrits; qu'y ayant trouvé le sien, il s'écria, *ah malheureux que je suis, c'est ma maison d'Albe qui me poursuit!* & qu'ayant continué son chemin, il avoit fait à peine quelques pas, qu'il fut massacré par quelqu'un qui le cherchoit.

Mot d'un Romain nommé Quintus Aurelius.

Cependant Marius ayant été pris, se tua lui-même. Et Sylla étant entré dans Preneste, s'occupa d'abord à faire le procès à ses habitans l'un après l'autre, & à les faire mourir ainsi avec quelque forme de justice. Mais enfin voyant

Marius se tuë lui-même.

Sylla fait le procès aux habitans de Preneste.

Cependant Marius ayant été pris, se tua lui-même.] Il ne fut pas pris, mais voulant échapper par un souterrain, comme il vit qu'il étoit environné des troupes de Sylla, & qu'il ne pouvoit éviter d'être pris, il ordonna à un de ses esclaves, qui le suivoit, de le tuer, ce qu'il fit.

que ces formalitez étoient trop longues, & qu'il n'avoit pas le tems de les obſerver, il les fit tous conduire à un même lieu au nombre de douze mille, & les fit égorger devant lui. Il n'y eut que ſon hôte ſeul à qui il voulut ſauver la vie, mais cet homme lui dit avec une magnanimité digne des plus grands éloges, *que jamais il n'auroit l'obligation de ſon ſalut au bourreau de ſa patrie.* Et en finiſſant ces mots, il ſe jetta au milieu de ces victimes, & périt ainſi volontairement avec ſes citoyens. Mais une choſe plus étrange & plus inouïe, c'eſt ce que Sylla fit en faveur de Catilina. Ce ſcelerat avoit tué ſon frere avant que cette guerre civile fût terminée. Et alors, pour profiter de ces proſcriptions, & pour couvrir ſon crime, il pria Sylla de mettre le défunt au nombre des proſcrits, comme s'il étoit encore en vie, ce que Sylla lui accorda ſans peine; & Catilina, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, alla ſur l'heure tuer un certain Marcus Marius qui étoit du parti contraire, & lui porta ſa tête devant tout le monde au milieu de la Place publique, où il étoit aſſis ſur ſon Tribunal. Après quoi s'approchant du vaſe d'eau luſtrale, qui étoit à la porte du Temple d'Apollon, il y lava ſes mains, & les nettoya du ſang dont elles étoient ſoüillées.

Las de ces formalitez il en fait égorger douze mille devant lui.

Magnanimité de l'hôte de Sylla.

Ce que Sylla fit en faveur de Catilina.

[*Après quoi s'approchant du vaſe d'eau luſtrale qui étoit à la porte du Temple d'Apollon.*] Les Payens avoient à la porte de leurs Temples des fonts remplis d'une eau qu'ils appelloient ſa-

Outre ces meurtres il y avoit encore d'autres choses dont tout le monde étoit fort affligé. Il se nomma & déclara lui-même Dictateur, ressuscitant pour lui cette dignité, qui depuis six-vingts ans étoit inconnuë à Rome. Il se fit donner une abolition generale de tout le passé, & un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de bâtir des villes, d'en ruiner & saccager d'autres, d'ôter les Royaumes & de les donner à qui il voudroit. Il faisoit faire des encans des biens qu'il avoit confisquez, & y présidoit lui-même avec tant de fierté & d'insolence, assis sur son Tribunal, que les adjudications, qu'il en faisoit, paroissoient plus insupportables que les confiscations mêmes. Car il donnoit souvent à des femmes débauchées, à des Musiciens, à des farceurs, & à des esclaves, qui avoient gagné la liberté par leurs crimes, il leur donnoit des Provinces, ou les revenus de villes entieres. Il y en avoit à qui il donnoit des femmes malgré elles, & les leur faisoit épouser.

Sylla se nomme lui-même Dictateur.

Plein pouvoir que s'arroge Sylla.

Adjudications plus insupportables que les confiscations mêmes.

Voulant à quelque prix que ce fût faire al-

crée, dans laquelle ceux qui entroient dans le Temple lavoient leurs mains pour se purifier, & dont on aspergeoit l'assemblée pour la laver de ses soüillures. C'étoit parmi les Grecs une sorte d'excommunication que d'être privé de cette eau lustrale. C'est pourquoi dans Sophocle act. II. Sc. I. Oedipe défend de faire aucune part de ces eaux sacrées au meurtrier de Laïus. Ici ce scelerat de Catilina après avoir commis le meurtre de Marcus Marius, va laver ses mains dans cette eau lustrale pour se mocquer de la religion par cet acte impie.

liance avec le grand Pompée, il le porta à répudier la femme qu'il avoit, & lui fit épouser Emilie, fille de Scaurus & de sa fille Metella, qu'il arracha à Manius Glabrio toute grosse qu'elle étoit, mais cette jeune femme mourut en couches dans la maison de ce second mari.

Il fait alliance avec le grand Pompée.

V. la vie de Pompée.

Lucretius Offella, celui qui avoit assiegé & pris Marius dans Preneste, demandoit & poursuivoit le Consulat. Sylla lui défendit d'abord d'y prétendre, mais voyant que malgré sa défense, se sentant appuyé & favorisé du peuple, il étoit descendu à la Place où il continuoit sa brigue, il envoya un des Centeniers, qui étoient toujours autour de lui pour executer ses ordres, & le fit tuer devant tout le monde, étant assis sur son Tribunal dans le Temple de Castor & de Pollux, & regardant d'enhaut ce meurtre. Les assistans se saisirent d'abord du Centenier, & le menerent devant le Tribunal de Sylla avec grand tumulte. Sylla leur ordonna de faire silence, leur déclara que ce meurtre avoit été fait par son ordre, & leur commanda de relâcher le meurtrier.

Il fait tuer Offella, parce qu'il poursuivoit le Consulat contre ses ordres.

Environ dans ce tems-là au commencement de l'année il triompha de l'Asie, de la Grece, & du Pont. Son triomphe fut superbe & magnifique par sa pompe, & par ses richesses, & encore plus par la nouveauté des dépoüilles Royales qui y furent portées. Mais ce qui l'orna

Son triomphe de l'Asie, de la Grece & du Pont, l'an de Rome 672. 79. ans avant la naissance de J. C.

davantage, & qui rendit ce ſpectacle infiniment plus beau, ce furent les bannis, car les plus illuſtres & les premiers perſonnages de Rome ſuivoient couronnez de chapeaux de fleurs, & appelloient Sylla leur ſauveur & leur pere, comme étant par ſon moyen de retour dans leur patrie, & ayant recouvré leurs femmes & leurs enfans.

Toute la pompe du triomphe étant paſſée, il ſe rendit à l'aſſemblée du peuple, & dans le diſcours qu'il fit ſelon la coutume, pour rendre compte de ſes actions, il n'étala pas avec moins d'empreſſement & de faſte tous ſes bonheurs ineſperez, que ſes proüeſſes, & il finit en ordonnant qu'à l'avenir on lui donneroit le ſurnom d'*heureux*; car c'eſt ce que ſignifie en leur langue l'épithete *felix*, qu'on a ajoutée à ſon nom. Et lui-même en écrivant aux Grecs, & en leur répondant, ou traitant avec eux d'affaires, il ſe nommoit *Epaphrodite*, comme qui diroit *Favori de Venus*. Encore aujourd'hui dans les inſcriptions des trophées qui ſont parmi nous, on lit *Lucius Cornelius Sylla Epaphroditus*. Et ſa femme Metella étant accouchée de deux jumeaux, d'un fils & d'une fille, il appella le fils *Fauſtus*, & la fille *Fauſta*, parce que les Romains appellent *Fauſtum* ce qui eſt heureux & de bon augure.

Sylla ordonne qu'on l'appelle heureux, felix.

Il ſe nommoit lui-même Epaphrodite *en écrivant aux Grecs.*

Mais la plus grande preuve qu'on puiſſe donner qu'il avoit infiniment plus de confiance en

ſa

ſa fortune qu'en ſes exploits, c'eſt qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la République des nouveautez ſi étranges, & des changemens ſi inoüis, il eut pourtant l'audace de ſe démettre volontairement de la Dictature, & de remettre entre les mains du peuple, le pouvoir d'élire les Conſuls. Et il ne ſe trouva point aux comices pour l'élection, mais il ſe promena dans la Place comme ſimple particulier, livrant ſon corps à tout Citoyen qui auroit voulu mettre la main ſur lui pour lui demander raiſon de ſa conduite.

Il a l'audace de ſe démettre de la Dictature.

Dès la premiere élection, qui ſuivit ſa démiſſion, il eut le déplaiſir de voir d'abord que tous les ſuffrages alloient contre ſa volonté ſe déclarer en faveur de Marcus Lepidus, homme hardi & entreprenant, & ſon mortel ennemi. En effet il fut nommé Conſul le premier, non à cauſe de ſon merite, mais par l'appui & par la protection de Pompée, à qui le peuple vou-

Il a le déplaiſir de voir nommer premier Conſul Marcus Lepidus ſon mortel ennemi.

En effet il fut nommé Conſul le premier.] Il n'y avoit ni primauté, ni diſtinction entre les deux Conſuls; ils étoient égaux & d'égale dignité & autorité. Mais c'étoit un honneur d'être nommé le premier; car le peuple marquoit plus d'empreſſement & de zele pour celui qu'il nommoit le premier, que pour celui qu'il nommoit enſuite. C'eſt pourquoi Sylla reproche à Pompée, non-ſeulement d'avoir fait nommer Lepidus Conſul, mais encore de l'avoir fait nommer avant Catulus. Celui qui étoit nommé le premier avoit ſi peu d'avantage ſur l'autre, qu'il ne prenoit pas même les faiſceaux le premier s'il n'étoit plus âgé, ou s'il n'avoit un plus grand nombre d'enfans, ou s'il n'entroit dans un ſecond Conſulat.

loit faire ce plaisir. Et comme Pompée s'en retournoit de l'assemblée tout fier de la victoire qu'il venoit de remporter, il l'appella, & lui dit: *Jeune homme, tu viens de faire un beau chef-d'œuvre, d'avoir fait nommer Lepidus avant Catulus, le plus méchant & le plus emporté de tous les hommes, avant le plus sage & le plus homme de bien de tous nos citoyens. Je t'avertis qu'il n'est plus tems que tu t'endormes après avoir fortifié contre toi un adversaire si dangereux.* Ces paroles de Sylla furent une veritable prophetie, car incontinent après Lepidus se porta aux plus grandes insolences, & suscitant une nouvelle guerre civile, il vint les armes à la main contre Pompée.

Mot de Sylla à Pompée qui avoit brigué pour Lepidus.

Sylla ayant consacré à Hercule la dixme de tous ses biens, donna au peuple des festins très-magnifiques. Il y avoit une si grande abondance, ou plutôt une si grande profusion de mets, qu'on étoit obligé de jetter tous les jours dans le Tibre une horrible quantité de reliefs, & qu'on y servoit du vin de quarante feüilles, & de plus vieux encore.

Sylla consacre la dixme de ses biens à Hercule, & donne au peuple de magnifiques festins.

Vin de quarante feüilles.

Au milieu de cette réjoüissance, qui dura plusieurs jours, Metella mourut de maladie. Pendant qu'elle fut malade, les Prêtres défendirent à Sylla de la voir, & lui ordonnerent de ne pas exposer sa maison à devenir polluë & funeste par un deüil; c'est pourquoi il lui envoya une lettre de divorce, & la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Sa superstition lui fit ob-

Mort de Metella.

Pendant qu'elle étoit à l'extrêmité Sylla lui envoye une lettre de divorce, & la fait transporter ailleurs.

server en cela très-exactement & à la rigueur tout ce que la Loi ordonne. Mais il viola d'un autre côté celle qu'il avoit établie lui-même pour mettre des bornes aux frais des funerailles, car il n'épargna aucune dépense pour rendre très-magnifiques celles de Metella. Il viola encore tous les reglemens qu'il avoit faits pour réformer l'excessive dépense des repas, & pour y rétablir l'ancienne simplicité, passant les jours dans des festins & dans des cadeaux pleins de dissolution & de luxe, comme ayant recours à la débauche & à la bonne chere, pour se consoler dans son deüil.

Il lui fait des funerailles très-magnifiques.

Il passa sa vie dans des festins.

Quelques mois après il donna un spectacle de Gladiateurs. En ce tems-là les places du theâtre n'étoient pas encore marquées, & les hommes & les femmes étoient assis pêle-mêle sans aucune distinction. Il arriva qu'à ces jeux une jeune femme très-belle, & de très-noble maison, se trouva assise près de Sylla. Elle étoit fille de Messala, & sœur de l'Orateur Hortensius, on la nommoit Valerie, & elle venoit de faire divorce avec son mari. Cette femme s'approchant de Sylla par derriere, appuya doucement sa main sur lui, attacha un poil de sa robe, & s'en retourna à sa place. Sylla la regarda comme surpris de cette familiarité, & alors elle lui dit: *Seigneur, ce n'est pas pour vous manquer de respect, mais c'est que je voudrois bien avoir quelque part à la fortune qui vous accompagne.*

Il donne un spectacle de Gladiateurs.

En ce tems-là les places du theâtre n'étoient pas encore distinguées.

Se frotter à quelqu'un pour avoir part à son bonheur.

Mais c'est que je voudrois bien avoir part à la fortune qui vous

Cette parole ne déplut point à Sylla, au contraire il parut qu'elle le chatoüilla très-agréablement, car il envoya lui demander son nom, sa famille & son état. Depuis ce moment ce ne furent qu'œillades réciproques, regards tendres & amoureux, & sourires de coqueterie. Enfin ils en vinrent à signer des articles de mariage. En quoi Valerie ne merite peut-être aucun reproche, mais pour Sylla, il est très-digne de blâme, car quoique Valerie fût très-vertueuse, très-sage, & de très-noble maison, le desir de l'épouser naquit en lui d'une cause peu sage & peu honnête; comme un jeune homme sans experience il fut vaincu par des regards affectez, & par des gentillesses, malheureux flambleaux qui allument ordinairement dans le cœur les passions les plus honteuses & les plus brutales. Cependant quoiqu'il eût dans sa maison cette femme si belle & si bien faite, il ne laissoit pas d'entretenir toujours des commerces infâmes avec des Comediennes & des Joüeuses d'instrumens, & avec des Comediens & des Farceurs, buvant avec eux dès le matin sur des paillasses, comme dans

Jugement très-sage de Plutarque sur l'occasion où Sylla conçut le desir d'épouser Valerie.

Commerces infâmes de Sylla jusques dans sa vieillesse.

accompagne.] Ce passage me paroît fort remarquable, car il est visible que cette superstition, que de se frottter à un homme heureux, cela fait qu'on participe à son bonheur, est fort ancienne. D'ailleurs il y a ici plus de finesse qu'il n'en paroît d'abord; Sylla venoit de faire divorce avec Metella, & Metella étoit morte, Valerie venoit de faire divorce avec son mari, & son mari n'étoit pas mort, elle voudroit donc avoir le même bonheur, & l'enterrer, ou mettre Sylla à sa place.

un corps-de-garde. Ceux qui avoient alors le plus de pouvoir ſur ſon eſprit, & qui le gouvernoient entierement, c'étoit le Comedien Roſcius, l'Archimime Sorix, & Metrobius, qui joüoit les rôles de femme; & quoique ce dernier fût déja vieux, & hors d'âge d'être aimé, Sylla continuoit d'en être amoureux, & ne rougiſſoit pas de l'avoüer.

Cette diſſolution & ces débauches continuelles augmenterent & rendirent enfin incurable une maladie qui n'étoit dans ſes commencemens que très-legere. Il fut long-tems ſans s'appercevoir qu'il avoit un abcès dans le corps; cet abcès vint enfin à pourrir ſes chairs, & à les changer toutes en poux, de maniere que, quoiqu'on en ôtât jour & nuit une quantité épouvantable, ce qu'on en ôtoit n'étoit rien au prix de ce qui s'y en engendroit de nouveau par une ſucceſſion continuelle, & que ſes habits, ſes bains, ſes purifications, & ſa table même étoient incontinent comme inondez du flux intariſſable de cette vermine & de cette corruption, tant il ſortoit avec abondance. Il étoit obligé de ſe jet-

Horrible maladie de Sylla, dont les chairs fourmilloient de poux.

' *Et Metrobius, qui joüoit les rôles de femme.*] Athenée nous apprend la propre ſignification du mot λυσιωδὸς, que Plutarque employe ici. Car il dit que ſelon Ariſtoxene les Grecs appelloient μαγῳδόν, le Comedien qui joüoit les rôles des hommes en habit de femme, & λυσιωδὼν, celui qui ne joüoit que les rôles des femmes en habit d'homme. Si cela étoit vrai, ce ſeroit une étrange bizarrerie; mais je croi que cela eſt contredit par l'antiquité.

ter dans l'eau plusieurs fois le jour pour laver & nettoyer ce miserable corps, mais tout cela étoit inutile, car le changement de sa chair en cette pourriture surmontoit ses efforts par sa promptitude, & la quantité effroyable de cette vermine resistoit à tous les bains.

Ceux qui sont morts des poux comme Sylla.

On dit que parmi les plus anciens, Acastus, fils de Pelias, mourut de cette même maladie, & que parmi ceux qui approchent plus de notre tems, on compte morts aussi des poux, le Poëte Alcman, Pherecyde le Theologien, Callisthene d'Olynthe, qui fut gardé dans une étroite prison, & Mucius, qui fut si habile Jurisconsulte. Et s'il faut mettre en ligne de compte ceux qui veritablement ne se sont distinguez par rien de loüable, ni d'honnête, mais qui n'ont pas laissé de se rendre celebres, on ajoutera à ce nombre cet esclave fugitif, nommé Eunus, Syrien de nation, qui le premier alluma dans la Sicile le flambeau de la guerre, appellée *la guerre des Esclaves*, & qui ayant été pris & mené à Rome, mourut de cette maladie des poux.

Florus fait un beau portrait de ce fourbe, Liv. 3. ch. XIX.

Pour Sylla, non-seulement il prévit sa mort, mais il en écrivit, & en avertit même en quelque sorte, car deux jours avant son trépas il acheva le vingt-deuxiéme Livre de ses Mémoires, où il dit que les Chaldéens lui avoient prédit qu'après avoir vêcu très-honorablement, il mourroit dès qu'il seroit arrivé au comble de la prosperité. Il ajoute que son fils, qui étoit mort peu de tems

Sylla acheve le XXII. Liv. de ses Memoires deux jours avant sa mort.

avant Metella, lui étoit apparu en ſonge, vêtu d'une méchante robe, & que s'étant approché, il lui avoit dit : *Mets fin à tes deſſeins & à tes travaux, & viens avec moi te rendre auprès de ma mere Metella, pour vivre deſormais avec elle en repos & ſans aucun embarras d'affaires.*

Il y raconte un ſonge qu'il avoit eu.

Malgré ce ſonge, il ne laiſſa pas de s'entremettre des affaires publiques. Car dix jours encore avant ſa mort il appaiſa une ſédition, qui s'étoit émuë dans la ville de Dicearchie, & donna à ſes habitans des loix & des reglemens pour leur police. La veille même du jour qu'il mourut, ſur ce qu'on lui dit que le Queſteur Granius differoit de payer à la République de grandes ſommes qu'il lui devoit, & qu'il attendoit ſa mort pour ne les jamais payer, il le fit venir dans ſa chambre, ordonna à ſes domeſtiques de ſe jetter ſur lui, & de l'étrangler en ſa preſence, & à force de crier & de ſe tourmenter après lui, il fit crever ſon abcès, & rendit beaucoup de ſang. Cet épuiſement ayant entierement abattu ſes forces, il paſſa la nuit dans une agonie fort douloureuſe, & mourut le lendemain, laiſſant de Metella deux enfans encore fort jeunes. Après ſa mort Valerie accoucha d'une fille, qui fut appellée *Poſthuma*, car les Romains appellent *Poſthumes*, les enfans qui naiſſent après la mort de leur pere.

Il ſe mêloit encore des affaires publiques dix jours avant ſa mort.

Dicearchie, ville de la Campanie, autrement Puteoli, Pouſſoles.

La veille de ſa mort il ordonne à ſes gens d'étrangler un Queſteur, qu'il avoit fait venir dans ſa chambre.

Cet emportement abrege ſa vie.

Enfans que Sylla laiſſa.

Dès qu'il eut rendu l'eſprit, pluſieurs Ro-

mains allerent promtement trouver le Consul Lepidus, & se liguerent avec lui pour empêcher qu'on ne lui fît les obseques honorables, qui étoient dûës à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût sujet de se plaindre de lui, car il étoit le seul de tous les amis de Sylla, qu'il eût oublié dans son testament, écartant les uns par son crédit & par ses prieres, & les autres par ses menaces, fit porter le corps à Rome, & donna une entiere sûreté à son convoi avec tous les honneurs & toutes les distinctions convenables. On dit que les femmes apporterent une si grande quantité d'aromates, que sans toucher à ceux qu'on portoit dans deux cens dix grandes corbeilles, on fit une statuë de Sylla, de toute sa grandeur, & celle d'un Licteur qui portoit devant lui les faisceaux de verges, toutes deux de cinamome & de l'encens le plus précieux.

Le Consul Lepidus veut empêcher qu'on ne fasse des obseques honorables à Sylla.

Pompée s'y oppose, & les fait faire.

Statuë de Sylla & celle de son Licteur faites de cinamome & d'encens.

Le jour du convoi le tems fut si couvert dès le matin, qu'on attendoit à tout moment une grosse pluye. Ce qui fit qu'on n'enleva le corps qu'avec peine & fort tard, vers la neuviéme heure. Mais il ne fut pas plutôt emporté qu'il s'éleva heureusement un vent très-fort qui souffla le bucher, & qui y alluma une si grande flamme, que le corps fut entierement consumé sans aucune pluye. Mais dès que le feu commença à s'éteindre, & les cendres du bucher à s'affaisser & à s'amortir, alors il tomba une grosse

A trois heures après midi.

grosse pluye qui dura jusqu'à la nuit, de sorte qu'il parut que la fortune voulut demeurer avec lui jusqu'à la fin pour achever ses obseques. Son tombeau est dans le champ de Mars, & l'on prétend qu'il fit lui-même l'Epitaphe qu'on y a mise, dont le sens est que, *jamais ni ami ne lui a fait tant de bien, ni ennemi tant de mal, qu'il ne l'ait rendu avec usure.*

La fortune acheve ses obseques.

Il fait lui-même son Epitaphe.

LA COMPARAISON de Lysandre & de Sylla.

APrès avoir achevé la vie de Sylla, venons à comparer le Romain avec le Grec. Ils ont d'abord cela de commun, que l'un & l'autre n'ont tiré que d'eux-mêmes le commencement de leur élevation & de leur grandeur. Mais Lysandre a cela de particulier, que tous les emplois & tous les commandemens qu'il a eus, il les a obtenus de la pure & franche volonté de ses Citoyens, qui étoient dans un état paisible & tranquile, qu'il n'a rien emporté par la force, & qu'il ne s'est point agrandi contre les loix, car

Premier avantage de Lysandre sur Sylla.

Dans la sedition les plus méchans s'élevent.

Mais Lysandre a cela de particulier, que tous les emplois & tous les commandemens qu'il a eus, il les a obtenus de la pure & franche volonté de ses citoyens.] Ce qui est sans contredit plus glorieux que de les obtenir comme Sylla par la force, en profitant du desordre & des calamitez de son païs.

Comme cela arriva alors dans Rome, où le peuple étant corrompu, & le Gouvernement fort malade, il s'éleva de tous côtez des Gouverneurs qui la tyranniserent. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que Sylla soit parvenu à la domination dans une ville où l'on voit les Metellus chassez par les Glaucia & les Saturninus; les fils des Consuls égorgez en pleine assemblée du peuple; les soldats achetez, & la force des armes acquise par or & par argent, & les loix établies par le fer & par la flamme, qui épouvantent & font taire les prudens & les sages, qui voudroient s'y opposer.

Ce n'est pas une marque sûre de la plus haute vertu de se rendre le plus grand dans une ville dépravée.

Ce que je dis là, ce n'est point pour blâmer celui qui dans un si grand desordre a trouvé le moyen de se rendre le plus grand. C'est seulement pour faire voir que je ne prends pas pour un indice sûr de la plus haute vertu d'avoir sçu devenir le premier dans une ville si gâtée & si dépravée; & qu'au contraire celui qu'une ville aussi bien policée & aussi sage que Sparte envoyoit si souvent à la tête de ses armées, & à qui elle confioit les affaires les plus difficiles & les plus importantes, étoit certainement le meil-

Ce que je dis là, ce n'est point pour blâmer celui qui dans un si grand desordre a trouvé le moyen de se rendre le plus grand.] On remarque en tout la moderation & la sagesse de Plutarque. Il ne veut pas blâmer Sylla d'avoir profité du desordre de sa patrie pour s'y rendre le plus grand, car malgré ce desordre cette élevation peut être l'effet d'un très-grand merite & d'une très-grande vertu; mais elle peut l'être aussi de la temerité & de l'audace.

leur entre les meilleurs, & le premier entre les premiers. Aussi l'un ayant remis plusieurs fois son autorité à ses citoyens, fut forcé plusieurs fois de la reprendre, parce que la vertu, dans laquelle seule consiste toujours la prééminence, étoit toujours la même en lui. Au lieu que l'autre ayant été nommé General d'armée une premiere fois, retint dix ans cette dignité, & demeura en armes, se nommant lui-même tantôt Consul, tantôt Proconsul, tantôt Dictateur, & étant toujours Tyran.

La prééminence consiste toujours dans la vertu.

Sylla toujours Tyran.

Il est vrai que Lysandre, comme nous l'avons dit, tâcha aussi de changer la forme du Gouvernement à Sparte, mais ce fut avec plus de douceur que Sylla, & plus conformément aux loix de sa patrie. Car il n'employa pas les armes, mais la persuasion, & il ne chercha point à bouleverser & à renverser toutes choses

Lysandre tâcha aussi de changer la forme du Gouvernement, mais avec plus de sagesse que Sylla.

Il est vrai que Lysandre, comme nous l'avons dit, tâcha aussi de changer la forme du Gouvernement.] Plutarque veut justifier l'entreprise de Lysandre, qui tâcha de changer le Gouvernement de Sparte, en appellant à la Royauté, non-seulement les branches de la famille Royale qui en étoient excluës, mais aussi tous les Spartiates naturels, qui se distingueroient par leur vertu. Mais je doute que les sages se laissent éblouïr aux couleurs qu'il donne à cette entreprise. Il semble qu'il n'y a rien de plus juste, ni de plus naturel que d'apeller au Gouvernement d'une ville vertueuse, les plus vertueux. Mais à quels desordres n'ouvrira-t'on pas la porte par cette maxime qui paroît si specieuse? Lysandre n'y employoit point les armes, il n'employoit que la persuasion. Mais cette persuasion pouvoit-elle jamais être assez forte pour empêcher que cette grande affaire n'eût été enfin vuidée par les armes, & qu'elle n'eût fait une grande playe à l'Etat?

tout à la fois, comme lui, mais il tâcha de corriger & de redresser l'établissement des Rois qui lui paroissoit avoir besoin d'une grande réforme, & peut-être étoit-il plus juste, & plus naturel que le plus vertueux parmi les vertueux regnât dans une ville qui commandoit à toute la Grece, non à cause de sa noblesse, mais à cause de sa vertu. Car comme le chasseur ne cherche pas ce qui vient d'un chien, mais un chien, ni l'Ecuyer ce qui vient d'un cheval, mais un cheval, car si d'un cheval il en venoit un mulet, qu'en feroit-il ? de même le politique s'éloigneroit entierement de son but, & commettroit une faute capitale, si sur le Roi qu'il veut donner à son peuple, il s'informoit non pas quel il est né, mais seulement de qui il est né. Aussi les Spartiates ont-ils chassé du trône plusieurs Rois, parce qu'ils n'avoient pas les vertus Royales, & qu'ils étoient vicieux, & au-dessous du rien. Car plus le vice se trouve avec la noblesse, plus il est honteux & difforme ; & la vertu ne tire pas son lustre & son éclat de la naissance, mais de son propre fonds.

Le politique cherche à donner pour Roi, non le plus noble, mais le plus vertueux.

Le vice plus honteux & plus difforme à mesure qu'il est accompagné de plus de noblesse.

Pour ce qui est des injustices, ils en commirent tous deux de fort grandes, mais l'un pour

Second avantage de Lysandre sur Sylla dans les injustices même.

De même le politique s'éloigneroit entierement de son but.] Cette maxime est très-excellente pour les Royaumes où les Rois se font par élection, mais elle est pernicieuse pour les Royaumes hereditaires. Dans ces derniers ce n'est plus la politique qui donne les Rois aux peuples, c'est la naissance, & quels qu'ils soient, les peuples leur doivent être soumis.

ſes amis, & l'autre contre ſes amis; car on convient que Lyſandre commit les plus grandes fautes pour favoriſer ſes créatures, & qu'il ne ſe porta à tant de meurtres que pour leur procurer les plus grands établiſſemens, & pour les rendre Rois, ou plutôt Tyrans de leur patrie. Au lieu que Sylla par envie & par jalouſie tâcha d'ôter à Pompée ſon armée, & à Dolabella le commandement des troupes de mer, qu'il lui avoit donné lui-même; & parce que Lucretius Offella, après lui avoir rendu de très-grands ſervices, briguoit le Conſulat, il le fit égorger à ſes yeux, inſpirant ainſi à tous les hommes par le meurtre de ſes amis, une crainte & une terreur inexprimable.

De plus, l'empreſſement qu'ils ont témoigné l'un & l'autre pour les voluptez & pour les richeſſes, marque dans l'un le bon Prince, & dans l'autre le Tyran. Car Lyſandre dans une auſſi grande puiſſance, dans une autorité auſſi pleine que la ſienne, ne paroît pas avoir jamais commis aucune intemperance, ni aucune diſſolution de jeune homme; mais au contraire il a évité autant qu'aucun autre ce reproche, qui ne trouve que trop ſouvent ſon application,

Troiſiéme avantage de Lyſandre du côté de la temperance & du déſintereſſement.

Lions dans leur maiſon, & Renards en public.

Tant la vie qu'il mena toujours, étoit temperante, ſage, & veritablement digne de Sparte. Au lieu que Sylla ne put jamais être forcé à donner aucunes bornes à ſes plaiſirs, ni dans ſes

Ni la pauvreté ni la vieilleſſe ne purent jamais forcer Sylla

à donner des bornes à ses plaisirs.

jeunes années par la pauvreté, ni dans ses vieux jours par son grand âge, mais il donnoit les plus belles Ordonnances du monde à ses citoyens sur le mariage & sur la continence, lorsque, comme Saluste l'écrit, il passoit sa vie dans les amours les plus infâmes, & dans les adulteres les plus criminels.

Par ses debauches il épuise Rome & la rend pauvre.

Par ses débauches il épuisa si fort la ville d'argent, & la rendit si pauvre, qu'il fut obligé de vendre aux villes amies & alliées des Romains, le privilege de se gouverner par leurs propres loix, & d'être entierement libres & indépendantes, quoique dans le même tems il confisquât les biens des maisons les plus grandes & les plus riches, & qu'il en fit tous les jours des encans publics.

Profusions de Sylla pour ses bouffons & ses flatteurs.

Mais ces grandes dépenses qu'il faisoit pour ses débauches, n'étoient encore rien au prix de ce qu'il donnoit & jettoit à ses bouffons & à ses flatteurs. Car quel compte, quelle moderation, quelle épargne peut-on attendre de lui dans ses festins particuliers & dans ses gratifications privées, lorsqu'en public & au milieu du peuple qui l'environne, faisant vendre les biens d'une des plus riches maisons de Rome, on voit qu'il les fait adjuger presque pour rien à un de ses amis, & qu'un autre y ayant mis une enchere, comme le Crieur la publioit, il s'en fâcha très-fort, & s'écria, *mes bons citoyens, on me fait le dernier outrage, & c'est me traiter trop tyranniquement que de m'empêcher de*

Mot insolent de Sylla.

distribuer & d'adjuger à qui il me plaît des dépoüilles qui m'appartiennent.

Bien loin de cela, Lysandre, en envoyant à ses citoyens l'argent du butin qu'il avoit fait, y ajoûta celui qu'on lui avoit donné à lui en son particulier. Ce n'est pas que je louë cette action, car peut-être qu'il fit plus de mal à Sparte par tout l'argent dont il la remplit, que Sylla n'en fit à Rome par tout celui dont il l'épuisa. Je donne cela comme une preuve du peu de cas que ce personnage faisoit des richesses. Mais ils ont chacun quelque chose de bien singulier par rapport à leur ville. Car Sylla, qui étoit d'une intemperance effrenée, & d'une dépense sans bornes, rendit pourtant ses citoyens sages & reglez; & Lysandre remplit sa ville des vices dont il étoit exempt, de sorte qu'ils firent tous deux une très-grande faute, l'un en se rendant moins bon que ses propres loix, & l'autre en rendant ses citoyens moins bons que lui-même, car il enseigna à Sparte à avoir besoin de choses dont il avoit fort bien appris à se passer. En voilà assez pour ce qui regarde la politique.

Un politique fait souvent plus de mal en remplissant sa ville d'argent qu'en l'en épuisant.

Sylla très-intemperant remplit sa ville de sagesse, & Lysandre très-sage remplit la sienne des vices qu'il n'avoit point.

Ce n'est pas que je louë cette action, car peut-être qu'il fit plus de mal à Sparte.] Ce jugement de Plutarque est remarquable. Il arrive souvent qu'un politique fait plus de mal à sa ville en la remplissant d'argent, qu'en l'en épuisant. Car d'en ôter les richesses superfluës & d'en bannir le desir, cela peut augmenter la vertu & l'industrie de ses citoyens, au lieu que la remplir d'or & d'argent, cela en allume de plus en plus le desir, & éteint toute vertu en introduisant le luxe, la mollesse & tous les autres vices que l'opulence nourrit. On en a vû de grands exemples.

Grands avantages de Sylla sur Lysandre du côté des exploits de guerre.

Quant aux expeditions de guerre, aux combats, aux grands exploits, au nombre de trophées, & à la grandeur des perils, Sylla est sans doute hors de toute comparaison. Car Lysandre n'a gagné que deux batailles navales ; je veux bien lui tenir compte encore de la prise d'Athenes, car quoique cette affaire n'ait pas été fort difficile dans l'execution, la gloire en a été pourtant fort éclatante. Et pour ce qui se passa dans la Beotie & à Haliarte, il y eut peut-être un peu de malheur, mais il y eut certainement beaucoup de temerité & d'imprudence, en ce qu'il n'attendit pas le gros renfort des troupes du Roi qui lui venoit de Platées, & qui étoit sur le point d'arriver, & que se laissant emporter mal-à-propos à sa colere & à son ambition, il alla donner de la tête contre une muraille, de sorte que quelques méchantes troupes venant à faire une sortie, le renverserent, & le défirent honteusement. Il fut tué en cette occasion, mais ce ne fut ni comme un Cleombrotus, qui mourut à la bataille de Leuctres, en faisant tête aux ennemis, qui le pressoient fort vivement, ni comme un Cyrus, ni comme un Epaminondas, qui reçut un coup mortel en ramenant à la charge

Grandes fautes de Lysandre.

Il y eut peut-être un peu de malheur, mais il y eut certainement beaucoup de temerité & d'imprudence.] Le malheur est douteux, & l'imprudence très-certaine & très-visible. La plus grande faute que puisse faire un General, c'est de hasarder une affaire avec peu de forces, lorsqu'il est à la veille de recevoir un renfort qui lui assure un heureux succès.

ses

ſes gens qui avoient été pouſſez, & en leur aſſurant la victoire. Ces grands hommes moururent comme doivent mourir les Rois & les Capitaines. Au lieu que Lyſandre mourut comme un enfant perdu, & comme un avanturier, & par ſa mort il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raiſon de ne vouloir jamais combattre contre des murailles, d'où le plus brave homme du monde peut être tué, je ne dis pas par le plus vil ſoldat, mais par un enfant, ou par une femme, comme on dit qu'Achille fut tué aux portes de Troye par l'effeminé Paris. Mais tant de batailles rangées où Sylla a remporté les plus glorieuſes victoires, tant de milliers d'hommes qu'il a tuez, peuvent à peine ſe nombrer. Il a pris par deux fois Rome même, & il s'eſt rendu maître du Pirée, non par la famine, comme Lyſandre, mais par la force, en chaſſant de la terre ferme Archelaüs par pluſieurs grands combats, & en le réduiſant à ſa flotte & à ſes troupes de mer.

Comment doivent mourir les Rois & les Capitaines qui meurent en combattant.

Mort de Lyſandre honteuſe pour un grand Capitaine.

Que ſi l'on conſidere les ennemis qu'ils ont eus tous deux à combattre, ils ne peuvent non

Autre avantage de Sylla ſur Lyſandre du côté des ennemis con-

Et par ſa mort il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raiſon de ne vouloir jamais combattre contre des murailles.] Car les Spartiates n'étoient point accoutumez à faire des ſiéges, & ils n'y étoient nullement propres, ils n'aimoient qu'à ſe battre en pleine campagne, & Plutarque trouve que la mort de Lyſandre montra qu'ils avoient raiſon. Mais quoiqu'en diſe Plutarque, c'eſt un défaut conſiderable à des troupes de n'être propres qu'aux batailles & d'être inutiles aux ſiéges. Une place les arrêtera au milieu de leurs ſuccès.

tre lesquels il eut affaire.

plus être comparez. En effet ne regardera-t-on pas toujours comme un ébatement & comme un jeu le combat naval où Lysandre battit un Antiochus, qui n'étoit que le Pilote d'Alcidiade, & peut-on lui tenir grand compte d'avoir trompé & abusé un Philocles, harangueur des Atheniens, *homme sans nom, & dont la langue bien affilée faisoit tout le merite*; un Antiochus, un Philocles, dis-je, que ni Mithridate n'auroit daigné comparer à un de ses palefreniers, ni Marius à un de ses Licteurs. Au lieu que pour ne pas compter tous les Rois, Princes, Consuls, Préteurs, Capitaines & Tribuns contre lesquels Sylla a eu affaire, qui est-ce qui a jamais été plus terrible & plus redoutable parmi les Romains que Marius? plus puissant parmi les Rois que Mithridate? plus brave & plus belliqueux parmi les peuples d'Italie que Lamponius & Telesinus? Sylla chassa le premier, subjugua le second, & tua les deux autres.

Autre grand avantage de Sylla sur Lysandre.

Mais ce qui, à mon avis, est au-dessus de tout, & qui est infiniment plus glorieux à Sylla, c'est que Lysandre ne fit tous ses exploits, & n'eut tous ses grands succès qu'avec le secours de sa patrie. Au lieu que Sylla banni, persecuté par ses ennemis, dans le tems qu'on chassoit sa femme, qu'on brûloit & qu'on détruisoit sa maison, & que l'on mettoit à mort ses amis, combattoit

Au lieu que Sylla banni, persecuté par ses ennemis.] Rien n'est au-dessus de cet éloge, & ce trait seul mettroit Sylla au-dessus des plus grands personnages, s'il ne l'avoit pas deshonoré par tout ce qu'il fit après la victoire qu'il remporta sur ses citoyens.

au milieu de la Beotie contre un nombre innombrable de milliers d'hommes, exposoit sa personne aux plus grands dangers pour le service de son païs, & élevoit un trophée que le tems a abbatu, mais dont il n'effacera jamais la memoire.

Ce n'est pas là encore tout, Mithridate eut beau lui offrir son alliance, & le presser d'accepter des troupes & de l'argent pour aller s'opposer à ses ennemis, jamais il ne lui dit une parole gracieuse, jamais il ne lui fit bon visage, il ne daigna jamais lui parler, ni lui toucher dans la main, qu'il n'eût entendu de sa bouche qu'il abandonneroit l'Asie, qu'il livreroit ses vaisseaux, & qu'il rendroit la Bithynie & la Cappadoce à leurs Rois légitimes: Action la plus grande que Sylla ait jamais faite, & qui procede d'un plus grand fonds de generosité & de magnanimité, d'avoir ainsi préferé l'interêt public à son propre interêt, & comme ces chiens nobles & genereux, de n'avoir jamais lâché prise que son ennemi ne se confessât vaincu, & d'avoir ensuite couru venger ses injures particulieres. *Action de Sylla pleine de generosité & de magnanimité.*

Ce qu'ils firent encore l'un & l'autre à Athenes, est d'un poids considerable pour faire juger de leurs mœurs. Sylla s'en étant rendu maître

Et élevoit un trophée que le tems a abbatu, mais dont il n'effacera jamais la memoire.] Les trophées & tous ces ouvrages de la main des hommes cedent aux injures du tems, mais le tems qui les abbat n'en efface pas toujours la memoire. Elle est conservée par les écrits des grands Ecrivains, mille fois plus durables que les statuës & que les trophées.

Autre avantage de Sylla sur Lysandre dans ce qu'ils firent tous deux à Athenes.

lorsqu'elle lui faisoit la guerre pour l'accroissement de la grandeur & de la puissance de Mithridate, lui rendit pourtant sa liberté & ses loix ; & Lysandre la trouvant dépoüillée de ce grand Empire, non-seulement n'en eut point pitié, mais lui ôta son gouvernement populaire, & la soûmit aux plus cruels & aux plus injustes de tous les Tyrans. Enfin il paroît que nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la verité quand nous dirons que Sylla a fait de plus grandes actions, & a eu de plus grands succès, & que Lysandre a fait de moins grandes fautes, & que nous donnerons au Grec le prix de la temperance & de la sagesse, & au Romain celui de la capacité pour la guerre, & de la valeur.

Quand nous dirons que Sylla a fait de plus grandes actions, & que Lysandre a fait de moins grandes fautes.] De ce côté l'avantage est pour Sylla, car de ne pas faire de grandes fautes ne caracterise pas tant à mon avis le grand Capitaine, que de faire de grandes actions. A la guerre, comme dans le sublime de l'éloquence, le grand est glissant & dangereux, & il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de s'y soutenir sans faire des chutes, au lieu que le mediocre est plus sûr, & on peut y être précautionné.

Et que nous donnerons au Grec le prix de la temperance & de la sagesse, & au Romain celui de la capacité pour la guerre, & de la valeur.] Plutarque ne déclare pas non plus ici auquel il donne l'avantage. C'est au lecteur à l'inferer des sentimens qu'il trouve répandus dans tous ses autres écrits. La chose n'est pas douteuse. La couronne de la sagesse & de la temperance est bien d'un autre prix dans l'esprit des sages, que celle de la capacité dans l'art militaire & de la valeur. Et en voici la preuve : tout ce qui est compatible avec le vice n'est jamais si grand que ce qui l'exclud.

Fin de la vie de Sylla.



CIMON.



ERIPOLTAS le Devin, celui qui mena de Theſſalie en Beotie le Roy Opheltas avec tous les peuples qui lui étoient ſoûmis, laiſſa une poſterité qui fut floriſſante pendant pluſieurs ſiecles. La plû- *Theſſaliens tranſportez en Beotie.*

Peripoltas le Devin, celui qui mena de Theſſalie en Beotie le Roi Opheltas.] Cette hiſtoire eſt fort obſcure, je n'en trouve nulle part aucun veſtige. Il faut que cette tranſmigration d'Opheltas en Beotie ait été faite pluſieurs ſiecles avant la guerre de Troye, puiſqu'à cette guerre on voit à la tête des troupes de Beotie Pelée pere d'un Opheltas. Cet Opheltas II. eut un fils nommé Ptolemée, & de ce Ptolemée fut fils Xanthus, qui fut le dernier qui regna à Thebes.

Descendans de Peripoltas en Beotie. part de ses descendans, habiterent à Cheronée, qui fut la premiere Ville où ils s'établirent après en avoir chassé les Barbares. Mais comme ils furent presque tous hommes de courage, & très-belliqueux, ils perirent dans les guerres des Medes & dans les batailles qui furent données contre les Gaulois où ils combattirent avec beaucoup de valeur, & sans épargner leurs personnes. Il ne resta de cette famille qu'un enfant orphelin, qui fut appellé Damon, & qui eut le surnom de Peripoltas. Cet enfant surpassoit tous les enfans de son âge en grandeur d'ame & en beauté de corps. Mais d'ailleurs il étoit sauvage, grossier & austere dans ses mœurs.

Damon un des descendans de cette famille, il fut nommé Peripoltas en memoire du Devin, qui avoit conduit ses ancêtres.

Son caractere.

Quand il fut sorti de l'enfance, il arriva qu'un Romain, Capitaine d'une cohorte, qui hyvernoit à Cheronée, en devint passionnement amoureux; & comme il ne pouvoit le vaincre ni par ses sollicitations, ni par ses presens, il y avoit bien de l'apparence qu'il en viendroit enfin à la force ouverte, surtout la ville de Cheronée, ma patrie, se trouvant alors dans un grand abbaissement, & étant fort méprisée à cause de sa pauvreté & de sa foiblesse. Damon craignant donc cette extrêmité, & plein de ressentiment pour les tentatives que ce brutal avoit déja faites, resolut de s'en délivrer en lui dressant des embûches, & ameuta contre lui quelques-uns de ses camarades,

Damon conspire contre l'Officier Romain & le tuë.

non point en trop grand nombre afin de ſe mieux cacher ; il n'y eut en tout que ſeize conjurez. Une nuit après avoir bien bû, ils ſe barboüillent le viſage avec de la ſuye, & le matin ils vont ſe jetter ſur ce Capitaine Romain, qui faiſoit un ſacrifice au milieu de la place, le tuent avec quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui, & ſortent de la ville.

Voilà d'abord une grande rumeur & un grand trouble. Le Senat de Cheronée s'aſſemble & condamne à mort ces aſſaſſins, pour juſtifier la ville envers les Romains. Le ſoir, comme les Magiſtrats ſoupoient enſemble ſelon la coutume, Damon & ſes complices entrent dans la ſalle du Conſeil, les égorgent tous, & ſe retirent encore.

Il égorge tous les Magiſtrats qui l'avoient condamné à mort.

Quelques jours après il arrive que Lucius Lucullus paſſe à Cheronée avec des troupes pour quelque expedition. Informé de ce grand crime qui venoit d'être commis, il ſuſpend ſa marche, fait faire de grandes informations, & ayant trouvé que la ville n'étoit pas ſeulement innocente, mais qu'elle avoit été elle-même fort maltraitée, il retire la garniſon & l'emmene avec lui.

Equité de Lucullus.

Les habitans de Cheronée envoyent des députez à Damon, qui par ſes courſes & par ſes ravages deſoloit le païs, & rodoit toujours autour de la ville, & donnent divers decrets très-favorables, par leſquels ils l'engagent en-

Dissimulation de ceux de Cheronée pour faire revenir Damon, qu'ils tuent ensuite.

sin à revenir. Dès qu'il est revenu ils l'élisent Gymnasiarque, c'est-à-dire, maître des exercices; & un jour qu'il se frottoit d'huile dans une étuve, ils le tuent en trahison. Et parce qu'il parut pendant long-tems dans ce même lieu des spectres horribles, & qu'on y entendit des lamentations affreuses, comme nos peres nous l'assurent, on condamna, & on mura les portes de l'étuve. Mais encore de notre tems les voisins prétendent qu'on y voit les mêmes spectres, & qu'on y entend les mêmes lamentations. Ceux qui restent de cette famille, car il y en a encore, surtout dans la ville de Stiris dans la Phocide, & qui retiennent les mœurs & le langage des Eoliens, sont appellez les *Asbolomenes*, c'est-à-dire, *les barboüillez de suye*, en memoire de la suye dont Damon s'étoit noirci le visage quand il courut sus au Capitaine Romain.

Spectres horribles dans le lieu où Damon avoit eté tué.

Descendans de ce Damon dans la Phocide encore du tems de Plutarque.

Cheronée accusée comme un simple particulier.

Quelque tems après les Orchomeniens, voisins de Cheronée, & par-là ses ennemis, susciterent à force d'argent un délateur Romain, qui se rendit accusateur de la Ville, comme il auroit fait d'un simple particulier, & la poursuivit en justice pour le meurtre de ces Romains,

Et parce qu'il parut pendant long-tems dans ce même lieu des spectres horribles.] Cette opinion que dans les lieux où il a été commis quelque meurtre, il y revient des esprits, & des spectres horribles, est fort ancienne. Les Grecs & les Romains en ont été également imbus. Il y en a un exemple bien singulier dans une lettre de Pline, & elle s'est conservée jusqu'à notre tems.

que

que Damon avoit tuez. L'affaire fut portée devant le Gouverneur de Macedoine, car en ce tems-là les Romains n'envoyoient pas encore des Préteurs en Grece. Les Avocats, qui parlerent pour la ville, en appellerent au témoignage de Lucullus. Le Gouverneur lui écrivit, & Lucullus dans sa réponse ayant attesté la verité du fait, comme il s'étoit passé, la ville gagna par ce moyen son procès, où il s'agissoit de sa ruine totale. Les habitans, se voyant garantis de ce grand danger, firent faire une statuë de marbre de Lucullus, & l'éleverent dans la place près de celle de Bacchus.

Les Romains n'envoyoient point encore des Preteurs en Grece du tems de Lucullus.

Cheronée gagna son procès sur le témoignage de Lucullus.

Reconnoissance de Cheronée pour lui.

Pour nous, quoiqu'éloignez de ces tems-là par plusieurs generations, nous estimons que le bienfait de ce grand homme s'étend jusqu'à nous qui vivons aujourd'hui, & que nous devons porter notre part de la reconnoissance qui lui est duë. C'est pourquoi persuadez qu'une image qui represente les mœurs & les sentimens, est plus parfaite & plus belle que celle qui ne rend que la forme du corps & les traits du visage, nous embrasserons dans cette œuvre des vies paralleles, la vie de ce personnage

Beau sentiment de Plutarque.

Image qui represente la vie & les mœurs, plus belle que celle qui ne represente que le corps.

Car en ce tems-là les Romains n'envoyoient pas encore des Préteurs en Grece.] Ils y en envoyerent bien-tôt après le jugement de cette affaire, car Ciceron dans son Oraison contre Pison, fait entendre que Pison fut très-consterné quand il reçut la nouvelle que la Macedoine avoit été faite Province consulaire. *Quid debilitatio & abjectio animi tui Macedonia Prætoria nuntiata, cum tu non solùm quod tibi succederetur, sed quod Gabinio non succederetur, exanguis & mortuus concidisti? sect.* 36. Il paroît même que Lucullus fut le premier Préteur qui y fut envoyé, car Plutarque nous apprend que Cesar plaida pour la Grece contre Antoine devant Lucullus Préteur de la Macedoine. Tom. VI. p. 189.

en ſuivant toujours la verité. Car pour lui témoigner notre reconnoiſſance, il ſuffit de perpetuer la memoire de ſes actions, & lui-même il ne voudroit pas que le témoignage veritable qu'il a rendu à notre innocence, nous le payaſſions par un faux témoignage que nous rendrions à ſa vertu par un récit inventé ou fardé. Quand un Peintre fait le portrait d'une perſonne très-belle & très-gracieuſe, s'il ſe rencontre ſur ſon viſage quelque tache ou quelque petit défaut, nous ne voulons ni que le Peintre l'oublie entierement, ni qu'il le marque & l'exprime juſqu'au moindre trait, car l'un gâte la beauté du portrait, & l'autre détruit la reſſemblance. De même en écrivant ces vies, puiſqu'il eſt difficile, ou plutôt impoſſible de trouver un ſujet irreprochable, & pur & net de tout défaut, nous devons dans tout ce qu'il a de beau & de bon, rendre exactement la verité, comme la parfaite reſſemblance. Et pour les fautes & les taches, qui

Plutarque a imité dans ces vies l'adreſſe d'un Peintre qui peint une belle perſonne.

Les défauts doivent être legerement exprimez, & les beautez renduës dans toute leur verité & leur force.

Car pour lui témoigner notre reconnoiſſance.] Qui auroit dit à Lucullus que le ſervice, ou plutôt la juſtice qu'il rendit à la ville de Cheronée en cette occaſion, lui vaudroit deux cens ans après une récompenſe auſſi glorieuſe, & que dans cette ville ſi peu conſiderable alors, il naîtroit un homme qui celebreroit ſes grandes actions, & les rendroit immortelles? car Lucullus n'eſt bien connu aujourd'hui que par la vie que Plutarque en a faite.

Et lui-même il ne voudroit pas que le témoignage veritable qu'il a rendu à notre innocence.] Plutarque prend ici les devans pour excuſer ce qu'il y a dans la vie de Lucullus qui ne lui fait pas aſſez d'honneur, & qui paroît n'être pas aſſez menagé pour un homme à qui Cheronée avoit cette grande obligation. Le témoignage veritable que l'on rend en notre faveur, ne doit point être payé par un faux témoignage en faveur de celui qui nous a ſervis.

ſe rencontrent dans leurs actions, ou par l'emportement des paſſions, ou par la neceſſité des affaires, nous ſommes obligez de les regarder plutôt comme des manques de vertu, que comme des vices, & ne pas nous amuſer à les repreſenter exactement dans notre hiſtoire, mais les marquer legerement comme épargnant & reſpectant la pauvre nature humaine, qui ne produit point d'original tout parfait, & qu'on puiſſe prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de ſageſſe.

Après avoir bien penſé qui je pourrois comparer à Cimon, j'ai trouvé que je devois lui comparer Lucullus. Car ils ont été tous deux de grands Guerriers; ils ont tous deux acquis beaucoup de réputation contre les Barbares; leur gouvernement a été fort doux; ils ont appaiſé de grandes ſéditions dans leur patrie, & l'un & l'autre ont

Conformitez qui ſe trouvent entre Cimon & Lucullus.

Nous ſommes obligez de les regarder plutôt comme des manques de vertu, que comme des vices.] Ce jugement eſt très-vrai & très-juſte, les défauts qu'on trouve dans la vie des grands hommes ſont comme ces petites taches qui ſe rencontrent quelquefois ſur un beau viſage, elles ne le rendent pas laid, mais elles l'empêchent ſeulement d'être d'une beauté parfaite. Ce que Plutarque dit ici des plus grands hommes doit être appliqué auſſi aux plus beaux ouvrages.

Comme épargnant & reſpectant la pauvre nature humaine.] L'équité de Plutarque & la douceur de ſon eſprit paroiſſent partout. Quelle beauté dans ce ſentiment! C'eſt épargner & reſpecter la nature humaine, que de ne pas trop relever les défauts des grands hommes. Par là Plutarque fait le procès à ces Ecrivains qui pleins de malignité ou d'envie, s'acharnent ſur les défauts, & paſſent legerement ſur les vertus, & qui ſouvent donnent à la vertu les couleurs du vice.

gagné de grandes batailles, & érigé des trophées très-éclatans. Car parmi les Grecs on ne trouve point de plus grand Capitaine que Cimon, & on n'en voit point parmi les Romains de plus grand que Lucullus. Et il n'y en a pas non plus qui ayent poussé plus loin leurs victoires, si on excepte Hercule & Bacchus, & les exploits de Persée contre les Ethiopiens, les Medes & les Armeniens, & ceux de Jason dans son voyage de la Colchide, si tant est que depuis ce tems immemorial on ait pû conserver jusqu'à nous quelque chose de la vie de ces deux derniers personnages qui merite qu'on y ajoute foi. Cimon & Lucullus ont encore cela de commun qu'ils ont tous deux laissé leurs guerres imparfaites, car ils ont tous deux battu & affoibli leurs adversaires, mais ils ne les ont pas entierement défaits ni détruits. On trouve sur-tout une grande conformité entr'eux dans la generosité charmante & dans la courtoisie dont ils usoient envers les Etrangers qu'ils recevoient dans leur maison, & dans la magnificence & le luxe de leur dépense ordinaire. Nous oublions sans doute quelques autres ressemblances qu'il ne sera pas difficile de rassembler & de recueïllir du récit de leurs vies.

Si tant est que depuis ce tems immemorial on ait pû conserver jusqu'à nous.] Plutarque déclare ici assez nettement, qu'il doute qu'on ait conservé quelque memoire des actions de Persée & de Jason, dont le premier vivoit treize cens ans avant N. S. & le second fit son expédition dans la Colchide quatre-vingt ans après le tems de Persée. Ce n'est pas l'éloignement de ce tems immemorial qui en est cause, c'est le défaut d'historien.

Cimon étoit fils de Miltiade & d'Hegesipyle, Thracienne de nation, & fille du Roi Olorus, comme il est porté dans les poëmes qu'Archelaüs & Melanthius firent en l'honneur de Cimon. De-là vient que Thucydide l'historien, qui étoit parent de Cimon, se dit fils d'Olorus qui portoit le même nom que le pere d'Hegesipyle son ayeul, & qu'il possedoit des mines d'or en Thrace. On dit même qu'il mourut dans ce païs-là, ayant été tué dans un petit lieu appellé *scapté hylé*, & que ses cendres ayant été apportées dans l'Attique, on montre encore son tombeau dans le monument même de la famille de Cimon, & près du tombeau de sa sœur Elpinice. Il est vrai que Thucydide étoit du bourg d'Alimuse, & Miltiade de celui de Lacia. Miltiade ayant été condamné à une amende de cinquante talens, fut mis en prison pour le payement, & y mourut, laissant son fils Cimon encore fort jeune, & sa fille Elpinice qui n'étoit pas encore en âge d'être mariée.

Origine de Cimon.

Archelaüs & Melanthius Poëtes.

Thucydide l'historien parent de Cimon.

La mort de Thucydide & son tombeau.

C'est-à-dire, la forêt fossoyée.

Cinquante mille écus.

Miltiade pere de Cimon mourut en prison pour une amende qu'il ne put payer.

Cimon dans ses premieres années eut une très-mauvaise réputation, & fut fort diffamé comme un homme très-dissolu, grand buveur, & entierement semblable à son ayeul Cimon,

Cimon fort dissolu dans sa jeunesse.

Dans les poëmes qu'Archelaüs & Melanthius firent en l'honneur de Cimon.] Deux Poëtes élegiaques, le premier étoit de Milet, ou selon d'autres d'Athenes, il étoit grand Philosophe, & fut maître de Socrate, il florissoit vers l'Olymp. LXXXIV. & l'autre vers l'Olymp. XCV.

Et entierement semblable à son ayeul Cimon, qui à cause de sa stupidité & de sa bêtise.] C'est

qui à cause de sa stupidité & de sa bêtise, eut le surnom de *coalemos*, qui signifie *ébêté*. Stesimbrotus de Thasos, contemporain de Cimon, écrit qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des autres sciences qu'on fait apprendre aux enfans de bonne maison, & qui étoient fort en vogue en Grece, qu'il étoit entierement privé de cette éloquence, de cette facilité & de cette grace de parler, qu'on remarque dans les enfans d'Athenes; mais qu'il y avoit dans ses discours beaucoup de magnanimité, de verité & de franchise, & que la trempe de son ame tenoit plus d'un homme du Peloponese que d'un Athenien. On peut lui appliquer ce qu'Euripide dit d'Hercule, *grossier au dehors, sans nul ornement, mais homme de bien au souverain degré*. Car cela convient parfaitement au portrait qu'en fait Stesimbrotus.

Cimon n'apprit ni la musique ni les sciences.

Les peuples du Peloponese plus grossiers que les Atheniens.

Portrait qu'Euripide fait d'Hercule, appliqué à Cimon.

sur cette réputation que Valere Maxime a écrit. *Cimonis verò incunabula opinione stultitiæ fuerunt referta: ejusdem stultitiæ imperia salutaria Athenienses sensêre. La jeunesse de Cimon fut décriée par une réputation de folie; mais les Atheniens éprouverent toute l'utilité de cette même folie pendant qu'il les gouverna.* J'ai rapporté ce passage pour l'arracher à l'injuste critique du sçaçant Muret qui a voulu retrancher du texte de Valere Maxime le dernier *stultitiæ*. Il s'en faut bien garder, car il est mis au-contraire avec beaucoup de sens. Valere Maxime a voulu dire que ce fut pourtant cette folie qui gouverna les Atheniens très-sagement, pendant qu'il fut à la tête des affaires. Cimon passoit pour fou dans sa jeunesse, ce fut pourtant ce fou là qui, &c. C'est pourquoi il ajoute: *Itaque coëgit eos stuporis semetipsos damnare, qui eum stolidum crediderant. C'est pourquoi il força ceux qui l'avoient crû fou à s'accuser eux-mêmes de folie.* Heureux les Etats qui auroient beaucoup de fous comme celui-là.

Pendant sa jeunesse, il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec sa sœur, car on assûre qu'Elpinice n'étoit pas autrement scrupuleuse, & qu'elle accorda ses faveurs au Peintre Polygnotus. C'est pourquoi on dit qu'en peignant les captives Troyennes dans les galeries du Portique, appellé alors *Plesianaction*, & qui depuis a été appellé *Pœcile*, il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice. Ce Polygnotus, pour dire cela en passant, n'étoit pas un Peintre mercenaire, qui eût entrepris cet ouvrage pour de l'argent, mais il fit cette liberalité à sa patrie, pour se faire honneur. C'est

Cimon accusé d'avoir eu un commerce criminel avec sa sœur Elpinice.

Polygnotus peint Laodicé une des captives Troyennes sous le visage de sa maîtresse Elpinice.

Il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec sa sœur.] Cette action de Cimou a été expliquée diversement, & a donné lieu à une grande dispute. Les uns ont prétendu que Cimon avoit épousé sa sœur Elpinice, & qu'il l'avoit épousée contre les Loix, parce qu'elle étoit sa sœur de pere & de mere, ce qui étoit défendu à Athenes, où l'on ne permettoit le mariage du frere & de la sœur, qu'entre le frere & la sœur de pere seulement; & les autres ont dit qu'il l'avoit épousée sans blesser les Loix, parce qu'elle n'étoit sa sœur que de pere. Mais le texte de Plutarque exclut l'une & l'autre explication, & éloigne toute idée de mariage. On ne peut absolument l'entendre que de la débauche de Cimon, qui le porta dans sa jeunesse à commettre un inceste avec sa sœur. On voit assez dans la suite que Plutarque ne donne point trop dans le sentiment de ceux qui prétendoient que c'étoit un mariage fait dans toutes les formes.

Il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice.] Ceci dément ce que Pausanias a écrit qu'on ne croyoit pas que Laodicé fût parmi les captives Troyennes. Polygnotus étoit persuadé qu'elle y étoit, & il l'y avoit mise. Au reste la galanterie que Polygnotus fait ici à sa maîtresse Elpinice a été imitée depuis par bien des Peintres.

Mais il fit cette liberalité à sa patrie, pour se faire honneur.] Et pour se distinguer du Peintre

ainſi que l'écrivent tous les hiſtoriens, & le poëte même Melanthius s'en explique en ces termes, *Polygnotus orna à ſes frais les Temples des Dieux, & la place publique de Cecrops en y peignant les actions des demi-Dieux.*

Il y a des auteurs qui diſent que le commerce d'Elpinice avec ſon frere Cimon, ne fut pas une débauche ſecrete, mais un mariage fait dans toutes les formes, parce qu'à cauſe de ſa pauvreté elle ne trouvoit point de mari d'auſſi bonne maiſon qu'elle. Mais que dans la ſuite Callias, qui étoit un des plus riches partis d'Athenes, en étant devenu amoureux, & ayant offert de payer l'amende à laquelle ſon pere Miltiade avoit été condamné, ſi on vouloit la lui accorder, Elpinice y conſentit, & Cimon la lui donna en mariage. Il eſt toujours vrai que Cimon fut fort enclin à l'amour des femmes, car le poëte Melanthius en badinant avec lui ſur ſes amours dans ſes élegies, fait mention d'une Aſteria de Salamine, & d'une autre, nommée Mneſtra, comme de ſes maîtreſſes. Et d'ail-

Cimon fort enclin à l'amour des femmes.

Mycon, qui dans le même tems peignoit une partie du même Portique pour une bonne ſomme d'argent.

En y peignant les actions des demi-Dieux.] Le dernier mot de ces deux vers de Melanthius ἀγοραῖσιν a paru corrompu à Xylander, & avec raiſon, car il n'a ici aucun ſens. Peut-être pourroit-on corriger ἀγλαίαις, ce qui feroit un vers ſpondaïque. Dans le Mſ. de la Bibliotheque de Medicis, il y a κοσμησ' ἡμιθέων γραφαῖσιν, ſur quoi M. Salvini conjecture qu'il faut lire κοσμησ' ἡμιθέων τε γραφαῖς, ce qui fait un pentametre. Le dyſtique ſera entierement rétabli ſi l'on ajoute τε après le ναὺς du premiers vers, ναούς τε ἀγόραντε.

leurs

ſeurs il eſt conſtant qu'il eut une paſſion un peu trop forte pour Iſodice fille d'Euryptoleme, fils de Megacles, quoique ſa femme légitime, car il fut inconſolable de ſa mort, comme cela paroît par les Elegies qu'on lui adreſſa pour le conſoler. Le Philoſophe Panetius croit qu'Archelaüs le Phyſicien fut l'auteur de ces Elegies, & il fonde ſa conjecture avec quelque ſorte d'apparence ſur le tems où il vivoit.

Cimon blâmé d'avoir trop aimé ſa femme.

Dans tout le reſte des mœurs de Cimon, il n'y eut rien que de grand & d'admirable, car il ne cedoit ni à Miltiade en courage & en audace, ni à Themiſtocle en ſageſſe & en bon ſens, & tout le monde convient qu'il étoit plus juſte & plus homme de bien que l'un & l'autre, & que ne leur étant en rien inferieur dans les vertus militaires, il les ſurpaſſoit infiniment tous deux dans les vertus politiques, lors même qu'il étoit encore jeune, & qu'il n'avoit aucune experience dans la guerre. En effet à l'invaſion des Medes, lorſque Themiſtocle conſeilla aux Atheniens de quitter leur ville, & d'abandonner leur païs pour aller ſe poſter ſur leurs vaiſſeaux au-devant de Salamine, & combattre-là par mer, tout le monde étant étonné & conſterné d'un conſeil ſi haſardeux,

Grandes qualitez de Cimon.

Quoique ſa femme légitime.] Voici donc Cimon blâmé par Plutarque d'avoir eu une paſſion trop forte pour ſa femme légitime. Cela me paroît remarquable. De la maniere dont on vit aujourd'hui, il y a peu de gens qui merite une pareille cenſure.

Belle action de Cimon, pour encourager & déterminer ses citoyens.

Il consacre à Minerve un mors de bride.

Sa figure.

& si temeraire, on vit Cimon qui, suivi de ses camarades, & avec un visage gay, montoit le long de la ruë du Ceramique à la Citadelle, pour y consacrer dans le Temple de Minerve un mors de bride qu'il portoit à la main, comme la ville, dans la conjoncture où elle se trouvoit alors, n'ayant plus besoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer. Et après avoir fait l'offrande de ce mors, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du Temple, fit ses prieres à la Déesse, descendit sur le rivage, & fut le premier qui par son exemple inspira la confiance à la plûpart des autres, & leur donna le courage de s'embarquer. Il étoit d'ailleurs beau & bien fait de sa personne, comme l'écrit le Poëte Jon, car il avoit la taille haute & majestueuse, & une grande quantité de beaux cheveux frisez qui ombrageoient ses épaules. Et il brilla si fort à la bataille, qui fut donnée bien-tôt après, & y fit des actions d'une valeur si distinguée, qu'il eut d'abord une grande réputation dans Athenes avec l'affection de ses citoyens. La plûpart se rangerent de son côté, & commen-

Pour y consacrer dans le Temple de Minerve un mors de bride.] Voilà un tour bien adroit & bien capable de frapper les Atheniens, & de leur inspirer même une sorte de frayeur religieuse. Cimon va consacrer un mors de bride à Minerve, pour faire entendre qu'il n'est plus question de troupes de terre, & qu'il faut avoir recours à des troupes de mer. Qui est-ce qui osera s'opposer à ce vœu?

cerent à l'exhorter à avoir dès-lors des pensées & à faire des actions qui répondissent à la gloire que son pere s'étoit acquise à la journée de Marathon.

Dès qu'il commença à se mêler du gouvernement, le peuple le reçut avec de grands témoignages de joye, & étant déja las de Themistocle, il lui défera les plus grands honneurs & les premieres charges, parce qu'il paroissoit agreable, aisé & commode à la multitude à cause de sa douceur & de sa simplicité. Mais ce qui contribua encore beaucoup à son avancement, ce fut la protection d'Aristide, fils de Lysimachus, qui remarquant dans ses mœurs une nature heureuse qui promettoit beaucoup, voulut se servir de lui comme d'un contrepoids à la grande habileté & à l'audace de Themistocle. Les Medes ne furent pas plutôt chassez de la Grece, qu'il fut élû Capitaine General de la flotte, les Atheniens n'ayant point encore alors la principauté parmi les Grecs, mais étant soumis aux ordres de Pausanias, & des Lacedemoniens.

Cimon favorisé par le peuple.

Protegé par Aristide.

Elû Capitaine General de la flotte.

La premiere chose qu'il fit, c'est de faire admirer dans toutes ses campagnes le bel appareil de ses troupes, & encore plus la bonne volonté par laquelle elles se distinguoient par-

Il lui défera les plus grands honneurs.] Dans le texte au lieu de ἀνῆγε τὰς μεγίστας ἐν τῇ πόλει τιμὰς, il faut lire comme M. Salvini ἀνῆγε εἰς τὰς μεγίστας &c. *Il le poussa aux plus grands honneurs.*

dessus tous les Confederez. Ensuite, comme Pausanias fut entré secrettement en pourparler avec les Barbares pour trahir la Grece, qu'il eut même écrit au Roi des lettres à cet effet, & qu'il traitoit cependant ses Alliez avec une extrême rigueur, & avec une fierté sans exemple, se portant contre eux aux dernieres insolences à cause de la grande autorité dont il étoit revêtu, & de l'orgueil insensé dont il étoit plein, Cimon, profitant de sa folie, recevoit avec bonté & douceur ceux qui avoient souffert ses outrages, & vivoit avec eux très-gracieusement & avec toute sorte d'humanité. En quoi faisant il transporta, sans qu'on y prît garde, des Lacedemoniens aux Atheniens l'Empire & le commandement de la Grece, non par la force des armes, mais par la douceur de ses discours, & par la facilité de ses mœurs. Car la plûpart des Alliez, ne pouvant supporter la dureté & l'arrogance de Pausanias, se rangerent sous les ordres de Cimon & d'Aristide, qui en les attirant à eux, envoyerent en même tems avertir les Ephores qu'ils devoient rappeller leur General, parce qu'il deshonoroit Sparte, & qu'il troubloit toute la Grece.

Cimon profite de la folie de Pausanias, & gagne par sa douceur ce que celui-ci perd par sa dureté.

Etrange avanture de Pausanias.

On raconte que Pausanias étant à Byzance, envoya chercher une jeune fille, appellée Cleonice, née de parens illustres, pour s'en servir à ses plaisirs, & que ses parens, ne pouvant résister à cette dure necessité, & intimidez par le

pouvoir immenſe dont il abuſoit, laiſſerent emmener leur fille. Comme elle étoit encore pleine de pudeur, avant que d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on ôtât la lumiere; elle entra enſuite, & en marchant dans les tenebres avec un grand ſilence pour s'approcher du lit de Pauſanias, qui étoit déja endormi, elle donna, ſans le vouloir, contre la lampe qui étoit éteinte, & la renverſa. Au bruit qu'elle fit en tombant, Pauſanias ſe réveilla en ſurſaut; & dans la penſée que c'étoit quelque ennemi qui venoit pour l'aſſaſſiner, il tira le poignard, qu'il avoit ſous ſon chevet, en frappa Cleonice, & la jetta ſur le carreau. Cette fille étant morte de cette bleſſure, ne permettoit pas à ſon meurtrier de goûter aucun repos, car ſon image ſe preſentant à lui toutes les nuits pendant ſon ſommeil, lui prononçoit en colere un vers heroïque, dont le ſens eſt, *marche devant le Tribunal de la Juſtice, qui punit les forfaits, & qui t'attend; l'inſolence eſt enfin funeſte aux hommes.*

Pauſanias perſecuté par l'image de Cleonice qui lui aparoît pendant ſon ſommeil.

Les Alliez indignez de cette action ſi infâme, ſe joignirent à Cimon, & aſſiegerent Pauſanias

Marche devant le Tribunal de la Juſtice.] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce mot στεῖχε δίκης ἆσσον, & non pas *marche dans la Juſtice*, comme on l'a cru. Cet avertiſſement n'eſt plus de ſaiſon pour un brutal comme Pauſanias qui vient de commettre une action ſi atroce, il n'y a qu'à le menacer des vengeances de la Juſtice. C'eſt auſſi ce que fait le fantôme: *Marche, viens*, lui dit-il, *devant le Tribunal de la Juſtice.* Δίκη eſt ici la Juſtice vengereſſe des forfaits.

dans Bizance. Mais s'étant échappé, & étant tout troublé de cette image, qui le poursuivoit continuellement, il se retira à Heraclée dans le Temple où l'on évoque les ames des trépassez, & là, après avoir fait les sacrifices & les effusions funebres, il appella l'ame de Cleonice, & la conjura de renoncer à sa colere. Cleonice parut enfin, & lui dit, *que bien-tôt arrivé à Sparte il seroit délivré de ses maux*, voulant sans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.

Temple d'Heraclée où l'on évoquoit les ames des trépassez.

L'image de Cleonice évoquée, prédit la mort à Pausanias.

Cimon, après que tous les Alliez se furent réünis sous ses ordres, s'embarqua avec toute son armée pour aller en Thrace, sur les nouvelles que quelques Perses des plus considerables, & parens même du Roi, s'étoient emparez de la ville d'Ejone sur le fleuve du Strymon,

Cimon s'embarque pour aller en Thrace, la I. *année de l'Olymp.* LXXVII.

Se retira à Heraclée dans le Temple où l'on évoque les ames des trépassez.] Strabon place cette Heraclée dans l'Elide, à quarante stades d'Olympie, & Pausanias la met en Arcadie un peu plus loin. Car c'est la même qui étoit appellée *Phygalia & Phialia.* Là Pausanias eut recours à des Magiciens appellez *Psychagoges*, c'est-à-dire, qui font profession d'évoquer les ames des trépassez.

Cleonice parut enfin.] Voilà donc l'ame de Cleonice évoquée par les Magiciens, comme nous voyons dans l'Ecriture Sainte l'ame de Samuël évoquée par les enchantemens de la Pythonisse.

Voulant sans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.] Car les Lacedemoniens ayant résolu de le faire arrêter, il s'enfuit dans le Temple de Pallas surnommée *Chalcioicos* ; là on boucha les portes, on découvrit le toît de la Chapelle où il s'étoit retiré, & on le garda ainsi à vûë jusqu'à ce que la faim l'eût consumé, & comme il étoit sur le point d'expirer on le retira, & un moment après il rendit l'esprit.

& que de-là ils incommodoient fort les Grecs qui habitoient dans ces quartiers. En arrivant il battit leurs troupes dans un grand combat, & les obligea de se renfermer dans la ville. Il se jetta ensuite sur la Thrace, qui est au-dessus du Strymon, & d'où la ville tiroit ses convois, il en chassa les habitans, se rendit maître de tout le païs, & réduisit par ce moyen les assiegez à une si grande extrêmité, que Butes, General du Roi, desesperant de ses affaires, mit le feu à la ville, & se brûla avec tous ses amis & toutes ses richesses.

Cimon bat les Perses en Thrace, & prend la ville d'Ejone.

Butes, General des Perses, se brûle dans Ejone avec tous ses amis.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la prise de cette ville, tout ayant presque peri dans l'embrasement avec les Barbares ; mais comme le païs est très-beau & très-fertile, il le donna à habiter aux Atheniens, qui pour lui marquer leur reconnoissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermes de marbre avec des inscriptions pour conserver la memoire de ce grand exploit. Sur le premier on lisoit en vers Elegiaques : *Celebrons à jamais la patience & le courage de ces valeureux Grecs, qui dans la ville d'Ejone & sur les bords du Strymon ont fait sentir aux fiers enfans des Medes les sanglantes fureurs de Mars, & toutes les horreurs de la famine, & les ont enfin réduits au dernier desespoir.*

Cimon donne le païs à habiter aux Atheniens.

Trois statuës de Mercure avec des inscriptions.

Sur le second il y avoit,

Tels sont les honneurs que les Atheniens ont faits à leurs Generaux pour reconnoître les services signalez,

& les grands biens qu'ils en ont reçus. Ceux qui jusques dans la posterité la plus reculée verront ces glorieuses récompenses, en seront encore plus excitez à imiter leur vertu, & entrant dans une noble émulation, ils tâcheront de rendre à leur païs d'aussi grands services pour s'attirer d'aussi grands honneurs.

Et sur le troisiéme on lisoit,

Jadis partit de cette ville à la tête de ses belliqueuses bandes pour suivre les Atrides aux champs d'Ilion le vaillant Menestée, à qui Homere a donné ce grand éloge, que de tous les Grecs il étoit le plus habile à ranger en bel ordre de bataille une nombreuse armée. Les Atheniens dans tous les siecles ont soutenu cette réputation, & ont merité d'être regardez comme les premiers des hommes pour bien ranger des troupes, & les faire agir.

Dans le II. Liv. de l'Iliade.

Quoique le nom de Cimon ne paroisse point dans ces inscriptions, cependant il n'y avoit alors personne qui ne sçût qu'elles le regardoient, & que c'étoit pour lui le comble de l'honneur ; car jamais ni Themistocle ni Miltiade n'en avoient reçu un pareil. Au contraire le dernier ayant demandé pour toute récompense une couronne de branches de l'olivier sacré, Sochares du bourg de Decelée, se levant au milieu de l'assemblée, s'y opposa, & lui dit ce mot, qui marquoit beaucoup d'ingratitude pour lui, mais qui fut très-agréable au peuple : *Miltiade*, lui dit-il, *quand tu auras combattu tout*

Couronne de branches de l'olivier sacré refusée à Miltiade.

Mot hardi de Sochares à Miltiade.

Quand tu auras combattu tout seul, demande aussi à être honoré

seul,

seul, demande aussi à être honoré tout seul. D'où vient donc que les services & les exploits de Cimon furent si fort exaltez & récompensez ? Ce fut sans doute parce que sous les autres Generaux, les Atheniens n'avoient combattu que pour défendre & pour sauver leur patrie, au lieu que sous Cimon ils avoient attaqué & battu les Barbares dans leur propre païs où ils avoient fait des conquêtes. Car ils conquirent Ejone, & Amphipolis, où ils envoyerent des colonies; ils en envoyerent aussi dans l'Isle de Scyros, dont Cimon se rendit maître par une avanture que je vais raconter : Cette Isle étoit habitée par les Dolopes, très-peu entendus à cultiver la terre, mais grands corsaires de toute ancienneté; non contens de faire des courses, ils se mirent aussi enfin à piller & à détrousser ceux qui relâchoient chez eux. Un jour quelques marchands Thessaliens étant entrez dans leur port de Ctesium,

Difference entre Cimon & les Generaux qui avoient été avant lui.

Vis-à-vis de l'Eubée.

Comment Cimon se rendit maître de Scyros.

Dolopes grands corsaires.

tout seul.] Ce mot paroît fort bon, mais il est injuste. Un General peut être honoré avec justice pour les grands exploits qu'il a faits, quoiqu'il ne les ait pas faits seul, & sans le secours de ses troupes ; car c'est lui qui a tout conduit & qui a été l'ame de tous les exploits. Ne donne-t-on pas à l'ame, tout l'honneur des démarches du corps ? D'ailleurs les troupes n'ont-elles pas leur part aux grands honneurs qu'on fait à leur Capitaine ?

Ils en envoyerent aussi dans l'Isle de Scyros, dont Cimon se rendit maître.] Selon Plutarque Cimon se rendit donc maître de Scyros après avoir pris Ejone. Cela est conforme à ce que Thucydide écrit dans son I. Liv. *Après la prise d'Ejone les Atheniens se rendirent maîtres de Scyros.* Et cela n'arriva que vers le commencement de l'Olymp. LXXVII.

ils les pillerent & les mirent en prison. Mais ces prisonniers ayant trouvé moyen de rompre leurs chaînes & de se sauver, porterent leurs plaintes devant les Amphictyons & firent condamner toute l'Isle à rendre à ces marchands tout ce qui leur avoit été pris, & à les dédommager de leurs pertes. Ceux qui n'avoient point eu de part au pillage, refuserent de contribuer à ce dédommagement, & dirent que c'étoit à ceux qui avoient pillé, à rendre leur butin. Ceux-ci craignant d'y être forcez écrivirent à Cimon, pour le presser de venir avec sa flotte prendre possession de l'Isle qu'ils étoient prêts de lui livrer. Ce qu'il fit, & s'en étant rendu maître de cette maniere, il en chassa d'abord les Dolopes, & rendit ainsi la mer Egée libre, & la purgea de ces Pirates qui l'infestoient.

Arrêt très-juste des Amphyctions.

Ensuite ayant appris que Thesée, fils d'Egée, s'enfuyant d'Athenes, s'étoit retiré dans cette Isle, & qu'il y avoit été tué en trahison par le Roi Lycomede, qui craignoit que s'il lui donnoit un asyle il attireroit sur lui les Atheniens, il mit tout en œuvre pour trouver son tombeau. Car les Atheniens avoient reçu depuis peu un

Cimon met tout en œuvre pour trouver dans Scyros le tombeau de Thesée.

Car les Atheniens avoient reçu depuis peu de tems un oracle.] Ils avoient reçu cet oracle quatre ans auparavant, c'est-à-dire, la I. année de l'Olymp. LXXVI. & l'année que Phedon fut Archonte. Cimon n'alla en Thrace que la derniere année de cette Olymp. ou la premiere de l'Olymp. LXXVII. & par conséquent les os de Thesée, qui furent trouvez dans l'Isle de Scyros, ne purent être rapportez à Athenes qu'au commencement

oracle d'Apollon qui leur ordonnoit de ramasser les os de Thesée, de les porter à Athenes, & de lui rendre les honneurs convenables comme à un Heros. Mais on ne sçavoit point l'endroit où il avoit été enterré, & les Scyriens ne vouloient ni convenir qu'il eût été tué dans leur Isle, ni permettre que l'on cherchât son tombeau. Mais Cimon en fit la recherche avec tant d'empressement & de zele, qu'enfin on le trouva. Il fit donc charger ces os dans sa galere, les orna magnifiquement, & les porta ainsi dans sa patrie près de quatre cens ans après que Thesée en fut parti. Ce qui fit un si grand plaisir au peuple, qu'il lui en voulut toujours du bien; & pour conserver la memoire de cet évenement ils établirent une dispute de Poëtes tragiques qui fut très-celebre, car Sophocle, encore jeune, ayant fait joüer alors sa premiere piece, l'Archonte Aphepsion voyant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialitez, ne voulut pas tirer au sort les Juges qui devoient juger du merite des pieces &

Cimon rapporte à Athenes les os de Thesée.

Dispute de Poëtes tragiques établie à Athenes pour honorer la memoire de ce retour de Cimon avec les os de Thesée.

de cette Olympiade LXXVII. On peut voir ce qui a été remarqué à la fin de la vie de Thesée, pag. 78.

Qu'enfin on le trouva.] Par une espece de miracle, car comme on le cherchoit on vit un aigle qui becquetoit un lieu un peu élevé, & tâchoit de l'entr'ouvrir avec ses serres. Cimon, frappé d'abord comme d'une inspiration divine, fit foüiller dans cet endroit, & on y trouva le corps de Thesée.

Près de quatre cens ans après que Thesée en fut parti.] C'est une faute que Plutarque ne peut avoir faite. Il avoit écrit sans doute, *près de huit cens ans.*

adjuger le prix. Mais Cimon étant arrivé dans le theâtre avec les autres Generaux, & ayant fait ses libations au Dieu, qui preside à ces jeux, l'Archonte ne permit pas qu'ils sortissent, il les retint, & après leur avoir fait prêter le serment, il les obligea de s'asseoir & d'être Juges, car ils étoient dix, un de chaque Tribu. Ces jeux furent les plus beaux qu'on ait jamais vûs, à cause de la dignité des Juges, qui donna une merveilleuse émulation aux acteurs. Le prix fut adjugé à Sophocle, ce qui causa un si grand chagrin, & une si grande douleur à Eschyle, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athenes, il en partit, se retira en Sicile, où il mourut, & il fut enterré près de la ville de Gela.

Serment prêté par ceux qui devoient juger des prix de poësie.

Sophocle encore jeune remporte le prix sur Eschyle.

Ion, Poëte tragique.

Le Poëte Ion raconte qu'étant encore fort jeune, & fraîchement arrivé de Chio à Athenes chez Laomedon, il soupa un soir chez Cimon, & qu'après le souper, dès que les libations furent faites, on pria Cimon de chanter, ce qu'il fit si agréablement, que toute l'assemblée ravie, le combla de loüanges, & dit qu'il étoit plus poli que Themistocle, qui ayant été prié de chanter à un repas, répondit, *qu'il ne sçavoit ni chanter, ni joüer de la lyre, mais que d'une ville petite & pauvre, il en sçavoit faire une ville grande & riche.*

Cimon chantoit agréablement.

Themistocle traité d'impoli, parce qu'il ne sçavoit pas chanter.

Cela valloit mieux que de sçavoir chanter.

Après qu'il eut cessé de chanter, la conversation étant tombée sur ses actions, comme chacun rappelloit celles qui lui paroissoient les plus belles & les plus grandes, il ne fit mention pour

lui que d'une ruse dont il avoit usé, & qui lui paroissoit la chose la plus sage, & du plus grand sens qu'il eût jamais faite. Les Alliez avoient fait quantité de prisonniers sur les Barbares dans les villes de Seste & de Byzance, & pour faire honneur à Cimon, ils le prierent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nuds, & de l'autre tous leurs ornemens, & toute leur dépoüille. Les Alliez se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité; mais Cimon leur donna le choix, & leur dit, *que les Atheniens se contenteroient de la part qu'ils auroient refusée.* Alors un certain Herophytus de Samos leur ayant conseillé de choisir plutôt la dépoüille des Perses, que les Perses mêmes, ils le crurent, prirent les ornemens des Perses, & laisserent les prisonniers aux Atheniens.

Ruse de Cimon, & que Cimon lui même préfere à ses plus grandes actions.

Partage que Cimon fait du butin pris sur les Barbares.

Mechant conseil d'Herophytus.

Cimon partit donc avec le lot qui lui étoit resté, passant pour un ridicule faiseur de partages, car les Alliez emportoient beaucoup de chaînes, de colliers & de bracelets d'or, quantité de riches vestes & de beaux manteaux de pourpre, & les Atheniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds, & qui étoient très mal-propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parens & les amis de ces prisonniers, qui les racheterent jusqu'au dernier à grosses sommes d'argent, desorte que des deniers qui revinrent de cette rançon Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, & qu'il

y eut encore beaucoup d'or de reste pour le tresor public.

Cimon étant donc devenu fort riche par ce moyen, tous ces grands biens qu'il avoit si honorablement gagnez sur les Barbares, il les dépensa plus honorablement encore pour le soulagement de ses Citoyens. Car il ôta les clôtures de ses terres & de ses jardins, afin que les Atheniens nécessiteux, & les étrangers même pussent y aller cueillir sans crainte & avec toute liberté les fruits dont ils auroient besoin. Tous les jours il avoit chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de gens, & tous les pauvres, qui vouloient y aller, étoient bien reçus, & avoient là leur nourriture sûre, afin que n'étant pas obligez de travailler de leur métier pour gagner leur vie, ils pussent donner tout leur tems aux affaires de la République. Il est vrai qu'Aristote écrit que ce souper n'étoit pas pour tous les pauvres d'Athenes indifferemment, mais seulement pour les pauvres de son bourg de Lacia.

Cimon ôte la clôture de ses terres & de ses jardins.

Tous les jours il avoit un souper pour les pauvres.

Quand il alloit dans les ruës il se faisoit suivre par un grand nombre de gens fort bien vêtus, & lorsqu'il rencontroit quelque pauvre vieillard, qui n'avoit qu'un méchant habit, il lui faisoit donner celui d'un de ses domestiques; & il n'y avoit point de pauvre citoyen qui ne tînt à grand honneur de recevoir publiquement de lui cette liberalité. Davantage ces mêmes domesti-

Il donnoit les habits de ses gens aux vieillards qu'il trouvoit mal-vêtus.

ques portoient toujours ſur eux beaucoup d'argent, & en paſſant dans la place ils s'approchoient des plus apparens & des plus honnêtes de ces néceſſiteux, & leur mettoient dans la main quelques pieces d'argent très-ſecretement, & ſans être vûs de perſonne. Et c'eſt de quoi Cratinus, Poëte comique, ſemble faire mention dans une de ſes pieces, intitulée *les Archiloques*, où il dit: *Pour moi Metrobius Greffier, je me flattois de la douce eſperance de paſſer heureuſement ma vieilleſſe auprès de Cimon, le plus divin, le plus hoſpitalier, le plus charitable de tous les hommes, & le premier des Atheniens en toute vertu; mais malheureuſement il eſt mort le premier.* Et Gorgias le Leontin dit fort bien, *que Cimon amaſſoit des richeſſes pour s'en ſervir & qu'il s'en ſervoit pour ſe faire eſtimer & honorer.* Critias même, qui fut un des trente Tyrans, ſouhaite dans ſes élegies *les richeſſes des deſcendans de Scopas, la magnanimité de Cimon, & les trophées d'Ageſilas le Lacedemonien.* Et encore aujourd'hui nous ne connoiſſons Lichas le Spartiate, & ſon nom n'eſt devenu celebre parmi les Grecs, que parce que les jours où les enfans des Spartiates s'exerçoient & danſoient tout nuds, il recevoit chez lui tous les étrangers qui venoient à la fête, & les traitoit magnifiquement.

Il ſe faiſoit ſuivre par des gens qui portoient de l'argent qu'il donnoit en ſecret aux pauvres Citoyens qu'il rencontroit.

Bel éloge de Cimon par un Poëte comique.

Mot de Gorgias ſur les richeſſes de Cimon.

Elegies du Tyran Critias.

Lichas le Spartiate, ſon hoſpitalité.

Que Cimon amaſſoit des richeſſes pour s'en ſervir, & qu'il s'en ſervoit pour ſe faire eſtimer.] Ce mot eſt fort beau, car la plûpart des hommes n'amaſſent des richeſſes que pour ne pas s'en ſervir, comme tous les avares, ou s'ils s'en ſervent, ce n'eſt que pour ſe faire mépriſer, par leurs folies & par le mauvais uſage qu'ils en font.

Liberalité de Cimon, combien grande.

Mais la liberalité de Cimon surpassoit infiniment l'hospitalité . l'humanité, & la charité des anciens Atheniens. Car ceux-ci ont bien répandu parmi les hommes, & c'est de quoi ils se glorifient avec raison, la semence de la nourriture, s'il est permis de parler ainsi, en leur enseignant à semer le bled; ils leur ont montré encore l'usage des fontaines, & l'utilité du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, en faisant de sa maison comme le Prytanée commun de tous les hommes, en leur abandonnant les prémices des fruits de ses terres, & de tout ce que les saisons lui apportoient de meilleur & de plus beau, & en permettant aux plus étrangers même d'en prendre tant qu'ils vouloient & d'en user comme de leur bien propre, a comme rappellé dans la vie cette ancienne communauté si vantée du tems de Saturne & du siécle d'or. Et quant à ceux qui pour calomnier ces largesses de Cimon, disent que c'étoient des moyens pour flatter le peuple, pour s'insinuer dans ses bonnes graces, & pour attirer ses faveurs, ils sont assez refutez par le reste de la vie de ce personnage, qui tenoit pour l'Aristocratie, & étoit entierement porté pour le gouvernement des Lacedemoniens, comme il le témoigna hautement en se joignant à Aristide pour s'opposer à Themistocle, qui élevoit la Democratie plus haut qu'il ne falloit, & après cela encore en s'emportant extrêmement contre Ephialte, qui pour faire plaisir au peuple,

Les trois choses que les Atheniens ont enseignées aux hommes.

La maison de Cimon, le Prytanée commun de tous les hommes.

Cimon avoit rappellé l'ancienne communauté du siecle d'or.

Cimon tenoit pour l'Aristocratie.

Ephialte vouloit

peuple, vouloit casser le Senat de l'Aréopage. *casser le Senat de l'Aréopage.*

Quoiqu'il vît tous les autres Gouverneurs de son tems, hors les seuls Aristide & Ephialte, enrichis par les concussions & par les voleries qu'ils faisoient sur le public, il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures non-seulement de toute concussion, mais encore de tout present, & continua jusqu'à la fin de sa vie de faire & de dire gratuitement & sans aucun loyer, tout ce qui étoit utile & expedient pour la République.

Cimon se maintient toujours incorruptible.

Sur son desintereſſement on raconte qu'un Barbare, nommé Rœsaces, ayant quitté le parti de son maître le Roi de Perse, vint à Athenes avec de grandes richesses, & que là se voyant incontinent déchiré par les calomniateurs, qui vouloient le rendre suspect au peuple, il se refugia dans la maison de Cimon, & en y entrant il mit d'abord sur la porte du vestibule deux grandes coupes, dont l'une étoit pleine de dariques d'argent, & l'autre de dariques d'or; que Cimon le voyant se prit à rire, & lui demanda, *lequel il aimoit le mieux de l'avoir ou pour pensionnaire, ou pour ami?* & que le Barbare lui ayant répondu, *qu'il aimoit mieux l'avoir pour ami*, Cimon lui repartit, *eh bien, retourne-t-en donc, & remporte ton or & ton argent, car étant ton ami, je m'en servirai comme du mien propre quand j'en aurai besoin.*

Grande preuve de son desintereſſement.

Car les pensionnaires ne sont pas toujours amis.

En ce tems-là les Alliez continuoient bien de payer les contributions ausquelles ils avoient été

taxez, mais las de tant de campagnes qu'ils avoient faites, n'ayant plus besoin de continuer la guerre, & ne desirant desormais que de cultiver leurs heritages, & de vivre en repos, les ennemis s'étant retirez, & ne les incommodant plus par leurs courses, ils n'envoyoient plus ni les hommes, ni les vaisseaux qu'ils devoient fournir. Les autres Generaux des Atheniens tâchoient de les y forcer par toutes sortes de voyes, ils traînoient en Justice ceux qui y manquoient, & obtenoient contr'eux des condamnations à des amendes, & à des peines même corporelles, ce qui rendoit odieux & insupportable aux Alliez le gouvernement des Atheniens. Cimon, élu General, prit une voye toute contraire, il ne força aucun des Grecs, mais prenant l'argent de ceux qui ne vouloient pas servir en personne, & leurs vaisseaux vuides, il permit qu'alléchez par la douceur du repos ils demeurassent tranquillement dans leurs maisons, & que de bons hommes de guerre qu'ils étoient, ils devinssent par leur paresse, par leur luxe & par leur folie, de bons laboureurs & de bons négocians lâches & timides. Et faisant monter ces vaisseaux par les Atheniens tour à tour, les endurcissant ainsi aux travaux & aux fatigues, & les aguerrissant de plus en plus par toutes ces expeditions, il se trouva qu'en très-peu de tems les contributions

Grande adresse de Cimon.

Il se trouva qu'en très-peu de tems les contributions & la solde que les Alliez payoient, &c.] Cette reflexion de Plutarque ren-

& la solde, que les Alliez payoient, lui eurent servi à rendre les Atheniens maîtres de ceux même qui les soudoyoient & entretenoient. Car comme les Atheniens étoient continuellement sur mer, qu'ils avoient toujours le harnois sur le dos & les armes à la main, & qu'ils étoient nourris & exercez dans toutes ces guerres, les Alliez s'accoutumerent peu à peu à les craindre & à les flatter, & par-là, sans s'en appercevoir, ils se trouverent tout d'un coup, au lieu d'alliez des Atheniens, leurs tributaires & leurs esclaves.

Peuples aguerris tôt ou tard les maîtres de ceux qui negligent les armes.

Il faut dire encore que jamais Capitaine Grec ne rabaissa ni n'humilia si fort l'orguëil & la fierté du grand Roi de Perse, que Cimon. Car après l'avoir chassé de la Grece, il ne le quitta point, mais le suivant pied à pied sans lui donner le tems de respirer & de rétablir ses troupes, il ravagea son païs, lui prit plusieurs villes, & en obligea plusieurs autres à se révolter, & à embrasser le parti des Grecs, de sorte que dans toute

Cimon fut celui qui humilia le plus l'orgueil du Roi de Perse.

ferme une grande leçon pour les Politiques & les Princes. Il est certain qu'un Etat aguerri, & qui sera continuellement dans l'exercice des armes, deviendra tôt ou tard le maître de ses Alliez qui vivront dans la paresse, & qui se contenteront de fournir leur part des contributions sans servir de leurs personnes. *La plûpart des Alliez*, dit Thucydide, Liv. I. *par cette paresse de servir ayant offert de payer en argent leur part des contributions pour l'entretien de la flotte, afin de n'être pas obligez de quitter leurs maisons, il arriva de-là que la puissance maritime des Atheniens s'accrut infiniment par cette solde, & que ces Alliez en se tenant ainsi éloignez des combats se rendirent lâches & très malpropres pour la guerre.*

l'Asie depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie on ne voyoit pas briller un seul étendard des Perses. Et encore ayant appris que les Generaux du Roi étoient sur les côtes de la Pamphylie avec une grosse armée & grand nombre de vaisseaux, & voulant les épouvanter de maniere qu'ils n'osassent plus paroître dans cette mer qui est en deçà des Isles Chelidoniennes, il fit voile des ports de Cnide & de Triopium avec deux cens galeres, que Themistocle avoit fait faire très-legeres & très-propres à tourner & à manier avec une extrême agilité, & qu'il élargit alors en faisant sur chacune avec des planches un pont qui débordoit des deux côtez, afin que tenant un plus grand nombre de combattans, elles fussent plus redoutables, & fissent un plus grand effet contre l'ennemi.

C'est-à-dire, dans toute la mer Mediterranée.

Cnide, petite Isle au bas de la mer d'Ionie à la pointe de la Carie. Triopium, ville de la Carie sur cette côte.

Cimon élargit ses galeres par des ponts qui débordent des deux côtez.

Il cingla d'abord vers la ville des Phaselites, qui étoient Grecs de nation, mais qui ne vouloient ni recevoir sa flotte dans leurs ports, ni se déclarer contre le Roi. Et après avoir fait le dégât dans leur païs, il s'approcha de leurs murailles pour les assieger. Ceux de Chio, qui servoient sur sa flotte, & qui de toute ancienneté étoient amis des Phaselites, tâchoient d'adoucir la colere de Cimon, & pendant qu'ils y travailloient, ils avertissoient les Phaselites de tout ce qui se passoit par des lettres attachées à des fléches qu'ils jettoient dans la Place pardessus les murs. Enfin ils moyennerent leur accommodement, à condition

Il va d'abord contre la ville des Phaselites. Phaselles ville considerable sur la côte de la Pamphylie. Elle avoit trois ports.

qu'ils payeroient dix talens, qu'ils ſuivroient les Grecs, & qu'ils combattroient avec eux contre les Barbares.

Dix mille écus.

Ephorus écrit que Tithrauſtes étoit Amiral de la flotte du Roi, & Pherendates General de ſon armée de terre. Mais Calliſthene aſſure qu'Ariomandes, fils de Gobryas, étoit le Generaliſſime de toute cette grande puiſſance, qu'il ſe tenoit à l'ancre avec toute ſa flotte à l'embouchure de l'Eurymedon, & qu'il ne vouloit point haſarder le combat contre les Grecs, parce qu'il attendoit un renfort de quatre-vingt vaiſſeaux Pheniciens qui lui venoient de Cypre.

Fleuve, qui ſe décharge dans la mer de Pamphylie.

Cimon au-contraire, pour prévenir ce renfort, s'avança contr'eux en bataille, reſolu, s'ils ne vouloient pas combattre de leur bon gré, de les y obliger par force. Les Barbares, pour éviter cette neceſſité, entrerent dans le fleuve, mais comme les Atheniens les y ſuivirent, enfin ils vinrent à leur rencontre avec ſix cens voiles, comme l'écrit Phanodemus, ou avec trois cens cinquante, ſi l'on s'en rapporte à Ephorus. Et dans ce combat naval ils ne firent rien qui répondît à de ſi grandes forces, car tournant d'abord leurs prouës vers la terre, les premiers qui purent en approcher, s'y jetterent, & ſe retirerent dans l'armée de terre, qui étoit en bataille aſſez près du rivage, & les autres tomberent entre les mains des Grecs, & furent fort maltraitez, & une preuve certaine que les vaiſ-

Cimon ſe hâte de combattre les Perſes avant l'arrivée du renfort qu'ils attendoient.

ſeaux des Barbares étoient en très-grand nombre, c'eſt que bien qu'il y en eût beaucoup qui ſe ſauverent, comme cela eſt vrai-ſemblable, & beaucoup d'autres qui furent briſez ou coulez à fond, les Atheniens ne laiſſerent pas d'en prendre deux cens.

Cimon bat la flotte des Perſes, & leur prend deux cens vaiſſeaux.

Après cette défaite de la flotte, l'armée de terre s'approcha du rivage. Cimon trouvoit que c'étoit une entrepriſe très-haſardeuſe que de tenter une deſcente en preſence de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées & affoiblies contre des troupes fraîches & ſuperieures en nombre. Mais voyant que le courage de ſes ſoldats étoit infiniment relevé par leur premiere victoire, que leurs forces en étoient même augmentées, & qu'ils ne demandoient qu'à être lâchez contre les Barbares, il fit deſcendre ſon infanterie peſamment armée, encore toute chaude du combat. Cette infanterie ſaute à terre avec de grands cris, & ſe jette impetueuſement ſur les Perſes. Ceux-ci les reçoivent avec courage, & ſoutiennent leur premier choc ſans s'ébranler. Le combat fut rude; beaucoup des plus braves Atheniens, & des plus conſiderables y furent tuez; enfin après de grands efforts les Grecs rompirent les Barbares, les mirent en fuite, & en firent un grand carnage. Tout ce qui ne perit pas par l'épée, fut pris, & on ſe rendit maître de leurs pavillons qui étoient remplis de toutes ſortes de richeſſes.

Il fait une deſcente devant les ennemis, & bat leur armée de terre.

Mais Cimon, comme un redoutable Athlete, après avoir vaincu en un ſeul jour dans deux grands combats, & avoir par ſon combat de terre ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de mer, celui de Platées, ajouta encore un nouveau trophée à ces deux victoires. Car ayant été averti que les quatre-vingt vaiſſeaux Pheniciens, qui n'avoient pû ſe trouver à la bataille, étoient arrivez au port d'Hydre,

Grande habileté de Cimon.

Et avoir par ſon combat de terre ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de mer celui de Platées.] Ce paſſage me paroît défectueux; il me ſemble que l'on n'oppoſe point un combat de terre à un combat de mer, ni un combat de mer à un combat de terre, car ils ſont très-differens. Mais on les oppoſe chacun à ſon ſemblable, à celui qui eſt de même nature. Je croi donc qu'il y a dans le texte une tranſpoſition ſenſible de ces deux termes, πεζομαχίᾳ, *combat de terre*, & ναυμαχίᾳ, *combat de mer*, & qu'un copiſte ayant retenu tout le paſſage par cœur, comme cela arrive ſouvent, les a confondus enſuite. Il faut donc à mon avis rétablir ainſi tout le paſſage. καὶ τὸ μὲν ἐν Σαλαμῖνι, ναυμαχίᾳ, τὸ δὲ ἐν Πλαταιαῖς, πεζομαχίᾳ παρεληλυθώς. *Et avoir par ſon combat de mer ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de terre celui de Platées.* Car on combattit par terre à Platées, & par mer à Salamine. Plutarque ne peut pas parler ici des avantages qu'on tira de ces deux combats pour les préferer aux deux autres, il parle des combats mêmes.

Etoient arrivez au port d'Hydre.] Aucun Auteur ne parle de ce port d'*Hydrum*, non pas même Thucydide, qui a écrit cette hiſtoire. Le P. Lubin a cru que ce devoit être une ville de l'Iſle de Cypre, ou quelque Place de la Pamphylie ou de la Cilicie voiſine du fleuve d'Eurymedon, où Cimon venoit de remporter cette grande victoire; ou même qu'il falloit corriger le texte de Plutarque, & qu'au lieu de ὕδρῳ, il falloit lire Σύδρῃ, *à Sydre*, au *Port de Sydre*, car Sydre étoit une ville maritime de la Cilicie près de la Pamphylie. Et cette conjecture eſt très-vrai-ſemblable, à moins qu'il ne faille lire plutôt au Port d'*Hydruſſa*, car il y avoit une des Iſles Cyclades qu'on appelloit de ce nom.

il y alla en toute diligence avec sa flotte. Ces Barbares ne sçavoient encore rien de certain de ce qui étoit arrivé aux deux grandes armées, ils ne pouvoient s'imaginer qu'elles eussent été battuës, & ils demeuroient en suspens, flottant entre la crainte & l'esperance. Mais quand ils virent arriver la flotte victorieuse, ils furent si abbatus qu'ils ne firent presque point de resistance. Tous leurs vaisseaux furent pris, & la plus grande partie de leurs troupes taillée en pieces.

Traité de paix fait par Cimon avec le Roi de Perse.

Ce grand échec humilia si fort la fierté du grand Roi, qu'il consentit à signer ce Traité de paix si celebre, dont les deux principaux articles étoient, qu'il se tiendroit toujours éloigné des mers de la Grece de la carriere d'un cheval, & qu'il ne navigeroit jamais en deçà des roches Cyanées & des Isles Chelidoniennes avec aucunes galeres armées, ni autres vaisseaux de guerre. Il est vrai que Callisthene écrit que cela ne fut point stipulé par le Traité, mais que le Roi l'executa par la grande terreur que lui imprima sa défaite, & qu'il se tint toujours si loin de la Grece par cette raison, que dans la suite

Et qu'il ne navigeroit jamais en-deçà des roches Cyanées & des Isles Chelidoniennes.] Par-là il lui étoit défendu d'entrer dans la mer Egée par le pont Euxin, & dans la Mediterranée par les mers de Pamphylie, de Syrie, &c. car ces roches Cyanées sont deux petites Isles à l'entrée du Pont, l'une du côté de l'Europe près de Bysance, l'autre du côté de l'Asie, près de Chalcedoine, séparées par le bras de mer qui n'a là qu'environ vingt stades, ou deux mille cinq cens pas.

ſuite Pericles avec cinquante galeres, & Ephialte avec trente ſeulement, coururent bien au-delà de ces Iſles Chelidoniennes ſans trouver la moindre flotte des Barbares, ni même un ſeul de leurs vaiſſeaux. Mais dans les decrets publics que Cratere a recueillis, on trouve la copie de ce Traité, ce qui montre qu'il eſt veritable. On dit de plus, que pour cette occaſion les Atheniens éleverent l'autel de la Paix, & qu'ils décernerent de grands honneurs à Callias, qui avoit été envoyé en ambaſſade auprès du Roi de Perſe, pour lui faire ratifier ce Traité.

Recueil des decrets faits par Cratere, le même qui avoit ſervi ſous Alexandre.

Autel de la Paix élevé dans Athenes.

Ambaſſade des Atheniens au Roi de Perſe pour la ratification du Traité.

Après que les dépoüilles eurent été venduës à l'encan, il ſe trouva tant d'or & d'argent dans l'épargne, que les Atheniens eurent abondamment dequoi fournir à toutes les dépenſes publiques, & que de ces mêmes fonds ils firent bâtir la muraille de la Citadelle qui regarde le midy. On dit auſſi que les grandes murailles, qu'on appelle *les Jambes*, & qui joignent le Pirée à la ville, furent veritablement bâties après Cimon, mais que ce fut lui qui des fruits de ſa victoire en fit jetter les premiers fondemens avec beaucoup de travail & une grande dépenſe. Car comme le terrein, où on étoit obligé de les aſſeoir, ſe trouvoit au milieu des eaux & des marais, il fallut deſſecher,

Grandes richeſſes qui revinrent à l'épargne, de la vente du butin, & l'uſage qu'on en fit.

* *Ce qui montre qu'il eſt veritable.*] Quand on n'auroit pas trouvé ce Traité dans le recueil de Cratere, le bon ſens ſeul perſuade que Cimon après des victoires ſi complettes, ne laiſſa pas cela à la diſpoſition du vaincu, & qu'il le ſtipula par un Traité.

& consolider les marais à force de cailloux & de grosses pierres de taille qu'on y jettoit, & faire ainsi ces fondations à pierres perduës. Il fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux destinez aux exercices & aux jeux honnêtes des gens de condition, qui dans la suite furent dans une très-grande vogue; car il planta quantité de beaux planes dans la Place publique, & de l'Académie, qui étoit un lieu aride & nud, il en fit un parc & un bocage délicieux, arrosé de quantité de belles fontaines, & percé de plusieurs grandes allées couvertes pour se promener, & de longues lices pour y faire des courses.

Cimon le premier qui embellit Athenes de lieux d'exercices.

Il embellit l'Académie, & en fit un parc délicieux.

Quelque tems après, ayant eu nouvelles que quelques Perses ne vouloient pas abandonner la Chersonese de Thrace, dont ils s'étoient emparez, & qu'ils appelloient à leur secours les peuples de la haute Thrace pour s'y maintenir, il alla contre eux avec quatre galeres. Les Barbares ayant appris qu'il étoit parti d'Athenes avec ce peu de vaisseaux, n'en faisoient aucun compte, mais avec ces quatre galeres il ne laissa pas de les attaquer. Il prit treize de leurs vaisseaux, les chassa entierement de leur païs, soumit les Thraces, & réduisit toute la Chersonese sous le pouvoir des Atheniens.

Il bat les Perses en Thrace avec quatre galeres, & soumet toute la Chersonese.

Après cette expedition il alla contre ceux de l'Isle de Thasos qui s'étoient révoltez, les battit dans un grand combat naval, prit trente-trois de leurs navires, assiegea leur ville, la prit d'as-

Il va contre l'Isle de Thasos, bat les Thasiens dans un combat naval, & prend leur Ville.

faut, acquit aux Atheniens les mines d'or, qu'ils avoient dans le continent voisin, & leur soûmit toutes les terres, qui étoient de la dépendance de cette Isle.

Mines d'or de Thasos.

De-là il lui étoit aisé de passer dans la Macedoine, & d'enlever aux Macedoniens une grande partie de leur païs. Comme il ne voulut pas profiter de cette occasion, cela donna lieu de l'accuser de s'être laissé corrompre par les presens du Roi Alexandre, & sur cela il fut poursuivi en Justice par ses ennemis, qui s'étoient liguez contre lui. Dans les justifications qu'il employa auprès de ses Juges, il dit, *que jamais il n'avoit fait amitié ni alliance avec les Ioniens, ni avec les Thessaliens, peuples très-riches, comme l'avoient fait plusieurs de leurs Generaux, qui avoient cherché à se faire faire la cour, & à s'enrichir, mais qu'il s'étoit lié avec les Macedoniens, parce qu'il admiroit & qu'il*

Cimon accusé de s'être laissé corrompre par l'argent des Macedoniens. Sa defense.

Acquit aux Atheniens les mines d'or, qu'ils avoient dans le continent voisin.] C'est ce que Thucydide n'a pas oublié. *Les Thasiens*, dit-il, *abandonnerent leur continent, & leurs mines aux Atheniens.* Au reste ce sont ces mines qui avoient donné le nom à Thasos, bâtie par les Phœniciens, car comme Bochard l'a montré, elle fut aussi appellée du mot Syrien *Thas*, qui signifie de petites parcelles d'or, à cause de l'or que l'on tiroit de cette Isle & de Scaptensule dans le continent voisin, & dont le revenu annuel étoit de deux cens talens, & quelquefois de trois cens, c'est-à-dire, de deux cens mille ou de trois cens mille écus, c'est par la même raison que les Grecs l'avoient appellée, *Chryse dorée*. Thasos, Isle au haut de la mer Egée.

Il lui étoit aisé de passer dans la Macedoine.] Car l'Isle de Thasos est si voisine des côtes de la Macedoine, que Cimon y étoit tout porté, & qu'il pouvoit faire très-facilement une descente dans ses terres.

Mais qu'il s'étoit lié avec les

tâchoit d'imiter leur ſimplicité, leur frugalité & leur temperance, qu'il préferoit à toutes les richeſſes du monde ; que du reſte il pouvoit ſe vanter que perſonne n'étoit plus aiſe que lui d'enrichir ſa ville des dépoüilles de ſes ennemis.

Steſimbrotus, en parlant de ce jugement, rapporte qu'Elpinice alla chez Pericles pour le ſolliciter en faveur de ſon frere Cimon, & pour tâcher de le fléchir par ſes prieres, car il étoit un de ſes plus violens accuſateurs. Pericles après l'avoir entenduë, lui dit en riant, *Elpinice, vous êtes deſormais trop vieille pour venir à bout d'auſſi grandes affaires par vos ſollicitations.* Néanmoins le jour que l'affaire fut jugée, il fut plus doux que tous les autres, & ne ſe leva qu'une ſeule fois pour parler contre lui, encore ne fut-ce que par maniere d'acquit. Cimon fut donc abſous à pur & à plein.

Mot de Pericles à la ſœur de Cimon, qui le ſollicitoit pour ſon frere.

Cimon abſous.

Du reſte pendant tout le tems qu'il gouverna, & qu'il reſta dans la ville, il retint & refrena toujours la licence du peuple, qui mettoit le pied ſur la gorge aux nobles, & attiroit à lui toute la puiſſance & l'autorité. Mais après qu'il fut encore parti pour aller commander l'armée, le peuple ſe

Macedoniens.] On a voulu corriger cet endroit, & lire, *mais qu'il s'étoit lié avec les Lacedemoniens.* Il eſt certain que Cimon avoit beaucoup de penchant pour les Lacedemoniens, comme cela paroît par la ſuite ; mais il faut de deux choſes l'une, ou que Cimon ait tenu ce diſcours dans une autre occaſion, ou s'il l'a tenu en celle-ci il ne peut avoir parlé que des Macedoniens, car les Lacedemoniens ne font rien ici. Cimon ne répondroit pas au reproche de ſes ennemis. Mais les Macedoniens étoient-ils ſi temperans & ſi ſages ? Ce paſſage eſt très-embarraſſant. Dans

voyant la bride ſur le cou, & ſe ſentant appuyé par Ephialte, bouleverſa tout l'ancien ordre du Gouvernement, renverſa toutes les loix fondamentales, & les anciennes coutumes, dont il avoit uſé de tout tems, ôta au Senat de l'Aréopage la connoiſſance de la plûpart des cauſes qui alloient devant lui, ne lui laiſſant que les plus communes & en très-petit nombre, & ſe rendit maître abſolu de tous les Tribunaux. De ſorte qu'il jetta ſa ville dans une pure Democratie, Pericles étant déja puiſſant & favoriſant ce parti de tout ſon pouvoir. C'eſt pourquoi quand Cimon fut de retour, il témoigna ſon mécontentement de voir la dignité du Senat foulée aux pieds, & tâcha par toutes ſortes de moyens de le remettre en poſſeſſion de ſon autorité, & de reſſuſciter l'Ariſtocratie, qui avoit été établie du tems de Cliſthene. Mais ſes ennemis ſe mirent à crier & à exciter contre lui le peuple, en renouvellant les bruits, qui avoient couru de ſon commerce avec ſa ſœur Elpinice, & en lui reprochant le grand attachement qu'il avoit pour les Lacedemoniens. Sur quoi il y eut des vers d'Eupolis, qui furent fort celebres, & qui diſoient, *il n'étoit point mé-*

Le peuple profitant de l'abſence de Cimon, rétablit la Democratie.

Cimon de retour fait tous ſes efforts pour rétablir l'Ariſtocratie.

ce qui précede, le ſens demande, *mais qu'il s'étoit lié avec les Lacedemoniens*, comme il eſt dans le texte qu'Amiot a ſuivi, & l'occaſion demande *avec les Macedoniens*, puiſque c'eſt par eux qu'on l'accuſe d'avoir été corrompu. Peut-être doit-on expliquer ce paſſage favorablement, & penſer que Cimon diſant qu'il s'étoit lié avec les Lacedemoniens, veut dire que c'étoient les ſeuls peuples avec leſquels il s'étoit lié, & par conſéquent qu'il ne s'étoit pas lié avec les Macedoniens.

Trait de satyre bien amer d'Eupolis contre Cimon.

chant homme, mais il étoit sujet au vin & très-négligent, & il prenoit souvent la liberté de découcher pour aller à Sparte, laissant sa pauvre sœur Elpinice toute seule avec une grande cruauté.

Le peu de vraisemblance de ces reproches d'Eupolis.

Que si étant aussi négligent & aussi adonné au vin que le dit ce Poëte, il a pris tant de villes & remporté tant de victoires, il est certain que s'il eût été vigilant & sobre, aucun des Capitaines, qui ont été avant lui & après lui, ne l'auroit surpassé en faits d'armes, & en glorieux exploits. Il est vrai que dès le commencement de sa vie il eut beaucoup d'inclination pour Lacedemone. Car de deux enfans jumeaux, qu'il eut d'une femme Clitorienne, comme l'écrit Stesichore, il nomma l'un *Lacedemonius*, & l'autre *Eleus*. C'est pourquoi Pericles reprocha souvent à ces enfans leur race du côté de leur mere. Mais Diodore le Géographe écrit, que ces deux enfans & un troisiéme encore, qui fut appellé Thessalus, lui naquirent d'Isodice, fille d'Euryptoleme, fils de Megacles, & par conséquent Athenienne.

De la ville de Clitor en Arcadie.

La faveur des Lacedemoniens contribua le plus à la grandeur de Cimon.

Ce qui contribua le plus à son élevation, ce fut la faveur des Lacedemoniens, qui étoient ennemis déclarez de Themistocle, & qui aimoient mieux que Cimon, qui étoit jeune, eût dans Athenes la principale puissance, & la plus

Que si étant aussi négligent & aussi adonné au vin que le dit ce Poëte.] Plutarque fait connoître par ces paroles, qu'il n'ajoûtoit pas beaucoup de foi à cette satyre d'Eupolis. En effet les grandes choses que Cimon a faites ne marquent pas un homme bien négligent ni fort adonné au vin.

grande autorité. Les Atheniens le voyoient d'abord avec plaisir, parce que cette bienveillance des Spartiates pour Cimon, leur apportoit de grands avantages. En effet, quand ils commencerent à s'aggrandir, & à vouloir se mêler seuls des affaires des Alliez, & s'attribuer le commandement des armées, ils n'étoient nullement fâchez de la puissance & du grand crédit de Cimon, car c'étoit lui qui faisoit tout parmi les Grecs, parce qu'il traitoit tous les Alliez avec beaucoup d'humanité, de douceur & de courtoisie, & qu'il étoit très-agréable aux Lacedemoniens. Mais quand ils furent devenus plus grands & plus puissans, & qu'ils virent le grand attachement que Cimon avoit pour les Spartiates, alors ils en furent très-fâchez; car en leur parlant il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacedemone, surtout quand il les reprenoit de quelque chose, ou qu'il vouloit les piquer, comme l'écrit Stesimbrotus, car il avoit accoutumé de leur dire, *ce n'est pas-là ce que font les Spartiates*. Et par-là il s'attira l'envie & la haine de ses citoyens.

Car croyant n'avoir plus besoin de son crédit, ils ne pouvoient plus supporter ses reprimendes.

Comment Cimon s'attira la haine & l'envie de ses citoyens.

Mais ce qui lui porta le plus grand coup, ce fut une calomnie horrible, dont voici le fonde-

Ils n'étoient nullement fâchez de la puissance & du grand crédit de Cimon.] Ce n'étoient pas les Lacedemoniens qui n'étoient pas fâchez de la grande puissance de Cimon, c'étoient les Atheniens. Car dans la vûë de leur aggrandissement ils n'étoient pas fâchez du crédit de Cimon, parce qu'ils le regardoient comme un instrument très-propre à servir à leur élevation, en empêchant les Lacedemoniens de s'y opposer, & de rompre leurs mesures. La suite le fait voir très-clairement.

ment : la quatriéme année du regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais oüi parler. En plusieurs endroits le païs fut englouti dans des abîmes, le Taygete & les autres monts furent ébranlez jusqu'à leurs fondemens, plusieurs de leurs sommets se détacherent, & croulerent, toute la ville fut bouleversée & abîmée, excepté cinq maisons qui resterent seules au milieu de cette desolation épouvantable. Il y avoit alors dans un grand portique plusieurs jeunes hommes, & plusieurs jeunes garçons, qui s'exerçoient ensemble tout nuds. Un peu avant que le tremblement commençât, on dit qu'il se leva tout-à-coup un liévre qui passa le long du portique ; les jeunes garçons tout frottez & huilez qu'ils étoient, se mirent à courir après, & à le chasser pour se divertir; ils ne furent pas plûtôt sortis, que le portique tomba sur les jeunes hommes qui étoient restez & les écrasa. On montre encore aujourd'hui dans le lieu même leur tombeau, qui est appellé *Seismatia.* Archidamus, qui sur le danger present conjectura très-habilement celui dont il étoit menacé, & qui voyoit ses citoyens empressez à sauver ce qu'ils avoient de plus précieux, ordonna qu'on sonnât des trompettes pour donner l'alarme comme si l'ennemi étoit prêt à tomber sur eux, afin qu'ils accourussent promptement autour de lui avec leurs armes. Et ce fut cela seul qui sauva Sparte dans ce terrible

Horrible tremblement de terre à Sparte.

C'est-à-dire, le tombeau de ceux qui furent écrasez par le tremblement de terre.

Grande prudence d'Archidamus.

terrible moment, car les Ilotes accoururent de toutes parts pour achever de détruire ceux que le tremblement de terre avoit épargnez, mais les ayant trouvez armez & en bataille, ils se retirerent dans les villes voisines, & commencerent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, & se sentant fortifiez par les Messeniens, qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Guerre des Ilotes contre Sparte.

Dans cette extrêmité Lacedemone envoya Periclidas à Athenes demander du secours. Le Poëte Aristophane, pour se mocquer de cet Ambassadeur, dit en s'adressant aux Lacedemoniens, *Avez-vous oublié que jadis le Spartiate Periclidas vint supliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels pâle & défait avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée, &c.* Ephialte s'y opposoit & protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athenes, mais qu'il falloit la laisser ensevelie dans ses abîmes, & tenir ainsi l'or-

Lacedemone envoye un Ambassadeur à Athenes demander du secours.

Casaque rouge des Lacedemoniens à la guerre.

Ephialte étoit d'avis de ne pas secourir Sparte.

Le Poëte Aristophane, pour se mocquer de cet Ambassadeur, dit en s'adressant aux Lacedemoniens, Avez-vous oublié, &c.] C'est dans sa Lysystrata à la fin. Et voici le passage entier: *Après cela, Lacedemoniens, car c'est à vous que j'adresse la parole, Avez-vous oublié que jadis le Spartiate Periclidas vint supliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels pâle & défait avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée? Messene étoit alors les armes à la main contre vous, & Neptune ébranloit votre terre jusqu'à ses fondemens. Alors Cimon arrivé à votre secours avec quatre mille hommes de pied, sauva Lacedemone. Après ce grand service, que vous avez reçu des Atheniens, vous ravagez la terre qui vous a si genereusement obligez.*

gueïl de Sparte humilié. Mais Critias dit que Cimon, préferant l'utilité des Lacedemoniens à l'aggrandissement de sa patrie, entraîna le peuple par son éloquence, & marcha au secours de Sparte avec quatre mille hommes de pied. Ion rapporte même l'endroit de son discours qui frappa & qui persuada le plus les Atheniens. Car il dit qu'il les

Cimon est d'un avis contraire, & l'emporte.

Que Cimon, préferant l'utilité des Lacedemoniens à l'aggrandissement de sa patrie.] C'étoit l'opinion de Critias, mais cette opinion pouvoit fort bien être fausse. Car on peut dire que Cimon rendit par-là un très-grand service à son païs. Et c'est ce qu'on va voir dans la Remarque après celle qui suit.

Ion rapporte même l'endroit de son discours.] Je ne sçaurois m'empêcher de faire remarquer ici une grande faute d'Amiot, qui a traduit, *qui plus est, j'obmets les paroles mêmes dont il usa pour émouvoir le peuple à lui octroyer sa demande.* Comment les obmet-il, puisqu'il les rapporte ? Ce sçavant homme n'a point du tout entendu le texte. Toute la suite est encore très-mal traduite.

* *Qui plus est Ion rapporte même.*] *Je dois faire réparation à Amiot. Je l'ai accusé d'avoir traduit,* Qui plus est j'obmets. *Et il est vrai qu'on lit ainsi dans l'édition de Paris chez Guillaume Chaudiere de* M. D. LXXXII. *dont je me suis servi à la Campagne. Mais c'est une faute d'impression. Amiot avoit fort bien mis dans sa premiere édition,* Qui plus est Ion rapporte. *Et j'ai eu grand tort de ne pas consulter cette édition avant que de donner ma Remarque.*

Ion rapporte même l'endroit de son discours qui frappa.] En effet le mot de Cimon est d'une grande force, & il étoit bien difficile que les Atheniens n'en fussent pas frappez. Mais Amiot n'en a nullement compris la beauté ni la force; & il l'a entierement défiguré, en traduisant, *Car il les pria de ne vouloir pas permettre que la Grece clochât, comme si Lacedemone eût été un de ses pieds, & Athenes l'autre, ni souffrir que leur Cité fût privée de sa compagne au joug de la défense de la Grece.* Cette explication, *Comme si Lacedemone*, est ajoutée sans necessité, & n'est point du texte. Et *ni souffrir que leur Cité fût privée de sa compagne au joug de la défense de la Grece*, est entierement contraire au sens du mot, où Lacedemone est regardée non comme sa compagne, mais comme la rivale d'Athenes. La Remarque suivante va le mettre dans tout son jour.

exhorta *à ne pas laisser la Grece boiteuse, & leur ville sans contrepoids.*

Beau mot de Cimon.

Après qu'il eut secouru les Lacedemoniens, comme il s'en retournoit, il passa par Corinthe avec son armée. Lachartus, qui commandoit dans Corinthe, se plaignit aigrement à lui de ce qu'il avoit fait entrer ses troupes dans sa Place avant que d'en avoir demandé la permission aux habitans. *Car*, lui dit-il, *quand on frappe à la porte de quelqu'un, encore n'entre-t-on point que le maître ne l'ait ordonné. Mais vous autres, Lachartus*, lui repartit promptement Cimon, *vous n'avez pas frappé aux portes des Cléonéens & des Megaréens, vous les avez brisées, & vous y êtes entrez à main armée, prétendant que tout devoit être ouvert au plus fort.* Par ces paroles pleines de fermeté & d'audace Cimon rembarra fort à propos le Capitaine Corinthien, & il continua sa route.

Réponse ferme de Cimon au Commandant de Corinthe.

Quelque tems après les Lacedemoniens appel-

Il les exhorta à ne pas laisser la Grece boiteuse, & leur ville sans contrepoids.] Par ce seul mot Cimon justifie suffisamment le conseil qu'il donnoit de secourir Sparte. Il est certain que Sparte & Athenes pouvoient être regardées comme les deux jambes de la Grece, car c'étoit sur ces deux villes que toute la Grece étoit appuyée. Ainsi, l'une venant à perir, la Grece demeureroit comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athenes étoit si enflé de sa grandeur, si fier & si mutin, qu'il avoit besoin d'un frein capable de moderer sa fougue, & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte, c'étoit elle seule qui pouvoit servir de contrepoids à l'emportement des Atheniens. C'étoit donc rendre un grand service à Athenes que de secourir Sparte, & de l'empêcher de tomber. & c'étoit un coup d'un grand politique.

Quelque tems après les Lacedemoniens appellerent encore à leur

lerent encore les Atheniens à leur ſecours contre les Meſſeniens & les Ilotes, qui s'étoient emparez d'Ithome. Mais quand ils furent arrivez, ils commencerent à craindre leur audace, leur puiſſance & leur grande réputation, & leur firent l'affront de les renvoyer eux ſeuls de tous leurs alliez, comme des gens ſuſpects & capables de tout entreprendre.

Ville de Theſſalie dans l'Eſtiotide.

Affront fait aux Atheniens par les Lacedemoniens.

Les Atheniens s'en étant retournez pleins de colere & de reſſentiment, ſe déclarerent dès ce jour-là ennemis jurez de tous ceux qui prenoient les interêts de Lacedemone, & ſur le moindre prétexte qu'ils purent trouver, ils bannirent Cimon du ban de l'Oſtraciſme, qui étoit un banniſſement pour dix ans.

Cimon banni du ban de l'Oſtraciſme.

Il arriva pendant ce tems-là que les Lacedemoniens revenant d'une expedition, où ils avoient affranchi la ville de Delphes de la dépendance des Phociens, & étant campez dans la

ſecours les Atheniens.] Les Lacedemoniens étant engagez au ſiége d'Ithome, & n'en pouvant venir à bout, parce qu'ils n'étoient pas propres aux ſiéges, appellerent à leur ſecours les Atheniens, qui y étoient très-propres. Quand ils furent arrivez devant la Place ſous la conduite de Cimon, les Lacedemoniens commencerent à redouter leur audace & leur eſprit remuant, & ils craignirent que s'ils étoient là plus long-tems, les Etrangers, qui étoient dans leurs troupes, gagnez par ceux de la Place, & favoriſez par les Atheniens, n'entrepriſſent quelque choſe contr'eux. Ils congedierent donc Cimon avec ſes troupes, diſant qu'ils n'en avoient plus beſoin. Les Atheniens, offenſez de cet outrage, qu'ils ne meritoient point, rompirent l'alliance avec les Lacedemoniens, & ſe liguerent avec les Argiens leurs ennemis. Thucyd. Liv. I.

plaine de Tanagre, les Atheniens allerent à leur rencontre pour les combattre. En cette occasion Cimon se crut dispensé de garder son ban, & se rendit avec ses armes dans sa tribu Oeneide pour servir sa patrie, & pour combattre avec ses compatriotes contre les Lacedemoniens. Le conseil des cinq cens en étant informé, & craignant sur les criailleries de ses ennemis qu'il ne fût venu pour les trahir en troublant l'ordonnance de leur bataille, & pour mener ensuite dans Athenes les Lacedemoniens victorieux, envoya faire défenses expresses aux Capitaines de le recevoir dans leurs bandes. Il fut donc obligé de se retirer, mais avant que de partir il s'adressa à Euthippe du bourg d'Anaphluste, & à quelques autres de ses compagnons, qui étoient les plus soupçonnez de favoriser les Lacedemoniens, & les[r] conjura de combattre de toutes leurs forces & sans se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon injuste qui les deshonoroit.

Cimon rompt son ban pour se trouver au combat de Tanagre avec ses citoyens.

Les Capitaines ont ordre de ne pas le recevoir.

Ces braves gens, qui étoient au nombre de cent, excitez par ces paroles, lui demanderent son armure complette qu'ils placerent au milieu

Armure complette de Cimon mise au milieu d'un bataillon.

[r] *Et les conjura de combattre de toutes leurs forces & sans se ménager.*] Voilà une grande action. Cimon vient de recevoir de ses Citoyens le plus grand affront qu'on puisse faire à un brave homme, & il ne s'en venge qu'en exhortant ceux qui sont soupçonnez comme lui, à bien faire leur devoir, pour détruire cette calomnie.

Lui demanderent son armure complette, qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon.]

de leur petit bataillon, & se serrant en un gros, ils soutinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates, & combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Atheniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusez si injustement.

Cela fut cause aussi qu'ils ne perseverent pas long-tems encore dans leur colere contre Cimon. Adoucis en partie, comme il est vraisemblable, par le souvenir des services qu'il leur avoit rendus, & en partie ramenez par la conjoncture fâcheuse où ils se trouvoient, car ayant été défaits dans le grand combat qui fut donné à Tanagre, & attendant le Printems prochain une armée du Peloponese, qui viendroit fondre sur eux, ils rappellerent Cimon de son bannissement. Et ce fut Pericles lui-même qui en dressa & proposa le decret, tant les querelles étoient alors civiles & politiques, & les animositez moderées & prêtes à s'appaiser dès que l'utilité publique le demandoit; & tant l'ambition,

Cimon rappellé de son ban.

Querelles calmées dès que l'utilité publique le demandoit.

Voici une chose bien singuliere. Ces cent Atheniens ne pouvant avoir Cimon à leur tête pour combattre sous ses ordres, lui demandent son armure entiere, & la placent au milieu d'eux pour l'avoir devant les yeux, comme témoin de leurs actions, & pour s'exciter par cette vuë à faire des prodiges de valeur dignes d'un si grand Capitaine. Quel honneur pour Cimon! Amiot n'a nullement connu la beauté de ce passage.

Tant les querelles étoient alors civiles & politiques.] J'ai hasardé cette expression, *querelles politiques*, pour dire des querelles qui se calment & s'appaisent dès que la politique le demande. La politique, c'est-à-dire, l'interêt de l'Etat.

qui eſt la plus vive & la plus forte des paſſions, cedoit & ſe conformoit aux tems & aux beſoins de la patrie.

Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promtement cette guerre déja très-allumée, & reconcilia les deux villes. Mais, la paix faite, voyant que les Atheniens ne pouvoient demeurer en repos, & qu'ils vouloient ſe donner du mouvement, & ſe ſervir de leurs armées pour s'aggrandir, il eut peur qu'ils n'inquietaſſent quelque peuple de la Grece, ou qu'en rodant autour des Iſles du Peloponeſe avec une ſi groſſe flotte, ils ne donnaſſent quelque prétexte d'accuſer leur ville d'avoir excité des guerres civiles, ou d'avoir donné des ſujets de plainte à leurs alliez. Il arma donc deux cens galeres pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre.

Cimon reconcilie Athenes & Lacedemone.

Grande prudence de Cimon.

Il arma donc deux cens galeres pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre.] Il me ſemble que Plutarque n'a pas aſſez bien démêlé les deux expeditions que les Atheniens firent en Egypte, & qu'il fait entreprendre à Cimon deux affaires en même tems. Je ne ſçai ſi la prudence les autoriſeroit. Voici comme ces deux entrepriſes furent faites. Cimon alla contre Cypre avec deux cens galeres. Pendant qu'il étoit attaché à cette expedition, Inarces Roi de Libye, & fils de Pſammetichus, partit de Marée, ville au-deſſus du Phare, & obligea la plus grande partie de l'Egypte à ſe révolter contre le Roi Artaxerce; & pour ſe maintenir il appélla à ſon ſecours les Atheniens qui étoient devant Cypre; les Atheniens, quittant d'abord cette Iſle, navigent en Egypte, ſe rendent maîtres du Nil, attaquent Memphis, s'emparent de ſes deux premieres enveloppes, & donnent aſſaut ſur aſſaut à la troiſiéme, qu'on appelloit *la muraille blanche*. Mais ils furent très-malheureux dans cette expédition, car le Roi Artaxerce

Par-là il vouloit accoutumer les Atheniens & les exercer à faire la guerre contre les Barbares, & en même tems les enrichir par les voyes justes & permises, en les mettant en état de rapporter dans leur patrie les dépoüilles & toutes les richesses de leurs ennemis naturels.

Songe que Cimon eut la veille de son départ pour l'Egypte.

Quand tout fut prêt, & que l'armée fut sur le point de s'embarquer, Cimon eut la veille ce songe : il lui sembla qu'une lyce fort en colere abboyoit contre lui, & qu'au milieu de son abboy elle prononça d'une voix humaine & très-bien articulée, *Viens, car tu nous feras plaisir à moi & à mes petits*. Ce songe paroissoit difficile à expliquer. Mais un certain Astyphilus de Posidonie, ami particulier de Cimon, grand Devin & bon interprete des songes, lui déclara que ce songe lui prédisoit la mort, & voici comme il l'expliquoit :

Ville de la Lucanie sur la côte.

envoya en Egypte Megabaze avec une grosse armée, qui défit les révoltez & leurs alliez, chassa les Grecs de Memphis, les enferma dans une Isle où il les assiegea, & les prit après dix-huit mois de siége. Ils périrent presque tous après six années de guerre, & il n'en retourna en Grece que très-peu. Voilà la premiere expédition. La seconde fut quelques années après, & arriva de la même maniere. Les Atheniens allerent encore contre Cypre avec deux cens galeres. Pendant qu'ils étoient occupez au siége de Citium, le Roi Amirteus les pria de lui envoyer du secours. Cimon y envoya soixante galeres. Les uns prétendent qu'il y alla lui-même, les autres, qu'il resta au siége de Citium. Apparemment Plutarque n'a voulu parler que de cette derniere expédition, puisqu'il dit, *pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre*. Mais je le dis encore, il n'a pas assez démêlé ces expéditions. Car Cimon ne pensoit nullement à aller en Egypte quand il fit voile contre Cypre.

Ce songe paroissoit difficile à expliquer.] Il l'étoit en effet.

quoit : le chien eſt ennemi de l'homme contre lequel il abboye, or on ne ſçauroit faire à ſon ennemi un plus grand plaiſir que de mourir, & ce mêlange de la voix humaine avec l'abboy, marque pour ennemi un Mede. Car l'armée des Medes eſt compoſée de Grecs & de Barbares.

Explication du ſonge.

Après ce ſonge il lui arriva encore un autre ſigne, qui n'étoit pas moins ſurprenant. Un jour qu'il offroit un ſacrifice à Bacchus, le Prêtre ayant ouvert la victime après l'avoir égorgée, il vint une quantité prodigieuſe de fourmis, qui enleverent le ſang qui étoit figé, le porterent peu à peu auprès de Cimon, & lui en enduiſirent le gros doigt du pied, ſans que perſonne y prît garde, pendant un aſſez long-tems. Enfin Cimon s'en apperçut, & comme il les regardoit, le Sacrificateur vint lui preſenter le foye de la victime, qui s'étoit trouvé ſans tête.

Autre ſigne arrivé à Cimon.

Cimon étoit là nuds pieds, comme c'étoit la coutume de la plûpart des Atheniens.

Malgré ces ſiniſtres préſages, il ne laiſſa pas de s'embarquer, car il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Il envoya d'abord en Egypte ſoixante

Mais il n'y avoit point de ſonge ſi difficile dont les Devins ne donnaſſent l'explication, & une explication très-colorée. Le Devin Aſtyphilus explique celui-ci d'une maniere fort ingenieuſe. Il n'étoit pas poſſible de le mieux expliquer. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ces explications fauſſes & ſuperſtitieuſes ſe trouvent ſouvent confirmées par l'évenement.

Et ce mêlange de la voix humaine avec l'abboy, marque pour ennemi un Mede.] Les Grecs ne traitoient de voix humaine que leur langage, & ils regardoient le langage des Barbares comme l'abboy des chiens. Le Devin ſe ſert fort bien de cette opinion pour expliquer ce ſonge d'un General Grec qui marchoit contre les Perſes.

de ſes vaiſſeaux, & avec les autres il retourna ſur les côtes de la Pamphylie, battit l'armée navale du Roi, compoſée de vaiſſeaux de Phœnicie & de Cilicie, ſe rendit maître de toutes les villes des environs, & épioit cependant l'occaſion de penetrer en Egypte, car il ne concevoit pas de mediocres deſſeins, & il ne penſoit à rien de moins qu'à ruiner & détruire abſolument l'Empire du grand Roi de Perſe. Et ce qui l'excitoit le plus à cette haute entrepriſe, c'étoit l'envie & la jalouſie dont il étoit animé contre Themiſtocle, ſur ce qu'il avoit appris que ſa gloire & ſa puiſſance étoient très-grandes parmi les Barbares depuis qu'il avoit promis au Roi que s'il entreprenoit la guerre contre les Grecs, il conduiroit lui-même ſon armée, & le ſerviroit très-utilement. Mais on dit qu'avec toutes ces magnifiques promeſſes Themiſtocle deſeſperant de pouvoir jamais venir à bout de la Grece, & ſurmonter la fortune & la vertu de Cimon, ſe fit mourir volontairement lui-même.

Cimon bat l'armée navale du Roi de Perſe ſur les côtes de la Pamphylie.

Grands projets de Cimon.

Cependant Cimon, qui avoit formé pluſieurs grands projets, & comme donné le ſignal de pluſieurs grandes batailles, ſe tenoit avec ſa flotte à la rade de Cypre. De-là il envoya à l'Oracle de Jupiter Ammon quelques-uns de ſes gens les plus fideles & les plus affectionnez, pour conſulter ce Dieu ſur des choſes très-ſecrettes, car perſonne n'a jamais ſçu pourquoi il les avoit envoyez. Et le Dieu ne leur rendit pas même d'o-

Cimon envoye conſulter l'Oracle de Jupiter Ammon.

racle, mais dès qu'il les vit entrer dans ſon Temple, il leur ordonna de s'en retourner, *parce que Cimon s'étoit déja rendu auprès de lui.* Ces paroles ouïes, ces Ambaſſadeurs reprirent incontinent le chemin de la mer. Etant arrivez au camp des Grecs, qui étoit ſur les côtes d'Egypte, ils apprirent la mort de Cimon, & rapportant le tems de cette mort à celui où le Dieu leur avoit annoncé qu'il s'étoit déja rendu auprès de lui, ils connurent que ſous cette eſpece d'énigme, il leur avoit déclaré ſa mort, en leur faiſant entendre qu'il étoit déja avec les Dieux.

Le Dieu renvoye ceux qui venoient le conſulter de la part de Cimon.

La plûpart des Hiſtoriens écrivent qu'il mourut de maladie au ſiége de Citium, ville de Cypre; d'autres diſent que ce fut d'une bleſſure qu'il reçut en combattant contre les Barbares. En mourant il commanda à ſes Officiers de ramener promptement la flotte à Athenes en cachant ſoigneuſement ſa mort. Ce qui fut executé avec tant de ſecret, qu'ils avoient gagné leurs Ports, & s'étoient mis en ſûreté, avant qu'aucun ni des ennemis, ni même des Alliez, ſe fût apperçu que Cimon n'étoit plus en vie. Cimon, tout mort

Mort de Cimon.

Cimon mort, com-

En combattant contre les Barbares.] Car il y eut un grand combat de ces ſoixante galeres contre les Pheniciens & les Ciliciens, où les Barbares furent vaincus. On croit que Cimon y fut tué. D'autres écrivent qu'il mourut de maladie devant Citium.

Cimon tout mort qu'il étoit, conduiſit & commanda encore ſa flotte.] Notre hiſtoire nous preſente de même des Capitaines, qui après leur mort ont encore conduit les affaires, & commandé pendant quelques jours par le courage que la ſeule vûë de leur corps inſpiroit à leurs trou-

mande encore sa flotte.

qu'il étoit, conduisit & commanda encore sa flotte pendant trente jours, comme l'écrit Phanodeme.

Orateurs d'Athenes, grands broüillons.

Broüilleries des Orateurs furent le salut du Roi de Perse, & la ruine des affaires des Grecs.

Cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans aprés.

Aprés lui il n'y eut plus aucun des Generaux Grecs qui fît rien de considerable, ni d'éclatant contre les Barbares. Mais animez par leurs Orateurs, grands broüillons, & grands artisans de querelles & de noises, ils se tournerent les uns contre les autres, & en vinrent à une guerre ouverte, sans que personne se mît entre deux pour les séparer. Ce qui fut un répi bien utile pour les affaires du Roi, & une ruine inexprimable pour celles des Grecs. Enfin aprés plusieurs années Agesilas porta ses armes en Asie, & renouvella un peu la guerre contre les Lieutenans du Roi, qui commandoient dans les Provinces maritimes. Mais dans cette expedition il n'eut pas le tems de rien faire de bien grand, ni de bien memorable, car rappellé par les nouvelles broüilleries, & par les nouvelles séditions, qui s'étoient excitées en Grece pour de nouveaux sujets, il fut obligé de partir, laissant les Commissaires & Exacteurs des Perses lever leurs tributs & leurs impôts au milieu des villes alliées & amies de la Grece. Au lieu que pendant que Cimon avoit gouverné, on n'avoit pas vû un seul Huissier qui

pes. La vûë d'un grand Capitaine mort fait souvent plus que celle d'un mediocre General plein de vie.

On n'avoit pas vû un seul Huissier qui eût osé porter un exploit.] Ce seul trait marque la grande terreur que Cimon avoit inspirée à ces Barbares. Les Satrapes & les Lieutenans du Roi, qui

eût osé porter un exploit, ni aucun homme de guerre qui eût osé paroître pour le soutenir, à plus de quatre cens stades de toutes ces villes, & de la côte de la mer.

Une marque sûre que les os de Cimon furent rapportez dans l'Attique, c'est son tombeau qu'on y voit encore aujourd'hui, & qui est appellé *Cimonia.* Cependant les peuples de la ville de Citium honorent encore de notre tems un certain tombeau qu'ils appellent, *le Tombeau de Cimon*, comme l'écrit l'Orateur Nausicrates, qui ajoûte qu'ils lui rendoient cet honneur, parce que dans un tems de sterilité & de famine, le Dieu, qu'ils allerent consulter, leur répondit, *de ne plus négliger Cimon, mais de l'honorer & de le réverer comme un Dieu.* Voilà quel fut le Capitaine Grec.

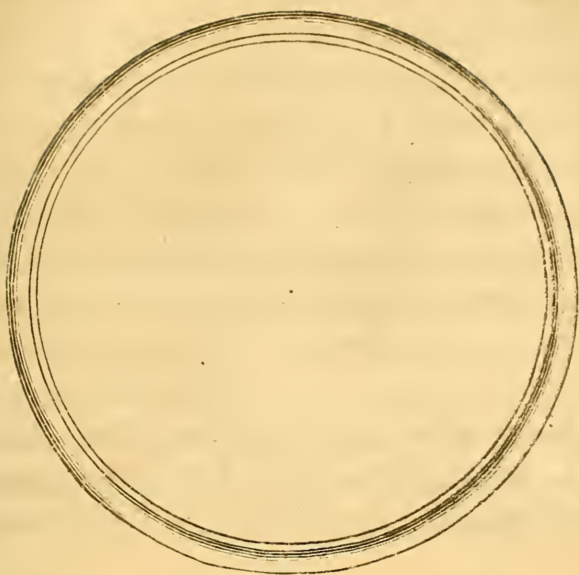
Tombeau de Cimon à Athenes.

Son tombeau montré à Citium ville de Cypre.

Oracle rendu aux Citiens en faveur de Cimon long-tems après sa mort.

gouvernoient ces Provinces, étoient des gens si avides & si insatiables, qu'on ne voyoit qu'exploits & executions militaires dans toutes les villes Grecques d'Asie. Cimon avoit banni toutes ces pirateries, & fait succeder à tous ces desordres une profonde tranquilité.

Fin de la vie de Cimon.



LUCULLUS.



L'AYEUL de Lucullus étoit homme Consulaire; Metellus, qui fut surnommé Numidicus, parce qu'il avoit conquis la Numidie, étoit son oncle maternel. Son pere fut convaincu de peculat, & Cecilia sa mere eut une très-mauvaise réputation, comme n'ayant pas vêcu avec beaucoup de sagesse & de retenuë. Pour Lucullus, étant encore fort jeune, & avant que d'avoir aucune charge & que de se mêler du Gouvernement, il fit sa premiere entrée dans le monde par une action qui le fit fort estimer;

L. Licinius Lucullus Consul avec Posthumius Albinus, l'an de Rome 602. 149. ans avant l'Ere Chrétienne.

Entrée de Lucullus dans le monde.

il poursuivit en justice Servilius Augur, qui avoit été l'accusateur de son pere, & qu'il avoit pris en flagrant délit dans les fonctions de sa charge. Cette démarche parut fort glorieuse, & tout le monde parla de ce Jugement comme d'une action très-memorable, quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations ausquelles on se portoit sans aucune haine particuliere, car on les regardoit comme des marques de courage & de magnanimité, & l'on étoit bien aise que les jeunes gens s'attachassent à poursuivre les méchans, comme les chiens genereux s'acharnent sur les bêtes sauvages.

Les accusations qui ne venoient d'aucune haine particuliere, étoient les plus estimées.

Si cette affaire fut poursuivie avec beaucoup de vehemence & d'animosité, elle fut défenduë aussi avec beaucoup de vivacité & de chaleur, & les debats furent si violens, qu'il y eut des gens blessez & tuez de part & d'autre; enfin Servilius fut absous. Lucullus étoit pourtant très-éloquent & très-exercé à bien parler dans l'une & dans l'autre langue, de maniere que Sylla ayant composé des Memoires de sa vie, les dédia à Lucullus, comme à celui qui étoit

Lucullus très-éloquent dans les deux langues.

Sylla lui dédia les Memoires de sa vie. Dans quelle vûë.

Quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations ausquelles on se portoit sans aucune haine particuliere.] Quoique Lucullus poursuivît l'accusateur de son pere, & que par conséquent on pût soupçonner cette action d'être l'effet de son ressentiment, on ne laissa pas de la loüer & de la regarder comme très-glorieuse. Cela marque l'idée que l'on avoit déja de Lucullus.

beaucoup

beaucoup plus capable que lui de bien ranger ces faits, & d'en composer une belle Histoire. Car son éloquence n'étoit pas une éloquence pour la nécessité seule, lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires, ou de plaider, comme celle de la plûpart des Orateurs, qui dans une audience se joüent des tenebreuses profondeurs de l'affaire la plus embroüillée, *comme un thon se joüe & se démêle des profonds abîmes de l'Ocean*, & charment tout leur auditoire, *mais qui étant tirez du barreau demeurent à sec & sont comme morts par leur ignorance.* Aussi dès sa jeunesse, pour orner & pour enrichir son esprit, il avoit appris les let- *Lucullus apprit les lettres humaines & les Sciences.*

Car son éloquence n'étoit pas une éloquence pour la nécessité seule, lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires.] Car il n'est rien de plus ordinaire que de voir des gens très-éloquens, par exemple, dans le barreau, & qui manquent absolument de toute éloquence quand il n'est plus question d'affaires, & qu'on les met sur des matieres ausquelles ils ne sont pas accoutumez. Alors, comme dit Plutarque, ils demeurent à sec, & sont comme morts par leur ignorance. Cet endroit me fait souvenir d'un beau passage du Theetete de Platon, de ce dialogue admirable où il compare les avantages que les hommes d'Etat ont sur les Philosophes, & ceux que les Philosophes ont sur les hommes d'Etat. Quand il est question d'affaires, les hommes d'Etat brillent, & les Philosophes qui ne sont que Philosophes, ne sçauroient parler, ils sont muets comme des poissons. Mais quand il s'agit de la sagesse, de la vertu, &c. alors les Philosophes ont leur revanche, ils parlent divinement, & les hommes d'Etat, qui ne sont qu'hommes d'Etat, en parlent fort mal, ou sont forcez de se taire.

Comme un thon se joüe.] Plutarque applique ici fort heureusement un passage d'un ancien poëte, qu'on n'a plus. Il y a dans le grec θύννος βολαῖος. Et Henry Etienne explique ce βολαῖος, *blessé.* Mais je croi plutôt qu'il signifie *impetueux, vîte*, qui va comme un trait. Car tel est le thon.

tres humaines & les ſciences qu'on appelle *liberales*, parce qu'elles ſont l'application des hommes libres. Et quand il fut avancé en âge, alors fatigué de ſes longs travaux, comme d'autant de grands combats, il laiſſa ſon eſprit ſe délaſſer & ſe repoſer dans la philoſophie, excitant & réveillant la partie contemplative, & relâchant & amortiſſant fort à propos la partie ambitieuſe & active, ſurtout après le differend qu'il eut avec Pompée.

Grande preuve de ſon profond ſçavoir.

Outre ce que je viens de dire de ſon grand ſçavoir, en voici encore une preuve bien ſenſible & bien honorable. On dit qu'un jour en badinant avec l'Orateur Hortenſius & avec l'hiſtorien Siſenna, il ſe fit fort qu'il écriroit la guerre des Marſes en vers ou en proſe grecque ou latine, ſelon qu'il plairoit au ſort. Ce qu'il n'avoit dit que par jeu, devint une affaire ſérieuſe, on le prit au mot. Le ſort jetté tomba ſur la langue grecque; il tint parole, & encore aujourd'hui on a de lui une hiſtoire des Marſes écrite en grec.

L'hiſtoire des Marſes écrite en Grec par Lucullus étoit encore du tems de Plutarque.

De toutes les marques d'amitié qu'il donna à ſon frere Marcus Lucullus, & qui ſont en très-grand nombre, les Romains parlent ſurtout de la premiere, comme de la plus remar-

Il ſe fit fort qu'il écriroit la guerre des Marſes.] Il y a une faute au texte, car que veut dire τὸν Μαρσιὸν ἐκτεμεῖν πόλεμον? Ce mot ἐκτεμεῖν, eſt manifeſtement corrompu. J'ai lû ἐκτελεῖν, *perficere*. A moins que ἐκτεμεῖν, ne ſignifie ici faire cette hiſtoire en abregé.

quable. Il étoit beaucoup plus âgé, cependant il ne voulut jamais recevoir aucune Charge ſeul, mais pour attendre le tems de ſon frere, il laiſſa toujours paſſer le ſien, afin de ne monter qu'avec lui aux honneurs & aux dignitez de la République. Cet amour fraternel charma tellement le peuple, que Lucullus, quoiqu'abſent, eut le plaiſir d'être nommé Edile conjointement avec ce frere, qui lui étoit ſi cher.

Il étoit encore fort jeune du tems de la guerre des Marſes, dans laquelle il donna beaucoup de preuves de ſa hardieſſe & de ſon bon ſens. Mais ce qui plus que toute autre choſe, porta Sylla à ſe l'attacher, ce fut ſa conſtance, ſa douceur, & ſa bonté. Il ſe ſervit toujours de lui dans ſes affaires les plus importantes, parmi leſquelles la fabrique de la monnoye tenoit un des premiers rangs. Il le choiſit pour lui donner cette commiſſion. Toute la monnoye, dont on ſe ſervit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans le Peloponeſe ſous ſes ordres & par ſes ſoins, on l'appella de ſon nom *Luculliene*, & elle continua long-tems d'avoir cours à la guerre pour les beſoins des ſoldats, parce que perſonne ne faiſoit difficulté de la recevoir.

Lucullus a la commiſſion de faire fabriquer la monnoye dans le Peloponeſe.

Monnoye Luculliene.

Toute la monnoye dont on ſe ſervit dans la guerre contre Mithridate fut frappée dans le Peloponeſe.] Il paroît par ce paſſage que les Romains faiſoient frapper la monnoye pour l'armée dans les lieux voiſins de ceux où ils faiſoient la guerre. Cela étoit plus commode pour les convois d'argent.

Quelque tems après Sylla engagé au ſiege d'Athenes, ſe trouvoit le plus fort par terre, mais les ennemis ayant un plus grand nombre de vaiſſeaux, étoient les plus forts par mer, & lui coupoient les vivres. C'eſt pourquoi il envoya Lucullus en Egypte & en Afrique pour lui amener des vaiſſeaux. On étoit alors au cœur de l'hyver. Lucullus ne laiſſa pas de s'embarquer ſur trois brigantins & deux galiotes Rhodienes à double gouvernail, s'expoſant courageuſement aux perils de cette navigation très-difficile & très-haſardeuſe dans la ſaiſon où il étoit, & au danger des ennemis, qui ayant grand nombre de galeres, croiſoient partout ſur ces mers. Malgré toutes ces difficultez il arriva heureuſement à l'Iſle de Crete, où il relâcha, & qu'il attira dans ſon parti.

Lucullus envoyé par Sylla en Egypte & en Afrique pour en amener des vaiſſeaux.

De-là il paſſa à Cyrene, & trouvant les Cyreniens travaillez de guerres civiles, & opprimez par des Tyrans, qui s'élevoient parmi eux, il appaiſa tous ces deſordres, & rétablit la forme de leur gouvernement, en faiſant reſſouvenir leur ville d'une réponſe que Platon lui avoit faite autrefois & qui étoit une eſpece de prophetie.

Il fait reſſouvenir les Cyreniens d'une réponſe que Platon leur avoit faite.

Et deux galiotes Rhodienes à double gouvernail.] C'eſt ce que ſignifie *dicrota*, des galiotes qui ont un gouvernail à la prouë comme à la poupe, afin de pouvoir aller en arriere comme en avant ſans revirer le bord.

En faiſant reſſouvenir leur ville d'une réponſe que Platon lui avoit faite autrefois, & qui étoit une eſpece de prophetie.] Les Cyreniens envoyerent à Platon des Ambaſſadeurs pour le prier d'aller leur donner des loix. Platon

Car les Cyreniens ayant envoyé prier ce Philosophe de leur donner des loix, & de leur marquer une forme de gouvernement sage & moderé, il leur répondit *qu'il étoit très difficile de donner des loix à un peuple aussi heureux & aussi riche qu'ils étoient.* En effet il n'y a rien de si mal-aisé à gouverner que l'homme à qui la fortune rit, comme aussi il n'y a rien de plus facile à mener que celui à qui elle est contraire. C'est ce qui fit que Lucullus trouva les Cyreniens si doux & si souples quand il entreprit de changer leur gouvernement.

L'homme heureux est très-mal aisé à gouverner.

De Cyrene il passa en Egypte, & dans ce passage il perdit un bon nombre de vaisseaux qu'il avoit déja amassez, qui lui furent pris par des corsaires. Il se sauva quoiqu'avec peine, & entra magnifiquement dans Alexandrie, toute la flotte Royale étant sortie de ses ports au-devant de lui en bel ordre & dans le plus pompeux appareil, comme elle avoit accoutumé de sortir au-devant de son Roi quand il revenoit de quelque voyage. Et le Roi Ptolemée qui étoit

Il perd plusieurs vaisseaux qui lui sont enlevez par des corsaires.

Honneurs qu'il reçoit à Alexandrie.

les refusa, en leur disant *qu'ils étoient trop attachez aux richesses, & qu'il ne croyoit pas possible qu'un peuple si riche pût être soumis aux loix.* Lucullus ajoûte fort bien que ces paroles étoient une espece de prophetie, car en effet les desordres, où ils se trouvoient alors venoient encore de leurs richesses. Les paroles des vrais Philosophes sont ordinairement des oracles. Ce passage de Plutarque prouve seul la verité de la loüange qu'on a donnée à Lucullus, qu'il étoit très-sçavant dans les lettres grecques.

Le Roi Ptolemée qui étoit alors fort jeune.] Je ne sçai pas quels memoires Plutarque a suivis, car je trouve que lorsque Lucullus

alors fort jeune, le reçut avec toutes les marques les plus ſingulieres de ſa bienveillance, juſqu'à lui donner un appartement & une table dans ſon Palais, honneur qui n'avoit encore jamais été fait à aucun autre Capitaine étranger. De plus le fond qu'il ordonna pour l'état de ſa maiſon & pour toute ſa dépenſe, ne fut pas ſur le pied de celui qu'on ordonnoit pour les autres, mais quatre fois plus grand. Lucullus n'en abuſa point, il ne prit que ce qui lui étoit abſolument néceſſaire, & refuſa tous ſes preſens quoiqu'ils fuſſent très-conſidérables & de la valeur de plus de quatre-vingt talens. On dit auſſi qu'il n'eut pas la curioſité d'aller à Memphis, & de viſiter toutes les merveilles qu'on voit en Egypte, & qui ſont ſi vantées dans tout l'Univers, & qu'il allegua pour excuſe, que c'étoit là l'occupation d'un homme oiſif qui voyageoit pour ſon plaiſir, & nullement celle d'un homme de guerre, qui avoit laiſſé ſon General attaché à un ſiége, & campé près des retranchemens des ennemis.

Jamais Capitaine étranger n'avoit logé dans le Palais du Roi à Alexandrie, avant Lucullus.

Fonds aſſignez par les Rois d'Egypte pour la table & le logement des envoyez des Romains.

Quatre-vingt mille écus.

Voir les curioſitez d'un païs, c'eſt l'occupation d'un homme qui voyage pour ſon plaiſir.

Ptolemée refuſa d'entrer dans l'alliance de Sylla, & de lui donner des troupes & des vaiſſeaux, de peur de s'attirer la guerre, mais il

alla à Alexandrie pendant le ſiége d'Athenes, Ptolemée, ſurnommé Lathurus, regnoit à Alexandrie, & il n'étoit plus jeune, puiſqu'il avoit déja regné près de trente ans, & il ne mourut qu'un an avant la mort de Sylla. Ceux qui ont voulu entendre ceci de Ptolemée Auletes, fils de Lathurus, ſe ſont trompez.

donna à Lucullus des vaisseaux pour l'escorter jusqu'à Cypre. Quand il fut sur le point de s'embarquer, le Roi lui fit toutes sortes de caresses, & en l'embrassant pour lui dire le dernier adieu, il lui presenta une émeraude très-grosse & très-précieuse enchassée dans de l'or. Lucullus la refusa d'abord, mais le Roi lui ayant fait voir que c'étoit son portrait très-ressemblant, qui étoit gravé sur cette pièrre, alors craignant que s'il la refusoit, le Roi ne crût qu'il partoit son ennemi, & qu'il ne lui fit dresser quelques embûches sur mer, il la reçut avec beaucoup de respect & de grandes marques de reconnoissance.

Le Roi Ptolemée donne à Lucullus son portrait gravé sur une émeraude.

En s'en retournant il ramassa quantité de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui donnoient retraite aux corsaires, & qui étoient de part avec eux, & en cet état il arriva à Cypre. Là il apprit que les ennemis cachez avec leur flotte à l'abri de quelque pointe de terre épioient son retour. A cette nouvelle il tira à terre tous ses vaisseaux, & écrivit

Stratagême de Lucullus pour tromper les corsaires qui l'attendoient.

Il lui presenta une émeraude très-grosse & très-précieuse enchassée dans de l'or.] C'est à mon avis le seul veritable sens de ces mots ἐξεδωρεῖτο χρυσένδετον σμάραγδον τῶν πολυτελῶν. Je sçai bien que Turnebe a voulu l'entendre d'un vase, d'une coupe enrichie de pierreries, comme celles dont Pline parle liv. 33. *Turba gemmarum potamus, & smaragdis teximus calices. Nous bûvons dans un assemblage de pierres précieuses, & nous couvrons nos coupes d'émeraudes.* Et Virgile, *ut gemma bibat.* Mais la suite prouve que c'étoit seulement une émeraude en bague, puisqu'il dit que sur cette pierre étoit gravé le portrait du Roi Ptolemée. A-t-on jamais oüi dire que les Princes fissent graver leur portrait sur les pierres dont ils enrichissoient les vases, les coupes ?

en même tems aux villes pour leur donner ordre de lui envoyer les vivres & les autres provisions nécessaires, parce qu'il avoit resolu de passer là l'hyver & d'attendre le printems pour faire voile.

Quand ce bruit fut bien répandu, au premier bon vent qu'il fit, il tira tout à coup ses vaisseaux en mer, s'embarqua avec toute sa flotte, & voguant le jour à voiles basses & demi-ployées, & la nuit à pleines voiles, il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos & de Cnide de quitter le parti de Mithridate & de venir avec lui contre les Samiens. Il chassa lui seul de Chio la garnison que le Roi y avoit mise, & mit les Colophoniens en liberté, après avoir fait prisonnier le Tyran Epigonus qui les tenoit dans une cruelle servitude.

Exploits qu'il fait en amenant des vaisseaux à Sylla.

Dans ce tems-là Mithridate, forcé d'abandonner Pergame, venoit de se retirer à Pitane où Fimbria le tenoit étroitement assiegé par terre. Voyant donc qu'il ne pouvoit attendre aucun secours que de la mer, & ne voyant point de jour à hazarder un combat contre Fimbria, homme hardi, & de plus enflé de sa nouvelle victoire, il fit venir & rassembla les differentes escadres de vaisseaux qu'il avoit en divers lieux. Fimbria en eut le vent, & voyant qu'il seroit inferieur en forces de mer, il envoya sur le champ

Pitane, ville maritime de la Troade vis-à-vis de Lesbos.

champ vers Lucullus le prier de venir avec toute ſa flotte, & de l'aider à défaire le Roi le plus redoutable & le plus dangereux ennemi des Romains, afin que Mithridate, ce prix glorieux qu'ils avoient pourſuivi avec tant de travaux & tant de combats, étant heureuſement tombé entre leurs mains, & s'étant jetté de lui-même dans leurs filets, ne pût leur échapper & tromper leurs eſperances; que du reſte perſonne ne retireroit plus de gloire de cette priſe que celui qui ſe ſeroit oppoſé à ſa fuite, & qui auroit mis la main ſur lui lorſqu'il vouloit ſe dérober; que lui Fimbria l'ayant chaſſé de la terre, & lui Lucullus l'ayant empêché de s'échapper par mer, ils partageroient tous deux l'honneur de ce grand exploit, & qu'en comparaiſon de cette capture les Romains ne feroient plus tant de cas des victoires ſi vantées, que Sylla venoit de remporter à Orchomene & à Cheronée.

Fimbria ſollicite Lucullus d'aller l'aider à ſe rendre maître de Mithridate.

Dans tout ce que Fimbria mandoit là à Lucullus, il n'y avoit rien qui fût éloigné de la vrai-ſemblance, car il eſt viſible que ſi Lucullus l'avoit cru, qu'il lui eût amené ſes vaiſſeaux, puiſqu'il étoit dans le voiſinage, & qu'il eût fermé le port avec ſa flotte, la guerre étoit entierement finie, & ils étoient tous délivrez d'une infinité de maux qui les attendoient. Mais ſoit que Lucullus préferât d'executer les ordres de Sylla, dont il étoit Lieutenant, à tous les avantages publics & particuliers dont on le flattoit, ſoit qu'il

La propoſition de Fimbria pouvoit fort bien être executée.

Lucullus refuſe d'y entendre. Les raiſons qu'il peut avoir pour cela.

Il venoit de tuer L. Valerius Flaccus, qui commandoit l'armée en qualité de Proconsul.

regardât Fimbria comme un scélerat, qui par une ambition déteſtable venoit de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ami, qui étoit en même tems ſon General, ſoit enfin que par un effet de la providence il épargnât Mithridate, & qu'il le gardât comme un adverſaire digne de lui : quoi qu'il en ſoit, il ne voulut jamais entendre à ce qu'il lui mandoit, mais il donna le tems à Mithridate de s'échapper & de ſe mocquer de toutes les forces de Fimbria, après quoi il eut la gloire de battre ſeul par deux fois la flotte du Roi.

Lucullus bat deux fois la flotte de Mithridate.

Il la battit d'abord près de Lectum, qui eſt un cap de la Troade ; & enſuite ayant été averti que Neoptoleme, Lieutenant du Roi, étoit à l'ancre à la rade de Tenedos, où il l'attendoit avec une flotte fort ſuperieure à la premiere, il vogua contre lui, & pour le provoquer il s'avança bien loin devant ſa flotte, monté ſur une galere de Rhodes, qui étoit commandée par un Capitaine nommé Demagoras, très-affectionné aux Romains, & fort experimenté dans les combats de mer. Neoptoleme le voyant venir, vole au-devant à force de rames, & ordonne à ſon

Soit enfin que par un effet de la providence il épargnât Mithridate.] Le Grec dit, *Soit enfin que par un effet de la divine fortune.* Les Philoſophes, & ſurtout les Philoſophes Pythagoriciens appelloient *divine fortune*, l'union de la volonté de l'homme avec le jugement & la détermination de Dieu qui preſide à tout, & qui regle tout. Cela a été expliqué au long dans mes Commentaires ſur Hierocles. Au fond *la fortune divine* n'eſt autre choſe que la providence.

pilote de le choquer de roideur de la pointe de sa galere. Demagoras craignant le choc de cette galere Capitainesse, qui étoit fort pesante & armée de bons éperons d'airain, n'osa pas l'attendre de front, mais il ordonna promptement à son pilote de revirer, & de presenter la pouppe. Par ce moyen sa galere étant heurtée en cet endroit, reçut un coup qui ne fut pas dangereux, parce qu'il ne donna que dans les parties basses qui sont toujours dans l'eau. Dans ce moment les autres galeres arrivent, & alors Lucullus ordonne à son pilote de remettre sa galere la prouë en avant, & après avoir fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, & poursuivit long-tems Neoptoleme, qui eut beaucoup de peine à se sauver.

Manœuvre de Demagoras pour éviter le choc de la galere de Neoptoleme.

Delà il alla joindre Sylla, qui étoit sur le point de quitter la Chersonese, & de s'embarquer; il assura son passage, & lui aida à transporter son armée. La paix étant faite ensuite, Mithridate se retira dans son Royaume de Pont, & Sylla condamna l'Asie à une amende de vingt mille talens. Lucullus fut chargé de la commission de lever cette taxe & d'en faire frapper de la monnoie au coin Romain, ce qui ne parut pas une mediocre consolation à ces pauvres villes

Lucullus joint Sylla & l'aide à transporter son armée.

Sylla condamne l'Asie à une amende de soixante millions.

La paix étant faite ensuite.] Ce traité fut fait l'an de Rome 669. 82. ans avant la naissance de N. S. & huit ans avant la mort de Sylla. Ce qui prouve que Ptolomée Lathurus regnoit encore en Egypte quand Lucullus y arriva.

après la grande dureté que Sylla avoit exercée à leur égard ; car dans la levée de ces deniers il ne se montra pas seulement pur & net & plein de justice, mais encore aussi doux & aussi humain que le pouvoit permettre un emploi si odieux & si difficile.

Douceur & humanité de Lucullus dans la levée de cette imposition.

Ceux de Mitylene s'étant rebellez contre lui, il souhaitoit fort qu'ils se repentissent & qu'ils ne fussent punis que legerement de la faute qu'ils avoient faite de suivre le parti de Marius. Mais voyant qu'entraînez par leur mauvais génie ils s'opiniâtroient dans leur rebellion, il alla contr'eux avec sa flotte, les battit dans un grand combat, les obligea à se renfermer dans leur ville, & les assiegea. Quelques jours après il eut recours à ce stratagême: un beau jour il se rembarqua en plein midi à la vuë de toute la ville qui étoit sur les murailles, fit semblant de se retirer vers la ville d'Elea, & dès que la nuit fut venuë il retourna sur ses pas très-secretement & sans faire de bruit, & se mit en embuscade près de la ville.

Ville de Lesbos.

Lucullus bat les troupes de Mitylene.

Stratagême dont il se servit.

Ville sur la côte d'Asie vis-à-vis de Mitylene.

Le lendemain matin les Myteleniens sortent en desordre & avec une folle audace sans aucune précaution, pour piller le camp, qu'ils esperoient de trouver abandonné. Alors Lucullus se levant de son embuscade, tombe sur eux, en fait la plus grande partie prisonniers, en tuë cinq cens qui veulent se mettre en défense, & leur enleve six mille esclaves avec une quantité innombrable de toute sorte de butin.

Du reste il n'eut aucune part aux maux infinis & divers que Sylla & Marius firent souffrir aux hommes dans toute l'étenduë de la malheureuse Italie. Il fut preservé de ce malheur par un soin particulier de la providence qui le retint & l'occupa à ses grands exploits dans les provinces de l'Asie. Cependant quoiqu'absent, il n'eut pas moins de crédit auprès de Sylla que tous ses autres amis ; on voit même que Sylla le distingua ; car, comme nous l'avons déja dit, il lui dédia les memoires de sa vie par la grande amitié qu'il lui portoit, & en mourant il le nomma tuteur de son fils par préference à Pompée même. Et il semble que cette prédilection si marquée fut la premiere cause du différend & de la jalousie qui s'émurent entr'eux, car ils étoient tous deux jeunes, & tous deux enflammez du desir de gloire.

Lucullus n'eut aucune part aux maux que Marius & Sylla firent à l'Italie.

Sylla par son testament nomme Lucullus tuteur de son fils.

Quelque tems après la mort de Sylla, Lucullus fut nommé Consul avec Marcus Aurelius Cotta vers la cent soixante & seiziéme Olympiade. Alors beaucoup de gens proposerent de renouveller la guerre contre Mithri-

Lucullus nommé Consul quatre ans après la mort de Sylla, l'an de Rome 679. la III. année de l'Olymp. CLXXVI. 72. ans avant la naissance de N. S.

Il fut preservé de ce malheur par un soin particulier de la providence.] Plutarque reconnoît ici que c'est la providence, ou, comme il parle, *la divine fortune*, qui empêcha Lucullus de tremper dans les maux infinis que Marius & Sylla firent à l'Italie, en le retenant en Asie. Car s'il avoit été en Italie, il auroit été bien difficile qu'il n'y eût pas eu quelque part, ou, s'il avoit voulu s'y opposer, il n'auroit fait que les accroître.

date, & le Conſul Cotta lui-même dit *qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle dormoit.* C'eſt pourquoi quand on tira au ſort les provinces, Lucullus fut très-affligé que la Gaule en deçà des Alpes lui fût échuë, parce qu'elle ne donnoit pas lieu à de grands exploits. D'ailleurs il étoit vivement piqué de la gloire que Pompée acqueroit en Eſpagne, car il voyoit bien que ſi cette guerre venoit à être finie, perſonne ne paroiſſoit pouvoir prétendre comme lui d'être élu General contre Mithridate. Voilà pourquoi Pompée ayant demandé dans ce tems-là qu'on lui envoyât de groſſes ſommes d'argent, & ayant écrit en propres termes que ſi on ne lui en envoyoit, il laiſſeroit là l'Eſpagne & Sertorius, & qu'il rameneroit ſon armée en Italie, Lucullus lui aida de tout ſon cœur & de tout ſon pouvoir à obtenir que cet argent lui fût envoyé, afin qu'il n'eût aucun prétexte de revenir en Italie pendant ſon Conſulat. Car on ne pouvoit pas douter qu'il ne fût le maître dans Rome, & qu'il ne fît tout ce qu'il voudroit, s'il y revenoit avec une ſi puiſſante armée; d'autant plus même que le Tribun Cethegus, qui avoit alors le plus grand crédit & la plus grande autorité dans la ville, parce qu'il ne diſoit & ne faiſoit que ce qui pouvoit être agréable au peuple, étoit animé d'une ſecrete haine contre Lucullus, qui déteſtoit ſes mœurs & ſa vie comme abominables & pleines d'amours

Mot de Cotta ſur la guerre de Mithridate.

Lucullus affligé de ce que la Gaule Ciſalpine lui etoit échuë.

Il aide Pompée à obtenir tout l'argent qu'il demandoit pour continuer la guerre en Eſpagne.

Sa politique en cela.

Il déteſtoit la vie & les mœurs de Cethegus.

infâmes, d'insolence, de crimes & de toutes sortes de dissolutions, & qui lui faisoit une guerre ouverte.

D'un autre côté l'autre Tribun Lucius Quintius s'élevoit contre les ordonnances & les actes de Sylla qu'il vouloit faire casser, ce qui alloit changer toute la face des affaires, & jetter Rome dans un grand trouble & dans un grand desordre au lieu du repos & de la tranquilité dont elle joüissoit. Lucullus lui fit tant de remontrances en particulier, & lui donna en public des avis si sages, qu'il l'obligea enfin à renoncer à son dessein, & qu'il calma cette ambition desordonnée en traitant d'abord aussi doucement & aussi adroitement qu'il étoit possible pour le salut de la République, & en grand homme d'Etat, ce commencement de maladie, qui ne pouvoit pas manquer d'avoir de fâcheuses suites.

Sagesse de Lucullus qui calme l'ambition d'un Tribun.

Dans ce tems-là, on apprit à Rome la nouvelle de la mort d'Octavius, qui gouvernoit la Cilicie. Voilà d'abord plusieurs rivaux qui briguent ce gouvernement, & qui se mettent à faire la cour à Cethegus, comme à celui dont le crédit feroit pancher la balance en faveur de celui qu'il affectionneroit. Lucullus ne faisoit pas grand cas de la Cilicie en elle-même, mais il jugea que s'il l'obtenoit, comme elle est limitrophe de la Cappadoce, on n'envoyeroit pas d'autre que lui pour faire la guerre à Mithridate,

La mort d'Octavius qui commandoit en Cilicie. C'est L. Octavius Nepos.

puisqu'il se trouveroit tout porté sur les lieux. Il mit donc tout en œuvre pour empêcher que ce gouvernement ne fût donné à un autre qu'à lui. Enfin il se porta à une action, qui n'est ni honnête, ni loüable, mais qui étoit très-efficace pour son dessein, & il s'y porta forcé par la necessité & contre son inclination naturelle.

Lucullus met tout en œuvre pour avoir ce gouvernement qui servoit à ses vuës.

L'ambition le porte à une action qui n'étoit ni honnête ni loüable.

Il y avoit alors à Rome une femme, nommée *Precia*, qui étoit du nombre de celles qui s'étoient renduës le plus celebres, & qui faisoient le plus de bruit dans la ville par leur beauté & par la vivacité de leur esprit, mais qui du reste ne valloit pas mieux qu'une courtisane de profession. Comme elle se servoit habilement du crédit & de la faveur de ceux qui la hantoient & qui avoient commerce avec elle, pour aider ses amis à se pousser & à réüssir dans leurs poursuites & dans leurs brigues, avec la réputation de la plus belle, de la plus gracieuse & de la plus spirituelle de toutes les femmes de son tems, elle acquit aussi celle d'être la meilleure amie, & la femme de la plus grande intrigue pour conduire à une heureuse fin la plus grande affaire de politique, ce qui la fit extrêmement rechercher, & lui donna un grand crédit & une grande vogue. Mais quand elle eut attiré dans ses filets Cethegus, qui étoit le tout-puissant dans la ville, & qu'elle l'eut rendu si amoureux qu'il ne pouvoit vivre sans elle, alors elle

Precia femme d'intrigue, sa réputation & son grand crédit.

elle eut toute l'autorité & toute la puiſſance entre ſes mains, car il ne ſe faiſoit rien en public que par les menées de Cethegus ; & Cethegus n'entreprenoit rien que par les ordres de Precia.

Lucullus tâcha donc de la gagner par ſes preſens & par ſes cajoleries. On voyoit Lucullus aux genoux de Precia lui faire la cour, grand triomphe pour une femme ambitieuſe & ſuperbe, & voilà d'abord Cethegus partiſan déclaré de Lucullus ; il fait ſon éloge dans toutes les aſſemblées, & il eſt le premier à briguer pour lui la Cilicie. Dès qu'il l'eut une fois obtenuë, il n'eut plus beſoin d'appeller à ſon ſecours ni Precia ni Cethegus ; tout le peuple d'un conſentement unanime lui défera la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à celui qui étoit plus capable qu'aucun autre Capitaine de défaire ce Roi, & de terminer heureuſement cette guerre, car Pompée étoit attaché en Eſpagne contre Sertorius, & Metellus n'en pouvoit plus à cauſe de ſon grand âge ; & c'étoient là les deux ſeuls Capitaines qu'on pouvoit oppoſer à Lucullus & regarder comme des rivaux capables de lui diſputer ce commandement. Neanmoins Cotta ſon collegue fit tant par ſes inſtances & par ſes prieres auprès du Senat, qu'il fut auſſi envoyé avec une armée de mer pour garder la Propontide & défendre la Bithynie.

Lucullus fait la cour à cette femme pour avoir le Gouvernement de la Cilicie.

Il l'obtient.

Le peuple lui défere la charge d'aller faire la guerre à Mithridate.

Lucullus ayant levé à la hâte une legion,

passa en Asie. Là il trouva les autres troupes, qui devoient composer son armée, toutes gâtées & corrompuës de longue main par le luxe & par les délices du païs & par leur avarice, & avec ces vices generaux les bandes, qu'on appelloit Fimbrienes, & qui faisoient partie de ces troupes, avoient cela de plus, qu'étant accoutumées depuis long-tems à être sans chef, elles étoient devenuës très-difficiles à gouverner. C'étoient ces bandes, qui avec Fimbria avoient tué le Consul & leur General Flaccus, & qui ensuite avoient livré Fimbria à Sylla, hommes opiniâtres, mutins, sans discipline, & ne reconnoissant point de loi, mais d'ailleurs très-braves, très-propres à supporter les plus grands travaux, & très-experimentez dans le métier de la guerre. En très-peu de tems Lucullus eut dompté leur audace & réduit tous les autres mutins, qui, jusqu'à lui, n'avoient point encore connu ce que c'étoit qu'un bon Capitaine & un veritable General. Car ils n'avoient eu que des chefs qui les flattoient, & qui ne leur commandoient que ce qui pouvoit leur plaire.

Lucullus trouve toutes les troupes gâtées & corrompuës par le luxe & par l'avarice.

Les bandes Fimbrienes, sans aucune discipline.

Lucullus eut bientôt réduit ces troupes & rétabli la discipline.

Quant aux affaires des ennemis, voici l'état où elles étoient. Mithridate, comme un veritable sophiste de guerre, avoit d'abord pris

Mithridate, sophiste de guerre.

Mithridate, comme un veritable sophiste de guerre, &c.] Je trouve cela heureusement dit; comme les sophistes fardoient leurs discours & ne parloient que pour l'ostentation & pour la

les armes contre les Romains avec beaucoup plus de pompe, de faste & de bruit, que de solidité, avec une armée éclatante & magnifique en apparence, mais inutile & vaine en effet. Ensuite ayant été défait avec honte, & instruit par ses malheurs, lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit toute sa puissance à un appareil veritable & à un équipage de service, & retrancha cette multitude confuse de tant de sortes de nations, & toutes ces bravades & menaces des Barbares en toutes sortes de langues, & bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine & des boucliers solides & pesans, fit amas de chevaux plutôt bien faits & bien dressez que magnifiquement parez, assembla six-vingt mille hommes de pied armez & disciplinez comme l'infanterie Romaine, & seize mille hommes de cavalerie bien équipez pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux armez de longues faulx, & assembla quantité de galeres où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorez, où il n'y avoit ni bains ni étuves pour les fem-

Instruit par ses malheurs, il change sa vaine pompe en choses de service.

Armes dorées la richesse du vainqueur, & non la force de ceux qui les portent.

pompe, sans aucune verité ni solidité, de même Mithridate prenant les armes contre les Romains avec plus de pompe & de bruit que d'effet, est fort bien appellé *un sophiste de guerre.* Ce passage avoit été fort mal expliqué.

mes, ni appartemens magnifiques & somptueux, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives, & défensives, & de grosses sommes de deniers pour la paye & l'entretien des troupes.

Avec cet appareil si redoutable il se jetta d'abord sur la Bithynie, dont toutes les villes lui ouvrirent les portes avec un très-grand plaisir, & non-seulement celles de la Bithynie, mais encore celles de l'Asie entiere qui se trouvoit retombée dans ses anciens maux, & qui souffroit des miseres insupportables de la cruauté des usuriers & des Fermiers Romains. Lucullus les chassa ensuite comme des harpies qui enlevoient la nourriture des mains de ces pauvres habitans, mais pour lors il tâcha seulement de les rendre plus humains & plus raisonnables en leur remontrant leur devoir, ce qui calma un peu les esprits, & fit cesser ces séditions & ces révoltes, qui s'élevoient de tous côtez, car il n'y avoit presque personne qui ne branlât & qui n'épiât l'occasion de secoüer le joug de Rome.

Fermiers Romains regardez comme des harpies.

Par leur dureté ils avoient porté presque toute l'Asie à se révolter.

Pendant que Lucullus étoit occupé à remedier à tous ces maux, Cotta crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'absence de son collegue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate; plus on lui annonçoit que Lucullus approchoit, qu'il étoit déja dans

la Phrygie, qu'il arrivoit inceſſamment, plus il ſe hâtoit de donner la bataille, croyant déja tenir entre ſes mains le triomphe, & voulant empêcher ſon collegue d'y avoir part. Mais il eſt battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perd ſoixante de ſes vaiſſeaux avec tout l'équipage, & dans le combat de terre on lui tuë quatre mille hommes de ſes meilleures troupes, & il eſt obligé de ſe renfermer dans la ville de Chalcedoine, d'où il ne put ſe tirer que par le ſecours de Lucullus. Mais la plus grande partie de l'armée preſſe Lucullus de laiſſer là Cotta, & d'entrer dans les Etats de Mithridate, l'aſſurant qu'il trouveroit ſa capitale ſans défenſe. C'étoit même là le langage de preſque tous les ſoldats, qui étoient très-irritez de ce que Cotta, non content de s'être perdu lui-même par ſa folle temerité, & d'avoir fait tuer ſes meilleures troupes, empêchoit encore leur armée de remporter une victoire éclatante qui s'offroit à eux ſans aucun danger, & l'occupoit à aller le ſecourir & raccommoder ſa faute. Mais Lucullus dans la harangue qu'il fit à ſes ſoldats ſur ce ſujet, leur dit, *qu'il aimoit mieux ſauver un Romain, que de prendre tout ce qui étoit aux ennemis*. Et comme Archelaüs, qui avoit combattu pour Mithridate dans les plaines de Beotie, & qui enſuite l'avoit quitté & avoit embraſſé le parti des Romains, l'aſſuroit qu'il ne paroîtroit pas plutôt dans le Royaume de Pont

Malheureuſe ambition de Cotta, collegue de Lucullus.

Mithridate bat Cotta par terre & par mer.

Ville ſur le Boſphore de Thrace.

Beau ſentiment de Lucullus.

Beau mot de Lucullus.

que tout ſe rendroit à lui, il lui répondit, *qu'il n'étoit pas plus lâche que les veneurs, & qu'il ne laiſſeroit point les bêtes, pour courir à leur gîte.* Et en finiſſant ces mots il marcha contre Mithridate avec trente mille hommes de pied & deux mille cinq cens chevaux.

Appien l'appelle Valerius.

Quand il fut arrivé au premier lieu d'où il put découvrir toute l'armée des ennemis, il s'arrêta, & ſurpris de cette multitude innombrable, il réſolut d'éviter le combat & de traîner la guerre en longueur. Mais malgré cette réſolution un certain Marius, Capitaine Romain, que Sertorius avoit envoyé d'Eſpagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu à ſa rencontre, & le provoquant au combat, il rangea ſon armée en bataille. Comme on n'attendoit plus que le ſignal pour charger, tout à coup ſans qu'il fût arrivé aucun changement de tems ſenſible, l'air ſe fendit, & l'on vit deſcendre au milieu des deux armées un grand corps lumineux comme une flamme, dont la forme étoit comme d'un tonneau & la couleur comme d'argent fondu. Ce prodige étonna & effraya ſi fort les deux armées, qu'elles ſe ſéparerent ſans en venir aux mains. On prétend que ce ſigne arriva dans la Phrygie, près d'un lieu appellé Otryes.

Grand corps lumineux qui tombe du ciel entre les deux armées.

Mais Lucullus voyant fort bien qu'il n'y avoit ni proviſions ni richeſſes qui puſſent fournir à nourrir long-tems un auſſi grand nombre de

milliers d'hommes que Mithridate en avoit dans ſon armée, ſurtout en preſence des ennemis, il commanda qu'on lui amenât un des priſonniers; il l'interrogea & lui demanda d'abord de quel nombre de ſoldats étoit ſa chambrée, & enſuite quelle quantité de bled il avoit laiſſé dans ſa tente. Le priſonnier ayant répondu à ſes queſtions, il ordonna qu'on le remenât, & en fit venir un ſecond, enſuite un troiſiéme, qu'il interrogea comme le premier. Après quoi comparant la quantité de vivres qu'il y avoit dans l'armée de Mithridate avec la quantité de bouches qu'il falloit nourrir, il vit clairement que les ennemis n'en avoient que pour trois ou quatre jours. C'eſt pourquoi il ſe confirma dans ſon premier deſſein de gagner du tems ſans rien haſarder, & amaſſa quantité de bled dans ſon camp, afin qu'ayant des proviſions en abondance, il fut en état de profiter des occaſions que la diſette de ſes ennemis lui preſenteroit.

Prudence de Lucullus.

Cependant Mithridate fit deſſein de ſurprendre la ville de Cyzique, déja très-affoiblie par la grande perte qu'elle avoit faite dans le dernier combat près de Chalcedoine, car elle avoit

Mithridate marche pour ſurprendre Cyzique.

Enſuite quelle quantité de bled il avoit laiſſé dans ſa tente.] Il paroît par ce paſſage qu'à l'armée de Mithridate on diſtribuoit aux ſoldats tout le bled qui leur étoit neceſſaire pour un certain tems. Et parce qu'il y en avoit dans une tente pour tant de ſoldats, on pouvoit juger ſûrement des vivres qui étoient dans toute l'armée.

perdu trois mille hommes & dix vaiſſeaux. Pour cacher ſa marche à Lucullus il partit un ſoir après ſouper, profitant d'une nuit obſcure & pluvieuſe, & fit tant de diligence que le lendemain matin à la pointe du jour il ſe trouva devant la Place, & aſſit ſon camp ſur la colline d'Adraſtie.

Lucullus ſuit Mithridate à la piſte.

Lucullus, averti de ſon départ, le ſuit à la trace ſans perdre un moment, & très-ſatisfait de n'avoir pas donné en deſordre dans les ennemis pendant l'obſcurité, il place ſes troupes près du bourg appellé *Thraceja*, très-commodément ſitué par rapport aux lieux & aux chemins par où il falloit neceſſairement que les ennemis fiſſent venir leurs vivres. C'eſt pourquoi prévoyant ce qui devoit arriver, il ne le cacha point à ſes ſoldats, mais dès qu'ils eurent achevé de fermer leur camp, il les aſſembla & leur fit une harangue magnifique, où il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goutte de ſang.

Il ſe place commodément pour lui couper les vivres.

Mithridate avoit inveſti la Place par terre avec toutes ſes troupes partagées en dix camps; & par mer avec ſes vaiſſeaux il avoit fermé des deux côtez l'entrée du bras de mer qui ſépare

Et aſſit ſon camp ſur la colline d'Adraſtie.] Toute cette campagne étoit appellée *Adraſtie*, & *la campagne d'Adraſtie*, à cauſe d'un Temple qu'Adraſte avoit conſacré dans la ville à la Déeſſe Nemeſis, qui de-là fut auſſi appellée *Adraſtie*.

L'entrée du bras de mer qui ſépare la ville de la terre ferme.] Car Cyzique eſt ſituée à la pointe de la Peninſule, de maniere la

la ville de la terre ferme. Les Cyziceniens étoient très-résolus de s'exposer courageusement aux plus grands dangers, & de souffrir les dernieres extrêmitez & les plus grandes miseres pour l'amour des Romains, mais ils ne sçavoient où étoit Lucullus, & ils étoient très-consternez de n'en avoir aucunes nouvelles. Il étoit pourtant campé à la vûë de leurs murailles, d'où ils le découvroient très-facilement, mais ils étoient trompez par les gens de Mithridate, qui, en leur montrant les Romains campez sur les hauteurs, leur disoient, *voyez-vous ces gens-là? C'est une armée d'Armeniens & de Medes, que Tigrane a envoyée au secours de Mithridate.* Ces paroles les jettoient dans le dernier desespoir, car ils se voyoient environnez de toutes parts d'une si grande quantité d'ennemis, & la guerre étoit si fort répanduë autour d'eux, qu'ils ne pouvoient se flatter que quand même Lucullus arriveroit, il pût trouver lieu à les secourir.

Ruse dont se servoient les troupes de Mithridate pour faire perdre courage aux Cyziceniens.

Mithridate avoit cent cinquante mille hommes de pied, une nombreuse cavalerie, & quatre cens vaisseaux.

Comme ils étoient dans ces angoisses, Demonax, envoyé par Archelaüs, arrive dans la Place & leur apprend le premier que Lucullus est campé à leur vûë. D'abord ils n'en veulent

qu'elle est regardée comme une Isle, & que les anciens, Apollonius, Strabon & Pline la nomment ainsi. *Cyzique*, dit Strabon, *est sur la Propontide une Isle jointe au continent par deux ponts. Et près de ces ponts est une ville de même nom, qui a deux Ports qu'on peut fermer, & qui peuvent contenir plus de deux cens vaisseaux.* Liv. XII.

rien croire, & s'imaginent que c'eſt un diſcours inventé pour les empêcher de perdre courage. Dans ce moment, un jeune garçon qui avoit été pris par les ennemis, & qui s'étoit échappé, rentre dans la ville, & arrive auprès d'eux. Ils l'interrogent ſur le champ, & lui demandent où l'on diſoit qu'étoit Lucullus. Le jeune garçon ſe met à rire, croyant qu'on ſe mocquoit, mais enfin voyant qu'ils parloient ſérieuſement, avec la main il leur montra le camp des Romains. Cela les raſſura & le courage revint avec l'eſperance.

Il y a près de la ville de Cyzique un lac, appellé Daſcylitide, qui porte d'aſſez gros bateaux. Lucullus choiſit le plus grand, le fait tirer à terre, le charge ſur un chariot qui le porte juſqu'à la mer, & après l'avoir rempli d'autant de ſoldats qu'il en pouvoit tenir, il l'envoya à Cyzique. Ce bateau paſſa heureuſement pendant la nuit ſans être apperçu, & arriva dans la Place. Ce renfort, quoique très-petit, ranima les Cyziceniens; & il ſemble que les Dieux, prenant plaiſir à voir leur grand courage, voulurent encore les fortifier par pluſieurs ſignes viſibles, & ſurtout par celui-ci, très-digne d'être rapporté: la fête de Proſerpine approchoit, fête très-ſolemnelle où l'on immoloit une geniſſe toute noire. Les habitans manquant de cette victime

La Divinité prend plaiſir à voir le courage des peuples fideles.

Les habitans manquant de cette victime, en firent une de pâte.] Cette pratique, comme je l'ai remarqué dans la vie de Pytha-

pour le ſacrifice, en firent une de pâte, & l'approcherent de l'Autel. Celle qui étoit conſacrée & qu'on nourriſſoit pour la Déeſſe, avoit ſes pâturages, comme tous les autres troupeaux de Cyzique, dans le continent voiſin ; ce jour-là même cette geniſſe s'étant ſéparée de ſon troupeau, ſe jetta à la nage, traverſa le bras de mer, entra dans la ville, & ſe preſenta d'elle-même à l'Autel pour y être immolée. La nuit ſuivante la Déeſſe s'étant apparuë en ſonge à Ariſtagoras, Greffier de la ville, lui dit ces propres paroles : *Je viens amener le fluteur de Libye contre la trompette du Pont ; dis donc à tes citoyens qu'ils ayent bon courage.*

Geniſſe faite de pâte pour tenir lieu d'une veritable geniſſe.

Il ne pouvoit y avoir de ſigne plus favorable pour ces Payens ſuperſtitieux.

Songe d'Ariſtagoras Greffier de Cyzique.

Le Greffier alla ſur l'heure même faire ſon rapport. Les Cyziceniens ſont émerveillez de cet

gore, eſt tirée d'une loi fort ancienne, qui permettoit d'offrir des victimes artificielles quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on ne pouvoit les offrir. C'eſt ainſi que Porphyre écrit que Pythagore offrit un bœuf en ſacrifice, non pas un bœuf vivant, mais un bœuf fait de pâte. Et Athenée rapporte de même qu'Empedocle, diſciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux Olympiques, diſtribua à ceux qui étoient preſens un bœuf fait de myrrhe, d'encens & de toutes ſortes d'aromates. Pythagore avoit encore tiré cette coutume d'Egypte ; où elle étoit fort ancienne, & où elle ſe pratiquoit encore du tems d'Herodote, qui écrit que malgré l'horreur que les Egyptiens avoient pour les pourceaux, ils en immoloient à Bacchus & à la Lune, & mangeoient la chair de ces victimes, & que ceux qui n'avoient pas le moyen d'avoir un pourceau pour l'immoler, en faiſoient un de pâte, & après l'avoir fait cuire, ils l'offroient en ſacrifice comme un pourceau vivant. On peut voir ce que j'ai dit dans la vie de Pythagore pag. CXLVIII.

oracle, auquel ils ne comprennent rien. Mais à l'aube du jour il se leva un vent impetueux, qui excita sur la mer une furieuse tempête. Les machines du Roi, ouvrage merveilleux de l'Ingenieur Niconidas Thessalien, & qui étoient dressées contre les murailles, & toutes prêtes pour l'assaut, furent ébranlées, & par le bruit & le craquement qu'elles firent, elles marquerent ce qui alloit arriver. Le vent de midy survint ensuite avec une violence incroyable, qui froissa & brisa toutes ces machines, & qui en moins d'une heure eut renversé la tour de bois qui avoit cent coudées de haut, & qui égaloit la hauteur des murailles. Et l'on raconte qu'à Ilion la Déesse Minerve s'apparut la nuit en songe à plusieurs habitans toute en sueur, montrant son voile tout déchiré, & disant qu'elle ne faisoit que d'arriver, & qu'elle venoit de donner du secours à ceux de Cyzique. Et l'on montroit à Ilion une colomne avec une inscription, qui conservoit la memoire de ce miracle.

Niconidas celebre Ingenieur.

Horrible tempête qui brise toutes les machines de Mithridate.

Jusques-là Mithridate, trompé par ses Lieu-

Le vent de midy survint ensuite avec une violence incroyable.] Et c'est ce vent de midy qui est appellé dans l'Oracle, *fluteur de Lybie*. Ce fluteur de Lybie va contre la trompette du Pont, c'est-à-dire, contre les machines du Roi, qui étoient dressées & prêtes pour l'assaut, n'attendant plus que le signal des trompettes.

Et qu'elle venoit de donner du secours.] Le texte dit, *qu'elle venoit donner du secours*, βοηθήσουσα. Mais il est visible que c'est une faute, & qu'il faut lire βοηθήσασα; *qu'elle venoit de donner du secours.*

Jusques-là Mithridate trompé par ses Lieutenans, avoit ignoré la famine extrême qui regnoit dans son armée.] Faut-il s'étonner que les Rois ignorent souvent la

tenans, avoit ignoré la famine extrême qui regnoit dans ſon armée, & il étoit très-affligé de la longue réſiſtance des Cyziceniens. Mais dès qu'il eut appris que ſes ſoldats étoient réduits à une telle extrêmité qu'ils ne ſe nourriſſoient plus que de chair humaine, alors toute ſon ambition s'évanouït, & il ne penſa plus à s'opiniâtrer à ce ſiége, Lucullus ne lui faiſant pas une guerre de theâtre & comme par jeu, mais lui marchant effectivement ſur le ventre, car il avoit ſi bien fermé toutes les avenuës, qu'il ne pouvoit recevoir des vivres d'aucun côté. Voilà pourquoi prenant le tems que Lucullus aſſiegeoit un château, qui incommodoit ſon camp, il ſe hâta d'envoyer en Bithynie la plus grande partie de ſa cavalerie avec ſes bêtes de ſomme, & ce qu'il y avoit de plus inutile parmi ſes gens de pied, pour lui amener des vivres.

Mithridate ignore la famine extrême qui eſt dans ſon camp.

Lucullus, averti de leur départ, ſe rend pendant la nuit dans ſon camp, & le lendemain matin, quoique ce fût dans la plus rude ſaiſon de l'année, il prend dix cohortes de gens de pied avec ſa cavalerie, & ſe met à les pourſuivre. Il neigeoit ſi fort, & le froid étoit ſi cruel, que plu-

miſere des Provinces qui ſont à l'extrêmité de leur Royaume? Voici un Prince, qui au milieu de ſon camp ignore la famine qui déſole ſon armée. Les flatteurs ferment toutes les avenuës qui pourroient faire paſſer la verité juſqu'aux oreilles des Rois. Et ils leur cachent même les choſes qui les regardent perſonnellement, & qui vont les perdre.

ſieurs de ſes ſoldats ne purent y réſiſter, & demeurerent derriere. Il continua ſon chemin avec les autres, & comme les ennemis revenoient avec leur convoi, il les joignit près du fleuve de Ryndacus, les attaqua & les défit. La déroute fut ſi grande que les femmes même d'Apollonie ſortant de la ville ſe mirent à piller tout ce qu'ils avoient chargé, & à dépoüiller ceux qui avoient été tuez.

Fleuve qui coule dans la Myſie, & va ſe décharger dans la Propontide.

Lucullus ſe rend maître du convoi.

Outre les morts, qui furent en fort grand nombre, on fit quinze mille priſonniers, & l'on prit ſix mille chevaux & un nombre infini de bêtes de ſomme. Lucullus ramenant toute cette proye dans ſon camp, paſſa le long des retranchemens des ennemis. J'admire Saluſte d'avoir écrit que ce fut en cette occaſion que les Romains virent des chameaux pour la premiere fois, car comment a-t-il pû s'imaginer que ceux qui long-tems auparavant ſous Scipion avoient vaincu le grand Antiochus, & qui tout fraîchement venoient encore de battre Archelaüs à Orchomene & à Cheronée, n'euſſent pas encore vû des chameaux?

Saluſte repris par Plutarque. Le paſſage de Saluſte eſt d'un de ſes ouvrages qui ſont perdus.

Car comment-a-t-il pû s'imaginer que ceux qui long-tems auparavant ſous Scipion avoient vaincu le grand Antiochus, &c.] Car Antiochus avoit des chameaux dans ſon armée, comme Tite-Live le marque expreſſément Liv. XXXVII. 40. *ante hunc equitatum falcatæ quadrigæ & cameli, quos appellant dromadas.* Il y avoit des élephans dans les deux armées. Tite-Live en marque cinquante-quatre dans l'armée d'Antiochus, & un moins grand nombre dans celle des Romains, & moins grands & plus foibles. Ceux-ci étant d'Afrique, & les autres d'Aſie.

Mithridate, entierement découragé par cette derniere perte, résolut de prendre la fuite sans differer, & pour amuser Lucullus, & l'attirer d'un autre côté, il imagina d'envoyer dans les mers de Grece Aristonicus, qui commandoit sa flotte. Mais comme Aristonicus étoit sur le point de s'embarquer, ses gens mêmes le trahirent & le livrerent entre les mains de Lucullus avec dix mille pieces d'or qu'il portoit pour corrompre quelque partie de l'armée Romaine. Dès ce moment Mithridate s'enfuit par mer, & ses Lieutenans ramenoient son armée par terre. Lucullus se mit à leurs trousses, & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, & fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivans l'armée.

Aristonicus trahi par ses gens, & livré à Lucullus.

Lucullus défait l'armée de Mithridate dans sa retraite.

Après ce nouveau succès Lucullus reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville, & après avoir joüi pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux & composer une flotte. Chemin faisant il descendit dans la Troade, où on lui dressa un pavillon dans le Temple même de Venus. La nuit, quand il fut couché & endormi, il lui sembla qu'il voyoit la Déesse, qui se panchant sur sa tête, lui disoit : *Pourquoi dors-tu, genereux lion ? voilà près de toi des cerfs timides.*

Pavillon dressé à Lucullus dans le Temple de Venus dans la Troade.

Songe de Lucullus.

A ces mots s'étant réveillé en ſurſaut il ſe leva incontinent, quoiqu'il fît encore nuit, il appella ſes amis, & leur raconta la viſion qu'il avoit euë.

Sur la côte de la Troade, où les Grecs avoient abordé en allant contre Troye.

Voilà les cerfs timides du ſonge de Lucullus.

Il prend treize galeres de la flotte de Mithridate, tuë leur chef, & pourſuit les autres.

Il avoit à peine achevé, qu'il arriva des gens d'Ilion qui venoient l'avertir que près du Port des Grecs on voyoit paroître treize galeres de la flotte de Mithridate, qui tenoient la route de Lemnos. Auſſi-tôt il fait voile contre ces galeres, s'en rend maître, & tuë Iſidore, qui les commandoit. De-là il vogue contre les autres, qui avoient gagné le devant; mais elles étoient déja à l'ancre à la rade de l'Iſle. Et les Officiers le voyant approcher, les firent toutes ranger contre la terre, & combattant de deſſus le tillac, ils incommodoient extrêmement Lucullus, & lui tuoient beaucoup de monde, car le lieu ne lui permettoit pas de les envelopper, & il ne pouvoit pas non plus avec ſes galeres toujours agitées par le flot, forcer celles des ennemis, qui étoient appuyées contre la terre, & qui ne branloient point, parce qu'elles avoient une partie du corps hors de l'eau. Cependant ayant enfin trouvé un endroit par où on pouvoit tenter une deſcente, il mit à terre, quoiqu'avec beaucoup de peine, l'élite de ſes ſoldats, qui prenant les ennemis par derriere, en tuerent une grande partie, & obligerent les autres à couper les cables, qui tenoient leurs vaiſſeaux attachez au rivage; mais quand ils voulurent

lurent s'éloigner de la terre, comme toutes ces galeres partoient à la fois, cela se fit avec tant de confusion & de desordre, qu'elles se froisserent les unes contre les autres, ou allerent donner contre les pointes & les éperons de celles de Lucullus. Il y eut là un grand nombre de gens tuez, & un plus grand nombre de pris. Marius, ce Capitaine que Sertorius avoit envoyé à Mithridate, fut du nombre des derniers. Il étoit borgne, & Lucullus avant le combat avoit ordonné à ses troupes de ne tuer aucun borgne, car il vouloit reserver ce Marius pour le punir du dernier supplice, & le faire mourir avec l'opprobre & l'ignominie qu'il méritoit.

Il bat le autres galeres, tuë beaucoup de monde, & fait grand nombre de prisonniers.

Pourquoi Lucullus avoit ordonné à ses troupes de ne tuer aucun borgne.

Après ce grand exploit il se hâta d'aller à la poursuite de Mithridate, esperant qu'il le trouveroit encore dans la Bithynie, gardé comme à vuë par Boconius, qu'il avoit envoyé à Nicomedie avec des vaisseaux pour s'opposer à sa fuite. Mais Boconius s'étant amusé à Samothrace à se faire initier aux mysteres des Dieux Cabires & à ce-

Il poursuit Mithridate.

Grande faute de Boconius.

Mais Boconius s'étant amusé à se faire initier aux mysteres des Dieux Cabires.] L'Isle de Samothrace étoit surtout celebre par les mysteres de ces Dieux Cabires qui y étoient adorez. Le culte de ces Dieux venoit de Phœnicie, comme leur nom. Car *Cabir* en Hebreu & en Arabe signifie *puissant*. Les Dieux Cabires étoient ceux que les Romains appelloient *Divos potes*, c'est-à-dire, *les Dieux puissans*. Ces Dieux étoient *Axieros*, c'est-à-dire, Cerés, *Axiorkersa*, Proserpine, *Axiokerse*, Pluton, & *Casmillus*, c'est-à-dire, Mercure, qui étoit comme leur ministre. On avoit une très-grande veneration pour ces mysteres, car on étoit persuadé que ceux qui y étoient initiez devenoient plus justes & plus saints; que ces Dieux

Les mysteres des Dieux Cabires.

lebrer des fêtes, par ce retardement il donna le tems à Mithridate de s'échapper, car ce Prince se hâtoit le plus diligemment qu'il lui étoit possible de gagner le Pont avec toute sa flotte avant que Lucullus pût être de retour.

Mithridate battu d'une furieuse tempête.

Dans sa retraite il fut surpris d'une tempête si furieuse que plusieurs de ses vaisseaux furent emportez, & les autres brisez ou submergez, & que pendant plusieurs jours toute la côte fut couverte de corps morts & de débris de naufrage, que la tourmente y jettoit. Pour lui il montoit un vaisseau de charge, & voyant que tout l'art de ses Pilotes ne suffisoit pas pour le gouverner à cause de sa grosseur dans un si violent orage, & une si grande agitation, & qu'ils ne pouvoient ni l'approcher de la terre sans le briser, ni lui faire tenir la mer à cause de sa pesanteur, & de l'eau qu'il faisoit de tous côtez, il se jetta dans un brigantin, & remettant sa personne & sa vie entre les mains de Pirates, il se sauva contre toute esperance, & avec un danger infini, & arriva à Heraclée, qui est une ville du Pont.

Il se jette dans un brigantin, & se sauve par miracle.

La vanterie, dont Lucullus avoit usé en cette

les assistoient dans tous les perils, & que par leur secours ils étoient surtout preservez de naufrage. C'est pourquoi les plus grands personnages étoient fort soigneux de s'y faire initier. Mais Boconius prenoit mal son tems, & il devoit remettre son initiation après qu'il auroit eu executé ce que portoient ses ordres.

La vanterie, dont Lucullus avoit usé, ne déplut point aux Dieux.] Plutarque parle ainsi:

occasion auprès du Senat, ne déplut point aux Dieux. Le Senat ayant ordonné qu'on prendroit dans le tresor public trois mille talens, qu'on employeroit à équipper une flotte pour terminer cette guerre, Lucullus s'y étoit opposé, & avoit écrit au Senat en termes très-fiers & très-magnifiques que sans toute cette grande dépense & ce grand appareil, il mettroit fin à cette guerre, & chasseroit Mithridate de la mer avec les seuls vaisseaux de leurs alliez. Ce qu'il avoit promis si hautement il l'effectua par le secours d'un Dieu. Car on dit que cette tempête, qui ruina la flotte du Roi, fut excitée par le courroux de Diane, qui voulut punir ses troupes de ce qu'elles avoient pillé son Temple dans la ville de Priapus, & enlevé sa statuë.

Neuf millions.

Lucullus refuse le nouveau renfort que les Romains veulent lui envoyer.

Ville de Phrygie sur la Propontide.

Il y avoit dans l'armée beaucoup de gens qui conseilloient à Lucullus de ne pas pousser la guerre & de la differer à un autre tems, mais sans s'arrêter à ces conseils trop timides, il traversa la Bithynie & la Galatie, & se jetta dans le Royaume de Pont. A cette expedition il souf-

par rapport à l'opinion generalement reçuë que toute parole hautaine & superbe déplaisoit aux Dieux, & qu'elle étoit tôt ou tard punie. V. les Remarques sur la VI. Ode du IV. Liv. d'Horace.

De ce qu'elles avoient pillé son Temple dans la ville de Priapus. [Voilà donc le culte de Diane établi dans la Mysie sur la Propontide. Mais il l'étoit dans la plûpart des contrées de l'Orient au-delà de l'Euphrate & jusques dans la Perse, comme le témoignent divers surnoms donnez à cette Déesse, & surtout celui de *Diana Persica*, qu'on trouve dans les anciens monumens, & dont Plutarque parle dans la suite.

frit d'abord une grande disette de vivres, jusques là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de bled. Mais en avançant dans le païs, & soumettant les villes & les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un bœuf n'étoit vendu qu'une drachme dans son camp, & un esclave que quatre drachmes. Et pour ce qui est du reste du butin on en faisoit si peu de cas qu'on ne daignoit pas le ramasser, ou qu'on le consumoit de gayeté de cœur; car on ne pouvoit trouver personne à qui le vendre, chacun en ayant à foison, & dans les courses que l'on faisoit jusqu'à Themiscyre, & dans les plaines qu'arrose le Thermodon, on ne s'y arrêtoit qu'autant de tems qu'il falloit pour faire le dégât dans le païs, & pour achever de le ruiner. Et c'est ce qui excitoit le murmure de l'armée, car la seule plainte des soldats contre Lucullus, étoit qu'il recevoit toutes les villes à composition, & qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage, & les enrichir. *Encore aujourd'hui*, disoient-ils, *voilà Amisus ville heureuse & riche que nous pourrions prendre sans peine, si on*

Lucullus fait suivre son armée par trente mille hommes qui portent du bled sur leurs épaules.

Dix sols.

Quarante sols.

Ville d'Assyrie sur la côte du Pont-Euxin.

Murmure de l'armée contre Lucullus.

Et qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage, & les enrichir.] Pourquoi se plaignoient-ils, puisqu'ils regorgeoient de butin, & qu'ils étoient obligez de le consumer ou de l'abandonner? Ce n'étoit pas pour le butin qu'ils parloient, c'étoit pour l'argent comptant qu'ils auroient trouvé dans ces villes, & qui les auroit enrichis.

vouloit en presser le siége, il nous la fait passer sans y toucher, & il nous mene dans les deserts des Tibareniens & des Chaldéens combattre Mithridate.

Lucullus méprise les murmures de ses soldats.

Mais Lucullus ne tenoit aucun compte de ces discours, & les méprisoit, ne pensant pas qu'ils dûssent avoir les fâcheuses suites qu'ils eurent, & que les soldats pussent jamais se porter à ce degré de mutinerie & de rebellion où ils se porterent quelque tems après. Il répondoit plus volontiers à ceux qui lui reprochoient sa lenteur, de ce qu'il s'amusoit trop long-tems à des bourgs & à de petites villes, qui n'en valloient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée, & de se fortifier. *C'est cela même que je demande,* leur disoit-il pour sa justification, *& je le fais à dessein, afin que notre ennemi se fortifie encore, & qu'il assemble une armée si nombreuse, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre en bataille, & de ne plus fuir devant nous. Ne voyez-vous pas qu'il a derriere lui des solitudes immenses & des deserts infinis? Voilà à ses côtez le Caucase & plusieurs hautes montagnes toutes capables de cacher & de receler, non pas un seul Roi comme lui, mais dix mille Rois qui voudroient fuir le combat. Du païs des Cabires il n'y a que peu de*

Pourquoi Lucullus donnoit le tems à Mithridate de se fortifier en assemblant toutes ses troupes.

Et il nous mene dans les deserts des Tibareniens & des Chaldéens.] *Au-dessus de la ville de Trapesunte & de Pharnacie,* ce sont les propres termes de Strabon, Liv. XII. *on trouve les Tibareniens & les Chaldéens.* Les Chaldéens sont ceux qu'on appelloit auparavant Chalybes.

Du païs des Cabires il n'y a que peu de journées de chemin jusqu'en Armenie.] Il paroît par ce

journées de chemin jusqu'en Armenie. Là tient sa Cour Tigrane Roi des Rois, qui a une si grande puissance qu'il dompte les Parthes, qu'il transporte des villes Grecques jusques dans le milieu de la Medie, qu'il s'est rendu maître de la Syrie & de la Palestine, & qu'il a exterminé les Rois descendans de Seleucus, & emmené leurs femmes & leurs filles captives. Ce Prince si puissant est l'allié & le propre gendre de Mithridate. Pensez-vous que quand il l'aura reçu dans son Palais comme son supliant, il l'abandonnera, & qu'il ne nous fera pas plutôt la guerre? Ainsi en nous hâtant de chasser Mithridate, nous courons grand risque de nous attirer sur les bras Tigrane, qui cherche depuis long-tems des prétextes pour se déclarer contre nous, & qui n'en sçauroit jamais trouver de plus specieux, de plus legitime & de plus honnête que celui de secourir son beau-pere, & un Roi réduit à la derniere extrêmité. Qu'est-il donc besoin que nous servions Mithridate contre nous-mêmes, que nous lui enseignions ce qu'il ignore, que nous lui montrions à qui il doit avoir recours pour se mettre en état de nous combattre, & que malgré lui, & lorsqu'il regarde cette démarche comme indigne de son courage & de sa grandeur, nous le poussions entre les bras de Tigrane? Ne vaut-il pas infiniment mieux qu'en lui donnant le tems de se fortifier & de s'encourager avec ses propres forces, nous n'ayons à combattre que les troupes de la Colchide, les Tibareniens & les

C'est ce qu'il explique quelques pages plus bas.

Car il avoit épousé Cleopatre fille de Mithridate.

passage & par quelque endroit de Strabon, que dans les confins de la Phrygie il y avoit un païs qu'on appelloit, *le païs des Cabires*. Car le culte de ces Dieux étoit répandu en plusieurs lieux de l'Asie.

Cappadociens, que nous avons si souvent vaincus, que si nous avions encore sur les bras les Armeniens & les Medes?

Avec ces raisonnemens Lucullus passa un fort long-tems devant la ville d'Amisus, qu'il bloquoit plutôt qu'il ne l'assiegeoit, car il ne la pressoit point du tout, & dès que l'hyver fut passé, il laissa Murena commander au siége, & marcha contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires, resolu d'attendre les Romains, ayant ramassé une armée de quarante mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, ausquels il avoit une extrême confiance. Avec cette armée il passa le fleuve du Lycus, & presenta la bataille aux Romains.

Lucullus laisse Murena commander au siege d'Amisus, & marche contre Mithridate.

Il y eut d'abord quelques escarmouches entre la cavalerie des deux partis, & celle de Lucullus fut mise en fuite. Dans une de ces rencontres un Officier Romain, nommé Pomponius, homme de réputation, fut blessé, pris & mené à Mithridate, qui le voyant en très-mauvais état, lui dit, *Si je te fais guerir de tes blessures, seras-tu mon ami?* Pomponius lui répondit sans balancer, *Je serai votre ami si vous faites la paix avec les Romains, sinon tant que je vivrai je serai votre ennemi.* Mithridate admira sa vertu, & ne l'en traita pas plus mal.

La cavalerie de Lucullus mise en fuite dans une escarmouche.

Réponse genereuse de Pomponius à Mithridate.

Lucullus craignoit la plaine, parce que les ennemis étoient les plus forts en cavalerie, & il n'osoit se hasarder à prendre le chemin de la montagne qui étoit long, couvert de bois, &

très-difficile. Comme il étoit dans cet embarras on lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris par hasard dans une caverne où ils s'étoient refugiez. Le plus âgé, nommé Artemidore, promit à Lucullus qu'il le meneroit & le rendroit dans un lieu très-sûr pour un camp, & défendu par un château qui dominoit toute la plaine de Cabires. Lucullus le crut, & dès que la nuit fut venuë, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp. Il passa les détroits sans aucun danger, & gagna les hauteurs où il s'établit. Le lendemain matin il parut sur la tête des ennemis, rangeant son armée dans des lieux très-avantageux s'il vouloit combattre, & si sûrs, s'il vouloit demeurer en repos, qu'il ne pouvoit y être forcé.

Un cerf lancé donne lieu à un combat entre les deux partis.

Comme ni Lucullus ni Mithridate n'étoient pas encore bien déterminez à donner la bataille, on dit que quelques soldats des troupes du Roi lancerent par hasard un cerf, & se mirent à le poursuivre. Les Romains les voyant, allerent à leur rencontre pour les couper; il y eut là un grand combat, les deux partis étant incessamment fortifiez par de nouvelles troupes qui accouroient des deux côtez pour les soutenir.

On lui amena quelques Grecs qu'on avoit pris par hasard dans une caverne.] Plutarque ne dit point quels Grecs c'étoient. Apparemment c'étoient de ces Grecs que Tigrane avoit transportez en Armenie, & qui venoient trouver Lucullus.

Enfin

Enfin les troupes du Roi remporterent l'avantage.

Les Romains voyant de leurs retranchemens la fuite de leurs camarades, en furent très-honteux & très-irritez, & coururent à Lucullus le prier de les mener, & de donner le ſignal de la bataille. Mais Lucullus, pour leur faire connoître quel grand point c'eſt que la preſence & la ſeule vûë d'un bon & ſage General dans une affaire même deſeſperée, leur commanda de ne bouger, & de ſe tenir en repos, & deſcendant lui-même dans la plaine, il ſaiſit les premiers fuyards qu'il rencontra, & leur ordonna de retourner au combat & de le ſuivre. Ils obéïſſent, les autres ſuivent leur exemple, & ſe ralliant tous, ils repouſſent l'ennemi, le mettent en fuite ſans beaucoup de peine, & le pourſuivent juſques dans ſon camp. Lucullus de retour dans ſes retranchemens, fit ſubir à ſes troupes la peine ignominieuſe que la diſcipline Romaine a établie contre les fuyards; il ordonna qu'en ſimple tunique & ſans ceinture ils creuſaſſent un foſſé de douze pieds en preſence de tous leurs camarades, qui les regarderoient.

Ce que fait la ſeule preſence d'un ſage General dans une affaire même deſeſperée.

Lucullus punit les ſoldats qui avoient fui.

Dans l'armée de Mithridate il y avoit un grand Seigneur du païs des Dardariens, nommé Olthacus. Les Dardariens ſont des peuples barbares qui habitent près des Palus Meotides. Olthacus étoit un jeune homme bien fait, des plus braves, des plus hardis, & des plus eſti-

mez pour ſon bon ſens & ſa bonne conduite; d'ailleurs affable, gracieux, très-propre au commerce du monde, & très-bon courtiſan. Il y avoit toujours entre lui & les autres grands Seigneurs de ſon païs une ſorte d'émulation & de jalouſie de gloire & d'honneur, & c'étoit à qui tiendroit le premier rang dans la faveur du Prince. Olthacus, pour l'emporter ſur ſes rivaux, promit à Mithridate de faire un coup des plus hardis, de tuer Lucullus. Le Roi loüa ce deſſein, & il lui fit exprès divers outrages devant tout le monde, pour lui fournir un prétexte de reſſentiment.

Olthacus entreprend de tuer Lucullus.

Olthacus, ne reſpirant que la vengeance, ſe retira auprès de Lucullus, qui le reçut très-agréablement, & avec de grandes marques d'eſtime, car ſa réputation étoit déja fort celebre dans le camp; & bien-tôt, pour l'éprouver, il l'employa dans quelques rencontres, dont il ſe tira ſi heureuſement que Lucullus admira ſa preſence d'eſprit, ſon activité, & ſon grand courage, qu'il le fit manger à ſa table, & l'appella à tous ſes conſeils.

Stratagême dont il uſa pour réüſſir dans ſon deſſein.

Il gagne la confiance de Lucullus.

Quand ce Dardarien crut avoir trouvé l'occaſion favorable, il ordonna à ſes gens de mener ſon cheval hors du camp, & ſur le midy, lorſque tous les ſoldats dormoient, ou ſe repoſoient ſelon la coutume, il alla à la tente du General, ſe flattant que perſonne ne l'empêcheroit d'entrer, attendu la grande privauté &

familiarité qu'il avoit avec Lucullus, & ſurtout parce qu'il faiſoit ſemblant d'avoir des avis très-importans à lui communiquer. En effet, il ſeroit entré ſans aucun obſtacle, ſi le ſommeil, qui a perdu tant de grands Capitaines, n'eût ſauvé Lucullus, car heureuſement il ſe trouva qu'il dormoit, & un de ſes valets de chambre, qui avoit nom Menedeme, étoit à la porte; lorſqu'Olthacus ſe preſenta pour entrer, il lui dit, *qu'il venoit fort mal-à-propos, parce que Lucullus ne faiſoit que de s'endormir après de longues veilles & de grandes fatigues, qui demandoient qu'il prît quelque repos; qu'il n'avoit donc qu'à ſe retirer.* Olthacus ne ſe rebute point, & dit, *qu'il entrera malgré lui, parce qu'il a à parler à Lucullus d'une affaire très-importante & très-preſſée.* Alors Menedeme, plein de colere, lui dit, *il n'y a rien de plus important, ni de plus preſſé que la ſanté du General*, & repouſſa ſon homme très-rudement avec les deux mains. Olthacus, craignant que cela ne le fît découvrir, ſortit ſecrettement du camp, monta à cheval, & s'en retourna à toute bride à l'armée de Mithridate ſans avoir executé ſon déteſtable deſſein. C'eſt ainſi que l'occaſion donne aux affaires, comme aux remedes, la force de tuer ou de ſauver, ſelon qu'elle eſt favorable, ou contraire.

Le ſommeil a perdu de grands Capitaines, & ſauve Lucullus.

Grand ſervice que rendit à Lucullus un de ſes valets de chambre nommé Menedeme.

Sage reflexion de Plutarque ſur l'occaſion.

Quelques jours après, Lucullus envoya un Capitaine, nommé Sornatius avec dix cohortes pour eſcorter un convoy. Mithridate fit ſortir

Sornatius, Lieutenant de Lucullus, bat les troupes de Mithridate, qui ataquoient un convoi qu'il conduisoit.

Adrianus, autre Lieutenant de Lucullus, passe au fil de l'épée toutes celles qui attaquent un autre convoi qu'il conduisoit.

Mithridate dissimule cet échec.

après lui Menandre, un de ses Lieutenans, avec beaucoup de troupes; Sornatius les battit, lui tua la plus grande partie de ses gens, & le mit en fuite. Un autre jour Lucullus, voulant assurer le passage d'un nouveau convoy, qu'il faisoit venir pour entretenir dans son camp l'abondance, détacha Adrianus avec quantité de gens choisis. Mithridate ne négligea pas cette occasion, il envoya contre lui deux autres de ses Lieutenans, Menemaque & Myron, avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie. Mais de toute cette troupe il n'en revint, dit-on, que deux dans le camp du Roi, tout le reste fut passé au fil de l'épée. Mithridate dissimula cet échec, & fit courir le bruit que la perte avoit été mediocre, & qu'elle n'étoit même arrivée que par l'incapacité de ses Lieutenans, qui avoient attaqué mal-à-propos. Adrianus à son retour passa à la vûë du camp ennemi en grande pompe & grande magnificence, menant quantité de chariots chargez de bled, & de riches dépoüilles, de sorte que cette vûë jetta le découragement dans l'ame de Mithridate, & le trouble & l'effroi dans celle de ses soldats. Dès ce moment la résolution fut prise de ne plus s'arrêter.

Mithridate decampe en grand desordre.

Les principaux Seigneurs de la Cour furent les premiers qui firent prendre les devans à leurs bagages, & pour le faire plus commodément, ils empêchoient les gens de guerre de

paſſer. Ceux-ci, ſe voyant pouſſez & maltraitez outrageuſement aux portes, ſe mirent à piller les bagages & à tuer ceux qui les conduiſoient & les maîtres mêmes. Dorialus, un des Lieutenans du Roi, fut tué pour une ſeule cotte d'armes de pourpre qu'il avoit ſur lui. Hermeus le Sacrificateur fut foulé aux pieds. Mithridate lui-même ſortit pêle-mêle avec la foule, n'ayant ni un ſeul valet, ni un ſeul Ecuyer qui fût reſté autour de lui, ni un ſeul cheval de ſon écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ſes Eunuques, nommé Ptolemée, l'ayant apperçu à pied au milieu de ces flots de fuyards, deſcendit de ſon cheval & le lui donna. Les Romains étoient ſi près de lui qu'ils le tenoient déja, & ce ne fut point faute de diligence qu'ils le manquerent; la ſeule avarice des ſoldats fit perdre aux Romains cette proye, qu'ils pourſuivoient depuis ſi long-tems avec tant de travaux, tant de dangers, & de ſi grands combats, & priva Lucullus du ſeul prix de toutes ſes victoires. Rien ne les ſéparoit preſque plus du cheval que montoit le Roi, un moment encore & il étoit pris, mais un des mulets, qui portoient ſon treſor, s'étant trouvé au milieu du chemin entre eux & lui, ſoit par haſard, ſoit que le Roi lui-même l'eût fait avancer pour le mettre au-devant de ceux qui le pourſuivoient, ceux-ci tentez par l'objet, ſe mirent à piller cet or, & à ſe battre les uns con-

Mithridate étoit pris ſans l'avarice des ſoldats Romains.

tre les autres, ce qui les retarda, & donna le tems à Mithridate de se sauver. Et ce ne fut pas là le seul avantage que l'avarice de ces soldats fit perdre à Lucullus; il y en eut un autre très-considerable. Callistrate, premier Secretaire du Roi, avoit été pris; Lucullus ordonna qu'on le menât au camp, mais ceux qui le menoient, avertis qu'il avoit cinq cens pieces d'or dans sa ceinture, le tuerent pour les avoir. Lucullus ne laissa pas d'abandonner le camp au pillage à ces avares.

Callistrate, premier Secretaire de Mithridate, pris & tué par l'avarice des soldats.

Lucullus prend la ville de Cabires & plusieurs autres Places.

Après cette déroute des ennemis, Lucullus prit la ville de Cabires & plusieurs autres Places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes, proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces pauvres gens se tenoient pour morts depuis long-tems, cette liberté, qu'ils recevoient de la grace de Lucullus, leur paroissoit moins une délivrance & un salut, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi, nommée *Nyssa*, & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise, car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui se croyoient en sûreté & en repos

Il y en eut un autre très-considerable. Callistrate, premier Secretaire du Roi avoit été pris.] Plutarque appelle avec raison cette prise un avantage considerable, car par ce moyen Lucullus auroit eu tous les papiers du Roi, & auroit été informé de ses vûës & de ses desseins.

près de la ville de Pharnacie, moururent toutes miserablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Mithridate mis en fuite, envoye à ses sœurs & à ses femmes l'ordre de mourir.

Il y avoit entr'autres Roxane & Statira, encore filles & âgées d'environ quarante ans, & deux de ses femmes du païs d'Ionie, Berenice qui étoit de Chio, & Monime, native de Milet. On ne parloit que de cette derniere dans toute la Grece, & sa réputation étoit très-grande sur ce que le Roi en étant devenu amoureux, & n'ayant rien oublié pour la porter à répondre à sa passion, car il lui envoya à une seule fois quinze mille pieces d'or, elle résista toujours & refusa ses presens, jusqu'à ce qu'il eût consenti à un contrat de mariage, qu'il lui eût envoyé le diadême, & qu'il l'eût déclaré Reine. Et depuis ce mariage jusqu'à ce moment-là cette pauvre Princesse avoit passé ses jours dans une tristesse & dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui au lieu d'un mari, lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une maison honnête & une societé conjugale, l'avoit confinée dans une étroite prison, sous une garde de Barbares, où éloignée du délicieux païs de la Grece, elle n'avoit joüi qu'en songe des biens, qu'elle avoit esperez, & elle avoit effectivement perdu les biens réels & veritables, dont elle joüissoit dans sa chere patrie.

Grande vertu de Monime.

Beauté souvent malheureuse.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces Princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le plus doux & le plus promt, Monime détachant le diadême d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, & s'y pendit; mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, & s'étant rompu, *O maudit bandeau!* lui dit-elle, *ne me sçaurois-tu servir au moins à ce triste office?* & le jettant loin d'elle avec indignation & crachant dessus, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Mort de Monime.

Pour Berenice, elle prit une coupe de poison, & comme elle l'alloit boire, sa mere, qui étoit presente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux; la moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere, abbatuë & affoiblie par les années, mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Berenice; cette Princesse lutta long-tems contre la mort avec des efforts très-violens. Enfin Bacchidas la pressant de finir & de s'achever, elle fut étranglée. On dit que des deux sœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations & mille injures contre Mithridate, & que Statira ne prononça pas une seule malediction, & ne dit pas un seul mot indigne de sa naissance & de son courage, mais au contraire qu'elle benit & remercia son frere, *de ce qu'étant en*

Mort de Berenice.

Mort peu genereuse de Roxane.

Mort genereuse de Statira.

en si grand danger de sa personne il ne les avoit pas oubliées, & qu'il avoit pourvu à leur fournir les moyens de mourir libres, & avant que d'avoir souffert aucun outrage de leurs ennemis.

Ces morts affligerent extrêmement Lucullus, qui étoit poli, doux & humain. Il passa outre, & continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où ayant appris qu'il y avoit déja quatre jours que Mithridate y avoit passé pour gagner l'Armenie, & pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas, & après avoir subjugué les Chaldéens & les Tibareniens, s'être emparé de la petite Armenie, & avoir réduit en sa puissance les forteresses & les villes, il envoya Appius à Tigrane, lui redemander Mithridate, & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siege duroit encore. La cause de cette longueur c'étoit Callimaque seul, qui commandoit dans la ville, car, comme il étoit très-grand Ingenieur, très-habile à inventer & à construire toutes sortes de machines de guerre, & très-fertile en toutes sortes de ruses & d'inventions, dont on peut se servir pour la défense d'une Place, il incommoda beaucoup les Romains, dont il fut bien puni dans la suite. Mais alors il fut abusé par un

Dans la Cappadoce.

Lucullus subjugue les Chaldéens & les Tibareniens, & s'empare de la petite Armenie.

Il envoye redemander Mithridate à Tigrane.

Callimaque grand Ingenieur.

La cause de cette longueur c'étoit Callimaque seul.] Cet Ingenieur fait à Amisus contre Lucullus ce qu'Archimede avoit fait à Syracuse contre Marcellus six-vingts ans auparavant. Aujourd'hui vingt Ingenieurs avec toutes leurs foudres ne font pas ce qu'un seul faisoit alors.

Stratagême de Lucullus.

ſtratagême de Lucullus, qui à l'heure qu'il avoit accoutumé de retirer ſes troupes des travaux pour les faire repoſer, s'aviſa de faire donner l'aſſaut très-bruſquement. Cette attaque impré-vuë lui réuſſit, il ſe rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque, voyant qu'il ne pou-voit la défendre, en ſortit, & y mit le feu, ſoit par envie contre les Romains pour les empê-cher de s'y enrichir, ſoit pour aſſûrer ſa fuite; car perſonne ne prenoit garde à ceux qui ſe jet-toient dans les vaiſſeaux pour s'enfuir, mais dès que les flammes répanduës de tous côtez eurent gagné les murailles, tous les ſoldats Romains ſe préparerent à piller. Lucullus, touché de pi-tié de voir perir ainſi cette puiſſante ville, tâ-cha de la ſecourir par dehors, en ordonnant à ſes troupes de faire tous leurs efforts pour étein-dre le feu; mais perſonne n'obéïſſoit à ſes or-dres, tous les ſoldats demandoient le pillage, & faiſoient retentir leurs armes avec de grands cris, tant qu'enfin Lucullus fut forcé de leur abandon-ner la ville; il crut même que c'étoit le moyen le plus ſûr de la garantir du feu. Mais ſes ſoldats fi-rent le contraire de ce qu'il avoit eſperé, car en foüillant partout avec des flambeaux pour éclai-rer les lieux les plus obſcurs, afin que rien n'é-chappât à leur avarice, ils brûlerent eux-mêmes la plûpart des maiſons.

Callimaque fait mettre le feu à Amiſus, voyant qu'il ne pouvoit la défendre.

Lucullus tâcha de ſecourir Amiſus, & de faire éteindre le feu.

Il l'abandonne au pillage pour la ſauver.

Lucullus y étant entré le lendemain, & voyant cette deſolation affreuſe, ſe mit à pleurer, & dit

à ses amis, qui étoient autour de lui : *J'ai toujours regardé Sylla comme l'homme du monde le plus heureux, mais je n'ai jamais tant admiré son bonheur que dans cette journée. Il a voulu sauver Athenes, & il l'a pû, & moi quand j'ai voulu l'imiter & sauver cette ville, j'ai eu le déplaisir de voir que la fortune jalouse m'a refusé la gloire de Sylla, & s'est opiniâtrée à me donner la réputation de Mummius.* Cependant il ne laissa pas de faire tout ce qui étoit en son pouvoir pour remettre cette ville, & la retirer de l'état affreux où elle étoit. Une grosse pluye, qui par un coup de la Providence, vint à tomber dans le tems qu'elle fut prise, éteignit le feu, & sauva beaucoup d'édifices, & Lucullus avant son départ fit rebâtir ceux qui avoient été brûlez, y reçut les Amiseniens qui s'en étoient fuïs, & qui voulurent y retourner, & donna des habitations à tous les Grecs qui voulurent s'y établir, en leur attribuant un territoire de six-vingt stades. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Atheniens, qui l'avoient fondée & peuplée dans le tems qu'ils étoient au comble de la puissance, & maîtres de la mer. Voilà pourquoi tous ceux d'Athenes, qui vouloient fuir la tyrannie d'Aristion, se retiroient à Amisus, où ils joüissoient des mêmes droits & privileges que les habitans naturels, de sorte que ceux qui avoient quitté leurs biens propres, avoient en leur disposition ceux des étrangers.

Il se met à pleurer en voyant la desolation de cette ville.

Ce qu'il dit à ses amis en cette occasion.

Qui avoit détruit & brûlé la ville de Corinthe.

Une pluye survenuë par un coup du Ciel sauve la plus grande partie d'Amisus.

Lucullus fit rebâtir ce qui avoit été brûlé.

Quinze mille pas.

Amisus, Colonie des Atheniens.

Lucullus ne se contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la ville, il donna encore à tous les Amiseniens, qui s'étoient sauvez, un habit honnête à chacun, & deux cens drachmes d'argent, & les renvoya dans leur païs.

Cent livres.

Tyrannion, grammairien celebre.

Le grammairien Tyrannion fut trouvé parmi les prisonniers. Murena le demanda à Lucullus, & l'ayant obtenu, il l'affranchit, en quoi il usa du present de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse. Car Lucullus ne prétendoit pas qu'un homme si estimé par son grand sçavoir, fût d'abord fait esclave pour être ensuite affranchi, car de lui donner cette liberté legale, c'étoit lui ravir la liberté naturelle, qu'il tenoit de sa naissance. Mais ce ne fut pas la seule chose où Murena fit paroître qu'il étoit bien éloigné d'avoir l'honnêteté & la generosité d'un veritable General.

Grossiereté & impolitesse de Murena d'affranchir un homme libre par sa naissance.

La liberté legale detruit la liberté naturelle.

Lucullus marche vers les villes d'Asie.

En partant d'Amisus, Lucullus tourna sa marche vers les villes d'Asie, afin que n'étant plus occupé aux affaires de la guerre, il pût veiller à celles de la justice & des loix, qui ne regnant plus depuis long-tems dans son gouvernement, y avoient causé des malheurs & des desordres

Il travaille à rétablir la justice & les loix dans son gouvernement.

Il l'affranchit, en quoi il usa du present de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse.] En effet, il n'y avoit rien de plus impoli ni de plus grossier que d'affranchir un homme libre, car cet affranchissement marquoit que Murena l'avoit tenu comme son esclave, ainsi il lui faisoit perdre l'avantage de la liberté naturelle, & lui faisoit l'affront de lui donner la liberté légale, qui suppose toujours la servitude.

infinis & inexprimables. Car cette pauvre Province étoit cruellement ravagée & miſerablement aſſervie par les uſuriers & par les Fermiers; les malheureux habitans étoient forcez en particulier de vendre leurs beaux enfans, & leurs filles vierges, & en commun de mettre à l'encan les offrandes de leurs Temples, & les tableaux & les ſtatuës ſacrées des Dieux. Et quand cela ne ſuffiſoit pas pour payer les tailles, les impôts & les uſures, ils étoient impitoyablement adjugez pour eſclaves à leurs créanciers. Encore ce qu'ils ſouffroient, avant que de tomber dans ce dernier malheur, étoit plus cruel & plus inſupportable; les tortures, les priſons, les chevalets, les longues ſtations à l'air, au plus grand ſoleil pendant l'Eté, & dans la bouë, ou dans la glace pendant l'Hyver, voilà leur vie ordinaire, de ſorte qu'au prix de tous ces maux la ſervitude leur paroiſſoit une eſpece de ſoulagement & de paix.

Vexations & cruautez que les uſuriers & les Fermiers Romains exerçoient dans les villes d'Aſie.

Lucullus ayant trouvé toutes les villes affligées de ces vexations ſi inoüies, en eut bien-tôt délivré ceux qui les ſouffroient. Car premierement il regla l'uſure à un pour cent par mois; en ſecond lieu, il retrancha & abolit toute uſure qui paſſoit le capital. Et enfin, ce qui fut même le plus grand point, il ordonna que les créanciers joüiroient de la quatriéme partie des biens & des revenus de leurs débiteurs, & que celui qui auroit ajouté l'uſure au capital, perdroit l'un & l'au-

Sages Reglemens de Lucullus pour acquitter les villes vexées par les uſuriers.

tre; de ſorte que par ce moyen en moins de quatre ans toutes les dettes furent acquittées, & que tous les biens en fonds ſe trouverent libres & déchargez, & furent rendus aux proprietaires.

Soixante millions.

Ces dettes immenſes de la Province venoient des vingt mille talens d'amende auſquels elle avoit été condamnée par Sylla. Elle les avoit bien déja payez deux fois, mais ces uſuriers inſatiables en entaſſant uſures ſur uſures, les avoient portez à plus de ſix-vingt mille talens, de ſorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Trois cens ſoixante millions.

Ces Fermiers & uſuriers ſe voyant privez par Lucullus de ce gain immenſe, comme s'ils étoient exceſſivement leſez, ſe mirent à crier dans Rome, & à exciter contre lui à force d'argent pluſieurs Orateurs, ſe confiant particulierement ſur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plûpart de ceux qui gouvernoient la République, ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Lucullus n'étoit pas ſeulement aimé des peuples, qui avoient reſſenti ſes bienfaits, les autres l'aimoient de même & le deſiroient, trouvant heureuſes les Provinces à qui le ſort favorable avoit donné un ſi bon Gouverneur.

Bonheur des Provinces qui ont un Gouverneur juſte & humain.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, Appius Clodius, qui avoit été envoyé vers Tigrane, & qui étoit le propre frere de la femme de Lucullus, ſe confia d'abord à des guides du païs, qui étant

Pour lui demander Mithridate.

ſujets du Roi, par une inſigne infidelité, au lieu de le mener par le plus court chemin, lui firent prendre un détour de pluſieurs journées, & le conduiſant par les hautes Provinces, l'éloignoient au lieu de l'approcher. Enfin, averti de cette perfidie par un de ſes affranchis, Syrien de nation, qui lui enſeigna le droit chemin, il renvoya ces guides barbares, après les avoir accablez de malédictions & d'injures, & ayant quitté ce chemin ſi long & ſi trompeur, en très-peu de jours il eut paſſé l'Euphrate, & fut arrivé à Antioche, capitale de la Syrie, & qu'on appelle Antioche de Daphné.

Appius Clodius trompé par les guides qu'il avoit pris.

Il eut ordre d'attendre là Tigrane, qui étoit alors abſent, & occupé à achever de ſoumettre quelques villes de la Phœnicie. En attendant il ne perdit pas ſon tems, car il gagna pluſieurs Satrapes & Princes du païs, qui n'obéiſſoient que par force à ce Roi d'Armenie. De ce nombre étoit Zarbienus, Prince de la Gordyene. Et comme quantité de villes, qui venoient d'être ſubjugées, lui envoyoient ſecretement des Dé-

Appius Clodius gagne pluſieurs Princes ſujets de Tigrane.

Il renvoya ces guides barbares, après les avoir accablez de malédictions.] Mais pourquoi ne ſe vengeoit-il pas de leur perfidie en les puniſſant comme ils méritoient? Il craignoit ſans doute que cette punition révolteroit ceux qui pouvoient ſeuls le tirer de ce grand danger. Tout étoit ſuſpect dans une ſi malheureuſe conjoncture.

Et qu'on appelle Antioche de Daphné.] On l'appelloit ainſi, parce qu'à quarante ſtades de la ville étoit le bourg & le bois ſacré de Daphné, lieu délicieux, arroſé de quantité de fontaines. Au milieu de ce bois, qui avoit quatre-vingt ſtades de tour, étoit le Temple d'Apollon & de Diane, & un aſyle.

putez, il leur promit à toutes l'aide & la protection de Lucullus, & leur ordonna en même tems de ne rien remuer pour l'heure, & de se tenir en repos, car la domination des Armeniens étoit insupportable aux Grecs; & ce qui leur paroissoit encore le plus dur, & qui leur faisoit le plus de peine, c'étoit l'orgueïl excessif de ce Roi, qui étoit devenu si arrogant & si superbe, qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes cherissent, admirent & possedent, étoit à lui, & non-seulement qu'il étoit à lui, mais qu'il n'étoit fait que pour lui. Ce qui lui avoit inspiré cette folle arrogance, c'étoit le cours de ses grandes prosperitez, car ayant commencé par des esperances fort petites & fort méprisables, il avoit subjugué plusieurs nations, humilié plus qu'aucun autre Prince la puissance des Parthes, rempli la Mésopotamie de Grecs, qu'il y avoit transportez en grand nombre de la Cilicie & de la Cappadoce. Il avoit tiré aussi de leur païs les Arabes, appellez *Scenites*, parce qu'ils campent

Orgueïl excessif du Roi Tigrane.

Grandes choses que Tigrane avoit faites.

Qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes cherissent, admirent, & possedent, étoit à lui, & non-seulement qu'il étoit à lui, mais qu'il n'étoit fait que pour lui.] Voilà le dernier excès de l'orgueïl où les prosperitez peuvent porter un Tyran. Et cette folle présomption est encore aujourd'hui le partage de la plûpart des Princes de l'Orient. Ils croyent que tout leur appartient, que tout est fait pour eux. Qu'il y a loin de là à cette équité & à cette modération des veritables Rois, qui se croyent les peres de leur peuple, & nez pour lui comme un berger est né pour son troupeau, dont il doit rendre compte à son maître qui le lui a confié!

toujours

toujours ſous des tentes, & leur faiſant perdre leur ancienne coutume, il les avoit fixez & établis dans ſon voiſinage pour ſe ſervir d'eux dans le commerce, qu'il vouloit rendre floriſſant. Il avoit dans ſa Cour pluſieurs Rois qui le ſervoient comme ſes eſclaves, & il en tenoit ſurtout quatre auprès de lui, qui étoient comme ſes eſtafiers ou ſes gardes, qui toutes les fois qu'il ſortoit à cheval, marchoient devant lui à pied, & en ſimple veſte; & qui, lorſqu'il étoit ſur ſon trône, & qu'il donnoit ſes audiences, ſe tenoient debout autour de lui les mains entrelacées l'une dans l'autre, ce qui parmi eux paſſoit pour la poſture la plus humiliée, & pour le plus grand aveu de ſervitude & de ſoumiſſion, car c'étoit déclarer qu'on renonçoit entierement à ſa liberté, & qu'on livroit à ſon Seigneur ſon corps, plus prêt à tout ſouffrir, qu'à rien entreprendre.

Tigrane ſongeoit à faire fleurir le commerce comme une des grandes reſſources d'un Etat.

Il avoit à ſa Cour pluſieurs Rois qui étoient comme ſes eſclaves.

Mains entrelacées, la marque de la plus grande ſervitude à la Cour de Tigrane.

Appius ne fut ni étonné, ni intimidé de cette tragedie, & quand il fut admis à la premiere audience de Tigrane, il lui dit franchement en face, *qu'il étoit venu pour emmener Mithridate dû aux triomphes de Lucullus, ou pour lui déclarer la guerre à lui-même.* Quelques efforts que fît ce Prince pour faire ſemblant d'entendre ce diſcours avec un viſage riant & une eſpece de ſourire, ceux qui étoient preſens s'apperçurent bien qu'il avoit changé de couleur à la déclaration pleine d'audace de ce jeune homme. En effet

En effet, cela paroiſſoit plutôt une pompe de theâtre, que la magnificence de la Cour d'un Roi.

Parole franche & hardie d'Appius à Tigrane.

c'étoit-là la premiere parole franche & libre qu'il eût entenduë depuis vingt-cinq ans, car il y en avoit autant qu'il gouvernoit ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la derniere insolence.

Tigrane refuse de livrer Mithridate.

Il répondit à Appius, *qu'il ne lui livreroit point Mithridate, & que puisque les Romains commençoient la guerre, il tâcheroit de se défendre & de les en faire repentir*, & plein de colere contre Lucullus de ce que dans sa lettre il lui donnoit simplement le titre de *Roi*, & non celui de *Roi des Rois*, il ne lui donna pas non plus le titre d'*Empereur* dans sa réponse. Il ne laissa pas d'envoyer à Appius des presens magnifiques, & sur ce qu'il les refusa, il lui en envoya de plus grands encore.

Appius refuse tous les presens de Tigrane, & ne prend qu'une coupe.

Appius ne voulant pas lui donner lieu de croire qu'il ne rejettoit ses presens que par les mouvemens de quelque aversion particuliere qu'il eût pour lui, & parce qu'il le regardoit déja comme ennemi, il prit seulement une coupe, renvoya tout le reste, & s'en retourna à grandes journées auprès de son General.

Traitement indigne que Tigrane avoit fait jusques-là à Mithridate.

Jusques-là Tigrane n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-pere, & qu'il eût perdu un si vaste Em-

En effet c'étoit-là la premiere parole franche & libre qu'il eût entenduë depuis vingt-cinq ans.] La miserable condition d'un Prince qui est vingt-cinq ans, & souvent même toute sa vie sans entendre une seule parole libre, une seule verité ! Dans le texte au lieu de ἀκούοντι, qui ne peut se rapporter à rien, il faut lire ἀκούοντα, qui se rapporte à ἠλλοιωμένον, & je voi que M. Salvini l'avoit ainsi corrigé.

pire, mais le traitant avec le dernier mépris & la derniere arrogance, il le tenoit éloigné, & le faisoit garder, comme un prisonnier d'Etat, dans des lieux marécageux & mal sains. Mais après l'ambassade d'Appius il le fit venir à la Cour avec toute sorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là dans une conversation secrette, qu'ils eurent dans le Palais seuls & sans témoins, ils guerirent leurs soupçons mutuels, au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetterent la faute. Du nombre de ces malheureux fut Metrodore de la ville de Scepsis, homme très-éloquent, très-agréable, & d'un profond sçavoir, & qui étoit si bien, & avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelloit le pere du Roi.

Après l'ambassade d'Appius il change à son égard, parce que Mithridate lui devenoit necessaire.

Metrodore, le grand crédit qu'il avoit auprès de Mithridate.

Pere du Roi, titre donné au principal favori de Mithridate.

Mithridate l'avoit envoyé Ambassadeur à Tigrane pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand Metrodore eut expliqué à Tigrane le sujet de son voyage, ce Prince lui demanda, *& vous Metrodore, que me conseillez-vous sur les demandes de votre maître?* Alors Metrodore, soit qu'il regardât veritablement à l'utilité de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli, lui répondit, *comme Ambassadeur je*

Metrodore Ambassadeur de Mithridate auprès de Tigrane.

Sincerité très-punissable de ces Ambassadeur.

Qu'on l'appelloit le pere du Roi.] Ce n'est pas seulement à la Cour du Roi Tigrane, que ce grand titre a été donné aux favoris fort accréditez auprès de leur maître, nous en avons ailleurs des exemples plus recens, & notre histoire nous en fournit.

Comme Ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, & comme votre Conseil, je vous le défends.] Voilà

vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate & comme votre Conseil, je vous le défends. Voilà ce que Tigrane découvrit à Mithridate, & qu'il lui dit dans l'esperance qu'il ne s'en ressentiroit point, & qu'il ne feroit aucun mal à Metrodore, mais il fut tué sur le champ, & Tigrane se repentit de lui avoir fait cette confidence, quoiqu'il ne fût pas absolument la cause de sa mort, & qu'il n'eût fait qu'ajouter à la haine, que Mithridate avoit déja conçuë contre lui, un grain qui emporta la balance, & qui acheva de le déterminer. Car il y avoit long-tems qu'il étoit mal disposé pour lui, comme on le découvrit ensuite par des papiers secrets du cabinet de Mithridate, qui furent pris, & parmi lesquels on en trouva un où la mort de Metrodore étoit résoluë & ordonnée. Tigrane le fit enterrer magnifiquement, n'épargnant aucune dépense pour honorer les funerailles d'un mort, qu'il avoit trahi vivant.

Mithridate le fait tuer.

Mithridate avoit résolu la mort de Metrodore avant qu'il l'envoyât en ambassade.

Amphicrates Orateur Athenien, son orgueil & sa mort.

Il mourut aussi à la Cour de Tigrane un Orateur, nommé Amphicrates, s'il merite que l'on fasse mention de lui seulement à cause d'Athenes où il étoit né. On dit qu'étant banni de son païs, il se retira à Seleucie sur le Tigre ; que les habitans charmez de son éloquence le prierent de leur enseigner la Rhetorique ; qu'il répondit avec

une sincerité, non-seulement très-imprudente, mais très-criminelle. Un homme ne peut pas être en même tems l'Ambassadeur de son maître, & le Conseil de celui à qui il est envoyé, & le Conseil pour l'obliger à faire le contraire de ce que portent ses instructions.

une arrogance de sophiste, *que le plat étoit trop petit pour le dauphin ;* que de-là il se retira auprès de la Reine Cleopatre, fille de Mithridate, & femme de Tigrane, & que bien-tôt il se rendit si suspect à cette Cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs, ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il se fit mourir en s'abstenant de manger. Cleopatre le fit aussi enterrer magnifiquement, & son tombeau est près d'un lieu appellé *Sapha.*

Mot très-arrogant de cet Orateur.

Ville de la Mesopotamie sur le Tigre.

Lucullus, après avoir rétabli la paix & la bonne police en Asie, ne négligea point ce qui regardoit les jeux & les plaisirs, mais pendant qu'il fut à Ephese, il fit de grandes assemblées, donna des fêtes magnifiques, pour celebrer ses victoires, les accompagna de combats de lutteurs & de gladiateurs, & n'oublia rien pour le divertissement de ces villes, qui en revanche, pour lui faire honneur, celebrerent des fêtes appellées de son nom *Luculliens*, & lui témoignerent une affection très-veritable & très-sincere, beaucoup plus agréable que tous les honneurs.

Lucullus pendant son séjour à Ephese donne des fêtes magnifiques.

Les villes d'Asie celebrent en son honneur des fêtes qu'ils appellent Luculliens.

Quand Appius fut de retour, & qu'on sçut qu'il falloit faire la guerre à Tigrane, Lucullus partit sans differer, s'en retourna dans le Pont, & s'étant mis à la tête de son armée, il assiegea d'abord la ville de Sinope, ou plutôt les Ciliciens,

Lucullus s'en retourne dans le Pont, & assiege Sinope.

Que le plat étoit trop petit pour le dauphin.] Pour faire entendre que la ville de Seleucie n'étoit pas assez considerable, pour occuper un homme de son merite. Plutarque a grande raison d'appeller cet orgueil *arrogance de sophiste* ; car il n'y a rien de

qui s'en étoient emparez pour le Roi, & qui, voyant approcher Lucullus, tuerent la plus grande partie des habitans, & se sauverent à la faveur de la nuit après avoir mis le feu à la Place. Lucullus, averti de leur départ, y entra avec ses troupes, passa au fil de l'épée huit mille de ces Ciliciens qui y étoient restez, rendit aux naturels habitans tous leurs biens, & eut grand soin de sauver la ville. Ce qui l'y porta particulierement, ce fut ce songe : il lui sembla la nuit pendant qu'il dormoit, qu'un homme s'approcha de lui, & lui dit, *avance un peu plus outre, Lucullus, car Autolycus vient à ta rencontre pour s'aboucher avec toi.* S'étant éveillé il ne pouvoit conjecturer ce que signifioit ce songe, mais ce jour-là même il prit la ville, & en poursuivant l'épée à la main les Ciliciens, qui s'embarquoient pour s'enfuir, il vit sur le rivage une statuë renversée, que les Ciliciens n'avoient pas eu le tems de charger sur leurs vaisseaux ; c'étoit un des plus beaux ouvrages du sculpteur Sthenis. Alors quelqu'un lui dit que c'étoit la statuë d'Autolycus, qui avoit fondé

Il entre dans la Place, & la rend aux habitans qui en avoient été chassez.

Songe de Lucullus.

Sthenis, fameux sculpteur.

plus arrogant qu'un sophiste.

Alors quelqu'un lui dit que c'étoit la statuë d'Autolycus, qui avoit fondé Sinope.] Strabon parle de cet Autolycus dans son XII. liv. où il écrit que Lucullus s'étant rendu maître de Sinope, conserva avec grand soin tous les ornemens de la ville, & qu'il prit seulement la sphere de Billarus, & la statuë d'Autolycus, ouvrage du sculpteur Sthenis, que ceux de Sinope croyoient que cet Autolycus étoit le fondateur de leur ville, qu'ils lui rendoient des honneurs divins, & qu'il avoit là un Oracle. Il paroît, ajoute-t'il, que c'étoit un de ceux qui accompagnerent Jason, & qu'à son retour il occupa ce lieu-là, &c.

Sinope. On prétend que cet Autolycus étoit fils de Deimachus, & un des Heros qui partirent de Thessalie avec Hercule, & l'accompagnerent à son expedition contre les Amazones; qu'en s'en revenant avec Demoleon & Phlogius, son vaisseau donna contre un écueil de la Chersonese, appellé *Pedalion*, où il perit, & que s'étant sauvé avec ses armes & ses compagnons il aborda à Sinope, & enleva cette Place aux Syriens. Car les Syriens la tenoient, étant descendus d'un certain Heros, nommé Syrus, fils d'Apollon & de la Nymphe Sinope, fille d'Asopus. Sur cette histoire Lucullus se ressouvint d'un avertissement que Sylla donne dans ses memoires; car il marque expressément, *qu'on ne doit tenir rien de si sûr, rien de si digne de foi que ce dont on a été averti en songe.*

Le Heros Autolycus, fondateur de Sinope. Son histoire.

Appollonius de Rhodes, & Valerius Flaccus l'appellent Deilcon.

Maxime très fausse, rien n'est plus trompeur que les songes.

Ayant reçu nouvelles que Mithridate & Tigrane étoient sur le point d'entrer dans la Lycaonie & la Cilicie, avec toutes leurs forces, pour occuper les premiers l'Asie, il admira la rare prudence de cet Armenien, qui roulant depuis long-tems dans sa tête le dessein de prendre les armes contre les Romains, pour l'execution de cette entreprise ne s'étoit pas servi de Mi-

Sage reflexion de Lucullus sur l'imprudence de Tigrane.

Il admira la rare prudence de cet Armenien.] C'est une ironie sensible. En effet on ne conçoit pas l'imprudence de Tigrane, qui ayant résolu de faire la guerre aux Romains, ne joint pas d'abord ses forces à celles de son beau-pere encore entieres, & attend qu'il soit défait pour s'appuyer de son secours. Cette imprudence eut le succès qu'elle devoit avoir; c'est une grande instruction pour les Princes.

thridate pendant qu'il étoit avec toute ſa puiſſance, & n'avoit pas joint ſes forces à celles de ſon beau-pere encore entieres & formidables. Mais après l'avoir laiſſé défaire & ruiner, il venoit preſentement commencer cette guerre ſur des eſperances bien foibles & bien caduques, en s'appuyant d'un Prince qui n'avoit pu ſe défendre lui-même, ni ſe ſoutenir.

Machares, fils de Mithridate, envoye à Lucullus une couronne d'or.

Sur ces entrefaites Machares, fils de Mithridate, qui tenoit le Boſphore, lui envoya une couronne d'or du prix de mille pieces, & le pria de le faire déclarer ami & allié des Romains. Lucullus, eſtimant que c'étoit-là la fin de la premiere guerre, laiſſa Sornatius avec ſix mille hommes pour avoir ſoin des affaires de la Province, & avec douze mille hommes d'infanterie, & quelque trois mille chevaux, il marcha pour cette ſeconde guerre. Cette démarche parut à tout le monde très-temeraire, très-haſardeuſe, & entierement oppoſée à la prudence & à la ſageſſe, d'aller avec ſi peu de forces ſe jetter au milieu de tant de nations belliqueuſes, & de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines d'une vaſte étenduë, traverſées de quantité de rivieres larges & profondes, & environnées

Démarche de Lucullus regardée comme très-temeraire & très-dangereuſe.

Cette démarche parut à tout le monde très-temeraire.] Les plus grands Generaux font quelquefois des démarches que tout le monde blâme, & qui paroiſſent très-oppoſées à la prudence & à la raiſon; mais ſouvent ces mêmes démarches marquent un excès de capacité & de prudence, que ceux qui en jugent ne ſont pas capables de concevoir.

de

de tous côtez de hautes montagnes toujours couvertes de neiges; de ſorte que ſes ſoldats, qui d'ailleurs n'étoient pas trop bien diſciplinez, ne le ſuivoient que par force, & tout prêts à ſe mutiner. D'un autre côté les harangueurs crioient contre lui à Rome, & proteſtoient qu'il ne faiſoit que courir de guerre en guerre, non pour aucune neceſſité de l'Etat, mais uniquement pour ne poſer jamais les armes, pour avoir toujours des armées à commander, & pour continuer à s'enrichir de leurs travaux, de leurs périls & de leurs pertes; & ces derniers avec le tems vinrent à bout de leur deſſein qui étoit de faire rappeller Lucullus.

Les harangueurs crient à Rome contre lui.

Cependant comme il marcha à grandes journées & ſans s'arrêter, il arriva bien-tôt ſur les bords de l'Euphrate, qu'il trouva extrêmement groſſi par les pluyes & par les neiges de l'hyver, & par conſéquent beaucoup plus rapide que de coûtume. Cela lui cauſa un très-grand chagrin, car il vit bien qu'il perdroit beaucoup de tems, & qu'il auroit bien des affaires à ramaſſer des barques, & à aſſembler des radeaux pour paſſer ſes troupes. Mais ſur le ſoir le fleuve commença à ſe retirer, & il diminua ſi conſiderablement pendant la nuit, que le lendemain matin on le vit, non-ſeulement rentré dans ſon lit ordinaire, mais encore fort baiſſé. Et les gens du païs ayant vû paroître ſur l'eau pluſieurs petites éminences de terre comme de petites Iſles, & le cours du

L'Euphrate, qui étoit groſſi, diminuë ſi conſiderablement en une nuit, que les habitans du païs regardent cela comme un miracle.

fleuve comme dormant tout autour, ils se mirent à adorer Lucullus comme un Dieu, regardant cela comme un miracle, qui n'étoit arrivé que très-rarement, que le fleuve se fût volontairement soumis, & qu'il se fût rendu doux & traitable pour lui fournir un passage facile & prompt.

Lucullus passe l'Euphrate.

Signe très-favorable qui lui arriva quand il l'eut passé.

Diane Persienne.

Genisses marquées de la marque de Diane.

Lucullus profita donc de l'occasion, & passa promptement son armée. A ce passage il lui arriva un signe très-favorable; sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des genisses consacrées à Diane Persienne, que les Barbares, qui habitent au-delà de ce fleuve, honorent particulierement. Ils ne se servent de ces genisses, que lorsqu'ils offrent des sacrifices à cette Déesse, tout le reste du tems elles errent dans les campagnes en pleine liberté, portant empreinte sur elles la marque de la Déesse, qui est une torche allumée. Quand on

Sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des genisses consacrées à Diane Persienne.] C'étoit la coutume parmi les Grecs, comme parmi les Barbares; ils avoient des troupeaux consacrez à quelqu'un de leurs Dieux, & qu'on laissoit paître librement dans les campagnes sans y toucher, que pour en offrir les victimes au Dieu auquel ils appartenoient. Quand on voit dans Homere des bœufs du Soleil, c'est une fiction tirée du sein de la verité.

A Diane Persienne.] J'ai déja observé que le culte de Diane étoit établi dans la Perse, & que c'est de-là qu'elle a tiré ce surnom de *Diana Persica*, de Diane Persienne; elle étoit encore adorée en d'autres lieux de l'Orient sous ce même titre, comme en Lydie.

Portant empreinte sur elles la marque de la Déesse, qui est une torche allumée.] Cette torche convenoit à une Déesse qui étoit appellée *Diana Lucifera*, Ἄρτεμις φωσφόρος. La coutume de faire sur les chevaux quelque marque avec des fers est fort an-

en a besoin pour les immoler, il est fort difficile de les prendre, & ce n'est pas une petite affaire que d'en venir à bout.

Quand l'armée eut passé l'Euphrate, une de ces genisses étant allée sur une roche qui passe pour être consacrée à la Déesse, elle s'y arrêta, & baissant la tête, comme celles qui sont attachées avec des liens, elle se presenta à Lucullus comme toute prête à être immolée; & il l'immola. Il sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate pour le remercier du passage qu'il lui avoit fourni. Ce jour-là il campa sur le bord de ce fleuve, le lendemain & les jours suivans il continua sa marche par la province de Sophene, ne faisant aucun mal, ni dommage à ceux qui venoient se rendre à lui, & qui recevoient volontiers ses troupes. En marchant, ses soldats voulurent aller prendre un château, qui paroissoit sur leur route, & où l'on disoit qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent, mais Lucullus les retint, & leur dit: *Voilà le château qu'il nous faut plutôt prendre*, en leur montrant le mont Taurus, qui paroissoit de loin, *car pour les richesses qui sont dans celui-ci, elles seront au vainqueur*. Hâtant donc sa marche, il passa le Tigre, & se jetta dans l'Armenie.

Lucullus sacrifie une genisse à Diane, & un taureau à l'Euphrate.

Dans la grande Armenie entre l'Euphrate & le Tigre.

Mot qu'il dit à ses soldats.

Il passe le Tigre, & se jette dans l'Armenie.

Le premier qui annonça à Tigrane l'approche de Lucullus, fut mal payé de sa nouvelle, car il lui

cienne, puisqu'Anacréon en parle, mais ce passage de Plutarque est peut-être le seul de l'Antiquité où il soit parlé de genisses marquées d'une torche.

Tigrane fait trancher la tête au premier qui lui annonça l'approche de Lucullus.

fit trancher la tête ſur le champ. Ce qui intimida tellement les autres, que perſonne ne lui donna plus aucun avis; que le feu ennemi l'environnoit déja de tous côtez qu'il n'en ſçavoit rien, & qu'il paſſoit le tems dans une ſécurité parfaite, écoutant les propos des flatteurs qui lui diſoient qu'il faudroit que Lucullus fût un grand Capitaine s'il oſoit ſeulement l'attendre à Epheſe, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très-promptement l'Aſie quand il verroit cette quantité de milliers d'hommes qui compoſoient ſon armée. Tant il eſt vrai que comme tous les temperamens ne ſont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les eſprits ne ſont pas non plus capables de ſupporter une grande fortune ſans perdre la raiſon, & ſans tomber dans l'yvreſſe.

Flatteries dont Tigrane etoit enyvré la veille de ſa defaite.

L'excès de la Fortune auſſi difficile à ſupporter que celui du vin.

Le premier de ſes amis, qui eut la hardieſſe de lui dire la verité, ce fut Mithrobarzane, qui ne fut pas non plus trop bien recompenſé de ſa liberté, car ſur l'heure même il lui donna trois mille chevaux & une nombreuſe infanterie, & l'envoya contre Lucullus avec ordre de lui amener le General en vie, & de faire main-baſſe ſur tout le reſte ſans aucun quartier.

Mithrobarzane envoyé contre Lucullus avec un gros corps de troupes.

Plaiſant ordre que Tigrane lui donne.

L'armée de Lucullus n'étoit pas encore toute formée, il étoit campé avec une partie, & le reſte arrivoit inceſſamment. Ses coureurs lui ayant rapporté que les Barbares approchoient, il craignit que s'ils tomboient ſur lui avant que ſon

armée fût enſemble, & en état de les recevoir, ils ne le miſſent en deſordre. Il prit donc le parti de demeurer dans ſon camp à ſe retrancher & à ſe fortifier, & envoya Sextilius ſon Lieutenant avec ſeize cens chevaux & un peu plus d'infanterie tant peſamment que legerement armée, lui ordonnant que quand il ſeroit arrivé près de l'ennemi, il s'arrêtât, & qu'il ne fît ſimplement que l'amuſer juſqu'à ce qu'il eût nouvelles que toutes ſes troupes étoient arrivées & entrées dans ſon camp.

Lucullus envoye Sextilius ſon Lieutenant contre Mithrobarzane.

L'ordre qu'il lui donna.

Sextilius étoit très-reſolu d'obéir à cet ordre, mais Mithrobarzane, qui vint le harceler avec beaucoup de fierté, le força malgré lui d'en venir aux mains. Le combat étant donc engagé de cette maniere, Mithrobarzane fut tué d'abord en combattant avec beaucoup de valeur, & ſes troupes ayant plié furent toutes taillées en pieces à la reſerve d'un petit nombre qui ſe ſauva.

Sextilius forcé de combattre, tuë Mithrobarzane, & défait ſes troupes.

Dès ce moment-là Tigrane abandonna Tigranocerte ſa Capitale, qu'il avoit bâtie lui-même, & ſe retira ſur le mont Taurus, où il fit deſſein de raſſembler de tous côtez toutes ſes forces. Mais Lucullus, pour ne pas lui en donner le tems, envoya d'un côté Murena couper ceux qui alloient ſe joindre à lui, & de l'autre côté Sextilius s'oppoſer à une groſſe troupe d'Arabes qui lui arrivoit. Sextilius tomba ſur ces Arabes comme ils étoient occupez à former leur camp, & les

Tigrane abandonne Tigranocerte, & ſe retire ſur le mont Taurus.

Prudence de Lucullus.

Arabes défaits par Sextilius.

Murena attaque Tigrane, le met en fuite, prend ses bagages, & lui tuë beaucoup de monde.

défit. Murena, suivant Tigrane à la trace, profita de l'occasion comme il passoit une vallée longue, étroite, & très-difficile, surtout pour une grande armée, & le chargea vivement. Tigrane prit d'abord la fuite, abandonnant tous ses bagages. Il y eut un grand nombre d'Armeniens tuez, & un plus grand nombre de faits prisonniers.

Lucullus assiege Tigranocerte.

Après ces bons succès Lucullus décampe, marche droit à Tigranocerte, prend ses quartiers autour de la Place, & en forme le siége. Il y avoit dedans quantité de Grecs qu'on y avoit transportez de Cilicie, & quantité de Barbares qui avoient eu le même sort que les Grecs, des Adiabeniens, des Assyriens, des Gordyeniens, & des Cappadociens, dont Tigrane avoit ruiné les villes, & qu'il avoit transportez dans la sienne, où il les avoit forcez de s'établir. D'ailleurs la Place étoit pleine de toutes sortes de richesses & d'offrandes, tous les habitans, tant le peuple que les grands s'étant piquez à l'envi, pour faire leur cour au Roi, de contribuer de tout leur pouvoir à l'enrichissement & à l'embellissement de la ville. C'est pourquoi Lucullus la pressoit vivement, dans la pensée que Tigrane ne souffriroit jamais qu'elle fût prise, & que se départant de son premier dessein, il viendroit transporté de fureur lui presenter la bataille pour lui faire lever le siége. Et il ne se trompa point dans sa conjecture. Mithridate envoyoit tous les jours des courriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très-fortes

Avis très-prudent que Mithridate donnoit à Tigrane par toutes ses lettres,

pour l'exhorter à ne pas hasarder le combat, & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Lucullus. Taxile lui-même arriva de sa part, & se tenant avec lui dans son camp, il le prioit tous les jours très-instamment d'éviter & de fuir les armes Romaines comme entierement invincibles.

Il lui envoye Taxile pour le porter à éviter le combat.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais après que les Armeniens & les Gordyeniens furent arrivez avec toutes leurs troupes, que les Rois des Medes & des Adiabeniens lui eurent amené toutes leurs forces, que des bords de la mer de Babylone il lui fut venu quantité d'Arabes, de la mer Caspiene quantité d'Albaniens, grand nombre d'Iberiens voisins de l'Albanie, & des bords de l'Araxe une infinité de ces Barbares francs & libres, qui vivent sans Roi, tous peuples qui venoient à son secours ou par amitié, ou gagnez par les presens, alors non-seulement les festins du Roi, mais ses conseils mêmes ne retentirent que de vaines esperances, de bravades pleines d'insolence & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Les grandes forces de Tigrane.

Il appelle mer de Babylone le Golfe Persique.

Dans cette pensée Tigrane ne voulut pas differer plus long-tems, de peur que Mithridate ne

Aveuglement de Tigrane.

vînt, & qu'il n'eût part à cette grande victoire; il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis, comme on le rapporte, qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est *qu'il n'alloit avoir affaire que contre Lucullus seul, & non pas contre tous les Generaux Romains ensemble.* Et il faut avoüer que cette bravade n'étoit pas entierement insensée, ni déraisonnable, quand il venoit à considerer tant de nations, tant de Rois qui le suivoient, tant de bataillons pesamment armez, & tant de milliers d'hommes de cheval qui composoient son armée. Car il avoit vingt mille archers ou frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-sept mille bardez de fer, comme Lucullus l'écrivit lui-même au Senat, cent cinquante mille hommes d'infanterie partagez en compagnies & en bataillons, & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer & détourner des rivieres, & autres tels ouvriers necessaires dans les armées, trente-cinq mille, qui rangez en bataille derriere les combattans faisoient paroître l'armée encore plus nombreuse, & augmentoient sa force & sa confiance.

Dénombrement des grandes forces de Tigrane.

Quand il eut passé le mont Taurus, que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, & qu'il put découvrir le camp de Lucullus, qui assiégeoit Tigranocerte, les Barbares qui étoient dans la Place, voyant cette armée innombrable, se mirent à battre des mains, & à jetter de grands

cris,

cris, & menaçant les Romains de dessus leurs murailles, ils leur montroient les Armeniens.

Lucullus avant le combat tint un conseil de guerre; là les uns étoient d'avis qu'il falloit abandonner le siége, & marcher contre Tigrane avec toutes leurs forces; les autres soutenoient qu'il ne falloit ni abandonner le siége, ni laisser derriere soi une si nombreuse armée d'ennemis. Lucullus, voyant ce partage, dit qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais

Lucullus voyant ce partage, dit qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis qu'il suivroit.] J'avouë qu'il y a ici un embarras difficile à démêler. Comment Lucullus peut-il dire que des deux avis qui partagent son Conseil, il n'y en a aucun de bon, mais que des deux il en résulte un qu'il va suivre; car on voit bien qu'il ne suit pas le premier avis, qui est d'abandonner le siége, & de marcher contre Tigrane avec toutes ses forces, mais on voit aussi qu'il suit à la lettre le second, qui est de ne pas abandonner le siége, & de ne pas souffrir derriere lui une armée si nombreuse; car il n'abandonne pas le siége, puisqu'il laisse Murena pour le continuer, & il ne souffre pas non plus derriere lui cette armée d'ennemis, puisqu'il va pour la combattre; il n'est donc pas vrai que tous ensemble le conseillassent bien. Encore une fois je croi que dans le second avis, il y a quelque chose de corrompu; il me semble qu'on peut y remedier par un changement très-leger, au lieu de οἱ δὲ μὴ καταλιπεῖν, &c. on n'a qu'a lire οἱ δὲ μηδὲ καταλιπεῖν, &c. & traduire, *les autres soutenoient qu'il falloit laisser là cette nombreuse armée d'ennemis, & ne pas abandonner le siége;* & voilà en quoi ni les uns ni les autres ne conseilloient bien. Les premiers vouloient *que Lucullus abandonnât le siége, & qu'il marchât à Tigrane avec toutes ses forces*, & les autres au contraire vouloient *qu'il laissât là Tigrane, & qu'il continuât le siége.* Lucullus ne suit ni l'un ni l'autre de ces deux avis, mais des deux il en fait un; il prend du premier *de marcher contre Tigrane, mais sans lever le siége*, & il prend du second, *de continuer le siége, mais sans laisser là Tigrane*, car il marche contre lui; & voilà

que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis qu'il suivroit. En effet il partagea son armée ; il laissa devant la Place Murena avec six mille hommes de pied, & avec tout le reste de son infanterie, consistant en vingt-quatre cohortes, qui toutes ensemble ne faisoient pas plus de dix mille hommes & avec toute sa cavalerie, & environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, & se campa dans la plaine, une grosse riviere devant lui.

Lucullus avec une poignée de gens va attaquer cette prodigieuse armée de Tigrane.

Quand on vit cette poignée d'hommes, cette armée parut bien petite & bien méprisable à Tigrane, & elle fournit de grands sujets de plaisanterie à ses flatteurs. Les uns s'en mocquoient ouvertement, les autres, pour se divertir, tiroient au sort ses dépoüilles, & de tous les Generaux de Tigrane & de tous les Rois, qui le suivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire, & de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paroître agréable & fin railleur, dit en cette occasion ce bon mot qui a été si celebre : *s'ils viennent comme Ambassadeurs, ils sont beaucoup; mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu.* C'est ainsi que cette premiere journée se passa en plaisanteries & en railleries.

Plaisanteries des troupes de Tigrane sur le petit nombre de celles de Lucullus.

Bon mot de Tigrane.

sur quoi Lucullus dit fort bien, *qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis.* En effet il prend la moitié de chacun de ces avis, & rejette l'autre. Cela me paroît très-clair & très-sensible. Ce passage est très-important.

Le lendemain à la pointe du jour Lucullus fit ſortir ſon armée de ſes retranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la riviere à l'orient ; & la riviere couloit de maniere, que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant, où il y avoit un gué commode. Lucullus, pour mener ſon armée à ce gué, prit auſſi à gauche vers le bas de la riviere, hâtant ſa marche. Tigrane qui le vit crut qu'il fuyoit, & appellant Taxile, il lui dit avec un ris mocqueur: *Vois-tu ces legions Romaines ſi invincibles, les vois-tu fuir?* Taxile lui répondit, *Seigneur, je ſouhaiterois de tout mon cœur que votre bonne fortune fît aujourd'hui en votre faveur un miracle. Mais ces legions n'ont pas accoutumé de prendre leurs beaux hocquetons pour une ſimple marche, ils ne font point briller aux yeux leurs boucliers ſi luiſans, & ſi bien fourbis, & ne couvrent pas leurs têtes de leurs caſques nuds & tirez de leurs étuis de cuir. Tout cet éclat eſt la marque de gens qui vont combattre, & qui marchent déja aux ennemis.*

Taxile deſabuſe Tigrane qui croyoit que les Romains fuyoient.

Les Romains avoient des étuis de cuir pour leurs caſques.

Comme Taxile parloit encore, on vit l'aigle de la premiere legion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Lucullus, & toutes les cohortes la ſuivre chacune dans leur rang pour paſſer le fleuve. Alors Tigrane revenant à peine comme d'une longue yvreſſe, s'écria par deux ou trois fois, *quoi à nous, ces hommes?* De maniere que ces nombreuſes troupes ne prirent poſte & ne ſe mirent en bataille qu'a-

Ordonnance de bataille de Tigrane.

vec beaucoup de desordre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille; il donna l'aîle gauche au Roi des Adiabeniens, & la droite au Roi des Medes, la plus grande partie de la cavalerie bardée de fer couvroit le front de cette aîle droite.

Comme Lucullus se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses Lieutenans l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux, que les Romains appellent *noirs.* Car ce fut ce même jour-là que l'armée de Cæpion fut défaite dans la bataille contre les Cimbres. Lucullus leur répondit alors cette parole qui a été tant vantée, *& moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains.* C'étoit le six d'Octobre.

Beau mot de Lucullus.

La veille des Nones d'Octobre.

Après avoir dit ce mot & les avoir exhortez à avoir bon courage, il passa la riviere, & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux, il avoit par-dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, & il faisoit luire son épée nuë pour donner à entendre à ses troupes qu'il falloit joindre d'abord un

Armure de Lucullus.

Car ce fut ce même jour-là que l'armée de Cæpion fut défaite dans la bataille contre les Cimbres.] Il y a une faute dans le texte grec qui met *l'armée de Scipion.* M. de Thou l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, & il avoit lû *l'armée de Cæpion.*

Et moi, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains.*] C'est un très-beau mot. Il n'y a point de jours heureux ni malheureux, c'est nous qui les rendons tels par notre lâcheté ou par notre courage.

ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses fléches, & lui enlever par la vîtesse & par la celerité de l'attaque l'espace qui lui donnoit le moyen de s'en servir. Ayant apperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pied d'un côteau, dont le sommet étoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre stades, n'étoit ni fort coupée ni fort difficile, il commanda sa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller la prendre en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée, car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardez de fer, consiste dans la lance, & quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes qui sont si pesantes, si roides, & si serrées, qu'ils ne sçauroient se remuer, & qu'ils paroissent comme emmurez.

Cinq cens pas.

En quoi consistoit toute la force de la cavalerie bardée de fer.

Pendant que sa cavalerie marche pour executer ses ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, & va pour gagner la hauteur; son infanterie le suit courageusement, excitée par l'exemple de son Genéral, qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ses armes, & monter le côteau. Quand il fut sur le sommet il se montra dans le lieu le plus éminent, & se mit à crier, *la victoire est à nous, mes compagnons, la victoire est à nous.* Et en même tems

avec ſes deux cohortes il tombe ſur cette cavalerie peſamment armée, ordonne à ſes gens de ne pas ſe ſervir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, & de frapper ſur leurs jambes & ſur leurs cuiſſes, qui ſont les ſeules parties qu'ils ont découvertes. Mais ſes ſoldats n'eurent pas la peine d'en venir là, car cette cavalerie ne les attendit point, elle prit honteuſement la fuite avec de grands hurlemens, & en fuyant, elle alla donner avec ſes chevaux lourds & peſans dans les bandes de l'infanterie ſans avoir rendu le moindre combat, & ſans avoir donné un ſeul coup de lance; de ſorte que tant de milliers d'hommes furent vaincus ſans une ſeule bleſſure & ſans la moindre goutte de ſang répandu. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir, car ils ne purent le faire, empêchez par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient ſi ſerrez & ſi profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde, & voyant ſon fils compagnon de ſa fortune, il détacha ſon diadême, le lui donna en pleurant, & lui commanda de ſe ſauver comme il pourroit par un autre chemin.

Grande victoire de Lucullus.

Tigrane en fuyant remet ſon diadême à ſon fils.

Ce jeune Prince n'oſa pas ceindre ſa tête de ce diadême, mais il le remit entre les mains d'un de ſes plus fideles ſerviteurs, qui par hazard fut pris un moment après, & mené à Lucullus, de ſorte

C'étoit un crime capital.

que le bandeau Royal de Tigrane fut du nombre des prisonniers. On dit que dans cette déroute il perit du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pied, & que de leur cavalerie, il ne s'en sauva que très-peu, & que du côté des Romains il n'y eut que cinq morts & cent blessez. Le Philosophe Antiochus, qui parle de cette bataille dans son traité des Dieux, dit que jamais le soleil n'en a vû une semblable. Strabon, autre Philosophe, écrit dans ses commentaires historiques, que les Romains étoient tout honteux & se mocquoient d'eux-mêmes d'avoir employé leurs armes contre de si vils esclaves. Et Tite-Live assure qu'il n'étoit jamais arrivé aux Romains de se trouver en bataille rangée avec si peu de troupes contre un si grand nombre d'ennemis, car les vainqueurs n'étoient pas la vingtiéme partie des vaincus. Aussi les plus grands & les plus habiles Capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus vû de guerres & de batailles, loüoient particulierement Lucullus de ce qu'il avoit défait deux des plus grands & des plus puissans Rois du monde par deux moyens entierement contraires, la celerité & la lenteur, car en differant & en traînant la guerre en longueur, il consuma Mithridate

Diadême de Tigrane pris par Lucullus.

Antiochus d'Ascalone qui vivoit peu de tems avant Strabon, Ciceron fut son disciple.

Strabon le Géographe grand Philosophe.

Lucullus par deux moyens tout contraires défait les deux plus puissans Rois du monde.

Strabon, autre Philosophe, écrit dans ses commentaires historiques.] C'est le même Strabon dont nous avons les excellens livres de géographie. Il étoit Philosophe Stoïcien, & il avoit écrit des commentaires historiques utiles pour les mœurs & pour la politique, qui sont perdus.

lorsqu'il étoit le plus puissant & le plus formidable ; & il ruina Tigrane en se hâtant & en ne lui donnant pas le tems de se reconnoître. De sorte que parmi tous les Capitaines, qui ont jamais été, il y en a très-peu qui ayent sçû comme lui rendre la lenteur agissante, & la celerité sûre.

Lucullus a sçû rendre la celerité sûre, & la lenteur agissante.

Et voilà la raison pourquoi Mithridate ne se trouva pas à la bataille, il s'imaginoit que Lucullus useroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit usé contre lui, ainsi il ne marchoit que lentement, & à petites journées pour joindre Tigrane. Mais ayant trouvé sur son chemin quelques Armeniens qui fuyoient éperdus & épouvantez, il se douta de ce qui étoit arrivé, & ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nuds & blessez, il fut entierement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très-pitoyable état. Mais bien loin de lui rendre la pareille & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit, & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses esperances. Et tous deux ensemble ils travaillerent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtez.

Ce qui avoit trompé Mithridate.

Generosité & humanité de Mithridate pour son gendre Tigrane.

Cependant

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinez contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Lucullus. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand Lucullus arriva dans son camp. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les tresors du Roi, il l'abandonna au pillage à ses soldats, qui avec plusieurs autres richesses, y trouverent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoyé. Outre le pillage, il donna encore huit cens drachmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris.

Sédition dans Tigranocerte.

Lucullus la prend d'assaut, & l'abandonne au pillage.

Vingt-quatre millions.

Quatre cens livres.

Etant informé qu'on avoit trouvé dans la ville quantité de Comediens, Musiciens, Farceurs, & autres tels artisans de Bacchus, que Tigrane avoit fait venir de tous côtez pour faire la dédicace du theâtre qu'il avoit bâti, il s'en servit pour donner des spectacles, & pour representer des jeux en l'honneur de sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur païs, en leur donnant de l'argent pour leur voyage, & il traita de même les Barbares, qu'on avoit transportez par force à Tigranocerte, & qui s'y étoient établis malgré eux; de sorte qu'il arriva par-là que de la dispersion d'une seule ville, on en repeupla plusieurs en leur renvoyant leurs premiers habitans, qui en furent si penetrez de reconnoissance, qu'ils aimerent & honorerent toujours Lu-

Lucullus se sert des Comediens & Musiciens qu'il trouve dans Tigranocerte pour donner des spectacles & des jeux en l'honneur de sa victoire.

Generosité de Lucullus.

cullus, non-ſeulement comme leur bienfaicteur, mais encore comme leur fondateur.

Grande difference des loüanges qu'attirent la juſtice & l'humanité, & de celles qu'attirent les exploits de guerre.

En tout & partout il eut les glorieux ſuccès que meritoit ſa vertu, car il étoit plus avide des loüanges qu'attirent la juſtice & l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre, parce que toute l'armée a ſa part à celles-ci, & la fortune s'en arroge encore une grande partie; au lieu que les premieres appartiennent en entier à celui à qui on les donne, car ces grandes qualitez ſont les marques d'une ame douce & bien inſtruite. Et c'eſt par ces qualitez que Lucullus, ſans le ſecours des armes, gagna les cœurs des Barbares. En effet les Rois des Arabes vinrent ſe remettre entre ſes mains, & le rendre maître de leurs biens & de leurs perſonnes. Toute la nation des Sopheniens ſuivit cet exemple, & il inſpira une telle affection pour lui aux Gordyeniens, qu'ils auroient volontiers conſenti à quitter leurs villes & leurs maiſons, pour le ſuivre avec leurs femmes & leurs enfans; & voici la cauſe de cette grande affection:

Lucullus gagna les cœurs des Barbares par ſa bonté & par ſa juſtice.

Car il étoit plus avide des loüanges qu'attirent la juſtice & l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre.] Auſſi n'y a-t'il aucune comparaiſon. Les premieres ſont infiniment plus glorieuſes, & ſont ſuivies de plus grandes récompenſes. Plutarque en donne une excellente raiſon, & c'eſt dans cette vûë que le Roi Salomon, mieux inſtruit que Plutarque & que Lucullus de ce qui fait la veritable grandeur, & qui merite les plus grands éloges, dit, *que celui qui ſuit la juſtice & l'humanité, trouvera la vie, la juſtice & la gloire. Qui ſequitur juſti-*

Zarbienus, Roi des Gordyeniens, comme je l'ai déja dit, ne pouvant ſupporter la tyrannie de Tigrane, avoit fait ſecrettement un traité d'alliance avec Lucullus par l'entremiſe d'Appius Clodius, ce qui ayant été découvert par Tigrane, il le fit mourir avec ſa femme & ſes enfans avant que les Romains entraſſent en Armenie. Lucullus n'oublia pas cet allié, car étant entré dans le païs des Gordyeniens, il fit à Zarbienus des funerailles magnifiques, & lui éleva un grand bucher qu'il orna de quantité d'étoffes d'or & d'argent qu'il trouva dans le palais du Roi, & de pluſieurs riches dépoüilles de Tigrane; il voulut lui-même y mettre le feu, il fit les effuſions ordinaires avec les amis & les parens du défunt, l'appellant ſon compagnon, & l'ami & l'allié des Romains, & ordonna une groſſe ſomme pour lui élever un ſuperbe tombeau; car on trouva dans ſon palais & dans ſes châteaux, des richeſſes infinies; on y trouva auſſi une proviſion de trois cens mille minots de bled, ce qui fit beaucoup de bien à ſes troupes; de ſorte que Lucullus étoit émerveillé de ce que n'ayant jamais touché une ſeule drachme du treſor public, il avoit fourni aux dépenſes de cette guerre par la guerre même.

Tigrane fait mourir Zarbienus avec ſa femme & ſes enfans.

Lucullus fait des funerailles magnifiques à ce Prince.

Lucullus avoit fourni aux dépenſes de cette guerre par la guerre même.

Pendant qu'il étoit encore dans les Etats de Zarbienus, il reçut une Ambaſſade du Roi des

tiam & miſericordiam, inveniet vitam, juſtitiam & gloriam. Ce qui ne peut jamais être dit des plus grands exploits.

Il reçoit des Ambassadeurs du Roi des Parthes, & lui en envoye de son côté.

Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Lucullus reçut agréablement sa proposition, & lui envoya aussi de son côté des Ambassadeurs, qui étant arrivez à la Cour, découvrirent que le Roi, incertain du parti qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faisoit secrettement demander à ce dernier la Mesopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Lucullus, informé de cette démarche secrette, résolut de laisser là Mithridate & Tigrane, comme deux adversaires déja recrus, & d'aller tâter un peu la puissance des Parthes en entrant dans leur païs, car il pensoit qu'il lui seroit très-glorieux d'avoir abbatu tout d'un train & dans une seule expedition trois Rois de suite, comme un genereux Athlete, qui sans sortir de l'arene terrasse trois robustes lutteurs, & d'avoir traversé les armes à la main, toujours victorieux & invincible, les terres & les Provinces des trois plus puissans Princes qui fussent sous le soleil.

Lucullus informé que ce Roi balance entre Tigrane & lui, prend le parti de lui aller faire la guerre.

Il envoya donc dans le Royaume de Pont ordre à Sornatius & aux autres Officiers de lui amener incessamment l'armée qu'ils commandoient, parce qu'il se préparoit à sortir de la Gordyene pour marcher contre les Parthes. Mais ces Officiers, qui avoient déja trouvé leurs soldats mutins & desobéïssans en d'autres rencontres, découvrirent alors toute leur mauvaise volonté & leur rebellion incorrigible, car

Mutinerie & rebellion de l'armée de Sornatius.

ni par les remontrances, ni par les menaces, ni par la douceur, ni par la force ils ne purent jamais les obliger de partir. Au contraire ils crioient & protestoient qu'ils ne demeureroient pas même-là, & que laissant le Royaume de Pont sans troupes, ils se retireroient dans leurs maisons.

Ces nouvelles portées à Lucullus ne servirent qu'à communiquer cette contagion à ses soldats, qui déja devenu pesans & paresseux, & dégoutez de la guerre par les richesses & par le luxe, ne demandoient que du repos. Ayant donc appris la licence de ces soldats du Pont, licence qu'ils honoroient du nom de *liberté*, ils se mirent à les appeller hommes, & à dire qu'il falloit les imiter, *car*, disoient-ils, *nous avons rendu d'assez grands services pour meriter de n'affronter plus les dangers, de nous retirer dans notre patrie, & d'y joüir du repos qui nous est dû.*

Cette contagion se communique aux troupes de Lucullus.

Ce que font le luxe & la richesse sur l'esprit des soldats.

Lucullus, ayant appris qu'ils tenoient ces discours, & de plus séditieux encore, renonça à son expedition des Parthes, & marcha encore contre Tigrane. On étoit alors au cœur de l'Eté; mais quand il eut gagné le sommet du mont Taurus, il fut fort affligé de voir les bleds en-

Lucullus renonce à son expedition des Parthes, à cause de la desobeïssance de ses troupes.

Il fut fort affligé de voir les bleds encore tout verds, tant les saisons sont tardives dans ce païs-là.] Ce que Plutarque nous dit ici des saisons tardives dans la haute Armenie, nous est confirmé par des voyageurs modernes, qui assurent qu'il y fait grand froid au mois de Juin, & que la terre est couverte de neiges qui ne fondent qu'à la fin du mois d'Août.

Les saisons fort tardives dans la haute Armenie.

core tout verds, tant les saisons sont tardives dans ce païs-là, à cause de l'excessive rigueur du froid qui y regne. Il ne laissa pas de descendre dans la plaine, & après avoir battu en deux ou trois rencontres les Armeniens, qui voulurent s'opposer à son passage, il fourragea dans tous les bourgs & villages du païs, enleva tout le bled, qu'on avoit assemblé pour l'armée de Tigrane, & par ce moyen la disette, qu'il craignoit pour lui-même, il la fit tomber sur son ennemi.

Cependant il n'y avoit rien qu'il ne fît pour l'attirer à une bataille; tantôt il l'enfermoit dans son camp en l'environnant de tranchées, comme pour l'y affamer; tantôt il faisoit à sa vûë le dégât dans tout le païs; mais cet ennemi avoit été trop souvent battu pour oser encore paroître. Ce que voyant Lucullus, il marcha à Artaxate, qui étoit la capitale de Tigrane, & où il avoit laissé sa femme & ses enfans. Car il esperoit que ce Prince aimeroit mieux hasarder encore une bataille que de laisser prendre tranquillement une ville si puissante, si riche, & où étoit tout ce qu'il avoit de plus cher.

Lucullus marche à Artaxate, capitale de Tigrane, au haut de l'Armenie, sur le fleuve Araxe.

On dit qu'Annibal, après qu'Antiochus eut été défait par les Romains, se retira auprès d'Artaxe, Roi d'Armenie, & qu'étant à sa Cour, il lui donna plusieurs conseils & plusieurs instructions très-utiles, entr'autres ayant remarqué une heureuse situation dans un païs très-agréable &

Annibal donna plusieurs instructions très-utiles à Artaxe, Roi d'Armenie.

très-fertile, dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit même aucun compte, il y traça le plan d'une ville, & qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra, & l'exhorta à élever la ville sur ce plan. Le Roi ravi le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Et en peu de tems on vit là une grande & belle ville, qui porta le nom du Roi, & qui fut déclarée la capitale de l'Armenie.

Il lui traça le plan de la ville d'Artaxate, & conduisit l'ouvrage.

Lucullus marchant donc à grandes journées pour l'assieger, Tigrane ne put le souffrir, il rassembla toutes ses forces, & en quatre jours de marche il arriva à la vûë des Romains, n'étant séparé d'eux que par le fleuve d'Arsanias qu'il falloit necessairement que les Romains passassent pour arriver devant la Place. Lucullus, après avoir offert aux Dieux un sacrifice d'action de graces, comme tenant déja la victoire entre ses mains, passa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, & les autres derriere pour les soutenir & pour empêcher en même-tems l'ennemi de les envelopper, car ils voyoient devant eux une nombreuse cavalerie, protegée par plusieurs escadrons volans d'archers Mardes, & de lanciers Iberiens, qui de toutes les troupes étrangeres étoient celles ausquelles Tigrane se fioit le plus, comme aux plus braves & aux plus aguerries. Cependant elles ne firent rien de bien éclatant, ni qui répondît à cette haute opinion qu'on avoit d'elles, car après avoir

Fleuve de la grande Armenie. Il va se décharger dans l'Euphrate.

Lucullus rend des actions de graces aux Dieux pour la victoire avant le combat.

soutenu assez courageusement le premier choc de la cavalerie Romaine, elles ne virent pas plutôt les legions s'avancer, que n'osant les attendre, elles prirent la fuite à droite & à gauche. La cavalerie Romaine se partage & se met à les poursuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie débandée, pour profiter de ce moment, fait avancer ses gens de cheval. Lucullus voyant leur grand nombre, leur bel ordre, & l'éclat de leurs armes, commença à craindre l'évenement ; il rappelle donc sa cavalerie de la poursuite des ennemis, & s'avance le premier pour faire tête aux Satrapeniens, qui avec leurs plus braves troupes venoient le charger. Mais avant que d'avoir pû les joindre, & d'en être venu aux mains avec eux, il les intimida tellement par sa contenance fiere, qu'ils prirent tous la fuite. De trois Rois qu'il y avoit au front de la bataille, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement, n'ayant osé seulement soutenir le cri des Romains. La poursuite dura toute la nuit jusqu'à ce que les Romains, las de tuer, de faire des prisonniers, & de se charger de butin & de toutes sortes de riches dépoüilles, se retirerent. Tite-Live écrit que dans la premiere bataille il y périt un plus grand nombre de gens, mais que dans la seconde on y tua, & l'on y prit des gens plus considerables.

Lucullus met en déroute l'armée de Tigrane, & remporte une seconde victoire très-signalée.

Après le gain de cette bataille, Lucullus, dont le

le courage étoit plus élevé, & l'audace fort augmentée, resolut de penetrer dans les hautes provinces pour achever de détruire & de ruiner ce Roi barbare; mais quoiqu'on ne fût alors que vers l'équinoxe d'Automne, tout d'un coup, contre l'attente de tout le monde, le tems devint aussi rude que dans le milieu de l'Hyver, toute la campagne fut couverte de neige, & dès que le Ciel s'éclaircissoit, ce n'étoit que glace & que frimats; de maniere que toutes les rivieres étant prises, les chevaux ne pouvoient boire à cause de l'excessive froideur de l'eau, ni les passer qu'avec beaucoup de péril, parce que la glace rompoit sous leurs pieds, & leur coupoit les nerfs des jambes, par ses pointes & ses tranchans. De plus, comme le païs étoit presque tout couvert de bois & de forêts, où l'on ne passoit que par des sentiers fort étroits, les soldats ne pouvoient marcher sans être d'abord tout trempez de la neige qui tomboit sur eux de ces arbres où elle avoit été retenuë, & la nuit c'étoit encore pis, car ils étoient forcez de camper dans des lieux pleins de fange & de neige fonduë; c'est pourquoi ils ne suivirent pas long-tems Lucullus après la bataille sans se mutiner.

Tems très-rude dans la haute Armenie à l'équinoxe d'Automne.

D'abord ils n'eurent recours qu'aux prieres, & envoyerent leurs Officiers presenter leurs plaintes à leur General; mais ensuite ils s'assemblerent tumultuairement dans leurs tentes, en murmurant avec la derniere licence, & passerent la

Hurlemens & cris d'une armée pendant la nuit, avantcoureurs de la revolte.

nuit à hurler & à crier, ce qui eſt une marque certaine d'une armée toute prête à tomber dans la révolte. Lucullus les prioit avec toutes ſortes d'inſtances, & les exhortoit à s'armer de patience & de courage, juſqu'à ce qu'ils euſſent pris la Carthage d'Armenie, & ruiné l'ouvrage de leur plus grand ennemi, voulant parler d'Annibal, mais toutes ſes prieres furent inutiles, il ne put rien gagner ſur leur eſprit. Il fut donc obligé de les ramener en arriere; & ayant paſſé les ſommets du mont Taurus par un autre chemin, il deſcendit dans la province de Mygdonie, païs fertile & temperé, & où il y avoit une ville très-grande & très-peuplée, que les Barbares appelloient *Niſibis*, & les Grecs, *Antioche de Mygdonie*. Gouras, frere de Tigrane, avoit dans la Place le titre de Commandant, à cauſe de ſa dignité, mais celui qui y commandoit en effet, c'étoit Callimaque, à cauſe de ſa grande experience dans la guerre, & de ſa grande capacité dans le métier d'Ingenieur, le même qui avoit donné tant de peine à Lucullus pendant le ſiége d'Amiſus.

Il appelle ainſi Artaxate, dont Annibal avoit donné le plan.

Gouras, frere de Tigrane.

Lucullus aſſiege Niſibis, & la prend l'épée à la main.

Lucullus s'étant donc campé autour de la Place, employa contr'elle tout ce que peut

Où il y avoit une ville très-grande & très-peuplée, que les Barbares appelloient Niſibis, *& les Grecs*, Antioche de Mygdonie.] C'eſt ainſi qu'en parle Strabon. *Les Mygdoniens, comme les appellent les Macedoniens, leur capitale eſt Niſibis, qu'on a appellé auſſi Antioche de Mygdonie.* Les Grecs l'appelloient Antioche de Mygdonie, à cauſe de l'amenité de ſon terroir, en la comparant à l'Antioche de Syrie qui étoit un lieu délicieux.

fournir l'art des siéges, & la pressa si vivement, qu'en peu de jours il l'emporta, & y entra l'épée à la main. Il traita fort humainement Gouras, qui vint se rendre à lui, mais pour Callimaque, quelques promesses qu'il lui fît que s'il lui sauvoit la vie, il lui découvriroit des cachettes que personne ne sçavoit que lui, & où l'on avoit enfoüi de grands tresors, il ne voulut point l'entendre, mais ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le gardât pour lui faire souffrir la punition qu'il méritoit pour avoir mis le feu à la ville d'Amisus, & lui avoir ravi par ce moyen, avec une grande partie de sa gloire, une occasion éclattante de donner aux Grecs des preuves de sa generosité & de sa bonté.

Lucullus fait charger de fers l'Ingenieur Callimaque, & le garde pour le punir.

Jusques-là on diroit que la Fortune avoit pris plaisir à suivre Lucullus, & à combattre pour lui, mais depuis ce moment-là, comme si le vent de faveur eût changé, il ne fit plus rien qu'à force, avec des peines infinies, & heurta contre une infinité d'écuëils. Veritablement il fit toujours paroître la vertu, la force, le courage, & la patience d'un bon General; mais ses actions n'eurent plus comme auparavant cet éclat de gloire, & cette fleur de grace qui les faisoit tant estimer & applaudir. La gloire même qu'il avoit déja acquise, il fut bien près de la perdre

La Fortune commence à abandonner Lucullus.

Jusques-là.] Dans le manuscrit de Florence on lit μέχρι τοῦδε, & c'est ainsi que Plutarque avoit écrit, μέχρι τοῦτο n'est pas Grec.

par les grandes adversitez qui lui arriverent, & par les differends où il se jetta sans aucune necessité. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il fut lui-même la principale cause de tous ses malheurs; car premierement il ne se soucia jamais de s'entretenir dans les bonnes graces de ses soldats, disant que tout ce que fait un General pour complaire à ceux qui sont sous ses ordres, le deshonore, relâche & détruit son autorité, & ce qui est encore plus considerable, c'est qu'il ne pouvoit vivre, ni s'accommoder avec ceux qui étoient ses égaux en dignité & en noblesse, mais les regardoit tous avec hauteur & avec mépris, comme des gens indignes de lui être comparez. Car voilà les défauts qu'on dit que Lucullus avoit parmi toutes ses grandes vertus & ses perfections, tant du corps que de l'esprit; car il étoit de belle taille, beau, bien fait, très-éloquent, & d'une sagesse, & d'une prudence consommée, tant pour les affaires, qui regardoient le gouvernement, que pour celles qui concernoient la guerre.

Lucullus fut lui-même la principale cause de tous ses malheurs.

Deux defauts considerables de Lucullus.

Belles qualitez de Lucullus.

Saluste écrit que les soldats furent mal disposez contre lui dès le commencement, parce qu'il les força de passer deux hyvers dans leur camp, l'un devant Cyzique, & l'autre devant Amisus. Les hyvers, qui suivirent, ne leur furent pas plus agréables; ils les passoient à faire la guerre, ou sous leurs tentes, quoiqu'ils fussent dans le païs de leurs Alliez, car Lucullus dans tout le tems de

ſes expeditions n'entra pas une ſeule fois avec ſes troupes dans aucune ville Grecque, amie ou confederée.

Lucullus n'entra jamais dans aucune ville Grecque pour y hyverner.

Cette mauvaiſe diſpoſition des ſoldats à ſon égard étoit encore augmentée par les harangueurs de Rome, qui pleins d'envie contre lui, l'accuſoient hautement de ne traîner la guerre en longueur, que pour aſſouvir ſon ambition & ſon avarice, car il tenoit ſous ſa main la Cilicie, l'Aſie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Armenie, & toutes les autres provinces juſqu'au Phaſe; & outre cela il avoit pillé les maiſons Royales de Tigrane, comme ſi Rome l'eût envoyé pour dépoüiller les Rois, & non pour les ſoumettre. Car ce ſont les propres termes dont uſa, dit-on, un des Tribuns, Lucius Quintius, le même qui excita le plus le peuple, & qui le porta à ordonner qu'on envoyeroit un ſucceſſeur à Lucullus, & qu'on licencieroit la plus grande partie de ſes armées.

A tous ces malheurs de Lucullus, il s'en joignit encore un plus grand, & qui acheva de ruiner toutes ſes affaires, ce fut Publius Clodius, homme inſolent, & plein de preſomption, d'arrogance & d'audace. C'étoit le frere de ſa femme, & cette femme étoit ſi débordée, qu'on accuſoit ſon propre frere de l'entretenir. Ce Clodius ſervoit alors dans l'armée de Lucullus, où il n'avoit ni les honneurs, ni le rang dont il ſe croyoit digne; car il vouloit être le premier, & à cauſe

Publius Clodius, beau-frere de Lucullus. Son caractere.

de ses mœurs vicieuses & desordonnées, il y en avoit plusieurs qui lui étoient préferez. Irrité de ce mépris, il pratiqua les troupes de Fimbria, & les excita contre Lucullus, en semant des propos gracieux & flatteurs parmi ces soldats, qui les écoutoient volontiers, & qui de longue main étoient accoutumez aux flatteries & aux caresses; car c'étoient les mêmes que Fimbria avoit portez à tuer le Consul Flaccus, & à l'élire en sa place pour leur General. Voilà pourquoi ils prêtoient si volontiers l'oreille aux discours de Clodius, & l'appelloient *l'ami des soldats*, sur ce qu'il faisoit semblant d'avoir pitié de leur état, & d'être fâché de leurs miseres: *Ne verront-ils jamais de fin à toutes ces guerres & à leurs longs travaux? Useront-ils leur vie à combattre contre toutes les nations, & à errer dans toutes les contrées du monde, sans retirer d'autre fruit de leurs campagnes & de leurs fatigues, que le triste plaisir d'escorter éternellement les chariots & les chameaux de Lucullus, chargez de vaisselle d'or & d'argent, & de pierres précieuses? Les soldats de Pompée, devenus de bons bourgeois, sont depuis long-tems avec leurs enfans & leurs femmes, possedent de bonnes terres, & sont établis dans de bonnes villes, non pour avoir chassé comme eux Mithridate & Tigrane dans des deserts inaccessibles, & pour avoir détruit & ruiné les villes & les palais de l'Asie, mais seulement pour avoir combattu en Espagne contre des fugitifs, & en Italie contre des esclaves. Que si nous*

Discours seditieux que Clodius tient devant les soldats.

ſommes deſtinez à faire éternellement la guerre, ſans nous donner aucun repos, combattre pour combattre, ne vaut-il pas encore mieux que nous reſervions nos ames & les reſtes de nos malheureux corps, pour ſervir ſous ce grand Capitaine, qui ne trouve pas de plus grand ornement pour lui, ni de plus grande gloire, que d'enrichir ſes ſoldats.

Sous Pompée.

Ces murmures & ces plaintes contre Lucullus corrompirent & débaucherent tellement ſon armée, qu'elle refuſa de le ſuivre contre Tigrane, & contre Mithridate, qui de l'Armenie s'étoit jetté dans le Royaume de Pont, & qui en avoit déja reconquis une partie. Ces mutins prenoient l'hyver pour prétexte de leur refus, & s'amuſoient cependant dans la Gordyene, attendant à toute heure que Pompée, ou quelqu'autre Capitaine vînt ſucceder à Lucullus. Mais ayant reçu nouvelles que Mithridate, après avoir défait Fabius, marchoit contre Sornatius & contre Triarius, alors pleins de confuſion & de honte, ils déclarerent à Lucullus qu'il n'avoit qu'à les mener partout où il voudroit, qu'ils étoient prêts à le ſuivre.

L'armée de Lucullus corrompuë par ces diſcours, refuſe de le ſuivre contre Mithridate & Tigrane.

Lieutenant de Lucullus.

Triarius, averti que Lucullus approchoit, voulut par une folle ambition prévenir ſon arrivée,

Que ſi nous ſommes deſtinez à faire éternellement la guerre, ſans nous donner aucun repos.] J'ai ſuivi ici la correction de Henri Eſtienne, qui au lieu de ἔδει, a lû εἰ δεῖ, *que s'il faut.* Cette reſtitution eſt neceſſaire, & le paſſage ne peut être expliqué que par ce moyen.

& se hâter de lui ravir une victoire qu'il croyoit déja tenir dans ses mains, mais il fut battu, & il perdit une grande bataille. On assure qu'il y fut tué plus de sept mille Romains, parmi lesquels il y avoit cent cinquante Centeniers, & vingt-quatre Capitaines de mille hommes, & que Mithridate prit tout le camp. Lucullus arriva peu de jours après, & fort heureusement pour Triarius, qu'il déroba au ressentiment des soldats qui le cherchoient pour assouvir sur lui leur colere.

Triarius, autre Lieutenant de Lucullus battu par Mithridate.

Mithridate évitoit avec grand soin d'engager une affaire avec Lucullus avant l'arrivée de Tigrane, qui venoit le joindre avec une puissante armée; mais Lucullus, pour empêcher cette jonction, prit le parti d'aller au-devant de Tigrane, & de le combattre. Dans sa marche les troupes de Fimbria se révolterent & quitterent leurs rangs, disant qu'elles étoient licenciées par le decret du peuple, & que le commandement de l'armée n'appartenoit plus à Lucullus, puisque ses gouvernemens étoient donnez à d'autres. Il n'est sorte de soumissions, même des plus opposées à sa dignité, ausquelles Lucullus ne s'abaissât en cette rencontre pour flechir ces mutins, il les prioit, il les conjuroit, il alloit dans leurs tentes, & parcouroit ainsi tout son camp dans la plus grande humiliation & le visage couvert de larmes. Il y en avoit même à qui il touchoit dans la main, mais ils repoussoient

Lucullus marche à Tigrane pour le combattre avant qu'il joigne Mithridate.

Soumissions de Lucullus pour flêchir les mutins.

foient toutes ses caresses, & jettoient à ses pieds leurs bourses vuides, en lui disant *qu'il allât combattre seul contre des ennemis auprès desquels il sçavoit si bien s'enrichir seul.*

Cependant tous les autres soldats ayant employé leur intercession & leurs prieres, enfin ces Fimbriens fléchis accorderent qu'ils demeureroient tout l'Eté, à condition que si dans tout ce tems-là il ne se presentoit point d'ennemi pour les combattre, il leur seroit libre de se retirer. Il falloit de toute necessité que Lucullus acceptât ce parti, ou que resté seul il abandonnât le païs aux Barbares. Il retint donc ces troupes avec lui, sans oser leur faire la moindre violence, ni leur proposer de les mener au combat, trop content de ce qu'ils vouloient bien demeurer, & cependant forcé de voir & de souffrir que Tigrane ravageât la Cappadoce, & que Mithridate reprît son premier orgueil avec ses anciennes esperances, lui dont il avoit déja écrit au Senat qu'il étoit entierement défait & hors d'état de se relever. Il étoit même arrivé de Rome des députez pour regler toutes les affaires du Pont, comme d'un Royaume absolument conquis; & ces députez à leur arrivée, bien loin de trouver que Lucullus fût maître du Pont, trouverent qu'il n'étoit pas maître seulement de lui-même, mais que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris, le fouloient aux pieds, & qu'il leur ser-

Les bandes Fimbrienes se laissent fléchir, & promettent de demeurer encore en Eté.

Insolence de ses soldats.

voit de risée. Leur insolence monta même jusqu'à ce point que la fin de l'Eté étant venuë, ils se couvrirent de toutes leurs armes, & dégaînant leurs épées, ils deffioient au combat les ennemis, qui n'étoient plus en campagne, & qui s'étoient déja retirez, & que jettant de grands cris, comme dans un veritable combat, & escrimant en l'air, ils sortirent du camp, & protesterent que le tems qu'ils avoient promis à Lucullus de rester, étoit fini, & par conséquent qu'ils étoient libres.

Pompée nommé General à la place de Lucullus.

D'ailleurs Pompée écrivoit aux autres soldats, & leur ordonnoit de le venir trouver, car il avoit été déja nommé General pour la guerre contre Tigrane & contre Mithridate par la faveur du peuple, & par la flatterie des Orateurs. Mais le Senat & tous les gens de bien trouvoient qu'on faisoit à Lucullus une très-grande injustice, car on ne lui envoyoit pas des successeurs pour terminer la guerre, mais pour lui enlever son triomphe, & on ne le forçoit point à ceder à d'autres le commandement de l'armée, mais les prix d'honneur qu'il avoit meritez. Cette injustice parut encore bien plus criante à ceux qui se trouverent sur les lieux; car Lucullus ne fut plus maître ni des punitions ni des récompenses; Pompée ne souffroit pas que personne s'adresſât à lui pour quoi que ce fût, ni qu'on eût aucun égard à ce qu'il avoit reglé avec les dix Commissaires que Rome lui avoit envoyez. Il le dé-

Le Senat & les gens de bien fâchez de l'injustice qu'on lui fait.

Pompée ne conserve nuls égards pour lui.

fendit même expreſſément par des affiches publiques, & il étoit d'autant plus redoutable & plus terrible qu'il venoit avec une plus puiſſante armée.

Cependant leurs amis communs trouverent à propos de les faire voir, & ils ſe virent dans un bourg de la Galatie. Cette entrevûë ſe paſſa d'abord avec beaucoup de politeſſe & d'honnêteté, & ils ſe réjoüirent l'un & l'autre des grands & glorieux ſuccès qu'ils avoient eus. Lucullus étoit le plus âgé, mais Pompée étoit ſuperieur en dignité, parce qu'il avoit commandé dans un plus grand nombre de guerres, & qu'il avoit eu deux fois les honneurs du triomphe. On portoit devant l'un & l'autre des faiſceaux de verges environnez de branches de laurier pour marque de leurs victoires; mais comme Pompée dans ſon voyage avoit traverſé des païs arides & ſecs, les lauriers de ſes faiſceaux étoient fanez & flêtris, ce que voyant les licteurs de Lucullus, ils donnerent par amitié à ceux de Pompée une partie des leurs, qui étoient frais & tout verds. Les amis de Pompée tirerent de-là un préſage favorable pour lui. En effet les glorieuſes actions de Lucullus donnerent un grand luſtre à cette expedition de Pompée. La fin de leur converſation ne fut pas ſi amiable que le commencement, ils ne purent convenir de rien, & bien loin d'en être meilleurs amis, ils ſe retirerent avec plus d'éloignement l'un pour l'autre.

Entrevûë de Lucullus & de Pompée dans un bourg de la Galatie.

Les licteurs de Lucullus font part de leurs lauriers verds à ceux de Pompée, qui n'en avoient que de ſecs.

Préſage favorable qu'on tire de-là pour Pompée.

Ils ſe ſéparent plus aigris que jamais.

Pompée cassa & annulla toutes les ordonnances que Lucullus avoit données, & lui enlevant toutes ses troupes, il ne lui laissa, pour accompagner son triomphe, que seize cens hommes, & qui encore le suivoient à contre-cœur, tant Lucullus étoit ou mal-né, ou malheureux pour ce qui est le premier & le plus grand talent d'un General, de se faire aimer de ses troupes, talent si considerable que si Lucullus l'avoit joint à toutes ses autres qualitez si grandes & si nombreuses, à son courage, à sa vigilance, à sa sagesse, à sa justice, l'Empire Romain n'auroit pas eu l'Euphrate pour bornes, mais la mer d'Hyrcanie, ou, pour mieux dire, l'extrêmité de la terre. Car toutes les autres nations avoient déja été subjuguées par Tigrane, & la puissance des Parthes n'étoit ni si grande du tems de Lucullus, qu'elle le parut ensuite du tems de Crassus, ni si bien unie, mais au contraire elle étoit si divisée par des guerres civiles, & si travaillée par les guerres avec leurs voisins, qu'elle ne pouvoit pas même résister aux Armeniens qui l'insultoient. C'est pourquoi il me semble que Lucullus fit plus de mal à sa patrie par les autres, qu'il ne lui fit de bien par lui-même. Car les trophées qu'il planta en Armenie si près des Parthes, la prise de Tigranocerte, celle de Nisibis, les richesses immenses de ces deux grandes villes portées à Rome, & le diadême de Tigrane, mené captif en triom-

Le premier & le plus grand talent d'un General d'armée.

Quels grands avantages fait perdre à Lucullus un seul défaut.

Car il fut cause de la folle ambition de Crassus, comme il va l'expliquer.

phe, enflammerent la cupidité de Craſſus, & l'exciterent contre l'Aſie, comme ſi les Barbares n'étoient qu'une proye ſûre & qu'un butin tout prêt. Mais étant bien-tôt devenu lui-même la proye des fléches des Parthes, il prouva par ſa défaite que les avantages, que Lucullus avoit remportez dans cette guerre, étoient uniquement dûs à ſon audace, à ſa prudence, & à ſa grande capacité, & nullement à la folie, à la molleſſe, & à la lâcheté de ces Barbares. Mais c'eſt ce que nous expliquerons dans un autre tems.

La premiere choſe que Lucullus trouva à ſon arrivée à Rome, c'eſt que ſon frere Marcus Lucullus étoit accuſé par Caïus Memmius, d'avoir malverſé dans ſa charge de Queſteur, & d'avoir ſuivi les ordres de Sylla. Mais Marcus ayant été juſtifié & abſous, Memmius, très-irrité, changea de batterie, & s'attaquant à Lucullus même, il excita contre lui le peuple, & voulut le porter à lui refuſer le triomphe, ſous prétexte qu'il avoit converti à ſon profit particulier beaucoup de treſors, qui appartenoient à la République, & qu'il n'avoit fait durer la guerre que pour s'enrichir.

Memmius veut porter le peuple à refuſer le triomphe à Lucullus.

Lucullus étoit donc en très-grand danger d'être privé de cet honneur, ſi les premiers & les plus puiſſans des Citoyens ne ſe fuſſent mêlez parmi les Tribus, & s'ils n'euſſent tant fait par leurs prieres & par leurs brigues, qu'enfin ils

obtinrent, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'on lui permettroit de triompher.

Triomphe de Lucullus.

Ce triomphe de Lucullus ne fut pas, comme quelques autres, étonnant & ennuyeux par sa longue marche, & par la quantité de dépoüilles qu'on y portoit, mais il orna le Cirque de Flaminius de quantité de toute sorte d'armes prises sur les ennemis, & d'un grand nombre de machines de guerre des Rois, ce qui fut un spectacle très-agréable par sa singularité. Dans la marche on vit passer quelques cavaliers bardez de fer, & dix chariots armez de faulx. Ils étoient suivis de soixante, tant amis que Lieutenans des deux Rois. Après eux on traînoit cent dix galeres avec tous leurs éperons d'airain. Ensuite on voyoit passer une statuë de Mithridate, haute de six pieds, & d'or massif, & son bouclier tout couvert de pierres précieuses. Après cela marchoient vingt gradins tout couverts de vases d'argent, & trente deux autres tout pleins de vaisselle d'or, d'armes de même, & d'or monnoyé; & tous ces gradins, c'étoient des hommes qui les portoient sur leurs épaules. Ils étoient suivis de huit mulets qui portoient les lits d'or, & de cinquante-six qui portoient l'argent en lingots. Et après ceux-ci il y en avoit cent sept autres qui étoient chargez de tout l'argent monnoyé, qui montoit à près de deux millions sept cens mille drachmes. Enfin on portoit les Registres, où étoient contenuës les sommes que Lucullus avoit four-

Statuë de Mithridate, haute de six pieds, toute d'or massif.

Un million trois cens cinquante mille livres.

nies à Pompée pour la guerre contre les Pirates, celles qu'il avoit remises aux tresoriers pour les coffres de la République, & celles qu'il avoit données aux troupes en faisant un present de neuf cens cinquante drachmes à chaque soldat. Ce triomphe finit par un grand & magnifique festin qu'il donna à toute la ville & aux bourgs des environs.

Quatre cens soixante quinze livres.

Après avoir répudié sa femme Clodia pour son impudicité & ses autres vices, il épousa Servilie, sœur de Caton ; & ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier. Car de tous les vices de Clodia, il n'en manquoit qu'un seul à Servilie, qui étoit d'avoir été entretenuë par ses freres, du reste elle étoit aussi débauchée & aussi abominable. Malgré son intemperance, Lucullus la supporta assez long-tems par le seul respect qu'il avoit pour Caton, mais enfin il la répudia comme la premiere.

Lucullus répudie sa femme Clodia, & épouse Servilie sœur de Caton.

Vices de Servilie.

Il répudie aussi cette seconde femme, à cause de ses débauches.

Le Senat avoit fondé sur lui de grandes esperances, croyant avoir trouvé en sa personne un grand contrepoids contre la tyrannie de Pompée, & un défenseur de l'Aristocratie d'autant plus considerable qu'il avoit acquis beaucoup de gloire, de puissance, & d'autorité par ses grands exploits. Mais il trompa ses esperances, car il quitta les affaires, & ne voulut plus se mêler du gouvernement, soit qu'il le trouvât trop malade & trop difficile à rétablir, soit, comme d'autres le prétendent, que las de tant de

Lucullus renonce aux affaires.

combats, & de tant de travaux, qui n'avoient pas eu une issuë trop heureuse, & se voyant comblé de gloire & d'honneur, il voulût enfin vivre en repos, & mener desormais une vie plus douce & plus tranquille. En quoi ils loüent fort son changement comme une marque de sa grande sagesse, de n'avoir pas fait comme Marius, qui après ses victoires contre les Cimbres, & après tant de glorieux succès, ne se contenta pas de joüir de cet honneur, & d'être l'admiration de ses Citoyens, mais par une faim insatiable de domination & de gloire, alla se commettre dans sa vieillesse avec de jeunes gens pour leur disputer la premiere place, & se jetter dans la necessité de faire des choses horribles, & d'en souffrir de plus horribles encore, écueil où il se perdit. *Ciceron auroit bien vieilli plus heureusement*, disent-ils, *si après avoir sauvé Rome de la conjuration de Catilina, il eût sçû plier ses voiles & se retirer. Et Scipion n'auroit pas fini si malheureusement ses jours, si après avoir ajoûté Numance à Carthage il eût sçû se moderer & se tenir en repos.* Car, ajoûtent-ils, *il y a un âge où il faut renoncer à la politique; ses démêlez & ses débats sont comme les*

Il y a un âge où il faut renoncer à la politique.

Car, ajoûtent-ils, *il y a un âge où il faut renoncer à la politique.*] Ce n'est pas l'âge qui doit être la regle, c'est la force du corps & celle de l'esprit; car au contraire les vieillards sont plus propres à la politique, quand ils conservent leur bon sens, l'experience qu'ils ont acquise étant un grand tresor, & un fonds d'expediens & de ressources. C'est ce qu'Homere avoit bien connu, car Nestor tout vieux qu'il est, n'est-il pas plus utile à Agamemnon que les plus jeunes? Aussi ce Prince ne souhaite pas

combats

combats des Athletes, ils demandent toute la force & la vigueur de l'âge, autrement ils ſont malheureux.

Au-contraire Craſſus & Pompée ſe mocquoient de Lucullus de ce que ſe relâchant ainſi, il ſe jettoit dans le luxe & dans la volupté, comme ſi cette vie molle & délicieuſe n'étoit pas plus méſéante & plus hors de ſaiſon pour des vieillards, que de ſe mêler du gouvernement, & de commander des armées. Et il eſt vrai que quand on lit la vie de Lucullus, on croit lire une des pieces de l'ancienne comedie, dont le commencement eſt ſerieux, & la fin comique. Car d'abord on voit de grandes & belles actions, tant politiques que militaires, & enſuite on voit des feſtins, des débauches, je dirois preſque des maſcarades, & des courſes de nuit avec des flambeaux, & toutes ſortes de jeux & de badinage. Car pour moi, je compte pour badinage ces édi-

Craſſus & Pompée ſe mocquoient de Lucullus d'avoir renoncé aux affaires.

Il ſied mieux aux vieillards de ſe mêler du gouvernement, que de mener une vie molle.

Vie de Lucullus ſemblable à une piece de l'ancienne comedie.

Toutes les magnificences de Lucullus

dix Ajax ni dix Diomedes, mais dix Neſtors. Plutarque n'étoit nullement de l'avis de ceux qu'il fait parler. Il a fait un traité exprès, pour faire voir que l'homme de bien doit couronner les travaux de ſa jeuneſſe par ceux de la vieilleſſe, & mourir dans le loüable exercice de ſervir ſon païs, ſoit dans les conſeils, ſoit dans les armées; car le gouvernement juſte & légitime eſt un magnifique tombeau, pour y être honorablement inhumé, en terminant par la mort une vie glorieuſe.

On croit lire une des pieces de l'ancienne comedie, dont le commencement eſt ſerieux, & la fin comique.] Plutarque parle ici des pieces ſatyriques, qui étoient un compoſé très-divertiſſant du tragique & du comique, où l'on voyoit d'un côté une avanture remarquable d'un heros, & de l'autre les railleries & les plaiſanteries de Silene & des Satyres, comme par exemple dans le Cyclope d'Euripide, qui eſt la ſeule piece ſatyrique qui nous reſte des anciens.

regardées comme un badinage par Plutarque.

fices ſomptueux, ces promenades, ces bains bâtis avec tant de luxe, & encore plus ces tableaux, ces ſtatuës, & tous ces autres chef-d'œuvres de l'art que Lucullus aſſembla avec une ſi prodigieuſe dépenſe, en abuſant avec une profuſion horrible pour ces vaines curioſitez, des richeſſes immenſes qu'il avoit accumulées dans ſes campagnes. Encore aujourd'hui que le luxe eſt ſi fort accrû

Jardins de Lucullus.

qu'il ſemble parvenu à ſon comble, les jardins de Lucullus ſont comptez parmi les plus ſuperbes jardins des Rois. Auſſi Tuberon, Philoſophe

Tuberon, Philoſophe Stoïcien.

Stoïcien, voyant les magnifiques ouvrages qu'il

Et encore plus ces tableaux, ces ſtatuës & tous ces autres chef-d'œuvres de l'art que Lucullus aſſembla avec une prodigieuſe dépenſe. Plutarque traite donc de badinage & de jeux d'enfant ce prodigieux amas de curioſitez que Lucullus avoit aſſemblées avec tant de ſoin & avec de ſi folles dépenſes, & il a raiſon. Il entre en cela dans les vûës d'Epictete, qui donne ce beau précepte : *N'orne point ta maiſon de tableaux & de belles peintures, mais fais-y éclater partout la ſageſſe & la temperance : les tableaux ne ſont qu'une impoſture pour les yeux, au lieu que la ſageſſe eſt un ornement ſolide, réel & durable.* On ne peut pas diſconvenir de cette verité, la ſageſſe vaut certainement mieux que les tableaux & les ſtatuës. Cependant il ne faut pas pouſſer cela à la rigueur ; cette curioſité peut être loüable & utile, & les Princes ſurtout ne ſçauroient être blâmez de ramaſſer les plus beaux chef-d'œuvres des plus grands maîtres, pour en orner leurs cabinets, où ils ſe délaſſent de leurs travaux, & qui font voir leur bon goût, & l'amour qu'ils ont pour les belles choſes. Si cet amour étoit éteint en eux, que deviendroient les beaux arts? on retomberoit dans la barbarie. La ſeule choſe qu'on peut deſirer d'eux, c'eſt qu'ils donnent des bornes à leur avidité, qu'ils rejettent tout ce qui eſt licentieux, & tous les objets de débauche où l'on puiſe continuellement la corruption par les yeux, & qu'ils ne ſoyent pas ſi occupez du ſoin d'orner leurs palais, qu'ils ſe négligent eux-mêmes.

Auſſi Tuberon, Philoſophe Stoïcien.] Q. Ælius Tubero, petit-

faiſoit ſur le rivage de la mer autour de Naples, des montagnes percées à jour & ſuſpenduës par de longues voutes, de grands foſſez creuſez autour de ſes maiſons pour y recevoir les eaux de la mer, & pour ſervir de reſervoir à nourrir de grands poiſſons, & de vaſtes palais bâtis dans le ſein de la mer même, frappé de tant de choſes ſi étonnantes, il l'appella *le Xerxes en robe*. Il avoit de plus autour de Tuſculum des maiſons de plaiſance ornées de grandes galeries & de ſalons ouverts de tous côtez pour la vûë, de beaux appartemens bien percez, & de grandes promenades. Pompée l'y étant allé voir un jour, le railla de ce qu'il avoit fait une maiſon délicieuſe pour l'été, mais inhabitable l'hyver. Et Lucullus lui répondit: *Penſez-vous donc que j'aye moins de ſens que les gruës & que les cigognes, & que je ne ſçache pas comme elles, changer de demeure au changement des ſaiſons?*

Ouvrages magnifiques de Lucullus.

Lucullus appellé le Xerxes en robe, *c'eſt-à-dire, le Xerxes Romain.*

Ses maiſons de plaiſance.

Mot de Lucullus à Pompée.

Un Préteur, ſe piquant de donner de magnifiques jeux au peuple, pria Lucullus de lui prêter quelques manteaux de pourpre pour en orner le chœur de ſa tragedie, & Lucullus lui répon-

fils de L. Paulus. Il étoit grand Philoſophe, bon Juriſconſulte, & exact hiſtorien. Ciceron parle avantageuſement de lui dans ſon Brutus, où il dit que la dureté de ſon ſtyle répondoit à la vie dure qu'il menoit; il ne faut donc pas s'étonner, s'il étoit ſi bleſſé de toutes ces magnificences de Lucullus.

Il l'appella le Xerxes en robe.] Cela eſt fondé particulierement ſur les montagnes que Lucullus avoit fait percer à jour, & que l'on traverſoit ſous de grandes voutes; car Xerxes avoit fait percer de même le mont Athos, pour y recevoir les eaux de la mer, & pour faire paſſer ſes vaiſſeaux. Herodote liv. VII.

Réponse de Lucullus à un Préteur qui lui demandoit à emprunter des manteaux de pourpre.

dit, qu'il feroit chercher, & que s'il en avoit, il les lui prêteroit très-volontiers. Le lendemain il lui demanda combien il lui en falloit; le Préteur répondit, *qu'il en auroit assez de cent. Eh bien*, lui dit Lucullus, *tu peux en envoyer chercher deux cens, s'il est nécessaire.* D'où le Poëte Horace tire par une

Conséquence qu'Horace tire de cette réponse.

conséquence sûre cette maxime remarquable, *que toute maison est pauvre, quand il n'y a pas plus de choses que le maître ne sçait point, & qu'il peut perdre sans s'en appercevoir, qu'il n'y en a dont il sçait le compte.*

Insolence & vanité

Il y avoit aussi une grande insolence & une

Tu peux en envoyer chercher deux cens, s'il est nécessaire.] Horace dans l'épitre VI. du liv. I. pour embellir le conte, dit, *qu'un jour Lucullus ayant été prié de prêter cent manteaux de pourpre, pour la representation d'une tragedie; le moyen*, dit-il, *d'en avoir un si grand nombre, cependant je chercherai, & je vous envoyerai tous ceux qui seront chez moi. Le lendemain il lui écrivit qu'il en avoit cinq mille, & qu'il pouvoit les prendre tous ou en partie.* Et de cette manière le conte amene & fonde parfaitement la réflexion que fait Horace, & que Plutarque va rapporter, que toute maison est pauvre, quand il n'y a pas plus de choses que le maître ne sçait point, & qui, sans qu'il s'en apperçoive, peuvent être la proye des voleurs, qu'il n'y en a en vûë.

D'où le Poëte Horace tire par une conséquence sûre cette maxime remarquable, que toute maison est pauvre.] C'est le seul veritable sens de ces paroles de Plutarque, εἰς ὃ καὶ φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν; car cette sentence d'Horace, *que toute maison est pauvre*, n'est pas le propre sentiment du Poëte, c'est une conséquence qu'il tire & un épiphoneme qu'il fait sur cette histoire de Lucullus, pour faire voir le ridicule qu'il y a à vouloir être riche, & à faire consister son bonheur dans les richesses, puisque pour l'être, il faut avoir une infinité de choses dont non-seulement on ne fait aucun usage, mais que l'on doit même ignorer: on peut voir mes remarques sur ce passage d'Horace.

Il y avoit aussi une grande insolence & une folle vanité dans les repas qu'il faisoit en plein jour.] L'expression de Plutarque est remarquable, il dit ceci en un seul mot, qui renferme un grand sens,

folle vanité dans les repas qu'il faiſoit en plein jour, non-ſeulement en ce que ſes lits étoient couverts de riches étoffes de pourpre, que ſon buffet brilloit de l'éclat des pierreries, qu'il étoit ſervi en vaiſſelle d'or, & qu'il avoit toujours des comedies & de la muſique, mais encore en ce que ſa table étoit couverte de toutes ſortes de mets les plus rares & les plus excellens, & de pieces de four les plus délicates & les plus exquiſes, car il cherchoit par-là à ſe faire envier & admirer des gens peu inſtruits & de baſſe naiſſance, qui ne jugent du bonheur des hommes que par ces vaines ſuperfluitez. Auſſi releva-t-on & eſtima-t-on beaucoup une parole que dit Pompée dans une grande maladie; ſon medecin lui avoit ordonné de manger une grive. Ses domeſtiques, en ayant cherché partout inutilement, lui rapporterent, *que comme on étoit en été, il étoit impoſſible de trouver des grives, à moins qu'on n'en eût de celles que Lucullus engraiſſoit pour en avoir dans toutes les ſaiſons.* Ce qu'il ne voulut jamais permettre, mais il dit à ſon medecin, *Eh quoi, ſi Lucullus n'étoit un friand, Pompée ne ſçauroit-il donc vivre?* Et en même tems il ordonna qu'on lui préparât une autre viande plus aiſée à recouvrer.

de Lucullus dans ſes repas.

Il n'y a que les ignorans & les gens de baſſe naiſſance qui admirent ces ſuperfluitez.

Beau mot de Pompée.

Caton, quoique ſon ami & ſon beau-frere,

Caton très-fâché du luxe de Lucullus.

νεόπλουτα δ' ἦν τὰ δεῖπνα, à la lettre, *ſes repas étoient d'un homme devenu nouvellement riche*; c'eſt-à-dire inſolens, pleins de luxe & de vanité, car voilà les vices de ces gens devenus tout d'un coup riches; nous en voyons de grands exemples.

étoit si fâché de la vie qu'il menoit, & de ce grand luxe, qu'un jour un jeune homme ayant entamé hors de propos un long & ennuyeux discours sur la frugalité & la temperance, Caton, qui l'entendoit impatiemment, se leva tout d'un coup, & lui dit, *ne cesseras-tu point de nous prêcher, toi qui es riche comme Crassus, qui vis comme Lucullus, & qui parles comme Caton?* Il y a des Auteurs qui écrivent que cela fut veritablement dit en plein Senat, mais par quelqu'autre que par Caton.

Pour ce qui est de Lucullus, il est évident par tous les bons mots qu'on a conservez de lui, que non-seulement il prenoit grand plaisir à mener cette vie, mais encore qu'il s'en piquoit, & qu'il en faisoit gloire. En effet on dit que quelques Grecs étant venus à Rome, il les regala pendant plusieurs jours; que ces Grecs accoutumez à la simplicité & à la sobrieté de leur païs, eurent honte de fouler ainsi leur hôte, & refuserent enfin d'y retourner à cause de la dépense excessive qu'il faisoit pour eux, & que sur cela Lucullus leur dit : *Il est vray, mes amis, dans toute cette dépense il y en a une petite partie pour vous, mais la plus grande partie est pour Lucullus.*

Mot bien fastueux de Lucullus.

Un autre jour qu'il soupoit seul & qu'il n'y avoit qu'une table, ses gens lui ayant servi un souper mediocre, il s'en fâcha, & appellant son maître d'hôtel, il le gronda. Le maître d'hôtel pour s'excuser lui dit, que comme il n'avoit

prié perſonne, il avoit cru qu'il ne falloit pas un ſouper plus fort. *Comment, coquin*, lui répondit-il, *ne ſçavois-tu pas que Lucullus ſoupoit ce ſoir avec Lucullus?* *Autre mot fort inſolent.*

Comme on ne s'entretenoit preſque d'autre choſe dans la ville que de ſon luxe & de ſa magnificence, un jour Ciceron & Pompée, le voyant promener dans la Place dans un grand loiſir, l'aborderent. Ciceron étoit de ſes plus intimes amis, & quoique Pompée eût eu avec lui quelques démêlez ſur le commandement de l'armée, ils ne laiſſoient pas de vivre honnêtement, de ſe voir & de ſe parler. Ciceron, après l'avoir ſalué, lui demanda, *s'il voudroit bien leur donner à ſouper? De tout mon cœur*, répondit Lucullus, & il les preſſa de prendre jour. *Eh bien*, dit Ciceron, *dès aujourd'hui nous ſouperons chez vous, mais à condition que vous ne nous donnerez que votre ordinaire.* Lucullus fit d'abord le difficile, diſant qu'ils feroient trop méchante chere, & les pria de remettre au lendemain, ce qu'ils refuſerent. Ils ne lui permirent pas même de parler à aucun de ſes domeſtiques, de peur qu'il n'ordonnât quelque choſe de plus que ce qu'ils avoient préparé pour lui. Mais à ſa priere ils lui accorderent ſeulement la permiſſion de dire en leur preſence à un de ſes gens, *qu'il ſouperoit dans Apollon*, c'étoit le nom d'une des plus magnifiques ſalles de ſa maiſon. Par ce ſeul mot il les trompa adroitement ſans qu'ils s'en apper-

Ciceron & Pompée demandent à ſouper à Lucullus.

Ils ne lui permettent de dire autre choſe à ſes gens que le lieu où il vouloit ſouper.

Chaque salle de la maison de Lucullus avoit sa dépense fixe pour la table.

cussent, car chaque salle avoit sa dépense fixe, ses meubles, son service particulier, & tout le reste de l'appareil; de sorte que ses valets en entendant seulement dans quelle salle il vouloit souper, sçavoient d'abord quelle dépense il falloit faire, & quel ameublement & quel service il falloit employer. Les soupers, qu'il faisoit dans la salle d'Apollon, étoient reglez à cinquante mille drachmes, & ce soir-là il dépensa tout autant, de sorte que Pompée voyant cette grande dépense, fut surpris de la promptitude avec laquelle un si grand & si magnifique repas avoit été préparé. Et en cela Lucullus usoit de ses richesses, comme de richesses veritablement captives & barbares.

Vingt-cinq mille livres.

Belle réflexion de Plutarque.

Mais une dépense plus raisonnable & plus digne de lui, c'est celle qu'il faisoit à ramasser de tous côtez les meilleurs livres, car il en acheta un très-grand nombre & de très-excellens, dont il composa une magnifique biblioteque; & l'usage qu'il en fit, fut encore plus estimable & plus loüable que l'acquisition, car cette biblioteque étoit ouverte à tout le monde. Les portes de ses galeries, de ses portiques, de ses cabinets

Lucullus ramasse quantité de livres excellens, & en compose une biblioteque qu'il rend publique.

Et en cela Lucullus usoit de ses richesses, comme de richesses captives & barbares.] Cette reflexion est fort belle & pleine de sens, c'est-à-dire, que Lucullus étaloit ses richesses, comme on étale dans un triomphe les dépoüilles des ennemis vaincus, & elle renferme un secret reproche, que toutes ces magnificences & ces superfluitez étoient le seul fruit que Lucullus tiroit de ses victoires sur Tigrane & sur Mithridate.

binets n'étoient fermées à qui que ce fût, les Grecs y alloient comme dans le palais des Muſes, & y paſſoient les journées entieres à diſcourir enſemble & à diſputer, ravis de quitter toutes leurs affaires pour ſe rendre dans un lieu ſi délicieux. Souvent même Lucullus ſe promenoit avec ces ſçavans hommes dans ſes galeries, & conferoit avec eux, & il les aidoit dans leurs affaires quand ils l'en prioient ; de ſorte qu'on peut dire en un mot que ſa maiſon étoit l'aſyle & le Prytanée de la Grece pour tous les Grecs qui étoient à Rome.

La maiſon de Lucullus, l'aſyle & le Prytanée des Grecs.

Il aimoit en general toute la Philoſophie, & il n'y avoit point de ſecte qu'il rejettât, mais il eut toujours un peu plus d'attachement & d'amour pour la Philoſophie Académique, non pas pour celle qu'on appelle de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très-floriſſante par les écrits de Carneade, que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'école étoit tenuë alors par le Philoſophe Antiochus d'Aſcalon. Lucullus avoit recherché ſon amitié avec un empreſſement extrême, il le logeoit chez lui, & il s'en ſervoit pour l'oppoſer aux diſciples de Philon parmi leſquels étoit Ciceron, qui même avoit compoſé un très-beau traité contre cette ſecte de la vieille Académie, dans lequel il faiſoit ſoutenir par Lucullus l'opinion de la vieille

Lucullus ne rejettoit aucune ſecte de Philoſophes, mais il étoit plus attaché à la vieille Académie.

Il avoit auprès de lui le Philoſophe Antiochus.

Opinion de la vieille Académie.

Qui même avoit compoſé un très-beau traité contre cette ſecte de la vieille Academie, dans lequel il faiſoit ſoutenir par Lucullus.] C'eſt le IV. Liv. des queſtions Académiques, auquel il

Académie, qu'il y a des choſes que l'homme peut ſçavoir & comprendre, & il ſoutenoit l'opinion contraire, qui eſt celle de la nouvelle Académie, que l'homme ne peut que douter. Ce traité eſt appellé *Lucullus* ; car ils étoient, comme je l'ai déja dit, très-bons amis ; & ils ſuivoient le même parti dans le gouvernement. Lucullus ne s'étoit pas encore entierement retiré des affaires, mais il avoit ſeulement abandonné de bonne heure à Craſſus & à Caton ces diſputes, ces combats & toute cette ambition à qui ſeroit le plus grand, & à qui auroit le premier degré d'autorité & de puiſſance, comme une ambition, non-ſeulement dangereuſe, mais qui tôt ou tard menoit toujours à faire ou à ſouffrir beaucoup d'inſolences & d'indignitez. Après qu'il eut renoncé au premier poſte, ceux à qui la grande puiſſance de Pompée étoit ſuſpecte, pouſſoient en avant Craſſus & Caton. Lucullus continuoit cependant d'aller aux aſſemblées du peuple, quand il s'agiſſoit de ſervir ſes amis, & au Senat, quand il falloit rompre quelque pernicieuſe pratique de Pompée, & s'oppoſer à ſon ambition. Il fit caſſer toutes les ordonnances, que

Opinion de la nouvelle.

donna même le nom de Lucullus. Cette opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choſes que l'homme peut ſçavoir eſt très-veritable, & rien à mon avis ne dégrade tant l'homme que cette opinion de la nouvelle Académie, qui le confine dans une ignorance abſoluë, & qui ſoutient qu'il ne peut que douter. Mais ſi ces derniers ont raiſon, voilà donc une verité connuë, & par-là leur principe démenti.

Pompée avoit faites après avoir vaincu les deux Rois; & par l'aide de Caton, il empêcha qu'on ne fît à ses soldats la distribution de deniers qu'il leur avoit ordonnée.

Pompée se voyant si maltraité, chercha de la protection & du support dans l'amitié, ou plutôt dans la ligue de Crassus & de Cesar, de sorte que par leur secours ayant bien-tôt rempli Rome d'armes & de soldats, il fit passer & confirmer par force toutes ses ordonnances, après avoir chassé de la Place avec violence Lucullus & Caton.

Pompée persecuté par Lucullus se ligue avec Crassus & Cesar.

Comme tous les plus gens de bien & les plus considerables paroissoient extrêmement irritez de l'affront fait à ces deux personnages, les partisans de Pompée produisirent un Brutien qu'ils avoient aposté, & dirent qu'ils l'avoient surpris aux aguets pour assassiner Pompée. Ce Brutien, interrogé dans le Senat, accusa d'autres gens que Lucullus de lui avoir inspiré ce dessein, & dans l'assemblée du peuple il accusa nommement Lucullus, & déposa que c'étoit lui qui l'avoit aposté pour commettre cet assassinat.

Calomnie d'un Brutien contre Lucullus.

Personne n'ajouta foi à sa déposition, & tout le monde vit d'abord que c'étoit un malheureux, que ces gens-là même avoient gagné & attitré pour cette lâche calomnie. Cela fut encore mieux confirmé & averé quelques jours après, lorsqu'on vit à la porte de la prison le cadavre de ce Brutien. On vouloit persuader qu'il s'étoit tué lui-même, mais les marques du cordeau qui l'avoit

étranglé, & des coups qu'il avoit reçus, témoignoient clairement que ceux qui l'avoient aposté, étoient les mêmes qui l'avoient tué pour l'empêcher de reveler leur crime. Cette tragique avanture éloigna encore plus Lucullus du gouvernement, mais après que Ciceron eut été banni, & qu'on eut comme relegué Caton en Cypre, alors il se retira entierement.

Affoiblissement de l'esprit de Lucullus avant sa mort.

On dit que quelque tems avant sa mort son esprit l'abandonna absolument, affoibli & éteint peu à peu par l'âge. Mais Cornelius Nepos écrit que cet affoiblissement & cette défaillance de son esprit furent l'effet, non de sa vieillesse, ou de quelque maladie, mais de quelque breuvage que lui donna un de ses affranchis nommé Callisthene, qui ne le donna même qu'à bonne intention, dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il lui aliena tellement l'esprit, que pendant les dernieres années de sa vie son frere eut l'administration de tous ses biens. Cependant

Ce fut l'effet d'un breuvage que lui donna un de ses affranchis.

Dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître.] Comme dans ce tems de tenebres il y avoit une infinité de sorciers, ils avoient persuadé à tout le monde qu'ils sçavoient composer des breuvages, qui avoient la vertu de faire aimer, & qu'on appelloit *φίλτρα, philtres* par cette raison, & d'autres qui avoient celle de faire haïr, & qu'on appelloit *μίσητρα*, & cette opinion, aussi malheureuse que frivole & ridicule, se conserve encore aujourd'hui dans quelques esprits foibles ou ignorans. Tout l'effet de ces breuvages a été la mort ou l'aliénation d'esprit de ceux à qui on les a donnez. Lucullus & Properce après lui en ont été les victimes, & on pourroit y ajouter des exemples plus récens.

quand il mourut, le peuple en fut auſſi affligé que s'il fût mort dans la fleur de ſes proſperitez, de ſa puiſſance & de ſa plus grande gloire. Il accourut à ſon convoi, & ſon corps étant porté à la Place par les jeunes gens de la premiere qualité, il vouloit à toute force qu'il fût enterré dans le champ de Mars, où il avoit déja fait enterrer Sylla. Mais comme perſonne ne s'y étoit attendu, & qu'il n'étoit pas aiſé de faire aſſez promptement tous les préparatifs neceſſaires pour ces obſeques, ſon frere fit tant auprès du peuple par ſes prieres, qu'il le porta à permettre que ſes funerailles ſe fiſſent dans ſa maiſon de campagne de Tuſculum, où on lui avoit préparé ſon tombeau. Il ne lui ſurvêcut pas long-tems; comme il l'avoit ſuivi de fort près dans la courſe de l'âge & des honneurs, il le ſuivit auſſi de près dans le tombeau, où il emporta la réputation d'avoir aimé ſon frere avec une extrême tendreſſe.

Le peuple ne laiſſa pas d'être affligé de ſa mort.

Il vouloit le faire enterrer dans le champ de Mars.

Il fut enterré dans ſa maiſon de Tuſculum.

LA COMPARAISON de Cimon & de Lucullus.

Quel fut le plus grand bonheur de Lucullus.

IL me paroît d'abord qu'il n'y a rien en quoi l'on puiſſe trouver Lucullus plus heureux que dans ſa mort, en ce qu'il finit ſa vie avant que d'avoir vû les grands changemens que les deſtinées préparoient à la République par les guerres civiles, & qu'il mourut dans ſa ville malade veritablement, & déja agitée de ſéditions, mais pourtant encore libre. De tout ce qui lui eſt jamais arrivé, voilà ce qui lui eſt le plus commun avec Cimon, car Cimon mourut auſſi avant les troubles des Grecs, & pendant le cours de leur union & de leur plus grande fortune. Mais il y a cette difference que Cimon mourut dans ſon camp avec la charge de General, non point comme un General dépoſſedé, qui ſe retire dans ſa maiſon las & ennuyé de guerres, & qui ne ſe propoſe d'autre prix & d'autre loyer de ſes travaux, de ſes grands commandemens & de ſes trophées, que les débauches & les feſtins, comme

Ce qu'il a en cela de commun avec Cimon.

Difference toute à l'avantage de Cimon.

Lucullus à la fin de ſes jours s'abandonna à une vie molle qui deshonora ſes travaux.

Comme le poëte Orphée, dont Platon ſe mocque.] Je ne me ſouviens point d'avoir lû dans Platon le paſſage où il ſe mocque de cette promeſſe d'Orphée, & je trouve que ce Philoſophe attribuë ceci non à Orphée, mais à Muſée : voici le paſſage tel qu'on le lit dans le II. Liv. de la Répub. pag. 363. de l'édit. de de Serres. Μουσαῖος δὲ τούτων νεανικώτερα τ' ἀγαθὰ, καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ, παρὰ θεῶν διδόασι τοῖς δικαίοις. εἰς ᾅδου γὰρ ἀγαγόντες τῷ λόγῳ, καὶ κατακλίναν-

le poëte Orphée, dont Platon se mocque, promet à ceux qui auront bien vêcu, que la récompense qui les attend dans les enfers, est une yvresse perpetuelle.

Orphée promettoit aux gens de bien une yvresse perpetuelle dans l'autre vie.

Il est vrai que le repos, la vie tranquile, & l'étude des bonnes lettres, qui joignent la volupté avec la contemplation & l'instruction, sont pour un vieillard, que l'âge a obligé de renoncer à la guerre & au maniement des affaires, un

L'étude des bonnes lettres est un amusement delicieux pour un vieillard.

τὲς, καὶ συμπόσιον τῶν ὁσίων κατασκευάσαντες, ἐστεφανωμένους ποιοῦσι τὸν ἅπαντα χρόνον ἤδη διάγειν μεθύοντας· ἡγησάμενοι κάλλιστον ἀρετῆς μισθὸν μέθαν αἰώνιον. *Et Musée & son fils promettent encore aux justes de la part des Dieux des biens beaucoup plus grands & plus considerables, car les ayant conduits dans les enfers par leurs discours, ayant établi là un banquet des saints, & les ayant placez à cette table, ils font que couronnez de chapeaux de fleurs, ils passent dans l'yvresse tout le tems de l'éternité, ne trouvant point de plus grande récompense de la vertu que cette yvresse éternelle.* Plutarque se seroit-il donc trompé, en citant ce passage de memoire? Je ne sçaurois me l'imaginer. Je croirois plutôt qu'il faut expliquer autrement ses paroles, & que quand il dit, τοὺς περὶ τὸν Ὀρφέα, il ne veut pas dire Orphée, mais ceux qui sont sortis de l'école d'Orphée, c'est-à-dire Musée & son fils Eumolpus; car on prétend que Musée & Eumolpus avoient été disciples d'Orphée. Quoiqu'il en soit, cette yvresse éternelle, que Musée & son fils promettoient à ceux qui auroient bien vêcu, prise à la lettre, est une promesse aussi ridicule & aussi extravagante que celles que Mahomet fait à ses sectateurs. Mais peut-être que Platon fait trop legerement le procès à ces deux Philosophes, dont l'expression est susceptible d'un très-bon sens, car par le mot d'*yvresse*, ils ont voulu sans doute exprimer une vie remplie de toutes sortes de délices. Le mot d'*yvresse* a été quelquefois pris en ce sens-là; c'est ainsi que David dit, ps. XXII. 5. *Et calix meus inebrians quàm præclarus est. Et que la coupe que vous me donnez, cette coupe qui enyvre, est délicieuse.* Et ps. XXV. 9. *Et inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, & torrente voluptatis potabis eos. Ils seront enyvrez de l'abondance des biens de votre maison, & vous les ferez boire du torrent de vos délices.*

Rien de plus indigne que de prendre la volupté pour la fin de ses actions.

amusement délicieux & une consolation très-séante & très-convenable. Mais de prendre la volupté pour la fin de ses belles actions, & après tant de guerres heureuses, & tant de glorieux commandemens d'armée, de ne s'amuser qu'à celebrer des fêtes de Venus, & qu'à passer ses jours dans les jeux & dans les plaisirs, cela n'est ni digne de la belle Académie, ni d'un homme sage, qui veut imiter Xenocrate, mais d'un voluptueux que son penchant entraîne dans la secte d'Epicure. Ce qu'il y a ici de bien merveilleux & de bien surprenant, c'est que la jeunesse de l'un a été intemperante & reprehensible, & que celle de l'autre a été au-contraire très-sage & très-temperante. Or le meilleur est toujours celui qui change en mieux, & le plus excellent naturel est celui en qui le vice vieillit & s'affoiblit, & la vertu croît & se fortifie.

Disciple de Platon, & recommandable surtout par sa temperance & par sa sagesse.

Jeunesse de Cimon intemperante.

Celle de Lucullus très-temperante.

Avantage en cela de Cimon sur Lucullus.

Ils ont été tous deux également riches, mais ils ne se sont pas également servis de leurs richesses; car il n'est pas juste d'égaler à la muraille

Autre avantage de Cimon sur Lucullus, l'usage des richesses.

Or le meilleur est toujours celui qui change en mieux.] Cela est certain, la grande vertu, c'est de se corriger de ses vices. Par-là Cimon a l'avantage sur Lucullus, car de vicieux il devint vertueux, au lieu que Lucullus tomba sur ses vieux jours dans le vice.

Car il n'est pas juste d'égaler à la muraille que Cimon fit bâtir.] Les dépenses que l'on fait pour l'utilité du public seront toujours infiniment plus estimées, que les dépenses les plus magnifiques que l'on fait pour soi-même par vanité. A proprement parler même le magnifique n'est point celui qui dépense beaucoup pour lui-même, mais celui qui dépense beaucoup pour le public.

raille que Cimon fit bâtir au midy de la citadelle, de l'argent qu'il avoit apporté de l'armée, les Palais que Lucullus éleva autour de Naples, & ces belles galeries & ces salons ouverts qu'il fit bâtir des dépoüilles prises sur les Barbares. Il n'est pas juste non plus de comparer à la table de Cimon, la table de Lucullus, une table somptueuse & de Satrape, à une table populaire & charitable; car celle-ci avec une mediocre dépense nourrissoit tous les jours quantité de necessiteux, & l'autre avec des dépenses infinies se bornoit à nourrir un petit nombre d'hommes voluptueux & riches. A moins que l'on ne veüille dire que la difference des tems met seule entr'eux cette difference; car on ne sçait point si Cimon après tous ses grands emplois & ses actions si glorieuses, parvenu à une vieillesse éloignée des guerres & du Gouvernement, ne se fût pas jetté dans un plus grand luxe & dans un genre de vie plus voluptueux & plus dissolu, surtout étant naturellement porté au vin, aimant les fêtes, les assemblées, les jeux, & étant déja fort décrié pour l'amour des femmes. Car il est certain que les glorieux succès dans

Reflexion de Plutarque sur les tables digne d'un Chretien.

Repos funeste à la vieillesse, car il la jette souvent dans le luxe.

Car il est certain que les glorieux succès dans les grandes entreprises, &c.] C'est la raison que Plutarque rend de ce qu'il vient d'avancer, que si Cimon avoit passé comme Lucullus les dernieres années de sa vie dans la tranquillité & dans le repos, il se feroit peut-être jetté dans un plus grand luxe, mais comme il fut toujours dans les grands emplois, cela le soutint; car les glorieux succès dans les grandes entreprises portent à des voluptez plus grandes, & ne permettent pas à ceux qui se voyent dans

Les glorieux succès dans les grandes entreprises portent avec eux des voluptez bien superieures aux voluptez communes.

les grandes entreprises & dans les combats, portant avec eux des voluptez bien superieures à celles des autres cupiditez ou inferieures, ou absolument vicieuses, produisent l'affranchissement & l'oubli de ces appetits dans l'ame des ambitieux, & de ceux qui sont nez pour manier de grandes affaires & pour gouverner; & si Lucullus fût mort dans le tems de ses grands emplois & de ses victoires, il me paroît que le contrôleur le plus fin, le plus exact & le plus enclin à blâmer, ne pourroit trouver en lui la moindre chose à reprendre. En voilà assez pour le genre de vie qu'ils ont mené.

Lucullus malheureux de n'être pas mort dans le tems de ses grands emplois.

Avantage de Cimon sur Lucullus du côté des exploits de guerre.

Quant à leurs exploits de guerre, il est évident que l'un & l'autre ont été d'excellens Capitaines sur terre & sur mer. Mais comme parmi les Athletes, ceux qui dans un même jour ont été couronnez, pour avoir vaincu à la lutte, & à tous les combats du Pancrace, par une cer-

cette élevation de s'amuser à ces voluptez basses & populaires, & cela est vrai le plus souvent. Cependant on ne laisse pas de voir des ambitieux qui ont allié avec leur ambition les cupiditez les plus basses & les plus communes.

Et si Lucullus fût mort dans le tems de ses grands emplois.] C'est donc un grand malheur pour Lucullus de n'être pas mort dans ce tems-là, car il auroit été homme parfait, au lieu que sa vieillesse flêtrit & deshonora sa premiere vie & ses années glorieuses, qui auroient fait l'admiration des hommes dans tous les tems. Combien a-t'on vu de grands personnages qui ont trop vêcu?

Et à tous les combats du Pancrace.] C'est-à-dire aux cinq combats, qui composoient ce qu'on appelloit le Pancrace, & dont les Athletes étoient appellez Pentathles. Dans le texte il faut rayer le dernier μιᾶ, ou le changer en ἅμα, comme Henry Etienne.

taine coutume, ſont proclamez, non ſous le ſimple titre de vainqueurs, mais ſous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux, de même Cimon ayant en un ſeul jour couronné la

Titre ſous lequel étoient proclamez les vainqueurs dans les cinq combats de la Grece.

Sont proclamez, non ſous le ſimple titre de vainqueurs, mais ſous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux.] Voici un paſſage bien important & bien remarquable. Le Grec dit à la lettre, *par une certaine coutume bien ſinguliere ſont proclamez ſous le nom de la victoire même*, ἔθει τινὶ παραδόξῳ νίκας καλοῦσι. Ce ſeroit en effet une coutume bien ſinguliere, qu'on appellât les victorieux, non *vainqueurs*; mais *victoires*; cela eſt inoüi, & il n'y a aucun veſtige de cette coutume. Henry Etienne corrigeoit en liſant tout en un mot παραδοξονίκας, mais il n'en rapporte aucune autorité. Il eſt vrai que M. Salvini, qui a fait la même correction, m'écrit que ce mot παραδοξονίκα, ſe trouve dans une inſcription Grecque du grand Duc. *Hæc vox in Græca inſcriptione magni Ducis Etruriæ, & in inſcriptionibus Farneſianis reperitur, & hoc titulo inſignibantur Athletæ ob ſuas victorias mirifici*; & j'ai ſuivi ce ſentiment dans ma traduction; cependant je voudrois avoir vu ces inſcriptions pour m'y rendre. Il étoit ſi ordinaire de voir des Pentathles remporter la victoire dans les cinq combats du Pancrace, que cet avantage ne devoit pas les faire proclamer ſous ce grand titre de *vainqueurs merveilleux*. Je ne ferai pas difficulté de dire ici ma penſée; je croi ce mot corrompu, & je ſuis perſuadé que Plutarque avoit écrit περιοδονίκας. Les Grecs donnoient ce nom à ceux qui avoient vaincu aux quatre jeux de la Grece, aux jeux Pythiques, Iſthmiques, Neméens & Olympiques: en voici une autorité remarquable, qui ne permet pas d'en douter. *In Gymnicis certaminibus*, dit Feſtus, *periodon viciſſe dicitur is qui Pythia, Iſthmia, Nemea, Olympia vicit: à circuitu eorum ſpectaculorum.* Enſuite on étendit ce titre à ceux qui avoient vaincu dans les cinq combats du Pancrace, & on les appelloit de même περιοδονίκαι, c'eſt-à-dire, *vainqueurs dans le cercle des jeux*. Un de mes amis d'un profond ſçavoir & d'une critique fine & juſte, M. l'Abbé Fraguier, qui a trouvé ma reſtitution très-vrai-ſemblable & très-fondée, ajoûte à ma conjecture que ces mots ἔθει τινὶ lui ſont ſuſpects; il croit qu'un Lecteur avoit mis à la marge ἔθος τι, pour remarquer cette coutume, & que de-là ils ont paſſé dans le texte avec ce changement ἔθει τινὶ;

Grece de deux couronnes pour deux batailles gagnées, l'une ſur terre & l'autre ſur mer, merite à mon avis ſur tous les autres Generaux quelque préference.

Autre grand avantage de Cimon ſur Lucullus.

De plus, Lucullus dut à ſa patrie le commandement general, & ce fut Cimon qui le donna à la ſienne; car l'un trouva Rome commandant tous ſes Alliez, & remporta par ſon moyen de grandes victoires, & l'autre trouva Athenes ſubalterne & obeïſſante, & la fit en même tems commander ſes Alliez, & triompher de ſes ennemis, ayant forcé les Perſes vaincus à abandonner la mer, & perſuadé aux Lacedemoniens de lui en ceder volontairement l'Empire.

Le chef-d'œuvre du General, l'obéiſſance de ſes troupes.

Avantage de Cimon ſur Lucullus de ce côté-là.

Que ſi le chef-d'œuvre du General eſt d'attirer l'obéiſſance de ſes troupes par l'amour, Lucullus fut mepriſé de ſes ſoldats, & Cimon toujours admiré non-ſeulement de ſes ſoldats, mais de tous les Alliez même. L'un fut abandonné des ſiens, & l'autre recherché par les étrangers; l'un étant parti avec une belle armée qu'il commandoit, revint ſeul, délaiſſé par cette même armée; & l'autre étant parti avec des troupes ſoumiſes comme lui aux ordres des

ce qui n'eſt nullement neceſſaire.

De plus, Lucullus dut à ſa patrie le commandement general, & ce fut Cimon qui le donna à la ſienne.] Voici ſans contredit le plus grand avantage que Cimon ait ſur Lucullus. Celui-ci reçut de ſa patrie le commandement general, & l'autre le procura à ſa patrie, en la rendant ſuperieure, non-ſeulement à ſes ennemis, mais à ſes alliez.

autres, revint glorieusement avec ces mêmes troupes qui commandoient ceux à qui elles avoient obéï, & ayant procuré à son païs trois choses très-difficiles & très-considerables, la paix avec ses ennemis, le commandement sur ses Alliez, & la bonne intelligence avec les Lacedemoniens.

Trois grandes choses que Cimon procura à son païs.

Tous deux ils entreprirent de renverser de grands Empires, & de bouleverser l'Asie entiere, mais ni l'un ni l'autre n'en purent venir à bout, l'un par l'envie de la fortune seule, car il mourut à la tête de l'armée & au milieu de ses grands succès, au lieu qu'on ne sçauroit entierement justifier l'autre, ni l'exempter du reproche d'avoir été seul la cause de ses malheurs, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas gueri & appaisé les murmures & les plaintes de son armée, qui aboutirent enfin à une si grande haine & à une si grande animosité contre lui.

Autre avantage de Cimon sur Lucullus.

Cimon ne pouvoit se plaindre que de la fortune, & Lucullus ne devoit accuser que lui-même.

Il est vrai qu'on peut dire que cela lui est commun avec Cimon, car ses citoyens lui susciterent des procès, & l'appellerent en jus-

Ce qu'ils ont de commun, Cimon maltraité par ses citoyens, & Lucullus par ses soldats.

Il est vrai que cela lui est commun avec Cimon, car ses citoyens lui susciterent des procès.] Mais cela n'est pas égal, & il y a une extrême difference; car il n'est pas étonnant qu'un General après de grands exploits, de retour dans sa patrie, où il n'est pas le maître, & où il regne des partis opposez, soit la victime de l'envie, mais il l'est beaucoup qu'un General à la tête de son armée, soit le mépris des troupes qu'il commande, & qu'il n'ait pas sçu se faire obéïr, en appaisant leurs plaintes & leurs murmures.

tice, & enfin ils le bannirent du ban de l'Ostracisme, pour être, comme dit Platon, dix années entieres sans entendre sa voix. Car ceux qui sont naturellement portez pour l'Aristocratie, plaisent très-peu, & sont très-peu agréables au peuple; & comme ils employent ordinairement la force & la violence, ils blessent ceux qu'ils veulent redresser & ramener, comme les bandages des Chirurgiens pour remettre & contenir dans leur place naturelle les parties disloquées, font grande douleur aux patiens; mais peut-être est-il plus juste de les disculper en cela tous deux.

Ce passage de Platon est dans le Gorgias.

Du reste Lucullus porta ses armes bien plus loin que Cimon; car il fut le premier des Romains qui traversa le mont Taurus avec une armée, & qui passa le Tigre. Il prit & brûla les villes Royales d'Asie sous les yeux mêmes de leurs Rois, Tigranocerte, Cabires, Sinope, Nisibis; il penetra vers le Nord jusqu'au Phase, vers le Levant jusqu'à la Medie, & vers le midy jusqu'à la mer rouge avec le secours des Rois Arabes, dont il gagna l'affection, soumit tout aux Romains, & brisa tou-

Grand avantage de Lucullus sur Cimon.

Bel abregé des exploits de Lucullus.

Mais peut-être est-il plus juste de les disculper en cela tous deux.] Cela est très-sage, car peut-être n'y avoit-il point en cela de leur faute, & quand il s'agit de blâmer de grands hommes, il faut être informé très-exactement des occasions où ils se sont trouvez, des motifs qui les ont fait agir, & des moyens qu'ils ont eus en main, sans cela on est en grand danger d'en porter des jugemens très-injustes.

tes les forces de ces Rois. La ſeule gloire qui lui manqua fut de les prendre eux-mêmes, & de les mener priſonniers, mais comme bêtes ſauvages ils ſe retirerent dans des deſerts inacceſſibles & dans des forêts impenetrables; & une marque ſûre de cette verité & du grand avantage que Lucullus a de ce côté-là ſur Cimon, c'eſt que les Perſes, comme s'ils n'avoient reçu aucun dommage de Cimon, ſe trouverent incontinent en état de faire encore tête aux Grecs, & défirent leur armée en Egypte; au lieu que Tigrane & Mithridate après les victoires de Lucullus, ne firent plus rien de conſiderable. Mais l'un, affoibli & entierement ruiné par ſes premiers combats, n'oſa jamais, pas même une ſeule fois, faire voir ſes troupes à Pompée hors de leurs retranchemens, mais prenant la fuite, il gagna le Boſphore, où il mourut; & Tigrane nud & ſans armes vint embraſſer les genoux de Pompée, & mettre ſon diadême à ſes pieds, en lui faiſant ſa cour d'une dépoüille qui ne lui appartenoit plus, & qui étoit dûë au triomphe de Lucullus; & il fut bien content quand Pompée lui rendit cette

Marque ſûre de ce grand avantage de Lucullus ſur Cimon.

En lui faiſant ſa cour d'une dépoüille qui ne lui appartenoit plus, & qui étoit duë au triomphe de Lucullus.] Car ce diadême n'étoit plus à Tigrane, il appartenoit à Lucullus qui l'avoit vaincu, & cette dépoüille étoit cenſée de ſon triomphe. Ce paſſage avoit été très-mal expliqué.

Et il fut bien content quand Pompée lui rendit cette marque de la Royauté, confeſſant par-là qu'il l'avoit déja perduë.] Car puiſqu'il la recevoit de Pompée, c'étoit une marque qu'il ne l'avoit plus,

marque de la Royauté, confessant par-là qu'il l'avoit déja perduë. On doit donc estimer plus grand Capitaine, comme meilleur Athlete, celui qui renvoye son adversaire plus foible à qui le doit combattre après lui.

Autre grand avantage de Lucullus sur Cimon.

D'ailleurs Cimon trouva la puissance du Roi extrêmement affoiblie, & l'orgueil des Perses bien rabaissé par les grandes pertes qu'ils avoient souffertes & par les fuites où ils avoient été réduits par Themistocle, par Pausanias, par Leotychidas, desorte que venant à les charger en cet état, il lui fut aisé de vaincre & de surmonter les corps, dont d'autres avoient déja vaincu & abbatu les courages. Au lieu que Lucullus trouva en tête Tigrane qui n'avoit jamais été battu, qui étoit sorti victorieux de plusieurs grandes batailles, & dont la fierté étoit nourrie & augmentée par tant de glorieux succès.

Avantage de Cimon sur Lucullus, du côté du grand nombre des ennemis.

Que s'il faut considerer le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, il n'y a pas la moindre apparence de comparer à ceux qui se sont presentez

& qu'il en avoit été privé. Ce passage n'avoit pas été mieux traité, que celui qui le précede.

Il n'y a pas la moindre apparence de comparer à ceux qui se sont presentez en bataille contre Lucullus, ceux qui ont été vaincus par Cimon.] Plutarque s'exprime ici d'une maniere fort équivoque, car on doute d'abord à qui des deux il donne ce dernier avantage; il n'y a que la suite qui puisse déterminer son veritable sens. En effet, si après avoir donné à Lucullus les deux avantages, dont il vient de parler, il lui donnoit encore celui d'avoir eu un plus grand nombre d'ennemis à combattre, ce seroit très-mal à propos qu'il ajoûteroit, *desorte qu'à tout prendre, il est très-difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de décider lequel est*

presentez en bataille contre Lucullus, ceux qui ont été vaincus par Cimon, de sorte qu'à tout prendre, il est très-difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de décider lequel est le plus grand, car même les Dieux leur ont été également favorables, en avertissant l'un de ce qu'il devoit faire, & l'autre de ce qu'il devoit éviter. Ainsi on peut dire qu'ils ont eu tous deux les suffrages des Dieux-

qu'ils ont eu à combattre.

Il est difficile de juger lequel est le plus grand.

Ils ont eu tous deux les suffrages des Dieux-mêmes.

le plus grand; car il l'auroit décidé lui-même, & Lucullus seroit sans contredit le plus grand. Il me paroît donc qu'il donne ici l'avantage à Cimon du côté du nombre des ennemis. Lucullus eut de grandes armées à combattre, mais Cimon en eut de plus grandes encore. En un seul jour il gagna deux grandes batailles, car il défit la flotte des Perses qui étoit de six cens voiles, & battit leur armée de terre, qui étoit très-nombreuse, & sans se reposer il alla ajouter un nouveau trophée à ces deux victoires, car il marcha contre les quatre-vingt vaisseaux Pheniciens qui venoient au secours des Perses, les prit & tailla en pieces leurs troupes. Il battit encore une grosse escadre des Perses, défit les Thasiens dans un grand combat naval, & battit encore l'armée navale des Perses. Dans toutes les actions de Lucullus, on n'en trouve point de si brillante que les deux victoires de Cimon gagnées dans un seul jour, & que le nouveau trophée ajouté tout de suite à ces deux premiers.

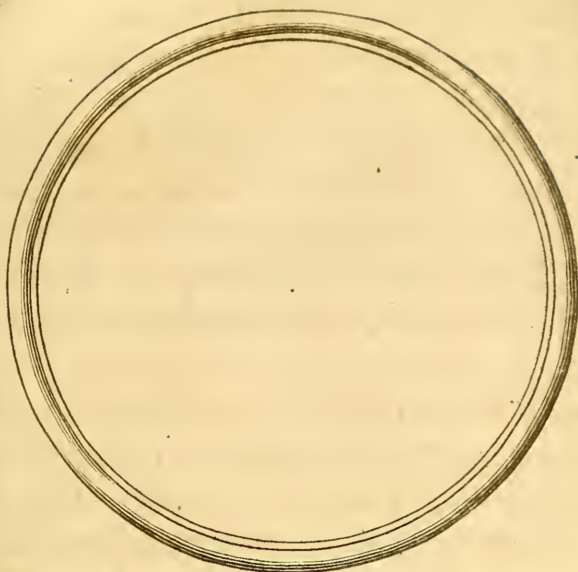
De sorte qu'à tout prendre, il est très-difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de décider lequel est le plus grand.] Il veut dire que les avantages qu'ils ont l'un sur l'autre étant bien pesez, tiennent la balance si égale, qu'elle ne panche d'aucun côté, & qu'aucun d'eux ne l'emporte.

Car même les Dieux leur ont été également favorables.] S'il y avoit des faveurs des Dieux plus marquées pour l'un que pour l'autre, ce seroit une raison sûre de se déterminer; car personne ne peut douter que celui qui est le plus agréable à Dieu, ne soit le plus grand. Mais Dieu a eû également soin de l'un & de l'autre, car il a averti Lucullus de ce qu'il devoit faire, & Cimon de ce qu'il devoit éviter.

mêmes, qui ont déclaré par-là qu'ils ont été tous deux gens de bien, & que leur nature étoit celeste & divine.

Qu'ils ont été tous deux gens de bien, & que leur nature étoit celeste & divine.] Que Plutarque dise cela de Cimon, je suis de son avis, car Cimon de vicieux qu'il étoit dans sa jeunesse devint vertueux; mais qu'il le dise de Lucullus c'est ce que je ne sçaurois passer, car il se corrompit à la fin de sa vie, qu'il passa dans le luxe, dans la molesse & dans les festins; & de ce côté-là il faut avoüer que la balance panche en faveur de Cimon, car, comme Plutarque même vient de nous le dire, *le meilleur est toujours celui qui change en mieux, & le plus excellent naturel est celui en qui le vice vieillit & s'affoiblit & la vertu croît & se fortifie.*

Fin de la vie de Lucullus.



NICIAS.



Omme j'ai crû pouvoir avec grande raiſon comparer Craſſus à Nicias, & les malheurs, qui arriverent à l'un dans le païs des Parthes, à ceux qui arriverent à l'autre dans la Sicile, il faut auparavant me juſtifier auprès de ceux qui liront ces vies. Je les prie donc de ne

Il faut auparavant me juſtifier auprès de ceux qui liront ces vies.] Plutarque a peur que ceux qui liront cette vie de Nicias, dont Thucydide a écrit l'hiſtoire, ne s'imaginent qu'il prétend entrer en lice contre ce grand hiſtorien, & lui ravir la couronne qu'il a ſi bien meritée; il prend ici les devants, & déclare d'abord qu'il eſt très-éloigné d'une préſomption ſi folle, de croire ſurpaſſer

Modestie de Plutarque. pas croire qu'en écrivant les mêmes choses que Thucydide a écrites d'une maniere si touchante, si pleine de force, de vivacité, d'énergie & de varieté, qu'il s'est surpassé lui-même, & a ôté aux autres l'esperance de l'imiter, je sois tombé dans la folie de Timée, qui se flattant qu'il surpasseroit Thucydide en gravité & en force, & qu'il feroit passer Philistus pour un impertinent & pour un sot, va se jetter dans son histoire au milieu des combats par terre, & des batailles navales, que ces deux historiens ont admirablement décrites, & des harangues, où ils ont si parfaitement réussi. Cependant ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux historiens, je ne dis pas *ce qu'est un pieton auprès d'un char de Lydie*, pour me servir de la comparaison de Pindare, mais un enfant & un Ecrivain entierement ignorant & inepte, &

Eloge de Thucydide.

Timée noté de folie & de présomption.

Proverbe.

celui qui a ravi à tout Ecrivain sage l'esperance de l'imiter. Que diroit aujourd'hui Plutarque de l'orgueil de ceux qui se croyent capables de corriger & d'embellir des chef-d'œuvres incomparables que toute l'antiquité a admirez ?

Je sois tombé dans la folie de Timée.] Plutarque note ici avec beaucoup de justice la folie & la présomption de Timée l'historien, qui étoit si plein de lui-même, qu'il croyoit surpasser Thucydide & faire passer Philistus pour un sot, Philistus que Ciceron a appellé le petit Thucydide, parce qu'il a imité son style. Il étoit un peu plus foible, & n'avoit pas les nerfs de Thucydide, mais il reparoit cette foiblesse par une plus grande clarté.

Ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux historiens.] Voilà ce que Timée a gagné par sa présomption. Il a obligé un sage Ecrivain à remarquer sa folie, & à le rendre par-là ridicule à toute la posterité. Timée n'étoit pourtant pas d'ailleurs sans merite. Ciceron le louë dans le livre de l'Orateur : *Post Callisthenem Timæus longè eruditissimus*

pour parler comme le poëte Diphilus, *un homme de la derniere grossiereté & tout bouffi de la graisse de Sicile.* Car même il descend souvent dans les visions impertinentes de Xenarque, comme lorsqu'il dit, *qu'il est persuadé que c'étoit un très-mauvais présage pour les Atheniens qu'ils eussent nommé pour cette guerre contre la Sicile un Capitaine comme Nicias, qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.* Comme aussi, *que par la mutilation des*

Homme bouffi de la graisse de Sicile. Proverbe.

Timée imite les visions & les impertinences de Xenarque.

Exemples de ces impertinences de Timée.

& rerum copia, & sententiarum varietate, & ipsa compositione verborum non impolitus magnam eloquentiam ad scribendum attulit. Diodore le louë de son exactitude à bien marquer les tems, & de la grande étenduë de ses connoissances. Mais voici le jugement qu'en a porté Longin, & qui concilie admirablement les loüanges, qu'on lui a données, avec le ridicule que Plutarque lui donne ici. *Pour ce qui est de ce froid ou puerile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs, il ne manque pas quelquefois de grand & de sublime, il sçait beaucoup, & a une imagination fertile. Mais il est naturellement enclin à reprendre les autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la derniere puerilité.*

Et tout bouffi de la graisse de Sicile.] Il paroît que c'étoit un proverbe; pour dire un grossier, un sot, on disoit *un homme bouffi de la graisse de Sicile.* Car les Siciliens passoient pour glorieux & sots.

Il descend souvent dans les visions impertinentes de Xenarque.] Je crois que c'étoit un historien qui vivoit avant Timée, ou de son tems, car il ne faut pas prendre ici cet Ecrivain pour le Xenarque Philosophe Peripateticien, qui fut maître de Strabon. On a voulu l'expliquer de Xenarque Poëte comique, qui avoit fait des Mimes.

Un Capitaine comme Nicias qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.] En effet il n'y a rien de plus impertinent ni de plus visionaire, que d'augurer le malheureux succès de cette entreprise, sur ce qu'ils avoient choisi pour Capitaine Nicias, qui tiroit son nom du mot νίκη *victoire*, & qui s'opposoit à cette expedition, comme la victoire se refusant par-là à leurs armes.

Comme aussi *que par la mutilation des Hermes*, c'est-à-dire, *des*

Hermes, c'est-à-dire, *des statuës de Mercure, les Dieux leur avoient déclaré par avance qu'ils souffriroient beaucoup de maux dans cette guerre de la part du Capitaine des Syracusains, qui s'appelloit Hermocrate, fils d'Hermon.* Et dans un autre endroit il dit, *qu'il est vrai-semblable qu'Hercule donnera du secours aux Syracusains, à cause de Proserpine qui lui avoit livré Cerbere, & qu'il est en colere contre les Atheniens de ce qu'ils soutenoient les Egestains qui descendoient des Troyens ses mortels ennemis, dont il avoit été forcé de saccager la ville pour se venger de l'injure que lui avoit faite Laomedon.* Mais peut-être que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet Ecrivain toutes ces gentillesses, est le même qui l'a

Grande impertinence d'asseoir sur des fables un jugement positif de ce qui doit arriver.

statuës de Mercure.] C'est ce même passage que Longin a rapporté pour un exemple de ce style froid, & de ces puerilitez, qu'il a reprochées à Timée. *Mais à propos des Atheniens, qui étoient prisonniers de guerre en Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit que c'étoit une punition du Ciel, à cause de leur impieté envers le Dieu Hermes, autrement Mercure, pour avoir mutilé ses statuës. Vû principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, sçavoir Hermocrate, fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si maltraité.* Rien n'est plus froid ni plus puerile, que de prétendre que Dieu, pour faire voir qu'il punissoit les Atheniens de cette mutilation des statuës de Mercure, appellées Hermes, les puniroit par les mains d'Hermocrate, fils d'Hermon. Et Longin a grande raison d'ajouter qu'il s'étonne que cet historien n'ait dit aussi de Denys le Tyran que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son Royaume par Dion & par Heraclide, à cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heracles*, c'est-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.

Mais peut-être que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet Ecrivain toutes ces gentillesses, est le même qui l'a porté.] Il n'en faut pas douter, ces gentillesses & ces critiques viennent du même principe & du même fonds de jugement & d'érudition.

porté à reprendre & à corriger le ſtyle de Philiſtus, & à dire des injures à Ariſtote & à Platon.

Timée prétendoit corriger Philiſtus, & diſoit des injures à Ariſtote & à Platon.

Pour moi je trouve que cette contention, ou cette jalouſie, qui porte à ſe piquer de mieux écrire que les autres, eſt en genéral très-baſſe & digne ſeulement d'un ſophiſte. Mais lorſque cette vaine ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne ſçauroit imiter, elle me paroît une ſtupidité, ou une veritable folie. Comme il m'eſt donc impoſſible de paſſer ſous ſilence pluſieurs faits de Nicias, que Thucydide & Philiſtus ont détaillez, & particulierement ceux qui marquent & qui caracteriſent ſon humeur & ſon inclination, ſouvent cachées ſous une infinité de malheurs épouvantables, je les paſſerai legerement, & je n'en dirai qu'autant que la néceſſité le demandera, afin qu'on ne puiſſe pas m'accuſer de négligence ou de pareſſe; & tous les autres faits qui ne ſont pas connus de tout le monde, & qui ont été dits çà & là par d'autres hiſtoriens, ou qu'on trouve dans de vieilles inſcriptions, ou dans quelques anciens decrets de villes, je tâcherai de les raſſembler, non pas pour donner une hiſtoire, qui flatte ſeulement la curioſité, & d'ailleurs inutile, mais pour faire connoître les mœurs & le naturel de ce perſonnage, ce qui peut être d'une ſolide inſtruction.

Se piquer de mieux écrire qu'un autre, c'eſt une contention de ſophiſte.

C'eſt une ſtupidité & une folie quand cette ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne ſçauroit imiter.

Plutarque paſſe legerement ſur les particularitez que Thucydide & Philiſtus ont écrites.

Ce qu'on peut dire d'abord de Nicias, c'eſt ce qu'Ariſtote a écrit, qu'il y eut en même tems à Athenes trois hommes très-vertueux, les plus

gens de bien de la ville, & qui conserverent toujours une veritable amitié & une affection paternelle pour le peuple, Nicias, fils de Niceratus, Thucydide, fils de Milesias, & Theramene, fils d'Agnon, mais moins ce dernier que les deux autres, car il avoit été raillé sur sa naissance, & traité d'étranger venu de l'Isle de Ceos; & parce qu'il n'étoit pas ferme dans un parti, & que dans le gouvernement il panchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fut appellé *Cothurne*, qui est une espece de brodequin, dont se servent les comediens pour les tragedies, & qui convient également à l'un & à l'autre pied.

Theramene, pourquoi appellé Cothurne.

Thucydide souvent opposé à Pericles pour soutenir le parti des nobles.

De ces trois personnages Thucydide étoit le plus âgé, & souvent pour soutenir le parti des nobles & des gens de bien, il s'opposa aux entreprises de Pericles, qui vouloit plaire au peuple. Nicias étoit le plus jeune, quoiqu'il eût déja de la réputation & du credit du vivant de Pericles, jusques-là qu'il partagea souvent avec lui le commandement des troupes, & que même il commanda souvent seul en chef; mais après la mort de Pericles, il fut poussé à la premiere place du gouvernement par la faveur des riches & des nobles, qui cherchoient à s'en faire un rempart contre l'insolence & l'audace de Cleon. Il ne laissa pourtant pas d'avoir aussi les bonnes graces & la protection du peuple. Il est vrai que Cleon avoit un très-grand credit dans la commune qu'il avoit gagnée par ses complaisances, par ses

Nicias déja en réputation du vivant de Pericles.

ſes flatteries, & par quelques diſtributions de deniers qu'il lui avoit procurées. Cependant la plûpart de ceux même pour l'amour deſquels il faiſoit toutes choſes, voyant ſon avarice, ſa temerité & ſon audace, ſe prêtoient à avancer Nicias, parce que ſa gravité n'étoit ni auſtere ni fâcheuſe, mais au-contraire mêlée d'une certaine circonſpection, qui reſſemblant fort à la timidité, plaiſoit extrêmement au peuple. Car Nicias étoit naturellement timide & défiant, & à la guerre il cachoit ces défauts ſous les faveurs de la Fortune, qui pendant qu'il commanda fut toujours conſtante à lui procurer de grands ſuccès. Mais dans les aſſemblées du peuple, cette timidité, qui s'allarmoit du moindre bruit, & cette grande frayeur qu'il avoit des Sycophantes, & qui le déconcertoit ſouvent, paroiſſant en lui des qualitez populaires, lui donnoient une très-grande puiſſance & un très-grand crédit par la bienveillance du peuple, qui craint toujours ceux qui le mépriſent, & qui avance ordinairement ceux qui le craignent. Car le peuple regarde toujours comme un très-grand honneur de n'être point mépriſé des grands.

Caractere de la gravité de Nicias.

Nicias naturellement timide.

Le peuple craint toujours ceux qui le mepriſent, & aime ceux qui le craignent.

Pour Pericles, comme il gouvernoit la ville par une veritable & ſolide vertu, & par la force de ſon éloquence, il n'avoit beſoin d'aucune affectation, ni d'aucun artifice pour gagner la faveur du peuple. Mais Nicias, qui lui étoit inferieur dans ces qualitez, & ſuperieur en ri-

Pourquoi Pericles n'avoit beſoin ni d'affectation, ni d'artifice pour gagner le peuple.

Nicias inferieur à Pericles en vertu & en éloquence.

Moyens dont il se servoit pour gagner le peuple.

Il surpassoit en bon goût tous ceux de son tems.

Dons qu'il consacra.

chesses, se servoit de son bien pour se concilier la multitude. D'un autre côté, comme il ne pouvoit pas imiter la souplesse & les bouffonneries de Cleon, qui gagnoit la populace en la divertissant, il prit le parti de se la concilier, en lui donnant des chœurs de Tragedie, des combats d'Athletes, & autres tels jeux & spectacles, où il surpassoit en magnificence & en bon goût, non-seulement tous ceux qui avoient été avant lui, mais tous ceux de son tems. Il reste encore aujourd'hui quelques-uns des dons qu'il avoit consacrez aux Dieux, comme une statuë de Pallas, qu'il avoit dédiée dans la citadelle, & qui a perdu sa dorure, & une petite Chapelle, qu'il offrit dans le Temple de Bacchus, & qui est sous les trépieds qu'il consacra, & qui sont

Et une petite Chapelle, qu'il offrit dans le Temple de Bacchus.] C'étoit une des dévotions des Payens, de consacrer à leurs Dieux de petites Chapelles, ou de petits Temples, ce qui apportoit un grand profit aux ouvriers qui travailloient à ces sortes d'ouvrages. Nous en avons une belle preuve dans ce qui arriva à S. Paul à Ephese. S. Luc nous apprend qu'un Orfévre, nommé Démetrius, qui faisoit des Temples d'argent de Diane d'Ephese, & qui par-là faisoit beaucoup gagner ceux de ce mêtier, excita contre lui une grande sédition, parce que la doctrine qu'il prêchoit, décreditoit les faux Dieux, & par conséquent les offrandes qui leur étoient faites. Act. XIX. 24. Ces deux passages, celui des Actes, & celui de Plutarque se donnent réciproquement un fort grand jour, en nous apprenant cette coutume.

Et qui est sous les trépieds qu'il consacra.] Il est parlé de ces trépieds dans le Gorgias de Platon, où il paroît que ce n'étoient pas les trépieds de Nicias seul, mais aussi de ses freres, car Socrate dit, *Et c'est ce que vous témoigneront, si vous voulez, Nicias, fils de Nicera-*

les offrandes ordinaires de ceux qui ont remporté le prix en donnant des chœurs de Tragedie ; car Nicias fut toujours vainqueur dans cette ſorte de dépenſe. On rapporte à ce propos qu'un jour dans certain chœur de Tragedie qu'il donnoit, on vit paſſer un de ſes eſclaves très-jeune, merveilleuſement beau, & parfaitement bien fait, qui étoit habillé en Bacchus. Les Atheniens, tranſportez de plaiſir, battirent longtems des mains, ce que voyant Nicias, il ſe leva & dit, *qu'il croiroit commettre une impieté s'il retenoit dans la ſervitude un eſclave, qui par des acclamations publiques avoit été comme conſacré à un Dieu*, & ſur le champ il mit en liberté le jeune homme.

Ingenieuſe complaiſance de Nicias pour plaire au peuple.

On parle encore aujourd'hui avec eſtime des beaux preſens qu'il fit à Delos, comme de marques éclatantes de ſa magnificence & de ſa dévotion. Avant lui les chœurs de muſique, que les villes envoyoient à Delos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon, arrivoient d'ordinaire avec beaucoup de deſordre, parce que les habitans de l'Iſle, accourant ſur le rivage audevant du vaiſſeau, n'attendoient pas qu'ils fuſ-

Chœurs de muſique envoyez toutes les années à Delos pour chanter des hymnes à Apollon.

tus, & ſes freres, dont nous voyons les trépieds tout de ſuite dans le Temple de Bacchus.

Avant lui les chœurs de muſique, que les villes envoyoient à Delos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon.] Les principales villes Grecques envoyoient toutes les années des chœurs de muſique à Delos pour y chanter des hymnes à Apollon. Et cette pompe s'appelloit *Theorie*. On choiſiſſoit pour la conduire un des principaux citoyens, & c'étoit un grand honneur que d'être choiſi.

Impatience des Deliens pour entendre ces chœurs.

ſent deſcendus à terre, mais pouſſez par leur impatience, ils les preſſoient de chanter en débarquant. De ſorte que ces pauvres Muſiciens étoient forcez de chanter dans le tems même qu'ils ſe couronnoient de leurs chapeaux de fleurs, & qu'ils prenoient leurs habits de ceremonie, ce qui ne pouvoit ſe faire qu'avec beaucoup d'indécence & de confuſion.

Cette pompe étoit appellée Theorie.

Iſle vis-à-vis de Delos.

Ce canal a environ cinq cens pas de large.

Magnificence du pont que Nicias avoit fait faire pour paſſer de l'Iſle de Rhenée à Delos.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe ſacrée, appellée *Theorie*, il ſe garda bien d'aller aborder à Delos, mais pour éviter cet inconvenient, il alla deſcendre dans l'Iſle de Rhenée, ayant avec lui ſon chœur de muſiciens, les victimes pour le ſacrifice, & tous les autres préparatifs pour la fête; ſurtout il avoit amené un pont qu'il avoit eu la précaution de faire conſtruire à Athenes, à la meſure de la largeur du canal qui ſépare l'Iſle de Rhenée de celle de Delos. Ce pont étoit d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux & de riches tapiſſeries. Nicias le fit jetter la nuit ſur le canal, & le lendemain au point du jour il fit paſſer toute ſa proceſſion & ſes muſiciens ſuperbement parez, qui en marchant en bel ordre & avec décence, rempliſſoient l'air de leurs cantiques. Dans cette belle ordonnance il arriva au Temple d'Apollon.

Il conſacra un palmier de bronze devant le Temple.

Après le ſacrifice, les jeux & les feſtins, il planta devant le Temple un palmier de bronze, qu'il conſacra au Dieu, & acheta des terres pour

dix mille drachmes, qu'il donna au Temple, afin que tous les ans les Deliens fissent un sacrifice & un festin, & qu'ils priassent les Dieux pour la santé & pour la prosperité de Nicias. Et cette clause fut expressément gravée sur une colomne qu'il fit dresser, & qu'il laissa à Delos, comme un témoin fidele, qui conserveroit toujours la mémoire de sa fondation. Mais son palmier, déraciné par les vents, tomba sur une grande statuë, que les Naxiens avoient consacrée, & la renversa.

Cinq mille livres.

Fondation de Nicias à Delos pour un sacrifice annuel.

Il est certain que dans toutes ces choses il entre pour l'ordinaire beaucoup de vanité, d'ambition & d'ostentation, pour se faire admirer du peuple; mais ici le reste des mœurs & du naturel de ce personnage peut faire croire avec raison, que le dessein de faire plaisir au peuple, de lui plaire & de le divertir, étoit en lui l'accessoire, & que le principal étoit un veritable fonds de pieté & de religion. Car il étoit du nombre de ceux qui craignent extrêmement la Divinité, & sa pieté, comme dit Thucydide, alloit jus-

Jugement remarquable que Plutarque fait des fondations.

Mais son palmier, deraciné par les vents, tomba sur la grande statuë, que les Naxiens avoient consacrée.] C'étoit une statuë d'Apollon que les Naxiens avoient consacrée. Des voyageurs, qui ont été à Delos, rapportent que près du Temple d'Apollon, parmi des ruines & des debris de statuës, on trouve un grand morceau de marbre qui servoit de plinthe à cette statuë, & que sur son épaisseur on lit,

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.
Les Naxiens à Apollon.

Et sa pieté, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition.] Plutarque se sert ici des propres termes de Thucydide, qui dans son VII. liv. écrit que

Nicias pieux jusqu'à la superstition.

Pasiphon Ecrivain qui avoit fait des dialogues.

Nicias avoit chez lui un Devin à ses gages.

Mines d'argent qu'il avoit dans l'Attique.

Nicias donnoit sans distinction aux méchans par timidité,

qu'à la superstition. On trouve dans un des dialogues de Pasiphon, qu'il sacrifioit tous les jours, & qu'il avoit chez lui à ses gages un Devin, sous prétexte de le consulter sur les affaires publiques, & d'en avoir son avis, mais qu'il consultoit plus souvent sur ses propres affaires, & principalement sur de grandes & belles mines d'argent qu'il possedoit dans le bourg de Laurium, dont il tiroit un grand profit, non sans un extrême danger de ceux qu'il employoit à y travailler, car il nourrissoit là pour cet effet un grand nombre d'esclaves, qui l'enrichissoient.

La plus grande partie de son bien étoit en argent comptant, c'est pourquoi il étoit toujours environné d'une foule de demandeurs, à qui il donnoit; car il étoit toujours prêt à donner sans distinction, aux méchans, qui ne pensoient qu'à mal faire, & aux bons, qui étoient di-

comme les Atheniens étoient prêts à se retirer à la sourdine, la Lune vint à s'éclypser tout d'un coup. Les Atheniens & les autres, tout étonnez, ordonnent aux Chefs de s'arrêter, & surtout Nicias, ἦν γὰρ τι καὶ ἄγαν θειασμῷ τε καὶ τῷ τοιούτῳ προσκείμενος. *Car il étoit fort adonné au culte des Dieux, & fort porté à la crainte superstitieuse de ces sortes de signes.*

Mais qu'il consultoit le plus souvent sur ses propres affaires.] La crédulité des Payens pour les Devins alloit à un excès qu'on ne sçauroit exprimer. Il n'y avoit rien dans toutes leurs affaires domestiques sur lesquelles ils ne les consultassent. Ils regloient toutes leurs démarches sur leurs avis, & ils n'entreprenoient pas la moindre chose sans leur permission; cela dura même fort long-tems, puisque nous voyons dans Epictete des regles fort sages pour moderer cette superstition. Il auroit été plus sage s'il l'avoit combattuë.

gnes de ses liberalitez par leur vertu ; en un mot sa timidité étoit un fonds sûr pour les méchans, & son humanité, pour les gens de bien. Et de tout ce que je viens d'avancer, il n'en faut d'autres témoins que les Poëtes comiques mêmes. Le poëte Teleclides dit, en parlant contre un Sycophante : *Charicles ne lui a pas donné une seule mine d'argent pour l'obliger à ne pas découvrir qu'il étoit l'aîné des enfans de sa mere, & le premier fruit de ses amours. Et Nicias, le fils de Niceratus, lui en a donné quatre. Quoique je sçache parfaitement la raison de cette liberalité, je n'en dirai pourtant rien à personne, car Nicias est mon ami, & il me paroît honnête homme.* *& aux bons par humanité.* *Teleclides Poëte comique, contemporain de Nicias.*

Le poëte Eupolis dans sa piece intitulée *Marica*, introduit un autre calomniateur, dont il se mocque, & qui s'entretenant avec un pauvre homme ignorant & simple, dit : *Poëte comique du même tems.*

Le Calomniateur.

Di-moi, bon homme, quand as-tu vû Nicias ?

Le bon homme.

Je ne l'ai jamais vû qu'avant-hier, que je le vis un moment à la Place.

Le Calomniateur.

Entendez-vous ? Cet homme confesse qu'il a vû Nicias. Pourquoi l'auroit-il donc vû si ce n'est pour recevoir de lui de l'argent & pour lui vendre son suffrage ? mes camarades, je vous appelle à témoin, nous avons pris Nicias en flagrant délit.

Le Poëte.

Quoi, insensez, pensez-vous pouvoir jamais persuader

que vous avez surpris dans quelque mauvaise pratique un homme de bien comme Nicias ?

Poëte comique du même tems.

Et Cleon dans les Chevaliers d'Aristophane, dit d'un ton menaçant : *Je prendrai à la gorge les délateurs, & j'épouvanterai Nicias.* Et le poëte Phrynichus donne assez à entendre son naturel timide & facile à épouvanter, quand il dit en parlant d'un autre, *il passoit pour un fort bon citoyen & pour un honnête homme, je le sçai fort bien, mais il ne marchoit pas dans les ruës le cœur transi, comme Nicias.*

Vie de Nicias extrêmement retirée.

Cette timidité naturelle & cette crainte, qu'il avoit des délateurs, faisoient qu'il ne mangeoit jamais avec aucun des citoyens, qu'il n'alloit point dans les compagnies, qu'il ne recevoit ni ne faisoit aucune visite, en un mot qu'il n'avoit aucun de ces commerces, qui font l'amusement & le délassement des hommes. Mais quand il étoit Archonte, il se tenoit au palais jusqu'à la nuit, & sortoit le dernier du conseil, après y être entré le premier. Quand il n'avoit aucune affaire publique, qui l'obligeât de sortir, il étoit fort difficile à voir, parce qu'il se tenoit toujours renfermé dans sa maison, qui étoit fermée à tout le monde, & ses amis particuliers venoient parler à ceux qui alloient à sa porte, & les

Je prendrai à la gorge les délateurs.] C'est-à-dire, je les empêcherai de parler, je leur fermerai la bouche. Et *j'épouvanterai Nicias*, c'est-à-dire, je l'effrayerai tellement par mes menaces, qu'il n'osera souffler, tant il est timide. Mais ce n'est pas Cleon qui parle, c'est Agoracrite. Plutarque est tombé dans cette faute, parce qu'il a cité de mémoire.

prioient

prioient de l'excuser, parce qu'occupé à des affaires importantes pour la République, il n'avoit pas le tems de leur parler.

Celui qui lui aidoit le plus à joüer cette comedie, & qui contribuoit plus que personne à lui donner cette réputation d'homme grave & surchargé d'affaires, c'étoit un certain Hieron, qui avoit été nourri dans la maison de Nicias, & à qui il avoit fait apprendre les lettres & la musique. Il vouloit passer pour fils d'un certain Dionysius, qui fut surnommé *Chalcus*, dont on conserve encore aujourd'hui quelques poësies, & qui ayant été élû Capitaine d'une colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la ville de Thuries. Cet Hieron servoit Nicias à aller consulter pour lui les Devins sur des affaires secrettes, & il alloit semant parmi le peuple, *que Nicias, pour le service de son païs, menoit une vie trop laborieuse & trop miserable; qu'il n'avoit pas un moment de repos; que dans le bain même & à table il lui survenoit toujours quelque nouvelle affaire pressée; qu'il étoit forcé d'abandonner ses propres affaires pour ne penser qu'à celles du public; qu'il en étoit si occupé, qu'il ne se couchoit jamais que lorsque tous les autres citoyens avoient fait leur premier somme. Et il n'y a rien qui n'y paroisse*, ajoûtoit-il, *sa santé déperit tous les jours, & il devient si difficile, & de si mauvaise humeur pour ses amis, qu'il les perd tous après avoir perdu son bien pour procurer celui de la République. Au lieu que les autres conservent leurs amis, en acquierent de nouveaux, s'enrichissent de*

Hieron, domestique de Nicias.

Dionysius Chalcus fondateur de la ville de Thuries.

Services qu'Hieron rendoit à Nicias.

Portrait d'un veritable homme d'Etat, qui préfere les affaires publiques à ses affaires particulieres.

Portrait du faux homme d'Etat, qui dans les affaires publiques ne cherche que son avancement particulier.

leur charge, se divertissent, font bonne chere, & se joüent du Gouvernement. Et à la verité la vie de Nicias étoit telle qu'Hiéron la representoit, desorte qu'il pouvoit fort justement s'appliquer ce qu'Agamemnon dit de lui-même dans une Tragedie d'Euripide: *notre vie est environnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans le fond nous sommes les esclaves du peuple.*

Veritable condition des Rois.

Nicias voyoit que le peuple dans certaines affaires se servoit volontiers de l'experience & de la capacité de ceux qui étoient les plus éloquens, ou qui surpassoient les autres en bon sens & en prudence, mais il voyoit aussi qu'il craignoit toujours leur habileté, qu'il étoit toujours en garde contre eux, & qu'il travailloit toujours à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur réputation. Cela ne parut que trop par la condamnation de Pericles, par le bannissement de Damon, par les défiances où il entra contre Antiphon de Rhamnuse, & plus que tout cela encore, par le desespoir de Pachés, qui avoit pris Lesbos, & qui ayant été appellé en

Le peuple est toujours en garde contre l'habileté de ceux même dont il se sert.

C'est Pachés, & non pas Lachés.

Notre vie est environnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans le fond nous sommes les esclaves du peuple.] Ce sont deux vers d'Euripide dans son Iphigenie en Aulide. V. 449. Mais ils sont autrement écrits dans toutes les éditions que j'ai vûës.

——— προστάτην γε τοῦ βίου,
Τὸν δῆμον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.

Mot à mot, *nous avons le peuple pour gouverneur, pour inspecteur de notre vie; mais au fond nous sommes les esclaves de la populace.* A quoi bon cette opposition entre le peuple & la populace. Je suis persuadé qu'il faut rétablir la leçon du texte de Plutarque, & qu'au lieu de τὸν δῆμον, il faut lire τὸν ὄγκον, car c'est ce qu'Agamemnon doit dire.

justice pour rendre compte de sa charge, tira son épée en plein Palais, & se tua.

Thucydide raconte cette histoire dans son III. liv.

L'esprit rempli de ces exemples, il tâchoit de refuser le commandement dans les occasions qu'il trouvoit, ou trop difficiles, ou trop petites, & quand il commandoit, il ne vouloit jamais rien hasarder, & alloit toujours au plus sûr. Aussi réussit-il dans la plûpart de ses entreprises. Mais il n'attribuoit jamais ces grands succès ni à sa sagesse, ni à ses forces, ni à son courage, il en donnoit l'honneur à la Fortune, & recouroit à la Divinité, en sacrifiant à l'envie une partie de sa gloire.

Politique trop prudente de Nicias.

Il ne vouloit jamais rien mettre au hasard.

Il attribuoit à la Fortune tous ses grands succès.

En effet, de tous les grands malheurs qui tomberent sur Athenes, & qui la mirent sur le penchant de sa ruine, il n'y en a pas un seul auquel Nicias ait eu la moindre part. Si les Atheniens furent défaits en Thrace par les Chalcidéens, ce fut sous la conduite de Calliadas & de Xenophon; s'ils reçurent un échec en Etolie, c'étoit Demosthene qui les commandoit; s'ils perdirent mille de leurs meilleurs soldats à Delium dans la Beotie, ce fut sous le commandement d'Hippocrate. Et pour ce qui est de la peste, dont Athenes fut affligée, le principal reproche en est dû à Pericles, qui enferma dans la ville, à cause de la guerre, tout le peuple de la campagne, ce qui par le changement des lieux & par la differente maniere de vivre produisit cette horrible contagion.

Il ne contribua à aucun des malheurs qui arriverent de son tems à Athenes.

Pericles fut la seule cause de la peste qui affligea Athenes.

Exploit de Nicias.

Aucune de ces calamitez ne fut imputée à Nicias. Au contraire ce fut lui qui prit l'Isle de Cythere, si commodément située pour faire des courses dans la Laconie, & qui étoit occupée par les Lacedemoniens. Il reprit en Thrace plusieurs Places, qui s'étoient révoltées contre les Atheniens, & les remit sous leur obéïssance. Ayant forcé les Megariens de se renfermer dans leur ville, il se rendit d'abord maître de l'Isle de Minoa. Et de-là il alla s'emparer bien-tôt après du port de Nisée, & ayant fait une descente dans les terres de Corinthe, il vainquit dans un grand combat, & tailla en pieces grand nombre de Corinthiens, & tua leur General Lycophron.

Isle vis-à-vis de Megare.

Port de Megare, Phocion le joignit depuis à la ville par deux longues murailles.

Là il eut le malheur, sans le sçavoir, de laisser les corps de deux de ses gens, qui échapperent à la recherche quand on enleva les morts pour les enterrer. S'en étant apperçu comme il s'en retournoit, il arrêta sa flotte, & envoya un Heraut aux ennemis leur demander la permission d'enlever ces deux morts. Or c'est une loi & une coutume reçuë de tout tems, que ceux qui demandent une tréve pour retirer leurs morts, semblent ceder la victoire & se confesser vaincus, desorte

Nicias s'arrête en chemin pour envoyer demander deux de ses morts qui avoient échappé à sa recherche.

Celui qui demandoit à retirer les morts après un com-

Ce fut lui qui prit l'Isle de Cythere, si commodément située pour faire des courses dans la Laconie.] Cythere, ou Cytheres, aujourd'hui *Cerigo*, est une Isle située vis-à-vis de la Laconie, au bas du Promontoire de Malée, où les Lacedemoniens avoient une garnison, & où ils envoyoient tous les ans un Magistrat pour y rendre la justice. Thucydide raconte cet exploit de Nicias dans son IV. liv.

qu'il ne leur eſt plus permis de dreſſer un trophée, parce qu'en effet ceux qui ont ces morts en leur puiſſance ſont les vainqueurs, & que ceux qui les demandent ſont les vaincus, comme n'étant pas en leur puiſſance de les enlever. Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire, & trahir ſa réputation, que de laiſſer deux de ſes citoyens ſans les honneurs de la ſépulture.

bat, ſe confeſſoit vaincu, quoiqu'il fût vainqueur.

Pieté de Nicias envers les morts.

Après avoir ravagé toute la côte de la Laconie, & mis en fuite les Lacedemoniens, qui avoient voulu s'y oppoſer, il s'empara du fort de Thyrée qui étoit occupé par les Eginetes, il les fit tous priſonniers & les mena à Athenes. Le Capitaine Demoſthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Peloponeſe, quittant l'Attique, où ils faiſoient le dégât, y accoururent avec une nombreuſe armée de terre, & une groſ-

Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire & trahir ſa réputation.] Ce ſoin des morts étoit ſi recommandé, que ſept ou huit ans après la mort de Nicias les Atheniens firent mourir ſix de leurs Generaux, qui n'avoient pas enterré les ſoldats tuez au combat des Arginuſes.

Il s'empara du fort de Thyrée, qui étoit occupé par les Eginetes.] C'étoit un fort entre la Laconie & le païs d'Argos. Il appartenoit aux Lacedemoniens, mais ils l'avoient donné aux Eginetes, qui avoient été chaſſez de leur païs. Thucyd. liv. IV.

Le Capitaine Demoſthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Peloponeſe, quittant l'Attique où ils faiſoient le dégât.] Les peuples du Peloponeſe avec leurs alliez étoient entrez dans l'Attique ſous la conduite du Roi Agis, fils d'Archidamus, & y faiſoient de grands ravages. Cependant Demoſthene, Capitaine Athenien, s'empare de Pylos, & le fortifie. Cela obligea Agis à quitter l'Attique, & à courir au ſecours de ſon païs. Tout ceci eſt conté au long dans le IV. liv. de Thucyd.

ſe flotte pour l'aſſieger. Mais ayant été vaincus dans un grand combat, ils jetterent environ quatre cens hommes dans l'Iſle de Sphacterie. Les Atheniens trouverent qu'il étoit très-important pour eux, comme il l'étoit en effet, de les prendre priſonniers. Mais ce ſiége étoit très-difficile, parce que le païs étoit ſec & aride, & qu'il étoit très-mal-aiſé & d'une groſſe dépenſe d'y conduire les convois, car en Eté il falloit faire un grand circuit, & en Hyver cela devenoit entierement impoſſible. C'eſt pourquoi ils furent bien-tôt très-fâchez d'avoir fait cette entrepriſe, & ſe repentirent d'avoir renvoyé l'ambaſſade, que les Lacedemoniens leur avoient envoyée pour traiter de la paix.

Iſle très-voiſine de Pylos, dont elle couvre le port.

Il falloit doubler tout le Peloponeſe.

Ils la renvoyerent par les conſeils & par les menées de Cleon, qui s'oppoſa à cette paix, ſur-tout pour faire déplaiſir à Nicias, car il étoit ſon ennemi capital, & comme il voyoit que Nicias aidoit les Lacedemoniens de tout ſon crédit pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient, parce qu'il y trouvoit l'avantage des Atheniens, lui au contraire il perſuada au peuple de rejetter toutes les propoſitions d'accommodement, ce qu'ils firent. Mais voyant que le ſiége de Pylos traînoit en longueur, & que leur armée y ſouffroit de grandes incommoditez & une extrême diſette, alors ils commencerent à s'irriter contre Cleon. Celui-ci en rejettoit toute la faute ſur Nicias, & lui reprochoit que par ſa timidité & par ſa molleſ-

Cleon fait rejetter toutes les propoſitions d'accommodement des Lacedemoniens.

ſe, il laiſſoit échapper les ennemis, & que s'il avoit été lui à la tête de cette armée, ces Spartiates n'auroient pas duré ſi long-tems. Alors les Atheniens lui dirent tout d'une voix, *que ne va-tu donc tout-à-l'heure contre ces Spartiates ?* & Nicias lui-même ſe levant dit, *qu'il lui cedoit de bon cœur l'honneur de cette expedition contre Pylos.* En même-tems il lui ordonna de lever autant de troupes qu'il le jugeroit neceſſaire, & de s'embarquer. *Ne t'amuſe point ici*, ajoûta-t'il, *à faire de ces bravades, que le plus lâche peut faire, parce qu'on les fait ſans danger, & va rendre à ton païs quelque ſervice important & conſiderable.*

Cleon nommé General pour l'expedition de Pylos.

Cleon, ſurpris & étonné qu'on l'eût pris au mot, car il ne s'y attendoit point, commença d'abord à reculer, & à vouloir ſe dédire; mais les Atheniens lui ordonnant de partir, & Nicias s'étant mis à crier, alors le courage enflé & ſon ambition rallumée, non-ſeulement il ſe chargea de cette commiſſion, mais il eut encore la folie, en s'embarquant, de limiter un tems, & de dire, *qu'en moins de vingt jours il paſſeroit au fil de l'épée les ennemis, ou qu'il les ameneroit priſonniers à Athenes.* Les Atheniens furent plus tentez d'en rire que

Cleon ſe charge de cette expedition, & marque un tems pour ſa victoire.

Les Atheniens furent plus tentez d'en rire que de le croire.] Il eſt étonnant que les Atheniens confiaſſent leurs troupes à un fou comme Cleon, dont ils ne pouvoient s'empêcher de ſe mocquer. Thucydide, qui a raconté ces particularitez, en donne une raiſon que Plutarque a obmiſe, c'eſt que la promeſſe de cet étourdi plut aux plus ſages, parce qu'ils eſperoient qu'il en arriveroit un de ces deux biens, ou qu'ils auroient le plaiſir de

Les Atheniens accoutumez à se divertir de sa folie.

de le croire; car même ils étoient d'ailleurs très-accoutumez à se faire un jeu de sa vanité & de sa folie, & d'en plaisanter.

Insolence de Cleon.

On raconte qu'un jour, qu'il devoit parler, l'assemblée étant déja toute formée, le peuple assis l'attendit fort long-tems; enfin il vint fort tard avec une couronne de fleurs sur la tête, & en arrivant il pria le peuple de remettre l'assemblée au lendemain, *car*, dit-il, *je n'ai pas le tems de vous parler aujourd'hui, parce que je dois traiter quelques étrangers, qui me sont venu voir, & que j'ai fait un sacrifice.* Les Atheniens, riant de cette belle raison, se leverent & congedierent l'assemblée. Cependant malgré sa folie, dont on se mocquoit, il fut si favorisé de la fortune, qu'après Demosthene, personne ne s'acquitta si bien que lui de cet emploi, & qu'il obligea tous les Spartiates, qui n'avoient pas été tuez dans le combat, à se rendre, & les mena prisonniers à Athenes avant le tems qu'il avoit marqué.

Cleon réussit dans le tems qu'il avoit marqué. La fortune favorise quelquefois les fous.

Nicias blâmé d'avoir abandonné à Cleon le commandement de l'armée.

Ce fut un très-grand affront & une très-grande honte pour Nicias; car s'il est honteux de jetter son bouclier dans le combat, on regarda comme un acte plus honteux & plus lâche encore d'avoir abandonné volontairement par timidité le commandement de l'armée, & cedé à

voir à Athenes les Lacedemoniens prisonniers, si Cleon réussissoit, ou, s'il ne réussissoit pas, ils auroient la consolation d'en être défaits. Mais n'étoit-ce pas acheter trop cherement ce dernier avantage?

son

ſon ennemi l'occaſion de faire un ſi grand exploit, en ſe déportant lui-même d'une charge qui lui avoit été donnée. Auſſi le poëte Ariſtophane, dans ſa comedie des oiſeaux, ſe mocque ouvertement de lui en ces termes : *O de par Jupiter il n'eſt pas tems pour nous de ſommeiller, ni d'imiter les lenteurs & les remiſes de Nicias.* Et dans ſa piece, intitulée, *les Laboureurs*, il introduit deux Atheniens, dont l'un veut ſe racheter pour n'aller pas commander, & dit :

Ariſtophane ſe mocque de Nicias dans ſa Comedie des oiſeaux.

Et dans celle des Laboureurs.

Le premier Athenien.

Je veux cultiver mes terres.

Le ſecond Athenien.

Qui eſt-ce qui t'en empêche ?

Le premier.

C'eſt vous. Cependant je ſuis prêt à donner mille drachmes, ſi vous voulez me diſpenſer d'aller commander.

Le ſecond.

Eh bien nous les recevons. Car en voilà deux mille avec les mille que Nicias nous offre pour le même ſujet.

Mais Nicias ne fit pas ſeulement par-là une grande tache à ſa réputation, il fit encore un très-grand mal à ſa ville, en laiſſant monter Cleon à ce degré de gloire & de puiſſance, qui lui inſpirerent une fierté inſupportable & une audace que l'on ne put plus refrener. Et ce fut la cauſe de beaucoup de calamitez, qui fondirent ſur Athenes, & dont Nicias eut ſa bonne part. Car Cleon

Succès toujours funeſte à un Etat quand il ſert à l'élevation d'un fou.

Le mépris de l'honnêteté & de la décence dans les assemblées, produit une infinité de maux.

depuis ce moment, foulant aux pieds toute l'honnêteté & la décence qu'on apportoit alors dans les assemblées, donnant le premier l'exemple de crier à tuë tête, de rejetter ses habits en arriere, & de paroître presque nud, de frapper ses cuisses, & d'aller & venir en haranguant, introduisit parmi les Orateurs, & parmi tous ceux qui se mêloient du gouvernement, une licence effrenée, & un mépris de toutes les bienséances, licence & mépris qui produisirent bien-tôt un bouleversement general dans les affaires & une horrible confusion.

Alcibiade comparé au terroir d'Egypte.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, & à haranguer le peuple. Il n'étoit pas si licencieux ni si corrompu que les autres, mais on peut dire de lui, ce qu'Homere dit du terroir d'Egypte, qu'à cause de sa bonté & de sa grande fertilité, *il porte beaucoup de drogues medicinales très-excellentes, & aussi quantité de poisons.* Il en étoit de même du naturel d'Alcibiade; il se portoit impetueusement & avec éclat dans les deux excès contraires, & par-là il causa dans la République de très-grands changemens. De-là vint que Nicias, après même qu'il fut défait de Cléon, n'eut pas le tems de calmer entierement la ville, & d'y rétablir la tranquilité, mais lorsqu'il avoit déja remis les affaires dans le chemin de salut, il fut obligé d'y renoncer, & se vit encore entraîné dans les horreurs de la guerre par l'impetuosité & par la violence de l'ambi-

L'ambition impetueuse d'Alcibiade, rompt toutes les mesures de Nicias.

tion d'Alcibiade, & voici comment cela arriva:

Ceux qui s'oppoſoient le plus opiniâtrement à la paix de la Grece, c'étoit Cleon & Braſidas; celui-là, parce que la guerre cachoit ſes vices & ſa méchanceté, & celui-ci, parce qu'elle donnoit un nouveau luſtre à ſa vertu. Car en effet elle fourniſſoit à l'un des occaſions de commettre de grandes injuſtices, & à l'autre celles de faire de grandes & de belles actions. Mais après qu'ils eurent été tuez tous deux dans le combat qui fut donné près d'Amphipolis, Nicias prenant d'abord d'un côté les Spartiates, qui deſiroient la paix depuis long-tems, & de l'autre côté les Atheniens, qui n'eſperoient plus de ſi grands avantages de la guerre, & les deux partis étant également recrus, & laiſſant aller leurs bras pendans de fatigue & de laſſitude, il recommença à travailler de toutes ſes forces à faire renaître l'amitié entre ces deux villes, à délivrer tous les autres Grecs des maux dont ils étoient travaillez, à les remettre en repos, & par ce moyen à les rétablir tous dans une félicité durable. Il trouva d'abord les riches, les vieillards & les laboureurs très-diſpoſez à la paix, & en parlant aux autres en particulier, il fit tant par ſes raiſons & par ſes remontrances, qu'il les rendit moins vifs & moins ardens pour la guerre.

Pourquoi Cleon & Braſidas s'oppoſoient à la paix.

Cleon & Braſidas tuez au combat d'Amphipolis, la troiſiéme année de l'Olympiade LXXXIX. 420. ans avant l'Ere Chrétienne.

Nicias n'oublie rien pour rétablir la paix entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Ayant heureuſement porté les choſes en ces termes, il réveilla les eſperances des Lacedemoniens, en leur faiſant entendre que tout étoit favorablement diſpoſé pour la paix, & en les preſ-

Nicias attire la confiance des Lacedemoniens.

sant d'y concourir. Les Lacedemoniens ajouterent foi à ses paroles, à cause de l'honnêteté & de la bonté qu'ils avoient toujours reconnuës en lui, & dont il venoit encore tout fraîchement de leur donner des marques par tous les soins qu'il prit des prisonniers qui avoient été faits à Pylos, & par tous les bons traitemens qu'il leur fit, & qui adoucirent extrêmement leur infortune.

Tréve d'un an entre Athenes & Lacedemone.

Ils commencerent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la sûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils desiroient avec passion de passer une vie sans guerres, & qui ne fût point soüillée de sang. Ils entendoient avec de grandes démonstrations de joye les chœurs de leurs Tragedies chanter, *que les araignées fassent desormais leurs toiles sur nos lances & sur nos boucliers*. Et ils se ressouvenoient avec plaisir de celui qui a dit, *que ceux qui s'endorment dans le sein de la paix, ne sont point réveillez en sursaut par le son des trompettes; mais que leur sommeil est agréablement dissipé par le paisible chant du coq*. Rejettant donc & maudissant ceux qui disoient qu'il étoit porté par les

Rejettant donc, & maudissant ceux qui disoient qu'il étoit porté par les destinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans.] Il paroît par un passage de Thucydide, que ce bruit s'étoit generalement répandu en vertu de quelques anciens Oracles. *Je me ressouviens*, dit-il, liv. v. *que depuis le commencement de cette guerre jusqu'à la fin plusieurs soutenoient qu'il falloit*

destinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans; & parlant les uns avec les autres, & s'entretenant de leurs affaires, enfin ils signerent la paix.

La paix signée entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

La plûpart ne doutoient plus qu'ils ne fussent veritablement délivrez de toutes leurs miseres, & ils n'avoient dans la bouche que Nicias, disant que c'étoit un homme aimé des Dieux, & que c'étoit pour le récompenser de sa pieté, que les Dieux lui avoient donné un nom tiré du plus grand & du plus beau de tous les biens qui soient au monde. Car ils étoient veritablement persuadez que cette paix étoit l'ouvrage de Nicias, comme la guerre avoit été celui de Pericles. En effet celui-ci pour de très-petits sujets les avoit précipitez dans des calamitez sans nombre, & celui-là leur avoit fait oublier tous leurs maux en les rendant amis. Voilà pourquoi ils appellent encore aujourd'hui cette paix *Nicieium*, comme qui diroit *le chef-d'œuvre de Nicias.*

Car Nicias est un nom tiré du mot νίκη qui signifie victoire.

Cette paix appellée Nicieium.

Dans les articles de cette paix il fut convenu

Articles de la paix.

qu'elle durât trois fois neuf ans. Et cela arriva, *car*, & ce sont encore ses termes, *si l'on compte les dix premieres années de la guerre, la tréve très-courte & très-mal observée qui la suivit, les traitez mal executez, & la guerre qui se ralluma ensuite, il trouvera que l'évenement a justifié à la lettre ce que les anciens Oracles avoient prédit.*

Enfin ils signerent la paix.] L'année suivante. Cette paix fut signée, dit Thucydide, pour cinquante ans, à la fin de l'hyver & au commencement du Printems le 24. du mois Elaphebolion, d'Avril, incontinent après les fêtes de Bacchus, qu'on celebroit dans la

qu'ils rendroient reciproquement les Places & les prisonniers, & que l'on tireroit au sort ceux qui feroient les premiers cette restitution. Nicias à force d'argent acheta le sort, afin que ce fût aux Lacedemoniens à évacuer les premiers les Places des Atheniens, comme l'écrit Theophraste. Les Corinthiens & les Beotiens étoient fort mécontens de ce traité, & par leurs griefs & par leurs plaintes ils sembloient rappeller la guerre. Mais Nicias persuada aux Atheniens & aux Lacedemoniens d'ajouter comme un dernier sceau & un dernier lien à cette paix, une ligue offensive & défensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, & plus sûrs les uns des autres.

On tire au sort à qui évacuera le premier les Places.

Nicias achete le sort pour le faire tomber sur les Lacedemoniens.

Nicias scelle la paix par une ligue offensive & défensive, entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Pendant que tout cela se passoit, Alcibiade, qui n'étoit pas né pour le repos, & qui d'ailleurs étoit piqué contre les Lacedemoniens, de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont ils avoient une très-grande opinion, & qu'au-contraire ils le méprisoient & ne faisoient de lui aucun compte, avoit bien d'abord fait tous ses efforts pour s'opposer à cette paix & pour la rompre, & il l'avoit fait inutilement. Mais peu de tems après voyant que les Atheniens n'étoient plus si contens des Lacedemoniens, & qu'ils croyoient même en recevoir des torts fort

Alcibiade n'étoit pas né pour le repos.

Il met tout en œuvre pour rompre la paix, & il en vient à bout.

ville, & dix ans entiers, & quelques jours après le commencement de cette guerre, & la premiere incursion des Lacedemoniens dans l'Attique.

considerables, en ce qu'ils avoient fait une ligue avec les Beotiens, & qu'ils n'avoient pas restitué la ville de Panacte & celle d'Amphipolis en l'état qu'elles étoient, il s'attacha à ces griefs, & irrita le peuple, en les faisant valoir, & en les exagerant l'un après l'autre. Enfin ayant fait venir une ambassade d'Argos, il cherchoit à moyenner & à faire conclure une ligue entre les Argiens & les Atheniens.

Il veut faire conclure une ligue entre les Atheniens & les Argiens.

Ces nouvelles portées à Sparte, les Lacedemoniens envoyent des Ambassadeurs à Athenes avec de pleins pouvoirs. Ces Ambassadeurs, introduits dans le conseil, déduisirent leurs plaintes, & firent leurs demandes. Il n'y eut personne qui ne les trouvât très-raisonnables & très-justes. Alcibiade craignant donc que par ces mêmes discours ils n'entraînassent aussi le peuple, s'avisa de les circonvenir par ses artifices & par ses sermens, en les assûrant, *qu'il les aideroit de tout son crédit, pourvû qu'ils ne se vantassent point d'avoir les pleins pouvoirs de Sparte, & qu'ils assûrassent qu'ils n'en étoient pas munis; que c'étoit-là le seul moyen d'obtenir toutes leurs demandes.* Ces Ambassadeurs le crurent, & quittant là Nicias, ils s'attacherent à lui.

Les Lacedemoniens envoyent des Ambassadeurs à Athenes.

Supercherie dont use Alcibiade auprès des Ambassadeurs de Lacedemone.

Cette démarche faite, Alcibiade les mena d'abord à l'assemblée du peuple, & là il leur demanda à haute voix, *s'ils étoient pourvûs des pleins pouvoirs necessaires pour regler toutes choses.* Ils dirent que non. Et alors Alcibiade, changeant tout à

coup contre leur attente, appella le conseil à témoin de leur discours, & exhorta le peuple *à ne croire, ni écouter des hommes qui mentoient si ouvertement, & qui sur le même sujet disoient aujourd'hui une chose, & demain tout le contraire.*

On ne sçauroit exprimer le trouble & la surprise de ces Ambassadeurs. Nicias lui-même ne sçavoit que penser ni que dire, mais il étoit saisi de douleur & d'étonnement. Et sur l'heure même le peuple se mit en devoir de faire venir les Ambassadeurs d'Argos pour conclure avec eux la ligue. Mais dans ce moment un grand tremblement de terre vint au secours de Nicias, & rompit l'assemblée.

Un grand tremblement de terre à Athenes, empêche la conclusion de la ligue.

Le lendemain le peuple s'étant encore assemblé, Nicias se tourmenta si fort, & dit tant de choses, qu'enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, il persuada au peuple de surseoir un peu de tems la ligue qu'ils vouloient faire avec les Argiens, & de l'envoyer Ambassadeur à Sparte, moyennant quoi il les assûra que toutes choses iroient bien, & qu'ils seroient contens.

Nicias persuade au peuple de surseoir la conclusion de la ligue, & de l'envoyer Ambassadeur à Sparte.

Quand il fut arrivé à Sparte il se vit respecté & honoré de tous les Lacedemoniens, qui le regardoient comme un homme de bien, & comme un homme, qui avoit marqué beaucoup d'affection

Et de l'envoyer Ambassadeur à Sparte.] Ils ne l'envoyerent pas seul, ils envoyerent d'autres Ambassadeurs avec lui, comme le raconte Thucydide; qui a fort bien détaillé tout ce fait. Mais Nicias étoit chef de l'ambassade.

pour

pour eux en toutes rencontres, mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit, & vaincu par le parti de ceux qui favorisoient les Beotiens, il s'en retourna comme il étoit venu, & non-seulement il se vit méprisé & baffoüé, mais en danger même de recevoir quelque insulte, les Atheniens étant fort affligez & fort irritez de l'avoir cru, & d'avoir renvoyé un si grand nombre de prisonniers, & de prisonniers si considerables. Car ces Spartiates, qu'on avoit amenez de Pylos, étoient des premieres maisons de Sparte, & avoient les plus puissans de la ville pour parens ou pour amis. Cependant, quelque grande que fût leur colere, ils ne se porterent à aucun excès contre lui, ils élurent seulement Alcibiade pour Genéral, firent une bonne ligue avec les Mantinéens & les Eléens qui avoient quitté le parti de Lacedemone, y joignirent les Argiens, & envoyerent des troupes à Pylos faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongerent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

Nicias ne put rien faire de tout ce qu'il vouloit.

Mal reçu des Atheniens à son retour.

Alcibiade élû Genéral.

Ligue des Atheniens avec les Mantinéens, les Eléens & les Argiens pour cent ans.

Comme le differend d'Alcibiade avec Nicias étoit dans sa plus grande force, arriva le tems

Mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit.] Dans la premiere audience Nicias déduisit toutes les demandes des Atheniens, & tous leurs sujets de plainte, & finit en disant, *que si les Lacedemoniens ne rompoient l'alliance qu'ils avoient faite avec les Beotiens, qui n'avoient pas été compris dans le traité de paix, les Atheniens feroient une ligue avec les Argiens & leurs alliez.* Les Lacedemoniens, entraînez par la faction d'un des Ephores, répondirent, *qu'ils ne romproient point l'alliance avec les Beotiens.*

Ostracisme renouvellé de tems en tems.

Nicias & Alcibiade croyent que ce ban les regarde l'un ou l'autre.

Les Atheniens détestoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient son audace.

La vie de Nicias n'avoit rien de populaire ni de doux.

Comme sur l'auteur de la paix.

de l'Ostracisme, que les Atheniens avoient accoutumé de renouveller de fois à autre, pour se défaire pendant dix années de quelqu'un de ceux qui étoient les plus suspects pour leur réputation, ou les plus enviez pour leurs richesses. Les voilà donc tous deux dans un grand trouble & dans un grand danger, ne doutant point que ce ban ne tombât sur l'un ou sur l'autre; car les Atheniens déteſtoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient son audace & sa fierté, comme cela paroît plus clairement par tout ce que nous en avons dit dans sa vie; & Nicias avoit excité une furieuse envie par ses richesses, & par sa maniere de vivre, où l'on ne découvroit rien de populaire ni aucune sorte de douceur ou d'humanité, mais qui au-contraire étoit retirée & tournée vers l'Oligarchie, & paroissoit entierement étrange & sauvage. D'ailleurs en s'opposant toujours à leurs cupiditez sans les ménager, & en les forçant de prendre toujours les partis les plus utiles, il leur étoit devenu très-odieux. En un mot il s'éleva alors deux partis, qui partagerent la ville, l'un celui des jeunes gens, qui vouloient la guerre, & l'autre celui des vieillards, qui souhaitoient la paix.

Le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias, & l'autre, de le détourner sur Alci-

Tout ce que Nicias put obtenir, pour pouvoir dire qu'il ne s'en étoit pas retourné sans avoir rien fait, c'est que les Lacedemoniens renouvellerent le serment de la paix. Thucyd. liv. v.

biade. Or quelqu'un a fort bien dit, *que dans une sédition, c'est ordinairement le plus méchant qui prospere & qui monte au premier dégré d'honneur.* Cela fut vrai dans cette rencontre; la ville ainsi partagée donna le premier lieu aux plus audacieux, aux plus insolens, & aux plus fourbes des hommes. De ce nombre étoit Hyperbolus, du bourg de Perithoides, homme audacieux, qui ne tiroit son audace d'aucun credit, ni d'aucun merite qu'il eût, au-contraire qui tiroit tout son merite & tout son credit de son audace; & qui étoit la honte & le deshonneur de sa ville par ce credit-là même qu'il y avoit acquis.

Qui vouloit la guerre.

Dans les séditions ce sont les plus méchans qui s'elevent.

Caractere d'Hyperbolus.

Un méchant en credit est la honte de sa ville.

Cet homme donc se trouvant en ce tems-là par son indignité fort à couvert de l'Ostracisme, comme plus digne des fers, que d'un bannissement qui ne tomboit jamais que sur les premiers de l'Etat, & qui se flattoit que si l'un de ces deux personnages venoit à être banni, il seroit lui à la tête du parti opposé à celui qui resteroit dans la ville, il paroissoit ravi du danger qui les menaçoit tous deux, & alloit irritant le peuple contre l'un & l'autre. Mais Nicias & Alcibiade, voyant sa malice, & s'étant abouchez secretement, réunirent les deux partis, & devenus par-là les plus forts, ils firent que ce ban ne

Nicias & Alcibiade se réunissent, & font tomber ce ban sur Hyperbolus.

Que dans une sédition, c'est ordinairement le plus méchant qui prospere.] C'est une verité que l'experience a souvent confirmée. Un méchant audacieux profite du trouble que la sédition excite, le bon parti n'étant pas en état de s'y opposer.

fut ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'il tomba sur Hyperbolus.

Les Atheniens se repentent d'avoir fait tomber un ban si noble sur un personnage si indigne.

D'abord le peuple ne fit qu'en rire & s'en divertir, mais ensuite ils prirent l'affaire plus sérieusément & en furent très-fâchez, dans la pensée que ce ban tombé sur un sujet si indigne étoit flétri & deshonoré. Car ils étoient persuadez qu'il y avoit une sorte d'honneur & de dignité dans cette punition, ou plutôt que c'étoit une punition pour un Thucydide, pour un Aristide, & pour autres tels grands hommes, mais que c'étoit un très-grand honneur pour un Hyperbolus, & que ce malheureux pouvoit tirer un très-grand sujet de vanité d'avoir été puni de ses vices comme les plus honnêtes gens l'étoient de leurs vertus. Et c'est aussi ce que Platon, le Poëte comique, fait entendre, lorsqu'il dit en parlant de lui, *il est vrai qu'il meritoit d'être châtié pour ses vices & pour ses mœurs corrompuës; mais les flétrissures dont il est couvert, n'étoient pas dignes du châtiment qu'il a reçu. L'Ostracisme n'a pas été inventé pour de vils esclaves.*

Ce ban de l'Ostracisme étoit une punition de la vertu.

Passage de Platon, Poëte comique.

Après Hyperbolus le ban de l'Ostracisme fut si diffamé qu'on ne s'en servit plus.

Aussi depuis ce tems-là il n'y eut plus personne de banni du ban de l'Ostracisme; Hyperbolus fut le dernier, & Hipparchus, du bourg de Cholarges, avoit été le premier, comme proche parent du Tyran. De tout ceci il résulte que la fortune est une chose sur laquelle on ne peut

De tout ceci il résulte que la fortune est une chose sur laquelle on ne peut asseoir de jugement ferme & solide.] Plutarque dit ceci pour

asseoir de jugement ferme & solide, & qui échappe à tous nos raisonnemens. Car si Nicias eût partagé le danger de ce ban avec Alcibiade, il seroit arrivé de deux choses l'une; ou il auroit été vainqueur, & auroit chassé son ennemi, & par-là il seroit demeuré dans la ville maître de tout, ou il auroit été vaincu & chassé lui-même, & en ce cas il seroit sorti de la ville avant ses derniers malheurs, & auroit conservé la réputation de très-sage & très-excellent Capitaine. Je sçai bien que Theophraste écrit que le bannissement d'Hyperbolus fut la suite & l'effet de la dissention de Phæax avec Alcibiade, & non pas de Nicias. Mais la plûpart des Auteurs l'écrivent comme je viens de le raconter.

On ne sçauroit asseoir de jugement certain sur la fortune.

Dans ce tems-là arriverent à Athenes les Ambassadeurs des Egestains, & ceux des Leontins, pour presser les Atheniens de porter la guerre en Sicile. Nicias s'opposoit de toutes ses forces à cette expedition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade, qui avant le jour de l'assemblée eut gagné & corrompu le peuple par ses discours, en le remplissant de vaines esperances. De sorte que les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques, & dans les lieux où ils s'assem-

Les Ambassadeurs des Egestains & des Leontins arrivent à Athenes.

Nicias s'oppose de toutes ses forces à l'expedition de la Sicile.

L'ambition d'Alcibiade l'emporte sur lui.

Entêtement des Atheniens pour cette expedition.

faire voir combien Nicias se trompa dans les mesures qu'il prit avec Alcibiade pour éviter d'être banni. Il crut faire un grand coup pour sa fortune, & ce fut ce qui le perdit. Les voyes de la fortune sont incomprehensibles, & l'aveuglement des hommes très-grand.

Nicias s'opposoit de toutes ses

bloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette Isle est environnée, de la bonté de ses ports, & des plages qu'elle a du côté qui regarde l'Afrique. Car ils ne se proposoient pas la Sicile pour le prix de la guerre qu'ils entreprenoient, mais ils meditoient d'en faire leur place d'armes, & leur arsenal d'où ils partiroient pour aller conquerir Carthage & se rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer jusqu'aux colomnes d'Hercule.

Grands desseins des Atheniens.

Comme ils faisoient donc leurs préparatifs pour ce grand dessein, Nicias, qui s'y opposoit, n'eut pour lui ni le peuple, ni les nobles; car les riches, craignant que leur opposition ne fût mal interpretée, & qu'on ne crût qu'ils la faisoient uniquement de peur de servir & de faire beaucoup de dépense pour équiper des galeres, se tinrent en repos contre leur sentiment.

Pour tout cela Nicias ne se rebuta point, & ne renonça point à son entreprise, mais dès que les Atheniens eurent passé le decret, qui ordonnoit qu'on feroit la guerre, & qu'on le

Le decret pour la guerre passe.

forces à cette expedition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade.] Thucydide qui a parfaitement détaillé toute cette guerre dans son VI. liv. rapporte la harangue que Nicias fit en plein conseil pour en détourner les Atheniens, & celle qu'Alcibiade fit ensuite pour les y porter, & la seconde de Nicias pour faire voir les grands préparatifs qu'il falloit faire pour en assurer le succès. Ce sont trois chef-d'œuvres.

nommeroit le premier Genéral avec Alcibiade & Lamachus, dans la premiere assemblée qui se tint ensuite il se leva, parla fortement contre ce projet pour en détourner les Atheniens, protesta hautement contre ce decret, & enfin il attaqua Alcibiade en personne, & lui reprocha que pour son profit particulier, & pour satisfaire son ambition, il engageoit sa ville dans une guerre d'outre-mer très-dangereuse, & qui seroit funeste à la République. Mais il n'avança rien, au contraire sa grande expérience le fit juger plus propre à conduire cette entreprise, & rien ne parut plus capable d'en assurer le succès que sa timide & sage prévoyance mêlée avec l'audace d'Alcibiade, & avec la douceur de Lamachus, & l'élection en fut d'autant mieux confirmée. D'ailleurs un des Orateurs, nommé Demostratus, celui qui excitoit le plus les Atheniens à cette guerre, se leva & dit, qu'il alloit empêcher Nicias d'alleguer davantage ses vaines excuses, & en même tems ayant proposé un decret que les Genéraux auroient un plein pouvoir de conseiller & de faire & à Athenes & en Sicile tout ce qu'ils jugeroient à propos, il porta le peuple à le passer & autoriser.

Nicias est nommé Genéral avec Alcibiade & Lamachus.

Nicias proteste contre ce decret, & n'oublie rien pour le faire casser.

Genéral timide & précautionné pour corriger l'audace d'un Genéral trop hazardeux.

Cependant on dit que les Prêtres & les Sacrificateurs alleguoient beaucoup de choses pour empêcher cette expédition; mais Alcibiade, qui avoit apposté d'autres Devins, faisoit courir quelques anciens oracles, qui portoient, *qu'une*

Les Prêtres & les Sacrificateurs s'opposent à cette guerre.

Alcibiade apposte d'autres Devins pour l'autoriser par des Oracles.

Oracle rapporté du Temple d'Ammon.

grande gloire attendoit les Atheniens en Sicile. Il lui arriva aussi en même tems des gens qui revenoient du Temple de Jupiter Ammon, qui lui rapporterent un oracle du Dieu, où il étoit dit expressément, *que les Atheniens prendroient tous les habitans de Syracuse.*

Cela est ordinaire dans ces occasions, la religion est étouffee par la politique.

La mutilation des Hermes.

Prodiges arrivez dans le même tems, & ausquels on ne fit point d'attention.

Statuë de Pallas d'or massif sur un palmier de bronze.

Offrande des Atheniens.

Mais tout ce qui étoit contraire à ce dessein, oracles, présages, augures, tout le monde le cachoit, de peur de paroître troubler par de malheureux pronostics une entreprise formée sous d'heureux auspices, d'autant plus même qu'on voyoit que les signes les plus visibles & les plus clairs ne pouvoient les en détourner. On fermoit les yeux à la mutilation des Hermes, ou statuës de Mercure, qui un matin se trouverent toutes mutilées, hors une seule qu'on appelloit l'Hermes d'Andocides, qui avoit été consacrée par la Tribu Egeide, & qui étoit devant la maison qui appartenoit alors à cet Andocides, & l'on ne faisoit aucune attention à ce qui étoit arrivé à l'autel des douze Dieux; car un jeune homme sauta tout à coup sur cet autel, se mit à cheval dessus, & avec une pierre il se coupa les parties. Dans le Temple de Delphes il y avoit une statuë de Pallas toute d'or, qui étoit sur un palmier de bronze, offrande que la ville d'Athe-

On fermoit les yeux à la mutilation des Hermes, ou statuës de Mercure.] Cette mutilation arriva justement dans ce tems-là. Ces Hermes ou statuës de Mercure, étoient des statuës quarrées, que les Atheniens, selon une ancienne coutume, plaçoient aux portes de leurs maisons, & aux portes des Temples.

nes

nes avoit faite des dépoüilles des Medes ; une troupe de corbeaux étant volée sur cette statuë, la bequeta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier, qui étoit d'or, & l'abbatit enfin.

Les Atheniens, pour éluder ces présages, disoient que c'étoient des fictions imaginées par les habitans de Delphes, que les Syracusains avoient gagnez. Il y eut un Oracle qui ordonna aux Atheniens de faire venir de Clazomene à Athenes la Prêtresse de Minerve. Ils envoyerent donc chercher cette Prêtresse, & il se trouva qu'elle avoit nom *Hesychia*. Et tout ce que le Dieu ordonnoit à la ville par cet Oracle, c'étoit sans doute de se tenir en repos. L'Astrologue Meton, soit qu'il fût effrayé par tous ces prodiges, soit que par les regles de son art, ou par quelque raisonnement humain, il craignît l'issuë de cette guerre, car il y avoit quelque commandement, contrefit le fou & mit le feu à sa maison. D'autres disent qu'il ne supposa point de folie, mais qu'ayant mis le feu la nuit à sa maison, il alla le lendemain à l'assemblée du peuple dans un état très-pitoyable, & que là, comme si cet incendie étoit arrivé par accident, il supplia les citoyens d'avoir égard à son infortu-

Un Oracle ordonne de faire venir de Clazomene la Prêtresse de Minerve.

Elle étoit appellée Hesychia.

Présage qu'on devoit tirer de ce nom, qui signifie repos.

Meton, celebre Astrologue, contrefait le fou, & met le feu à sa maison.

Et il supplia les citoyens d'avoir égard à son infortune, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils.] Ce Meton trouvoit gagner beaucoup en sacrifiant sa maison pour éloigner son fils de ce danger, & pour épargner la grande dépense qu'il auroit été obligé de faire pour l'équipement d'une galere. La peur de

ne, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils, qui devoit commander & défrayer une galere, & qui étoit sur le point de s'embarquer.

Socrate averti par son bon genie des malheurs de cette guerre.

Le démon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires, dont il se servoit pour l'avertir de ce qui devoit arriver, & lui déclara que ce voyage seroit funeste à la ville. Socrate le dit dans le tems même à ses amis, & à plusieurs autres gens de sa connoissance, & le bruit s'en répandit aussi-tôt partout. Il y en eut même plusieurs qui furent fort troublez & fort découragez par les fêtes qui se rencontrerent justement dans les jours que l'on embarqua les troupes, & que l'on appareilla pour faire voile. Les femmes celebroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit pleine d'images de morts & de convois funebres, & retentissoit des cris & des gemissemens des femmes qui les suivoient & qui lamentoient, de sorte que tous ceux qui faisoient quelque compte de ces sortes de présages, étoient très-affligez, & craignoient beaucoup que tout ce grand appareil, & cet armement si brillant & si magnifique

Fêtes d'Adonis celebrées le jour qu'on s'embarquoit. V. les remarques sur la vie d'Alcibiade, tom. II. pag. 410.

Pourquoi cette fête paroissoit de mauvais augure.

perdre son fils, & cette vûë d'épargne pouvoient avoir autant de part à cette action, que la vûë des malheurs que son art lui découvroit.

Le démon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires dont il se servoit.] C'est ce que Socrate dit lui-même dans le Theages: *Vous pouvez encore sçavoir de beaucoup de nos citoyens ce que je leur dis sur l'expedition de Sicile, & sur l'échec que notre armée devoit y recevoir.*

ne perdît bien-tôt tout cet éclat, & ne se flêtrît comme une fleur.

Pour revenir à Nicias, de s'être toujours opposé à cette expedition pendant qu'on en déliberoit dans l'assemblée du peuple, & après avoir été nommé General, de ne s'être laissé, ni enfler par de vaines esperances, ni éblouïr par la grandeur & par l'importance de cet emploi, & d'avoir toujours persisté dans son opposition sans jamais changer, c'est l'action d'un homme de bien, & d'un homme sage. Mais après avoir vû qu'il ne pouvoit ni détourner le peuple de cette guerre par tous ses efforts, ni s'exempter de cette charge par ses prieres, & que le peuple, le prenant pour ainsi dire au corps, le portoit & le mettoit à la tête de cette puissante armée, alors il n'étoit plus tems de déployer sa craintive prévoyance, d'user de lenteur, jusqu'à regarder toujours derriere lui comme un enfant en répetant sans cesse que cette guerre étoit entreprise contre toute sorte de raison, & contre toutes les regles de la prudence, & qu'elle se faisoit malgré lui. Et il avoit grand tort de refroidir par-là les deux autres Generaux, d'abbatre le courage des troupes, & d'émousser cette

Nicias loüé de s'être opposé à cette guerre, mais blâmé avec raison de tout ce qu'il fit après qu'elle eut été résoluë.

Ne perdît bien-tôt tout cet éclat, & ne se flêtrît comme une fleur.] Ces sages Atheniens pensoient ainsi en tirant cet augure du peu de durée des plantes que l'on portoit à cette fête dans des cuvettes, & que l'on appelloit *les jardins d'Adonis*.

De refroidir par-là les deux autres Generaux, d'abbatre le courage des troupes.] Cette censure de Plutarque est très-juste. Dès

La confiance & l'esperance assurent le succès des grandes entreprises.

pointe & cette fleur de confiance, & d'esperance qui assurent le succès des grandes actions. Il falloit marcher d'abord aux ennemis, s'attacher à eux, & en donnant des batailles, forcer la fortune à rougir des maux qu'elle leur préparoit.

Differens avis des Generaux, celui de Lamachus étoit le seul bon.

Mais il fit tout le contraire, car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles, & Alcibiade étant d'avis de commencer par faire révolter les villes contre les Syracusains, & ensuite de marcher contre eux, il rejetta ces deux avis, & dit qu'il falloit aller tout doucement, côtoyer la Sicile tout alentour, faire voir leurs armes & leurs galeres, & de-là s'en retourner promptement à Athenes après avoir laissé seule-

Avis de Nicias, qui étoit le plus mauvais.

qu'une chose est résoluë, il ne faut plus penser qu'aux moyens de la faire réussir, & celui qui l'a le plus combattuë, est obligé de la pousser comme si elle avoit passé par son avis.

Et en donnant des batailles, forcer la fortune à rougir des maux qu'elle leur préparoit.] Cela me paroît fort beau. Il est souvent arrivé qu'un grand courage a obligé la fortune à revenir à ceux qu'elle avoit abandonnez; c'est ainsi qu'Homere dit que de vaillans hommes ont forcé les destinées.

Car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles.] C'étoit le seul bon avis, & il en donnoit de bonnes raisons. *Lamachus dit,* ce sont les termes de Thucydide, liv. VI. *qu'il falloit aller droit à Syracuse, & donner tout au plutôt un grand combat devant ses murailles pendant que les Syracusains étoient effrayez, & qu'ils n'avoient fait aucuns préparatifs. Car une armée est d'abord terrible, quand elle n'est point attenduë, au lieu que si elle ne fait que traîner & que differer avant que de paroître, elle trouve les gens revenus de leur frayeur & pleins de mépris, quand ils la voyent, &c.*

Et de-là s'en retourner promptement à Athenes.] On ne comprend pas comment un homme aussi sage & un aussi grand Capitaine que Nicias donnoit un avis si peu sensé; car par-là il

ment quelques troupes aux Egeſtains pour leur aider à ſe défendre. Cet avis rompit tous les projets des autres Generaux, & abbatit leur fierté & leur courage.

Peu de tems après les Atheniens ayant mandé Alcibiade, pour lui faire ſon procès, Nicias reſté avec le titre de ſecond General, mais étant en effet le premier en autorité, ne ceſſa jamais d'uſer de remiſes, tantôt en ſe tenant en repos ſans rien entreprendre, tantôt en ne faiſant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le tems à conſulter & à déliberer; de ſorte que cette fleur d'eſperance, qui brilloit dans ſes troupes, fut fanée & flêtrie; & au contraire la crainte & la frayeur, dont les ennemis avoient été ſaiſis à la premiere vûë de cette armée ſi puiſſante & ſi formidable, furent écoulées avant qu'il eût rien entrepris.

Alcibiade rappellé pour être jugé ſur la mutilation des Hermes.

Remiſes de Nicias, la cauſe de l'échec que les Atheniens reçurent en Sicile.

Il eſt vrai qu'avant le départ d'Alcibiade, ils s'avancerent vers Syracuſe avec ſoixante galeres, dont ils en mirent cinquante en bataille à l'entrée du port, & envoyerent les dix autres dans le port pour reconnoître la Place. Celles-ci, s'étant avancées juſqu'au pied des murailles, firent crier par un Heraut, *que les Leontins n'avoient qu'à rentrer en poſſeſſion de leur ville & de leurs terres.* En

perdoit tout le fruit de cet armement, en donnant aux Siciliens le tems de ſe préparer. Mais il faut entrer dans ſes vûës, il ne cherchoit qu'à éluder cette guerre, & à porter les Atheniens à s'en déporter par les grandes difficultez qu'ils y trouveroient.

Firent crier par un Heraut, que les Leontins n'avoient qu'à rentrer en poſſeſſion de leur ville &

même tems elles prirent une galere des ennemis qui portoit les tables où étoient écrits par nom & surnom tous les Syracusains selon leurs Tribus. Jusques-là elles avoient toujours été gardées loin de la ville dans le Temple de Jupiter Olympien. Mais alors on les avoit fait venir pour faire le dénombrement de ceux qui étoient en âge de porter les armes. Ces tables ayant donc été prises par les Atheniens & portées aux Generaux, quand on vit ce nombre infini de noms qui comprenoient tout le peuple de Syracuse, les Devins furent consternez dans la crainte que ce ne fût-là l'accomplissement de l'Oracle, qui portoit, *que les Atheniens prendroient tous les Syracusains.* Cependant on prétend que cet Oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit des Atheniens, lorsque Callippus, après avoir tué Dion, se rendit maître de Syracuse.

Tables où étoit tout le dénombrement des Syracusains, prises par une galere des Atheniens.

Les Devins en sont consternez, & pourquoi.

de leurs terres.] Ils firent crier par un Heraut que les Atheniens venoient pour ramener les Leontins dans leur patrie, en vertu de la parenté & de l'alliance qui étoit entre eux, c'est pourquoi tous les Leontins, qui étoient à Syracuse, n'avoient qu'à se retirer hardiment & sans aucune crainte, auprès des Atheniens leurs amis & leurs bienfaicteurs.

Les Devins furent consternez dans la crainte que ce ne fut-là l'accomplissement de l'Oracle, qui portoit, que les Atheniens prendroient tous les Syracusains.] Car il n'en falloit pas davantage pour justifier l'Oracle. Dans le texte je croi qu'il y a une faute, & qu'au lieu de λέγοντες, il faut lire λέγοντος, en le rapportant à χρησμȣ͂ à l'Oracle; car c'étoit l'Oracle qui portoit, que *les Atheniens prendroient tous les Syracusains*, & c'est ainsi qu'on lit dans un manuscrit.

Que cet Oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit.] Au lieu de ἀλλ' ἕτερον φασὶν ἔργον, il est mieux de lire comme dans quelques manuscrits, ἀλλ' ἑτέρῳ φασὶν ἔργῳ, &c.

Alcibiade étant parti de Sicile avec peu de gens, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias. Car Lamachus étoit bien homme de grand courage, plein de justice, & qui ne s'épargnoit nullement dans les combats, mais si pauvre & si simple que toutes les fois qu'il avoit commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, *tant pour son habit, tant pour ses pantoufles.* Au lieu que Nicias étoit un homme fier de toutes ses grandes qualitez, & surtout de sa réputation & de ses richesses. On dit qu'un jour dans une autre occasion les Generaux Atheniens étant assemblez dans le conseil pour déliberer sur une affaire importante, Nicias ordonna au poëte Sophocle, qui étoit un des Generaux, de dire le premier son avis parce qu'il étoit le plus vieux. *Je suis vraîment le plus vieux, si l'on compte les années*, lui répondit Sophocle, *mais vous êtes mon ancien si l'on a égard au merite & aux services que vous avez rendus.* Ainsi donc Nicias tenant alors Lamachus comme à ses ordres, quoiqu'il fût plus homme de guerre que lui & meilleur Capitaine, usant toujours avec timidité & lenteur de ses forces, & ne faisant que roder autour de la Sicile toujours loin des ennemis, il releva leur audace. Ensuite étant allé mettre le siége devant Hybla, qui n'étoit qu'une petite ville, & l'ayant levé peu de jours après, il tomba dans un très-grand mépris. Enfin il se retira à Catane sans

Caractere de Lamachus.

Comptes que rendoit Lamachus.

Le poëte Sophocle, un des Generaux des Atheniens.

Grande modestie de Sophocle.

Lamachus plus grand homme de guerre que Nicias.

La Courtisane Laïs prise dans le bourg d'Hyccara.

avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la Courtisane Laïs, qui fort jeune encore alors fut venduë parmi les autres prisonniers, & menée dans le Peloponese.

Sur la fin de l'Eté il eut nouvelles que les Syracusains, ayant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers, & déja leur cavalerie venoit avec insolence l'insulter jusques dans son camp, lui demandant avec de grandes risées, *s'il n'étoit pas plutôt venu pour s'établir à Catane, que pour ramener les Leontins dans leurs maisons.*

Stratagême de Nicias.

Ce ne fut qu'avec la derniere peine que Nicias se résolut enfin à profiter de cette occasion, & à faire voile à Syracuse. Mais comme il vouloit avoir le tems d'établir son camp devant la Place & d'y prendre ses quartiers sûrement & en repos, il envoya secrettement de Catane à Syracuse un homme, comme un transfuge, pour donner avis aux Syracusains que s'ils vouloient surprendre le camp des Atheniens sans défense & se rendre maîtres de leurs armes & de leurs bagages sans coup ferir, ils n'avoient qu'à venir avec leur armée un certain jour qu'il leur marquoit;

Et d'y prendre ses quartiers sûrement & en repos.] Il sçavoit bien, dit Thucydide, qu'il lui seroit impossible de réussir s'il tentoit une descente contre des gens préparez à le recevoir, encore moins s'il entreprenoit de marcher à eux par terre & à découvert, car comme il n'avoit point de cavalerie, & que les ennemis en avoient une très-bonne & très-nombreuse, il auroit beaucoup à souffrir.

car

car les Atheniens paſſant la plus grande partie du tems dans la ville, les habitans, amis des Syracuſains, avoient reſolu, ſi-tôt qu'ils les verroient arriver, de ſe ſaiſir des portes, & de mettre le feu à leur flotte; que déja le nombre de ceux qui avoient fait ce complot, étoit très-grand, & qu'ils n'attendoient que leur approche.

Voilà le plus grand exploit de guerre que Nicias ait fait en Sicile, car ayant obligé par ce ſtratagême les ennemis de ſortir de leur ville avec toutes leurs troupes, & de la laiſſer ſans défenſe, il y arriva de Catane avec toute ſa flotte, ſe rendit d'abord maître de tous les ports, & choiſit tout à ſon aiſe pour ſon camp un lieu avantageux, où les ennemis ne pourroient ſe prévaloir contre lui de ce qui les rendoit les plus forts, & d'où il pourroit leur faire la guerre ſans nul empêchement, avec ce qui faiſoit le plus ſa force & ſa confiance.

Nicias ſe rend maître de tous les ports de Syracuſe, & établit ſon camp devant la Place.

Les Syracuſains, arrivez à Catane, & ſe voyant ſi honteuſement trompez, s'en retournerent tout court à Syracuſe, & pleins de dépit ils ſe mirent en bataille devant les murailles; Nicias ſortit de ſes retranchemens, les attaqua & les battit. Il ne leur tua pourtant pas beaucoup de monde, car leur cavalerie arrêta la pourſuite. Et comme Nicias avoit rompu tous les ponts, qui étoient ſur la riviere, il donna lieu au Capitaine Hermocrate de dire en encourageant les Syracuſains, *Nicias eſt plaiſant, il eſt à la tête d'une armée pour ne pas com-*

Il bat les Syracuſains en bataille rangée.

Bon mot d'Hermocrate ſur ce que Ni-

cias avoit rompu les ponts.

battre, comme s'il étoit venu pour toute autre chose que pour le combat. Mais malgré ce bon mot Nicias combattit, & les Syracusains furent battus. Leur épouvante & leur frayeur furent même si grandes qu'au lieu de quinze Generaux, qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois, ausquels le peuple promit par serment qu'il les laisseroit maîtres absolus de resoudre & d'executer tout ce qu'ils jugeroient à propos, sans attendre de nouveaux ordres.

Les Syracusains au lieu de quinze Generaux qu'ils avoient, n'en nomment que trois, Hermocrate, Heraclide & Sicanus.

Le Temple de Jupiter Olympien étoit assez près du camp des Atheniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la religion des Rois & des peuples y avoit consacrées. Nicias, differant de jour en jour d'envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, & donna le tems aux Syracusains d'y faire passer un détachement pour le défendre, ce qu'il fit à dessein, dans la crainte que ses soldats venant à piller ce Tem-

Scrupule de Nicias, qui marque sa pieté.

Leur épouvante & leur frayeur furent même si grandes, qu'au lieu de quinze Generaux, qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois.] Plutarque attribuë ici à leur épouvante & à leur frayeur, ce qui ne fut que l'effet de leur prudence, car ils ne prirent ce parti de diminuer le nombre de leurs Generaux, que sur ce qu'Hermocrate, dans le conseil, qui fut tenu après la bataille, leur representa que cet échec leur étoit arrivé en partie par le grand nombre de leurs Generaux, ils en avoient quinze, n'y ayant rien de plus nuisible dans une armée que la quantité des Commandans, selon cette sentence d'Homere, *pluralité de Chefs n'est point bonne.* C'étoit même trop d'en nommer trois.

Dans la crainte que ses soldats venant à piller ce Temple, le public n'en retireroit aucun profit, &

ple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le ſacrilege retomberoit ſur lui ſeul.

La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt portée dans toute la Sicile, mais Nicias n'en tira pas le moindre avantage, car peu de jours après il ramena ſes troupes à la ville de Naxe, où il hyverna, conſumant de grandes proviſions avec une ſi groſſe armée, & ne faiſant que de très-petites choſes avec quelques Siciliens, qui s'étoient venu rendre à lui. De ſorte que les Syracuſains revenus de leur conſternation & pleins d'audace retournerent à Catane, ravagerent tout le païs, & brûlerent le camp des Atheniens. Et de tout cela on en rejettoit la faute ſur Nicias, qui à force de raiſonner, de differer & de ſe précautionner, perdoit tout le tems d'agir, mais quand il faiſoit tant que de mettre la main à l'œuvre, perſonne ne pouvoit rien trouver à reprendre dans ſes actions, car il étoit auſſi vif & auſſi ar-

Grande faute de Nicias.

Ville entre Catane & Syracuſe.

Nicias auſſi ardent à executer que lent à entreprendre.

que le ſacrilege en retomberoit ſur lui ſeul.] Un General eſt très-loüable de reſpecter les Temples chez les ennemis mêmes, il ne fait pas la guerre aux Dieux. Dans le I. liv. de l'Iliade Homere fait entendre que les Grecs épargnerent Chryſa, Cilla & Tenedos, villes voiſines d'Ilion, & n'y commirent aucun deſordre, à cauſe du grand reſpect qu'ils avoient pour le Dieu qui y preſidoit. J'ai vû des gens qui ſoutenoient que Nicias, en s'empêchant de toucher aux richeſſes immenſes, dont ce Temple étoit rempli, avoit pouſſé trop loin ſon ſcrupule. Ne dépendoit-il pas de lui de prendre ſes meſures, pour empêcher ce Temple d'être pillé, & pour faire ſervir tous ces treſors à ſon armée? Pourquoi laiſſer ce ſecours à ſes ennemis? La ſuperſtition, diſoient-ils, eſt un méchant fonds pour la guerre, mais pour moi je trouve ce ſcrupule de Nicias très-juſte & très-bien fondé.

dent à executer, que timide & lent à entreprendre.

Il ramene son armée devant Syracuse.

Ayant fait dessein de ramener pour la seconde fois son armée devant Syracuse, il se conduisit avec tant de prudence, & mena la chose avec tant de diligence, & en même tems avec tant de sûreté, qu'il fut arrivé avec sa flotte dans la peninsule de Thapse, qu'il eut fait sa descente, & qu'il se fut rendu maître du fort d'Epipoles, avant que les Syracusains en eussent le vent. Il battit en cette occasion quelques troupes d'infanterie, qu'ils avoient envoyées au secours du fort, fit trois cens prisonniers, & mit en fuite leur cavalerie, qui passoit pour invincible. Mais ce qui étonna le plus les Siciliens, & qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en très-peu de tems il eut environné d'une bonne muraille la ville de Syracuse, qui n'est pas moins grande qu'Athenes, & qui par l'inégalité de son terrain, par le voisinage de la mer, & par les marais, qui l'entourent, est plus difficile à envelopper d'un mur. Cependant il s'en fallut bien peu que ce grand ouvrage ne fût entierement achevé, quoique Nicias ne joüit pas d'une bonne santé, à cause des soins qui l'occupoient sans cesse, & qu'il fut même attaqué d'une colique nefretique, à laquelle il est juste d'imputer ce qui manque à cet ouvrage pour sa derniere perfection.

Sa prudence & sa diligence.

Très de Syracuse, elle est jointe au continent par une petite langue de terre.

Nicias environne Syracuse d'une bonne muraille.

Il est attaqué d'une colique nefretique.

Pour moi je ne sçaurois que je n'admire les soins infatigables du General & le courage invincible des soldats dans les divers succès qu'ils eurent.

Le poëte Euripide, après leur défaite même, & après qu'ils eurent été tuez, fit pour eux cette glorieuse épitaphe : *Ici gisent ces braves soldats, qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les Dieux ont été neutres.* Et ils ne les ont pas battus huit fois seulement, mais plus souvent encore avant que les Dieux & que la Fortune se fussent élevez contr'eux, comme ils s'éleverent dans le tems qu'ils étoient parvenus au plus haut degré de leur puissance. Nicias se trouva en personne à la plûpart de toutes ces actions, forçant son corps foible & extenué. Mais lorsque sa maladie fut dans sa force, il se vit obligé de garder le lit, & il ne retint qu'un petit nombre de gens pour le servir.

Epitaphe qu'Euripide fit pour les Atheniens tuez en Sicile.

Nicias obligé de garder le lit.

Cependant Lamachus, commandant seul l'armée, profita de cette occasion pour combattre les Syracusains, qui travailloient à tirer une muraille depuis la ville jusqu'à l'enceinte des Athe-

Lamachus profite de cette occasion pour combattre seul.

Ici gisent ces braves soldats, qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les Dieux ont été neutres.] C'étoit un point de la Théologie payenne que Dieu assistoit quelquefois les hommes, & étoit la cause de leurs succès, & que quelquefois aussi il les laissoit agir par leurs propres forces. On trouve ce sentiment établi dans Homere, qui dit au commencement du XIII. liv. de l'Iliade : *Après que Jupiter eut ouvert à Hector & aux Troyens le chemin des vaisseaux, il les laissa soutenir seuls les travaux & les dangers de cette journée.* C'est cet esprit qu'Euripide a suivi dans cette épitaphe très fiere ; mais c'est une doctrine fausse & impie. Les hommes n'agissent par leurs propres forces, que quand ils font mal. Si quelqu'un avoit demandé à Euripide qui vous a dit que les huit fois que les Atheniens ont battu les Syracusains, ils les ont battus, parce que les Dieux ont été neutres, & non pas plutôt parce que les Dieux les ont assistez, & leur ont donné la force de vaincre ; qu'auroit-il répondu ?

niens, pour les couper & pour les empêcher de l'achever. Comme dans tous ces combats les Atheniens avoient ordinairement l'avantage, il arriva un jour qu'emportez par la victoire ils poursuivirent les Syracusains trop loin, & avec assez de desordre; Lamachus, resté seul avec une poignée de gens, s'arrêta pour soutenir tout l'effort de la cavalerie ennemie, qui venoit fondre sur lui. Cette cavalerie étoit commandée par Callicrate, bon homme de guerre, & distingué par sa valeur; cet Officier devançant sa troupe, défie Lamachus au combat. Lamachus pousse à lui, & reçoit le premier une blessure mortelle; mais il le joint & le perce de son épée, de sorte que dans le même moment ils tombent tous deux sans vie aux pieds de leurs chevaux. Les Syracusains, demeurez maîtres du corps & des armes de Lamachus, l'enlevent, & sans perdre un moment vont à bride abbatuë pour gagner les retranchemens des Atheniens, où Nicias étoit au lit sans avoir auprès de lui aucunes troupes pour se défendre. Cependant averti de leur approche, il fait de necessité vertu, il se leve, & voyant le grand danger dont il est menacé, il ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tout le bois qui étoit devant les retranchemens pour les machines, & aux machines mêmes. Cela arrêta les Syracusains, & sauva Nicias, les retranchemens & toutes les richesses des Atheniens, car les ennemis voyant cette flamme qui s'élevoit par gros tourbillons, se retirerent.

Combat de Callicrate, General de la cavalerie, & de Lamachus. Ils se tuent tous deux.

Les Syracusains vont attaquer les retranchemens des Atheniens. Nicias se leve, & fait mettre le feu à ses machines pour se sauver.

Après ce combat Nicias resta seul General avec de grandes esperances, car plusieurs villes se rendoient à lui, & de tous côtez il lui arrivoit des vaisseaux chargez de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires prenoient un bon train, & qu'il étoit favorisé de la Fortune. Déja même les Syracusains n'esperant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisoient des propositions d'accommodement, & Gylippe, qui venoit à leur secours de Lacedemone, ayant appris en chemin l'extrêmité où ils étoient réduits, environnez d'une bonne muraille qui les resserroit, continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, qu'il croyoit déja entre les mains des Atheniens, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore tems, & si cela étoit possible. Car la renommée avoit répandu de tous côtez que les Atheniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un Capitaine, que sa prudence & les faveurs de la Fortune, rendoient invincible. Nicias lui-même, rassûré contre son naturel, & se confiant outre mesure dans ses forces & dans ses grands succès, & qui plus est, persuadé par les nouvelles secretes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, & par les gens qu'on lui envoyoit, qu'il alloit incessamment avoir la ville par composition, il ne fit aucun

Nicias reste seul General.

Il est favorisé de la Fortune.

Syracuse commence à parlementer.

Gylippe, qui vient avec un secours de Lacedemone, n'espere pas la sauver.

Confiance outrée de Nicias.

Il ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe.] Cette faute de Nicias fait voir que même dans les plus grands succès, il ne

Grande faute de Nicias qui laisse arriver Gylippe.

compte de l'approche de Gylippe, & ne mit aucuns gardes pour l'empêcher d'aborder; de sorte qu'à la faveur de cette negligence & de ce mépris Gylippe aborda en Sicile dans un batteau de passage, sans qu'on en sçût rien dans le camp de Nicias. Il descendit fort loin de Syracuse, & assembla une grosse armée. Les Syracusains sçavoient si peu son arrivée, & l'attendoient si peu, qu'ils avoient convoqué ce jour-là une assemblée pour regler les articles de la capitulation qu'on devoit presenter à Nicias, & qu'il y en avoit déja plusieurs qui s'y étoient rendus, & qui disoient qu'on devoit hâter la capitulation, avant que la ville fût entierement enfermée; car il ne restoit plus qu'une très-petite partie de la muraille à faire, & elle alloit bien-tôt être achevée, les materiaux étant tout prêts & déja portez sur le lieu.

Les articles de la capitulation devoient être reglez le jour que Gylippe arriva.

Arrivée de Gongylus à Syracuse, qui apprend aux assiégez l'arrivée de Gylippe.

Dans ce moment, & sur le point de ce pressant danger, un Officier, nommé Gongylus,

faut rien negliger de ce que la prudence ordonne pour les assûrer, & que la moindre négligence peut faire perdre ce que l'on a acquis par les plus grands exploits. Que Nicias eût envoyé le moindre détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il étoit maître de Syracuse, & tout étoit fini.

Dans ce moment, & sur le point de ce pressant danger, un Officier nommé Gongylus, arrive de Corinthe.] Ce n'est ici qu'une narration très-simple & très-naturelle. La verité bien ménagée par un habile Ecrivain, fournit souvent des surprises aussi agréables que pourroit faire l'art le plus ingenieux; il n'y a point de tragedie où l'on trouve un moment plus vif & un dénouëment plus surprenant & plus agréable, que celui qui se trouve dans cette simple narration.

arrive

arrive de Corinthe ſur une galere à trois rangs de rames. A ſon arrivée tout le monde s'aſſemble en foule autour de lui. Il leur dit que Gylippe arrive inceſſamment, & qu'il eſt ſuivi de pluſieurs autres galeres qui viennent à leur ſecours. Les Syracuſains n'oſent ajoûter foi à ces nouvelles, & comme ils ſont en balance, ils voyent arriver un courrier de Gylippe, qui leur ordonne de ſortir en armes au-devant de lui. Alors ils reprennent courage, & pleins d'eſperance ils vont s'armer.

Il eſt ſuivi d'un courrier de Gylippe.

Dès que Gylippe fut arrivé devant la Place, il met ſes troupes en bataille; Nicias de ſon côté y met auſſi les ſiennes, & les deux armées étant en preſence toutes prêtes à charger, Gylippe mettant à terre ſes armes, envoye un Heraut aux Atheniens, leur dire qu'il leur donne toute ſûreté pour ſe retirer s'ils veulent abandonner la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponſe à cette propoſition; mais quelques-uns de ſes ſoldats ſe mettant à rire, demanderent au Heraut, *ſi l'arrivée d'une cape Lacedemonienne & d'un méchant bâton rendoit tout d'un coup la ſituation des Syracuſains bien meilleure, & les mettoit en état de mépriſer les Atheniens bien plus forts que Gylippe, & qui venoient tout fraîchement de rendre aux Lacedemoniens trois cens de leurs priſonniers, qu'ils avoient dans les fers, & tous plus chevelus que lui.*

Nicias & Gylippe mettent leurs armées en bataille.

Gylippe envoye un Heraut aux Atheniens. La propoſition qu'il leur fait.

Les ſoldats de Nicias ſe mocquent de cette propoſition.

Timée écrit que les Siciliens ne firent pas grand cas de Gylippe, ni d'abord, ni dans la

Gylippe méprisé à cause de son avarice & de son insatiabilité.

suite, car dès qu'ils eurent connu son avarice & son insatiable avidité, ils le mépriserent, & à son arrivée ils firent des railleries piquantes sur sa cape & sur ses longs cheveux. Cependant le même historien ajoûte dans la suite que dès que Gylippe parut, comme on dit que les oiseaux s'assemblent autour de la choüette dès qu'ils la voyent, les Syracusains s'assemblerent de même autour de lui, prêts à le suivre. Et cela est beaucoup plus vrai-semblable que tout ce qu'il a dit auparavant. Car les Syracusains voyant dans cette cape & dans ce bâton la marque & la dignité de Sparte, se rangerent autour de lui avec toute sorte de respect & d'obéissance. Aussi Thucydide écrit que le salut de la Sicile fut l'ouvrage de Gylippe seul; & non-seulement Thucydide, Philistus Syracusain, & témoin oculaire de tout ce qui se passa, dit la même chose.

On dit que tous les oiseaux s'assemblent autour de la choüette.

Gylippe battu dans un premier combat.

Dans le premier combat les Atheniens eurent l'avantage, & tuerent quelques Syracusains. Gongylus de Corinthe fut aussi tué. Mais le lendemain Gylippe fit bien voir ce que c'est que l'experience d'un grand Capitaine; car avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, & dans les mêmes lieux, en changeant seu-

Comme on dit que les oiseaux s'assemblent autour de la choüette, dès qu'ils la voyent.] Je ne sçai pas sur quoi cela est fondé. Je m'imagine que comme la choüette étoit consacrée à Minerve, on avoit fondé sur cela cette opinion que les autres oiseaux s'assembloient autour d'elle, comme autour de leur Reine pour lui rendre hommage.

En changeant seulement son or-

lement ſon ordonnance de bataille, il défit les Atheniens, & les mena battant juſques dans leur camp. Enſuite ſe ſervant des pierres & des materiaux, qu'ils avoient apportez pour achever leur muraille, il continua celle que les Syracuſains avoient commencée, & en coupant celle des Atheniens, il les empêcha de l'achever; de maniere qu'ils ne pouvoient plus en tirer aucun avantage contre eux, quand même ils auroient remporté la victoire.

Gylippe bat à ſon tour les Atheniens, en changeant ſeulement ſon ordre de bataille.

Après cet heureux ſuccès les Syracuſains reprenant courage, armerent pluſieurs galeres, & ſortant en campagne avec leur cavalerie & leurs valets, ils firent beaucoup de priſonniers, & Gylippe alla lui-même par toutes les villes pour les ſolliciter de ſe joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie, qui lui obéirent, & lui donnerent de puiſſans ſecours. De ſorte que Nicias retombé dans ſes premieres défiances, & conſi-

donnance de bataille.] Car il s'apperçut, & il le dit même à ſes troupes, que ſa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la ſienne, de ce que les ayant mis en bataille entre des murailles où ils étoient trop ſerrez, il leur avoit rendu inutiles leur cavalerie & leurs gens de trait.

Il continua celle que les Syracuſains avoient commencée, & en coupant celle des Atheniens, il les empêcha de l'achever.] Ce texte de Plutarque n'auroit pas été intelligible, ſi on n'avoit le paſſage de Thucydide d'où il a été pris; & ce n'eſt que pour ne l'avoir pas eu devant les yeux, que les Interpretes s'en ſont ſi mal tirez, & l'ont laiſſé dans une obſcurité impenetrable. Voici les paroles de Thucydide liv. VII. Καὶ τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ ἔφθασαν παροικωδομήσαντες καὶ παρελθόντες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, ὥστε μηκέτι μήτε αὐτοὶ κωλύεσθαι ὑπ' αὐτῶν, ἐκείνους τε καὶ παντάπασιν ἀπεστερηκέναι, εἰ καὶ κρατοῖεν, μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι. *La nuit ſuivante les*

derant le changement si soudain de ses affaires, recommença à perdre courage, & non content d'envoyer aux Atheniens des gens pour leur representer l'état des choses, il leur écrivit encore très-fortement pour les presser de lui envoyer une autre armée, ou de retirer la sienne de Sicile, & en même tems pour les supplier de vouloir le décharger du commandement à cause de sa maladie.

Thucydide rapporte cette lettre qui est pleine de sens.

Nicias perd courage, & demande à être déchargé du commandement.

Avant que les Atheniens eussent reçu ses lettres, ils avoient été sur le point de lui envoyer une nouvelle armée; mais l'envie qu'avoient excitée ses premiers succès, si heureux pour sa patrie, & si glorieux pour lui, avoit fait retarder cet envoi sous divers prétextes. Ses malheurs firent un effet tout contraire, on se hâta de lui envoyer ce secours, & il fut résolu sur le champ, que des deux Generaux, qu'on nomma pour ses collegues, Demosthene & Eurymedon, le premier partiroit au commencement du Printems avec toute la flotte qu'on alloit préparer, & qu'Eurymedon partiroit le premier sans at-

Malheureux effet de l'envie.

Les Atheniens envoyent du secours à Nicias, & nomment deux Generaux pour ses collegues.

Syracusains prévinrent les ennemis, & continuerent leur muraille, en la poussant au de-là de celle des Atheniens qu'ils couperent; de sorte que ni eux ne pouvoient être empêchez par les Atheniens, ni les Atheniens, quand même ils remporteroient la victoire, ne pouvoient s'empêcher d'être comme assiegez & hors d'état de tirer aucun secours de leur muraille. Ce que Thucydide a dit παροικοδομήσαντες καὶ παρελθότες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, c'est ce que Plutarque a expliqué παροικοδομῶν εἰς διαστολὰς ἀπέκοψε τὸν ἐκείνων παρατίχισμον. *En poussant sa muraille au travers de celle des Atheniens qu'il coupa, il la leur rendit entierement inutile.*

tendre la fin de l'hyver avec dix galeres, ce qu'il fit. Il porta à Nicias six-vingt talens avec la nouvelle, qu'en attendant que Demosthene pût arriver en Sicile, les Atheniens avoient nommé deux des Officiers qui étoient auprès de lui, Menandre & Euthydeme, pour l'aider & le soulager.

Six-vingt mille écus.

Les Atheniens donnent à Nicias deux de ses Officiers pour l'aider, en attendant l'arrivée de Demosthene.

Pendant que Demosthene se prépare à faire voile, Nicias est attaqué tout à coup par terre & par mer avec un succès bien different. D'abord une partie de sa flotte est vaincuë par la flotte des Syracusains; mais ensuite il bat la flotte victorieuse, la met en fuite, coule dix de ses galeres à fond, & tuë beaucoup de monde. Il ne fut pas si heureux par terre, car n'ayant pu secourir assez promptement ses troupes, Gylippe prit d'assaut le fort de Plemmyrion, malgré le triple mur qui le défendoit, se rendit maître de tout l'argent, de toutes les provisions, & de tout l'équipage de plusieurs galeres, dont il étoit rempli, & passa au fil de l'épée, ou fit prisonniers, la plus grande partie de ceux qui le gardoient. Mais ce qui est plus considerable encore, il ôta par-là à Nicias la facilité des convois, car pendant qu'il tenoit Plemmyrion, le transport des vivres étoit sûr & prompt, au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile & hasardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort. D'ailleurs les Syracusains étoient persuadez que l'é-

Nicias, dont une partie de la flotte est vaincuë, bat la flotte victorieuse.

C'étoit un château à l'entrée du grand port.

chec, qui étoit arrivé à leur flotte, ne venoit pas de la force & de la ſuperiorité des ennemis, mais ſeulement du deſordre où ils s'étoient jettez eux-mêmes en les pourſuivant. C'eſt pourquoi ils ſe préparoient à un ſecond combat naval, avec un appareil plus éclatant & plus magnifique. Mais Nicias ne vouloit point tenter la fortune de ce ſecond combat, diſant que dans le tems qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flotte, & un grand renfort, que Demoſthene leur amenoit en diligence, c'étoit une folie que d'aller haſarder un combat avec des troupes inferieures, déja fatiguées & mal pourvuës.

Prudence de Nicias.

Au contraire, Menandre & Euthydeme, qui venoient d'être nommez pour partager le commandement de l'armée avec Nicias juſqu'à l'arrivée de Demoſthene, piquez d'ambition & de jalouſie contre ces deux Generaux, ſe hâtoient de faire quelque exploit éclatant avant l'arrivée de l'un, & de ſurpaſſer la gloire de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient, c'étoit la gloire d'Athenes; & ils ſoûtinrent avec tant d'ardeur, qu'elle étoit entierement perduë & ruinée, ſi l'on évitoit le combat, que preſentoient les Syracuſains, qu'enfin ils forcerent Nicias à donner la bataille, où il fut défait par la ruſe d'Ariſton de Corinthe, le plus excellent pilote que les Syracuſains euſ-

Les malheurs que cauſe une folle ambition.

Mais cette gloire auroit été bien plus ſûre s'ils avoient attendu le renfort.

Nicias forcé par ſes collegues de donner la bataille.

Il eſt défait par la ruſe d'Ariſton, excellent pilote.

Où il fut défait par la ruſe d'Ariſton de Corinthe.] Cet Ariſton de Corinthe avoit pris le parti des Syracuſains; c'étoit le plus excellent pilote qu'ils euſſent. Thucydide raconte la ruſe

ſent dans leur armée. Toute la pointe gauche de la flotte des Atheniens fut défaite, comme l'écrit Thucydide, & ils perdirent beaucoup d'hommes & de vaiſſeaux.

Cette perte jetta Nicias dans la derniere conſternation. Tous les malheurs, qui lui ſont arrivez pendant qu'il a été ſeul Capitaine en chef, lui reviennent dans l'eſprit, & en voici un plus grand qu'il s'eſt attiré par la faute que lui ont fait commettre ſes collegues. Comme il eſt dans ce deſeſpoir, les ennemis voyent au-deſſus du port la flotte de Demoſthene dans un appareil très-magnifique & qui leur paroît très-formidable. Car il vient avec ſoixante & treize galeres montées par cinq mille combattans, & environ trois mille, tant archers que frondeurs & gens de trait, richement parées, leurs prouës ornées d'éclatantes enſeignes, équipées de bons rameurs, commandées par de bons Officiers, & retentiſſant du bruit des clairons & des trompettes, & il s'avance ainſi fierement comme en pompe triomphale pour effrayer les ennemis.

Arrivée de la flotte de Demoſthene.

dont il ſe ſervit, & que Plutarque n'explique point. Il dit qu'il conſeilla aux Capitaines de galeres d'envoyer à la ville dire qu'on vînt tenir le marché ſur le rivage, afin que les matelots n'euſſent qu'à deſcendre pour repaître, & qu'incontinent ils fuſſent en état d'aller attaquer les Atheniens qui ne s'y attendoient point; cela fut executé. Tous les matelots vont à terre, & ſe mettent à dîner. Les Atheniens trompez & croyant qu'ils ſe retiroient vers la ville, deſcendent auſſi & ſe mettent à repaître; en même tems les Syracuſains remontent ſur leurs galeres, & vont les attaquer.

Consternation des Syracusains.

Voilà donc les Syracusains retombez dans leurs premieres allarmes ; ils ne voyent ni fin ni tréve à leurs maux ; leurs travaux passez, leurs blessures, leurs pertes sont inutiles, ils sont à recommencer. Mais Nicias ne se réjoüit pas long-tems de l'arrivée de cette grosse puissance, car dès qu'il se fut abouché avec Demosthene, celui-ci voulut à toute force qu'on allât à la chaude attaquer les Syracusains, qu'on avançât le danger, & qu'en mettant le tout pour le tout, on prît Syracuse d'assaut, & qu'après cet exploit on s'en retournât à Athenes.

Demosthene veut combattre sans differer.

Nicias, étonné & effrayé de cette précipitation & de cette audace de Demosthene, le conjuroit de ne rien hasarder follement & en desesperé, il lui remontroit que les délais étoient tous contre les ennemis ; qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent ; que leurs alliez étoient prêts à les abandonner ; que pressez bien-tôt par la disette, ils prendroient le parti de se rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la Place des gens qui entretenoient avec lui une secrette intelligence, & qui l'exhortoient à demeurer, & à ne pas s'impatienter, parce que les Syracusains étoient fatiguez de la guerre, & las de Gylippe, & que pour peu que la necessité, où ils étoient réduits, vînt à augmenter, ils se remettroient à sa discretion.

Sages remontrances de Nicias à Demosthene.

Voilà ce que Nicias representoit en paroles couvertes, & sans rien expliquer trop clairement,

ce

ce qui fit que Demosthene & les autres Generaux interpreterent mal ses remontrances, & crurent que c'étoit timidité & poltronnerie qui le faisoient parler. *C'étoient-là*, disoient-ils, *ses anciennes longueurs, ses remises, ses défiances, ses craintives précautions, par lesquelles il avoit perdu & éteint toute la vigueur de ses troupes, en ne les menant pas d'abord contre les ennemis, & en attendant pour les attaquer que ses forces fussent affoiblies & méprisées.* Cela fit que les autres Generaux & tous les Officiers se rangerent à l'avis de Demosthene; Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre comme eux.

Les remontrances de Nicias mal-expliquées par Demosthene, & par les autres Generaux.

Demosthene donc se mettant dès la nuit du lendemain à la tête des troupes de terre, attaque le fort d'Epipoles, & avant que les sentinelles l'ayent apperçû, il tuë une partie des ennemis qu'il surprend, & renverse ceux qui se mettent en défense. Non content de cet avantage, il pousse plus loin, & tombe dans les bandes des Beotiens, qui se sont mis en bataille les premiers, & qui marchant d'abord contre les Atheniens les piques baissées, les chassent avec de grands cris, & en font un grand meurtre. Le trouble & l'effroy se répandent dans le reste de l'armée. Ceux qui combattent encore, & qui conservent leur avantage, trouvent de front ceux qui sont chassez; & ceux qui descendent des hauteurs d'Epipoles, pour soutenir les premiers, sont repoussez & blessez même par ceux qui fuyent tout éperdus, & se renversent sur eux-mêmes, s'imagi-

Demosthene attaque le fort d'Epipoles.

Il est chassé par les bandes des Beotiens.

nant que ces fuyards font des gens qui pourfuivent, & prenant les amis pour ennemis. Cette confufion avec laquelle ils fe trouvoient pêle-mêle les uns dans les autres, tous également faifis de frayeur, & l'impoffibilité de difcerner les objets dans l'horreur d'une nuit, qui n'étoit ni fi obfcure qu'on ne pût rien voir, ni fi claire que l'on diftinguât ce que l'on voyoit, mais qui donnoit une lueur infidelle, la lune étant déja près de fon coucher, & fon obfcure clarté fe trouvant même offufquée par tant d'armes & tant d'hommes qui alloient & venoient, de forte qu'on voyoit bien affez pour s'entretuer, mais non pas affez pour s'entrereconnoître, & que la peur de l'ennemi rendoit l'ami fufpect & redoutable, tout cela jettoit les Atheniens dans de grandes détreffes, & les précipitoit dans des accidens très-fâcheux.

Defordre & confufion qui regnent dans l'armée des Atheniens à ce combat de nuit.

Pour comble de malheur, ils avoient encore à leurs dos la lune, qui renvoyant devant eux leurs ombres, cachoit leur nombre & l'éclat de leurs armes, au lieu que tombant fur les armes de leurs ennemis, & éclairant leurs cafques & leurs boucliers, la reverberation les multiplioit en quelque forte, & les faifoit paroître mieux armez. Enfin environnez de tous côtez, dès qu'ils eurent une fois lâché le pied, & entierement mis en déroute, ils perirent par les armes de leurs ennemis, ou par les leurs propres. Il y en eut plufieurs qui fe précipiterent du haut des rochers, & de

Atheniens défaits.

ceux qui ſe ſauverent, la plûpart égarez dans la campagne, & écartez les uns des autres, furent ratrapez le lendemain matin par la cavalerie de Syracuſe, qui ſortit après eux, & qui les paſſa au fil de l'épée. Il y eut deux mille morts du côté des Atheniens, & de ceux qui échapperent, il y en eut bien peu qui ſe fuſſent ſauvez avec leurs armes.

Nicias au deſeſpoir de cet échec, qu'il avoit bien prévû & qu'on auroit évité, ſi l'on avoit ſuivi ſes conſeils, ſe plaignit hautement de la temerité & de la précipitation de Demoſthene. Et Demoſthene, après s'être juſtifié le mieux qu'il put, fut d'avis que ſans perdre tems, on remontât ſur les vaiſſeaux pour ſe retirer, parce, diſoit-il, qu'il ne leur viendroit pas une nouvelle armée, & qu'avec celle, qui leur reſtoit, ils ne pouvoient pas eſperer de venir à bout des ennemis. Que quand même ils pourroient être aſſurez de la victoire, ils ſeroient obligez d'abandonner & de fuir des lieux, toujours dangereux, comme on ſçait, & mal-ſains pour une armée, & alors ſur-tout abſolument mortels, comme ils le voyoient eux-mêmes à cauſe de la ſaiſon; car on étoit au commencement de l'automne, & la plûpart des ſoldats étoient déja malades, & tous les autres découragez.

Demoſthene conſeille de ſe retirer & d'abandonner la Sicile.

Mais Nicias ne pouvoit entendre parler d'embarquement ni de fuite; non pas qu'il ne craignît les Syracuſains, mais c'eſt qu'il craignoit

Nicias s'oppoſe à cette retraite.

encore davantage les Atheniens, leurs tribunaux & leurs calomnies. Il soutenoit donc *qu'il n'y avoit aucun danger à demeurer dans ce camp, & que quand il y en auroit, il aimoit encore mieux mourir par les mains de ses ennemis, que par celles de ses Citoyens*, bien éloigné en cela de penser comme Leon de Byzance, qui long-tems après dit à ses Citoyens, *j'aime mieux perir par vous qu'avec vous.* Il ajoûta *que s'il falloit changer de camp, on délibereroit à loisir sur le choix des lieux où il faudroit mener l'armée.*

Il en donne de fort bonnes raisons dans Thucydide.

Il vaut mieux mourir par les mains des ennemis, que par celles de ses Citoyens.

Beau mot de Leon de Byzance.

Nicias ayant ainsi parlé, Demosthene, qui ne s'étoit pas bien trouvé de son premier avis, n'osa s'opiniâtrer à celui-ci, surtout voyant tous les autres persuadez que Nicias avoit quelque intelligence, & qu'il s'attendoit à quelque chose qu'ils ne sçavoient pas, puisqu'il s'opposoit si ouvertement & avec tant de force à leur retraite, & y donna enfin les mains. Mais bientôt une nouvelle armée étant arrivée à Syracuse, & la maladie s'étant renforcée dans le camp des Atheniens, alors Nicias changea de sentiment, & fut d'avis de se retirer. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prêts pour s'embarquer.

Sicanus & Gylippe retournerent à Syracuse avec de nouvelles troupes.

Nicias est forcé de changer d'avis. Il consent à se retirer.

Quand tout fut en état, & qu'on alloit mettre à la voile sans que les ennemis en eussent rien apperçu, comme ne s'attendant point à un départ si précipité, tout-à-coup la lune au milieu de la nuit vint à s'éclipser, & à perdre entierement

Eclipse de lune dans le moment que

Nicias alloit s'embarquer.

ſa lumiere, ce qui remplit de frayeur Nicias & tous les autres, qui par ignorance & par ſuperſtition étoient étonnez de ces changemens, & en redoutoient les ſuites; car pour ce qui eſt de l'éclipſe de ſoleil, qui arrive dans le tems de la conjonction, la plûpart en connoiſſoient à peu près la cauſe, & le peuple même ſçavoit que c'eſt l'interpoſition de la lune qui fait cet obſcurciſſement; mais pour la lune on ne ſçavoit ni par l'oppoſition de quel corps, ni comment étant dans ſon plein, elle perd tout-à-coup la lumiere, & change à tout moment de couleur. C'eſt ce qu'ils trouvoient très-difficile à comprendre, & ils le regardoient comme un accident étrange & comme un ſigne que les Dieux menaçoient les hommes de quelque grand malheur. Anaxagore fut le premier qui écrivit très-clairement & très-hardiment ſur l'illumination de la lune, ſur ſes diverſes phaſes, & ſur ſes ombres, & il en avoit fait un traité. Mais cet Auteur n'étoit pas ancien, ni ſon écrit encore fort connu, on le tenoit même fort ſecret; il n'y avoit que peu de gens qui l'euſſent, & ils ne le communiquoient qu'à des perſonnes ſûres, & encore avec beaucoup de reſerve & de précaution. Car le peuple n'aimoit

Du tems de Nicias on connoiſſoit la cauſe des éclipſes de ſoleil, mais on ignoroit celle des éclipſes de lune. Ce qui eſt aſſez étonnant.

Anaxagore l'avoit fort bien expliquée, mais ſes écrits n'étoient pas encore bien connus.

Mais cet Auteur n'étoit pas ancien, ni ſon écrit encore fort connu.] Il étoit ſi peu ancien, qu'il étoit du tems de Pericles & contemporain de Nicias, car il mourut la I. année de l'Olympiade LXXXVIII. & Nicias fut tué la IV. année de l'Olymp. XCI. quinze ans après la mort d'Anaxagore, & voilà pourquoi l'ouvrage de ce Philoſophe n'étoit encore que peu connu.

Car le peuple n'aimoit pas, & ne ſouffroit pas volontiers les Phy-

Le peuple n'aimoit pas les Physiciens ; & pourquoi.

pas, & ne souffroit pas volontiers les Physiciens, qu'on appelloit alors *metéorolesches*, c'est-à-dire, *qui discourent des metéores*, persuadé que par leurs raisonnemens ils réduisoient toute la Divinité à des causes purement naturelles & dépourvûës de raison, à des puissances, ou facultez sans providence, & à des accidens ou passions involontaires & de pure nécessité. Protagoras fut banni d'Athenes pour un pareil systême, Anaxagore fut mis en prison, d'où Pericles ne le tira qu'avec beaucoup de peine, & Socrate, quoique très-éloigné de ces sentimens, & qu'il ne se mêlât en aucune maniere de la physique, fut cependant condamné à mort, à cause de la philosophie. Ce

Protagoras banni pour un pareil systême.

Anaxagore mis en prison.

Socrate condamné à mort.

siciens.] Cela paroît par les ouvrages de Platon, & avoit bien paru par la mort de Socrate, qu'on avoit accusé de chercher par une curiosité criminelle à pénetrer ce qui se passe dans les cieux, & à sonder ce qui est dans les abîmes de la terre, comme Socrate lui-même le rapporte dans son apologie.

Persuadé que par leurs raisonnemens, ils réduisoient toute la Divinité à des causes purement naturelles & dépourvûës de raison] C'est ce que le peuple disoit pour ne pas être desabusé de ses anciennes erreurs, & pour persécuter ceux qui pouvoient l'instruire. Bien-loin qu'Anaxagore réduisît la Divinité à des causes purement naturelles, il fut le premier de ces Philosophes Payens qui dit que l'intelligence, l'entendement, c'est-à-dire, l'esprit de Dieu, arrangea les parties de l'univers, qui étoient ensemble pêle-mêle, & leur donna le mouvement; & c'est par-là qu'il avoit commencé ses traitez de physique. Il est vrai que ce Philosophe ne suivit pas bien ce grand principe, car dans la suite de son traité, laissant là cette premiere cause, & ne la faisant intervenir sur rien, il se jetta sur les causes secondes, & substitua, comme dit Socrate, l'air, les tourbillons, les eaux & d'autres choses aussi absurdes. Mais ne valloit-il pas mieux développer ce beau principe, & s'appliquer à en tirer les conséquences, que d'en persecuter l'auteur ?

ne fut qu'après ſa mort, & encore aſſez tard que l'opinion de ſon diſciple Platon venant à éclairer le monde, fut généralement reçûë à cauſe de la vie de ce perſonnage, & parce qu'il ſoumettoit la néceſſité des cauſes naturelles à un principe divin & intelligent qui les gouverne, & coupa chemin à toutes les calomnies dont on noirciſſoit ces ſortes de diſputes & de diſſertations, & mit en vogue l'étude des mathématiques. Auſſi ſon ami Dion, dans le tems qu'il partoit de Zacynthe, pour aller en Sicile contre Denys, la lune étant venuë à s'éclipſer tout-à-coup, il n'en fut nullement troublé, ne laiſſa pas de mettre à la voile, & étant abordé à Syracuſe, il en chaſſa le Tyran.

L'opinion de Platon soutenuë par la sageſſe de sa vie, eclaira le monde.

Platon ſoumettoit la néceſſité des cauſes à un principe divin.

Dion ne fut pas troublé d'une eclipſe de lune qui arriva dans le moment qu'il s'embarquoit.

Le malheur de Nicias en cette occaſion fut de n'avoir pas un Devin experimenté & habile, celui qu'il avoit, & qui rabattoit une grande partie de ſa ſuperſtition, nommé Stilbides, étoit mort peu de tems auparavant. Car une éclipſe de lune, com-

Le malheur de Nicias fut de n'avoir pas un Devin habile.

Eclipſe de lune, preſage favorable à

Que l'opinion de ſon diſciple Platon venant à éclairer le monde, fut generalement reçûë à cauſe de la vie de ce perſonnage.] Plutarque dit ici deux choſes très-glorieuſes à Platon, la premiere, que ſon opinion éclaira le monde, & cela eſt très-vrai, rien de plus lumineux dans le paganiſme que la philoſophie de Platon; & la ſeconde, que cette opinion fut reçûë à cauſe de la vie de ce perſonnage, c'eſt-à-dire, que la grande ſageſſe de Platon ſervit de paſſeport à cette philoſophie ſi lumineuſe, car la ſageſſe du Philoſophe diſpoſe bien les eſprits à goûter & à recevoir ſes opinions. Que penſer donc de quelques modernes qui font tous leurs efforts pour décrier la philoſophie de Platon, & pour le faire paſſer lui-même pour un monſtre de débauche? Mais j'ai aſſez refuté ailleurs un ſentiment ſi injuſte & ſi inſenſé.

ceux qui veulent fuir & se cacher.

me le dit fort bien Philochorus, n'étoit pas un mauvais presage pour des gens qui vouloient fuir, mais au-contraire un des meilleurs, les actions qu'on fait avec peur ayant besoin des tenebres pour être cachées, & la lumiere étant toujours leur plus redoutable ennemi. Cependant dans le tems de la plus grande ignorance, après les éclipses de soleil, ou de lune, on n'étoit que trois jours à observer ces astres & à se tenir en repos sans rien entreprendre, comme Autoclides l'a remarqué dans ses commentaires, où il explique ces signes; au lieu que Nicias voulut attendre la revolution entiere de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avoit pas vûë bien nette & bien claire dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé & obscurci par l'opposition de la terre. Quittant donc par superstition

Ce qu'on faisoit après des éclipses dans le tems de la plus grande ignorance.

Superstition aveugle de Nicias.

Cependant dans le tems de la plus grande ignorance après les éclipses de soleil ou de lune, on n'étoit que trois jours à observer ces astres.] Cela étoit très-naturel, on voyoit ces astres défaillir, on vouloit donc voir ce qu'ils deviendroient, & après qu'ils avoient reparu avec leur lumiere, on croyoit que trois jours suffisoient pour se rassurer.

Comme Autoclides l'a remarqué dans ses commentaires] Au lieu d'*Autoclides*, un sçavant critique a prétendu qu'il faut lire *Anticlides*, & que c'est le même Anticlides dont Plutarque parle dans la vie d'Alexandre & dans son traité d'Isis & d'Osiris. Il faut voir le sçavant Henry de Valois sur Harpocration, pag. 277.

Au lieu que Nicias voulut attendre la revolution entiere de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant.] Thucydide écrit qu'il voulut attendre *trois fois neuf jours*, comme les Devins l'avoient ordonné. Cela prouve bien la verité de ce que Plutarque vient de dire, que Nicias n'avoit pas auprès de lui d'habiles Devins, car voilà l'ignorance la plus grossiere.

perstition le soin de presque toutes les autres affaires, il se mit à sacrifier en se tenant en repos, jusqu'à ce que les ennemis, profitant de cette inaction, fussent venus l'assaillir ; avec leur armée de terre ils attaquerent son camp & sa muraille, & avec leurs galeres ils environnerent le port. Il n'y eut pas jusqu'aux enfans qui ne se missent de la partie. Il y en eut plusieurs qui s'étant jettez dans des batteaux de pêcheurs, & dans de petites barques, s'approcherent des galeres des Atheniens, les défioient au combat, & les accabloient d'injures avec le dernier mépris.

Accident qui engagea la bataille navale où les Atheniens furent battus.

Un de ces jeunes garçons, nommé Heraclide, qui étoit d'une des plus nobles maisons de Syracuse, s'étant avancé trop inconsidérement, fut pris par une des galeres d'Athenes qui s'étoit mise à le poursuivre. Pollychus, son oncle, craignant pour lui, courut à son secours avec dix galeres qu'il commandoit, les autres galeres, craignant de même pour Pollychus, se mirent en avant pour le soutenir. Cela engagea une grande bataille navale qui fut très-disputée, & où les Syracusains remporterent enfin l'avantage, après avoir tué le General Eurymedon & beaucoup d'autres Officiers considerables.

Eurymedon est tué.

Les Atheniens voyant donc qu'il n'étoit pas possible de demeurer là plus long-tems, se mirent à crier contre leurs Generaux, & à dire qu'il falloit se retirer par terre, car les Syracusains après leur victoire avoient fermé l'entrée du port

pour les empêcher d'en ſortir. Mais c'eſt à quoi Nicias ne voulut jamais entendre, trouvant qu'il n'y avoit rien de plus honteux que d'abandonner à l'ennemi tant de vaiſſeaux de charge, & près de deux cens galeres. Faiſant donc promptement embarquer ſa meilleure infanterie, & ſes plus braves gens de trait, il en remplit cent dix galeres, les autres n'ayant plus de rames, & il mit en bataille ſur le rivage le reſte des troupes, abandonnant ſon camp & ſes murailles, qui alloient juſqu'au Temple d'Hercule. C'eſt pourquoi les Syracuſains, qui juſqu'à ce jour-là n'avoient pas eû la liberté de faire à ce Dieu le ſacrifice ordinaire, y envoyerent leurs Prêtres & leurs Generaux pour s'en acquitter.

Les Syracuſains envoyent faire un ſacrifice dans le Temple d'Hercule, qui juſques-là avoit été au pouvoir des ennemis.

Quand les troupes furent embarquées, les Devins annoncerent aux Syracuſains que les entrailles des victimes leur promettoient une gloire éclatante & une victoire ſignalée, s'ils n'attaquoient pas les premiers, & s'ils ne faiſoient que ſe défendre, car Hercule lui-même n'étoit venu à bout de ſes grands travaux, & n'avoit tout

Hercule n'attaquoit point, & ne faiſoit que ſe défendre.

Car Hercule lui-même n'étoit venu à bout de ſes grands travaux.] Le veritable courage & la veritable force conſiſtent, non à faire des violences, mais à les repouſſer, c'eſt pourquoi Plutarque a remarqué dans la vie de Theſée, que ce Heros, qui vouloit en tout imiter Hercule, ſe mit en chemin, reſolu de n'attaquer perſonne, mais de repouſſer courageuſement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit. Mais cette maxime n'eſt plus de ſaiſon pour deux armées, qui ſont en preſence; celle qui attaque la premiere n'eſt pas moins cenſée repouſſer la violence, que celle qui ſe défend.

vaincu qu'en se défendant & en repoussant les injures qu'on lui vouloit faire ; pleins de confiance ils se mettent donc à voguer. La bataille fut des plus rudes & des plus sanglantes ; & ce qu'il y a d'admirable, elle ne causa pas moins de trouble, de passion & d'agitation aux deux armées qui la regardoient de dessus le rivage, qu'à celles qui combattoient, car elles voyoient à clair tout le combat, dans lequel comme on se battoit dans un très-petit espace, il arriva des changemens très-divers & peu attendus. Les Atheniens se firent autant de mal eux-mêmes par leur ordonnance & par la nature de leur armement qu'ils en reçurent de leurs ennemis, car ils combattirent avec toute leur flotte ensemble sans intervalles & avec des vaisseaux très-lourds & très-pesans contre des vaisseaux legers, qui ayant plus de jeu, venoient les attaquer de tous côtez, de sorte qu'un seul étoit souvent aux prises avec plusieurs. D'ailleurs ils étoient accablez d'une grêle de pierres, qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se défendoient qu'en jettant des dards & des traits, dont l'agitation de la mer par le branle du vaisseau rendoit le coup incer-

Autre bataille navale très-sanglante.

Faute des Atheniens dans l'ordonnance de leur bataille.

Comme on se battoit dans un très-petit espace, il arriva des changemens très-divers & peu attendus.] C'est ainsi que le mot du texte ἐν ὀλίγῳ doit être expliqué; & non pas *en peu de tems*, comme on a fait. Car Plutarque l'a pris de Thucydide ξυμπεσουσῶν ἐν ὀλίγῳ πολλῶν νεῶν, &c. *un si grand nombre de vaisseaux combattant donc dans un si petit espace, &c.*

tain, & faisoit que la plûpart se perdoient inutilement, & ne portoient point où on visoit. C'étoit un conseil que le Pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Il fut tué dans ce combat, en donnant de grandes preuves de son habileté & de son courage, la victoire s'étant déja déclarée pour son parti.

Le pilote Ariston tué dans ce combat.

Victoire des Syracusains.

Après cette grande déroute des Atheniens, & ce grand meurtre de leurs gens, la fuite par mer leur fut entierement interdite; mais lorsqu'ils virent qu'il leur étoit très-difficile de se sauver même par terre, alors ils tomberent dans un tel découragement, qu'ils ne penserent plus à repousser les ennemis, qui les approchoient pour emmener leurs galeres; ils ne demanderent pas seulement à enlever leurs morts, trouvant que c'étoit une plus grande pitié d'abandonner leurs malades & leurs blessez, que de laisser leurs morts sans sépulture. Outre qu'ils avoient cet horrible spectacle devant les yeux, ils se trouvoient encore eux-mêmes dans un état plus déplorable, en ce qu'ils voyoient bien qu'ils ne pouvoient éviter le même sort, & qu'ils l'auroient après avoir souffert beaucoup plus de maux, & des maux plus terribles.

Les Atheniens ne peuvent se retirer ni par mer ni par terre.

Comme ils se préparoient donc à profiter de la nuit pour se retirer par terre, Gylippe, voyant les Syracusains occupez à faire des festins & des sacrifices, à cause de la victoire & de la fête d'Hercule, qui étoit justement ce jour-là, pré-

Les Syracusains ne pensent qu'à faire des festins & des sacrifices à cause de leur victoire.

vit bien qu'il ne ſeroit pas en ſon pouvoir de leur perſuader, ni de les forcer de reprendre les armes, pour courir ſus aux ennemis, qui ſe retiroient. Dans cet embarras Hermocrate imagina cette ruſe pour ſurprendre Nicias; il lui envoya quelques-uns de ſes compagnons, qui lui dirent qu'ils venoient de la part des mêmes gens qui avoient entretenu avec lui une ſecrette intelligence pendant toute la guerre, & qu'ils étoient envoyez pour l'avertir de ſe donner bien de garde de partir cette nuit-là, parce que les Syracuſains lui avoient dreſſé des embûches, & s'étoient ſaiſis de tous les chemins. Nicias, abuſé par ce ſtratagême, aſſûra qu'il demeureroit & demeura effectivement, comme s'il eût eu peur de ne pas tomber dans les pieges que ſes ennemis lui tendoient; car dès le lendemain matin ils occuperent les paſſages les plus difficiles, fortifierent les guez des rivieres, rompirent les ponts, & mirent des pelotons de cavalerie çà & là dans la plaine, de ſorte qu'il ne reſta pas un ſeul lieu par où les Atheniens puſſent paſſer ſans combat. Ayant donc reſté encore tout ce jour-là, ils ſe

Ruſe d'Hermocrate pour empêcher Nicias de profiter de cette nuit là pour ſon depart.

Nicias donne dans ce piege.

Hermocrate imagina cette ruſe pour ſurprendre Nicias.] Il comprit bien de quelle conſéquence il étoit d'empêcher Nicias de ſe retirer par terre avec une armée auſſi conſiderable que celle qu'il avoit encore, car il lui reſtoit près de quarante mille hommes. Si toutes ces troupes s'étoient donc arrêtées & fortifiées dans quelque coin de la Sicile, que n'en auroient pas dû craindre les Syracuſains? La guerre n'étoit nullement finie, Hermocrate rendit par-là un grand ſervice à ſon païs.

Etat déplorable des Atheniens.

mirent en marche la nuit ſuivante avec de grands cris & de grands gemiſſemens, comme s'ils avoient quitté, non une terre ennemie, mais leur païs natal, tant à cauſe de l'extrême diſette où ils ſe trouvoient de toutes choſes, que de la douleur qu'ils avoient d'abandonner leurs parens & leurs amis, qui malades, ou bleſſez ne pouvoient les ſuivre. Dans cet état ſi déplorable ils trouvoient encore leurs maux preſens legers au prix de ceux qui les attendoient, & qu'ils ne pouvoient éviter.

De tous les ſpectacles horribles & lamentables qui s'offroient partout dans ce camp, le plus terrible & celui qui faiſoit le plus de compaſſion, c'étoit Nicias lui-même, abbatu & extenué par ſa maladie, indignement réduit à la derniere neceſſité, & manquant des choſes mêmes les plus neceſſaires, dans le tems que ſon âge & ſes infirmitez les demandoient le plus, & en avoient le plus grand beſoin. Cependant malgré ſa grande foibleſſe il faiſoit & ſoutenoit avec force & courage ce que les plus ſains & les plus robuſtes ne ſoutenoient que très-difficilement, & il étoit aiſé de voir que ce n'étoit ni pour l'amour de lui-même, ni pour l'amour de la vie, qu'il reſiſtoit à tant de travaux, mais que c'étoit pour l'amour d'eux qu'il ne renonçoit pas à ſa derniere eſperance. Car lorſque la peur & le deſeſpoir portoient tous les autres à gemir & à pleurer, lui au-contraire,

Grand courage de Nicias dans cette extrêmité.

s'il étoit forcé quelquefois de verser quelques larmes, il faisoit bien connoître que ce n'étoit pas le danger present qui les lui arrachoit, & qu'il ne les donnoit qu'au souvenir de l'abaissement & de la honte qui lui revenoient de cette expedition, au lieu de la grandeur & de la gloire, qu'il en avoit attenduës par les grands succès qu'il s'étoit promis.

Le sujet des larmes de Nicias.

Que si l'on étoit si fort touché de pitié de le voir dans cette misere, cette pitié augmentoit infiniment, quand on venoit à rappeller les discours qu'il avoit tenus, & les remontrances qu'il avoit faites pour empêcher ce voyage; car alors on trouvoit qu'il méritoit encore moins ses malheurs. Pour comble de maux on se défioit même des esperances qu'on met aux Dieux; & on calomnioit la Providence, en voyant qu'un homme qui avoit toujours aimé les Dieux, qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agissoit de leur honneur & de leur culte, & qui avoit donné tant de marques éclatantes de sa pieté, n'éprouvoit en rien une fortune plus heureuse que les plus méchans & les derniers hommes de l'armée.

Les malheurs d'un homme de bien jettent dans l'impieté & portent à calomnier la Providence.

Cependant Nicias tâchoit & par le ton de sa voix & par son visage ouvert, & par les caresses qu'il faisoit à tout le monde, de se mon-

Efforts de Nicias pour se montrer superieur à ses maux.

Et on calomnioit la Providence.] Cela est fort bien dit, *calomnier la Providence.* Car tous les reproches qu'on lui fait ne sont que des calomnies.

Il conserva sa troupe invincible pendant huit iours de marche.

Demosthene fait prisonnier avec toutes ses troupes.

Il se passe son épée au travers du corps. & est empêché de s'achever.

trer superieur à tous ses maux. Pendant huit jours de marche toujours harcelé, chargé & blessé par les ennemis, il conserva toujours sa troupe invincible, jusqu'à ce que Demosthene, qui étoit demeuré derriere, fut fait prisonnier avec toute son armée, ayant été enveloppé dans une ferme, appellée Polyzele, où il se défendit long-tems avec beaucoup de courage. Pour ne pas survivre à son malheur, il se perça de son épée, mais il ne s'acheva point, les ennemis, qui survinrent dans ce moment & qui le saisirent au corps, l'en ayant empêché.

Nicias envoye un heraut à Gylippe pour traiter avec lui.

Il offroit un ôtage pour chaque talent.

Quelques cavaliers Syracusains prirent les devans, & allerent annoncer à Nicias cette terrible nouvelle. Nicias n'en voulut rien croire d'abord, & demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'informer de la verité. Ces cavaliers de retour lui rapporterent que Demosthene & ses troupes étoient veritablement prisonniers de guerre; alors il voulut traiter avec Gylippe, & lui envoya dire par un heraut, que s'il vouloit laisser sortir de Sicile les Atheniens en toute sûreté, il lui donneroit des ôtages pour le payement de toutes les sommes, que les Syracusains avoient dépensées pour cette guerre.

Ayant été enveloppé dans une ferme, appellée Polyzele.] Plutarque appelle ici αὐλὴν, ferme, ce que Thucydide appelle χωρίον ᾧ κύκλῳ μὲν τειχίον περιῆν, *un lieu environné d'une muraille seche.* C'étoit ou une *ferme*, comme on en voit encore plusieurs de cette maniere, ou une espece de petit bourg.

re. Les Syracuſains rejetterent cette propoſition avec inſolence & emportement, accompagnerent ce refus d'injures & de menaces, & recommencerent à le charger.

Gylippe rejette ſes propoſitions.

Quoique Nicias manquât abſolument de toutes les choſes les plus neceſſaires, il ne laiſſa pas de ſoutenir leurs attaques toute la nuit, & le lendemain il marcha vers le fleuve d'Aſinarus, ayant toujours à dos les ennemis, qui les accabloient de traits. Quand ils furent ſur le bord du fleuve, les Syracuſains, les ayant joints, en précipiterent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étoient déja jettez dans l'impatience de ſe déſalterer. Là ſe fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant maſſacrez ſans miſericorde pendant qu'ils bûvoient, juſqu'à ce que Nicias ſe jettant aux genoux de Gylippe, lui dit : *Gylippe, au milieu de votre victoire ayez pitié, je ne dis pas de moi, qui par l'excès de mes malheurs ai acquis un aſſez grand nom & une aſſez grande gloire, mais de ces pauvres Atheniens. Souvenez-vous que les revers de la fortune ne ſont nulle part ſi communs qu'à la guerre, & n'oubliez pas que les Atheniens ont toujours uſé moderément & genereuſement de leur victoire, toutes les fois qu'ils ont eu l'avantage ſur les Lacedemoniens.*

Fleuve au-deſſus du promontoire de Pachyne.

Nicias ſe jette aux genoux de Gylippe, le diſcours qu'il lui fait.

Les revers plus fréquens à la guerre qu'ailleurs.

Nicias ayant ainſi parlé, Gylippe fut frappé de ſa vûë & de ſes paroles, & ſentit quelques mouvemens de compaſſion. Il ſe ſouvenoit que

Après l'affaire de Pylos & de l'Isle de Sphacterie.

les Lacedemoniens avoient reçu de lui de très-bons traitemens dans le tems de leur dernier traité ; d'ailleurs il comprenoit que rien ne contribueroit tant à sa gloire, que d'emmener prisonniers les deux Generaux des ennemis. Relevant donc Nicias il le consola, & donna ordre que l'on sauvât la vie à tous les autres ; mais cet ordre n'étant porté que tard, ceux qui furent sauvez se trouverent en bien moins grand nombre que ceux qui perirent, quoique les soldats en eussent dérobé plusieurs à l'insçu de leurs Capitaines.

Les Syracusains décorent des armes captives les plus beaux arbres du champ de bataille.

Après qu'ils eurent mis ensemble tous les prisonniers qu'ils purent ramasser, ils décorerent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent comme des trophées, & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrerent comme en triomphe dans la ville, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais euë contre les Grecs, & remporté par leur force & par leur valeur une victoire très-signalée & très-complette.

Ils rentrent triomphans dans leur ville.

Dès qu'ils furent entrez, on convoqua une assemblée de tous les Syracusains & de leurs Alliez. Là l'orateur Eurycles proposa ce decret : *Premierement que le jour que Nicias avoit été fait prisonnier, seroit une fête solemnelle, où l'on ne feroit aucune œuvre de ses mains, & que l'on passeroit à faire*

Decret très-cruel de l'orateur Eurycles.

des sacrifices ; que la fête seroit appellée Asinaria, *du nom du fleuve sur le bord duquel ce grand bonheur leur étoit arrivé.* C'étoit le vingt-sixiéme jour du mois, appellé *Carnéen*, que les Atheniens appellent *Matagitnion. Quant aux prisonniers, que les valets & tous les alliez seroient vendus publiquement, & que tous les Atheniens de condition libre, & tous les Siciliens, qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrieres, excepté les deux Generaux, que l'on feroit mourir sans differer.*

Les Syracusains font une fête solemnelle du jour que Nicias fut pris.

Qui répond au mois de Septembre.

Les Syracusains reçurent ce decret avec applaudissement. Hermocrate se leva & voulut representer qu'il étoit plus glorieux de bien user de la victoire, que d'avoir vaincu, mais à ces mots il se fit une émeute presque generale ; & Gylippe ayant demandé aux Syracusains les deux Generaux pour les mener à Lacedemone, attendu qu'ils étoient ses prisonniers, les Syracusains enorgueillis de leurs prosperitez, le traiterent avec insolence & l'accablerent d'injures. Ils se plaignoient déja beaucoup de lui, surtout ils ne pouvoient supporter sa grande severité & sa maniere de commander toute Lacedemonienne. Timée ajoûte qu'ils l'accusoient d'avarice & de concussion, vices qu'il tenoit de famille ; car son pere Cleandrides avoit été banni de Sparte, pour s'être laissé corrompre par des presens, & lui-même ayant détourné trente talens des mille que Lysandre envoyoit par lui

Hermocrate veut s'opposer à ce decret.

Gylippe demande les deux Generaux comme ses prisonniers.

Les Syracusains le traitent avec insolence.

Gylippe accusé d'avarice & de concussion.

Son pere Cleandrides avoit été banni, pour s'être laissé corrompre par argent.

Et lui-même ayant détourné trente talens des mille que Lysan-

Vol honteux qu'il fit lui-même.

à Sparte, & les ayant cachez sous les tuiles de sa maison, il fut découvert & obligé de se bannir très-honteusement lui-même de sa patrie, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Lysandre.

Demosthene & Nicias se tuent eux-mêmes.

Timée ne dit point que Demosthene & Nicias furent lapidez par les Syracusains, comme l'écrivent Philistus & Thucydide ; mais il écrit formellement que pendant que l'assemblée tenoit encore, Hermocrate les envoya avertir de ce qui se passoit par un de ses gens, que leurs gardes laisserent entrer, & que sur cet avis ils se tuerent eux-mêmes. Leurs corps jettez à la porte de la prison furent long-tems exposez à la vûë de ceux qui voulurent joüir de ce spectacle. J'entends dire qu'encore aujourd'hui dans un Temple de Syracuse on montre un bouclier qu'on dit être le bouclier de Nicias, dont le dessus est d'or & de pourpre tissus ensemble avec un art merveilleux.

Bouclier de Nicias montré encore du tems de Plutarque dans un Temple de Syracuse.

Des autres prisonniers Atheniens la plûpart moururent dans les carrieres, de la maladie que

dre envoyoit par lui à Sparte.] Gylippe ne tomba dans cette infâmie qu'après cette affaire de Sicile ; car si cela lui étoit arrivé auparavant, jamais les Lacedemoniens ne lui auroient donné le commandement de leurs troupes.

Furent lapidez par les Syracusains, comme l'écrivent Philistus & Thucydide.] Mais Thucydide n'écrit point que les Syracusains les lapiderent ; il dit qu'ils les égorgerent, ἀπέσφαξαν.

La plûpart moururent dans les carrieres, de la maladie que causerent le méchant air & la mauvaise nourriture.] Ils étoient entassez les uns sur les autres dans ces lieux étroits, où ils furent pen-

causerent le méchant air & la mauvaise nourriture, car ils n'avoient par jour chacun que deux écuelles d'orge & une écuelle d'eau. Plusieurs de ceux qui avoient été cachez par les soldats, ou qui avoient échappé en passant pour valets, furent vendus comme esclaves, & on leur imprima sur le front la marque d'un cheval; & de ces derniers, qui avec la peine de l'esclavage souffrirent encore cette flêtrissure, le nombre en fut assez grand, mais leur sagesse, leur patience & leur honnêteté leur furent d'un grand secours, car ou ils furent bien-tôt mis en liberté, ou ils demeurerent auprès de leurs maîtres, qui les traiterent avec toute sorte d'estime & de consideration.

Nourriture des prisonniers Atheniens.

Marque d'un cheval imprimée sur le front des prisonniers par les Syracusains.

Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut à Euripide; car de tous les Grecs qui habitent au cœur de la Grece, il n'y en a point qui soient si touchez & si amoureux de la poësie d'Euripide que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoient dans leur Isle, leur en apportoient des morceaux, ils les apprenoient par cœur avec grand plaisir, & se les communiquoient les uns aux autres. On dit qu'en cette occasion il y en eut plusieurs qui étant de retour à Athenes, allerent voir Euripide pour le remercier, en lui

Grande estime que les Siciliens avoient pour Euripide.

Plusieurs Atheniens vont remercier Eu-

dant huit mois à l'air, brûlez par la chaleur, & ensuite morfondus par les froids des nuits d'Automne, empoisonnez par la puanteur & de leur ordure & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures, ou de la maladie, & consumez par la faim & par la soif.

ripide, comme l'auteur de leur salut.

disant les uns, *qu'ils avoient été délivrez de servitude pour avoir enseigné à leurs maîtres les endroits de ses pieces, dont ils avoient pû se souvenir*, & les autres, *qu'errant à travers champs après le combat, ils avoient trouvé de quoi se nourrir en chantant ses vers.* Et cela ne doit pas paroître bien étonnant, puisque l'on raconte qu'un navire de la ville de Caunus poursuivi par des corsaires, étant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refuserent d'abord de lui donner retraite, & vouloient le chasser; mais qu'ensuite ayant demandé à ceux qui étoient dedans s'ils sçavoient quelques vers d'Euripide, & eux ayant répondu *qu'ils en sçavoient plusieurs*, alors ils leur permirent d'aborder, & les reçurent avec toute sorte d'humanité & de courtoisie.

Avanture bien honorable à Euripide & aux Siciliens.

On dit que les Atheniens refuserent de croire d'abord la nouvelle de cette défaite, principalement à cause de celui qui la répandit. Car on assure, & cela est vrai-semblable, qu'un étranger ayant abordé au port du Pirée, & s'étant arrêté dans la boutique d'un Barbier, se mit à parler de ce qui étoit arrivé en Sicile, comme si les Atheniens en eussent déja été informez. Le Barbier l'ayant entendu, avant que cet étranger pût l'apprendre à d'autres, courut vers la ville, & ayant rencontré les Archontes, il leur donna crûment cette nouvelle au milieu de la Place. L'étonnement & le trouble s'emparent de tous les esprits. Les Archon-

De quelle maniere les Atheniens eurent les premieres nouvelles de cette défaite.

tes convoquent une aſſemblée du peuple & introduiſent le Barbier. On lui demande d'abord de qui il tient ce qu'il vient de débiter; & comme il ne peut rien dire de certain, ni nommer ſon auteur, il eſt traité de forgeur de nouvelles, & pris pour un homme, qui par ſes imaginations creuſes ne cherche qu'à effrayer & à troubler la ville. On l'attache à une rouë, où

Le Barbier qui les debita, traité de forgeur de nouvelles.

On lui donne la torture.

Il eſt traité de forgeur de nouvelles.] C'eſt ce que ſignifie proprement λογοποιὸς, celui qui debite de fauſſes nouvelles à plaiſir, & ſans autre but que celui de ſurprendre & d'amuſer les gens par ſes menſonges. Il y a dans Theophraſte un fort beau chapitre ſur ce vice περὶ λογοποιΐας. Nous ſçavons par Demoſthene & par S. Luc dans les Actes, que les Atheniens étoient ſi curieux de nouvelles, qu'ils étoient les jours entiers à la place, pour apprendre des allans & des venans quelque choſe de nouveau. Il ne faut donc pas douter qu'il n'y eût beaucoup de ces forgeurs de nouvelles, pour repaître de ces fauſſetez ces oreilles avides, & pour amuſer leur curioſité.

On l'attache à une rouë, où on le tint à la torture pendant longtems.] Le ſçavant Caſaubon a voulu inferer de ce paſſage que les Atheniens avoient établi une peine contre les forgeurs de nouvelles, mais cela ne paroît par aucun endroit de l'antiquité. Il n'y a même nulle apparence que les Atheniens, curieux comme ils étoient, euſſent voulu frauder leur curioſité par cette cruelle précaution, qui auroit empêché les gens, non-ſeulement de débiter de fauſſes nouvelles, mais d'en dire même de veritables, dans la crainte d'être expoſez à cette punition, avant que la verité, qu'ils auroient dite, eût pu être averée; & ce qui prouve invinciblement que cela n'étoit pas, c'eſt que Theophraſte même dans le chapitre où il détaille ce vice, dit: *J'admire ce que prétendent les forgeurs de nouvelles, car non-ſeulement ils mentent, mais ils mentent ſans aucune utilité pour eux*, οὐ γὰρ μόνον ψεύδονται, ἀλλὰ καὶ ἀλυσιτελῶς ἀπαλλάττουσι. S'il y avoit eu une punition établie; cet Ecrivain ſi exact n'auroit pas manqué d'en parler & d'ajoûter καὶ κινδυνωδῶς, *& avec beaucoup de danger*. Ce paſſage de Plutarque, qui eſt unique, ne ſçauroit ſervir de preuve à ce que Caſaubon a avancé; car ce que font ici les Atheniens contre ce malheureux Barbier, c'eſt la conjonctu-

on le tient à la torture pendant long-tems, jusqu'à ce qu'il arriva des gens qui confirmerent ce bruit, & qui conterent tout le détail de l'affaire comme elle s'étoit passée. Ainsi on ne crut à Athenes qu'avec beaucoup de peine que Nicias fût tombé dans les malheurs qu'il leur avoit si souvent prédits.

re & l'importance de cette nouvelle qui les y portent, parce qu'elle les jettoit dans la derniere desolation.

A une rouë.] On se servoit d'une rouë pour donner la question; on y attachoit le criminel, & on le tournoit avec rapidité. Il en est parlé dans les Auteurs Grecs & dans les Auteurs Latins.

Fin du quatriéme Volume.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL. 1733.



